

Eux

Oates, Joyce Carol

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Joyce Carol

Oates

Eux

“L'Amérique
de l'Apocalypse”

LA COSMOPOLITE
Stock

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS STOCK

La fille tatouée

Hantises

Corps

Cette saveur amère de l'amour

Confession d'un gang de filles

Man Crazy

Blonde

Hudson River

Je vous emmène

Mon cœur mis à nu

Johnny blues

Nous étions les Mulvaney

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Délicieuses pourritures

La foi d'un écrivain

Viol : une histoire d'amour

LA COSMOPOLITE

Joyce Carol Oates

Eux

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Ledoux

Traduction révisée pour la présente édition

Stock

Titre original :
Them
(Vanguard Press, Inc. New York)

ISBN 978-2-234-05996-2
© 1969, Joyce Carol Oates.
© 1971, 1986, 2007, Éditions Stock
pour la traduction française.

À Raymond, mon mari.

... parce que nous sommes pauvres,
serions-nous dépravés ?

Le Démon blanc, John Webster.

Note de l'auteur

Ceci est une histoire vécue, mise sous forme de roman – c'est là, dans mon optique personnelle, le seul genre d'histoire qui existe. De 1962 à 1967, j'enseignais l'anglais à l'université de Detroit, qui est dirigée par les Jésuites et fréquentée par plusieurs milliers d'étudiants, nombre d'entre eux venus des banlieues. Ce fut au cours de cette période que je rencontrai la Maureen Wendall de ce récit. Ayant été parmi mes élèves d'un cours du soir, elle m'écrivit quelques années après, et nous fîmes connaissance. Ses divers problèmes et leur complexité me confondirent, et je pris conscience de sa vie, de sa vie en tant que possibilité pour un roman, attirée peut-être vers elle par certains points de ressemblance entre elle et moi – comme elle le fait remarquer dans une de ses lettres. Ma première impression au sujet de sa vie fut : « Cela doit être de la fiction ; ce ne peut être vrai ! » Mon sentiment plus durable fut : « C'est le seul genre de fiction qui soit vrai. » Ainsi le roman Eux, qui traite réellement d'un « eux » spécifique et qui n'est pas simplement une technique littéraire pour nous mettre tous en cause, est basé pour sa plus grande part sur de nombreux souvenirs de Maureen. Ses remarques, quand c'était possible, ont été incorporées dans le texte du récit, et c'est à sa terrible obsession de son histoire personnelle que je dois les volumineux détails de ce roman. Pour elle, cette « confession » joua comme une sorte de thérapie psychologique, d'un bienfait sans doute temporaire ; pour moi, témoin, une telle quantité de matériaux eut pour effet de barrer toute ma propre réalité, ma vie personnelle, et d'y substituer les diverses aventures cauchemardesques des Wendall. Leurs vies pesaient fantastiquement sur la mienne, de sorte que je commençai à rêver d'eux au lieu de moi-même, rêvant et rerêvant de ces vies. Du fait que leur monde était tellement éloigné de moi, il me pénétrait avec une force terrible, et, en un sens, le roman s'écrivit tout seul. Certains épisodes ont toutefois été revus après qu'une recherche soigneuse eut fait ressortir une certaine confusion dans leur contexte. Rien n'a été exagéré pour accroître la possibilité du drame – en fait, les divers événements sordides et choquants de la vie des taudis, rapportés en détail dans d'autres ouvrages naturalistes, ont été ici amoindris, en raison principalement de ma crainte que trop de réalisme ne devînt insupportable.

Depuis lors, j'ai quitté Detroit – Maureen est à présent mère de famille à Dearborn, dans le Michigan ; j'enseigne dans une autre université ; et Jules

Wendall, ce curieux jeune homme, est sans doute encore en Californie. Il écrira probablement un jour sa propre version de ce roman, à laquelle il ne donnera pas le titre assez dédaigneux et timoré de Eux.

I

Enfant du silence

Par un chaud après-midi d'août 1937, une fille amoureuse se tenait devant un miroir.

Elle s'appelait Loretta. C'était son reflet dans le miroir qu'elle aimait, et de cet amour rêveur et agréable s'élevait un trouble qui était inquiet et aveugle – de quel côté s'orienterait-il ? Qu'allait-il se passer ? Elle s'appelait Loretta ; ce nom aussi lui plaisait, encore que Loretta Botsford lui plût moins. Son nom de famille lui pesait, il n'était pas harmonieux. Elle se tenait là, à loucher dans le miroir à bordure de plastique posé sur sa commode, s'efforçant d'attraper le meilleur éclairage ; elle voyait dans sa joliesse ordinaire, saine et haute en couleur, un soupçon de quelque chose de hardi et de dangereux. À regarder dans son miroir, il lui semblait regarder dans l'avenir ; tout était là, en attente. Ce n'était pas seulement ce visage qu'elle aimait. Elle aimait d'autres choses. Pendant la semaine, elle travaillait à la blanchisserie-nettoyage à sec Ajax ; c'était une grande veine d'avoir ce boulot, et l'atmosphère languide et embuée dans laquelle elle accomplissait la semaine un travail mécanique suscitait en elle un sentiment de trouble. Qu'allait-il se passer ? On était samedi.

Elle avait le visage assez rond, et une légère et malicieuse boursofflure des joues la faisait paraître plus jeune qu'elle ne l'était (elle avait seize ans) ; ses yeux bleus, d'un bleu doux et quelconque, n'étaient pas très vifs. Ses lèvres étaient peintes d'un écarlate sombre, à la mode exacte du jour. Ne rêvait-elle pas de ressembler aux physionomies du supplément week-end et ne s'attardait-elle pas, en se rendant à son travail, pour contempler les photos du Trinity Theater ? Elle portait une robe bleu marine serrée à la taille. Cette taille était étonnamment mince sous des épaules un peu larges, presque masculines ; c'était une fille solide. Sur ses épaules affirmées était posée cette tête papillonnante, rêveuse, avec une chevelure blonde gonflée et retombant en boucles aguicheuses derrière ses oreilles, du col jusque dans son dos, de sorte que, quand elle courait le long du trottoir, cette chevelure explosait derrière elle et les hommes s'arrêtaient pour la suivre du regard. Jamais elle ne se souciait de leur retourner un coup d'œil – ils étaient comme ces personnages qui, dans les films, ne paraissent jamais au premier plan, mais nourrissent l'intrigue, et indiquent où doit se fixer l'attention. Elle était amoureuse de cette idée. Derrière sa belle peau nette se trouvait un univers de peaux, toutes saines. Elle aimait cela, elle était amoureuse de ce que des filles comme elles fussent venues à l'existence, encore qu'elle eût du mal à exprimer exactement ses sentiments. Elle disait à son amie Rita : « Je me sens parfois si heureuse que je dois être folle. » Traînant le matin, s'efforçant de

faire lever son père ou d'arriver à ce que son frère Brock fût nourri et sorti avant que quelqu'un ne déclenchât une bagarre, elle n'en éprouvait pas moins un sentiment particulier de joie, un picotement d'excitation que rien ne pouvait diminuer. Qu'allait-il arriver ? « Oh ! tu n'es pas folle, répondait Rita d'un air pensif, tu n'as rien vu encore. »

Elle se coiffait avec une lourde brosse rose, ennuyée de voir ses boucles si apathiques – c'était dû à la chaleur. Par la fenêtre ouverte, elle entendait, venue d'en face, une radio qui jouait de la musique, signe du samedi soir, et son cœur se mit à battre la chamade à l'idée des longues heures à venir, au cours desquelles tout pouvait arriver. Son père, qui était chômeur depuis près de dix ans et qui ne pouvait rien faire, aimait rester au lit, boire et fumer, sans se soucier de la fuite de tout ce temps qu'il ne pourrait jamais rattraper – Loretta, elle, angoissait à la pensée de ce temps trop vite passé. Elle gratta son bras nu avec la brosse d'un geste doux, inconscient, caressant, et sentit la rêverie de la fin de cet après-midi d'été monter en elle. Dans la cuisine, quelqu'un s'assit lourdement, comme pour lui répondre, en réaction contre ses songes.

« Hé ! Loretta ! cria Brock.

— Ouais ! je viens. »

Sa voix sortit, dure, évoquant les blanchisseurs et la rue, mais ce n'était pas sa voix véritable ; la vraie était voilée et féminine.

Elle sortit chercher à dîner pour Brock. La cuisine était étroite, et son frère se trouvait sur son chemin ; elle fit une grimace et dit : « Excuse-moi », d'un ton ironique en se faisant toute petite pour passer. Brock aussi était vêtu pour le samedi soir. Il portait un complet bleu avec une cravate jaune. Il venait d'avoir vingt ans quelques semaines plus tôt, ce qui paraissait à Loretta un âge avancé, et sur le visage du garçon s'était établie en permanence une expression de ruse inquiète. Comme Loretta, il avait les cheveux blonds, mais ils avaient foncé ; ils étaient d'un blond lavasse, et il ne les lavait pas plus d'une fois par mois – ils étaient raides de graisse. Il avait les traits forts et anguleux, avec des pommettes proéminentes. C'était le visage de leur mère. Depuis la mort de celle-ci, quelques années auparavant, Loretta avait commencé à la voir dans le visage de Brock. Et dans les éclats de rage soudaine et impulsive du garçon (il en avait toujours après le *vieux* et certains voisins), elle reconnaissait la rancœur turbulente de sa mère ; c'était effrayant.

« Seigneur, c'est du parfum ? Ce truc qui pue ? dit Brock.

— Va te faire voir. Tu n'es pas drôle. »

Elle sortit un bol de pommes de terre du réfrigérateur et les mit dans une poêle ; elle les avait pelées à l'avance. La graisse grésilla et lui crachota à la figure. Brock, assis d'un air si important à la table, tout au bout, de façon qu'il la gênait dans ses allées et venues, était comme le malicieux crachotement de la graisse : il suffisait à Loretta de jeter un coup d'œil sur son regard amusé pour voir à quel point il voulait être odieux.

« Dis donc, quelle mouche te pique ? demanda Loretta.

— Le vieux est rentré ?

— Tu sais bien que non. Il est sorti ce matin avec ce Cole pour aller voir un terrain à vendre. Oh ! je sais bien que c'est extravagant – ne me regarde pas comme ça. Ce n'est pas ma faute.

— Quel terrain à vendre ? Il va *acheter* un terrain ?

— Il ne va rien acheter du tout.

— Avec quoi ? Où est l'argent ? Avec quoi va-t-il l'acheter ?

— Laisse tomber. Ça ne fait de mal à personne. Qu'est-ce que ça change ?

— Il est malade. On devrait l'embarquer.

— L'embarquer pour où ?

— Il faudrait l'enfermer. »

Brock, penché en avant, les coudes sur la table, parlait de sa voix rapide, vague, un peu indifférente, mais il y avait par-dessous une malice nerveuse particulière. Loretta l'avait vraiment en aversion. C'était son frère et, durant leurs années d'enfance, il avait été bien pour elle – il s'était battu avec les gamins qui la taquinaient, suivant la loi de la rue, mais peut-être était-ce pour son propre honneur, et à une certaine époque personne n'aurait pu dire que Brock Botsford, le grand et maigre gosse au dos courbé, au regard bleu un peu fixe, s'écarterait en grandissant des autres garçons pour devenir cet homme étrange faussement sérieux. Mais à présent il l'effrayait ; elle ne voulait pas que ses amies lui parlent, parce qu'elles s'en iraient sûrement sur un : « N'est-il pas *bizarre* ? » marquant l'étonnement tranquille des filles qui résument une vie avec une infaillible habileté.

« Oh ! tu parles trop ! Va donc trouver un boulot toi-même, un bon boulot, si tu crois que tu vaux mieux que lui », dit Loretta avec méchanceté.

Elle s'assit à l'autre bout de la table. Le bras de Brock s'étendait à travers presque toute la table, et il aurait pu saisir et serrer celui de sa sœur entre ses doigts nerveux. Elle tint son regard fixé sur sa main. Il travaillait actuellement à l'usine. Loretta ne savait pas clairement ce qu'on y fabriquait. Ce n'était pas des automobiles comme à Detroit et à Flint ; au lieu de cela, on y manufacturait des pièces détachées... pour des automobiles ? Pour des trains ? Brock travaillait dans ce qu'on appelait les ateliers de construction mécanique ; il avait toujours les mains sales, ses ongles étaient toujours striés de graisse et sous la crasse sa peau était toujours de la blancheur mate qui avait été celle de leur mère. Pour une peau aussi molle, aussi prudente, Loretta n'éprouvait aucun amour, mais seulement de la pitié ; la situation l'inquiétait parce qu'elle lui paraissait *anormale*. Brock passait d'un emploi à un autre, en même temps que deux ou trois de ses anciens camarades d'école, plus bêtes, mais tout aussi bruyants que lui, et ils aimaient se tenir, les mains dans les poches du veston, à ricaner aux plaisanteries outrancières de Brock et à loucher sur Loretta pour voir si elle avait saisi. Ils n'étaient pour elle que d'incorrigibles vauriens. Le monde se divisait en deux : les vauriens incorrigibles, qui ne valaient pas la peine qu'on leur crache dessus, et ceux qui allaient arriver à quelque chose. Il y avait des garçons qui, comme son cousin

Frank Benyas, étaient passés cinq fois devant le tribunal pour enfants, pas moins, et qui avaient rendu misérable la vie de leur mère, et pourtant on voyait chez eux un certain sérieux honnête qui signifiait qu'ils feraient leur chemin. Frank était à présent apprenti chez un imprimeur, tout allait bien pour lui. Il y avait d'autres garçons tels que Joe Krajenke, Floyd Sloan et Bernie Malin qui avaient tous eu des ennuis, et avaient même été en prison, mais leurs yeux ne brillaient pas de cet air de malice perpétuelle et embarrassée de Brock – en particulier Bernie Malin, que Loretta aimait bien et auquel elle pensait souvent pendant de longues minutes rêveuses. Bernie était correct. Il se mettait en colère et cognait sur les gens et puis, le lendemain, il regrettait ; et il avait un travail, et le truc qui empêche de sombrer par le fond comme son frère. Bernie avait ce truc, sans qu'on puisse se l'expliquer.

« Tu es un vaurien si exaspérant que, par moments, tu m'écœures », dit Loretta.

Elle parlait vite, du ton dur dont une sœur parle à un frère, sans rien dissimuler. En sa présence, elle se tenait les épaules avachies, les bras posés sur un estomac qui sortait un peu quand elle ne faisait pas attention.

« Toute cette histoire d'hier soir était stupide. Pourquoi passes-tu ton temps à le provoquer ? Et puis, tu ne te soucies même pas de cacher ce stupide pistolet. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Essaierais-tu de lui donner une attaque ou quelque chose comme ça ? »

Brock rit : « Ça, ce serait un beau jour !

— Une crise cardiaque ou quelque chose de ce genre ?

— Pourquoi pas, après ce qu'il a fait à M'man...

— Oh ! il ne lui a rien fait. Pardieu ! ce n'est pas sa faute s'il a été viré. Tout le monde l'a été. Elle était folle de l'en blâmer ; il fallait toujours qu'elle blâme quelqu'un, c'était sa façon de voir les choses...

— Dis donc, ne la traite pas de folle.

— Enfin, écoute, dit Loretta, grimaçant un sourire exagéré, je ne défends aucun des deux parce que j'en ai marre de toute cette histoire. J'en ai marre de cette maison. Alors il a peur de travailler ; eh bien, le père de Rita aussi – il n'y est jamais retourné, lui non plus. Ils ont peur de casser des choses, de tomber dans les pommes ou de dégueuler sur le boulot, je ne sais pas, moi. C'est assez saugrenu, mais je ne les blâme pas. Pourquoi veux-tu toujours blâmer les gens pour des choses qu'ils ne peuvent pas éviter ? M'man croyait en Dieu, mais toi pas, alors pourquoi veux-tu toujours blâmer les gens ?

— Qu'est-ce que ça a à voir ?

— Je m'en fous tout simplement. Je ne reviens pas là-dessus à longueur de temps, c'est tout.

— Eh bien, moi si.

— Que vas-tu faire avec ce pistolet ? »

Brock se tapa le front du bout des doigts et fit semblant de réfléchir.

« Je vais tuer quelqu'un avec », dit-il sérieusement.

Loretta marqua son dégoût par un « pouh ! » et se leva pour remuer les

pommes de terre. Elle les saupoudra de poivre. Qu'il se brûle la cervelle, ce misérable voyou ! Elle lui jeta un coup d'œil et vit à quel point il avait les épaules tombantes, même dans son costume neuf. Vingt ans ! Il lui avait fallu deux semaines de paie pour acheter ce costume et aussitôt après, il s'en était détourné d'un air méprisant, en ayant honte ; elle ne savait vraiment pas pourquoi. C'était tout Brock. Il voulait quelque chose pendant un an, il le voulait toute sa vie, et dès qu'il l'avait, cela se transformait entre ses mains en objet de rebut et il restait à ricaner dessus, tout décontenancé. Elle en éprouvait du regret pour lui. Elle dit : « C'est quelqu'un qui t'en a confié la garde, c'est ça ? »

— Ça te regarde ?

— Tu le fais pour Harry Honigan. »

Harry Honigan était un personnage du quartier qui était parti sous de meilleurs cieux, disait-il ; il avait un appartement dans une partie plus bourgeoise de la ville et une bonne voiture. Malheureusement, il venait d'écoper de dix ans de prison. Brock avait toujours tourné autour de lui comme un jeune chien. Lorsque Honigan avait des ennuis, il reparaissait dans le voisinage, où sa mère lui donnait asile, le nourrissait bien et pleurait sur son sort ; sa grand-mère et ses tantes se pressaient autour de lui pour le protéger, et à ces moments-là Brock pouvait arriver à le voir.

Quand les choses allaient bien, personne n'entendait parler de Harry durant des mois.

« Ça a quelque chose à voir avec Harry, dit Loretta.

— Comme tu es maligne !

— Gardes-tu le pistolet pour lui ? Quand pense-t-il sortir ?

— Non, ça n'a rien à voir avec Honigan. Il est fini.

— Oh ! il ressortira, non ?

— Il est fini. »

Loretta mêla un peu de hachis aux pommes de terre. Elle remua le tout lentement, pensant à Harry Honigan, qui était fini : « Eh bien, c'est malheureux, dit-elle.

— Peut-être que j'ai envie de tuer quelqu'un, dit sournoisement Brock, comme s'ils avaient oublié de quoi ils parlaient.

— Bien sûr. »

Brock avait grandi par à-coups, il avait traversé des « phases », disait sa mère. Pendant un temps, on l'avait cru un peu simple d'esprit parce qu'il était lent à rendre les coups aux autres gosses et lent à répondre en classe. Et il avait été très petit pour son âge. Et puis, en cinquième chez les sœurs, il s'était mis à pousser et à devenir plus vif, et alors il eut la réputation d'être un peu fou. Ce fut lui qui rampa un jour sur le toit de l'école, simplement par jeu, et qui traversa les voies du chemin de fer passant par-dessus le canal, et ce fut lui qui, vocalisant et agitant les bras, détourna l'attention de l'agent de police qui était après tous les garçons. Il l'avait fait pour se moquer de sa propre terreur, pour se moquer de sa fuite même. C'était ce genre d'étrangeté que les gens ne

comprenaient pas chez lui. Quand un flic saoul l'avait rossé un soir, le prenant pour un autre, Brock était resté étendu, en sang, dans une ruelle, et, quelque'un l'ayant trouvé, sa première remarque avait été : « J'ai atterri sans mon parachute ! » Ainsi, il était particulier. Pas exactement toqué. On ne pouvait ni comprendre ni oublier ce garçon, bien que naturellement il fût de façon générale un incorrigible vaurien et qu'il ne dût jamais rien faire de sa vie, car il était trop dissipé ; mais il n'y avait aucune joie dans sa dissipation, sa sœur le voyait. Depuis ses treize ans jusqu'à son dix-huitième anniversaire, il semblait fourbe et à cran, peu agréable à vivre ; comme sa mère, il pouvait passer des semaines sans sourire. Maintenant qu'il avait vingt ans, maintenant qu'il était indépendant et qu'il avait un peu d'argent, il se montrait plus civil envers Loretta, avec ironie et exagération. Elle ne pouvait le comprendre. Elle ne pouvait le prendre au sérieux.

Tandis qu'il mangeait, elle gratta bruyamment la poêle et fit couler de l'eau dans l'évier. Leur père n'était pas rentré de la journée ; pas de dîner pour lui. Loretta serait obligée de lui laisser quelque chose dans le four. Elle se haussa sur la pointe des pieds pour regarder par la fenêtre, mais elle ne pouvait voir que l'escalier de secours du bâtiment d'en face. Habitait là une famille allemande : quatre méchants enfants, un vieux méchant et une femme, qui ne parlaient qu'allemand. Il fallait faire attention à eux. Au rez-de-chaussée de ce bâtiment, il y avait une vieille crasseuse, dont Loretta ne connaissait pas le nom. Elle la voyait tout le temps. Et, plus loin, dans la rue, les gens commençaient déjà à se laisser entraîner dans la chaleur de la ville, sans vraiment se soucier de cette chaleur, mais plutôt satisfaits au contraire de sa fluidité, comme des créatures marines, toutes de même famille, liées par le même élément qui les pénétrait par tous les pores et les rassemblait toutes irrémédiablement.

« Où vas-tu ce soir ? demanda soudain Brock.

— Je sors.

— Avec qui ?

— Ça te regarde ?

— Je veux le savoir. »

Loretta se croisa les bras. Elle se voyait comme une héroïne de cinéma, face à face avec un mari jaloux dans une cuisine, tandis qu'au-dehors la caméra est impatiente de reculer pour montrer un pays d'aventures merveilleux – de longues et frénétiques randonnées en train, des perspectives de soldats blessés, un ravissant désert blanc dans lequel, avec une mélancolie affectée, avance lentement une caravane de chameaux voluptueusement drapés de voiles, les jungles de l'Inde emplies de vapeurs s'ouvrant devant des officiers britanniques en blanc, de jeunes officiers, les mystères des salons anglais cédant devant la mignardise vive et sans humour d'une jeune personne sagace venue d'Amérique...

Brock ne la quittait pas des yeux. Elle regardait ses mâchoires broyer la nourriture qu'elle lui avait confectionnée, et elle eut l'impression qu'il ne la

goûtait pas. C'était là le problème de Brock – il ne goûtait jamais rien.

« Si ça te regarde, je vais voir Sissy, dit-elle.

— Sissy ? » fit Brock.

Sissy était une vieille amie de Loretta, qui n'était pas jolie comme elle, qui avait la taille épaisse, qui se promenait en blouses brodées fabriquées par sa grand-mère (une vieille dame à demi aveugle qui ne quittait jamais sa chambre) et qui avait, par conséquent, un air suranné de paysanne européenne, un air obtus et innocent, très terne. Mais c'était une gentille fille. Brock ne trouvait jamais rien de mauvais à dire sur son compte, son esprit s'arrêtait tout simplement. Il se contenta de fixer Loretta.

« On va couper des patrons pour une robe. Elle va m'aider, dit Loretta.

— Tu mens.

— Non, je ne mens pas ! »

Brock porta la nourriture à sa bouche avec l'air naturellement dégoûté de quelqu'un qui n'aime pas manger. Il grimaça soudain un sourire.

« Tu sais, j'ai entendu raconter des choses à ton sujet, ma belle.

— Quelles choses ?

— Tu le sais bien.

— Je m'en fiche. Tout ça, c'est des mensonges.

— Bernie Malin, c'est un mensonge ? »

Loretta sentit la chaleur lui monter au visage : « Quoi donc ? Tu lui as parlé ?

— Je ne parlerais certainement pas à un pareil tocard ! Quel âge a-t-il ? Seize ans ? Un tocard comme ça ? Il y en a qui disent que toi et lui vous flirtiez ensemble il n'y a pas longtemps.

— Laisse-les dire.

— T'avise pas de l'amener ici.

— Je n'amène personne ici, dans ce taudis.

— Eh bien, ne le fais pas.

— Peut-être l'ai-je déjà fait – et alors ? Peut-être l'ai-je déjà amené !

— Tu l'as fait ?

— En quoi est-ce que ça te regarde ? J'habite ici, je vais et je viens, de mon propre chef, je travaille et je gagne mon propre argent. Je n'ai pas besoin de toi. Si tu n'aimes pas ça, tu peux ficher le camp ! Espèce de tocard de vingt ans, toi-même ! Pourquoi tu fiches pas le camp, de toute façon ?

— Pour que Bernie puisse entrer ?

— Oh ! ta gueule ! »

Loretta était toute rouge, mais, sous sa colère, plutôt contente. « Bernie est correct, dit-elle. Je l'aime bien. Mais il n'a rien d'extraordinaire. Je t'ai dit que j'allais simplement voir Sissy. Je ne flirte pas avec de sales gosses qui ont mauvaise réputation. Quand je me marierai, ce ne sera pas avec un sale gosse comme ça. »

Brock avait fini de manger. Il repoussa son assiette, à la manière de son père et d'autres hommes de leurs connaissances ; il y avait quelque chose dans

ce geste qui irritait Loretta mais qui lui donnait envie de rire. C'était tellement prévisible !

« Tu me parais bien intéressé par mes affaires, dit Loretta. Tu n'as pas assez des tiennes ?

— Non.

— Pourquoi ne sors-tu pas toi-même avec une fille ? Pourquoi ne dépenses-tu pas un peu d'argent ? Tout ce que tu fais, c'est jouer au billard électrique et traîner avec tes trous du cul d'amis dont toi-même tu sais que ce sont des types stupides. Qu'est-ce qui cloche chez toi, à la fin ?

— Je suis pour moi-même un mystère, dit Brock avec un sourire froid.

— Oh ! si tu te mets à dire des âneries ! »

Elle prit son assiette et la mit dans l'évier. Il y avait déjà là, empilés, une demi-douzaine de plats, dont certains encore encroûtés de nourriture ; l'argenterie était en tas. Une fourchette, coincée sous une assiette, faisait pencher toute la pile. La lenteur même des mouvements de Loretta, l'étroitesse de la petite cuisine créaient en elle, dans ses os, une pression. Elle était mal à l'aise. Cela ne lui importait pas vraiment. Elle ne se souciait même pas des taquineries stupides de Brock, auxquelles elle était habituée de toute façon et qui ne rimaient jamais à rien. Elle avait été taquinée toute sa vie. On taquine les enfants, surtout les filles ; c'était inéluctable. Quand son père n'avait pas encore mal tourné, il la taquinait et la faisait pleurer sans le vouloir, et elle se rappelait encore son grand-père la tourmentant, lui tirant les cheveux, ce vieux à l'odeur minable et aux favoris mal taillés, qui se battait avec sa grand-mère, criant et glapissant en langue étrangère. Ce passé se rattachait à une autre ville, à une maison sordide que deux familles se partageaient, située en face d'un dépôt de charbon où jouaient tous les gosses, et à un genre de travail différent – un travail qui rendait optimiste comme celui qu'avait eu son grand-père. Il avait gagné des milliers de dollars rien qu'en un mois avec son équipe du bâtiment, et il avait tout perdu d'une façon que Loretta ne pouvait se représenter et dont elle ne se souciait guère, puisque, pour elle et les autres femmes de la famille, c'était perdu et voilà tout – fait incontestable et en quelque sorte respectable ! Ce vieux l'avait taquinée par affection, et elle avait eu assez de bon sens pour savoir qu'il l'aimait ; aussi, à sa mort, elle ne s'était pas écartée comme Brock du lit d'où il les avait réclamés – en quoi elle avait eu raison. Et son propre père l'avait taquinée à sa manière à lui, témoignant de l'amour, tandis que sa mère grattait les poêles avec colère et laissait échapper de la vaisselle fragile dans l'évier afin qu'elle se brise ; elle montrait ainsi ce qu'elle pensait des flirts et de l'amour quand il y avait tant à faire, toujours. Puis toute la famille avait pris ses cliques et ses claques et avait déménagé vers cette ville dans un camion de location, et la mère de Loretta était morte cinq ans plus tard dans la chambre à côté de cette cuisine. À présent, le vieux y dormait seul. Ç'avait-il jamais été une chambre mortuaire ? Personne ne pouvait le dire, personne ne pouvait se rappeler exactement, hormis Brock. Il aimait répéter : « Le vieux l'a tuée », et

Loretta ne manquait jamais de lui crier en réponse : « Pardieu non ! C'est *elle* qui l'a tué, *lui* », comme s'il était important de remettre les choses au point, d'établir la vérité. Quelle était la vérité ?

Dans la maison traînaient d'anciennes photos de son père : un homme aux cheveux bruns, l'air souriant et railleur. Celui qui trébuchait dans ce misérable appartement, qui était malade dans la salle de bains et qui passait son temps à geindre pour appeler Loretta (qu'avait-il fait de cet argent qu'il avait mis de côté, par exemple ?) n'était pas le même homme, c'était regrettable à dire. Deux hommes différents, deux époques différentes. Autrefois, il avait travaillé dans le bâtiment, construisant des maisons, des douzaines et des douzaines de maisons, clouant des huisseries et bâtissant des garages aux encadrements jaunes, et il avait eu sa propre voiture ; et quand les choses avaient commencé à battre de l'aile, tous ses proches lui avaient dit avec envie : « Enfin, les gens auront toujours besoin de maisons où habiter ! » – ce qui se révéla faux. On ne construisit plus de maisons, les maisons à demi construites restèrent inachevées jusqu'à ce que les gosses les pillent ou que les intempéries les fassent s'effondrer. Vint 1930. Puis 1931. Le père de Loretta alla travailler comme veilleur de nuit, mais il perdit son emploi au bout de quelques mois au bénéfice du beau-frère de quelqu'un – « tout à fait vraisemblable », dit sa femme – et après cela il travailla où il put trouver du boulot, vendant même des journaux. Loretta se souvenait de toutes ces années. Et puis, quand les plus jeunes commencèrent à retrouver des emplois, après les plans gouvernementaux, et qu'ils devinrent plus optimistes en raison des chèques de l'État qui devenaient aussi réguliers et permanents que le cycle même des saisons, son père était retourné dans le bâtiment. Mais cela n'étant pas encore tout à fait la bonne époque, il attendit quelques années, mais la bonne époque ne revint jamais tout à fait. Il était terrifié sans pouvoir s'expliquer sa terreur, et il s'était mis à boire. Les jeunes hommes qui avaient du travail ne le conservaient pas pour autant, parce qu'on traversait une période de régression déstabilisante ; mais le père de Loretta ne cessait de boire, et il finit par devenir une sorte de vieux jeune homme du genre de ceux que Loretta voyait le dimanche matin dormir sous le portail des églises ou aux portes des magasins fermés. Mais voilà ! Un changement se produisit et un homme différent fit son apparition. Un nouvel homme. Quand il trouva un travail de déchargement de camions dans un entrepôt, il revint à la maison dès midi le premier jour, expliquant qu'il avait laissé tomber un carton de verrerie ; puis il admit qu'il n'avait rien laissé tomber du tout, car il n'avait pas osé essayer, dans sa peur de laisser tomber le colis et d'encourir ainsi une amende. Et il était resté comme cela jusqu'alors, allant et venant sans jamais vraiment croiser le chemin de Loretta, à moins qu'il ne fût malade à vomir ou qu'il ne fit des saletés quelconques.

« Eh bien, ne t'attire pas d'ennuis ce soir, dit Brock.

— C'est plutôt à toi qu'il faut dire ça ! »

Elle le suivit dans sa chambre, le « salon », parce qu'ils n'avaient pas tout

à fait terminé leur conversation. Même si elle ne savait pas vraiment quel en était le sujet. Dans sa robe bleue, avec ses cheveux brillants et onduleux, elle se sentait le droit de mettre les choses au clair avec lui. Brock tira un peigne de sa poche et le passa vivement dans ses cheveux, le remettant dans sa poche presque du même geste. Ses cheveux, rarement lavés, n'étaient jamais ébouriffés et gardaient leur pli durant des semaines. Il y appliquait une sorte de lotion qui évoquait pour Loretta les roues de vélo, la graisse qu'elles vous mettent sur les doigts. D'un geste impulsif, elle tâta la poche du veston. Elle y sentit le poids du pistolet.

« Alors tu as encore ce pistolet ! »

Brock la repoussa.

« Mais, qu'est-ce qui se passe ? dit Loretta.

— Rien.

— Où l'as-tu trouvé ?

— Nulle part.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire ? »

Elle le dévisagea. Pour la première fois, elle se demandait s'il était sérieux.

« Je ne sais pas encore. »

Les pommettes de son visage pâle semblaient particulièrement saillantes ; on eût dit que les os de sa figure pensaient pour lui.

« Tu vas te fourrer dans un sale pétrin », dit Loretta.

Elle parlait du ton traînant, fatal, définitif, un peu satisfait, dont sa mère et les autres femmes de la famille avaient usé comme si, déjà parvenues à la fin de toutes les pires éventualités, elles attendaient que les hommes les rejoignent.

« Mais non. Je ne sais pas ce que je vais faire », dit Brock.

Il sortit le pistolet et le tint dans la paume de sa main. C'était une arme ordinaire, un revolver. Loretta en avait maintes fois vu de semblables ; les gens sortaient tout le temps des pistolets comme cela pour fanfaronner.

« Si tu me le confies, je le cacherai pour toi », dit Loretta.

Il s'écarta.

« Et si Papa le trouve et se tue ? Tu sais dans quels états il peut se mettre.

— Il ne le trouvera pas.

— Et si tu te bagarres avec lui ? Ce n'est pas drôle, écoute ; pourquoi ricanes-tu comme cela ?

— Je ne ricane pas.

— Tu ricanes comme un fichu imbécile !

— Non, je ne ricane pas », répliqua Brock d'un air rageur.

Mais les coins de sa bouche étaient toujours relevés faisant comme un rictus ; les muscles de son visage formaient deux nœuds serrés sur les joues. Il était très pâle.

« Tu attends que Papa rentre pour te bagarrer avec lui ? C'est ça ? dit Loretta.

— Non. Je sors.

— Quand il va rentrer saoul, tu vas te bagarrer avec lui ? À quoi bon ?

— Ce n'est pas moi qui déclenche ces bagarres, c'est lui.

— C'est ça que tu mijotes ?

— J'ai mieux à faire.

— Il ne rentrera pas de la nuit, dit Loretta. Il reviendra demain matin, dans un état impossible. Dis donc, tu ne vas pas lui faire de mal, hein ?

— J'ai dit que non.

— Alors, pourquoi fais-tu l'idiot ? »

Il rit et remit le pistolet dans sa poche. Il était prêt à partir.

« Eh bien, vas-y, sors ! Fiche le camp d'ici ! » s'écria Loretta.

Après son départ, elle retourna dans sa chambre pour vérifier de quoi elle avait l'air. La transpiration formait des gouttelettes sur son front – elle avait horreur de cela. Elle les tamponna avec son mouchoir. Réfléchir au sujet de Brock ne menait à rien, elle le savait ; il était passé devant le tribunal pour enfants des années auparavant, et on l'avait attrapé à de nombreuses reprises pour le garder toute la nuit en prison ; cela ne lui faisait aucun effet, ne le rendait ni plus sage, ni plus judicieux, et les avis extérieurs ne portaient pas davantage. Son occupation préférée était de lire les journaux, assis dans un fauteuil, et de laisser tomber les feuilles à mesure qu'il les avait finies. Mais il ne parlait jamais de ce qu'il lisait, il ne disait jamais rien. Il avait des secrets. Avec ses stupides amis, il pouvait beugler et hennir comme n'importe quel idiot de vingt ans, mais cela aussi était un déguisement ; eux non plus ne le connaissaient pas, personne ne le connaissait, et, en conséquence, personne n'avait confiance en lui. Loretta l'écarta de ses pensées et se pencha un peu plus sur le miroir, si près que son haleine y déposa une légère buée, et l'image qui la contemplait en retour avec des yeux attentifs pleins d'expectative était le seul objet d'intérêt pour son âme.

Son visage était-il beau ?

Il se faisait tard. Elle commença à se dépêcher. Toutes les merveilles de la rue se pressaient dans son esprit, déjà un peu excité par les échanges ineptes avec son frère, et elle caressa son bras tacheté de rousseur, lentement, tendrement, sans penser à rien. Elle se tenait simplement dans la petite chambre obscure comme pour en prendre un congé final et confus, sans penser à rien. Elle était Loretta. Elle n'était pas jalouse de ce que d'autres filles comme elle surgissaient partout, pleines de santé et toutes prêtes à rire, toutes prêtes à s'amuser après une semaine de travail ; elle était contente qu'il y eût tant de Loretta, contente d'avoir vu la même semaine deux filles qui portaient un ensemble marin semblable au sien, et une centaine de filles avec les cheveux ondulés flottant sur les épaules ! Son amie Sissy était la seule à porter ces lourdes blouses brodées, des blouses magnifiques avec des fils écarlates, verts, jaunes dessinant soyeusement des paons et des moutons, et Sissy ne rencontrerait jamais son double allant et venant ; mais Loretta n'était pas Sissy, Loretta était Loretta. Elle remit un peu de rouge à lèvres et sortit.

Descendant la rue, elle sentait ses talons soulevés par la dense gaieté du

samedi soir. Tout le monde était dehors ! Elle s'attendait à trouver Brock en train de rôder au coin de la rue, là où lui et ses amis se tenaient parfois, et elle n'aurait pas été surprise de voir son père, assis, épave échouée, sur le pas de porte de quelqu'un, les bras pendant entre ses genoux maigres et dormant les yeux ouverts. Elle ne les vit pas, mais elle vit tous les autres. Ses mollets s'affirmaient sur la dure et chaude égalité du trottoir, le trottoir de tout le monde, et, le sourire aux lèvres, elle lançait des saluts aux gens qui prenaient l'air après le dîner – elle connaissait tout le monde et tout le monde la connaissait. Ce n'était pas un si mauvais quartier. Sa mère l'avait détesté, mais il n'était pas mal ; les gens aimaient simplement se promener un peu et se détendre après une longue semaine, et il y avait parfois un peu de grabuge, mais cela ne durait pas. Il n'y avait pas de mal à cela.

Du lundi au samedi midi, Loretta avait le dos, les épaules et les bras douloureux à force de travail ; elle devait se tirer les cheveux en arrière en un vilain nœud effrangé, et elle savait qu'elle n'était pas bien belle à regarder ; mais le samedi soir tout se transformait. Les hommes retiraient leurs vêtements de travail sales pour arborer des complets neufs et raides comme celui de Brock ; ils ciraient leurs chaussures et donnaient à leurs cheveux une belle ordonnance ; les filles non mariées parfaisaient leur visage avec la pince à épiler, le crayon pour les sourcils, le rouge et tout ce qu'elles avaient sous la main ; elles se mettaient des rubans dans les cheveux à la manière de telle star de cinéma ou laissaient une mèche de ces mêmes cheveux retomber sur l'œil à l'imitation de telle autre – et tout cela était merveilleux ! Loretta pensait que tout l'univers renaissait le samedi soir, que les petites graines éclataient en ravissants boutons. Qui aurait voulu faire le rabat-joie ? Quel genre d'idiotes (des filles de l'école paroissiale qu'elle avait quittée au printemps passé) auraient choisi ce moment pour essayer de vendre des onguents dans de petits pots bleus transparents avec une image religieuse en prime ou pour tenter de placer des billets pour une tombola de l'église ?

C'était une assez grande ville du Middle West, qui avait poussé en dentelures le long du canal sur lequel elle était située, se répandant en deux demi-lunes irrégulières, avec des bosses et des creux de terrain encore vacant et d'autres étendues d'habitations entassées et dévastées. L'activité principale reposait sur une petite aciérie qui employait les hommes d'un quart des familles de la ville, ainsi que sur quelques usines et un centre de triage ; et de grands entrepôts se trouvaient à portée des yeux de Loretta pour peu qu'elle se fût donné la peine de grimper au sommet de sa maison et de plonger le regard par-dessus la brume chaude de cette soirée. L'air était vapoureux, mais mélodieux aussi et riche d'odeurs mystérieuses – une boulangerie géante en bas de la rue émettait une odeur continue de fermentation qui altérait légèrement le goût de tout le monde ; mais il y avait néanmoins des parfums de fleurs invisibles et de riches cuissons familiales en provenance des fenêtres ouvertes au niveau de la rue ou, près de la Dwight Corner Tavern, un plaisant relent de bière et de bœuf rôti. Même de l'autre côté et plus bas, près du

premier pont, il y avait une sensation carnavalesque d'abandon dans l'air, légèrement agité par les eaux incolores qui se trouvaient en dessous et par la chute ferme et constante de l'eau des écluses. Si elle avait eu plus de temps ou s'il y avait eu moins d'hommes traînant par là, Loretta se serait certainement accoudée rêveusement à la rambarde du pont pour observer l'eau se déverser par les écluses – elle l'avait fait des centaines de fois – car comme toujours dans les villes construites autour des canaux, de voir quel genre de bateau passait et si quelqu'un oserait laisser tomber sur lui une bouteille ou un déchet quelconque. Mais elle traversa le pont arqué en jetant à peine un regard aux eaux troubles, loin en dessous – ce pont passait très haut, à une hauteur vertigineuse, au-dessus du canal – et elle longea le terrain de jeux de l'école catholique où elle avait été pendant des années, séparé par de hauts grillages auxquels les gosses grimpaient toujours, et elle passa devant l'école même, à laquelle elle accorda à peine un regard – en vérité, elle ne la voyait plus –, puis elle poursuivit son chemin devant le petit groupe d'hommes qui flânaient en manches de chemise autour du poste d'incendie et dont certains étaient des amis de son père ; elle s'arrêta pour échanger quelques propos, avec un rire timide et les yeux baissés, et elle s'écarta à la première pause dans la conversation pour montrer qu'elle avait un but et qu'elle n'avait vraiment pas de temps à perdre avec *eux*. Loretta Botsford, comme elle poussait ! À leurs yeux, elle était presque une adulte, ça tenait à son rouge à lèvres et à ce balancement des épaules et des hanches si branché – ils la reconnurent et la laissèrent partir.

La mère de Sissy avait un appartement juste au-dessus d'une pharmacie de la grand-rue, appartement qui ne valait guère mieux que celui où habitait Loretta elle-même. C'était à cinq minutes à peu près. Elle disposait donc de cinq minutes d'une sorte de liberté aveugle, totale, durant lesquelles tout pouvait arriver. Dans la rue, des hommes la dépassaient en voiture, et peut-être lui jetaient-ils un coup d'œil ; mais elle ne les regardait pas, et d'ailleurs la plupart devaient être avec des filles à cette heure, un samedi soir ; elle vit devant elle la façade de la clinique où elle et Brock avaient emmené leur père dix ou douze fois au moins – un cauchemar, cet endroit, avec de petits compartiments dont les parois n'atteignaient pas même le plafond, des infirmières laides et fatiguées et des médecins que son amie Rita qualifiait d'escrocs depuis qu'un de ses bébés était mort d'une infection à l'oreille. C'étaient des bouchers, ces salauds, ces escrocs. Ils avaient tous de l'argent ; des gens comme cela avaient de l'argent parce que chaque malade signifiait deux dollars, et deux dollars par tête, ça chiffre. Ça donnait le vertige de penser à tout cet argent. Et les dentistes ne valaient pas mieux, s'ils n'étaient pas pires. Elle ne pensait jamais à ses dents, qui étaient mauvaises ; elle n'osait pas se permettre de penser à ces douleurs sourdes, qui la paralysaient parfois sans rémission pendant la nuit, allant jusqu'au tréfonds de sa mâchoire, et ses gencives saignaient quelquefois quand elle se brossait les dents – non, mieux valait ne pas y penser, mieux valait l'oublier. Elle suçait de

la glace quand la douleur se faisait forte. Quand cette douleur devenait insupportable, elle faisait arracher la dent, elle payait trois ou quatre dollars, et voilà tout.

Un tramway, grimpant la rue, la dépassa, dans un bruit lourd de ferraille, et Loretta prit grand soin de ne pas lever les yeux pour voir qui pourrait l'observer – ce morne tonnerre gravit la côte devant elle et l'entraîna lentement derrière lui, tandis qu'elle commençait à se demander si ces cinq minutes s'écouleraient sans que personne ne le sût ou ne s'en souciât. Des bâtiments gris-vert, des bâtiments composés de boutiques abandonnées de plain-pied aux vitrines savonnées et, au-dessus, dans une confusion sonore radiophonique, des gens accoudés aux fenêtres, l'étendue de leurs bras semblable à l'étendue blanche de rideaux encadrant de part et d'autre leur personne. Quelqu'un appela : « Loretta ! » C'était une fille de l'école. Loretta fit un signe de la main, mais se hâta de poursuivre son chemin.

À leur venue dans la ville – son père ayant entassé toute leur camelote à l'arrière d'un camion qu'il conduisait lui-même, et étant arrivé avec une lente et morne foule d'autres campagnards (des fermiers, et pas des gens « dans les affaires » comme eux), tous faisant le tour des immeubles locatifs, demandant timidement des chambres, de l'aide, des indications concernant les plus proches bâtiments administratifs – elle avait trouvé la ville terrifiante. Maintenant, elle l'adorait. Quand ils avaient emménagé là, elle était tout enfant, et dans ce monde de l'enfance, chaque jour avait été une bagarre. Parfois elle s'en était bien tirée, parfois elle avait échoué, parfois ç'avait été assez rude et elle s'était enfuie, le visage en sang, par les ruelles, errant avec horreur à travers les ruines des terrains vagues, qu'elle ne pouvait reconstituer, effrayée par les mères en colère comme par les gamins étranges – cela n'avait pas été tellement agréable, mieux valait l'oublier. Brock, si rêveur et si lent durant des années, était rentré plus d'une fois ensanglanté après avoir été qualifié de *rustaud*, ce qu'il n'était pas, alors qu'il n'avait fait qu'ouvrir la bouche pour laisser entendre qu'il n'avait pas l'accent du Kentucky – et Loretta, fillette aux cheveux bouclés ayant des élans confus de tendresse et de méchanceté, avait fait péniblement son chemin en courtisant les gosses importants de sa classe, sachant d'instinct quelles filles étaient populaires, et lesquelles étaient précieuses en raison de frères plus âgés pour les protéger. Mais tout cela appartenait au passé, et, en fait, elle y pensait rarement. Elle sortit de l'enfance et, sous ses yeux indulgents ou indifférents, ou l'un et l'autre à la fois, les terreurs de ses vallées et de ses montagnes s'aplanirent en un paysage monotone, et bien qu'elle fréquentât les mêmes éléments qui l'avaient tourmentée dans son enfance, elle ne les reconnaissait pas vraiment comme tels, et eux non plus, d'autant moins que chaque année les entraînait plus avant dans l'adolescence.

Sur le chemin de chez Sissy, elle tomba sur Bernie Malin, qui était avec des amis à lui et ce lent et lourd ballet de garçons se défit doucement pour le laisser s'approcher d'elle, une cigarette au bec, volubile : « Comment ça aller

coudre une robe ? s'écria-t-il. Coudre une robe ! Tu veux gâcher tout ce temps à coudre une robe ? Ne me raconte pas que quelqu'un a cousu celle que tu portes ; ça, c'est vraiment une robe achetée dans un *magasin*, c'est la classe !

— Oh ! qu'est-ce que tu y connais ? »

Il était devant elle, lui barrant le passage ; elle dut s'arrêter et derrière eux, au coin de la rue, les amis de Bernie les observaient sans doute – elle était démontée, alors qu'elle aurait dû être contente, et elle ne le comprenait pas ; mais Bernie en était la cause, et elle lui dit froidement : « Sissy et moi, nous avons pris rendez-vous la semaine dernière. » Le mot « rendez-vous⁽¹⁾ » était un mot étrange à employer, s'adressant à lui.

Bernie haussa les épaules et grimaça un sourire. C'était un garçon mince et assez petit, à peine plus grand que Loretta, mais plutôt bien de sa personne, à la façon d'une poupée. Mécaniques aussi étaient ses manies, surtout concernant sa cigarette – pour la porter à ses lèvres pincées ou l'en retirer d'un air pensif – et Loretta se sentait un peu épatée, prise au dépourvu, se demandant ce qu'il y avait en lui qui la bouleversait tant.

Elle dit : « Pourquoi ne vas-tu pas traîner avec tes amis ? »

Et il lui répondit : « Ces types stupides n'existent pas pour moi. »

L'exhalaison même du souffle de Bernie la troublait.

Ils gravirent la colline côte à côte. C'était la meilleure partie du centre-ville, une longue succession de magasins. Le bras de Bernie frôlait parfois le sien, mais aucun des deux ne semblait le remarquer. Il lui demanda des nouvelles de Brock. Des nouvelles de certains amis à elle, des garçons qu'ils connaissaient tous deux. Il lui demanda des nouvelles de son père. Le sien avait, à une époque, travaillé avec lui et ce lien leur paraissait important.

Ils dirigèrent leurs pas vers le canal et, là où la rangée de bâtiments s'interrompait, ils s'appuyèrent contre le parapet. Il commençait à faire sombre. En bas, près de l'écluse, se trouvait une bâtisse où travaillaient des fonctionnaires. Bernie raconta qu'il s'était une fois glissé par là, qu'il avait franchi les écriteaux « Passage interdit » et regardé par les fenêtres de la petite maison. Loretta déclara avec ironie qu'il avait dû lui falloir bien du courage. Bernie lui demanda si elle aimerait prendre un bain dans le canal, telle quelle, tout habillée. Loretta demanda s'il pensait pouvoir faire cela tout seul. Bernie dit qu'un ami de son frère faisait une fête chez lui et que ce serait chic si elle pouvait venir. Loretta pensa à Sissy et l'oublia dans le même instant, avec un froncement de sourcils en direction des lumières qui dansaient sur l'eau. Elle concentrait toute son attention sur la question de savoir qui était cet ami. Ils explorèrent leurs connaissances communes et les relations existant entre elles, essayant de trouver un lien, quelque façon d'enfoncer la barrière. Il connaissait le frère de Loretta et il en avait un peu peur. Elle connaissait son frère à lui et elle en avait un peu peur. Bernie était appuyé au parapet, comme si c'était pour lui un endroit familier, face à elle, et sa façon de rire, la bouche esquissant à peine un sourire, et de lever les yeux à hauteur des siens d'un certain mouvement lui fit baisser pavillon. Loretta vivait dans une éternité

charnelle : toute la semaine, elle connaissait la résistance des muscles, elle en connaissait la triste limitation, et, laissée à elle-même, elle examinait ses ongles de pieds avec autant de sérieux que son visage, faisant le compte de tout, jugeant et espérant. Ses bras, ses jambes, son ventre et ses hanches, la ligne creuse de son épine dorsale, le modelé un peu épais de ses chevilles – c'était tout ce qu'elle avait, elle s'y fiait ; tel un sac de chair rempli de précieux organes et de sang ardent, elle se pencha un peu vers Bernie, attendant.

« Dis, je t'en prie, tu veux venir avec moi ? dit-il.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Tu aurais pu me le demander plus tôt. »

Il hocha mystérieusement la tête.

« Tu connais bien mon nom, dit Loretta. Tu sais où j'habite.

— J'ai travaillé jusqu'à six heures passées, ce soir.

— Travaillé où ?

— À décharger des trucs.

— Où ?

— Avec mon père. »

Il était puéril et délicieusement timide, penché vers elle. Elle commença à sourire. Entre eux s'éleva une excitation troublante, ponctuée par le concert de klaxons en provenance de la parade du samedi soir des automobiles en effervescence. Il lui paraissait prématurément sage, ce garçon, petit par sa taille et avec son air effronté, et il lui rappelait – elle ne savait pourquoi – les héros des bandes dessinées de l'autre jour, Baby Face Nelson et Dillinger, qui étaient morts maintenant, mais toujours très importants. La tante d'une de ses amies, venue en visite, leur avait parlé de Dillinger à Chicago et avait affirmé avoir vu de ses propres yeux le bord de la robe d'une amie, taché du sang de Dillinger dans lequel elle s'était accroupie pour en garder la trace. « Seigneur ! avait dit quelqu'un, quelle idée d'aller faire ça ! » Mais Loretta comprenait, et elle aurait voulu de toute son âme avoir été là elle aussi, pour s'agenouiller dans le sang et le rapporter en triomphe à la maison, car il n'existait guère, pour se souvenir d'un homme, que quelque chose de cru et de laid, et ce sang avait été assez réel en lui, chaud et courant dans ses veines jusqu'au moment où la balle d'un policier l'avait libéré.

« Veux-tu venir avec moi ? » demanda ardemment Bernie, sur un ton sérieux qui enlevait à sa voix de son effet cinématographique ; et Loretta sut qu'il lui fallait céder. Tout était mortel. Elle et Bernie étaient semblablement prisonniers de la chair.

Elle retraversa avec lui le pont ; l'arc du pavé en cailloutis était hérissé sous ses pieds sensibles, et les quelques lumières en bas sur le canal lui étaient pénibles aux yeux, tandis que Bernie n'arrêtait pas de parler de quelque chose qu'il projetait avec son frère, une vengeance contre un magasin qui les avait refaits ou qui ne leur avait pas fourni de travail ; et Loretta ne ressentait aucune inquiétude à l'entendre parler de mettre le feu à toute la paille et aux

déchets entassés dans le sous-sol, après avoir répandu de l'essence, et de ficher le camp en vitesse, laissant tout flamber en un énorme incendie – ça leur apprendrait à ces salauds !

Elle et Bernie se rendirent dans une maison assez proche de chez Loretta. De la rue, ils entendaient déjà le vacarme, des tas de gens criaient, et elle se laissa persuader d'entrer dans la pièce de devant, où une foule de gens plus âgés qu'elle et Bernie buvaient et dansaient gauchement aux sons de la radio. Elle devina que la fête était bon enfant pour le moment, bien qu'elle soit constamment sur ses gardes dans ce genre de circonstances. Les femmes étaient coiffées comme Loretta, les cheveux pendants sur les épaules, ou crêpelés autour du visage ; quant aux hommes, c'étaient des versions élégantes de Bernie en plus âgé. Elle ressentit un soudain béguin pour la maturité précoce de Bernie, sentiment qui n'avait rien à voir avec le fait qu'il eût quitté l'école et qu'il courût à droite et à gauche, mais dû à ses chaussures et à son pantalon et au sourire entendu avec lequel il recevait les bons mots d'un type sans se donner la peine d'y répondre.

Il sortit avec elle dans la cour de derrière, et ils passèrent dans un vieux garage, tellement rempli d'objets hétéroclites qu'il n'y serait resté aucune place pour une voiture ; là, ils burent de la bière, serrés l'un contre l'autre dans le noir. Elle passa les bras autour de son cou. Une sensation aiguë et rapide d'abandon s'éleva en elle ; elle eut l'impression d'être entraînée en l'air dans un ballon, d'être transportée follement, sans y rien pouvoir, dans le ciel, et elle se vit sautant dans le dernier wagon d'un train, qui l'entraînerait à grande allure, sans retour, le long des rails luisants...

Là-bas, dans la maison, quelqu'un hurlait. Elle crut voir un car de police s'arrêter devant. Tous deux sortirent par-derrière en escaladant une grille ; ils étaient épuisés de rire et débordants d'affection, et ils ne tardèrent pas à tomber dans les bras l'un de l'autre. Arrivés à la porte de Loretta, ils restèrent dans l'entrée crasseuse pendant une demi-heure, jusqu'à ce qu'elle dise finalement : « Tu peux entrer si tu veux. »

Bernie, secoué et pas tout à fait maître de lui, recula et dit : « C'est sincère ? Tu es vraiment sincère ? »

Elle répondit : « Si Papa est là, il sera rétamé, te fais pas de bile ; il s'écroule sur son lit, et voilà ; et mon frère ne rentrera pas avant le matin. D'ailleurs, personne ne vient dans ma chambre : c'est ma chambre et mes affaires, ma vie à moi, personne n'ose y pénétrer ! »

Il l'embrassa, l'enveloppant dans ses bras avec avidité. Elle s'abandonna à lui, mais elle pensa à une chose : les vieilles robes de sa mère dans le placard, dont les manches raides semblaient conserver en permanence la forme des bras qui les avaient occupées.

Malade et épuisée, épuisée au point que la douleur même l'avait abandonnée, elle dormait... et il lui semblait trébucher dans des pièces qu'elle n'avait jamais vues auparavant, saisissant le bras secourable des personnes présentes, le regard fixé sur leurs yeux, mais sans trouver de centre à ces yeux sans iris. Ce n'était toutefois pas un rêve terrifiant : elle se sentait seulement épuisée et moite de sueur, accablée. Une lourde chaleur s'étendait sur elle, comme des nuages de fumée poussiéreuse, caressant son corps. Puis il y eut un bruit violent et perçant. Elle se réveilla.

Elle se réveilla d'un coup, hurlant déjà, d'un cri déformé et inaudible. Il était encore accroché à son sommeil, au plus profond de son esprit. Elle se réveilla aussitôt. Par la porte de sa chambre, dans la faible lumière, elle vit quelqu'un partir en courant, qui trébucha contre une chaise de la cuisine – elle sut exactement laquelle, celle où elle avait, la veille au soir, mis des torchons à sécher – et ainsi, soudain, elle fut éveillée pour de bon.

À côté d'elle, dans son lit, il y avait un garçon. Elle le connaissait, mais, pendant un moment, elle ne put se rappeler son nom ni la raison de sa présence. Entortillée dans le drap, elle commença à s'écarter lentement de lui. Une pensée lui vint, aussi soudaine et aiguë qu'un coup de fouet : *il était mort !* Après cela, sa pensée parut s'arrêter. Elle écarquilla les yeux sur lui. Puis, lentement, une sueur de douleur l'envahit, perçant la pellicule bien douce qu'avait laissée le plaisir et qui commençait à flétrir. Une pensée s'articula clairement dans sa tête : « Il est mort, ce salaud l'a tué », et ces mots semblaient prononcés par quelqu'un d'autre, quelqu'un qui regarderait par la fenêtre. Le garçon gisait absolument immobile. Le drap qui le recouvrait avait été en partie arraché. Elle voulait l'empoigner, le réveiller. Bernie Malin ! Pourquoi ne se réveillait-il pas ? Que voulait-il obtenir d'elle, étendu là si lourdement, sans le moindre mouvement ? La terreur de Loretta ne lui faisait aucune impression ; il semblait dormir du sommeil obstiné d'un homme qui l'oubliait. Un de ses bras était recourbé sur sa poitrine nue, et l'autre pendait au bord du matelas. Il avait des cheveux bruns et soyeux. Loretta sortit tout doucement du lit. Elle recula, les yeux fixés sur lui jusqu'à sentir le mur contre son dos, et là, elle s'immobilisa. Elle observait fixement le garçon pour voir s'il respirait ou non. Des minutes passèrent. Elle allait essayer de nouveau : le scruter intensément pour voir s'il respirait ou non.

Cela avait dû se passer très tôt, avant l'aube. Pourquoi la détonation n'avait-elle pas réveillé tout le monde ? Pourquoi n'avait-elle pas semé l'agitation, fait courir les gens dans l'escalier et sonner l'alarme, et pourquoi personne ne plongeait-il le regard par sa fenêtre ? Elle sentait le mur durement

appliqué contre son dos, et elle se demandait pourquoi il n'avait pas cédé, ne s'était pas écroulé pour laisser tout le monde la regarder. Elle croyait sentir déjà les vibrations, entendre le bruit sourd de pas dans la rue, une armée de curieux et d'accusateurs, et qu'est-ce qu'ils n'imagineraient pas à lui crier à la figure ! *Que vas-tu faire à présent, petite putain ? Comment vas-tu te débarrasser de lui ?* Les minutes passaient. Elle se tenait tapie, en nage, dans le demi-jour, les yeux fixés sur le lit.

Petit à petit, elle commença à voir le sang. Sur le côté de la tête, timidement détournée d'elle, un filet de sang coulait, imbibant l'oreiller. Cet oreiller était tordu en deux ; il devait aimer dormir avec un oreiller ainsi tassé. Elle ne bougeait pas. Elle sentait l'odeur du sang de Bernie. Des mots lui revenaient comme une incantation : *C'est mon frère le coupable, lui, ce salaud...* Si elle pouvait jeter tout ça sur ses genoux, saisir toutes ces difficultés et les lui jeter comme des détritrus, si elle pouvait s'en débarrasser d'une façon ou d'une autre, alors elle serait libre... Cette pression étouffante dans sa poitrine et dans sa gorge, cette sensation folle de terreur dont elle ne pouvait être sûre qu'elle fût bien sienne tant elle était forte, elle en serait libérée, tandis que son frère en serait écrasé ; on courrait sus à lui, on le saisisrait et on lui crierait en pleine figure, dans sa sale figure : *Assassin ! Salaud !*

Mais rien ne se passa. Elle attendit, reniflant l'odeur de sang et de leurs corps, l'odeur de draps humides, le cerveau tournoyant et le corps très immobile, attendant ; mais rien ne se passa. N'allait-il rien se passer ? Peut-être un coup de pistolet au milieu de la nuit n'était-il pas bien surprenant, après tout. Peut-être personne ne l'avait-il entendu ; personne ne se lèverait avec quelque ressentiment, personne ne sauterait dehors sur un escalier de secours pour voir de quoi il retournait. Ce n'était pas du cinéma. Rien ne s'enchaînait aussitôt ; rien n'était relié à rien.

Elle chercha de la main quelque chose pour se couvrir. Elle n'y voyait pas très bien. Ses doigts se refermèrent sur un vêtement, une robe de coton qu'elle portait dans la maison. Tout en se penchant, elle ne baissa pas les yeux, les gardant fixés sur la tête du garçon, craignant un changement si elle les détournait. Le sang frémissait, fleurissant sur sa tempe. Il n'allait pas s'arrêter. Elle avait peur qu'un mouvement soudain de sa part ne renversât quelque chose et ne dérangeât ce flux de sang, ne l'activât au point de le faire jaillir de la tête jusque par terre, imbiber le sol jusqu'au plafond de l'étage en dessous, coulant chaud et gluant sur toute chose. Elle bougea très lentement. Ce qu'elle voyait était assez réel, mais une part de sa pensée continuait à le repousser, à l'écarter, ce n'était pas *à elle* ; si seulement elle pouvait tenir Brock et hurler pour que tout le monde vienne voir ce qu'il avait fait : regardez-moi ça ! Comme elle le clamerait pour que toute la ville entendît ! Comme elle courrait dans la rue, accusant ce salaud ! Enfilant sa robe, elle vit que ses mains tremblaient ; elle ne pouvait les maîtriser, et pourtant elles lui obéissaient dans une certaine mesure, glissant comme d'ordinaire les boutons dans les

boutonnieres, exécutant toujours la même routine. Il faut que j'arrive à m'habiller, pensait-elle éperdument. Le garçon ne la regardait pas s'habiller. Elle attendait encore qu'il remuât, qu'il se réveillât avec une petite plaisanterie embarrassée et remît tout en bon ordre...

C'était terrible comme Bernie restait immobile, ce qu'était devenu ce petit corps souple ! Une seule balle avait fait cela, comme par magie. Soudain, Loretta le haït ; sa haine éclata en elle, et cela eût suffi pour la faire hurler de rage, car les hommes vous décevaient toujours ; il n'y avait rien à espérer d'eux, rien.

Il n'y avait pas de centre chez eux ; leurs yeux, sérieux ou souriants, n'avaient pas de centre, rien. Loretta se tenait dans sa haine imprécise, mais vive, regardant le garçon. C'était la lourdeur de son corps qu'elle haïssait aussi. Toute sa chair s'était muée en poison. Ce qui avait été si chaud et si doux plus tôt dans la nuit était à présent alourdi par la mort, et le fait que la mort était venue si vite et sans aucune lutte montrait combien on pouvait peu se fier au corps, même au corps d'un homme ; bras, jambes, poitrine et ventre, tout cela était inutile. Elle pressa ses doigts contre sa bouche et commença à geindre à mesure que l'idée de ce qui s'était passé se formait dans sa tête et s'y répétait, rapide et brutale comme l'avait été l'amour de Bernie, battant contre elle. « Mon Dieu ! murmura-t-elle. Cela est-il vraiment arrivé ? Est-ce *lui* qui l'a vraiment fait ? » Brock s'était enfui et l'avait abandonnée ; qu'allait-elle faire ? Que pouvait-elle faire de ce corps ? Où se cacher ? Le coup avait été tiré juste à côté d'elle, à quelques pouces de sa tête. Une explosion dans son oreille. Son frère devait s'être penché par-dessus le lit pour mettre le canon du pistolet contre la tempe de Bernie ; il avait pressé la détente, ce salaud ; la détonation l'avait arrachée au sommeil, et jamais plus elle ne dormirait. En un point du cerveau de Bernie était logée la balle qui avait tout fait. Tant de pouvoir enfermé dans une parcelle de métal, un pouvoir plus grand que l'homme qui en avait disposé, beaucoup plus grand. Ainsi, il avait été déclenché. Ainsi, Bernie était mort. Loretta se contraignit à promener soigneusement son regard autour de la chambre, sa chambre. Il lui fallait se représenter exactement où elle était. Cette chambre était un problème.

... Et si elle allait devenir folle ? Sa mère l'était devenue, criant ses cris désespérés et insensés, pleurant des heures, des jours durant, couchée dans son lit souillé, criant que sa tête se fendait en deux. Loretta avait vu d'autres fous ; elle avait vu avec quelle rapidité ils étaient devenus fous. Personne ne pouvait prévoir la vélocité de ce changement. Ce salaud avec son pistolet avait provoqué tout cela, il avait tout déclenché et on ne pouvait plus rien arrêter, même si Brock lui-même devait grimper à nouveau l'escalier, trébucher sur le pas de la porte de sa chambre et passer une tête – c'était cela, pensa Loretta avec horreur, c'était cela qui rendait tout si terrible, que ça ne puisse être arrêté, que personne ne puisse arrêter ce qui arrivait. Elle se retourna. Pour sortir de cette chambre, il lui fallait passer au pied du lit, tout contre les pieds de Bernie. Dans la faible lumière, il pouvait sembler encore dormir ; si elle

n'avait pas entendu le coup de feu, peut-être n'aurait-elle même pas deviné... mais le sang continuait d'imbiber l'oreiller, non, cela ne pouvait être arrêté. Il était mort à présent, et il ne pouvait bouger. Comment pourrait-elle déplacer un corps aussi lourd ?

Elle avait seize ans. Elle se demandait si elle dépasserait jamais cet âge. Le temps semblait s'être arrêté. Elle avait besoin de quelque chose pour l'aider, de quelque chose à quoi s'agripper, elle ne savait quoi. Un objet tomba de sa commode, un flacon de vernis à ongles ; elle le laissa aller, par oubli. Dans le tiroir supérieur de la commode, il y avait un fouillis de vêtements. C'étaient les siens. Elle écarquilla les yeux dessus et un cri s'étouffa dans sa gorge, un appel à son père. Elle prononça positivement « Papa ! » à voix haute, comme si le mot était sorti par sa propre force. Elle tira brutalement un des tiroirs, qui protesta par un son râpeux de bois contre bois. Elle en fut libérée : elle contourna vivement le pied du lit et courut dans la cuisine, se cognant dans une chaise qu'elle envoya jusque vers le milieu de la pièce. « Ah ! Seigneur ! Regarde ce qu'il a fait là-dedans ! » cria-t-elle. Elle poussa la porte de la chambre de son père. Bien qu'elle vît que la pièce était vide, elle dit doucement, timidement : « Papa ? » Le lit, défait, était resté dans son état de la veille. Son père n'était pas rentré. Durant un moment, elle ne put se rappeler s'il était rentré de la semaine ou s'il se trouvait de nouveau à l'hôpital. Non, il était à la maison ; il cuvait simplement sa boisson quelque part au-dehors ; mieux valait qu'il ne fût pas dans ce pétrin, de toute façon. Il ne pourrait l'encaisser, cela le rendrait fou. Pour la première fois depuis le coup de feu, elle eut un sentiment de satisfaction – mieux valait que son père fût exempt de ce pétrin.

La pendule posée sur le réfrigérateur indiquait cinq heures trente. C'était dimanche matin. Tout le monde dormait, sauf Loretta et Brock, qui courait quelque part dans une ruelle. Des gens endormis par là entendraient peut-être le martèlement de ses pas sous leurs fenêtres, mais personne ne s'en soucierait assez pour se pencher au-dehors et lui crier : « Hé là ! pourquoi courez-vous ? Pourquoi fuyez-vous ? » Les policiers seraient en train de boire du café et de lire des journaux dans des restaurants ouverts toute la nuit, et s'ils se donnaient la peine de jeter un coup d'œil vers Brock, ils ne se donneraient pas celle de l'attraper – qu'il décampe, on se fichait bien d'un meurtrier ! Trop embêtant de lui courir après. Lâché comme cela dans la nature, Brock avait le monde entier pour vadrouiller, mais Loretta, elle, était coincée dans cet appartement : la cuisine tout à fait silencieuse, à part le tic-tac de la pendule, sa table nue et son évier bancal avec ses deux lourds robinets, le porte-savon dans lequel restait un mince bout de savon rose, et sa pile de plats, ces plats que personne d'autre ne laverait jamais que Loretta elle-même ! – fait banal qui l'irritait – et au-dessus de l'évier une petite fenêtre, pas très propre, encadrée de part et d'autre par des placards sans portes, montant jusqu'au plafond, dans lesquels se voyaient des assiettes et des verres en mornes piles, si familières, et la fenêtre à main droite – la fenêtre par laquelle Bernie devait

s'esquiver s'il y avait quelque difficulté, si quelqu'un rentrait plus tôt que prévu. Il devait escalader cette fenêtre, c'était leur plan. Ils l'avaient imaginé dans une autre dimension, une dimension qui ne s'était pas réalisée. Et d'un côté, il y avait cette chambre où elle ne rentrerait plus jamais, jamais. Elle ne passerait plus cette porte, n'approcherait jamais plus du lit imbibé de sang et de ce garçon mort qui lui avait causé tant de mal. De l'autre côté de la cuisine se trouvait la chambre de son père, où des objets étaient éparpillés à terre et sur le lit, pagaille malodorante dans laquelle elle ne remettait pas d'ordre, car il n'aimait pas qu'on touchât à ses affaires personnelles – à ses objets « secrets », coupures de journaux dissimulés dans une boîte à cigares et autres papiers, vieux reçus dont personne ne se souciait, de toute façon ; sa chambre avait l'étroitesse d'une boîte, exactement de la même dimension que celle de Loretta. Les deux pièces encadraient la cuisine, et jusqu'à ce moment elle n'y avait jamais pensé. L'espace dans lequel ils vivaient, elle, son père et Brock, était celui de quelques boîtes délimitées et entourées de murs, et combien d'existence inconsciente s'y était déroulée ! – toutes ces années, inconscientes ! Il était étrange que cela finît ainsi. Juste après la cuisine se trouvait la chambre de Brock, en réalité une sorte de petit salon, où il dormait sur un canapé et où il gardait ses affaires cachées dans une malle, tout étant poussé contre le mur, hors de la vue, de sorte qu'on n'aurait jamais dit que quelqu'un vivait vraiment là : une chambre anonyme, telle qu'il la voulait. Loretta regarda dans cette chambre. La porte donnant sur le palier était entrouverte – comme il l'avait laissée dans sa précipitation. Elle alla à cette porte et la toucha ; que l'appartement fût ainsi ouvert la surprenait ; n'importe qui eût pu entrer en passant, même un gosse. Elle ne savait trop que faire. Au bord élimé du store baissé luisait une pâle lumière ; et cette lumière allait se renforcer avec le lever du jour et tout révéler, mais sans faire aucun mal à la chambre à demi vide de Brock – personne n'y reviendrait, elle ne révélerait jamais rien sur lui, elle ne l'accuserait pas, c'était une chambre innocente, et même le tapis brun usé avait l'innocence d'une chose oubliée.

Elle courut hors de l'appartement et traversa le palier. Il était tôt ; personne n'était éveillé pour l'aider. L'aspect misérable et familier du palier lui rappela toutes les fois où elle était passée là sans savoir qui elle était ou à quel point sa vie était dangereuse. Un garçon mort gisait dans son lit, saignant encore. Elle eût crié si l'heure n'avait été aussi matinale et si tout n'avait été trop silencieux. Personne, rien, elle était seule et elle respirait très fort. Ses yeux étaient comme de la pierre dans son visage, durci et tendu, et sur la marche supérieure, ses pieds se crispèrent pour la sortir de là. Elle descendit l'escalier avec précaution. Un étage, le tour d'une poubelle sur le palier, un autre étage, et la voilà dans le vestibule. Quelqu'un avait laissé tomber un cent au beau milieu ; ses yeux l'aperçurent par réflexe et elle le ramassa, pensant : « Ça porte bonheur ! » Dehors, le matin était brumeux. Le désir de courir comme une dératée lui brûlait les pieds et les muscles.

Elle ne courut point. D'un pas rapide, elle tourna dans une ruelle. Elle était

nu-pieds, vêtue de sa robe d'intérieur, trempée de sueur ; sans doute avait-elle les yeux égarés et les cheveux épars. Elle les toucha comme une aveugle, les tapotant et les lissant. Si quelqu'un la voyait, que devinerait-il ? Pieds nus dans la rue comme un homme des bois ou un nègre ! Une voiture de police en patrouille piquerait droit sur le trottoir, et un flic – peut-être une de ses connaissances – lui saisirait le poignet, et ça y serait. Il y avait un garçon mort dans sa chambre, dans son lit. Elle se mit à sangloter, tout en remontant rapidement la ruelle. « Mon Dieu, il faut m'aider. Que je m'en sorte. Juste cette fois », dit-elle. Ses jambes vigoureuses lui permettaient d'avancer, et son souffle sortait par fortes saccades. Au bout de la ruelle, elle s'arrêta pour décocher un regard alentour, qui ne se posa sur rien. Elle avait l'impression que Dieu l'aiderait à s'en sortir. Peut-être lui accorderait-il une sorte de réponse. Si un store était soulevé dans un bâtiment voisin, qu'il monte vivement, ce serait un signe. Ou si un klaxon retentissait quelque part. Mais rien. Loretta se retourna, partit par la ruelle qui se trouvait derrière sa maison et déboucha dans une rue étroite, un passage. Il y avait partout des caisses et des piles de détrit, un entassement qu'elle connaissait presque par cœur sans l'avoir jamais vraiment regardé ; mais à présent elle avait peur des rats – avec ses pieds nus – et si la famille de Bernie était déjà partie à sa recherche, elle pourrait se cacher dans ce fourbi. Elle pourrait y rester tapie jusqu'à la nuit. Le frère de Bernie était sûrement parti à la recherche de l'absent, et tout le monde devait lui parler *d'elle*, alors il allait se présenter chez elle, à sa recherche. Le frère de Bernie n'était pas plus grand que ne l'avait été Bernie lui-même, mais c'était un sinistre individu, basané et laid, à l'air méchant, un peu cinglé, qui ne s'intéressait guère aux filles. Il jouait du couteau. Il possédait un revolver.

Ce qu'il fallait faire, pensa Loretta, c'était se procurer elle-même un revolver. D'abord se procurer un revolver. Après quoi, elle pourrait aviser. Il lui fallait d'abord un revolver, mais pour cela il lui fallait de l'argent. Là-bas, dans sa chambre, elle avait trois dollars d'économies, ce qui n'était rien, et, de toute façon, elle n'allait pas retourner dans cette chambre. Elle allait se procurer un revolver, se disait-elle, et alors elle serait en sûreté. Il lui vint à l'esprit que les filles se faisaient écharper le visage pour toutes sortes de petites erreurs – elle avait vu un jour une femme courir dans la rue avec tout un côté de la figure qui dégoulinait de sang, tout ce sang jaillissant d'une balafre tailladée par le rasoir d'un homme ; et elle sentait déjà la balafre comme un éclair de sa mâchoire à sa tempe. Et elle pensa à une fille qu'on avait trouvée un matin dans cette ruelle, battue quasiment à mort. Elle pensait : *Il faut que je me procure un revolver*, et toutes les parties de son corps se tendaient à l'écoute de cette certitude, se concentraient là-dessus. Elle comprenait à présent pourquoi son frère avait un revolver. Tout le monde avait besoin d'un revolver ; c'était folie que de n'en pas avoir. Maintenant, il lui fallait courir à demi nue dans la rue pour en chercher un. Elle sentit un crissement sous ses pieds et regarda juste à temps pour éviter de marcher sur

un gros débris de verre, mais elle ne ralentit pas son allure. L'air chaud et brumeux était rempli de l'urgence de trouver un revolver. Elle entendait presque les mots... *un revolver, un revolver...* résonner dans l'air autour d'elle. Une fois qu'elle aurait un revolver, alors, elle pourrait s'occuper d'elle-même.

Dans sa robe de coton à fleurs jaunes, elle passa en courant devant un bureau de tabac, fermé et noir d'obscurité. Elle se risqua dans une rue plus large – il y avait une voiture, à une certaine distance, pas de danger – et s'élança pour la traverser, courant de ses pieds nus sur les cailloutis, haletant comme une vache. Il lui fallait d'abord trouver de l'argent quelque part, et puis il lui fallait acheter un revolver – elle concentrait son esprit sur ce problème. Et il lui semblait vivre le point culminant de sa vie ; toutes ses bonnes intentions, tous ses espoirs et son joli visage s'épanouiraient ce dimanche matin et la sauveraient ou la mèneraient à la mutilation et à la mort. L'un ou l'autre, il n'y avait pas d'autre issue.

Elle se trouvait dans une arrière-cour. Haletante, une vive douleur au côté, elle s'arrêta pour s'appuyer contre une clôture, et elle s'efforça de réfléchir... elle essaya de réfléchir au revolver, à Bernie et à Brock, au revolver de Brock... au frère de Bernie, qu'elle n'avait vu que quelques fois, mais dont elle avait tant entendu parler... oui, il était cinglé, c'était un tueur et il n'avait besoin que de quelqu'un à tuer. Brock avait été un tueur, et il lui avait fallu quelqu'un à tuer, mais elle ne l'avait pas su. Elle l'avait compris trop tard. Il n'avait tué que parce qu'il était prêt à tuer, que le moment était venu. Et le frère de Bernie, reposé après quelques heures de sommeil, rassemblerait ses esprits et partirait à sa recherche, menaçant et content du devoir qu'il devait accomplir. Ou peut-être la laisserait-il aller ?

Elle se rendit chez Rita Moreine. La contre-porte résonna sous ses coups. Elle l'ouvrit et martela la seconde porte. Elle était baignée de sueur. Elle appela : « Rita ! Rita, ouvre-moi ! » Que tous les voisins l'entendent... elle s'en fichait, tout ce qu'il lui fallait c'était entrer. Son crâne lui semblait se serrer sous une pression folle. Ce qui coulait le long de son visage pouvait être des larmes ou de la sueur, elle ne savait, et elle hurla « Rita ! » s'écorchant les ongles sur la porte. Juste à ce moment, il lui vint mystérieusement à l'esprit que c'était la seconde fois que Bernie prenait une balle ! Quand il avait quatorze ans, un vieil homme lui avait tiré dessus avec sa carabine. Le vieux s'était caché dans son magasin après la tombée de la nuit, avec la ferme intention de faire sauter la cervelle des gosses qui s'introduiraient chez lui ; il n'avait pas fait sauter la cervelle de Bernie, mais l'avait seulement atteint à l'épaule. Bernie était resté quelque temps à l'hôpital, mais il n'était pas mort ; et, par la suite, tout le monde l'avait mis en boîte à ce sujet. Mais personne n'allait se moquer de lui à présent. Il avait été un garçon de dix-sept ans environ, sec, vif et nerveux ; mais maintenant sa cervelle était fichue, et il ne restait plus rien de lui, rien sinon ce corps, dans la chambre de Loretta.

« Mon Dieu ! » dit Rita en ouvrant la porte. Elle achevait de s'envelopper

d'un vêtement vert. « Mais que se passe-t-il donc, Loretta ? »

Loretta l'écarta et entra ; son amie ferma la porte.

Rita dit : « Tu es poursuivie ? Ton père est là, dehors ? »

— Non. Ça va, dit Loretta. »

Elle s'appuya contre la table de la cuisine, ses paumes humides à plat sur le dessus et penchée en avant, la tête pendante. Elle éprouvait un sentiment de vertige affreux.

Deux des gosses de Rita entrèrent dans la pièce.

« Retournez au lit, dit Rita. Fichez le camp d'ici. »

Rita s'assit sur une chaise, à la table, et attendit que Loretta reprit ses esprits. Elle dit d'une voix lente et uniforme, sans montrer grande surprise : « Si c'est ton vieux qui a encore perdu la boule, tu peux rester ici. Détends-toi. Tu sais que tu te balades à moitié nue ? Dis donc, ma petite, il faudrait faire quelque chose à propos de ton vieux. Il y a quatre ou cinq types comme lui – je veux dire que je connais personnellement ; quelque chose a déraillé dans leur tête, et boire les rend cinglés. Tous, ils sont chômeurs depuis trop longtemps. C'est ton père ou quoi ? »

Loretta fit non de la tête.

« Est-ce que je peux t'emprunter des chaussures ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Où vas-tu ?

— Je voudrais... j'ai besoin de... »

Elle fit un effort pour se redresser. En ramenant ses cheveux en arrière, elle fut surprise de sentir à quel point son visage était humide. Elle dit :

« J'ai besoin d'argent. J'ai de graves ennuis.

— Des ennuis de quel genre ?

— Des ennuis. Les pires ennuis. »

Rita la dévisageait. Ses cheveux bruns, teints, étaient aussi ébouriffés et en désordre que ceux de Loretta, mais ses traits restaient immobiles ; elle essayait de se représenter ce que Loretta voulait dire. Elle finit par articuler :

« Avec la police, mon chou ?

— Non.

— Ce n'est pas ton père ?

— Non. Mais il va bientôt rentrer. Peut-être est-il déjà en chemin. (Loretta jeta autour d'elle un regard hébété.) Quelle heure est-il ?

— Regarde. »

La pendule était sur le réfrigérateur, tout comme à la maison. Elle indiquait six heures.

« Il est si tôt ! C'est pour ça que je n'arrive pas à penser correctement, dit Loretta. Mon père n'est pas encore rentré, mais il se pourrait qu'il le fasse... Ou non, je ne sais pas. Quelquefois on le ramène ou quelqu'un appelle les flics. L'autre fois, on l'a trouvé étendu devant le Ticonderoga Bar. Il faisait un froid de loup, et il aurait pu être mort de froid. Je ne sais pas quand il va rentrer.

— Pourquoi est-ce si important, quand il rentrera ? Qu'est-il arrivé ? »

Loretta écarta la question du geste.

« Tu peux me prêter des souliers ? Une robe ?

— Où vas-tu ?

— Peut-être loin de la ville. Mais il faut d'abord que je voie quelqu'un.

— Qui ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Comment, tu ne peux pas me le dire ? Pourquoi pas ?

— Eh bien, j'ai besoin d'argent pour me procurer un revolver.

— Un revolver ?

— J'ai des ennuis, j'ai besoin d'un revolver, dit Loretta.

— Ennuis ou non, tu ferais mieux de ne pas chercher à avoir de revolver. »

Loretta s'essuya de nouveau le visage. Rita alluma une cigarette. Elle semblait promener son regard autour de la pièce, laissant Loretta toute seule. Cette cuisine était en désordre et sale ; une pile de vieux journaux encombrait une chaise. Elle était là depuis des semaines. Loretta pouvait voir une page de bandes dessinées sur le dessus de la pile et, en dépit de l'air embrumé et éblouissant qui l'environnait, elle lut de bout en bout *Dans le quartier des garages* et en partie *Dick Tracy*, se demandant si elle les avait déjà lus ; sans doute que oui, cela lui paraissait familier.

Elle se força à relever les yeux vers Rita.

« Alors, je peux t'emprunter des vêtements ? demanda-t-elle.

— Bien sûr », répondit Rita.

Il y avait chez elle tant de poids maternel, tant de rigueur et d'affection donnée à contrecœur, que Loretta souffrait en pensant à quel point sa propre mère s'était montrée moins mère, moins faite pour répondre aux surprises de la vie. Rita avait dans les vingt-cinq ans, mais elle comptait déjà deux maris derrière elle et de nombreux hommes dans différentes villes. Elle portait un peignoir vert à reflets soyeux, mais ce n'était pas de la soie, et la peau saine et rose de sa gorge et de sa poitrine démontrait à Loretta qu'il y avait là une femme semblable à elle, faite du même genre de chair, et dont on pouvait aussi prédire les réactions.

« J'ai des trucs que tu peux prendre, là-dedans, dit Rita. Mais me raconteras-tu de quoi il s'agit ? Quand ce sera fini ?

— Quand ce sera fini, oui », dit Loretta.

Elles passèrent devant les enfants de Rita. Celle-ci les écarta de la main, grommelant :

« Petites pestes ! Ôtez-vous du chemin, disparaissent ! »

Ils fermèrent la porte d'une chambre de derrière.

« Tiens, voici une robe. Enlève ce machin et mets-la avant de te faire arrêter, dit Rita. (Elle tirait un bout de tissu d'une pile de vêtements.) Il y a des chaussures là-bas. Je n'ai que quatorze dollars. Mais tu peux acheter quelque chose avec ça, si tu en as vraiment besoin.

— Je ne veux pas prendre tout ton argent.

— Vas-y.

— Mais, et toi ?

— Je peux obtenir quelque chose de Harry Kaiserkof, tu sais... »

Loretta enfila vivement la robe, gênée d'être vue par Rita. Une poussée de honte descendit de son visage à sa poitrine et à son ventre. Était-elle folle de faire cela ? Que faisait-elle chez Rita à six heures, un dimanche matin ? Elle pensa : « De toute façon, ça ne peut pas durer longtemps. » Elle libéra sa tête de la robe, respirant par bouffées paniquées. La première chose qui attira son regard fut, au mur, une photographie encadrée des petites quintuplées Dionne, à l'état de bébés. Elle dit curieusement, le doigt tendu vers l'image :

« Je ne crois pas que je veuille avoir un bébé...

— Quoi ? »

Rita l'examinait comme si elle était folle. Elle dit :

« Oh ! rien, non, oublie ce que j'ai dit. Je suis un peu nerveuse.

— Tu veux du café ou quelque chose ?

— Non, merci.

— Si tu veux rester ici, tu peux.

— Non.

— Tout ça a-t-il quelque chose à voir avec Brock ?

— Enfin, oui. Avec Brock », dit Loretta.

Elle boutonnait la robe. Elle abaissa le regard sur ses mains tremblantes.

« Oui, Brock. C'était Brock. C'est Brock qui l'a fait », dit-elle.

Rita l'accompagna à la porte. Loretta regarda dans la rue, ne vit rien, se prépara à sortir. Elle se demandait si son corps tiendrait le coup assez longtemps pour la porter jusqu'à la fin de la matinée.

Elle partit. Elle pensait à un bureau de prêt sur gages à deux pâtés de maisons de là, dans la vitrine de laquelle il y avait des revolvers ; mais au bout de la rue se tenait, l'observant, un flic.

Ainsi, la fin venait déjà : il y avait un flic.

C'était Howard Wendall, habillé en flic ; il devait donc l'être, bien qu'elle ne l'eût pas entendu dire. Il grimaça un sourire à son adresse, et ses yeux paresseux et maussades se portèrent des souliers de Rita au visage glacé de Loretta, comme s'il savait déjà tout et qu'il attendît ses aveux.

« D'où viens-tu à cette heure ? » dit-il.

Loretta fut incapable de répondre.

Après un moment, il reprit :

« Écoute, devine ce qui arrive ! »

Elle le dévisagea.

« Devine où se trouve ton vieux !

— Où ça ?

— Il cuve en ville. Il s'est fait ramasser. »

Loretta fit un lent signe de tête.

« Il s'est fait ramasser avec quelques autres types. Ils cuvent en ce moment », dit Howard.

C'était un garçon de forte carrure, qui avait à peine dépassé les vingt ans,

mais avec cet air d'être entre deux âges qu'ont de façon prématurée certains hommes moroses et surnois qui mêlent soupçons et enthousiasmes. Loretta le connaissait de longue date, et elle lui avait souvent parlé sur le ton doux qu'elle employait avec certains hommes, mais elle ne s'était jamais vraiment intéressée à lui ; et maintenant, il se tenait au bout du pâté de maisons, sur le même trottoir qu'elle, attendant sa confession. L'uniforme l'avait transformé. Il paraissait plus grand et plus fort. Avec sa tête de renard sans la minceur, une légère rougeur se répandant sur ses joues, il s'efforça de sourire, mais le sourire s'évanouit devant le silence de la jeune fille.

« Il n'y a pas de mal. Il roupille seulement. Il n'est pas malade, il n'a rien », marmonna Howard.

Ses cheveux brun foncé étaient partagés par une raie, une raie précise. L'uniforme d'agent de police, comme la robe rose de Rita que Loretta portait maintenant annonçaient qu'une nouvelle vie avait commencé ; un grand changement avait eu lieu. Loretta se rappelait ce Howard Wendall comme un gosse plus âgé qu'elle, qui n'était ni le plus dangereux ni le plus bruyant de la bande, une sorte de second lieutenant, un participant enthousiaste au grabuge : bref, un garçon dans toute sa splendeur. Son visage surnois et effronté pouvait passer de l'air vicieux à l'air vide ; quant à ce qu'il y avait derrière, dans sa cervelle, il fallait le deviner. Elle se rappelait qu'avec d'autres garçons il avait balancé Floyd Sloan d'un toit quelques années auparavant, et Floyd Sloan était lui-même un dur.

« Je suis dans un horrible pétrin ! » s'écria Loretta.

Et elle l'amena à l'appartement, lui fit monter l'escalier et l'emmena dans la cuisine, en silence ; et là, il y avait sa chambre où elle n'entrerait plus jamais. Elle se mit à pleurer. Howard alla à la porte de la chambre et regarda à l'intérieur, puis il entra. Il ne resta absent que quelques minutes. Puis il revint et la regarda, avec une expression embarrassée et morose :

« Tu ferais mieux de t'asseoir », dit-il.

Loretta pleurait. Ses doigts étaient étalés sur la robe de Rita, agrippant le tissu et le relâchant par saccades spasmodiques. Howard arpentait la cuisine. Dans son uniforme, il semblait remplir la pièce ; il se heurta à la table, à la cuisinière. « Merde ! » dit-il. Dans son silence, il était bourru, renfrogné, le teint rougeaud. Au bout d'un moment, il ouvrit la porte du réfrigérateur. Écartant une bouteille de lait, il se pencha pour soulever une assiette posée sur un bol afin de voir ce qu'il y avait dedans. Finalement il dit, laissant la porte se refermer dans un claquement de colère :

« Seigneur, tu t'es vraiment fourrée dans un sale pétrin ! »

Loretta était incapable de faire un mouvement. Elle n'y voyait pratiquement pas, tant elle pleurait.

Il arpentait la pièce. Il la frôla, et son contact fut une surprise, presque pénible. Elle l'entendait respirer fort.

« Ce bon Dieu de sale petit voyou, celui-là, il a eu ce qu'il méritait ! C'est bien fait pour lui ! » grommela Howard.

Sa respiration se fit plus forte ; son regard allait d'un coin à l'autre de la cuisine, mais, dans sa colère, il ne voyait rien. Une sorte de rage semblait s'élever en lui, le poussant dans un mouvement continu autour de la table. Loretta s'essuya le visage et l'observa.

« Mais, bon Dieu ! » s'écria violemment Howard, la regardant du coin de l'œil au passage, « c'était un foutu voyou. Il l'a bien cherché. »

Ses sourcils noirs et soupçonneux se mirent en mouvement : des pensées lui venaient à l'esprit avec une terrible et coléreuse énergie :

« Tous les Malin ne valent pas un clou ! Le vieux bat même la mère, et tout le monde le sait. Que *lui*, il tombe d'un toit, ou qu'on le trouve dans la rue une balle dans la tête ou écrasé par un tramway, tout le monde s'en fout. Son père le premier. Je veux dire, qu'on le trouve dans ta chambre ou derrière, dans la ruelle, il est mort et bien mort, ce petit salaud, où qu'on le trouve ! Le petit salaud ! »

Howard se tut et observa Loretta. Il avait la figure toute rouge. Elle voyait sa poitrine se soulever et retomber sous l'effort de la respiration.

« Eh bien, te voilà dans de jolis draps ! Tu es vraiment dans le pétrin, à présent ! » dit-il.

Il se cogna dans la table et, de la jambe, repoussa l'une des chaises. Il la dévisageait, la figure contractée.

« Tu as fait une bêtise, hein ? Tu as vraiment fait une bêtise, en l'amenant ici. Seigneur, tu as fait une grosse bêtise, tu as vraiment... »

Il l'observait, comme fasciné ; personne ne l'avait jamais regardée ainsi. Elle-même restait figée, incapable de penser, attendant seulement. Howard se gratta la tête. Sa coiffure parut se défaire – ses cheveux prirent tout de suite un aspect hirsute. La raie fut détruite.

« Ton frère s'est fait la malle et il n'y a plus que toi, hein ? Eh bien, Seigneur, te voilà dans de beaux draps, maintenant ! »

Il poussa une sorte d'exclamation amère et brève et lui grimaça un sourire.

« Ça va être un beau sujet de blague, et les gens vont bien rire. Ce petit voyou a eu ce qu'il méritait, bien fait pour lui, bravo pour ton frère ! Mais lui, il ferait bien de ne pas se montrer en ville. Tu restes toute seule, hein ? Avec ce petit salaud dans ton lit, et, bon Dieu, quelle bonne blague, il n'y aura pas une âme dans cette ville qui ne soit au courant avant midi, je te le garantis. »

Il fit un brusque pas en avant, vers elle. Il la saisit par les cheveux et la secoua.

« Oui, tu as fait une bêtise ; tu t'es fourrée dans un pétrin de première, ma belle ; toi et lui vous vous croyiez tellement à la coule, hein ? Et puis, ne pleure pas comme ça, j'ai horreur de voir les gens pleurer. »

Elle n'essaya pas de s'écarter de lui. Elle se tenait assise, glacée, immobile, comme en attente.

« Tu as fait la bêtise d'amener ce sale petit voyou ici. Pourquoi lui, qu'est-ce qu'il a de si épataant, *celui-là* ? cria Howard. Ne pleure pas, ça va. Je ne veux pas voir de ces foutues pleurnicheries. Ça m'énerve de voir les gens

pleurer. Et d'ailleurs je n'ai pas dit ce qu'il fallait faire. On pourrait aussi bien le trouver dans la ruelle qu'ici ; il est bel et bien mort, hein ? Quelle différence cela fait-il, hein ? Dis, quelle différence ? »

Il était agité, congestionné, très bizarre. Loretta leva sur lui des yeux écarquillés. Leurs regards restèrent accrochés l'un à l'autre.

« T'en fais pas ! » dit-il.

Ils se dévisagèrent un long moment. Loretta n'avait plus aucune sensation ; elle avait le crâne vide, consumé. Puis elle entendit la fermeture-Éclair de son pantalon. Elle fit mine de se lever, peut-être pour s'enfuir, peut-être pour lui faciliter les choses ; il l'empoigna, et tous deux retombèrent contre la table. Il s'était mis à gémir, doucement et lourdement, comme s'il souffrait. Loretta aperçut la vaisselle toujours empilée dans l'évier. Elle aperçut la pendule sur le réfrigérateur ; mais elle n'eut pas le temps de voir l'heure.

« T'en fais pas pour ce petit voyou, dit Howard, agrippé à elle, tout en retroussant sa robe. Ne pense pas à lui, pas à *lui* ; qu'il aille au diable ! »

Et puis, tout en se débattant avec Howard, en se débattant pour lui faciliter les choses, elle pensa effectivement à Bernie pour la première fois : il était mort. Elle l'avait aimé, et il était mort et elle ne le reverrait jamais. Il ne reviendrait jamais vers elle de la façon dont Howard essayait de l'approcher. Il était mort ; c'était fini, terminé ; c'était la fin de sa jeunesse. Elle s'efforça de ne plus y penser.

Enceinte et mariée, elle alla vivre avec lui dans le quartier sud de la ville. Ayant emballé dans des caisses et des sacs ses quelques biens, elle emménagea dans un appartement que Maman Wendall leur avait trouvé, non loin de chez elle. C'était une rue imposante, pour Loretta, avec ces rangées d'ormes obstruant les fenêtres supérieures de vieilles maisons de brique, et les cours de devant délabrées, bordées de cordes à linge tendues entre des piquets. Ces cours étaient délimitées avec précision. Malgré les ébats des gosses qui renversaient en courant cordes et piquets, elles étaient délimitées, et Loretta aimait cette note d'intimité. Elle sentait qu'elle entamait une nouvelle existence. C'en était fini de l'ancienne – à s'occuper de son père et de Brock, à vivre dans cet endroit sordide, à travailler dans cet endroit sordide, sans mari, en vadrouille. Elle allait oublier tout cela. Elle allait avoir un bébé. Elle était une personne différente.

Ici, quand elle avait fini son ménage, elle pouvait aller et venir dans la rue, ronde comme un ballon dans ses robes de grossesse, et bavarder avec d'autres jeunes femmes semblables à elle, chantonnant au-dessus de leurs landaus ou arborant un air d'inquiétude convenu quand elles discutaient de tout ce qui les préoccupait, le caractère incertain de l'avenir, qu'il s'agisse de l'emploi de leurs époux ou de la situation politique de leur pays et de l'Europe – Dans ces moments-là, elle crispait son visage en une expression de peine, comme une pomme qui se ratatinerait le temps d'un éclair pour se regonfler ensuite par magie.

Elle aimait dire à ses amies :

« Eh bien, les gens sont vraiment bons, je l'ai découvert. J'avais un vilain problème, mais quelqu'un m'a aidée à en sortir et je n'ai pas à me plaindre du monde en général. » Elle pensait à Howard et à la façon dont il l'avait sauvée, dont il était tombé amoureux d'elle et l'avait épousée, changeant entièrement son existence, Howard Wendall qui avait surgi de nulle part un dimanche matin, en uniforme d'agent de police, pour venir à son secours. « Oui, les gens sont vraiment bons, au plus profond de leur cœur », disait-elle, presque avec des larmes dans la voix à la pensée de ce que sa vie aurait été si Howard n'avait fait son apparition.

Haute de trois étages et un grenier, leur maison lui en imposait aussi, parce que, à part celle que son père avait eue de nombreuses années auparavant, elle n'avait jamais vraiment habité dans une maison. Comme elle tournait dans la courte allée d'accès, elle se tint devant la bâtisse avec une gravité marquée, contemplant la cime du toit, qui la dominait comme une montagne. Rosie d'excitation dans cet air de l'automne commençant, excitée par la causettes

avec ses nouvelles amies et la perspective de ce *bébé* qu'elle allait avoir, elle contempla le sommet même – le toit aux bardeaux vert sombre, bordé de délicates taches de mousse, la grande cheminée noircie de suie et étonnamment haute, qui se détachait sur le ciel d'automne. La maison même, construite en brique, noircie par le temps, mais très robuste, ressemblait à une forteresse, et ses fenêtres, avec leur armature de bois peint, étaient énormes. Elle avait été récemment remise en état : les encadrements des fenêtres et des portes et les divers ornements étaient badigeonnés en vert foncé. La maison avait son pendant pas tout à fait identique de l'autre côté de la rue, et les deux se dressaient en opposition comme des soldats aguerris se défiant l'un l'autre, mais retirés du combat – les gosses qui jouaient dans les cours et sur les vérandas de devant, produisant du bruit et des éclaboussures de boue, faisaient paraître les maisons d'autant plus gigantesques et silencieuses. Leur aspect était silencieux. Loretta rêvait de cette maison ; elle se voyait y vivant seule, propriétaire, avec le pouvoir de verrouiller toutes les portes et les fenêtres, y possédant tout : sa maison à elle !

De la véranda au trottoir s'étendaient peut-être dix pieds de terrain consacré à une sorte de pelouse ; les barrières de corde et de piquets étaient depuis longtemps abattues, mais l'herbe prospérait par plaques disjointes, tandis que d'autres endroits étaient tassés sous les pas et les sillons de petites roues ; au printemps, M. Saint Onge, le propriétaire, avait semé du gazon, mais la pluie avait poussé toutes les graines dans les ravines les plus profondes et là seulement s'était développée une herbe verte et brillante. Saint Onge aimait tenir la jambe à Loretta à la sortie ou à l'entrée pour lui raconter ses ennuis. C'était un homme frêle, aux yeux bleus soucieux et à la bouche questionneuse, et bien que Howard eût dit à Loretta de l'éviter par-dessus tout – Saint Onge était un trublion, appelant sans cesse la police pour signaler des gens qui essayaient de s'introduire dans sa maison ou des enfants qui faisaient des bêtises aux alentours –, elle n'avait pas le cœur de l'éviter. Elle le laissait débiter ses doléances, avec un visage poli et réjoui ; elle le laissait lui parler de sa fille mariée, de sa femme morte, des autres locataires, des voisins d'à côté et d'en face, et des gens qui avaient autrefois habité la maison, mais qui étaient maintenant partis, ou même morts. Saint Onge se méfiait de tout changement. Il avait ses idées sur la raison qui avaient présidé aux modifications de l'itinéraire des autobus. Il avait ses idées sur le maire, sur le gouverneur, sur le président. Loretta pensait à une publicité pour certaine assurance, un homme et son ombre, cette *ombre signal*, qui semblait annoncer la mort, la vieillesse ou des ennuis futurs, qu'elle voyait tout le temps et qui la gênait.

En se promenant avec ses nouvelles amies, elle réalisait combien toutes les maisons étaient semblables – de grandes maisons de brique aux lourds étages supérieurs, avec des accès étroits et des garages délabrés derrière – et elle et ses amies aimaient l'uniformité de tout cela. Elles désiraient que tout fût uniforme. Elles voulaient se fondre dans le voisinage, et que leur chair y

prenne racine et en tire une santé florissante, soucieuses de graver dans leur mémoire la moindre façade devant laquelle elles passaient, comparant, acceptant, reconnaissant sur le coussin d'une balancelle de véranda le motif des rideaux de la pièce de devant de leurs parents ou de leurs grands-parents – ainsi, tout coulait ensemble, dans la chaleur d'un doux mélange.

L'amie la plus intime de Loretta, Janette, était une fille pimpante qui avait déjà deux enfants, et des yeux aux éclairs malicieux ; elle avait persuadé Loretta de prendre part à une chaîne mondiale qui lui promettait mille dollars comptant, un an et un jour exactement après le versement de son dollar – cela à l'insu de Howard, bien sûr. Cette fille savait tout, davantage encore que Saint Onge. Ses informations étaient plus fines et plus cruelles que celles du propriétaire. Elle connaissait les fausses couches de toutes les femmes du pâté de maisons et les rossées administrées par les maris saouls ; elle était au courant des disputes avec les beaux-parents, de qui avait retrouvé sa voiture, et qui avait une jeune sœur en difficultés.

Mais son thème favori était la qualité de ce quartier, sa propreté, sa supériorité sur celui dont elle venait et où on trouvait des Macaroni à chaque coin de rue et des gens de *couleur* du côté des entrepôts – et ce que ses habitants avaient en commun c'était d'avoir entrevu quelque chose de terrible, et leurs parents, les plus âgés notamment, en étaient restés désespérés ; mais elles, les jeunes, avec leurs maris et leurs bébés tout neufs, elles étaient sur la pente ascendante, et elles ne toucheraient plus jamais le fond. Le gouvernement de Washington était comme un filet tendu à moins de dix pieds sous eux, prêt à les sauver.

Le mari de Janette conduisait un camion, ce qui était ordinaire ; mais Howard, agent de police, avait la posture d'un homme dangereux, qu'il valait mieux tenir à distance, mais que l'on admirait et que l'on craignait. L'amie de Loretta ne cessait de la taquiner et de la questionner. Quel genre d'homme était-il ? Était-il très courageux ? Utilisait-il beaucoup son pistolet pendant le service ? Avait-il jamais tué quelqu'un ? Était-il très tendre avec Loretta ? Était-il heureux de sa grossesse ? Loretta se refusait timidement à en faire un sujet de conversation ; non pas qu'elle ne fût parfois déconcertée par son silence ou par la soudaine éruption de ses paroles et de sa colère ou par son amour abrupt aux relents de bière, mais elle était assez réservée pour garder ces choses pour elle, pour les taire même à Howard et à la mère de Howard, qui la pressait de venir la voir tout le temps – c'était une bonne fille, elle en savait assez pour ne pas répéter les secrets ; elle savait qu'il y a certaines choses qu'on ne doit jamais dire à voix haute.

Janette avait des idées bizarres : au cours de leurs promenades, elle levait les yeux sur les maisons devant lesquelles elles passaient, et s'il se trouvait que tous les stores des fenêtres de la façade forment une ligne droite, nette et égale, elle saisissait le bras de Loretta, disant : « Ça, c'est signe de veine. C'est de la veine pour nous. » Ou, voyant une vieille à l'aspect minable, la même, semblait-il, qu'elles rencontraient tout le temps, elle saisissait encore

le bras de Loretta et déclarait : « Je parie que cette vieille sorcière nous jette un sort. Parce qu'elle est vieille et que nous sommes jeunes. » La pensée que l'avenir pouvait être déterminé de cette façon tracassait Loretta ; elle savait que pareilles choses étaient fausses, l'Église le disait, mais elle n'en était pas moins troublée. Elle ne disait rien de Janette à Howard. Il n'aimait pas Janette, tout comme il n'aimait pas Saint Onge, ni les hommes avec lesquels il travaillait, bien que rien dans sa vie ne suggérât qu'il méritait mieux ; aussi Loretta se taisait-elle au sujet de Janette, et quand Howard rentrait le soir, elle lui parlait des choses nécessaires pour l'appartement, de ce qu'il avait vu en ville, ou bien elle parlait de son père et de ses difficultés, ou encore de ce que Maman Wendall avait dit ce jour-là.

Elle pensait avoir atteint le but de sa vie, et c'était un bon et solide sentiment de penser qu'elle vivrait sans doute toujours là, regardant pousser les enfants du voisinage, partageant doléances et bonnes nouvelles avec toutes ses amies, s'arrangeant petit à petit pour que son mari se mette à jouer aux cartes avec les autres maris, sans oublier d'élever ses propres enfants. Tout était établi et réglé, bon. Viendrait même un moment où Maman Wendall ne serait plus là. Elle aimait assez la mère de Howard, mais elle imaginait pour elle des scénarios où la mort frappait à l'improviste, par accident. Mais, vraiment, elle aimait cette mère. Janette disait : « Je me demande comment tu peux supporter cette vieille garce », mais Loretta ne répondait jamais. Elles jouaient beaucoup aux dames, dehors sur la véranda, ou feuilletaient des romans photos aux pages amollies par la crasse.

La véranda était meublée de quelques fauteuils d'osier et d'un canapé de même matière, peints en noir, mais à présent un peu écaillés, avec des coussins qu'il fallait rentrer le soir, et, sur la large balustrade, il y avait des plantes aux feuilles plates et larges. La véranda était en partie à l'ombre. Durant la journée, non loin de là, quelqu'un faisait marcher une radio en permanence, et Loretta pouvait entendre le doux murmure de musique et de paroles, une sorte de berceuse ; la plupart des chansons étaient des chansons d'amour. Elle-même ne pensait plus à l'amour, mais elle aimait la musique, et elle vaquait à ses occupations en chantant les paroles. La vie s'était arrêtée pour elle, et elle pouvait se détendre, dormir. Elle aimait aller une ou deux fois par semaine au cinéma avec Janette – voir Ginger Rogers danser ou Errol Flynn se battre – et les images lui passaient devant les yeux, la laissant un peu plus satisfaite, comme si sa vie devenait en quelque sorte plus établie. C'était comme l'odeur qui régnait dans la maison, quelque chose d'indéfinissable. Ce n'était pas simplement une odeur de cuisine – elle semblait mêlée de poussière de charbon ; ce n'était pas vraiment désagréable. Par temps humide, elle était lourde. Il y avait dans l'air une pointe de soufre, d'oignon, si différente de l'odeur de renfermé, affadissant le cœur, de l'appartement où habitait encore son père. Et elle aimait les cigares de Howard, la fumée qui clarifiait en quelque sorte un certain territoire de leur propre appartement en repoussant les autres odeurs. Tout était accueilli, absorbé, introduit dans la

densité, douce et engourdie, de sa vie conjugale, pour laquelle elle avait même reçu un nouveau corps.

Elle alla un jour porter quelques dollars à son père. Mais le vieux était parti, l'appartement était vide, et elle dut interroger les voisins pour savoir ce qui était arrivé. Quelqu'un lui dit qu'il avait été emmené à l'hôpital. Quel hôpital ? Loretta le demanda, mais la femme ne savait pas. Elle se rendit donc à l'hôpital principal, mais il ne s'y trouvait pas ; la réceptionniste lui dit qu'il devait être à l'hôpital d'État. « L'hôpital d'État est pour les fous », dit Loretta, abasourdie. Elle se hâta de fuir hors de la vue de cette femme. L'hôpital d'État ! Son père était interné ! Elle prit un tramway pour revenir dans l'ancien quartier, transpirant dans la chaleur de ce début d'octobre et anxieuse de voir quelque visage familier : elle se rendit finalement à l'endroit où travaillait Rita et elle lui demanda si elle savait quelque chose.

« Comment le saurais-je, ma chérie ? dit Rita. On ne t'a pas demandé de signer un papier ou quelque chose ? Je croyais qu'il y avait un papier à signer. »

Loretta fut prise de panique, l'esprit en pleine confusion. Elle fit semblant de regarder des tissus pour des robes. De grands rouleaux d'étoffe, de toutes sortes de couleurs et de dessins, étaient posés sur les comptoirs. Elle ne cessait de dérouler et de renrouler une pièce de coton à dessin de jacinthes ; Rita caquettait. Loretta, n'écoutant qu'à moitié, avait l'impression que toutes les filles, toutes les femmes qu'elle connaissait avaient des fleuves de mots à répandre en elle, et elle aussi se sentait soulevée par une grande pression de mots, de paroles, de bavardages, de gestes d'excitation, comme un gigantesque battement de cœur qui les rapprochait toutes en quelque sorte — toutes les femmes ; les hommes étaient éternellement silencieux.

Rita dit :

« C'est une sacrée honte, cette histoire de ton père ; mais peut-être est-ce mieux ainsi. Peut-être s'était-il attiré des ennuis.

— Il aimait assez se battre, dit Loretta. (Elle l'imaginait mort.)

— Il est curieux que Howard n'en sache rien. »

Loretta réenroula le tissu sur sa grande et lourde pièce. Elle semblait penser à cela. Mais son esprit revint de son père à l'hôpital d'État pour les fous, à son père montant l'escalier, ivre et sale, ou s'éveillant en criant d'un cauchemar, et à toutes les difficultés qu'il lui avait causées après la mort de sa mère. À quoi bon tout cela ? Avoir un père ou être une fille ? Quel était le sens de tout cela ? Elle revint lentement au présent, à la question de Rita :

« Oh ! si c'est un garçon, on l'appellera Jules ! Le grand-père de Howard s'appelait comme ça. Si c'est une fille, ce sera Antoinette.

— Les deux noms sont jolis », dit Rita.

Loretta ne pouvait rester plus longtemps dans le magasin ; elle partit donc, sans savoir que faire, un peu honteuse d'avoir un père interné et se demandant si tout le monde était au courant. La folie tenait-elle de famille ? Sa mère aussi était devenue folle. Elle se sentit chancelante. Elle resta un moment immobile

sur le trottoir, laissant les gens la dépasser, déconcertée et silencieuse. Puis elle eut une idée : celle d'aller voir sa tante, la sœur de sa mère, dont le fils aîné était agent de police, puisque la famille savait toujours ce qui se passait. La tante l'accueillit sans grand enthousiasme. Loretta entra, s'assit au salon et fixa des yeux une belle photographie en sépia de ce cousin-flic en uniforme, gênée de la ressemblance avec Howard. Elle laissa filer son regard sur le grand crucifix d'ivoire, accroché au-dessus du sofa. Elle dit : « Je pense que tu as entendu dire qu'ils ont emmené Papa à Danby ?

— Oui, j'en ai eu vent », dit sa tante.

Il y avait dans la maison une odeur de moutarde. Loretta fit un plongeon en avant.

« À quel point est-il atteint, le sais-tu ?

— Non.

— Billy en a-t-il parlé ?

— Un peu.

— Ça me rend dingue qu'ils l'aient emmené. Je veux dire que ce n'était pas un mauvais type, mais il buvait trop. Il était bien parfois un peu dérangé, mais pas cinglé. Billy l'a vu ? Je veux dire, a-t-il été arrêté, ou quoi ?

— Billy ne l'a pas vraiment vu, dit sa tante d'un ton un peu froid, mais il en a entendu parler. Howard a dû en entendre parler aussi. Pourquoi ne lui demandes-tu pas, à lui ?

— Je ne crois pas que Howard sache rien de l'affaire. »

La tante de Loretta ne dit mot, mais sa bouche prit un air pincé.

« A-t-il été arrêté pour une bagarre ou autre chose ?

— Je ne sais rien, je regrette.

— Combien de temps les garde-t-on enfermés ?

— Combien de temps ? Mais jusqu'à ce qu'ils guérissent, je suppose. »

Elle fut surprise que sa tante dise cela, qu'elle le dise si généreusement. Les mains de la femme étaient mollement posées sur son giron ; elle avait toujours été si froide, si distante !

« Il n'est pas devenu fou, dis ? fit Loretta, en sueur.

— Va le voir, dit sa tante.

— Je ne veux pas aller le voir ! J'ai peur de le voir », répliqua Loretta.

Dans le tramway du retour, elle était assise, les mains sur le ventre, ses pensées agitées se concentrant sur son estomac ; elle se demandait si le sexe du bébé était déjà déterminé – garçon ou fille ? Elle espérait que ce serait un garçon, Jules. Elle pensa à ce que ce serait d'avoir un bébé, un bébé à elle. Mais, en descendant du tram, elle se mit soudain à pleurer, parce qu'il n'était pas juste que son père eût été arrêté et emmené à cet endroit, comme un fou, simplement pour le mettre à l'écart. Elle l'imagina dans une camisole de force. Elle se représenta quelqu'un entrant dans sa chambre et renversant cette boîte de cigares remplie de papiers, dispersant ces papiers du pied...

Quand Howard rentra, ce soir-là, elle était assise dans la chambre à coucher, stores baissés.

« Tu es là ? » cria-t-il.

Elle répondit d'une voix éteinte. Cela dut lui suffire, car il ne dit plus rien. Il passa aux toilettes. Elle l'entendit, les sons venus de là-dedans ne lui causant aucun dégoût particulier, car elle les avait entendus toute sa vie, et au moins Howard fermait-il la porte derrière lui. Puis il vint dans la chambre et ôta sa chemise sombre.

« J'ai entendu une histoire aujourd'hui, une histoire vraiment folle sur Eleanor Roosevelt et un nègre, mais je ne m'en souviens pas précisément. Tu la connais ?

— Non.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai de la peine pour mon père. »

Il continua de se déshabiller en silence. Il jetait ses vêtements sur le lit. Quand il rentrait du travail, Howard paraissait prendre de l'âge, sa barbe poussant avec l'énergie de ses soucis, et il lui fallait de nombreuses heures d'un sommeil profond pour retrouver son visage poupin des bons jours. Il jeta à Loretta un regard de côté.

« Tu es au courant, n'est-ce pas ? dit Loretta.

— Il a été envoyé en observation pour trente jours.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une période d'observation de trente jours.

— Mais pourquoi ?

— Il avait une conduite bizarre.

— C'est-à-dire ? s'écria Loretta.

— Comme s'il était cinglé.

— Qui dit qu'il est cinglé ? Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— Il est mieux là-bas.

— Pourquoi ?

— Écoute, il a failli se faire écraser par une voiture. Il est toujours saoul. Il a dit au poste qu'on ferait aussi bien de l'abattre, qu'il ne voulait pas vivre. Il a toujours été un peu maboul, et il est mieux à Danby ; alors, oublie-le.

— Quand peut-on aller le voir ?

— Pas avant trente jours.

— Ce n'est pas vrai !

— Pourquoi ce ne serait pas vrai ?

— Mais trente jours, ça fait un mois. Il va être tout seul là-bas, et son état pourrait empirer. J'ai entendu raconter comment c'est là-bas.

— En tout cas, on est débarrassés de lui », dit Howard.

Enfermé dans son silence têtu, il se tenait loin d'elle, attendant.

Elle vit qu'il était devenu un homme, un homme comme son père, comme les amis de son père ou n'importe quel père n'importe où, comme n'importe quel homme, silencieux et irrité, ayant faim, mais impatient avec la nourriture, la repoussant sur les bords de son assiette, encombré d'un terrible poids de chair et ayant besoin de quelqu'un comme Loretta pour le soulager. Elle

pleura sur son père et sur Howard, sentant son corps se remplir d'amertume.

« Et s'il meurt là-bas ? On les bourre de coups, je le sais ! On les tabasse ! »

Howard émit un grognement de dédain.

« Et toi, si on t'envoyait là un jour ? Tu te crois si malin que ça ne puisse jamais t'arriver ?

— Ça ne m'arrivera pas, dit Howard.

— Et il a vraiment dit qu'il voulait mourir ? Il a vraiment dit ça ? »

Howard quitta la pièce.

« Il a dit qu'on ferait aussi bien de l'abattre ? » cria Loretta.

Howard ne répondit pas.

Et voilà pour le grand-père de Jules.

Jules naquit en un mois doux, son énergie et son agitation marquant le début d'une nouvelle saison. À présent, Maman Wendall venait tout le temps, chaque jour, et, chaque jour, l'escalier frémissait sous ses pas pesants. Mais Loretta contemplait le bébé, et alors tout disparaissait, comme au cinéma l'arrière-plan devient parfois flou. Elle se cognait contre les meubles. Elle laissait la radio allumée alors que l'émission avait cessé, et qu'il n'y avait plus que des parasites, ce qui ennuyait Maman Wendall, qui avait l'oreille fine et l'œil perçant.

Elle apportait sans cesse des choses au bébé. Un jour, ce fut une poupée Dopey en caoutchouc.

Et puis, un autre jour, quand Jules avait presque un an, Howard rentra tôt, un après-midi, les jambes flageolantes, et il lui dit du pas de la porte qu'il avait été *suspendu de la force publique* – mots qu'elle n'avait jamais entendu prononcer, un genre de mots relevant des journaux. Sa gravité d'homme ivre la terrifiait.

« Suspendu. Qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria-t-elle.

— Une sorte de liberté surveillée.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? »

Il s'assit à la table de la cuisine et laissa s'affaisser son menton. À ce moment précis, il lui rappela son frère, bien que Howard ne fût pas aussi malin que Brock : c'était la posture du désespoir. Elle posa la main sur le crâne doux et chaud du bébé, sur ses cheveux soyeux, et elle pensa, terrifiée : *ainsi, les choses ne sont pas réglées dans ma nie*. Howard piqua de l'index la poupée Dopey. Son visage était vide d'expression.

Il dit, au bout d'un moment :

« Il y a ces types qui ont quelque chose à voir avec les restaurants. Les bars. Comme le Lenox Hotel, cet endroit-là. Le Lenox Hotel. »

Il se tut. Loretta le dévisageait.

« Ils ont quelque chose à voir avec le syndicat. Je ne sais pas.

— De quoi parles-tu ?

— Des commissions ont été versées.

— Par qui ?

— Par des hôtels.

— Dans quel but ? Tu as accepté de l'argent ? »

Howard s'agita sur sa chaise. Il avait un air contrarié et bourru, mais elle voyait chez lui une tension étrange. Dans cette défaite, tout en lui paraissait adouci, jusqu'aux poils sur ses gros poignets et sur ses larges mains ; Loretta sentit dans son sang un tressaillement, et elle voulut le reconforter. Son père,

dans ses mauvais moments, assis en silence à la table de la cuisine, avait eu, lui aussi, un air tendre. C'était le seul moment où les hommes avaient cet air-là – dans la défaite.

« Tu as accepté de l'argent ? demanda Loretta.

— Non.

— Alors pourquoi es-tu renvoyé ?

— Je ne suis pas exactement renvoyé.

— Alors pourquoi... Pourquoi est-ce arrivé ?

— Quinze types ont pris. J'en faisais partie.

— Mais si tu es innocent...

— Ce n'est pas facile à prouver », dit Howard, sans la regarder.

Loretta dit, après un moment :

« Ces enfants de putain essaient de t'entraîner avec eux ! Ça ne marchera pas ! »

Howard soupira de la même façon que le père disparu de Loretta.

« Il faut qu'on aille voir ta mère pour lui dire », fit Loretta.

Ils mirent leurs plus beaux vêtements, comme pour le dimanche. Howard était morose et calme, Loretta était poudrée, irritée, tout agitée. Elle portait le bébé et jacassait sur le thème « ils n'y arriveront pas, ces salauds, à lui faire encaisser le blâme, alors qu'il n'a rien fait ». Son propre cousin Billy avait été inquiété, dit Howard. Bon, dit Loretta. Billy était-il coupable ? Howard croyait que oui, il ne connaissait pas trop toute l'affaire, il était en dehors et personne ne lui disait jamais rien... Bien fait pour Billy, pensa Loretta, imaginant son cousin dans son bel uniforme enfin rabaissé, chassé de la voiture de patrouille dont il était si fier (Howard n'était que simple agent) et obligé de rendre son pistolet et son insigne. Bien fait pour sa mère aussi. Bon, qu'ils soient tous déçus.

« Et les supérieurs ? demanda-t-elle.

— Tous des escrocs », dit Howard d'un air maussade, mais sans enthousiasme.

Loretta avait l'amertume diserte : comme allait le monde ! Quelle extravagance !

« Mon père se faisait renvoyer de tous ses boulots, dit-elle avec colère. Il y avait toujours quelqu'un pour le pousser dehors ! Le neveu ou le gendre de quelqu'un, n'importe quel vieux salaud surgissait tout à coup, et ils fichaient mon père à la porte pour donner le boulot au nouveau type. Il ne cessait de perdre pied. Personne ne lui a jamais donné sa chance. C'est pour ça qu'il a perdu la boule.

— C'est vrai, il n'a jamais eu de chance », dit Howard.

La petite maison de bois des Wendall parut menaçante à Loretta ; elle ne savait pas exactement ce qui clochait. Puis elle comprit – les stores étaient tous tirés. Howard le remarqua aussi. Il avait l'air renfrogné et définitif qu'il avait eu tout l'après-midi, comme si le pire était advenu et que tout fût fini ; mais ses yeux n'en étaient pas moins vifs. Affecté d'un drôle de strabisme, il

avait, au milieu de sa large face, des yeux nerveux, contrastant avec le reste de sa personne qui était lourd et abattu. Il avait perdu avec l'uniforme sa démarche rude et ses épaules relevées, et il marchait maintenant comme le premier chômeur venu – avec cette attitude que donne la pratique de l'échec, l'estomac affaissé, la poitrine informe, les épaules resserrées en avant comme s'il était plus facile de marcher ainsi, penché en avant comme pour plonger dans un avenir de pure pesanteur.

Maman Wendall attendait dans l'encadrement de la porte. Loretta sentit Howard broncher légèrement à sa vue.

Mais sa mère ouvrit la porte toute grande et sortit, un balai dans ses grandes mains. Elle commença par crier :

« Stupide imbécile ! Espèce d'idiot ! »

Elle lança à Howard un grand coup de balai. Il essaya de le repousser, disant d'un ton plaintif : « Attention, Maman, ça fait mal », mais elle n'y prêta aucune attention et se précipita sur lui ; le balai s'abattit durement sur ses épaules.

Le bébé se mit à hurler. Loretta, terrifiée, recula dans un tas d'objets de rebut – des caisses de contreplaqué – qui se trouvait près des marches et dans la boue.

Howard tint les bras levés devant son visage, tandis que sa mère le frappait.

« Tu nous apportes la honte, toi ! hurla sa mère. Espèce d'imbécile, espèce de grand corniaud ! »

Ses cheveux n'étaient qu'un amas gris ; une pellicule de sueur faisait briller sa large figure. Howard acculé contre la véranda, elle abandonna, dégoûtée, et lui jeta le balai :

« Acoquiné avec des putains ! Acceptant l'argent de putains ! Tu veux donc briser le cœur de ta mère ? Tu veux tuer ton père ? Hein ? Tu veux donner une attaque à ton père ? Tu veux le voir couché dans son cercueil, raide mort, et tout ça de ta faute, petit morveux, tu te crois malin, oui ! Accepter des dollars de ces putains, de ces salopes, de ces filles pleines de maladies ! Tu as probablement rapporté aussi une maladie à la maison, hein, et tu viens nous voir et utiliser nos toilettes, hein ! Pas vrai ? Pas vrai ?

— M'man, non ! s'écria Howard.

— Allez, entre, foutu imbécile ! Tu veux que tous les voisins entendent ? »

Elle les poussa tous deux à l'intérieur. Son corps lourd semblait frissonner derrière eux, bloquant la porte, haletant d'outrage. Loretta se cogna à la table de la cuisine, prise d'une défaillance ; Maman Wendall lui arracha le bébé des bras et se mit à le bercer avec colère. De grosses larmes coulaient sur sa figure grise et rude. « Le bébé d'un tel père ! D'un tel père ! Mon propre fils devenu un si parfait imbécile ! »

Papa Wendall était assis dans le salon assombri, écoutant la radio. Ils furent poussés dans cette pièce. Howard s'assit, l'air misérable, au bout du sofa et se cacha la figure dans les mains.

« Oui, tu peux pleurer ; pleure donc, maintenant qu'il est trop tard, stupide animal ! » lui cria sa mère.

Elle berçait le bébé contre sa poitrine et jetait des regards furibonds de l'un à l'autre.

Loretta restait parfaitement silencieuse. Elle avait l'impression d'être une figurante que personne n'avait remarquée. Elle sentait qu'un mouvement soudain de sa part retournerait contre elle toute la colère de Maman Wendall. Papa Wendall, un homme à lunettes, aux manières lentes et renfrognées, ne regardait personne. D'une radio en partie perdue dans l'obscurité et emmitouflée dans l'épais napperon au crochet qui la couvrait, venaient les nouvelles sportives du jour.

« Et au pays aussi il y a des ennuis », dit sévèrement Maman Wendall, entendant par là leur pays d'origine. Gigantesque silhouette dans la pénombre, berçant l'enfant contre sa poitrine, elle semblait rêver sur le monde et sur son petit-fils, en considérant celui-ci ; elle avait saisi ce bébé dans ses grands bras puissants, et de tels bras, personne ne pourrait jamais le retirer.

« Ah ! pauvre bébé, avoir un père aussi nul ! gémit-elle.

— Mais il n'a rien fait », murmura Loretta.

Maman Wendall ne lui accorda pas même un regard.

« On s'en est pris à lui, mais il ne faisait pas partie des coupables. C'était quelque chose d'autre, en rapport avec un hôtel. »

Après un long moment de fureur contenue, Maman Wendall lâcha :

« Au diable s'il n'a rien fait ! »

Elle était de carrure plus large que son mari, à peu près de la taille de Howard, quinquagénaire au nez de brute pesante et à forte ossature, avec un teint haut en couleur assez plaisant, mais devenu grisâtre, un teint de buandière, des oreilles énormes qui semblaient avoir été tirées toute sa vie par frustration, et un derrière lourd et gainé. Elle était clairvoyante et calculatrice, et ne se laissait jamais aller à la colère sinon pour se précipiter dans la bonne voie, sans jamais commettre d'erreur. Aussi Loretta sut-elle avec désespoir que Maman Wendall avait raison, que Howard était coupable et qu'il avait été embringué d'une façon ou d'une autre avec des prostituées. Oui, tout cadrait. Maman Wendall ne se trompait jamais.

« Et maintenant, voici ce que nous allons faire », dit Maman Wendall, avec colère.

« Le printemps est une bonne époque pour déménager », avait annoncé Maman Wendall.

Howard conduisait le camion, sa mère l'accompagnait, et le reste de la famille suivait dans la voiture de Papa Wendall. Ils partaient pour la campagne. Ils allaient s'installer chez un oncle de Howard, un vieil homme resté à la ferme après que tout le monde en était parti. Howard avait déjà une place dans une mine de gypse – pas aussi bonne que sa place dans la police, mais pas mauvaise tout de même. Loretta était assise sur la banquette arrière de la vieille Ford, serrée entre des caisses et sa belle-sœur Connie, une fillette épaisse de quatorze ans. Celle-ci observait toujours un silence dense et maussade, les lèvres légèrement écartées. Le bébé était déjà mouillé, remarqua Loretta, mais il était trop tard pour y remédier ; il était misérablement couché dans son giron, où il se tortillait et geignait. Loretta se plaignit gaiement à la cantonade :

« Ce bébé est si vif ! »

Papa Wendall conduisait, suivant le camion à distance raisonnable. Les mouvements de ses bras étaient raides, et il donnait rarement signe d'avoir entendu Loretta. Elle concentrait son attention sur sa nuque et essayait de converser ; dans la famille de son mari, c'était Papa qu'elle avait choisi d'« aimer ». Il avait dix ans de plus que sa femme.

Le trajet était long et cahoteux et, en chemin, Howard creva ; elles restèrent donc non loin dans le crépuscule pendant que lui et son père travaillaient à la réparation. Maman Wendall faisait des histoires au sujet du bébé, tout en dirigeant ses yeux perçants vers l'horizon, comme si elle pouvait voir ce qui allait arriver. Si grande, elle paraissait capable de voir plus loin que la plupart des gens.

« Pas de repos pour les méchants », dit-elle avec un étrange soupir de satisfaction, agitant légèrement Jules dans ses bras.

Connie ne descendit pas de la voiture.

« Avec un gros derrière comme ça, tu devrais sortir et faire un peu d'exercice, pour changer », lui dit sa mère, mais sans méchanceté – maintenant qu'ils avaient quitté la ville et qu'ils étaient sur le chemin d'une nouvelle existence – son idée d'une nouvelle existence – elle était contente.

Loretta se tenait près d'elle à cause du bébé. Si Maman Wendall le laissait tomber, si quelque chose arrivait à ce bébé, elle planterait des ciseaux dans la gorge de cette vieille garce, se disait-elle. Elle détestait Maman Wendall. Mais elle faisait bonne figure devant tout le monde, essayant de déridier Howard, de faire amie-amie avec Connie et d'amener le vieillard à dire un mot de temps à

autre ; après tout, ils allaient dorénavant vivre ensemble et ne devraient-ils pas être tous amis ? Mais, seule de tout le groupe, Maman Wendall était causante, et sa loquacité contournait Loretta, l'excluant. C'était bizarre.

Elle lui disait parfois, avec un sourire en coin : « Ce bébé a-t-il la fièvre ? » ou « Ce bébé est-il *encore* mouillé ? » Et Loretta était ennuyée de voir combien les yeux de la vieille femme étaient perçants, détectant ce qui, en elle, était jeune et, par conséquent, désarmé, sachant immanquablement le dénicher.

Il s'élevait souvent en Loretta un sentiment désespéré, mélange de mélancolie et de joie lasse, que toute créature devait être une personne – une seule personne –, que ce noyau personnel, intime, indéfinissable du moi ne pouvait être brisé, et qu'il n'y avait pas moyen d'y échapper ; aussi répondait-elle par un sourire vague au sourire diabolique de Maman Wendall, pensant : *Après tout, je suis assez jeune, je peux l'avalier*, ou : *Il m'a tirée de quelque chose de terrible, Howard, et après cela ma vie ne lui appartient-elle pas, à lui et à sa famille ?*

Il y avait dans cette famille des gens curieux, distants et réservés. L'élément le plus intéressant était le frère aîné de Howard, Samson, fabricant d'outils et de matrices chez Ford, à Detroit, qui se débrouillait évidemment bien, mais se faisait tirer l'oreille pour envoyer de l'argent à la maison. Ils parlaient souvent de lui, parfois avec amertume, parfois avec fierté, parfois encore pour rabaisser Howard qui avait été renvoyé d'un emploi assez moche, après tout, et qui allait en prendre un plus moche encore. Howard ne parlait jamais de son frère, jamais. Il y avait une tante quinquagénaire, qui, étant nonne, avait abandonné son ordre et y était retournée, et tout le monde disait d'elle : « Elle est folle, mais inoffensive. » Et il y avait cet oncle de Howard chez qui ils allaient. Il s'appelait Fritz, et avait plus de soixante-dix ans. C'était un ermite, disaient-ils, et il avait besoin d'être « ramené » dans le monde. Maman Wendall déclarait qu'il lui fallait une femme dans la maison pour la tenir propre et le nourrir convenablement. La ferme se trouvait aux abords d'une petite ville. Alentour, la campagne était désertée parce que les fermiers avaient vendu leur terre et étaient partis depuis des années, fuyant la poussière et la sécheresse du Middle West, pour gagner les villes, à destination des bâtiments administratifs, des allocations, du chômage. Mais Fritz n'avait pas eu le bon sens de vendre, disaient-ils, et ainsi il était resté ; la ville se remettait lentement, l'usine de pierre à plâtre avait rouvert, et ils étaient en route avec un camion rempli de meubles, de caisses et de cageots pour s'installer définitivement. Comme disait Maman Wendall : « L'Amérique, c'est vraiment la campagne, pas la ville. Les gens devraient vivre à la campagne. La campagne vaut mieux que cette ville puante pour un enfant. Vois ce que la ville a fait à Howard. »

Ce premier mois à la campagne, Loretta resta éveillée bien des nuits à pleurer, entendant la vieille maison grincer, sentant autour d'elle l'obscurité troublée par le remuement d'insectes aux ailes feutrées, tout étant mystérieux

et humide. Elle pensait à la ravissante ville sale avec ses bâtiments municipaux en faux marbre, ses grands magasins, ses ascenseurs et ses parcs rabougris, ouverts à tous, où tout le monde pouvait se rencontrer. Elle redirigeait ses pensées vers la vision du canal boueux, encaissé entre ses hautes rives, cette vision effrayante d'un canal aux bords escarpés dans lequel on pouvait tomber et irrémédiablement se noyer ; elle était couchée dos à dos avec Howard, les yeux irrités, abattue, les paroles de Maman Wendall lui résonnant aux oreilles, tout comme l'accablait la vaisselle entassée sur la table de cuisine de Maman Wendall, maintenant qu'elle était de nouveau enceinte et sujette aux nausées – tout cela, c'était trop, vraiment trop. Ici, à la campagne – ici, dans cette campagne mystérieuse, remplie de grillons, où tout pouvait arriver et où pourtant il n'arrivait jamais rien, où Howard allait à son travail sans intérêt et en revenait sans jamais rencontrer de vieux amis, où il ne se créait pas d'ennuis particuliers, où il était sans entrain, terne, gras –, ici, il y avait un bon air, frais et pur, pour le bébé, mais rien d'autre. Loretta pleurait sa ville perdue et l'atmosphère polluée.

Sous le feu de Maman Wendall, elle et Howard n'avaient pas grand-chose à se dire quand ils étaient finalement seuls. C'était comme si sa mère se trouvait encore dans la pièce avec eux, les considérant avec son front imposant et ridé qui semblait juger. Elle avait une tête de statue, un front merveilleusement vilain, des yeux verts et perçants. Si son corps avait quelque chose de la vache ou de l'ours comme celui de son fils, ses yeux étaient cruellement sagaces et ne laissaient rien passer. Howard s'encroûtait, il engraisait ; il n'avait pas encore trente ans, et il se laissait déjà aller ! se disait Loretta, prise de panique. Elle se tortillait dans son lit, pensant à ce monstre de femme et à son fils, tous deux bras dessus, bras dessous, et elle, Loretta, amère et délaissée, à l'écart : l'épouse, la mère, la femme enceinte, laissée à l'écart. Elle avait le cœur rempli d'amertume.

La maison qu'ils habitaient ressemblait à une vieille grange et par derrière, il y avait de vieilles granges pourries, dont une en partie brûlée à la suite d'un incendie déclenché par un orage. De nombreux arbres autour de la maison avaient été frappés par la foudre et en étaient restés balafrés. Loretta considérait cela comme un signe de malchance ; en ville, rien n'était jamais frappé par la foudre, mais ici, en pleine campagne, la foudre pouvait s'introduire n'importe où. Tout était par trop exposé. Ils vivaient sur une route non goudronnée, en haut d'une petite colline. Quand il y avait des orages, des torrents de pluie se précipitaient le long de la pente et se rassemblaient en mares qui restaient des jours et des jours en bas, dans la pommeraie ; il y avait non loin une vraie rivière, alimentée par des ruisseaux et des fossés, et Loretta, sans enthousiasme, y emmenait Jules jouer, et l'enfant riait de plaisir. Si elle n'avait pas eu Jules avec elle, constamment sous sa vue, elle serait devenue folle, mais Jules suffisait ; son énergie et ses grognements mêmes suffisaient à l'occuper. À la cuisine, Maman Wendall régnait, tant sur Loretta que sur Connie ; elle leur donnait des ordres, les taquinait, les faisait se

redresser en leur plantant soudain son coude dans les côtes ; dehors, par temps d'orage, les éclairs venaient dangereusement près, terrifiant Loretta ; et la vieille maison était infestée de cafards et de souris, même des rats entraient librement pour observer les nouveaux habitants. Mais heureusement elle avait Jules, et elle était de nouveau enceinte ; cela lui conservait la raison.

L'été passa. Un autre hiver vint ; ils furent bloqués par la neige pendant une semaine, rassemblés dans la frustration et la haine, tous, sauf Maman Wendall – elle paraissait y prendre plaisir. Elle adorait les situations critiques. Elle parcourait la maison, donnant des ordres, bourrant de journaux les fissures autour des fenêtres, enfilant les galoches et le manteau de son mari pour aller tripatouiller avec une pelle dans cette neige impossible. Avant l'arrivée du printemps, Loretta eut à s'occuper d'un second bébé, et son existence s'installa dans une morne et envoûtante routine de soins domestiques et de pouponnage sous la domination de sa belle-mère. Les hommes de la maison étaient généralement silencieux. Le silence de Howard s'étendait de semaine en semaine, de jour en jour ; il paraissait sombrer dans l'âge mûr, et la vie qu'il pouvait avoir de son côté les jours où, de temps à autre, il ne rentrait pas directement de la mine, Loretta n'en savait rien et elle ne pouvait l'interroger Là-dessus. Elle n'osait pas lui poser de question. Howard était un père à présent, un des pères du monde, préoccupé par un travail qu'il détestait et rendu maussade par l'effort quotidien de son propre corps, si paresseux et si réfractaire. La vivacité de Jules lui infligeait un réveil désagréable – il disait : « Débarrasse-moi de ce gosse » – mais il prenait un certain plaisir à la présence du nouveau bébé, Maureen, qui dormait la plupart du temps et ne causait aucune gêne. Il restait de longs moments en contemplation devant le berceau de l'enfant. Jules ne semblait pas remarquer l'indifférence de son père, mais remplissait toute la maison de son enthousiasme. C'était un garçon aux cheveux brun sombre, légèrement bouclés, aux yeux et aux longs cils noirs. Quand il se faisait trop bruyant, Loretta, excédée, lui donnait quelques gorgées de bière pour l'apaiser. Elle en buvait elle-même à présent pour se calmer les nerfs. Entre le bébé Maureen et l'enfant Jules, Loretta pensait devoir préférer Maureen qui, après tout, était du sexe féminin, mais elle avait idée que Jules était le plus dégourdi. Elle croyait aux vertus de l'intelligence. Si Jules bégayait parfois, c'était simplement par hâte de dire les choses, pensait-elle : cela signifiait qu'il était plus rapide que quiconque. Les gens qui réussissaient, les gens à la radio – son grand favori était H. V. Kaltenborn – étaient cités pour leur *intelligence*, c'est-à-dire leur finesse, une sorte de douce et criminelle facilité qui les mettait au-dessus de tous les gens obscurs, tels que les Wendall. Car, assurément, les siens étaient obscurs, rétrogrades, exaspérants, Howard dans son silence et Papa Wendall avec sa radio (il s'était fait mal au dos cet hiver, et ne pouvait plus travailler), sans compter la pauvre Connie et ses rêvasseries, son attente d'un homme, et le propriétaire de cette grande baraque à courants d'air, Fritz, un individu qui se mettait à table en salopette crasseuse, sentant la sueur et la saleté,

silencieux et sans visage, à qui personne ne prêtait attention.

Les saisons passaient dans cet épais silence masculin, et seul Jules rompait le charme par ses cris, ses plaintes et ses rires. Étonnée parfois du fils qu'elle avait porté, Loretta avait alors comme une poussée d'énergie ; elle se mettait à chanter en suspendant la lourde lessive dans l'arrière-cour, ou se souriait à elle-même comme si elle avait fait quelque chose de très habile, sans savoir comment elle y était arrivée. Juste avant le départ de Howard pour la guerre, elle fut de nouveau enceinte, pour la troisième fois. Avec une sorte de curiosité désœuvrée, elle songea que ce pouvait être le troisième enfant qu'elle avait de Howard, comme ce pouvait être seulement le second. Elle n'avait jamais pu décider si Jules ressemblait à Howard ou à Bernie Malin ; parfois elle penchait pour l'un, parfois pour l'autre. Mais toute cette énergie ! Ce charme ! Elle restait éveillée au côté de son mari endormi et rêvait à Bernie ; l'imaginant en vie, et dans ses bras, elle souriait agréablement dans le noir. Jules avait l'énergie et le charme de Bernie, c'était certain.

Comme les autres habitants de la région, ils se mirent à écouter attentivement les nouvelles et à lire des journaux ; ils parlaient à des gens en ville, comparant les nouvelles des fils, des maris et des neveux. Tout le monde se rapprochait, soucieux et mécontent. Loretta prêtait l'oreille à tous les propos qu'elle pouvait récolter. Elle aimait écouter la conversation, la conversation des femmes, qui l'attiraient et l'apaisaient, même par leur colère déçue. Elle pensait à Howard « là-bas en Europe », et elle essayait d'imaginer quelle pouvait être sa vie. Mais elle n'y arrivait pas ; elle ne pouvait imaginer que Howard lui-même réalisât quelque chose, que cette vie pénétrât ses os et fît la moindre différence pour lui.

Elle se le représentait assis quelque part, le regard fixé sur quelque chose proche de lui, l'air à demi somnolent, quoiqu'il fût bien éveillé et maussade. Mais quand une des femmes lui demandait de ses nouvelles, elle répondait vivement d'un ton réjoui : « Je viens de recevoir une lettre ! » ou, si elle n'avait rien eu depuis quelque temps, elle répondait tristement, les yeux levés vers ceux de son interlocutrice en quête de sympathie : « Aucune nouvelle. » Au retour de Howard, toute cette sympathie prendrait fin, se disait-elle. Personne ne lui demanderait plus de nouvelles. Et au milieu de ses réflexions au sujet de Howard, elle se surprenait à repenser à Bernie, l'imaginant en uniforme militaire. Il était plus facile de se représenter Bernie dans cette tenue que Howard. L'un venait plus vite aux yeux que l'autre, voilà tout.

Cependant, Jules grandissait rapidement, mangeant tout ce que lui donnait Maman Wendall, nettoyant les assiettes placées devant lui pleines de pommes de terre, de nouilles, de riz et de légumes avec quelques gros morceaux de viande grasse, et sa frêle charpente consumait tout. C'était un enfant joyeux et bruyant, et Loretta ne pouvait se retenir de le préférer. Il la suivait partout ; il suivait sa grand-mère partout ; il disparaissait et surgissait dans les fermes des environs ; il jouait avec des enfants plus âgés que lui, sans avoir peur d'eux. Il n'avait peur de personne. Loretta, avec une prudence de fille de la ville,

s'étonnait de toute l'audace de ce gosse et des distances qu'il pouvait parcourir – parfois, revenant de la ville avec Papa Wendall, elle voyait le petit garçon en train de jouer dans un fossé avec d'autres enfants ou de marcher sur le bord de la route avec la hâte d'un adulte, mais c'était un enfant si étrangement indépendant. S'ils ralentissaient pour lui permettre de monter, il disait : « Non, veux pas », et leur faisait signe de continuer ou sautait par-dessus le fossé pour filer dans un champ. On aurait dit un animal sauvage, fuyant quand ils l'appelaient ; puis il reparaisait plus tard, surpris de leur irritation. Il était contrariant et entêté ; c'était un enfant mystérieux, et Loretta commença de se dire qu'il devait être un peu bizarre de la tête, à rester assis comme il le faisait sur les marches en pierre de l'école du district, attendant l'heure de la récréation ou midi ; il n'avait que cinq ans, il était donc trop jeune pour aller à l'école, mais le bâtiment même l'attirait. Il rôdait par là toute la journée et y retournait parfois après souper, juste pour être là.

Certains jours il rentrait tout sale et ensanglanté, les vêtements déchirés, et c'était Maman Wendall qui le baignait et lui donnait des conseils. Loretta, en colère, essayait de s'interposer ; elle bégayait presque : « C'est la dernière fois que tu joues avec ce petit voyou ! » mais Maman Wendall ne lui prêtait aucune attention, et conseillait à Jules avec gravité : « Rends simplement les coups. Il faut que tu t'en sortes tout seul. » Jules lui échappait à elle aussi, rusé qu'il était, et il allait où il voulait, nullement ému par les pierres qu'on lui jetait ou par les insultes au sujet de son grand-oncle, cet ermite maboul.

Loretta lui criait que s'il n'était pas sage, son père ne rentrerait jamais. Son père, disait-elle, ramènerait un autre petit garçon et chasserait Jules à coups de pied – qu'est-ce qu'il penserait de ça ? « J'irai coucher dans la grange des Benton », répliquait Jules, en garçon pragmatique. Il ne semblait nullement inquiet. Loretta, abandonnant la partie, se demandait pourquoi elle avait pensé qu'il le serait. À quoi bon ? Cela ne faisait de bien à personne. Elle lui donnait à boire de la bière pour le calmer s'il était ingérable, et il lui arrivait de le fesser quand il ne cessait de sortir de son lit. Elle se forçait à prodiguer des gestes d'amour aux petites filles, en excluant Jules, mais il semblait savoir qu'il était son préféré, le seul véritable homme dans ce tombeau d'hommes silencieux ; Howard, parti pour la guerre, n'était pas plus silencieux dans son absence qu'il ne l'avait été présent. Jules faisait trembler la maison en courant partout. Loretta et Maman Wendall se regardaient, partageant une secrète fierté sournoise d'avoir produit au moins ce garçon – le reste ne comptait guère.

Un samedi, tout le monde sauf Fritz alla à la ville pour voir une chose spectaculaire qui s'était produite – un avion biplace s'était écrasé quelque part. Le camion des pompiers volontaires était arrêté sur le bord de la route, les hommes travaillaient parmi les décombres et les débris en flammes, et des gens que la fumée noire et ondoyante d'un feu de carburant avait irrésistiblement attirés, les entouraient. L'air vibrait spasmodiquement sous l'effet de la chaleur. Il semblait frémir dans l'attente violente de voir une

chose affreuse. Les pompiers étaient tous vieux ou d'âge mûr et les gens dans l'assistance étaient soit vieux soit d'âge mûr, tous des garçons, de sorte que cet accident parut à Loretta un événement qu'elle pouvait contempler d'un air vague, son regard n'étant accroché par aucun corps d'homme, le sien n'étant aucunement impliqué. Elle était parfaitement libre, protégée. Elle était elle aussi un peu lourde maintenant, après tous les repas de féculents de Maman Wendall, et elle ne se souciait jamais de se maquiller ou de s'arranger les cheveux. Elle était devenue une paysanne au pied solide, halée par le soleil, et, le nouveau bébé, Betty, dans les bras tandis que Maureen trottnait à côté d'elle et que Jules courait en avant, elle se dirigea vers le lieu de l'agitation, attirée par le bruit. Howard pouvait être étendu en ce moment même au milieu d'une catastrophe toute semblable, flambant, expulsé par l'explosion de ses os paresseux, mais cette pensée était réellement invraisemblable. On disait que les victimes de l'accident étaient des officiels, des membres du gouvernement, des hommes différents de Howard et voués à une mort soudaine et flamboyante – à la différence de Howard, qui rentrerait probablement dans ses foyers tout pareil à ce qu'il était en partant.

Loretta s'arrêta à la limite de la foule, les yeux écarquillés. Elle ne désirait pas vraiment voir grand-chose. Le feu lui suffisait. Elle n'avait jamais su que l'air pouvait briller ainsi, frémissant de chaleur ; et elle n'avait jamais vu ni entendu un tel feu ! Ainsi, c'était là ce que représentaient ces photographies d'avions en flammes – ce bruit ondoyant, glouton, d'un feu d'essence et d'huile, son bizarre qui lui faisait penser à des draps claquant sur une corde à linge. Le pré grillait autour de l'avion. Des herbes s'embrasaient et se recroquevillaient en une seconde, la flamme illuminant leur cœur sombre, puis les aveuglant et, la seconde d'après, les réduisant à néant. Elle restait pétrifiée, et ne voulait rien voir de plus. Tous les autres poussaient, jacassaient. Des enfants couraient de-ci de-là. Jules, lui ayant lâché la main, s'était glissé au premier rang. Elle vit une femme le repousser brutalement, mais il reprit aussitôt son équilibre et se faufila de nouveau. Loretta l'appela : « Jules ! Reviens ici. » Puis elle le perdit de vue. La foule piétinait l'herbage et se pressait vers l'intérieur du rond, cherchant à voir le centre même de l'épave en flammes, insatisfaite de devoir se contenter d'une partie du spectacle. Quelqu'un cria. Il y eut un chœur d'exclamations de surprise, d'étonnement, une sorte de désespoir. Loretta se détourna, ne voulant pas voir, mais pas trop bouleversée et vaguement incommodée par la chaleur, par tous ces gens et par l'absence de Jules : « Pourquoi tout était-il un tel tracas ? » se demandait-elle ; pourquoi était-elle toujours malheureuse ?

Elle revint en ville. Elle rencontra Connie à la pharmacie, causant avec un garçon à la poitrine creuse qui travaillait là, et lui demanda si elle n'avait pas vu Jules. Jules s'était échappé. Non, Connie ne l'avait pas vu. Loretta se mit à vagabonder avec Betty dans les bras et Maureen trottnant à son côté ; elle se sentait bancale sans la traction de Jules de l'autre côté. Les gens revenaient de l'incendie. Ils parlaient encore des corps. Loretta ne tenait pas trop à entendre

les commentaires, mais elle discerna que l'un des hommes avait eu le haut du crâne emporté, tranché tout net « comme avec une hache ». En entendant cela, Loretta détourna la tête d'un air guindé. Son visage grimaça d'horreur, puis reprit son air d'indifférence.

Jules restait introuvable. Maman Wendall le cherchait à droite et à gauche, tandis que Loretta, exténuée, s'asseyait dans le camion. Ils allèrent au bureau du shérif déclarer l'absence du garçon. Après quoi, ils rentrèrent à la ferme. Loretta souffrait d'un sentiment irréel, confus, de perte : plus de mari, plus de fils, cela était-il possible ?

Elle ne dormit pas de la nuit suivante. Maman Wendall fit du café et ne cessa de bavarder alentour, veillant en robe de chambre et pantoufles. « Ne t'en fais pas, les gosses reviennent. Ils reviennent toujours », disait Maman Wendall. Loretta était trop fatiguée pour l'écouter. Peu avant l'aube, la vieille femme finit par aller se coucher, et Loretta s'en fut errer dehors. Elle déambula dans la partie praticable de la ferme ; elle vérifiait son corps en tâtant ses hanches, ses cuisses et son estomac, se demandant qui elle était et comment elle en était venue à être tellement épuisée et vieille alors qu'elle n'avait encore rien vécu de définitif. Elle avait cru au caractère définitif de certaines choses qui l'aurait établie, mais elle s'était trompée. Rien n'était encore définitif. Rien ne l'avait encore établie. Elle regarda par hasard dans une des granges, et là elle vit quelqu'un – c'était Jules. Il était assis dans le foin, le dos tourné, un petit enfant, complètement immobile, simplement assis là, tellement immobile. Elle l'entendait dire quelque chose, se parlant à lui-même. Un marmottage rapide, effrayé... une sorte de discussion étouffée. Sans doute bégayait-il, ce dont elle avait horreur, les débuts de mots achoppant sur eux-mêmes et s'entassant de sorte que rien ne pouvait se libérer, comme s'il s'étranglait, un garçon si petit suffoquant dans l'urgence de trouver les mots. Il était souvent arrivé à Loretta, tombant sur lui à l'improviste, de l'entendre se parler à lui-même. Si elle attirait son attention, il se levait et s'en allait avec dignité. Mais, à présent, elle avait un peu peur de le surprendre ainsi, seul et sans besoin d'elle. Et il y avait quelque chose de sombre et d'étrange dans l'endroit où il se cachait. Pourquoi n'était-il pas venu jusqu'à la maison ? Il se cachait d'eux et se parlait à lui-même, discutant de quelque chose. Il paraissait en même temps furieux et apeuré.

Elle se sentit glacée. Elle ne l'appela pas. Ç'aurait pu être l'enfant de quelqu'un d'autre, l'enfant d'une étrangère. Elle s'appuya contre l'encadrement de la porte pourrie et sentit monter en elle un certain vertige, séparée de Jules par la volonté de solitude de son fils, par le fait qu'il fût si peu enfant. Quelques jours plus tard, l'aidant à s'éveiller d'un cauchemar, elle crut comprendre ce qui l'avait tant effrayé : cette tête d'homme coupée en deux, le haut tranché net. Jules s'était évidemment approché tout près et l'avait vue. Elle le réconforta, mais sans pouvoir comprendre comment ce triste fait s'était si profondément ancré dans l'esprit de l'enfant, alors qu'il s'était déjà effacé du sien.

La campagne avec ses collines au loin et ses routes de terre sans fin le formèrent. Toute sa vie, les paysages à découvert l'aveugleraient, semblant menacer d'un perpétuel délire l'enfant encore piégé dans son corps d'adulte. Il fit sa première fugue à six ans, et il fut découvert à quinze miles par une fermière. « À qui appartiens-tu, petit ? » lui demanda la femme avec douceur. Il écarquilla les yeux en silence sur cette femme, comme s'il ne la pensait pas réelle. Parler ainsi, avec de pareils mots, d'une voix si mélodieuse ! Pour lui, il y avait en elle quelque chose de musical et de lointain – une paysanne ordinaire en jupe et chandail d'homme, frissonnant dans l'air frais du grand matin, le visage mûr et reflétant la pensée comme ne l'avait jamais fait celui de sa mère – et il balbutia son nom, honteux et confus. Elle le ramena elle-même chez lui, à la haute, lugubre et vilaine maison Wendall, qui offensait les regards, même parmi les horreurs de Huron Road, et là, elle le remit à sa mère et à sa grand-mère – ainsi finit l'aventure. Quand sa mère déversa sur lui des pleurs de colère, il dit : « Je regrette, Maman, je regrette », et le fait qu'il l'eût rendue malheureuse et qu'ils fussent tous deux irrémédiablement liés lui tomba dessus comme un coup. Il aimait sa mère, mais il ne cessait de penser à la femme qui l'avait ramené à la maison, une vieille femme sérieuse, aux sourcils froncés, une vraie campagnarde. Sa mère avait un visage joufflu et pâle, sur lequel les larmes convergeaient parfois sans difficulté, plissé de rides autour de la bouche, et Jules détestait voir cela. Il détestait voir sa mère malheureuse, parce qu'elle était si désarmée, si faible.

Il rêvait de repartir, de retourner à cette ferme ou à une autre semblable. Le soir, il écoutait *Le Chasseur solitaire* et, à l'école, il feuilletait des piles de vieux livres dans une pièce de derrière, avide d'apprendre tout ce qu'il pouvait ; désireux de tout loger dans sa mémoire, il empruntait aux autres enfants des albums de bandes dessinées. La prochaine fois qu'il partirait, il courrait droit à travers la campagne, et il enverrait une carte à sa mère pour qu'elle ne se fasse pas de souci. Mais dans quelle direction courrait-il ? Il rêvait d'être le Chasseur solitaire. Il jouait à être un cheval, puis à être l'homme qui montait le cheval, et à l'école il acquit une pratique régulière de la course, parce que les garçons plus âgés le pourchassaient durant de longues minutes haletantes, en silence. Ils abandonnaient avec une admiration boudeuse, sans jamais pouvoir l'attraper. Ils disaient : « Il court comme un cerf ! » Il se retournait parfois vers eux avec des yeux féroces, et ils fondaient sur lui en ricanant avec mépris, le laissant parfois partir sans lui faire de mal. Il avait un rire haletant, haché. En colère ou excité, il se mettait à bégayer. Ils lui disaient : « Comment va le vieil ermite ? Tu es son petit garçon, ou

quoi ? » Ces sarcasmes qui touchaient un point sensible pouvaient le rendre fou, et il se ruait sur eux, donnant des pieds et des poings. Ils commençaient à dire de lui avec étonnement : « Jules Wendall est un petit cinglé. »

Quand il était calme, toutefois, il pouvait passer pour un enfant ordinaire. À l'école, il travaillait à son album de coloriage (c'était le principal enseignement en classes primaires), emplissant l'intérieur des contours de personnages et d'animaux avec la même application que les autres enfants, bien que parfois il le fit de la « mauvaise couleur » – il apprit qu'il y avait de mauvaises couleurs et de bonnes couleurs, et qu'il était important de ne pas les mélanger. Et il était fasciné par les cartes – les vieilles cartes déchirées de la salle de classe que l'on pouvait abaisser devant le tableau noir, ou celles des guerres dans les journaux, ces minuscules répliques aplanies d'un terrain qu'il pourrait un jour voir en réalité. La guerre l'intéressait sans qu'il sût trop ce que c'était. Il pouvait observer sur les cartes l'avance ou la retraite des armées et s'imaginer avec elles, franchissant les montagnes ou les rivières, ces armées qui s'écoulaient en nombre, cumulant toutes les distances du monde. Loretta lui permettait parfois de jouer avec le paquet de cartes – elle-même faisait tout le temps des patiences – et il imaginait un jeu vague et compliqué dans lequel une carte retournée signifiait la victoire pour une année, la défaite pour l'autre, et il voyait une modification dans la carte du journal. Il n'avait pas de pouvoir sur les cartes, bien qu'il les retournât. Il ne pouvait rien à ce qu'elles étaient et, dans un sens, il ne pouvait s'empêcher de les retourner. Il restait assis pendant des heures à la vieille table de la salle à manger, dans une sorte d'hébétude, très tranquille, concentré, à manier les cartes, le regard allant des cartes au plan publié dans le journal du soir, louchant, absorbé par ce qu'il faisait. Quelque part sur cette carte, son père, son père même était en marche.

Mais quand Loretta parlait de son père en *soldat*, portant un fusil et envoyé Dieu sait où, il s'escrimait à le croire mais n'y arrivait pas. Il s'efforçait de penser à son père en soldat, mais il ne voyait qu'un homme au ventre flasque dans la pièce de devant, buvant de la bière et attendant. Qu'attendait son père ? Son père ne jouait même pas avec le paquet de cartes, comme Loretta et Jules. Ce qui se jouait pour lui, quelles cartes étaient retournées, il n'éprouvait même pas assez d'intérêt pour le découvrir – c'était fait pour lui, peu important. Et ainsi son père avait attendu. Et sa mère, maintenant, se promenait à travers la maison, en un rêve mi-morose, mi-satisfait, attendant, pieds nus ou dans de vieux mocassins surmenés du genre de ceux que portait tante Connie ; son grand-père partait travailler quelques matinées par semaine (il faisant du gardiennage au lycée), et son oncle Fritz, ce vieillard embarrassant et marmotteur, dormait en une sorte de sommeil perpétuel dans la pièce de derrière – tous attendaient, mais attendaient quoi ?

Seuls Jules et sa grand-mère, cette vieille femme bruyante, étaient éveillés. Ils étaient les premiers à voir apparaître sur la route une voiture ou un camion ; les premiers à aller à la porte si quelqu'un s'engageait dans l'allée. Tous deux se réveillaient tôt, pressés de se lever – mamie Wendall pour

commencer la cuisine du jour, pour faire les conserves de fruits, par exemple, ou se mettre à la lessive, et Jules pour vérifier les pièges qu'il tendait près du ruisseau – parce qu'il leur semblait que le temps filait fiévreusement, et qu'il n'y en avait pas assez. À certains moments, trop agité pour tenir en place, il transformait en pitreries son exaspération d'avoir à attendre les autres – il passait son temps à attendre ses sœurs, à attendre sa mère, qui avaient tout le temps nécessaire. « Reste tranquille, Jules ! » lui criait sèchement Loretta, que son impatience rendait gauche. Mais il pouvait rester des heures allongé dans la pièce de devant à lire un livre ou à examiner des cartes, choses qu'il volait souvent à l'école ; il avait l'air intense et tranquille d'un enfant qui prépare quelque chose. En général, il pouvait passer pour un enfant ordinaire. Son visage, ses yeux intelligents, ses genoux égratignés et croûteux, tout cela était signe d'une vie ordinaire. Mais une certaine fièvre l'envahissait souvent, surtout au moment du coucher, et quand les gens le grondaient, il ne pouvait se retenir de les imiter, avec un petit visage tendu, hardi et insolent. Même si sa grand-mère s'écriait : « Seigneur ! une bonne fessée va te faire passer cette arrogance ! »

Un jour qu'il jouait dans une des granges, une grange qui avait été partiellement incendiée des années auparavant, sa sœur Maureen était venue le regarder faire. Parfois il affectait de ne pas la voir, faisant comme si elle n'était pas là, parfois il l'entraînait dans ses jeux, content de l'avoir avec lui. Il ne savait pas lui-même s'il l'aimait bien ou si elle l'embarrassait. Il était un peu jaloux du pouvoir lent, tenace, passif qu'elle avait – elle obtenait ce qu'elle voulait par son air triste et provocant, et non pas en geignant et en sautant de-ci de-là comme il le faisait ; il sentait qu'elle n'était pas aussi intéressante pour les adultes que lui, mais ces gens l'aimaient mieux. Maureen venait le voir jouer au magicien. Il était magicien ; il pouvait créer des choses avec ses mains, dans l'air, les silhouettant maintes et maintes fois en traits rapides et adroits. Maureen qui, assise, l'observait, ne pouvait rien créer, elle. Elle observait. Il était si insistant qu'il arrivait presque à lui faire croire qu'elle voyait quelque chose. « Tu la vois, maintenant, la cabane à lapins ? Regarde-la, idiot, elle est là, juste devant toi ! » Il était accroupi dans le foin. Maureen abaissait sur lui ses yeux écarquillés, des yeux verts, doux et assez vides ; c'était une fillette pas trop propre, en robe de coton très courte, pieds nus, avec sur la jambe une longue croûte pointillée prête à être arrachée. Jules, soudain irrité, sortit de sa poche une boîte d'allumettes qu'il avait chipée dans la cuisine. La tenant haut dans une main et décrivant de l'autre des cercles magiques autour, il prononça à voix forte tout un vocabulaire compliqué qui avait principalement trait aux rois, aux dames et aux valets – les cartes pour lui mystérieuses et puissantes – et Maureen se pencha davantage, le scrutant, fascinée.

Il prit une allumette et l'enflamma.

« C'est vilain, dit Maureen.

— Pourquoi est-ce vilain ? dit Jules.

— Toi, tu es vilain.

— Je brûle moi-même la cabane à lapins – elle est à moi, je peux la brûler ! »

Il lui semblait que la flamme de l'allumette lui appartenait, qu'elle avait quelque chose à voir avec les mots qu'il avait prononcés. Personne d'autre ne connaissait ces mots. Il fixait l'allumette, et quand la flamme lui brûla les doigts, cela lui parut en quelque sorte une erreur, une insulte. Il agita l'allumette et en enflamma aussitôt une autre. À quelques mètres, se grattant un pied avec les doigts de l'autre et souriant, sa sœur écarquillait les yeux. Il sentait qu'il la possédait, à présent. Elle ne pouvait détourner le regard, l'eût-elle voulu.

Il laissa tomber l'allumette dans le foin : « Je peux faire cela aussi. Je peux tout faire », dit-il.

Il s'accroupit devant la petite flamme, perdu dans un soudain respect pour la puissance du feu. Il essaya de l'entourer de ses mains pour le contenir. Mais le feu prit, croissant. Il se mit à pétiller. Jules resta là, les yeux rivés dessus, jusqu'au moment où l'idée lui vint qu'il avait fait une bêtise. Il se dressa alors sur ses pieds et s'efforça d'éteindre le feu en le piétinant. Le foin était sec, et le feu prenait avec une énergie échappant à sa maîtrise. La peau lui cuisait sous la vive chaleur, devenue si soudainement indépendante, sans plus rien à voir avec lui ou avec ses paroles.

« On ferait mieux de sortir d'ici ! » dit-il.

Mais, encore sous le coup de sa magie, il fonctionnait au ralenti. Lui et Maureen contemplaient les flammes. Un tas de foin s'enflamma dans une petite explosion étouffée, un pouf ! qui stupéfia Jules. Il n'avait jamais rien vu de semblable. L'autre feu qu'il avait vu, l'autre incendie, était celui de l'avion, et celui-là avait été bouillonnant et rageur, avec des flammes de la hauteur d'une maison, impossibles à maîtriser. Le souvenir de cet autre incendie le tira de sa torpeur.

Il dit vivement à Maureen : « Tu ferais bien de te tirer d'ici. »

Elle restait là, pétrifiée, les yeux écarquillés. Peut-être attendait-elle qu'il la touchât pour la délivrer : « C'est toi qui as fait tout ça ? demanda-t-elle avec lenteur.

— J'ai dit que tu ferais bien de te tirer.

— Tu pourrais tout brûler tout seul ? Comme ça ? »

Le feu commençait à s'étendre, contournant toujours le garçon, comme conscient de son pouvoir, mais au-delà de son champ de vision l'incendie bondissait avec une énergie que la mince flamme de l'allumette n'avait jamais suggérée. Des graines de foin et la poussière de bois d'un chevron s'enflammèrent dans un étalement rapide comme celui d'un liquide, courant vers le toit tapissé de toiles d'araignée, tel un éclair à l'envers qui frappa Jules par sa beauté. Reculant, il saisit la main de Maureen, mais elle le repoussa, les yeux rivés sur le feu.

« Tu pourrais l'arrêter maintenant ? dit-elle.

— Espèce de bébé, ce que tu peux être idiote ! Tu veux brûler ? » s'écria-t-il.

Il la força à se lever. Ils se glissèrent par une fenêtre de derrière et se cachèrent.

La grange parut soudain exploser en flammes. Jules et Maureen étaient cachés non loin, le long d'un mur de pierre, observant en silence. Les gens accoururent hors de la maison, mamie Wendall vociférait, Connie était stupéfiée, Loretta, toujours prise à l'improviste, boutonnait sa robe de chambre. Jules murmura à Maureen : « On pourra dire que c'était l'orage. On pourra dire que c'étaient des chasseurs. »

Le camion d'incendie arriva trop tard. La grange était détruite. Quand l'agitation fut terminée et que tout le monde fut rentré, Jules sortit pour recevoir sa raclée. Ce fut sa grand-mère qui la lui administra. L'événement se déroula en silence et dans la sueur, sans personne alentour. Mamie Wendall avait dit à Loretta : « Je ne veux pas que tes braillements s'ajoutent aux siens. Rentre dans la maison ! » Jules réussit à ne pas pleurer pendant un temps, résistant à la terrible douleur de la canne dont se servait sa grand-mère. Elle lui hurlait dessus : « Allons, pleure donc, petit vaurien ! » Il entendait la canne siffler vigoureusement dans l'air un instant avant qu'elle ne lui tombât dessus. De ses fesses, le long de ses cuisses et de ses jambes, le sang se mit à couler, rapidement, et ce fut seulement quand il sut ce que c'était qu'il commença à pleurer. Il avait très peur. Mamie Wendall finit par abandonner et jeta la canne dans sa direction avec dégoût – la fessée était terminée.

Elle hurla : « Tu finiras sur la chaise électrique, et j'abaisserai la manette moi-même ! »

Loretta, n'ayant rien à faire et voulant se soustraire à l'autorité de mamie Wendall, se rendait souvent à pied à la ville avec les enfants. Elle allait au drugstore et payait des Coca-Cola à tous ; une fois installée là, elle regardait alentour comme si elle s'attendait à tomber sur une connaissance – mais elle n'était nullement étonnée de ne voir personne – et elle sortait les lettres qu'elle portait dans son sac. Elle les étalait sur le dessus poisseux de la table. Elles avaient été si souvent pliées et dépliées qu'elles étaient sur le point de tomber en morceaux. Elles venaient du *pays*, disait-elle. Elle les lisait à leur intention, le visage grave et concentré pour l'occasion :

Chère Loretta,

Comment vas-tu ? Longtemps qu'on ne s'est pas vus. Comment va Howard ? Je commence à en avoir marre de cet endroit, comment ça va, toi, à la campagne ? Écris-moi, s'il te plaît. Sais-tu que Sissy E. est entrée au couvent ? Il n'y a plus beaucoup de gens à voir par ici. J'en pleurerais, tout est tellement ralenti !

Et une autre lettre dont Jules était las, tant il la connaissait par cœur :

Chère Loretta,

Devine : je suis à Detroit ! Tu ne t'es pas demandée qui pouvait t'écrire de Detroit ? Il y a ce Léonard dont j'ai fait la connaissance et qui vit à Detroit depuis une éternité. Viens me voir un jour. Il y a des tas de choses qui se passent ici. Tu serais étonnée de la quantité de nègres. Viens me voir, Loretta, et envoie sa mère au diable.

Elle auscultait ces lettres, écrites au crayon sur un mince papier bleu, et levait les yeux vers Jules comme pour voir ce qu'il en pensait. Jules, ayant fini un Coca-Cola, en attendait un second. Elle le lui achetait parfois, si la lettre et son contenu l'avaient réconfortée. Et ils voulaient tous rester loin de la maison aussi longtemps que possible, bien que ce fût difficile avec un bébé qui s'agitait et Jules qui bouillait de devoir rester assis au même endroit. Loretta ne voulait pas le laisser courir librement en ville depuis qu'il s'était perdu, même si elle savait qu'il s'était enfui exprès et qu'il avait pris soin de les éviter. « De toute façon, tu pourrais te faire renverser par une voiture », disait-elle. Elle examinait ses lettres. Elle se léchait les lèvres en réfléchissant. Un jour, dans le compartiment où elle s'asseyait toujours, elle étala les lettres devant elle, et tandis qu'elle les lisait, avec un mouvement léger des lèvres,

elle se redressa soudain, et Jules vit un changement se dessiner sur son visage. Elle fronça les sourcils, ses yeux firent rapidement le tour de la table, les paumes de ses mains appuyées dessus. Elle venait sans doute de prendre une décision.

Ce soir-là, après le souper, elle annonça à Maman Wendall qu'elle partait : « Les enfants et moi, nous allons à Detroit », déclara-t-elle.

Suivit une longue soirée bruyante, une bataille de mots et de menaces – Loretta téméraire et stridente, Maman Wendall belligérante quoique restant assise, défigurée par la colère. Jules alla aussitôt regarder sur la carte où se trouvait Detroit. Il fut un peu déçu que ce ne fût pas plus loin. Loretta ne cessait de se rebiffer, son visage légèrement déformé par un sourire qui semblait appartenir à quelqu'un d'autre : « Oh ! fichez-moi la paix, espèce de vieille carne ! finit-elle par s'écrier. Je suis libre d'aller où je veux !

— Tu as déjà fait la putain, et maintenant tu vas recommencer !

— Fermez-la ! Ne parlez pas de moi de cette façon devant les gosses – et ce n'est pas vrai, il n'y a rien de vrai là-dedans ! » cria Loretta d'une voix perçante.

Elle était très pâle, hurlant, le dos au mur de la cuisine. Les enfants regardaient en silence. Leurs yeux allaient de leur mère à leur grand-mère et revenaient à leur mère ; ils essayaient de supputer laquelle gagnerait. Loretta cria : « Toutes ces années passées à vous supporter, vous et votre grande gueule ! Maintenant, vous et votre gueule, vous pouvez la boucler, bon Dieu de vieille rosse, vache ! Garce, garce, garce ! »

Éclatant en sanglots, elle s'enfuit hors de la pièce.

« Tu le vois, ta mère est cinglée », dit tranquillement grand-maman Wendall à Jules.

Mais le cœur de Jules battait d'excitation ; il savait qu'il ne dormirait pas de la nuit. Il se leva vers cinq heures et s'habilla pour attendre les autres. Mamie Wendall lui prépara son petit déjeuner, en silence, pesamment, et quand elle entendit quelqu'un se réveiller en haut, elle lui dit : « Tu pourrais toujours rester ici, ne pas partir avec elle. Tu pourrais rester ici avec moi.

— Non, dit Jules.

— Tu n'es pas obligé d'aller là où *elle* t'emmène. Tu es aussi le fils de ton père.

— Non », dit Jules avec tristesse.

Pour éviter la honte, Papa Wendall les conduisit jusqu'au dépôt d'autocars le plus proche au lieu de les laisser s'y rendre à pied, comme Loretta l'en avait menacé. Ils s'habillèrent donc tous comme pour l'église et se regardaient avec des sourires timides, Loretta semblant faire elle-même partie des enfants. Papa Wendall n'avait rien à leur dire. Il les déposa à l'arrêt de bus et s'en fut.

« Merde à toi, vieux salaud ! » cria Loretta avec joie. Alors, les enfants, c'en est fini *d'eux*. Nous voilà entièrement libres. »

Quand ils approchèrent de Detroit, l'après-midi était déjà très avancé. Jules avait mal à la tête, le bébé était fiévreux, les gens assis à côté d'eux

n'arrêtaient pas de leur jeter des regards courroucés – il y avait toujours un gosse pour pleurnicher ou pour donner des coups de pied dans un siège ; ils ne pouvaient s'en empêcher. Jules ne pouvait s'en empêcher. Loretta se tenait enfoncée dans son fauteuil avec le bébé dans son giron, épuisée par le voyage, les cheveux en désordre et la figure congestionnée. Elle répétait sans interruption : « Rita va prendre soin de nous, quand on sera arrivés. » Mais le chemin jusqu'à Detroit n'était pas facile. Ils commencèrent à entrer dans une ville, et puis ne cessèrent d'y pénétrer, de plus en plus profondément, sans jamais trouver le centre. Jules écarquillait les yeux derrière la vitre. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Aucune carte ne l'avait préparé à ces rues, à ces larges boulevards, à ces constructions, à toutes ces voitures, tous ces camions, tous ces gens, blancs et noirs, ces femmes aux lèvres peintes et aux sourcils dissimulés sous un épais trait noir qui attendaient pour traverser la rue dans des chaussures à hauts talons, et ces jeunes hommes aux cheveux informes qui retombaient lourdement derrière les oreilles, l'air très dangereux. Il avait un violent mal de tête.

Hébété, Loretta murmurait sans cesse : « Dès qu'on sera arrivés, on appellera Rita... J'ai le numéro là... Elle sera si contente de nous voir, elle prendra vraiment soin de nous... » Mais le car continuait de franchir des carrefours, s'arrêtant, repartant, au point que Jules croyait devenir fou. Il ne pouvait supporter cela. Il voulait l'espace vide et tranquille de la campagne, fût-il ponctué par les pas pesants de sa grand-mère, par le ronflement de son grand-père et par le souvenir flou et inquiétant de son père, un homme en uniforme de soldat. Maureen se mit à pleurer. Elle pleurait avec lassitude, comme un enfant qui éprouve trop souvent le besoin des larmes. Loretta lui dit en la pinçant : « Cesse de brailler ; c'est une ville merveilleuse et une merveilleuse occasion, et Rita s'occupera vraiment bien de nous. »

Après quelques heures passées dans une grande gare routière à recomposer indéfiniment le même numéro de téléphone, un vrai cauchemar pour Jules durant lequel il était persuadé que la police allait venir les arrêter tous pour les renvoyer à la ferme, Loretta finit par entrer en contact avec sa mystérieuse amie. Elle se mit à sauter de joie dans la cabine, comme une adolescente. « Rita ! C'est moi ! Moi, Loretta ! » Jules s'efforça de ne pas écouter, parce que leur vie dépendait de cette communication ; mais il devait rester à côté de sa mère pour le cas où il se produirait quelque chose de terrible. Sur la banquette, le bébé s'était finalement endormi, la figure rouge, et Maureen était assise à côté, ses yeux pâles et sérieux de vaincue fixés sur sa mère. Loretta criait sa joie. Quelque magie se tramait, pensa Jules. Certains mots. Des incantations. Une femme à l'autre bout du fil, une femme qui avait écrit exactement cinq lettres sur papier bleu, et maintenant ceci : la fin du voyage en bus. Une brusque douleur lui enserra la tête, comme dans un étou.

Ils arrivèrent au domicile de Rita, situé dans une rue active et encombrée ; le bébé fut enfin changé, les enfants nourris de bifteck haché, et Jules, couché, feignit de dormir en écoutant parler les femmes, dont l'une était sa mère.

« Non, dis donc, je ne blague pas, disait l'étrange femme, il n'admet aucun désordre et ne prend rien à la rigolade, non *rien*. J'ai parfois une trouille de tous les diables, c'est vrai. Mais au moins c'est un homme, un vrai. Ils sont devenus rares, par ici.

— J'ai trente-quatre dollars et quelques cents. Laisse-moi voir...

— Non, mon chou, reste tranquille. Seigneur ! »

D'une radio, quelque part, venait le gémissement d'une musique étouffée, une chanson d'amour populaire. *Si tu m'aimes et si je t'aime...* Jules se concentra sur la voix de Rita, faisant abstraction de celle de sa mère. Cette femme disait deux choses, l'une dans les mots et l'autre cachée derrière, et il craignait que sa mère n'entendît que les mots mêmes : « Non, pour sûr, ça lui sera égal. De toute façon, il est absent jusqu'à vendredi. Non, je ne sais pas exactement. C'est tout à fait lui ça, il ne parle pas beaucoup, il n'explique jamais rien. Les hommes qui parlent beaucoup ne valent rien, d'ailleurs. Écoute, Loretta, est-ce que je ne t'ai pas dit de venir me voir ? Et tu me connais, je ne mens jamais... »

Ils passèrent donc la nuit là, et Jules pensa avec mélancolie à la grande maison dans la campagne, à son lit là-bas et à la campagne elle-même, où il y avait de l'espace partout, et où il n'y avait pas de rues encaissées et étouffantes. Et quand vint le matin, ils se levèrent et s'apprêtèrent à sortir ; Loretta se comportant comme une maniaque écervelée, parlant trop. Rita n'arrêtait pas de dire : « Mais, mon chou, tu pourrais rester au moins jusqu'à vendredi, vraiment », et Loretta n'arrêtait pas de répondre avec un petit gloussement nerveux : « Il est temps que je me débrouille toute seule. Je suis assez grande. » Jules se crispa en entendant son rire stupide, presque hystérique. Elle dit : « Seigneur, j'ai presque vingt-cinq ans d'âge », et ils finirent par sortir, arpentant la rue d'un pas traînant, leur mère en chaussures à talons hauts et dans une robe froissée par le voyage en bus, les cheveux tirés en arrière en un chignon flasque, les lèvres enduites d'un rouge qui commençait à se crevasser.

Elle leur trouva une chambre au-dessus d'un établissement funéraire. Le premier endroit qu'elle regarda, et elle vit un écriteau : *Chambre à louer*. Elle s'y précipita comme dans la crainte que la chambre ne fût déjà louée avant même qu'elle n'entrât. La pièce, meublée, comportait un lit. Elle y mit tous les enfants. Il n'y avait pas de couverture, mais cela ne faisait rien ; Jules étendit le chandail de sa mère sur Maureen et le bébé.

« C'est une jolie chambre, n'est-ce pas ? » dit Loretta.

Jules dit : « Ouais ! » et s'assit sur le bord du lit, enfant de près de huit ans réfléchi et ravagé, qui se demandait combien de temps ils pourraient tenir. « Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? » demanda-t-il.

Loretta se regardait dans le miroir d'un poudrier. Tournant le dos à Jules, elle semblait, avec ses mouvements précis, solidifier la forme de son corps, faire ressortir l'épaisse et lente courbe de ses hanches. Elle s'était changée, et elle portait maintenant une robe avec des imprimés à fleurs, toute or, orange et

rose, et ses doigts tapotaient activement ses cheveux – elle les avait peignés, ces cheveux panachés blond et brun, de façon à les laisser pendre sur les épaules. Elle avait l'air de prendre ses instructions dans le reflet du petit miroir.

« Vous, les enfants, vous allez dormir, maintenant. Vous n'avez pas eu assez de sommeil la nuit dernière.

— Dormir *maintenant* ? fit Jules.

— Eh bien, surveille les filles, alors. »

Elle les quitta. Elle sortit dans la rue. Toute la nuit dernière, elle avait pensé à Rita et à l'homme de Rita, son esprit tournant vertigineusement autour d'eux ; elle avait entièrement oublié Howard. Elle ne pensa même pas à ôter son alliance.

C'était le début de l'après-midi. Elle descendit la rue, les sens en éveil et pourtant pas éveillés, dans une sorte d'étourdissement de lumière et d'animation – tant de gens, de voitures, de hauts bâtiments, tant de choses à voir ! – et elle tourna dans une rue latérale, déjà épuisée. Le temps passait. Elle était égarée, mais elle n'y pensait pas. Elle sentait vaguement que quelque fil invisible la ramènerait aux enfants, et en tout cas Jules était assez raisonnable pour surveiller les filles. Finalement, elle s'aperçut qu'un homme marchait à côté d'elle en la regardant du coin de l'œil, de façon particulière. Son cœur battait. Elle regarda devant elle, puis dans sa direction. L'homme était à peu près de sa taille ; il était vêtu d'un complet brun qui pouvait être de bonne qualité, elle n'aurait su en juger – elle n'avait pas vu d'hommes en complet depuis des années ! –, et il la dévisagea d'un regard sérieux, plaisant, en silence, peut-être même avec une certaine timidité, jusqu'au moment où elle dit : « Bonjour ! » Cela déclencha tout. Il ralentit le pas, fit un tour sur lui-même pour lui faire face. Elle dit encore : « Bonjour... Quelle belle journée... » Elle arborait un large sourire. L'homme dit avec circonspection : « À quoi pensiez-vous ? » Elle le regarda fixement pendant un moment. Puis elle resta bouche bée ; elle ne pouvait penser à rien. Elle se reprit enfin et dit : « Dix dollars... dix... » Et il répéta, un peu penché en avant pour mieux entendre : « À *quoi* pensiez-vous ? » Elle dit : « Dix dollars... ? » et sa voix finit dans un chevrottement humiliant, dans une question.

L'homme lui saisit le poignet : « C'est bon, tu es cuite, dit-il.

— Quoi ?

— Le panier à salade est juste devant, au coin de la rue. Viens. »

Elle ne pouvait bouger. Elle ne se débattait pas, son corps était simplement frappé de stupeur, lourd. Il se mit à la secouer violemment. Il n'était plus circonspect. Il ne se préoccupait pas des passants qui pouvaient l'entendre. Il dit d'une voix méchante : « Allons, viens ! Derrière le coin de la rue ! Tu es cuite ! »

Elle arriva à dire : « Lâchez-moi et j'irai seule – il y a des gens qui regardent ! »

Au coin se trouvait la fameuse voiture, avec les mots *Police de Detroit*

peints en blanc sur le côté. Loretta y fut conduite pour être officiellement introduite dans la ville de Detroit.

À douze ans, Jules tomba amoureux pour la première fois. Ses sentiments se fixèrent sur une jeune religieuse qui leur faisait la classe – une femme grande et vive, au regard étonné, qui jouait parfois du piano pour l'assemblée ; elle était la maîtresse de sa sœur Maureen. C'était le piano qui l'avait attiré vers elle. À son entrée dans la salle pour les rassemblements du jeudi matin, Jules l'avait remarquée, admirant la course rapide de ses doigts pâles sur le clavier. Il était transporté par le voilement de ses manches noires et par l'éclair blanc des sveltes poignets. Livré à lui-même en classe, tout en faisant semblant de travailler à un devoir, il laissait dériver sa pensée vers elle et vers les passages mélodieux et compliqués de sa musique qui lui paraissaient exotiques, stupéfiants, dépassant tout ce que lui ou les gens de sa connaissance pouvaient jamais atteindre. Il y avait en elle, dans sa personne même, quelque chose de magique. Elle lui semblait faire corps avec la musique qu'elle jouait.

Tous les soirs, Maureen avait quelque chose à dire sur sœur Marie-Jérôme. C'était une jeune religieuse à l'humeur assez vive en dépit de son aspect frêle. « Aujourd'hui, la sœur a encore pleuré », relatait Maureen, avec intérêt et curiosité. Pourquoi donc les sœurs avaient-elles parfois des crises de larmes ? Pourquoi allongeaient-elles parfois sans raison une giflette à certaines élèves, accourant entre les bancs pour tomber sur une fille qui n'avait rien fait ?

« Vous y allez fort, vous les gosses, pour faire pleurer les sœurs ! disait Loretta. Vous mériteriez toutes une bonne raclée.

— Mais je ne sais pas pourquoi elle a pleuré. Elle a simplement pleuré, voilà tout », dit Maureen.

Après l'école, Jules se précipitait dans un drugstore, situé à plus d'un kilomètre du lieu où il travaillait. Quoique légalement trop jeune pour un emploi, on lui payait un quart de dollar ou un demi-dollar l'heure s'il arrivait assez tôt pour aider à l'emballage et au déballage... Il avait à manipuler des caisses de vaisselle, de jouets et d'articles divers. Les leçons du jour, les menaces proférées, les cris sur les résultats du terrain de jeux, le passage froufrouant de sœur Marie-Jérôme dans le couloir et la moindre chose qu'il avait pu apprendre sur elle, tout cela se heurtait dans sa tête. « Comment va ta maîtresse ? Elle a encore pleuré ? » demandait-il avec dédain à l'une des camarades de classe de Maureen.

Sa mère ne se donnait plus la peine de pleurer. Elle l'avait fait durant des années ; elle avait maintenant cessé. Son père était comme un grand mur penché sur le point de s'écrouler sur eux ; mais vu qu'il ne s'était jamais écroulé, ils avaient renoncé à le craindre et à pleurer à son sujet. En tout cas,

Loretta y avait renoncé. Jules associait les larmes de sœur Marie-Jérôme – il lui fallait les imaginer, car il ne les avait jamais vues personnellement – à un parfum d'exotisme que sa mère n'avait jamais eu. Et les femmes, dans les films, pleuraient souvent. Elles pleuraient admirablement. Au piano, les mains habiles et violentes de la sœur commandaient au clavier, et chaque note était magnifiquement frappée dans le crâne de Jules pour être rejouée pendant qu'il se débattait avec les caisses pour les décharger ou fouiller dans les paniers pleins de papier déchiqueté et de carton. Il lui arrivait de se couper. Un jour, il marcha sur un clou, qui transperça son soulier et sa chaussette, mais rien ne s'ensuivit, sinon un peu de sang. Parfois, à la maison, il découvrait sur ses jambes de grandes contusions mystérieuses. Mais, tant qu'il travaillait, une étrange excitation le tenait. Les autres gosses se dissipaient et chipaient des choses quand personne ne regardait ; mais Jules, dans une sorte d'hébétude, bandait ses muscles pour bien faire son boulot. Quand il avait la sœur Marie-Jérôme en tête, il était toujours un bon garçon.

« Dis donc, Jules, prends-en une, essaie ceci », disait une des vendeuses.

Elle avait seize ou dix-sept ans, et elle aimait venir le taquiner. Elle lui donnait des cigarettes. Jules, qui fumait depuis deux ans, mais qui n'avait pas les moyens de s'offrir des cigarettes, feignait la timidité et les acceptait. La fille frottait une allumette et la portait à sa cigarette, observant son visage avec un sourire particulier : « Alors, comment va ta mère, ces jours-ci ? lui demanda-t-elle.

— O.K., dit Jules.

— Et ton père ?

— O.K.

— J'ai vu ta famille, à l'église. Est-ce que ta mère va avoir encore un bébé ? »

Jules trouvait que c'était une question à ne pas poser. Il fit un signe affirmatif de la tête, embarrassé.

La fille lui adressa un large sourire, comme s'il y était lui-même pour quelque chose.

« Vous espérez un garçon ou une fille ?

— Un garçon, je pense.

— Tu en connais un rayon là-dessus, hein ? Sur ce truc-là ? » dit la fille.

Elle avait un visage presque joli, aux traits aigus et bosselés, avec de longs cheveux bruns qui lui tombaient sur les épaules. Elle portait au poignet un bracelet d'identité que lui avait offert son ami. Sur son avant-bras on voyait un petit tatouage représentant un cœur percé d'une flèche, avec à l'intérieur les initiales R.J. comme dentelées ; elle l'avait montré un jour à Jules, mais il était généralement recouvert. Elle dit que le directeur du magasin, une vieille vache, n'aimait pas cela : « Un jour, je te tatouerai », dit-elle à Jules.

La ruelle derrière le magasin était toujours immonde. De grandes caisses, des cageots démolis, des poubelles retournées, tout cela en vrac ; les chiens semblaient rechercher ce bout de ruelle, et Jules ne cessait d'y trébucher.

Quelques garçons, tous interchangeables, travaillaient avec lui et le plus grand était Ramie Malone, un ami. Ramie s'était fait une réputation à l'école. Il braquait les voitures, parfois il piquait même les radios ; c'était sa spécialité. Il avait treize ans. Tard le soir, il allait et venait dans le voisinage, à quelques pâtés de maisons de chez lui, où il y avait beaucoup de voitures en stationnement devant les tavernes. Il travaillait seul et vendait sans difficultés sa marchandise à un ami de son frère. Tout le dévouement de Jules envers sœur Marie-Jérôme était menacé par les récits alléchants de Ramie : « Si cette affaire que je mijote réussit, tu ne me reverras pas ici de longtemps », promettait-il. Il exhibait à Jules des couteaux à cran d'arrêt que quelqu'un lui avait donnés. Il s'animait en évoquant les dernières nouvelles qui ne figuraient pas dans les journaux, au sujet d'hommes qu'on avait découverts dans les malles de voitures à quelques pâtés de maisons seulement de chez Jules, ligotés avec du fil de fer barbelé et tués d'un coup de revolver, ou d'enfants de leur âge poussés du haut d'un toit par des nègres. Il parlait à Jules d'une raclée administrée dans les environs à un nègre, tous les hommes lui assénant des coups de crosse sur tout le corps et sur la figure, « jusqu'à ce que l'œil de ce salopard ait sauté de l'orbite sur la joue, juste ce qu'il fallait. *C'est pas quelque chose ça ?* » Ramie avait un cousin, ou un ami à lui avait un cousin, qui était agent de police. Il savait tout.

Il racontait tout à Jules au sujet des nègres. « Ce qu'ils veulent le plus, c'est attraper des gosses comme toi ou moi, des gosses blancs, pour nous scalper. Ils font ça. On a trouvé un homme avec la moitié du cuir chevelu arraché, et il a dit que c'étaient des nègres qui l'avaient fait. Il faut avoir l'œil aux aguets avec ces sales canailles. » Jules sentait la terreur l'aiguillonner à la promesse de tels ennuis ; il semblait les guetter en regardant alentour. À la vue d'un Noir dans la rue, il ouvrait un œil prudent, se demandant quand ça allait se produire. Quel secret les nègres avaient-ils ? Où était le mystère ? Quelques années auparavant, il y avait eu une émeute sur le pont de Belle-Isle, et les gens en parlaient encore, toujours avec colère. Jules aurait voulu la voir, cette émeute.

Pendant le travail, il ne pouvait se retenir de tourner autour de Ramie. Il lui demandait sans cesse : « Qui est-ce qui a été scalpé, *qui* ? » ou « Mais *quels* garçons ont été poussés du haut d'un toit ? » Il frémissait dans l'attente de la réponse de Ramie, laquelle était généralement évasive et insultante. Et parfois, faisant désespérément fond sur le savoir supérieur de Ramie, il lui demandait : « Pourquoi la maîtresse de ma sœur pleure-t-elle à l'école ? C'est sœur Marie-Jérôme. Tu la connais ? Elle est frappée, ou quoi ?

— Elles sont toutes frappées, déclarait Ramie.

— Mais elle... Pourquoi pleure-t-elle ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Toutes ces putains n'ont besoin que d'une chose. »

À la maison, Jules furetait autour de sa mère quand elle était de bonne humeur, quand elle était seule, à écouter la radio ; il voulait comprendre les

manières des femmes. Loretta aimait écouter le « Hit Parade ». Il se demandait si sœur Marie-Jérôme avait le même goût, si elle était autorisée à l'écouter. Il traînait autour de sa mère, et il lui demandait de temps à autre : « Tu veux que je fasse quelque chose ? » Elle était toujours flattée quand lui ou Maureen lui posaient cette question. Elle passait la plupart du temps étendue sur le sofa, à boire de la bière, appuyant la bouteille sur son ventre, arrachant l'étiquette avec les ongles tout en écoutant la radio. Seule durant la journée, elle était paresseuse et débonnaire. Elle écoutait des chansons ou des émissions comme « Maman Perkins », « La famille d'un homme » et « Dr. Malone ». Jules l'aimait ainsi, étendue et paresseuse, à sa portée. Certains jours, elle ne se donnait pas la peine de faire à dîner, elle ne se sentait pas bien, elle n'en avait pas le courage, et Maureen et Jules allaient à la cuisine se confectionner quelque chose, jouant avec la nourriture. Ils faisaient un dîner en vue du plaisir de leur père. Ces soirs-là, quand il n'apparaissait pas, ils gardaient le plat au chaud dans le four, sans même qu'on le leur demandât ; Jules faisait beaucoup de choses dans la maison sans qu'on le lui demandât. Il avait horreur d'être obligé de faire quelque chose, et il avait appris qu'il était plus simple de faire les choses lui-même. Cela faisait tenir sa mère tranquille, étendue et contente ; cela faisait tenir son père tranquille. Mais la masse de son père surgissait dans son esprit, sombre et menaçante comme n'importe quel nègre, et il pensait : *Un de ces jours, il va mourir.*

Il aimait sa maison et il aimait l'école. Mais il était toujours fatigué à la maison et toujours fatigué à l'école. Après ce matin du printemps 1950 où il était tombé amoureux de sœur Marie-Jérôme durant un rassemblement, son épuisement fut complexe ; il était debout une bonne partie de la nuit et il lui fallait travailler après l'école, mais il était toutefois plein d'entrain et d'enthousiasme et ce n'était que quand commençait l'exercice du catéchisme, de l'histoire et de la grammaire que son esprit commençait à le lâcher. Il pensait aux manches voletantes de la religieuse et à ses doigts sur le clavier. Il pensait à son visage pâle et grave, à ses yeux qui se levaient brièvement avec une sorte de timide frayer quand il la voyait dans le couloir ou à la messe. Il aidait à servir la messe au couvent les lundi et mercredi matin. Quelques heures après, à son bureau, il repensait à cette aube mystérieuse dans l'église (la plus ancienne de Detroit !), une église en brique rouge de proportions énormes, très sombre, remplie d'ombre et d'une odeur de moisi, avec un vieil Irlandais grincheux et imprévisible qui disait la messe, donnant parfois aux enfants de chœur un coup de coude pour les activer, et la file froufroulante et muette des religieuses s'avancant entre les bancs pour la communion. Parmi elles se tenait sa bien-aimée sœur Marie-Jérôme. Il dormait trois ou quatre heures par nuit, et ses pensées l'emportaient ailleurs durant la journée, particulièrement quand des grains de poussière tourbillonnaient autour de sa tête dans le soleil. « Je l'aime, je l'aime », se disait-il, faisant retentir dans sa tête les notes tristes et sonores d'une cloche d'église, projetant de courir à travers le bâtiment jusqu'à la classe des cinquième, sous prétexte de retrouver

sa sœur une fois les cours terminés. C'était un garçon assez grand pour son âge, un peu excitable, à la voie aiguë, parfois irritante ; il avait la peau claire et des yeux clairs et graves, bien qu'il ne pût toujours les mettre au point sur ce qu'il regardait.

En septième, ils étudiaient l'histoire de l'Amérique. L'exercice commençait au premier rang, tout à fait à droite, et faisait le tour de la classe jusqu'au dernier rang à gauche, pour revenir au premier rang. Cela continuait indéfiniment, sans jamais s'arrêter. À la fin de la journée, ce n'était que suspendu pour recommencer le lendemain. En cas de week-end ou de congé, cela reprenait simplement le jour suivant au pupitre suivant. Chaque enfant prenait un temps assez long pour répondre. Jules s'efforçait d'écouter mais au bout d'un moment, sa pensée commençait à s'effriter lentement en charmants fragments érotiques. Il ne voulait pas associer sœur Marie-Jérôme à ce qu'avait dit Ramie, les deux idées, les deux réalités, mais elles s'assemblaient spontanément et le laissaient déconcerté et tremblant. La sœur qui enseignait en septième était vieille ou en avait l'air. Sa voix ressemblait à celle du père de Jules. « Qui était Abraham Lincoln ? » demandait-elle, sa figure grossière et duveteuse tournée vers l'élève qui devait répondre. Un enfant répondait lentement, comme s'il était obtus : « Abraham Lincoln était un président. Des États-Unis. »

À l'élève suivant : « Quel président était-il ?

— C'était le... seizième président des États-Unis. »

Et au suivant : « Quand est l'anniversaire d'Abraham Lincoln ?

— L'anniversaire d'Abraham Lincoln est le 12 février. »

Et l'exercice continuait de tourner, de tourner autour de la classe, suivant les rangs de droite à gauche et de gauche à droite, implacablement, tandis que Jules tenait la tête levée, s'efforçant d'écouter. Ils avaient tous leurs vieux livres dépenaillés ouverts devant eux ; ils y jetaient un coup d'œil pour trouver la réponse à la question de la sœur, certains suivant lentement du doigt les lignes sur les pages maculées. Ils étaient tous effrayés quand c'était à eux de réciter. Jules rêvait de sœur Marie-Jérôme, de ses larmes et de sa musique, et parfois, quand venait son tour, il était pris à l'improviste, il sursautait et il devait regarder son livre pour trouver la réponse. Ce n'était pas tout à fait ce que la sœur attendait de l'exercice : elle voulait que tout le monde connût les réponses et les récitât en se tenant droit, le regard fixé sur elle. Elle l'observait donc en fronçant les sourcils, acerbe, méfiante et immobile à sa chaire, et, après quelques secondes de panique, Jules répétait la réponse sans regarder son livre, prononçant la seule réponse juste, les seuls mots qu'il convenait de prononcer à ce moment précis : « Abraham Lincoln fut assassiné alors qu'il était en fonction. En 1865. » Après quoi, il retournait à ses songes.

À midi, on les conduisait dans un « réfectoire » où ils prenaient un casse-croûte apporté de chez eux dans un sac de papier, et au bout d'un quart d'heure on les menait au « terrain de jeux ». Au-delà de la clôture, dans Howard Street, des camions à destination du pont pour le Canada passaient

avec fracas, et Jules se sentait mordu de jalousie envers ces adultes qui pouvaient ainsi parcourir le continent et même aller à l'étranger. Ils n'avaient besoin de revenir à aucun domicile particulier. Dans leur camion, ils étaient élégants, libres, la distance qu'ils couvraient était divine et magique. Mais en traînant avec les autres garçons, leurs blagues et leurs batailles venaient chasser de telles pensées de son esprit, et, quand il se sentait particulièrement bien disposé, il combinait pour eux des plans d'attaque. Il se considérait comme une sorte de chef. Un général, un amiral, un ministre de la guerre. Il amenait ses amis à tendre des embuscades aux autres gosses ou à revenir en catimini dans le bâtiment de l'école, ce qui était défendu. Il établissait des tactiques pour eux ; parfois, il traçait des plans à suivre. « Maintenant, toi, il faut prendre ce chemin, la traverse, disait-il sévèrement en donnant une bourrade à l'un des garçons, et toi, tu prendras l'autre route. Je ne veux pas de pagaille. Les déserteurs seront fusillés. » Il se trouvait être plus grand que la plupart de ses camarades, et quelque accident de la voix ou de l'énergie le maintenait en avant d'eux ; il les houspillait au point que, ne pouvant plus le supporter, ils se liguèrent contre lui, puis se dispersaient pour revenir un ou deux jours après, incapables de lui résister, attirés par ses idées et sa hardiesse. Il les menait dans le sous-sol de l'école, chantant : « Sus au Tigre ! Sus à l'Euphrate ! Le Mississippi ! Les Jardins suspendus de Babylone ! » Ses mots magiques les entraînaient, effrayés et gloussant. S'ils étaient pris, c'était toujours Jules qui recevait le blâme.

« Tu as le diable au corps », lui dit un jour la mère supérieure.

Il était assis dans son austère bureau, prisonnier. C'était une femme de large carrure, comme la grand-mère de Jules, et, à sa façon, tout aussi forte et brutale ; il était obligé de la respecter. Ce n'était pas tout à fait une femme, comme sa mère et sœur Marie-Jérôme, mais il la respectait. Elle frappa ses mains tendues, son épaule et le côté de sa tête de trois coups vigoureux.

« Pourquoi te mets-tu toujours dans des coups fourrés ? Pourquoi ne peux-tu rester tranquille en ce moment même ? Pourquoi es-tu si mauvais ? lui demanda-t-elle avec colère.

— Je regrette, ma sœur », dit Jules.

Il avait été pris en train de fumer dans les cabinets des garçons. Le portier lui était tombé dessus.

« Qui t'a appris à fumer ?

— Personne, ma sœur.

— Qui t'a donné des cigarettes ?

— Personne, ma sœur.

— Tu les as volées ?

— Non, ma sœur.

— D'où les tiens-tu ? »

Silence. Jules était assis sur la chaise au dossier dur, se demandant quel air il avait, si sa figure était rouge, si les autres pourraient voir la marque des doigts de la sœur sur sa joue. La sœur se pencha par-dessus son bureau avec

un grognement et le frappa encore sur le côté de la tête. Il retomba contre la chaise. Son nez se mit à saigner.

« Tu n'as pas de mouchoir ?

— Si.

— Eh bien, sers-t'en ! Tu es cochon à ce point ? »

Il tint son mouchoir contre son nez, heureux d'avoir quelque chose pour se cacher, effrayé, malheureux, et pourtant un peu excité par cette attention. Pourquoi ressentait-il toujours cette excitation chaque fois qu'on le regardait, même si c'était d'un regard précédant un coup ?

« Tu veux donc finir sur la chaise électrique ?

— Non, ma sœur.

— Eh bien, moi, je crois que si. Je crois que c'est ce que projette le diable que tu as au corps. »

Elle parlait avec sérieux, sur un ton plat même. Il était clair pour Jules qu'elle n'élaborait rien, qu'elle n'imaginait rien ; elle se rappelait quelque chose. L'avenir de Jules lui était connu comme son passé. Elle savait tout. Jules, dans un reniflement, aspira le sang qui menaçait de faire des taches. Ça lui arriva au fond de la bouche, et il dut l'avalier. Cela faisait tourner la tête, le goût de ce mauvais sang. Il allait être ivre.

La sœur parlait d'un garçon qui avait été dans cette même école, dix ans auparavant. Il était maintenant au pénitencier d'État, à vie ; à la vérité, il aurait dû être envoyé à la chaise électrique. Mais à sa mort il irait en enfer : « Tu veux finir comme ça ?

— Non, ma sœur.

— Un certain nombre de garçons ne grandissent que pour mourir sur la chaise électrique », dit la sœur d'un air lointain.

Il pensa soudain au bel éclair électrique qui le tuerait : il avait souvent vu les préparatifs d'électrocutions au cinéma et dans les bandes dessinées. Pendaions, pelotons d'exécution, gaz – tout cela aussi était promis, et dans d'autres pays on pouvait subir le garrot ; mais la chaise électrique, sa similitude évidente et pesante avec les chaises ordinaires, le fascinait. La mère supérieure regardait par-dessus la tête de Jules ; puis elle ramena sur lui son œil froid et distant.

« Ta sœur Maureen est dans la classe de sœur Marie-Jérôme, n'est-ce pas ?

— Oui, ma sœur.

— Ta sœur est une très bonne petite. Une bonne élève.

— Oui, ma sœur.

— Et ton autre sœur, Betty, fait beaucoup d'efforts.

— Oui, ma sœur.

— Pourquoi es-tu différent ? »

Elle resta un moment silencieuse, le contemplant. Les femmes contemplaient et jugeaient, il avait découvert cela ; les hommes frappaient, mais sans y réfléchir. Leurs coups étaient sans signification ; il fallait les éviter, voilà tout. Mais les femmes pensaient tout le temps, pesant, jugeant,

préparant. Jules était assis très droit, son mouchoir sur le nez. Il attendait. À son esprit vint soudain l'idée étrange que peut-être sœur Marie-Jérôme en aurait assez de tout cela, de toute cette foutaise, de ce vilain bâtiment et de ces vilaines religieuses, de la marmaille bruyante, des gosses morveux, de la messe matinale, de la puanteur des cabinets, que peut-être un jour il la verrait dans la rue, déambulant comme les autres jeunes femmes, attentives mais sans but, les yeux rivés sur les voitures qui passaient. Le visage pâle et nerveux de sœur Marie-Jérôme ferait bien dans pareil cadre : il y avait trop de figures exagérément maquillées. Jules avait déduit d'innombrables disputes entre sa mère et son père ou entre ses parents et la famille de son père que sa mère avait autrefois « fait le trottoir » et qu'elle n'avait même pas été capable de réussir là. « Quelle vache, quelle vache stupide ! Si c'est pas un comble ! » Son père s'en était moqué maintes fois ; il sortait cette vieille histoire chaque fois qu'il était ivre. Cela semblait lui plaire. Aussi Jules imaginait-il sœur Marie-Jérôme dans une tenue semblable à sa tenue de religieuse, avec une longue jupe noire, des manches et une sorte de capuche, se dirigeant vers les rues du centre, timide et un peu arrogante, et lui, Jules, s'approchait d'elle et lui disait : « M'man aimerait beaucoup que vous veniez à la maison avec moi. Vous pouvez souper avec nous tout de suite... » Et elle viendrait habiter avec eux : cela réglerait tout.

Après l'école, s'il ne pouvait obtenir du travail au drugstore, il traînait avec quelques autres garçons, allant et venant dans les ruelles, à l'affût de ce qu'ils pourraient trouver. Leur territoire était morcelé du fait de la circulation intense dans les rues et des camions parkés partout ; ils ne pouvaient voir loin devant eux. Ils jouaient dans les terrains vagues et à côté du pont, où des poissons morts et de grandes coulées d'huile dansaient dans le clapotement de la rivière. Ils traînaient dans les entrepôts, autour des camions parkés ; ils exploraient la gare de triage, la Trans-American Cartage Company, le garage des bus Greyhound, tout.

Ils collectionnaient les bouteilles de limonade et donnaient des coups de pied dans le caniveau à la recherche de papiers d'emballage jetés là, et ce afin de toucher une prime pour ce ramassage. Quand ils étaient d'humeur plus turbulente, ils entraient dans des épiceries modestes, et le plus petit faisait le guet devant pendant que Jules lui-même, tranquille et aveuglé par l'audace, ressortait avec une pile de dix cents fourrée dans sa poche. Quelquefois il était pris et malmené, mais la plupart du temps il s'en tirait sans dommage. Quand il s'échappait, il se sentait curieusement à plat, déçu. Le territoire de ses vagabondages s'étendait de la 21^e à la 10^e Rue.

Mais lorsqu'il était livré à lui-même dans la rue, son cœur n'en restait pas moins avec sœur Marie-Jérôme : quand il agissait mal, il se sentait coupable. Mais il ne pouvait s'en empêcher. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. Il allait à confesse et disait, en haletant, au vieux prêtre de l'autre côté du confessionnal : « J'ai été distrait pendant la messe. J'ai désobéi à ma mère et à mon père. J'ai négligé mes prières du matin et du soir... » Les

phrases sortaient de sa bouche une à une, identiques de semaine en semaine, et il gardait pour lui la fascination coupable envers sœur Marie-Jérôme, ses vols occasionnels et les taloches qu'il administrait à certains gosses qui ne voulaient pas lui obéir. Sur Dieu, il n'avait pas d'idées. Il n'y croyait pas et ne s'y intéressait pas. Le bout des doigts pressés contre ses paupières, il essayait d'imaginer, au plus profond de son cerveau, un être qui ne fut pas tout à fait lui-même et qui l'observerait, courroucé, détestable et aimant, mais il ne pouvait se le représenter, non, vraiment pas ; qui donc, pouvait aimer ou haïr Jules, hormis lui-même ? Quand il se retournait vivement dans la rue, c'était généralement pour ne voir personne – rien. Il n'y avait rien derrière lui. Rien ne le suivait. La nuit, s'il se réveillait brusquement, il n'y avait rien près de lui, respirant au-dessus de lui, observant. Il n'était que lui-même, libre. Mais il se pouvait cependant qu'il eût en lui un démon ; un démon étant, dans son imagination, une sorte de défaillance persistante, le projetant de côté, comme parfois les pneus d'une voiture déportent inexorablement le véhicule. S'il avait un démon, ce démon s'appelait Jules aussi. Ce démon pouvait l'entraîner jusqu'à la chaise électrique. Ramie Malone disait que si on tuait quelqu'un à Chicago, on allait à la chaise parce qu'on ne plaisantait pas. Chicago paraissait à Jules une ville attirante.

Le jeudi, il était impatient d'aller à la salle des rassemblements, avec le désir d'entendre la musique de sœur Marie-Jérôme. Il s'irritait du piétinement des autres élèves. Tous ces gosses idiots ! Ces petits saligauds de morveux ! Jules se tenait courbé en avant sur son banc, noyé d'amour pour les bras et les doigts prestes de la sœur. Durant l'assemblée, sœur Marie-Jérôme restait assise sur un côté de l'estrade, silencieuse et guindée. Les yeux de Jules, brûlants, restaient posés sur elle. Il ne la jugeait pas belle femme, mais il ne s'intéressait pas à la beauté ; il lui fallait quelque chose de pur et d'ardent, des lèvres sans maquillage, un front pâle et grave, un visage près de fondre en larmes.

Un jour, après l'assemblée, il monta sur l'estrade. Il dit à la sœur : « Ce morceau au piano, c'est si joli... »

Elle se retourna vers lui d'un air effarouché.

« J'aime écouter le piano », dit Jules, balbutiant presque.

Elle s'efforça de sourire :

« Vous avez un piano chez vous ? »

Elle rassemblait des partitions ; les articulations de ses doigts étaient blanches et proéminentes.

« Non, pas à la maison », marmotta-t-il.

Elle baissa la tête en silence, comme si sa réponse la déconcertait ; puis elle se détourna et disparut derrière le lourd rideau de velours. Jules eut envie de l'appeler, mais il ne put articuler un mot, il ne put formuler aucune pensée. Elle ne revint pas. Il s'en alla sans but au soleil, serrant les poings, les yeux fixés sur ses propres articulations et se demandant s'il pourrait apprendre à jouer du piano.

Après cela, il se tenait de temps à autre près de la chambre de la sœur, les bras croisés, l'attendant, elle ou quelque chose. Rien ne se produisit. Si elle le remarqua, elle n'en donna aucun signe. Elle passait rapidement, la tête baissée, le visage très pâle, portant des livres et des papiers. Jules frémissait jusqu'à l'âme au cliquetis de son long rosaire pendant.

Maureen venait à lui dans le vestibule et lui demandait avec curiosité :

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

— Va au diable ! » dit-il.

Sœur Marie-Jérôme donnait des leçons certains jours à quelques filles dans la salle de concert. Jules s'arrangea pour connaître ces jours. Il se blottissait dans l'obscurité au fond de la salle, les yeux écarquillés sur la scène à demi éclairée, sur la tête grave et courbée de la sœur et sur ses lèvres pâles, sans humour, tandis qu'elle disait : « *Un-deux, un-deux, un-deux* – que faites-vous donc ? » Les pédales du piano résonnaient sourdement, les notes étaient creuses et trop fortes. Jules se blottissait dans l'obscurité et rêvait de choses tendres, ses fantaisies ponctuées par les *un-deux, un-deux*, par le rythme implacable de sa voix à demi courroucée. Pourquoi était-elle si irritée, qu'était-ce donc qui la maintenait si pâle et retenue, si timide ? Il imaginait ses larmes coulant jusqu'à la violence, tandis qu'une musique brutale sortirait d'elle, tout ce qui était retenu par ce *un-deux, un-deux* de ses leçons de musique. Il croyait vraiment être amoureux.

Puis venaient les heures d'après l'école, une liberté acceptée à contrecœur. Maureen et Betty rentraient en traînant, et Jules restait quelques heures dehors à courir les rues sans débrider jusqu'au moment où, épuisé et parfois ensanglanté, il reparaissait à la maison (ils partageaient à présent une maison avec une autre famille) vers six heures. La première poussée de colère de sa mère devait alors s'être calmée, et Betty ou peut-être même Maureen seraient enfermées dans le placard à vêtements pour se « calmer ». Jules pouvait donc reparaître en toute sécurité. Il disait, par exemple, lorgnant le peignoir lâche et taché de sa mère et une certaine bouffissure arrogante de son visage : « Tu veux que je fasse quelque chose avant *qu'il* rentre ? » Cela les rapprochait, comme sur un radeau, contre *lui*. Il voulait lui donner ce sentiment. Et, attendrie par son ton courtois, sa mère l'embrassait parfois et lui disait que, oui, il y avait des ordures qu'il pouvait porter dehors. Ou il pouvait courir délivrer Betty ou Maureen du placard à vêtements.

Loretta n'était pas toujours ivre. Elle rentrait quelquefois de ses courses avec une jolie robe et de hauts talons, les cheveux lâches mais pas encore en désordre ; elle déposait tous ses achats sur la table de la cuisine pour que Jules et ses sœurs les examinent. C'était surtout de la nourriture. Il était fasciné par les boîtes de conserve et par les paquets enveloppés de cellophane que les doigts de sa mère tiraient d'un grand sac brun, et Loretta elle-même avait plaisir à sortir ces articles, ces surprises sans surprise. Elle leur disait : « Oh ! que vous êtes stupides ! Vous êtes fous, il n'y a rien là-dedans ! Qu'attendez-vous donc, hein ? Petites pestes ! Jules, tu es un grand bête ! Tu crois que c'est

Noël ou ton anniversaire ? »

Mais elle aussi était contente. Elle leur donnait des timbres verts ou jaunes, et les trois enfants se chicanait pour savoir lequel les collerait dans l'album. Ils étaient censés le faire à tour de rôle, mais dans son enthousiasme, Jules ne pouvait jamais se rappeler exactement de qui c'était le tour ; il soutenait toujours que c'était le sien. « Donnez-les à Jules, c'est lui qui fait le meilleur travail », disait toujours sa mère pour finir, ce qui faisait taire les filles. Elle était vive et manquait de fermeté, sa mère, et quand elle cédait, c'était généralement à lui ; Maureen était le bon élément, mais il y avait quelque chose dans son visage tranquille qui déconcertait Loretta. « Elle est tout le temps à me regarder, celle-là. Elle m'observe », se plaignait Loretta. Betty, gamine trapue, solide et bruyante, n'avait rien des traits de sa mère, ni de l'intelligence de Jules ; elle s'en sortait toujours en criant et en donnant des coups de coude. Jules et Maureen avaient tendance à la négliger. Elle n'avait aucune dignité ; elle ne comptait pas.

Quand leur père rentrait, il n'y avait pas toujours de grabuge. Quelquefois, il arrivait à l'heure pour le dîner ; il se mettait à table avec eux et mangeait ; après quoi, il s'asseyait dans la pièce commune et s'assoupissait sur un journal. Il avait une grosse tête hirsute avec des oreilles décollées qui lui donnaient l'air de tout entendre, bien qu'il devînt vraiment sourd, pensait Jules, ou qu'il se fit trop paresseux pour écouter. Jules ne pouvait croire que son père eût jamais été flic. Quelle rigolade ! Comment ce gros voyou aurait-il pu saisir un pistolet – comment aurait-il pu le sortir à temps pour s'en servir ? Jules était réservé et poli au voisinage de son père, craignant son irascibilité et sa cruauté, mais il ne mâchait pas ses mots devant sa mère et ses sœurs : « Ce vieux salaud me court, je vous le dis. Un de ces jours... »

Il y avait parfois du grabuge quand son père rentrait saoul. Ces soirs-là, il n'y avait qu'une seule chose à faire : sortir. Loretta allait de l'autre côté de la rue chez une amie, où elles jouaient aux cartes la plus grande partie de la nuit, en sirotant du Royal Crown Cola ou de la bière, et Jules et les filles restaient dehors si le temps le permettait. Ils vagabondaient dans la ruelle, libres, livrés à eux-mêmes. La plupart du temps, ils grimpaient sur le toit d'un immeuble où habitaient des camarades, et certains de ces enfants passaient la nuit là – les uns se glissaient dehors, les autres étaient obligés de sortir à cause des scènes brutales qui se passaient chez eux. Maureen s'asseyait le dos contre le rebord et dormait, les bras sur les genoux et la tête au creux des bras. Betty batifolait alentour. Jules plongeait des regards inquiets sur ce qu'il pouvait voir du voisinage et de Detroit, tirant des plans sur la comète – demain matin, il demanderait à sœur Marie-Jérôme s'il pouvait prendre des leçons de piano avec elle ; demain après-midi, il volerait quelque chose de gros et de vendable, une radio peut-être ; demain soir, il fendrait en deux le crâne de son père avec une hache, puis il disparaîtrait et traverserait le pays, en suivant une carte. Pourquoi pas ? Pourquoi ne pas traverser le pays, le monde, même ? Il aspirait à la liberté des camions, des trains et des avions. Pourquoi ne pas

fendre la solide tête de son père ? Pourquoi ne pas saisir la main pâle et mince de sœur Marie-Jérôme pour la porter à ses lèvres ?

Parfois, après quelques heures, ils pouvaient se glisser de nouveau dans la maison. Leur père était alors inconscient, et il n'y avait rien à craindre. Parfois, quand Maureen dormait à poings fermés, ils passaient la nuit dehors à « camper » et Jules, somnolent, prenait la garde. Il s'assoupissait, puis se réveillait en sursaut, le cœur misérable, avec un goût bizarre dans la bouche. Très tôt, avant l'aube, il réveillait Maureen et Betty. Ils redescendaient jusqu'à la ruelle et regagnaient la maison.

« Seigneur ! Ce salaud me court », répétait Jules à la ronde.

À confesse, il récitait : « J'ai désobéi à ma mère et à mon père... »

Il devait se rappeler son enfance comme un film de l'ancien temps, dont les images tressautent, un de ces films comiques dans lesquels des gens vêtus de façon extravagante ne pouvaient avoir ressenti aucune douleur, aucune angoisse. Comment des personnes aussi surannées pouvaient-elles être humaines ? Lui-même, Jules Wendall, avait-il jamais été un enfant ? Un véritable enfant ? Au sens où les autres ont été des enfants ? Et qu'est-ce que cela signifiait, d'avoir été un enfant ? Cela voulait-il dire que l'enfant Jules était encore avec lui, enfermé dans son squelette, gosse alerte, inquiet, aux yeux creux, doué de l'amour des cartes, de la musique, des femmes pâles et ardentes ? Devait-il toujours être en train de porter à moitié jusqu'à son lit une Maureen vacillante ? Devait-il toujours rêver d'écraser le crâne de son père, même après la mort de celui-ci ?

Un jour que ses pensées vagabondaient du côté de sœur Marie-Jérôme, il se laissa emmener par son amie du drugstore. Elle avait les cheveux tirés en arrière en queue-de-cheval. Elle était très agitée et parlait d'un meurtre commis dans le voisinage. « Oh ! je ne vais pas te dire ce qu'on a trouvé ! Pas tout ! D'ailleurs ce n'était pas dans les journaux ! » Deux jumelles de moins de douze ans avaient été tuées à coups de couteau peu avant l'aube. L'une avait été poignardée dans sa chambre et l'autre dans la rue, où elle s'était enfuie, poursuivie par l'assassin le long de tout un pâté de maisons, de sorte qu'une traînée de sang allait de sa chambre jusque sur le trottoir. Tout le monde en parlait ; la fille ne pouvait s'arrêter d'en parler. Elle donnait sans cesse des coups de coude à Jules. Elle répétait tout le temps : « On ne peut pas tout mettre dans le journal ! » Il n'y avait personne à la maison. Elle le fit entrer. Elle mit la radio. Elle dit à Jules, très effrayé : « Je vais te graver mes initiales dans la peau, mon petit. » Jules croyait que les filles souffraient en faisant cela ou en se le faisant faire ; mais il s'aperçut qu'il n'y avait entre eux aucune douleur. Il n'y eut qu'un soudain et doux film de sueur. Les petits cris de la fille voletèrent autour des quatre murs de la chambre, poussant Jules à défaillir à demi de terreur, lui soutirant toute sa force. Il ne se laissait jamais aller, Jules. Il ne pouvait forcer ses yeux à se fermer comme ceux de la fille :

ils n'arrêtaient pas de se rouvrir, en alerte et secs. Mais il était très faible. Il n'avait aucune force. Il voulait pleurer, mais tout en lui était sec, vide.

« Maintenant, tu m'aimes », dit la fille d'un ton léger.

Elle lui pinça la joue. Elle ressemblait à une fille au cinéma, légère et bondissante sur ses pieds nus, tapotant ses cheveux pour les mettre en place.

Jules la regardait, les yeux grands ouverts.

« Oui, tu m'aimes, tu vas penser à moi tout le temps, dit-elle. Quand tu entendras cet air à la radio, tu penseras à moi. C'est moi qui t'ai déniaisé, petit. Rappelle-toi ça.

— Oui, dit Jules.

— Toute ta vie...

— Oui », dit Jules.

C'était une journée brumeuse et grise, le genre de journée que Jules aimait, avec, dans le ciel, ce faible reflet métallique qui frôlait les bords des bâtiments et des voitures. Il avait un bon motif de sécher l'école, car il amenait sa grand-mère à la clinique. Aussi sifflait-il en sourdine et aspirait-il l'air pollué comme un bon garçon de quinze ans, bien vêtu d'une chemise soyeuse et d'un pantalon sombre légèrement fatigué, avec ses cheveux bruns, longs et peignés en arrière en ailes épaisses pour former sur la nuque une masse onduleuse. Il se voyait sans cesse de loin, des éclairs de lui-même – Jules Wendall – et il ne pouvait s'empêcher d'être satisfait. Il tendit galamment le bras à mamie. La vieille femme le saisit en marmonnant une plainte qui le refroidit quelque peu : « On aurait pensé que l'un *d'eux*, un de ces deux-là, aurait pu me conduire là-bas eux-mêmes. »

On était en 1953, à présent. Mamie Wendall, veuve, était à Detroit et habitait avec eux ; ses grosses jambes de saindoux étaient barbouillées de veines éclatées, ses cheveux gris et crépelés étaient rassemblés sur le sommet de sa tête, et son visage était sillonné de rides courroucées et pensives qui lui donnaient l'air d'un vieil homme aigri, mais nullement prêt à quitter la vie. Elle déversait dans l'oreille patiente et malheureuse de Jules toutes les vilenies de son veuvage et de son déclin dans l'état de belle-mère, poussée dans une chambre de derrière d'une maison sordide de la 20^e Rue, une rue sordide, et régentée par une femme sordide et de mauvaise tenue qui buvait trop. « Mais Dieu la bénisse, c'est ta mère, un point c'est tout », disait mamie Wendall, la bouche tordue, s'appuyant lourdement sur Jules : « En tout cas, tu as le mérite de tenir de notre famille – non pas de ton père, mais de *moi*. Toi et moi, nous avons la même intelligence.

— Je suis loin d'être aussi dégourdi que toi », dit Jules, avec la même raillerie qu'il pratiquait depuis des années, mais d'un air un peu distrait ; il se demandait ce que pouvait bien faire l'autobus : pourquoi y avait-il toujours une aussi longue attente ? Sa grand-mère était solide d'ossature et de cerveau, c'était vrai, mais elle s'usait à mesure que les mois passaient, et cette simple marche de la maison à Fort Street la laissait hors d'haleine. Elle pantelait comme un cheval, comme une vache, déconcertée de ce que son corps ne restât pas à la hauteur de l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Ils attendirent dans le brouillard de Fort Street ; Jules était conscient de la beauté de son jeune visage (encore que légèrement boutonneux) de sa coiffure en queue de canard, de ses vêtements soignés et un peu tapageurs qui le plaçaient dans un certain groupe au lycée – tout au sommet, se plaisait-il à penser, étant assez intelligent et vif. Il passait son adolescence dans l'ombre vague de véritables

bandits ou amis de bandits ; quelque chose en lui aspirait à ce genre de vie, fatale, marginale, enchanteresse. Il leur empruntait une partie de son vocabulaire, à eux, à leurs imitateurs ou au cinéma, et ses vêtements, sa démarche même avaient un air légèrement retardé, flâneur, léthargique, dédaigneux, poseur, un style de maquereau ; il était très satisfait de tout cela.

Il dit à sa grand-mère :

« Papa ne pouvait pas quitter son travail. Il a eu deux jours de maladie le mois dernier.

— Et elle ?

— Je peux t'amener aussi bien qu'elle, non ? Tu as dit que tu aimais prendre l'autobus. Tu veux une cigarette ou autre chose ? »

Grand-papa Wendall était mort d'un cancer de la gorge, et durant cette agonie prolongée de tous les instants, elle s'était mise à fumer. Elle étonnait tout le monde. Elle entretenait avec Jules une camaraderie d'homme à homme, de garçon à garçon, fraternelle, enfantine, pour Jules une conspiration insipide, mais pour elle un moyen, supposait-il, de se venger de la génération du milieu par qui elle estimait avoir été lésée, son fils et sa bru. Aussi acceptait-elle une cigarette avec un sourire affecté, comme s'ils jouaient ensemble un tour à Loretta. Jules était attristé de voir sa grand-mère sous l'aspect d'une femme aussi lourde dans son long manteau sombre et sans forme, son chapeau enfoncé au style indéfinissable, avec une voilette déchirée et des ailes de plume brun foncé. Quelle vieille femme elle était devenue ! Il aurait mieux valu pour elle être transformée en vieil homme ! Elle se plaignait de ce salaud de maire, de cet autre salaud de gouverneur, et surtout de ce salaud qui était président des États-Unis. Les impôts, trop d'impôts. La Sécurité sociale était une escroquerie, une blague. On lui jouait un tour. Si elle n'était une vieille femme, elle se battrait. Les États-Unis étaient mabouls, elle pouvait le dire d'après le journal, et l'Europe était maboule, une chose fichue : « Le monde entier est un tas d'ordures », dit-elle.

Dans Fort Street coulait un flot continu de voitures et de camions. La rivière n'était pas loin. Jules jeta un regard circulaire et son regard engloba la lourde travée, sans beauté, de l'Ambassador Bridge, le pont du Canada, une vue sous laquelle il avait vécu de nombreuses années. Il se demanda quelle était la route de sortie, quelle direction il devrait prendre. Malgré les plaintes amères de sa grand-mère, il était trop tard pour elle : elle ne s'évaderait jamais.

« Toute ma vie, j'ai vécu à côté d'hommes, disait la vieille femme avec colère. Je les connais. Les femmes, je ne les connais pas. Les femmes, je ne leur parle pas. C'est mieux de les laisser à l'écart. Tu es un homme toi-même, à ton âge, tu as du bon sens, je peux te parler. Pas vrai ? Mais ta mère... »

Elle en avait donc encore après sa mère. Jules dit évasivement :

« Oh ! laisse M'man tranquille !

— Est-ce qu'elle me laisse tranquille, elle ? Est-ce qu'elle me permet jamais d'oublier chez qui j'habite ? Je te le demande, si tu as du bon sens. Dis

la vérité. Est-ce qu'elle me laisse tranquille ?

— Je ne sais pas.

— Une maison de cinglés, grande ouverte comme ça. Des gens qui entrent et qui sortent, ces amies à elle, ces femmes n'ont rien de mieux à faire que de traîner leur cul en peignoir de bain et de boire de la bière tout l'après-midi en jouant tout le temps au rami. Pas étonnant que Howard reste dehors si tard, je ne l'en blâme pas. Et ta sœur Betty va mal tourner...

— Ça la regarde.

— Ta sœur Maureen est trop maigre.

— Elle est O.K. »

La vieille femme tirait sur sa cigarette. Jules constata du coin de l'œil qu'elle ne savait pas fumer avec grâce. « Pas de doute, mon garçon Samson s'est détourné de moi », dit-elle, enclenchant un autre de ses sujets favoris. Jules ne répondant pas, elle dit en confidence : « C'est lui qui a de la cervelle. Pour ça, il en a. Le pauvre Howard se trouvait derrière une porte qui ne s'ouvrait pas, le jour où on a distribué la cervelle. Quand Samson était tout enfant, j'ai oublié à quel âge, il s'amusait à réparer les choses. La voiture, le grille-pain, des trucs comme ça, le four, les fils de fer et tout ça. Maintenant, il est entré pour de bon chez Ford, et c'est une grande joie pour moi d'aller chez lui ; sa femme trouve que je devrais embrasser ses grands pieds ou quelque chose comme ça, mais je reste tranquillement dans le fauteuil à regarder autour de moi sans dire grand-chose. J'ai assez à penser. Elle sait ce que je pense *d'elle*. Mais je ne leur demande jamais rien – ils peuvent attendre que l'enfer gèle avant que je leur demande un cent, avec tout leur argent. Ils pourraient m'avoir chez eux dès qu'ils le voudraient. Ils ont une chambre en haut. Je ne suis pas encombrante, je peux faire ma cuisine, mais non, rien. Que je reste chez Howard, que je reste chez tes parents qui ont des ennuis à eux et un taudis dans la 20° Rue par-dessus le marché. Non, je ne fais que bavasser, Jules, ne me comprends pas de travers. Ne me comprends pas de travers... » et patati et patata dans son monologue facétieux, irrité, geignard, tandis que Jules se protégeait de ses insultes acerbes, les yeux fixés sur le lointain enfumé. Elle dit :

« Ce gosse qu'ils ont, qui est né avec le mauvais œil – c'est bien fait pour eux, *elle* avec sa figure maussade, et ces assiettes de cristal taillé et toute cette foutaise, dont elle fait tout un plat ! »

Loretta avait eu quelques années auparavant un bébé atteint d'une maladie de cœur, un garçon qui était mort à dix-huit mois.

« Ça va, mamie, dit Jules.

— On reçoit ce qu'on mérite. Tu verras.

— Ça va, je t'en prie.

— Eh bien, je n'en suis pas responsable ! Pas moi ! Dieu se vengera au moment qu'il choisira. Je ne rends pas de jugement et je n'attends rien », dit-elle d'un ton haineux.

Jules vit approcher l'autobus. Soulagement. Gratitude. Il guida la vieille

femme sur les marches et dans le couloir, craignant une chute – elle était déjà tombée plus d’une fois, rudement, et il avait incombé à Jules de la ramener à la maison. Sa grand-mère n’était pas une vieille femme à l’ossature légère, mais un vieil homme pesant dont les muscles mêmes semblaient agir spasmodiquement à son encontre. L’autobus sentait les gaz d’échappement et la sueur. Jules s’assit à côté de sa grand-mère, mais à moitié dans le couloir pour lui laisser de la place, et il s’abandonna à la course. « Un jour, je changerai tout cela », se disait-il avec un éclair de joie.

Il pensait à un lieu sauvage, à de la terre dans l’Ouest, à un ciel doré ou peut-être un champ de blé doré... des montagnes... des rivières... quelque chose qui ne serait pas répertorié sur les cartes.

L’autobus allait lentement. Arrêts et départs. Le regard de Jules balaya les voyageurs sans voir personne d’intéressant ; il les avait tous déjà vus. Il finit par fixer son attention sur une femme, une femme assez jolie. Il aimait les femmes. Il sentait son pouls s’accélérer à la vue d’une femme douée de quelque charme, et il pouvait en trouver chez presque toutes, dans un clignement nerveux de l’œil, dans le geste de tirer sa jupe. Ayant vécu si près de sa mère durant tant d’années, quoique à une distance avisée, il comprenait l’état de confusion dans lequel vivaient les femmes à Detroit. Elles étaient désorientées, ahuries, pleines d’appréhension. Il rêvait de leur offrir sa débrouillardise, de se mettre à leur service, de les aider pour un trajet en autobus, pour traverser une rue ou quand leur mari rentrait ivre. La seule chose qu’une femme paraît maîtriser dans une laverie automatique à Detroit, ce sont les machines ! Une femme au volant ne fait que donner l’impression d’être aux commandes ! À l’intérieur, son mécanisme est aussi vacillant et nerveux que celui de sa voiture, lequel peut avoir été brutalement assemblé par quelqu’un à la colère aussi muette que le père de Jules, qui travaille à présent à la chaîne d’assemblage chez Chrysler. Jules se prit à sourire en pensant aux femmes. Dans la pâle bouffissure de sa mère, il pouvait voir un joli visage – il n’avait pas besoin du rappel des photographies qu’elle aimait faire passer – et malgré la lourdeur de ses jambes il pouvait imaginer qu’elles avaient eu une certaine grâce dans les années d’avant sa belle-mère et le bébé affligé d’un mauvais cœur, et d’avant le ronflement de Howard qui tenait Jules éveillé de longues heures, entretenant la haine du fils pour son père. Sa sœur Maureen avait une beauté délicate et intelligente qui lui plaisait ; elle était sa sœur, et dans la rue il était fier de la défendre. Il s’intéressait moins à Betty. Elle était forte et vive et pouvait se débrouiller seule.

« Pourquoi crois-tu que Betty tournera mal ? » demanda-t-il à sa grand-mère.

Il lui cédait alors qu’il y était le moins préparé : il y avait quelque chose en lui, comme en sa mère, qui penchait vers la vieille femme craignant ce qui allait suivre.

La clinique était un bâtiment neuf d’un étage et de construction bon marché, avec un parking entouré d’une clôture qui semblait faite de carton

brun brillant, mais qui devait être du bois. Jules mena sa grand-mère à l'intérieur. Déjà épuisée, elle se laissa tomber d'un air vindicatif sur une chaise ; Jules dut rester debout. Les passagers de l'autobus étaient déjà là. Et d'autres personnes du même genre. Des gens de Detroit – des mères polonaises, des enfants polonais, de vieux chômeurs, des chômeurs entre deux âges, des lourdauds vivant des allocations familiales, les malades, les mourants, les gens prématurément blanchis et prématurément usés, tous étaient assis là, s'entre-regardant avec des yeux lugubres et soupçonneux. Les Blancs observaient les Blancs et les Noirs ; les Noirs observaient d'autres Noirs et les Blancs.

À chaque nouvelle entrée, tout le monde regardait l'arrivant avec une sorte d'espoir, puis les visages révélaient la déception ; c'était un rite mystérieux. Quelques malades venaient de l'intérieur du bâtiment et semblaient en avoir fini pour la journée. Ils enfilaient leur manteau à la façon humble et résignée de gens assistés, sortant sans prendre le temps de passer les deux manches, la tête baissée, le regard rancunier et craintif.

Jules s'assoupissait presque à rester debout, tant la lumière fluorescente était hypnotique, l'odeur des corps non lavés était oppressante et pourtant si narcotique ; il pensait rêveusement à la fille de sa classe qu'il adorait à présent, et il songeait à la vie dans laquelle il entrerait quand, à sa sortie d'école, il serait son propre maître, définitivement, un homme, menant une existence qui impliquait d'élever sa famille, puis d'échapper à sa sujétion. En premier lieu, il élèverait ses enfants de façon à les rendre semblables aux autres gens. Après quoi, il échapperait à leur sujétion. « Je changerai d'existence à la fin », se disait-il. Il irait en Californie.

Ils attendaient. La première heure s'écoula lentement. Des enfants maigrichons jouaient dans la salle d'attente. Ils renversèrent un cendrier. Leur mère, une femme très sèche et irritée, les calotta et les oublia. La réceptionniste se pencha sur son comptoir et dit d'une voix polie, mais tranchante : « Je vous prie de faire tenir ces enfants tranquilles. » Ils le restèrent pendant un moment, renfrognés et las, puis leurs jambes commencèrent à s'agiter, et ils furent de nouveau debout à batifoler. Un homme à la tête branlante fit soudain d'une voix haute : « J'attends ici depuis neuf heures. J'étais là avant qu'on n'ouvre les portes ! » La réceptionniste le dévisagea. C'était une femme assez jeune, avec un visage sévère et ridé. « Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ? Approchez, s'il vous plaît », dit-elle. L'homme ne parut pas entendre. Il avait un visage rubicond d'ivrogne et un nez boursoufflé, grêlé de pores et de points noirs. Il dit à la grand-mère de Jules, voyant quelque parenté dans son impatient froncement de sourcils : « Ils vous donnent des pilules qui contiennent de la farine, ici. Ici, on vous donne des bulles d'air dans le sang de façon à vous faire mourir. C'est gratuit. »

La grand-mère de Jules, dont on ne pouvait jamais prévoir les réactions, n'accorda aucune attention à l'homme.

La deuxième heure glissa dans la troisième. Jules était toujours debout, trop fatigué pour chercher un siège. Les enfants jouaient encore, passant d'un côté de la pièce à l'autre ; d'autres enfants s'étaient joints à eux. Un négroillon de cinq ans, blotti derrière la cuisse de sa mère, observait les enfants blancs. Il se suçait bruyamment le pouce.

Enfin on appela la grand-mère de Jules. Elle se leva ; il l'aida à entrer dans le cabinet de consultation, embarrassé de la voir si maladroite. Il ne savait jamais si elle exagérait la douleur ou si elle la réprimait. À son retour, le siège de sa grand-mère avait été pris par une grosse femme, alors il resta debout. Une patience étrange et tranquille s'éleva en lui. Il prit un numéro du *Saturday Evening Post* et lut un article sur le football. Il le lut avec attention, comme quelque chose d'une autre planète : mais il était toujours bon d'apprendre quoi que ce fût. Il ne s'intéressait pas aux sports. Tout ce gaspillage inutile d'énergie chez les garçons pour un but insignifiant lui paraissait stupide, mais certaines personnes prenaient cela au sérieux – pourquoi donc ? Il ramassa un numéro du *National Geographic* qui portait sur la couverture les empreintes d'un pouce sanglant. Les photographies le fascinèrent, tirant sur ses yeux comme pour s'exclamer : *Regarde, regarde ceci, regarde cet horizon, regarde cette formation de rocher, regarde ce chef africain, regarde, pourquoi es-tu ici ? Qui es-tu ?* Il reposa le magazine et feuilleta un exemplaire de *Time*. Il lut un article sur les nègres d'Amérique, « Une décennie de prospérité » : la réalisation de l'égalité, de la justice, de l'abondance à Harlem ; il lut le reportage annoncé par l'image de la couverture ; un Indien nommé Vinoba Bhave. « Je suis venu vous incendier d'amour », disait cet homme. Jules lut, fasciné : « Nous sommes tous membres d'une seule famille humaine. » Vinoba Bhave ne lisait que trois livres : les *Éléments* d'Euclide, les *Fables* d'Ésope et la *Bhagavad Gita*. Jules s'emballa ; lui aussi lirait ces livres. Il se les procurerait dès le lendemain. Vinoba Bhave disait : « Mon but est de transformer toute la société. Le feu ne fait que brûler... Le feu brûle et fait son devoir. Il appartient aux autres de faire le leur. »

Ces mots se gravèrent dans sa tête en dépit des reniflements de la grosse dame : « Le feu brûle et fait son devoir. »

Ce qu'il aimerait, pensa soudain Jules, ce serait non pas d'être vraiment un saint, mais de mener une existence séculière parallèlement à une vie de sainteté – une vie moderne, à tout prix – de façon à s'épanouir jusqu'aux limites de son enveloppe charnelle et à tout son champ de vision. Il le pouvait. Il ne lui faudrait que le temps et un peu d'espace pour se mouvoir. *Le feu brûle et fait son devoir...* Il pouvait croire en le feu et en lui-même. Lui aussi ferait son devoir. Aux États-Unis d'Amérique, on distribue des cartes compliquées dans toute station d'essence, il suffit de demander, toute cette précieuse information distribuée pour rien. Dans ce monde, il y a beaucoup d'informations, des montagnes de faits et de choses merveilleuses ; mais sur l'autre monde il n'y a rien, aussi Jules s'en détachait-il sans regret. Il avait foi en lui-même.

Il ne se fiait à personne d'autre. Renvoyé de l'école des sœurs pour avoir rossé un petit salopard d'Italien, il avait par là même été expulsé du service routinier de la messe dans le courant de la semaine. Tout cela était fini. D'ailleurs, il aimait mieux l'école communale. Les maîtresses ne pleuraient pas. Elles se lâchaient, mais elles ne pleuraient pas. Il ne regrettait que les longues jupes sombres, les manches et les rosaires cliquetants des religieuses, ces femmes asexuées, mais très féminines, froides et douées d'un bon cœur, mais qui se laissaient facilement entraîner à une violence blanche... chacune d'elles était une mère pour lui, prête à être adorée comme la Vierge Marie, même si elle avait l'haleine un peu aigre et si quelques poils noirs pointaient à son menton, peu importait. Elles lui manquaient vraiment. Mais il ne regrettait pas l'église, la messe matinale, les images de Jésus adulte ou bébé, glorieux, saignant, mourant ou ressuscité, au comble de la puissance. Il n'aimait pas Jésus. Il lui reprochait l'intérêt que lui portaient les religieuses. Lui, Jules, serait un homme meilleur, ou au moins un homme plus intelligent – pourquoi pas tous les royaumes de la terre ? Pourquoi pas ? Les royaumes de la terre iraient simplement à quelqu'un d'autre ; c'était l'Histoire.

Une autre heure passa. Sa grand-mère n'était toujours pas revenue. D'autres personnes étaient entrées et se tenaient le dos appuyé au mur ; elles ne pensaient même pas à déboutonner leurs manteaux. Jules essaya d'imaginer sa grand-mère en train de se débattre dans une pièce reculée, menant une lutte perdue d'avance contre quelque infirmière. Comme c'était terrifiant de penser à la saleté des dessous de sa grand-mère et aux secrets de son existence ! Chaque fois qu'elle venait à la clinique, il y avait une bataille. On avait perdu son dossier, ou on ne pouvait le trouver ; son médecin était sorti prendre un café ; il y avait un courant d'air qui venait d'une fenêtre ; une infirmière impatiente déclarait sèchement que la plupart des malades se lavaient avant de venir à la clinique... La vieille femme ressortait en jurant. Tapageuse, remuante, lourde et bruyante dans la salle d'attente, faisant savoir à tout le monde *qu'elle*, elle n'allait pas supporter pareil traitement.

Après encore une longue heure, elle reparut. Elle était accompagnée d'une infirmière qui l'aidait à marcher. Jules alla aussitôt vers elle et retira les ordonnances d'entre ses doigts. Il lut sur son visage que les nouvelles étaient mauvaises. Il l'aida à mettre son manteau, la fit sortir et l'emmena jusqu'au coin de la rue pour attendre un autre autobus. Encore un autobus. Detroit. L'après-midi. Il gaspillait trop de temps dans sa vie à attendre des autobus, se disait-il. Sa grand-mère restait silencieuse. Elle avait détourné son gros visage laid et terreux.

Jules dit d'un ton léger : « On vous fait salement attendre dans ce fichu endroit ! »

Sa grand-mère acquiesça d'un signe de tête.

« Quel docteur as-tu eu, cette fois ? »

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? C'était le même, le type à lunettes ? »

Elle haussa les épaules.

« Je croyais qu'il te plaisait. Tu ne sais pas qui s'est occupé de toi ?

— Comment veux-tu que je le sache ? dit-elle sèchement. Je devrais le savoir, moi ? Je devrais savoir tout ce qui se passe ? Je suis une vieille femme, le reste du monde, je m'en fous, ferme-la ! Toi, avec tes chaussures pointues et ton pantalon serré, ferme-la ! »

Il eut soudain envie de pleurer.

Quand il l'eut ramenée à la maison, l'après-midi était avancé. Ils partageaient une maison avec une autre famille dans une petite rue secondaire et confortable, avec un tas de chiens et d'enfants dans le voisinage. Des Mexicains étaient installés à moins de trois pâtés de maisons, mais ce n'était pas comme les nègres. Il n'y avait personne d'autre que Loretta, qui retirait des épingle de ses cheveux à la table de la cuisine. Elle adressa à la grand-mère un regard coupable et accueillant.

Elle dit : « Alors ?

— Alors, quoi ? » répliqua mamie Wendall.

Elle retira son vilain chapeau et, debout, le garda à la main.

« Comment vas-tu ? Qu'est-ce qu'on a dit ?

— Il a le machin pour les pilules, *lui*, là.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ?

— Tu leur as parlé du sang ? »

La vieille femme adressa à Loretta un sourire de dédain : « Tu n'as pas besoin de me demander ce que je leur dis et ce que je ne leur dis pas. Ça ne te regarde pas. Je leur dis ce qui me passe par la tête. Je parle au docteur face à face. Qui d'autre est-ce que ça regarde ? »

Loretta se passa les mains sur le visage : « Bon. Quand dois-tu y retourner ?

— Dans quatre jours.

— Quatre jours ! »

Mamie s'en alla dans sa chambre. Loretta retira les mains de sur ses yeux comme une petite fille et regarda Jules. Il s'efforça de sourire, puis sourit.

« Elle pisse du sang, dit Loretta. Je parie qu'elle ne le leur a pas dit. Elle cache toujours quelque chose. Elle a des secrets dont tout le monde se fout.

— Pourquoi ne le leur dirait-elle pas ? demanda Jules. Elle veut guérir.

— Les mourants ne veulent pas guérir », dit Loretta.

Jules la quitta. Il alla à la salle de bains, se lissa les cheveux et sortit pour aller à son travail, un entrepôt de boissons. Il aidait à charger le camion de livraison et accompagnait ensuite le chauffeur ; il rêvait du jour où il pourrait le conduire lui-même. Cette après-midi-là, il ne cessa de penser à sa grand-mère en train de saigner, de saigner dans la cuvette des cabinets, le visage fermé sur ses secrets et sa douleur, et il ne cessa de penser à cet Indien dont il ne pouvait se rappeler exactement le nom. *Nous sommes tous membres d'une seule famille, celle de l'Humanité.* Il se demandait si c'était vrai. Son esprit

n'arrêtaient pas de tourner et retourner la chose, fasciné.

L'entrepôt était au bout de Fort Street. Les livraisons se faisaient tout le long du chemin jusqu'à Grosse Pointe, et, bien qu'il ne touchât pas grand-chose, il aimait l'aspect luxueux des bouteilles et leurs noms fantaisistes ; il aimait côtoyer la réussite ; il aimait rouler dans le camion et décharger les alcools à l'entrée de service des grandes maisons. Il essaya de chasser de sa tête la pensée de sa grand-mère – cette vieille aux entrailles suintantes qui lâchaient et au cœur épicé de poison – mais ce n'était pas mieux de penser au lendemain, à l'école du lendemain, aux devoirs du soir qu'il n'aurait pas le temps de faire. Au lieu de cela, il pensa à un Jules plus âgé, à un Jules qui aurait réussi. Un homme heureux, issu de ce garçon. Il s'interrogeait sur la forme sous laquelle lui viendrait le succès – certainement pas quelque chose d'aussi trivial que l'alcool, ou que la possession d'un entrepôt de boissons alcoolisées, rien d'aussi ordinaire.

Il travailla jusqu'après six heures, puis rentra chez lui en coupant par des ruelles derrière les maisons. Il était épuisé. Mais une sorte de griserie l'envahit, due à l'atmosphère humide, brumeuse et sombre qui le dissimulait si bien et ne laissait filtrer que de vagues formes d'automobiles, de camions ou d'êtres humains. Il lui vint à l'esprit que, par un temps pareil, il pourrait passer inaperçu dans la ville, connaissant ses moindres ruelles et sachant se faire invisible ; il se représentait comme le personnage d'un roman écrit par lui-même, un garçon de quinze ans imaginaire ayant la capacité de devenir n'importe quoi, parce que personnage de fiction. Que ne pouvait-il faire de lui-même ? Tous les soirs, sa mère gémissait sur l'argent ; tous les soirs, son père restait assis en silence, éteint, un homme sans argent ; tous les soirs, mamie Wendall parlait en pointes acides de quelqu'un doué de cervelle qui était arrivé jusqu'au sommet – c'est-à-dire quelqu'un qui avait de l'argent. Son ami Ramie Malone parlait constamment d'argent, comment faire de l'argent, refaire quelqu'un de son argent ; il parlait de son frère qui avait un petit commerce de voitures d'occasion et qui vendait de la camelote aux gogos qui ne savaient pas lire les taux d'intérêt – Polacks, nègres, gens des îles, Mexicains, tous bons à plumer, et à répétition. Mais Jules ne pouvait garder son attention fixée sur l'argent. S'il était un personnage d'un livre de sa propre fabrication, pourquoi l'argent le retiendrait-il ? Il l'obtiendrait et flotterait dessus. Il commencerait par mettre les siens à flot, puis il se soustrairait à leur emprise, lesté et adroit, pour s'en aller voguer au loin sur l'océan de l'Amérique, par-delà les prairies du Centre et les Rocheuses, jusqu'à la côte ouest, où réside l'avenir de l'Amérique, et des gens comme lui. Il pourrait changer de nom. Il pourrait changer d'aspect en cinq sec. Il pourrait changer sa propre personne pour s'adapter à tout.

La journée l'avait épuisé. Il cédait à pareilles fantaisies comme si la faiblesse physique ouvrait des portes dans son esprit, et, pendant les minutes grises et dangereuses qui suivaient le retour de son père, et avant que le dîner ne fut servi, il restait assis à flemmarder près de la radio, perdu dans un rêve,

pâle et mollasson. N'était-il pas un peu Alan Ladd dans *Shane*, n'était-il pas un peu Marlon Brando ? Mais il se mêlait aux gens de la clinique, la grosse dame, l'homme à la tête branlante et les gosses bruyants. Il y avait été. Il faisait partie de ces gens. Il entendait les nouvelles de Corée – « espoir de trêve ». Bon. Des portes ne cessaient de s'ouvrir et de se fermer dans son esprit. Il prit la seconde partie du journal et la parcourut rapidement. Un article attira son attention : un Texan de dix-neuf ans avait reçu 19 000 dollars d'un propriétaire de ranch. Il avait reçu en cadeau 19 000 dollars. Les deux hommes étaient devenus amis dans une prison du Texas, où le propriétaire du ranch purgeait une peine de réclusion à perpétuité pour avoir tué sa femme. Il avait donné 19 000 dollars au garçon pour qu'il marche droit. Le garçon avait épousé une jeune fille qui avait fait des études secondaires, il avait acheté une voiture de luxe, et il était bien parti, dans le droit chemin...

Jules pensa avec amertume qu'il ne lui fallait pas 19 000 dollars. Il voulait seulement un endroit sauvage, une clairière dans un endroit sauvage, quelque chose comme la vieille ferme de son enfance, où avait vécu une mamie Wendall différente.

Non loin, son père buvait de la bière à la bouteille. Sa chemise bleue était tachée de sueur. Ses cheveux s'étaient faits rares, clairsemés ; son front était ridé ; il semblait devenir une seconde version de sa propre mère. Cet homme fermait toutes les portes dans l'esprit de Jules, qui ne pouvait rien se rappeler, pas même l'histoire du journal.

Voyant le regard de Jules posé sur lui, son père dit soudain : « Tu continues à fréquenter ce Malone ?

— Pourquoi ?

— Et cet autre-là, comment s'appelle-t-il, ce petit vaurien aux yeux en boules de loto, ce vaurien-là ? » dit son père.

Jules feignit de chercher.

« Roszak, tu veux dire ? Il est en prison », dit Betty en entrant dans le salon.

Elle s'assit sur le bras du sofa, tortillant ses pieds sales et se penchant vers Jules.

« En prison où ? dit Jules, quoiqu'il sût que la chose était vraie.

— Bien étonnant que tu n'y sois pas avec lui, dit Betty.

— Je ne suis pas de ses amis », dit Jules.

Il sentait des picotements dans son cuir chevelu, voyant approcher les ennuis ; mais, pour quelque raison, son père laissa passer la chose.

Betty grimaça un sourire à l'adresse de Jules : « Ramie Malone va être fini, lui aussi. Ce con qui se croit si malin !

— Qu'est-ce que tu y connais ? dit Jules.

— Beaucoup de choses. »

C'était une petite boulotte de onze ans. Il y avait chez elle quelque chose de précocement dur, comme si elle n'avait pas onze, mais vingt, trente, quarante ans et qu'elle fût restée naine, mais satisfaite d'elle-même. Jules

voyait fréquemment de telles gens à Detroit – généralement des hommes empruntés et gauches, fonçant d'un pas court et rapide, le genre de corps à qui on a envie de flanquer un coup de pied. L'apparence de Loretta était comme submergée dans le visage de Betty, dont les traits, qui auraient du être jolis, étaient émoussés, avec des lèvres trop épaisses, le nez trop épais, comme si Loretta et Howard s'étaient réunis pour une plaisanterie d'ivrogne, façonnant une figure dans l'argile et luttant chacun pour obtenir la représentation de ses propres traits. Elle menait une bande de gosses, des filles de son âge et quelques garçons plus jeunes, qui folâtraient dans la rue et semaient le désordre à leur échelle.

Leur père se tenait à part, de nouveau silencieux. Il avait du penser à quelque chose d'autre, sans les entendre. À quoi pensait leur père ? À son travail ? À sa propre mère malade et puante ? À la pension que la Sécurité sociale versait à celle-ci ? À la nouvelle panne de la voiture ? Au loyer de cette maison merdique ? À ces nègres qui s'étaient installés à quelques pâtés de là ? Au morose va-et-vient en pantoufles de sa femme dans la cuisine ? Au dîner, aux côtes de porc en train de frire ? À quoi pensait-il ? Jules était certain que ce n'était pas à l'espoir d'une trêve en Corée ; et si le syndicat des ouvriers de l'industrie automobile exigeait une augmentation des allocations de maladie et de retraite, il ne pensait pas à cela ; pourquoi le ferait-il ? Il ne pensait pas non plus aux raisons qu'avait sa fille à flanquer une bonne gifle, méritée, à son fils ; il ne pensait pas davantage à la lampe verte en forme de cloche posée sur la table à côté de lui, ni au *Detroit News* jeté à terre à moitié lu, ni au radiateur avec son dessus de faux bois et son alignement de petits oiseaux de verre, ni à la silhouette, sur le mur, d'une charmante dame au nez très fin, un des traits de Loretta, ni à la housse rouge, sale et déchirée, du sofa, ni aux baskets pourrissantes de Jules ou aux dents pourrissantes de Betty... Sous le verre de la table à café étaient glissées des photos de la famille. Tout le monde était là. Jules y figurait sous les traits d'un bébé, d'un gosse maussade, d'un maigre garçon de douze ans ; Betty et Maureen s'y trouvaient, la première comme bébé, la seconde comme maigre fillette de douze ans ; Loretta était sur une photo aux couleurs brillantes, en robe jaune, un chapeau jaune canari sur la tête, tenant un bébé dans les bras, peut-être un des deux qui étaient morts ; et mamie Wendall était là, bien sûr, imposante dans sa robe bleu marine ; même Howard était là, sur une photographie estompée, sans sa bedaine et déguisé en soldat. Jules sentit son esprit s'embrumer. Qu'est-ce que tous ces gens et toutes ces choses faisaient ensemble ? Que lui voulaient-ils ?

Quelques semaines auparavant, alors qu'il traînait dans le quartier avec Ramie et quelques autres, Jules avait vu son père et sa mère quitter un restaurant doté d'un bowling, et, dans la lumière du néon et les relents de bière, ils paraissaient très... très mariés, très unis ; ils étaient profondément engagés dans une conversation, ponctuée par le rire glapissant de Howard et les agitations mignardes du poignet de Loretta, geste qui signifiait : *Si c'est pas quelque chose, ça ?* Jules était choqué de ce que son père et sa mère

fissent par moments bon ménage. Eux-mêmes n'en étaient pas conscients, et c'était une honte de ne pouvoir prendre Loretta à part pour lui dire : « Eh bien, ce ne doit pas être si terrible ! Pourquoi diable te plains-tu toujours de lui ? Je veux dire, je vous ai vus rire ensemble un soir dans la rue, tous les deux... »

Maureen vint le chercher pour dîner.

Il avait faim, mais s'y rendit avec crainte. Tout pouvait arriver dans cette cuisine. Il lui fallait se concentrer, tenir bon avant de filer à son travail de nuit. Bon. Il s'assit à sa place habituelle, entre Maureen et son père. Il tremblait en pensant à l'avenir : à ce soir, au lendemain, et au véritable avenir. C'était l'avenir qui était important, non le présent. Ces minutes autour de la table pour le dîner, ces dix ou quinze minutes qu'il devait passer, n'étaient qu'une étape sur le long chemin menant à l'avenir, un avenir qui serait une bonne surprise, il n'en doutait pas. Il commença à se servir. Son père, penché sur son assiette, coupa un morceau de viande avec sa fourchette. Betty secouait la table. Maureen laissa tristement tomber une main sur le bord de la table pour un bref instant. Loretta s'appuyait sur la table de sorte que les larges contours de ses seins se dessinaient sous sa robe.

C'était irritant et pénible de devoir penser à mamie Wendall parce qu'elle n'était pas sortie de sa chambre.

« Où est la vieille ? demanda Howard.

— Elle est allongée, dit Loretta.

— Malade, encore ?

— Eh, elle a mal quelque part ! La vésicule biliaire. »

Betty tendit la main pour prendre un morceau de pain. Son bras gauche portait une légère cicatrice du poignet jusqu'au coude ; la mère d'une amie, en état d'ivresse, lui avait lancé un fer chaud, sous prétexte que Betty rossait sa fille ; mais Betty avait affirmé qu'ils étaient tous fous dans cette maison et que la vieille dame, qui repassait des vêtements une minute auparavant, lui avait jeté le fer tout de go. Jules cessa de penser à Betty. Il se mit à songer aux rues nocturnes, qui le stimulaient, et à la fille qu'il aimait à l'école, une fille du jour qui ne daignait pas le regarder et qui était un peu embarrassée de son attention. Lui-même avait une petite amie, une fille à l'opulente chevelure brune, qui était toujours avec lui à l'école...

« Tu as trouvé ce jeu de poinçons(2) ? demanda Maureen à Betty.

— Je l'ai perdu.

— Comment ça ?

— À l'école.

— Est-ce que je vais avoir à payer pour ça ? demanda Loretta.

— Je dirai à la sœur que je l'ai perdu.

— Quelqu'un l'a sûrement volé.

— Tu l'as probablement volé toi-même », dit Loretta d'un air entendu, mais sans trop insister.

On oublia vite le sujet.

Maureen, fille calme aux bras fluets et au cou mince, parcourut la table de

ses yeux verts embrumés ; ils étaient cernés d'ombres mélancoliques. Elle avait treize ans, et elle était en huitième à l'école des sœurs. Son regard revint à Betty : « Tu l'as chipé ? » demanda-t-elle.

Betty fit une grimace.

« À quel point mamie est-elle malade ? demanda Maureen.

— Elle est O.K.

— Elle va mourir ? demanda Betty.

— Tais-toi, répliqua Loretta.

— C'est ça, tu me dis de me taire, tu me dis que j'ai volé ce jeu de poinçons qui vaut quarante cents, s'écria Betty. Alors, comme ça, il faut que je reste là à me taire ?

— Boucle-la, je ne plaisante pas.

— Boucle-la toi-même ! » dit Betty.

Ils mangèrent. Jules regardait le milieu de la table et vit que la salière et la poivrière étaient séparées. Les doigts lui démangeaient de les rassembler, côte à côte.

Quelque chose allait-il se passer ? Cette nuit serait-elle la nuit où il saisirait le couteau de boucher pour régler son compte au vieux ? En plein dans ce gros tas de boyaux ?

Mais s'il faisait cela, pensa Jules, le front légèrement humide de sueur, s'il faisait cela, ce serait mettre fin à tout trop tôt. Trop tôt. À quinze ans, c'était trop tôt pour en finir. Les sœurs, sa mère, sa grand-mère et même quelques flics ne lui avaient-ils pas promis qu'il ne dépasserait pas les vingt ans, ce qui signifiait qu'il vivrait au moins jusqu'à cet âge ? Vingt ans, c'était un but monstrueusement lointain ; il n'y arriverait jamais. Un vaste désert sauvage et indésiré, vingt ans d'âge, et il ne ressentirait aucun regret de mourir. Mais quinze ans, c'était jeune.

« Ethel va travailler dans un salon de beauté », dit Loretta.

Howard resta muet.

« On a été au cinéma aujourd'hui. Elle a gagné une assiette gratuite. Elle a toujours du pot. Moi, je n'ai rien eu.

— Je n'ai pas volé ce jeu de poinçons, dit Betty. C'est à *moi* que quelqu'un l'a chipé.

— Je t'ai dit de la boucler là-dessus.

— En tout cas, personne ne peut prouver que je l'ai volé. »

Jules saisit le regard de rongeur effrayé de Betty, et il pensa qu'elle avait bien volé l'objet, quel qu'il fût ; on l'avait déjà prise à voler des choses, et elle avait toujours nié. Tout nié. C'était sa manière, stupide et catégorique : nier l'évidence.

« Un tas de gosses chipent des choses à l'école, dit Maureen. Sœur Marie-Marguerite est allée au vestiaire, aujourd'hui ; elle a dit avoir trouvé dans une poche de manteau quelque chose qui n'aurait pas dû y être et que ces gens-là feraient mieux de tout rendre ; mais elle n'a pas voulu dire qui c'était. Elle était vraiment furieuse. Personne n'a rien fait. Elle fait le tour de la classe en

demandant qui avait pris son calendrier ; c'était un petit calendrier qu'elle avait sur sa chaire, et elle a demandé à toutes les filles, une par une ; mais elles ont répondu qu'elles ne savaient pas. Elle a dit : « Toi, Maureen, tu le sais, n'est-ce pas ? » J'ai dit que non. J'étais dans mes petits souliers.

— Qui l'avait pris ? demanda Betty.

— Oh ! cette Floyd, ou peut-être Anna Cruise, je ne sais pas. Je ne traîne pas avec ces bêtasses.

— Qu'est-ce qu'elles en auraient fait ?

— Elles ont dû le jeter, quelqu'un a dit. »

Loretta leva soudain la tête. « C'est elle qui fait ce bruit ? La vieille ? »

Personne n'avait rien entendu.

Maureen dit : « Je vais voir.

— Reste là, dit Howard. On est en train de dîner. »

Jules tint quelques secondes le regard fixé sur la table, puis rapprocha la salière et la poivrière. Ensemble, elles formaient un tout.

« Il lui faut plus de pilules », dit Loretta.

Howard, qui mangeait, ne leva pas la tête.

« J'ai dit qu'il lui fallait plus de *pilules*.

— Bon.

— Eh bien, ton frère Samson a dit qu'il donnerait vingt dollars par semaine, et elle l'a envoyé au diable, alors à quoi t'attends-tu ? Faudra acheter toutes ses pilules. »

Howard ne répondit rien.

« Ces fichues pilules coûtent trois dollars chaque fois ! L'année dernière, c'était différent ; et puis ils ont refait toutes ces fichues analyses, pour trouver autre chose... »

Howard repoussa son assiette vers le centre de la table. Il avait de grandes mains costaudes. Jules, contemplant ces mains, remarqua les pâles lunules des ongles, vision surprenante.

Loretta dit avec irritation : « Quand elle sera morte, ton frère et sa femme enverront des fleurs. Ils feront dire des messes. Connie prendra un Greyhound pour venir, et elle fera un nouveau bébé dans la chambre de devant. Elle voudra rester ici pour que je puisse m'occuper d'elle. Ta foutue famille emménagera ici tôt ou tard. Qu'ils viennent. »

Howard la regarda : « Qu'est-ce que tu racontes ? dit-il.

— Si Connie vient à Detroit...

— Elle vient ?

— Ta mère dit que peut-être que oui. »

Howard parut écouter, mais il ne répondit rien.

Loretta reprit, penchée sur la table : « Eh bien, je n'en veux pas ! Non ! J'ai déjà Maureen qui broie du noir ici. Je ne veux pas de deux cafardeuses !

— Je ne broie pas du noir, dit Maureen, étonnée.

— Je ne vais accueillir personne d'autre ! Je prends soin d'elle en ce moment, et pourquoi ? Pour rien ! Elle a dit à ton foutu frère d'aller au diable

avec son argent et maintenant, quoi ? Et maintenant ? Je pourrai tout mettre en ordre quand elle ne sera plus là ! Évidemment ! Et elle a affirmé que ton frère avait dit qu'il ne te donnerait pas ces cent dollars parce que tu les dépenserais pour ton propre compte – voilà ce que ton frère pense de toi !

— Elle a inventé ça.

— Non. *Non*, absolument pas. Ta mère n'invente rien ; elle dit toujours la vérité ! tu n'as qu'à lui demander. Tout ce qu'elle dit est l'absolue *vérité*, c'est pour ça qu'on la garde ici.

— Bon, dit Howard.

— Bon toi-même.

— À quel point est-elle malade ? demanda Betty, donnant de petites secousses à la table.

— La ferme ! » lui cria Loretta.

Howard se dressa brusquement. Il abaissa le regard sur ses mains : « Tu veux te faire casser la figure ? » demanda-t-il d'une voix calme, presque étranglée.

Loretta s'écarta d'un bond. « Essaie donc ! Foutu salaud, cochon, petit cochon à sa puante maman ! » cria-t-elle d'une voix aiguë.

Maureen se prit la tête dans les mains. Betty se fit toute petite. Jules s'apprêtait à prendre la fuite. Leur père se dirigea en trébuchant vers la porte de derrière. Il avait un air tranquille, bouché, sombre, même de dos ; ils l'entendaient marmonner pour lui-même.

Betty se mit le poing dans la bouche pour retenir son rire.

« Au revoir ! Bonsoir ! Dors bien dans la ruelle avec les rats ! Tu sais quelle est ta place ! Salaud ! Salaud de bébé à sa maman ! » cria Loretta.

Elle avait un air ébloui et alerte. Sa mâchoire semblait flamboyer durement ; puis elle se mit à aller et venir dans la cuisine, s'y répandant, très solide sur ses jambes nues. Elle avait encore gagné. « C'est vrai et il le sait, tout le monde le sait. Quand cette vieille truie mourra, il couinera comme un cochon de lait, tout le monde sait ça, est-ce que je dis quelque chose de nouveau ? Ah ! Seigneur, j'en ai marre ! » Elle saisit la bouteille de bière de son mari et en prit une large lampée.

« Mamie peut t'entendre, dit Maureen.

— Elle a des oreilles, qu'elle entende. »

Loretta s'assit sur la chaise de Howard : « Ainsi il a un machin d'outils et matrices à lui, une fabrique. Il s'établit à son compte. Ton oncle, oncle Samson. Ainsi, il va faire de l'argent et sa femme pourra me cracher à la figure, et ton père supportera tout parce que c'est un trou du cul stupide et que tout ce qu'il sait faire, c'est me faire trimer parce qu'il ne peut pas faire de l'argent lui-même, ce foutu trou du cul stupide. C'est nouveau, ce que je dis ? C'est si rebattu qu'on n'en parle même plus à la radio, tout le monde le sait.

— Tu es vraiment quelqu'un, dit Jules.

— Tiens-toi à carreau. Qui s'est fait fiche à la porte de l'école des sœurs pour avoir couru le guilledou, hein ? Tu finiras comme ton père, tu te crois

malin.

— Je ne finirai pas comme lui, ni comme personne d'autre.

— Tu seras à la morgue avant d'avoir vingt ans ! »

Elle repoussa encore un peu plus loin d'elle l'assiette de Howard. Elle sortit un paquet de cigarettes et en alluma une. Son visage était lisse et haut en couleur.

Jules revint à son repas, avec un certain sentiment de plaisir.

Après un moment, Betty dit : « Quel film tu as vu aujourd'hui, M'man ?

— Oh ! c'était vraiment bien, je l'ai aimé ! » répondit Loretta.

Elle commençait toujours ainsi quand elle parlait cinéma.

« De quoi ça parlait ?

— C'était vraiment bien. L'histoire était assez compliquée, on ne savait pas trop au début ce qui se passait. Tu veux que je te raconte ? C'était dans une maison vraiment grande et il y avait une soirée ; le maître d'hôtel et les bonnes travaillaient dur. Le maître d'hôtel est vraiment bel homme ; il s'assure que tout est en ordre ; il éteint un feu qu'un idiot de vieux richard a mis par erreur avec son cigare ; et une riche vieille garce se fait enfermer dans la salle de bains, et il dévisse la porte pour lui permettre de sortir – ça, c'était vraiment drôle. Enfin, l'histoire tourne autour du maître d'hôtel et des bonnes – ils sont vraiment malins – et du chauffeur, du jardinier et d'autres gens qui travaillent là – ça se passe à Philadelphie, la famille est très riche, mais ils sont vraiment ruinés, mais ils ne le savent pas encore. Le vieux est un financier. Il a une fille, un fils et une femme toquée, une vieille nana riche vraiment drôle, le genre à porter des perruques – elle fait des tours de cartes et elle joue de la harpe, elle est tout simplement épatante, elle prête ses perruques aux femmes de chambre et tout. Eh bien, le maître d'hôtel reçoit le *Wall Street Journal* tous les matins avant que le vieux type ne descende, pour savoir ce qui se passe à la Bourse, et il voit dans un titre que la famille est en faillite. Mais il ne veut pas le dire parce que le vieux type a une maladie de cœur, et aussi parce que la fille va épouser un banquier français. Et le film raconte comment le maître d'hôtel amène les autres domestiques à berner la famille. Il y a un grand bal pour les fiançailles de la fille, et tout le matériel est emprunté ou volé à différents endroits, par exemple chez les fleuristes, chez les joailliers, dans les restaurants, et tout ça. C'était drôle, mais drôle !

— Qu'est-ce qui se passait à la fin ? demanda Jules avec patience.

— Oh ! la Bourse remonte. La fille se marie. Le maître d'hôtel épouse une des femmes de chambre ; il y en a deux qui courent après lui pendant toute la pièce. Ça finit très bien, dit Loretta.

— Je voudrais bien le voir, dit Betty.

— Trouve ce jeu de poinçons, ma petite, et on en reparlera !

— Je t'ai dit, M'man...

— Bon. Bon. (Loretta écrasa son mégot dans une assiette remplie de purée de pommes de terre.) Écoute, ma petite, ton fainéant de salopard de père m'a donné mal à la tête. Et cette vieille bonne femme me court, je veux dire

qu'elle me fait souffrir où aucune pilule ne pourrait atteindre. Vous autres petites pestes, vous êtes si malignes, mais vous ne savez rien ! Toi, Jules, monsieur je-sais-tout tu connais que dalle ! Je n'ai pas toujours été aussi abattue. Ces deux-là me flanquent le cafard. Je pourrais aller me coucher sur le trottoir pour y crever : voilà dans quel état ils me mettent ; mais je n'ai pas toujours été comme ça. Un homme s'est fait tuer pour moi, une balle en pleine tête, et c'est arrivé à cause de *moi*, et personne ne va se faire loger une balle dans la tête pour toi, Reeny, ma petite, avec ta frimousse revêche et ton long cou, et toi, Betty, tu as l'air d'une pigeonne ou de quelque chose qui va avoir des bébés. Je n'ai pas toujours été comme ça, et quand je serai débarrassée de cette vieille garce, je retournerai travailler, avec Ethel. Je vais me libérer de vous tous, de vos grandes gueules et de toute la nourriture que vous enfournez. Seigneur, j'en ai marre de tout ça. Je veux être comme les gens dans ce film, je veux savoir ce que je fais, je ne veux pas être poussée à hue et à dia comme ça. Ah ! si on est obligés d'évacuer cette maison, comme quelqu'un l'a dit, parce qu'ils veulent rénover et aménager la rue – eh bien, eh bien, c'est ça qui me rend folle ! Écoute, Jules, ça me rend folle d'aller d'un endroit à un autre. Tu te rappelles là-bas, à la campagne ? Et puis on est venus à Detroit ! Et alors, tous ces endroits sordides, ces trajets en autobus ! Je ne peux pas supporter de toujours changer ! Je veux un endroit à moi, une maison à moi. Je veux être comme quelqu'un dans un film, je veux pouvoir m'habiller, déambuler dans la rue et savoir que quelque chose d'important va arriver, comme cet homme qui a été tué à cause de moi – comme ça – et sur mon lit de mort, mon petit Jules, je te dirai un secret à son sujet et ça te remuera, attends un peu. C'était pas mon destin de finir comme ça, je veux dire coincée ici. Non, vraiment ! Ce n'est pas moi ça. Je veux dire mes cheveux, et je suis trop grosse. Ce n'est pas mon véritable aspect, je suis différente. Et les cabinets fuient encore, il y a de l'eau par terre ; après tout, je n'y peux rien, je n'étais pas née pour éponger tous les cabinets de la ville ou pour m'occuper d'une vieille chouette qui devrait être crevée depuis vingt ans. Ou pour me laisser grimper dessus par ce gros salaud ! Non, écoute, vraiment je n'étais pas faite pour ça, et je ne suis pas saoule en ce moment, et tu le sais. Je te dis la vérité. Face à face. Je dis ce que je sens. Vous vous croyez tous extraordinaires, tous les gens qui sont nés se croient extraordinaires, mais vous ne l'êtes pas plus que moi. Je sais ce que je suis – j'ai un tas de choses à faire et d'endroits à voir, et ceci n'est pas tout ce qu'il y a dans le monde ! Pas ceci ! Pas pour moi ! »

L'énergie de Jules suffit à l'entraîner jusqu'à la 10^e Rue avant qu'il cherche à se faire véhiculer. Il marchait à reculons, le pouce levé. Les voitures passaient près de lui, tout près, mais les conducteurs ne semblaient pas le voir ! Jules, l'air faussement désinvolte, ne paraissait pas les voir davantage. Les voitures se succédaient. Ses yeux commencèrent à larmoyer dans le vent

de début de printemps qui soufflait de la rivière. Il flottait dans l'air une odeur de métal et de fumée, teintée d'un goût d'humidité. En passant devant un pâté de maisons entourées de broussailles et de terrains vagues, il eut la chance d'obtenir une place dans une voiture ; le conducteur l'amena d'une traite jusqu'au parking où il travaillait.

Il était payé cinquante cents de l'heure pour aider le surveillant au moment de l'affluence, entre sept heures et deux heures du matin, quand les propriétaires de merveilleuses voitures venaient les confier à Jules ou au surveillant gringalet, un homme nommé Rich, qui pouvait avoir dans les trente ou quarante ans. L'odeur de l'intérieur de ces voitures excitait la convoitise de Jules d'une manière mystérieuse, et l'odeur du parfum des femmes, qui s'incrustait dans le cuir froid ou qui s'attardait sur leur passage, enveloppées dans leurs fourrures, avec leur coiffure irréprochable, faisait éclater sa cervelle en fragments d'espoir fou. De telles voitures ! De telles femmes ! De tels hommes, avec leurs manteaux et leurs gants parfaits, leurs chaussures parfaites, leur visage bien rasé et leurs cheveux fraîchement coupés, tout était parfait ! Ces gens se dirigeaient vers les deux ou trois bons restaurants du voisinage ou vers le Sheraton-Cadillac de l'autre côté de la rue, où il se passait des choses, pas seulement le samedi soir, mais tout le temps, sans interruption. Jules, frissonnant dans sa veste, vêtu modestement à dessein, garait les voitures avec une grande révérence pour leur beauté, sans jamais érafler un pare-chocs ou une aile ; il était persuadé de détenir un véritable don quand il s'agissait de manipuler les choses belles et coûteuses, tandis que cet idiot de Rich n'avait aucun talent en la matière et il garait les voitures avec brutalité, se fiant à la chance. Rich se tenait dans la petite cabine du surveillant et jouait avec une sorte de jeu en plastique dans lequel on pouvait glisser de place en place une vingtaine de carrés numérotés, le but étant d'aligner les numéros dans l'ordre correct ; et tandis que des gens superbes passaient à côté de lui et que les séduisantes lumières de l'hôtel Sheraton-Cadillac projetaient dans la nuit un motif en forme de paillettes que seul un être doué comme Jules pouvait interpréter ; Rich ne voyait que le petit rectangle plat en plastique qu'il avait dans la main, comme s'il détenait là tous les mystères et les secrets du monde sans pour autant les comprendre. « Hé ! regarde comme j'ai été près d'y arriver, cette fois ! » disait Rich à Jules, qui rêvait et ruminait à côté de lui, et il fourrait le jeu sous le nez de Jules – Jules qui ne s'intéressait vraiment pas aux jeux et qui restait assez perplexe devant eux et devant la façon dont les gens y gaspillaient leur énergie, perdue à jamais. Rich avait un cou assez court et une petite tête ronde, sur laquelle un bonnet de laine grise semblait trôner en permanence ; ses façons étaient celles d'un enfant studieux mais lent, plus puériles que celles de Betty, la sœur de Jules, et ses fréquents sourires d'approbation n'étaient guère réconfortants.

Lorsque le parking était rempli, ce qui arrivait souvent dès neuf heures les fins de semaine ou le mercredi, et que la tranquillité s'installait jusque vers minuit, Jules restait assis, plongé dans ses pensées, fumant une cigarette,

évaluant la distance qui séparait effectivement cet hôtel de l'autre côté de la rue. La distance entre l'hôtel et le parking n'était rien ; mais la distance entre le parking et l'hôtel était tout. Maintes fois il avait aidé un homme qui avait trop bu, portant une main délicate sur le beau manteau de l'étranger ou se baissant pour ramasser ses gants sur le trottoir, et il était assez perspicace pour voir que les pas qu'ils faisaient ensemble, tout en paraissant les mêmes, étaient en réalité fort différents. Ils ne marchaient pas du même pas, pas vraiment. Les pourboires de un dollar ou plus qu'il recevait parfois étaient une marque de cette différence et de son caractère profond et irrémédiable. Il disait toujours : « Merci, monsieur », avec bonne humeur, mécaniquement ; mais il ne ressentait aucune véritable haine à l'égard des riches. Il sentait que sa personne était de grande valeur et que celle-ci finirait par se manifester sous la forme triviale de voitures et de femmes, et, en ce sens, il était déjà l'un d'eux, même sous le déguisement de son blouson aux poignets et au col sales et sous ses traits blafards de jeune rebelle.

La soirée était animée et même Rich était bousculé, marmottant des mots d'accueil et de remerciement en direction des visages qui ne semblaient pas l'entendre, et Jules sentit son énergie atteindre son apogée vers onze heures du soir, puis commencer à baisser de façon alarmante, comme s'il se transformait en vieillard. Il se regarda avec inquiétude dans le miroir d'une Lincoln noire géante ; il fut heureux de voir qu'il avait toujours l'air normal, et il resta assis là un long moment, essayant de se détendre, de rassembler ses idées. Sa grand-mère... La clinique. Bon. Il en avait fini avec ça. Les entrailles de la vieille femme qui saignaient lentement... Si elle voulait saigner, elle saignerait ! Elle voulait mourir pour leur faire la nique. La bagarre autour de la table du dîner était finie. Elle aurait pu se produire il y a bien longtemps. Elle était passée, oubliée. Que pouvaient bien lui faire leurs bagarres ? Son père partait parfois en claquant la porte de derrière ; parfois il giflait Loretta, parfois quelqu'un d'autre, parfois il brisait une chaise ou une assiette – cela n'avait guère d'importance. Jules était trop âgé pour s'enfuir. C'était honteux de toujours s'enfuir. Jusqu'à peu d'années auparavant, il s'enfuyait régulièrement, curieux de la ville ou rempli d'amertume quand il pensait à la maison, et il avait toujours abouti au Refuge des enfants – un endroit pire que la maison, et bien qu'anonyme, une sorte de maison. Des gosses pleurnicheurs, pleins de morve, blancs et noirs, en trop grand nombre. Tout le monde était fatigué. Des os saillaient avec colère. Des dents jaunâtres étaient bien visibles. Trop. Fuguer était une erreur. Il était trop âgé à présent pour s'enfuir, mais trop jeune pour s'installer ailleurs. Son père n'allait pas le chasser, *lui*, de la maison. Il ajusta le rétroviseur de la Lincoln et se regarda une nouvelle fois, avec gravité. Avait-il la mine qui convenait pour sortir de cette Lincoln et monter dans une voiture qui lui appartînt en propre ? Avait-il le cerveau qu'il fallait pour cela ? Ou quelque chose en lui lâcherait-il avant qu'il ne fût en âge de récolter tous les fruits que lui promettait son imagination ?

Le parking fermait à deux heures, et il s'en alla vers la maison ; il avait froid, mais une excitation sourde le tenait. Chaque jour, il était dans un état d'excitation, de tension bizarre et insaisissable. Il y avait peu de circulation dans Fort Street. Les mains enfoncées dans les poches, il prit par une ruelle qui longeait un garage. Il se sentait invisible. Au-dessus de lui, le ciel disparaissait dans les nuages ou le brouillard enfumé, et il avait l'impression qu'il pouvait pénétrer sans être vu dans n'importe quel bâtiment ou maison de la ville. Il fut saisi par un élan d'excitation, presque de désir. Il se demanda s'il pouvait s'introduire dans un bâtiment cette nuit, seul, pour son propre compte ; pourquoi pas ? Avec Ramie et d'autres garçons, il s'était introduit dans des magasins après la fermeture et avait traîné des marchandises au-dehors, rien de trop lourd, de trop coûteux ou de trop personnel, et ils n'avaient jamais été pris. Avec ses amis, il était visible, tels qu'ils étaient, et une chaîne encombrante les liait ensemble, quelle que fût la rapidité de leur course ; seul, il était léger comme l'air et toutes les possibilités s'offraient à lui, comme aux héros enviables des livres et des films. Il s'arrêta au bout de la ruelle et regarda de part et d'autre dans la rue. À son compte ; il était dorénavant entièrement à son compte. Le pâté de maisons était composé de bâtiments commerciaux, tous sombres : Bruce Kmetz & Co, Reinert Resale, Olsen Construction Co. Là, il n'y avait rien.

Il poursuivit son chemin. Il approchait d'un bar-restaurant, Chez Georges, fermé pour la nuit. Y aurait-il là du fric quelque part ? Pourrait-il défoncer un distributeur de cigarettes, ou cela ne valait-il pas le risque ? Et s'il y avait une alarme ? Tout l'argent qu'il avait gagné ce soir, il devait le remettre à sa mère sous peine de crise d'hystérie, et seuls les pourboires, dont il ne parlait pas, lui appartenaient. Mais tout ce qu'il volait n'était qu'à lui. Personne d'autre n'avait rien à y voir. L'argent qu'il pouvait se procurer par-ci, par-là, en secret, s'entasserait quelque part à l'abri et l'aiderait à transformer sa vie.

Il se dirigea vers Chez Georges, qui était une de ces tavernes en béton qui ont bien l'air d'un seul bloc de béton, percé d'étroites fentes pour les fenêtres. Le néon était éteint. Jules supposa qu'il existait une entrée par-derrière, un accès facile ; peut-être pourrait-il trouver un levier, un madrier ou quelque chose d'autre pour enfoncer la porte. Il resta un moment devant, en attente. Son ami Ramie lui manquait, lui aurait su exactement quoi faire.

Il passa sur le côté du bâtiment. Il y avait là un tas d'objets de rebut. Une porte cassée, un fouillis de poubelles, des caisses. Il fit tout le tour du bâtiment, commençant à avoir le trac. Il faisait trop sombre. Tout était trop silencieux. De nouveau devant la façade, sous un réverbère, il resta immobile quelques minutes pour se donner le temps de la réflexion. Il alluma une cigarette.

Une voiture de police tourna le coin, patrouillant lentement.

Jules commit une erreur – il recula d'un pas coupable. Il se détourna et se mit à marcher. Il marchait lentement, rapprochant les coudes du corps ; il ne tourna pas la tête vers la voiture. Mais il était trop tard – il avait commis une

erreur. La voiture s'arrêta brusquement au milieu de la rue, la portière s'ouvrit d'un coup et un flic cria : « Hé ! là-bas ! Une minute, gamin ! » Jules jeta sa cigarette. Son cerveau se vida et il se retourna pour fuir. Il enfila une ruelle au pas de course, et il sut alors qu'il avait vraiment commis une erreur, mais il ne pouvait s'arrêter. Comment l'aurait-il pu ?

Le flic hurlait : « Arrête ! Reviens ici ! » et, bien que l'idée lui vînt en un éclair qu'il était en danger, il ne pouvait s'arrêter. Il contourna en coup de vent un tas de déchets et s'enfuit à travers la cour de derrière d'un haut bâtiment, se tordant la cheville sans même pousser un cri, et derrière lui le flic criait quelque chose. Jules pensa qu'il fallait se cacher, mais si vivement que lui vinssent pareilles idées, son corps continuait de courir, saisi de panique, et refusait de toucher le sol à nouveau. « Au secours, Seigneur ! » pensa Jules, tandis qu'il se rapprochait d'un mur de brique bien dur contre lequel il s'aplatit le plus possible, « Il va me tuer. » Il eut la prudence de ne pas revenir vers la rue, où l'autre flic devait être en train de patrouiller avec la voiture, et il s'enfuit par une ruelle qu'il n'avait jamais vue, le long de petites maisons sombres sans étage. Derrière lui, le policier tira un premier coup de feu. Jules ne sut pas à quel point la balle passa près. Il se précipita vers une véranda, espérant pouvoir se glisser dessous, mais, dans sa panique, il n'eut pas le temps de s'arrêter et, courant toujours, il s'engouffra dans l'arrière-cour de la maison. Il y avait là une vieille niche à chien, par chance inoccupée, et juste au moment où le flic criait « Arrête ! » et tirait un autre coup de feu, Jules plongea à travers une clôture défoncée. Il se redressa sur les genoux puis sur les pieds et se retrouva en train de courir le long d'une autre petite maison vers une autre rue. Il sanglotait. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait. Dans la rue, des phares de voiture luisaient, et il se dit, éperdu, que la voiture de police avait fait demi-tour et allait l'écraser ; il se jeta donc de côté à travers des buissons, s'écorchant la figure. Il courut, hors d'haleine, le long d'une série de cours. Son cœur battait avec violence. Il sentait une douleur au côté, dans la poitrine, mais surtout son cerveau lui semblait palpiter de surprise et de colère, lui demandant : *Comment est-ce arrivé ? Comment as-tu laissé cela se produire ?*

« Je te tiens ! » cria le flic, et Jules eut la certitude que la balle allait l'atteindre dans le dos ; mais il l'entendit siffler à son oreille. Rien d'autre à faire que courir. Continuer de fuir. S'il pouvait parvenir jusqu'à son quartier, où il connaissait des endroits pour se cacher... sous-sols, entrepôts, hangars, garages, sa propre maison... Mais le flic ne le laissait pas courir dans cette direction ; il semblait conduire Jules, le poussant dans les rues sombres. Jules commençait à devenir visible en dépit de l'obscurité ; il se sentait devenir visible. Deux ou trois coups de feu retentirent. Il s'enfouira dans une cahute, et là, haletant, pleurant comme un enfant, il tomba à genoux et embrassa son propre corps qui frissonnait. Il était sauf. On ne pouvait le trouver là. Et puis, soudain, il entendit de nouveau les pas du flic ; il entendit les grognements de l'homme approcher de la cahute. Les pas martelaient sourdement le sol. La

porte fut enfoncée d'un coup de pied. « Ne me tuez pas ! » hurla Jules. Il était arqué en avant, à genoux, les épaules courbées comme s'il voulait se plier en deux. « Je n'ai rien fait ! » dit Jules, sanglotant. Il ferma les yeux et se pencha vers le sol, les mains fortement appuyées sur la nuque, étreignant son cou.

« Alors, petite crapule, petit salopard, tu essaies de te cavalier et tu te paies ma tête ! » cria le flic. Il appliqua le canon du pistolet contre la tempe de Jules. « Tu sais ce que je vais faire ? Je vais te faire sauter la cervelle, espèce de petit con qui te crois si malin, à me faire courir par tout ce foutu quartier ! » Et il pressa la détente, mais elle cliqueta sur une chambre vide. Dégoûté, il leva le pistolet en l'air et en assena un grand coup sur le crâne de Jules.

Jules tomba. Il se sentit roué de coups de pieds et retourné sur le dos ; il comprit qu'on vidait ses poches et qu'on y prenait quelque chose, et il commença de pleurer, les yeux fermés, trop terrifié pour faire le mort.

Le flic parti, Jules ne bougea pas. Il était étrange que tout ce bruit n'eût attiré personne ; peut-être, au lieu de faire sortir les gens, les avait-il seulement fait se cacher sous leurs couvertures. Rien ne se produisit. Il entendait les sirènes des bateaux en provenance de la rivière. Il resta immobile. Le temps passa. Il frissonna convulsivement ; il sentait sa tête molle et humide à l'endroit où le pistolet l'avait frappé. Mieux valait rentrer. Mais il ne put bouger durant un moment, comme paralysé – ses jambes étaient trop faibles ou ne voulaient plus bouger. Il finit par se mettre sur le ventre, puis sur les mains et les genoux. Il respirait très difficilement. Il trouva son portefeuille vide à quelques centimètres de lui, et le remit dans sa poche. Il se redressa en chancelant sur ses pieds. Sa tête battait violemment, mais il pouvait le supporter. La punition de son erreur. La stupidité était une erreur. Un faux mouvement, un pas coupable, s'enfuir alors qu'il n'aurait pas dû, qu'il aurait dû rester face à face avec ce flic. Pleurant en silence, souffrant, honteux, il regagna la rue.

Il était plus de trois heures quand il finit par arriver à la maison. Il se lava la figure dans la salle de bains, grimaçant de douleur. Maureen vint voir ce qui se passait. Il dit : « Retourne te coucher ; occupe-toi de ce qui te regarde, bon Dieu ! » Il repoussa brutalement la porte de façon qu'elle ne pût le voir ; mais quand il ressortit, elle était encore là.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? dit-elle. Quelqu'un t'a mis une raclée ?

— Non. Ce n'est rien. »

Maureen le dévisagea : « Ils ne t'ont pas volé ton argent, dis ? »

Il essaya de passer à côté d'elle.

« Ont-ils pris ton argent, Jules ?

— Oui. »

Il la repoussa pour gagner son lit.

Elle dit : « M'man va être folle de rage. »

Il tomba sur son lit défait et s'endormit. Le premier son qu'il entendit fut la sonnerie d'un réveil dans la chambre de ses parents. Il se leva. Ne s'étant

pas déshabillé, il ne se soucia pas de se changer. Ça avait l'air d'aller. Il avait du sang séché sur la tête et une contusion. Les tempes lui battaient. Mais cela n'avait pas d'importance, il pouvait le supporter. Ce qui l'écœurail, c'était sa stupidité. Un goût de vomi lui monta à la bouche quand il pensa à quel point il avait été stupide.

Quand son père fut parti pour son travail, il alla à la cuisine et prit un café en restant debout. Loretta était assise à la table. Elle l'examina d'un air maussade : « À quelle heure es-tu rentré hier soir ? demanda-t-elle.

— Comme d'habitude », répondit-il.

Il y eut un silence tandis qu'elle attendait, sa politesse menaçant de l'étouffer, qu'il ajoutât quelque chose – n'avait-il pas quelques dollars à lui donner ?

Mais il ne dit rien.

Elle l'observa, somnolente et un peu renfrognée : « Quand rentreras-tu ce soir, s'il est permis de te demander ?

— Comme d'habitude », répliqua Jules.

Il s'échappa pour aller dehors, quoiqu'il eût encore deux heures avant le commencement de l'école. Il déambula. Il vivait et revivait en imagination cette chasse derrière les bâtiments et dans les passages, se demandant quel aspect cela aurait de jour. Le flic avait crié après lui, l'avait prévenu. *Je vais t'avoir !* Jules avait été trop stupide pour s'échapper et trop stupide pour se retourner et affronter le flic. Ce coup de pistolet lui avait été assené sur la tête, violemment. Jules avait penché la tête, et sur elle s'était abattu le pistolet, très violemment, avec l'intention de lui briser le crâne. Et voilà. Ç'avait failli être la fin de Jules.

L'école secondaire était séparée par une clôture de l'une des rues les plus fréquentées de la ville. Des bouts de journaux et des sacs, amoncelés par le vent, montaient jusqu'au haut de cette clôture. Jules s'appuya contre la palissade et fuma une cigarette. Il s'efforça de retrouver son calme. À neuf heures moins le quart, il se dirigea vers l'intérieur avec une foule d'autres jeunes. Il rejoignit d'instinct ses amis, qui musardaient déjà dans les couloirs auprès de leurs casiers ; il haïssait l'école mais était attiré par ses murs, son bruit et son odeur de prison, instinct qu'il partageait avec ses camarades. Ils plaisantaient sur tout. Ils fermaient leurs casiers violemment. La tête de Jules lui faisait mal, et il se détourna d'eux pour regagner sa classe alors que retentissait la cloche finale, et pas une seconde avant. C'était ce qu'il faisait tous les matins. Tout allait bien ; il n'était pas mort.

À trois places à droite se trouvait la fille dont il était amoureux, une blonde au petit nez, qui portait une jupe plissée, des bas de laine blanche et des chaussures à semelles de caoutchouc et qui le regardait rarement, apparemment intimidée par ce garçon, ses pattes de lapin et son sourire affecté. Il se laissa aller à un désir étrange et mystique à son égard,

s'éblouissant lui-même de son désir, pendant que leur professeur – une femme dans la cinquantaine, frêle et aux mouvements d'araignée – leur expliquait comment remplir les formulaires pour les soins médicaux. À *quand remonte notre dernier examen dentaire ?* Jules regarda la fille. Elle n'était pas mieux lotie que lui, ses parents étaient tout aussi pauvres que les siens, mais elle soignait son comportement, et avait le sens de la netteté, de la convenance et de la propreté ; elle avait pour amies des filles bien, comme elle, pourtant plus tapageuses ; elle s'appelait Edith. Jules était amoureux d'elle. Il rêvait d'elle...

Quand la cloche sonna, il alla à contrecœur trouver leur professeur : « M'man a oublié de me donner un mot pour excuser mon absence d'hier », et la femme le congédia, un peu agacée par lui et ses amis et peut-être déroutée par ses yeux embués. Son haleine aussi – elle lui paraissait viciée. Tout en lui était vicié – mais au moins était-il vivant. Il s'en fut d'un pas lent et précautionneux vers son premier cours, celui d'anglais.

Tout d'abord, il ne put se rappeler où se trouvait sa place, et une fille hardie émit un gloussement en voyant ce Jules si empoté ce matin ; mais il repéra finalement sa chaise et se laissa lourdement tomber dessus. Cours d'anglais. Il ouvrit son cahier. Il avait oublié, ou perdu, son manuel. Il farfouilla dans le pupitre et tomba sur un livre appartenant à quelqu'un ; ce n'était pas exactement le livre d'anglais, mais cela y ressemblait par la couleur. Jules braqua les yeux sur le devant de la classe. Le professeur parlait déjà. Le tableau noir était humide. On y écrivait quelque chose – d'une écriture assez grande, mais étrangement brouillée. Jules loucha ; il porta les doigts à ses yeux qu'il frotta pour essayer d'y voir clair. Qu'était tout cela ? *Au coin de la rue la caserne de pompiers...* Jules se pencha en avant et laissa errer ses coudes sur le pupitre, à la recherche d'un point d'appui. Il sentit son cerveau se vider, puis revenir à la vie. Il glissait hors de la conscience. Les doigts sur les tempes, il s'efforçait de se raccrocher, désespéré et honteux, mais il glissait toujours. Le professeur tourna la tête, puis de l'autre côté, une tête chauve qui parlait, et Jules se sentit tomber. Quelque chose lui érafla la cuisse, peut-être un rat, et avec une vague aversion il se rappela un rat lui sautant dessus un jour qu'à sept ou huit ans il musardait quelque part ; ce rat avait bondi vers lui et glissant, s'était affolé, prenant violemment appui sur sa cuisse. Il s'en souvenait à présent de façon extrêmement vive : il sentait le rat sauter fortement contre sa cuisse, et, terrifié, s'arc-bouter sur lui – alors, pris lui-même de terreur, Jules commença de pencher en avant, sa tête tombant lentement, son front approchant lentement du pupitre.

Quand Maureen eut treize ans, ils déménagèrent de la 12^e Rue pour aller dans une autre rue semblable, nommée Labrosse, toujours dans le même quartier, mais plus près du Tiger Stadium et non loin de la gare du New York Central, un grand édifice gothique percé de centaines de fenêtres. Elle était désormais trop grande pour explorer les bâtiments et les maisons vides, trop consciente de sa qualité de fille pour aller courir en criant dans les entrepôts avec d'autres gosses. Elle se retenait, se comportait avec prudence, craintive, mais sans savoir exactement ce qu'elle craignait. Déménager d'une maison à une autre la troublait. Elle ne put dormir durant plusieurs nuits dans la nouvelle maison. Toutes ces caisses, le dérangement, sa mère, en sueur et irritée, et son père grognant sous le poids des meubles qu'il devait porter, le déracinement, l'agitation, partout – elle en était effrayée.

Même Jules perdait patience avec elle. « Oh ! la barbe ! » disait-il, lui donnant des bourrades pour la secouer, car il grandissait lui aussi et il était toujours pressé. Même assis, il avait un air distrait, comme s'il dressait des plans pour ce qu'il ferait en se levant. Elle l'admirait, elle lui en voulait. Elle fouillait les poches de son pantalon quand il l'accrochait dans sa chambre, cherchant un signe de sa vie mystérieuse, sa vie loin d'elle.

La maison qu'ils habitaient maintenant ressemblait à une grange ; c'était une grande boîte carrée, posée en bordure du trottoir. Il n'y avait que quelques mètres de cour, sans herbe ; des briques brisées, des pierres, des débris non identifiables, des ornières et des empreintes de pas durcies dans le sol. La maison avait été autrefois peinte en gris. Quand on grimpait vivement l'escalier de devant, la troisième marche ployait. De tout le quartier émanait un air sournois, de renfermé, qui rebutait les étrangers – policiers ou rôdeurs, releveurs des compteurs d'eau ou de gaz, fureteurs des services sociaux, assistantes sociales – les profiteurs de l'Assistance sociale, comme les appelait Loretta. Les femmes criaient d'une arrière-cour à l'autre : « L'inspecteur arrive ! » chaque fois que paraissait quelqu'un qui n'était pas du quartier. Parfois, des Témoins de Jéhovah passaient au travers du filtrage et débattaient avec les catholiques.

Sa mère s'immergea dans le voisinage et se fit aussitôt des amies. Tous les matins, on pouvait voir des femmes toutes semblables à elle, plus âgées ou plus jeunes, enceintes ou non, se presser dehors dans leur robe de coton, les cheveux enroulés sur des bigoudis de plastique, avides de parler – qu'est-ce qui s'était passé la nuit dernière chez les voisins ? Pourquoi tout ce bruit ? Qu'était-il arrivé à ce nègre en voiture au bas de la rue ? Était-il rentré dans quelqu'un ? « Oh ! ces nègres ! s'écriait Loretta, sur un ton de plainte, dont

raffolaient ses voisines, sûre d'être aussitôt comprise. Ces nègres ont un taux de natalité deux fois plus élevé que celui des Blancs, ou dix fois, je ne sais plus, et ils sont tous à l'Assistance ; et ils jouent au poker avec leurs allocs. » Elle se plaignait de la nouvelle maison, de sa belle-mère, de ses enfants. Elle se plaignait de son mari. Tout ce qu'elle disait était immédiatement compris ; elle s'immergea dans le voisinage, et on aurait pu croire qu'elle y avait habité de tout temps.

Ils avaient dû quitter leur ancien logement parce qu'une partie du pâté de maisons devait être abattue – pour une raison dont ils n'étaient pas sûrs. Quelqu'un avait dit qu'on devait construire là un parking. Mais des années devaient s'écouler sans qu'aucun parking n'apparût ; il ne resta qu'un demi-pâté de maisons démolies, des tuyaux et des gravats, des sous-sols ouverts, des caves déchiquetées... Peut-être le parking n'avait-il jamais été prévu, ou peut-être l'avait-on oublié. En tout cas, les Wendall avaient dû déménager. Loretta ne regrettait pas vraiment le changement, une fois qu'elle se fut fait des amies. Elle détestait seulement être transbahutée. Tous les matins au petit déjeuner, elle disait à Maureen et à Betty : « Écoutez, ne vous laissez faire par personne aujourd'hui. Jules, je n'ai pas besoin de le lui dire, il sait comment va le monde. Mais vous deux, vous êtes assez bêtes pour vous laisser bousculer ; eh bien, ne vous laissez pas faire – dites-leur d'aller se faire voir. Ne vous laissez jamais bousculer.

— Oh ! M'man, disait Maureen, toute embarrassée, comment ça bousculées ? Qui va nous bousculer ?

— Pas les sœurs, et pas les autres gosses. Rappelle-toi ça, répondit Loretta.

— Personne ne viendra m'embêter », déclara Betty.

Maureen sortit sur la véranda délabrée, avec un sentiment, circonspect et confus, de crainte. Qui irait la bousculer aujourd'hui ? Il était bien vrai qu'il y avait toujours quelqu'un pour la bousculer – une fille plus âgée ou un garçon plus âgé, une sœur qui patrouillait dans les couloirs, ou Betty – Betty pourrait la bousculer, plus forte d'une plus grande simplicité et grâce à ses muscles plus fermes, plus solides. Maureen trouvait tout cela saugrenu, ce souci qu'on avait d'être bousculé, alors qu'il suffisait de se jeter en arrière au moment du coup et de se mettre à pleurer le plus tôt possible – pas comme Jules qui se refusait à pleurer depuis bien des années maintenant, quoi qu'il lui arrivât ; pas comme Betty, qui avait toujours l'air d'en demander davantage. Maureen allait tous les matins sur la véranda, serrant ses livres et le sac contenant son déjeuner contre elle et promenant un regard sur la rue pour voir s'il y avait quelque danger.

La véranda était si longue que tous les gosses de la maison et ceux des voisins pouvaient y jouer, construisant des forts avec des cageots et les disposant en deux camps. D'un côté se trouvait la porte des Wendall et de l'autre celle des Stanley. Les jours de pluie, les enfants entraient et sortaient en faisant claquer ces portes, et ils traînaient autour du porche, les petits

occupés à leurs jeux bruyants et les plus âgés, comme Maureen, Betty et Faith, la voisine d'à côté, à lire des bandes dessinées. Après que les Wendall eurent habité là un mois, les Stanley déménagèrent, et une autre famille, avec six enfants et à l'accent traînant prononcé, s'installa. Ces gens dirent être du Kentucky. Toutes leurs affaires étaient dans un camion, surchargé et recouvert de bâches, et Jules, Maureen et Betty les aidèrent à déballer, tout excités par l'arrivée de ces nouveaux voisins. Six enfants ! Le jour du déménagement, Maureen se sentit étourdie et incapable de se maîtriser, tant il arrivait de choses, tant il y avait de bruit ! Tant de visages ! Tant de pas, tant de mères, tant de pères, et d'enfants à faire marcher droit ! Loretta apporta dehors des canettes de bière. Maureen et les enfants parcoururent les pièces de l'autre partie de la maison, retournant des caisses et riant aux éclats. Puis, soudain, Maureen souhaita que personne n'eût emménagé. Elle souhaita qu'ils pussent vivre seuls dans une maison, pour une fois. Aussi déchiqueta-t-elle avec un clou le papier peint de ce qui avait été la chambre à coucher des parents de Faith.

Au bout d'un moment, tout le monde oublia les Stanley, qui étaient allés s'installer à Grand Rapids. Les nouveaux venus s'appelaient Stonewall. Mme Stonewall venait tout le temps bavarder avec la mère de Maureen ; elles s'asseyaient sur la véranda et buvaient à petits coups de la bière ou du café tout en fumant ; elles avaient le même âge et portaient des pantalons un peu trop serrés à la taille ou des jupes un peu trop longues pour la dernière mode ; derrière elles, des petits enfants jouaient et la radio faisait des couacs sans que personne ne l'écûtât. Chaque samedi, Maureen fuyait la maison à cause de tout ce bruit ; elle faisait environ trois kilomètres à pied pour aller à la bibliothèque, où régnait le calme. La bibliothèque était ce que devrait être une maison : tranquille. Tout en marchant, elle se murmurait à elle-même ce qu'elle ferait si elle avait l'âge d'être mère : comment elle s'occuperait de tous ces enfants, les punirait quand ce serait nécessaire, leur donnerait une bonne gifle ou une bonne fessée et même pour les pires des gosses telle sa sœur Betty, trouverait quelque endroit sombre et humide – le « cachot » sous la véranda – où elle l'enfermerait jusqu'à ce qu'elle soit sage.

Elle se demandait ce qu'il y avait de mal à être silencieuse – les gens disaient toujours qu'elle était trop silencieuse. Loretta lui reprochait tout le temps d'avoir des « secrets », ce qui voulait dire qu'elle était silencieuse, et mamie Wendall parlait de sa « triste mine ». « Elle a une triste mine, et elle mange avec de longues dents », disait aigrement la vieille femme. Maureen ne savait comment interpréter l'aversion de sa grand-mère : celle-ci ne l'avait-elle pas aimée à une certaine époque ? À présent, elle restait assise là, malade et revêche, appuyée sur une canne même quand elle était assise, comme pour souligner l'enflure de ses jambes et de ses pieds, son mauvais état, tombée si bas dans une maison hostile. Maureen ne trouvait pas sa mine plus triste que celle de quiconque, et son visage n'était pas vilain. Elle s'efforçait d'être calme, sage et posée, et cela irritait peut-être les gens. « Oh ! quelles histoires

tu fais ! » criait parfois sa mère, lorsque Maureen tenait à compter tous les timbres de l'album, lorsqu'elle inspectait les assiettes pour en vérifier la propreté, ou qu'elle demandait à se laver les cheveux plus d'une fois par semaine. Mais sa mère criait après tout le monde, après ses propres enfants, après ceux des Stonewall et après ceux d'en face – cela ne voulait rien dire. Mme Stonewall criait aussi. Cela ne voulait rien dire. L'instant d'après, elles s'affalaient, allumaient des cigarettes et oubliaient toute colère. Maureen avait encore le cœur battant, mais sa mère avait déjà oublié, elle oubliait tout, et c'était pour ça que Maureen traînait souvent toute seule, se murmurant des choses, et qu'elle rêvassait à l'école, pensant à des punitions qui maintiendraient tout le monde sage et tranquille de sorte que sa mère ne crierait plus jamais. Ces petits morveux ! À l'école, la mère supérieure, une religieuse à la figure sagace, noueuse et masculine, l'avait fait appeler un jour dans son bureau pour lui dire : « Maureen, c'est à toi de surveiller ta sœur en récréation. Tu es l'aînée.

— Oui, ma sœur, dit Maureen.

— Ta sœur est querelleuse et effrontée. Elle ressemble à ton frère. C'est ton devoir, a dit ta mère, de la surveiller pendant la récréation. »

Aussi haïssait-elle Betty, aussi les haïssait-elle tous et souhaitait-elle leur mort. Elle aurait plaisir à jeter leurs cadavres sous la véranda, dans le cachot sombre, jonché de feuilles, à l'odeur de moisi, où vivaient des araignées et autres vilaines bêtes. Ou peut-être s'y glisserait-elle elle-même pour s'y cacher, laisser son esprit se vider tranquillement, s'accorder un bon temps de repos de façon à pouvoir mettre sa vie en ordre.

À la bibliothèque municipale, les plafonds étaient si hauts qu'elle levait sans cesse la tête, intimidée. Il lui semblait parfois que le plafond partait en flottant dans les airs. Les parquets étaient vieux, mais bien cirés. Ils étaient un peu inégaux. Maureen ne pouvait croire tout à fait au silence – c'était comme un beau vase qui pouvait être brisé à tout moment. Elle emportait ses livres dans la salle de lecture, où elle pouvait s'asseoir à une table située près des « Grands Livres du monde occidental » et d'un radiateur chaud, pour lire pendant des heures. Le silence de la bibliothèque n'était vraiment pas souvent rompu, bien qu'elle s'y attendît. Là, les gens marchaient même à pas feutrés. Il y avait peu d'enfants. Elle parcourait des yeux le rayon pour la jeunesse, titre par titre. Elle ne se permettait pas de prendre les livres au hasard, car elle aurait ainsi risqué de manquer quelque chose d'important. Et chaque semaine, elle s'imposait de reprendre au début pour vérifier s'il n'y avait pas de nouveaux livres en rayon, volumes rendus dans la semaine ou volumes tout nouveaux, avec des fiches vierges dans la pochette de la reliure. Quand elle découvrait ces livres, elle avait un sourire timide de surprise.

La bibliothécaire lui rappelait la principale de son école ; aussi savait-elle qu'il valait mieux se montrer timide devant elle. Du fait qu'elle dirigeait la bibliothèque, elle avait une terrible autorité sur la vie de Maureen. Un jour, au bureau, feuilletant distraitement un livre que Maureen rendait, elle découvrit

une grande déchirure au bas d'une page.

« Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— C'était déjà là quand j'ai pris le livre, murmura Maureen.

— Non. Tous nos livres sont vérifiés. »

Comme pour le prouver, elle tourna encore quelques pages et tomba sur une déchirure réparée. La feuille avait été recollée avec du ruban transparent, qui avait jauni.

« Vous voyez ? Comme cela. On l'aurait réparé, dit la femme.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, dit Maureen. Ce n'est pas moi qui l'ai fait ! »

Elle vit le regard de la femme passer froidement sur elle, Maureen, en pull de laine lâche et bosselée, usé aux coudes et inégal dans le dos, Maureen, qui avait un air coupable, avec ses jambes absurdement minces et nues.

« Je pense que ce livre était en bon état avant que vous ne l'ayez sorti », dit la femme.

Maureen, effrayée, se mit à opiner de la tête. Elle devait être coupable. Quelqu'un avait dû le faire à la maison, accidentellement, mais c'était sa faute. Sa faute. Elle n'aurait pas dû apporter un livre de la bibliothèque dans une telle maison.

« Je crains que vous n'ayez à payer une amende, dit la bibliothécaire. Vingt-cinq cents.

— Je les apporterai demain, dit Maureen.

— Bon. Mais vous ne pourrez pas prendre de livres aujourd'hui.

— Je les apporterai demain », répéta Maureen.

Dans son soulagement d'être relâchée aussi aisément, elle oublia sa déception de ne pouvoir emporter de livres. Durant un moment, elle ressentit l'exultation désespérée d'une criminelle. Elle avait été autorisée à quitter la bibliothèque et à rentrer chez elle, et rien ne lui était arrivé.

De retour à la maison, elle ne se soucia pas de demander l'argent à Loretta mais attendit Jules. Elle tournicota dans la salle de bains pendant qu'il se lavait la figure. Il retira sa chemise et se pencha sur la cuvette. Elle vit que les poils de ses bras étaient drus et noirs, et que sa poitrine était velue. Il avait l'air très fatigué.

Elle dit timidement : « J'ai eu des ennuis aujourd'hui, et il me faut de l'argent pour une amende.

— Combien ? demanda Jules.

— Un quart de dollar.

— O.K., voilà », dit-il, lui donnant la pièce, et elle se sentit un peu dégoûtée d'elle-même à la pensée qu'elle trompait son frère. Elle avait en réalité quelques cents de côté, dans une boîte de fer-blanc au garage ; mais c'était de l'argent destiné à quelque chose de spécial, et elle avait fait vœu à la Vierge de ne pas en faire usage avant un an. Économiser de l'argent était un secret que personne ne devait connaître et qui la différenciait de tous les autres.

Elle se demanda si Jules lui aussi mettait de l'argent de côté ; il était, comme elle, réservé derrière les os proéminents de son visage.

Ils étaient tant de gens entassés dans leur moitié de maison – outre mamie Wendall, il y avait de temps à autre tante Connie, qui était malade par intermittence, mais qui travaillait dans une blanchisserie quand elle était en état de le faire. Tante Connie avait eu une *mauvaise vie*, chuchotait mamie Wendall. (Une opération aux entrailles ? Son mari tué dans un accident de voiture ou enfui en Californie ? Quoi donc ?) Elle était grosse et paraissait très âgée, plus âgée que Loretta, et sa paresse même l'entraînait si bas que Loretta voulait l'aider à se remonter et, par conséquent, l'aimait ; mais à d'autres moments cette paresse tapait sur les nerfs de sa belle-sœur, qui courait chez la voisine Flora Stonewall et criait : « Cette garce ! Cette garce au gros cul ! Ou elle s'en va, ou c'est moi, je vais le dire ce soir à Howard, je vous en fiche mon billet ! » Et, naturellement, il y avait Betty, qui partageait une chambre avec elle, et Jules qui allait et venait sans faire grand bruit, mais c'était tout de même une présence, un être humain, qui pesait sur elle. Leur père avait un emploi bien payé, à ce qu'il disait ; mais où allait l'argent ? Où allait-il ? C'était un homme vigoureux, qui emportait une gamelle et avait toujours le même pantalon sombre et crasseux, les jours ouvrables comme les jours de congé. Ses chemises étaient bleues. Il contemplait souvent ses grandes mains, posées sur la table de la cuisine ou sur ses genoux. Il semblait tout aborder avec un regard de biais : la nourriture, la bière, les gens, la télévision. Il était circonspect, soupçonneux, fermé. Puis, à mesure que les minutes passaient, il s'ouvrait au dîner ou à la télévision, entrant en action, commençant à transpirer – il aimait manger et boire, il mangeait et buvait avec passion, et il aimait toutes les émissions à la télévision. Il était d'abord soupçonneux, puis il s'ouvrait. Maureen avait appris cela. L'endroit favori de son père était une taverne à quelques pâtés de maisons, le Holiday Grill, qui avait deux grandes plantes poussiéreuses dans la devanture, des plantes avec des feuilles en forme de lances – À la vue de telles plantes, Maureen se rappellerait toujours son père, même des années après sa mort, alors qu'il n'était plus une menace. Des feuilles comme des lances. Il y avait quelque chose d'impénétrable chez son père, mais on devinait là – derrière une brusquerie qui faisait peur.

Un soir qu'il s'était installé de biais pour dîner, mangeant et transpirant, ce fut seulement quand le repas fut presque terminé qu'il regarda Jules. Puis il dit : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Malone ? »

Maureen avait remarqué la réaction effarée de son frère, qui le trahissait. Il tenta de dissimuler en disant doucement : « Je ne sais pas, quoi donc ?

— Il s'est pris une raclée, hein ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire, tu ne sais pas... ?

— Duane Tracey a dit quelque chose...

— Petit merdeux, n'essaie pas de me mentir ! Tu es parfaitement au courant !

— Non, je ne suis pas au courant ! répliqua Jules.

— Mais que diable lui est-il donc arrivé ? demanda Loretta.

— Il s'est fait flanquer une raclée. Il s'est fait abîmer sa foutue petite gueule de prétentieux », dit le père de Maureen, en colère.

Il était difficile de comprendre les raisons de cette colère : était-il satisfait que Ramie eût été rossé, ou le regrettait-il ?

« Ouais ! qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Loretta.

— Cette face de rat a voulu faire un joli coup – j'ai entendu raconter ça dans le coin – il a arrêté sur Hastings un petit nègre qui portait un sac avec de l'argent, et ce foutu idiot de salopard n'a jamais pensé qu'il serait pris ! Ces nègres l'ont rattrapé en moins d'une heure ! » dit le père de Maureen.

Sa figure était luisante et pleine de rage ; de nouveau, il ne regardait plus Jules. Jules ne le regardait pas non plus.

« Quel enfant de putain débile irait attaquer le gosse chargé de convoyer la thune, hein ? Quel genre de corniaud ? Un négriillon de douze ans qui transporte quatre mille dollars n'est pas un gosse lâché tout seul dans la nature, pauvre idiot ! Tu crois qu'un gosse qui porte quatre mille dollars dans un sac est sorti *faire des courses* pour son propre compte ? Tu crois peut-être qu'il est allé acheter un cadeau pour sa maman ?

— Ne me traite pas de tous les noms, je n'y suis pour rien, dit Jules.

— Tu ferais bien, bon Dieu ! Mais si tu y étais pour quelque chose, ils t'auraient déjà eu. Ils t'auraient cassé la gueule, ça te plairait ?

— Je n'ai rien à voir avec ça.

— Non, tu es trop malin ! Seigneur, c'est au moins une bonne chose », dit le père de Maureen, mais sans se relâcher, toujours avec une sorte de colère perplexe. « Ils lui ont défoncé la mâchoire, ils lui ont fait sauter la moitié des dents. Ils lui ont écrabouillé un œil. Ils lui ont cassé quatre côtes. Pour le reste, je ne sais pas ; mais ils n'ont pas chipoté sur ce coup-là, ça, j'en suis bien sûr, et même si ce sont des nègres, il faut admettre qu'il a reçu ce qu'il méritait – ce petit malin de salopard qui rôde toujours dans la rue !

— Écoute, je n'ai rien à voir avec ça, dit Jules.

— Mais tu es parfaitement au courant de tout, non ?

— Non.

— Alors, tu restes là à me mentir en pleine figure, hein ? » Ils ne se regardaient pas, et Maureen sentait la tension monter entre eux. Elle voulut poser la main sur le bras de Jules et murmurer : « Laisse donc », mais Jules, son pâle visage crispé, révélait toute sa haine dans le tremblement de ses lèvres.

Loretta les dirigea sur une autre voie en annonçant : « Dites donc, j'ai fait du pudding, ce soir. Vous en voulez, tous ? »

Plus tard dans la soirée, le père de Maureen dit, avec un soupir morose : « Ces nègres vont bientôt avoir cette ville sous leur coupe. Ils y mettront un cadenas, et ils établiront des barrages sur la route, et, mon vieux, ce sera la fin des haricots ! »

Loretta, dans ses pantoufles de raphia à paillettes, resta à regarder la télévision avec lui. Elle dit : « La police devrait les attraper pour avoir rossé Ramie Malone. Quoi que tu en dises, ils n'avaient pas besoin de lui faire sauter les dents. Il était assez joli garçon.

— Je ne serais pas étonné qu'ils les lui aient bel et bien coupées. Ils aiment faire ça, dit avec lenteur le père de Maureen. À l'usine, si on traîne dans le parking quand tous les autres sont partis, on prend des risques. Ils ne se contentent pas de vous prendre votre argent, ils vous les coupent. Ils aiment ça. Ils font ça pour s'amuser. »

D'autres soirs, Maureen l'entendait parler des Polacks qui puaient et des mêtèques grassex qui emménageaient sur Bagley Street, tous jacassant comme des fous, portant des couteaux, buvant et se battant jusque sur le trottoir...

Jules dit à Maureen, singeant son père : « Oh ! ces nègres, ces Polacks, ces mêtèques ! Seigneur, que j'en ai marre d'avoir à les haïr tous ! Que ça me fait chier ! » Quand il imitait son père, il donnait à sa figure un air bouffi et sa mâchoire tombait, de sorte que ses yeux prenaient une expression obtuse. Maureen ne pouvait s'empêcher de rire, mais elle sentait alors un avertissement, en rapport avec la constante remarque de leur grand-mère : « Si tu fais une grimace, ta figure se figera. » *Si tu fais une grimace, ta figure se figera.*

Elle les voyait tous avec la figure figée, son père et sa mère, sa sœur, son frère, sa grand-mère, sa tante, les visages des sœurs à l'école, les visages des prêtres, les visages des enfants du quartier, tous ces visages – durement figés en des expressions de ruse et de colère, tandis qu'elle, Maureen, n'ayant en elle aucune dureté, glissait en silence parmi eux et attendait le jour où tout serait ordonné et net, où elle pourrait organiser sa vie comme elle rangeait la cuisine après le dîner, et où elle aussi pourrait alors être dure comme une pierre, inébranlable, forte, à l'abri de leur capacité de faire souffrir.

Sa mère concentrait son attention sur les visages, comme si elle avait pris cette manière à mamie Wendall, sans en connaître l'origine ; quand elle faisait des courses avec Maureen, elle adoptait une jovialité presque chantante en désignant les gens : « Regarde cette figure de jument ! », « Regarde cette tête de cochon ! Regarde derrière toi, ce singe ! » – obligeant Maureen à regarder par-dessus son épaule ou dans une glace. La figure de Loretta était parfois flasque et laide, parfois plutôt jolie ; parfois les pores de son nez apparaissaient gros et noirs, parfois non ; c'était selon le jour, l'humeur, laide et jolie, malpropre et nette ; qui pouvait dire quelle Loretta sortirait de la chambre en désordre ? Tout cela amenait Maureen à se concentrer sur elle-même. Sa mère dirigeait son attention, de toute façon ; elle disait souvent, en regardant Maureen du coin de l'œil : « Tu ne commencerais pas à avoir des boutons ? Tu as à peu près l'âge d'avoir un tas de boutons, maintenant. »

Les cinq pièces qui constituaient leur moitié de maison en duplex, c'était entièrement le domaine de Loretta. Elle présidait à tout. Aussitôt que leur père

rentrait, au début de la soirée, sa masse s'adaptait aux pièces surchauffées ; il contournait les piles de vêtements à laver ou à repasser, ou qui traînaient tout simplement, la camelote de Betty étalée par terre, et Maureen, penchée sur la table de la cuisine, essayant de faire ses devoirs. Il mangeait les plats que Loretta avait confectionnés pour lui. Même quand c'était Maureen qui les avait effectivement préparés, c'étaient toujours les plats de Loretta, et la maison avait son odeur – ses « sels de bain », son parfum, la fumée de ses cigarettes. Même quand il finissait par sortir de son silence pour la gifler, lui hurlant quelque chose à la figure, elle restait au centre même de la maison, passive, indolente et hargneuse.

Au milieu de tout cela, Maureen faisait ses devoirs et s'efforçait de se concentrer. Elle était assez bonne à l'école. Betty, elle, n'était bonne à rien, hormis la frime. Jules n'avait même pas rapporté de carnets de notes depuis des mois. Il avait les yeux sombres et creux, et il menait une vie secrète ; une fille de l'école avait dit à Maureen qu'il allait boire avec d'autres garçons, qu'il sortait avec une fille nommée Rose-Anne, qu'il était un ami de Ramie Malone, et on sait ce qui est arrivé à Ramie. Maureen fouilla les poches de son frère, et elle y trouva divers objets – un peigne de plastique cassé, dégoûtant, une pochette d'allumettes où était écrit « Manhattan Lounge », un mouchoir en papier froissé et taché de rouge à lèvres, une chaîne à clés brisée, quelques pièces de monnaie, des jetons de distributeur, des cacahuètes, et autres babioles. Elle savait qu'il n'allait plus à l'école, mais elle n'osait lui poser de questions à ce sujet. Et Betty, Betty était une petite morveuse – elle était si bruyante et si bête que Maureen préférait rentrer de l'école par le chemin le plus long pour ne pas avoir à marcher avec sa sœur, bien que cela signifiait rater les vitrines des magasins et le Rialto Theater, dont les affiches changeaient chaque semaine et étaient fort intéressantes. Le lundi était le jour où sa mère se faisait laver les cheveux et coiffer par son amie Ethel, et aussi épiler les sourcils et faire les ongles. Ce jour-là, elle avait les lèvres et les ongles du même ton raisin foncé. Ainsi, Maureen comprenait que sa mère était une femme semblable à celles des affiches de cinéma ; elles voulaient certaines choses, et elles étaient prêtes à prendre des risques pour les obtenir. La mère de Maureen faisait ses courses dans un supermarché, et elles rapportaient la nourriture dans des sacs de papier à carreaux rouges et noirs et des timbres jaunes pour l'album ; c'était comme cela que sa mère se procurait tout.

Les samedis où il faisait trop froid pour aller à la bibliothèque, Maureen était obligée de rester à la maison. Elle détestait la maison. Elle restait assise des heures à regarder par la fenêtre. Il n'y avait rien à voir. Seulement le soubassement de béton légèrement effrité de la maison voisine, aussi vieille et aussi laide que la leur. Non que celle-ci fût à eux ; chaque mois, le père de Maureen grognait au sujet du paiement du loyer. Ce qu'il payait était un secret. Les adultes avaient maints secrets, principalement des affaires d'argent. On pouvait crier que Loretta était une putain ou Howard un vaurien

de fainéant, on pouvait tout dire sur les gens, mais concernant l'argent – les faits s'y rapportant – rien ne pouvait être mentionné à haute voix. C'était un secret pour tous les enfants. Ce que son père gagnait chaque semaine et ce qu'il donnait à la mère de Maureen devait rester un secret ; même le prix de certaines babioles devait rester secret. Tante Connie se plaignait de ne gagner que cinquante dollars par semaine quand elle travaillait, mais c'était bien d'elle – toujours à geindre, à cracher des choses qu'on ne voulait pas entendre. Quand elle venait dans la cuisine se plaindre de sa vie à Loretta, Maureen soupirait et se rapprochait encore plus de la fenêtre de sa chambre, désireuse de sortir, de devenir sourde, se demandant pourquoi l'éclat hivernal qui rendait tout si dur et incolore valait encore mieux que l'odeur viciée et renfermée de leur maison. Elle aimait sa mère et son père, après tout. Elle aimait Jules. Elle aimait même Betty, si seulement Betty voulait se ranger. Pourquoi, donc, aurait-elle voulu les voir tous morts et enterrés sous la véranda de devant ? Même Jules, mort, enterré et mis au repos.

La plupart du temps, Maureen rêvassait. Dans son esprit, elle criait des ordres, comme un soldat ; tous les gosses lui obéissaient et se mettaient en ligne. Il n'y avait nulle part d'adultes pour punir ou même pour louer. Sans eux, tout était paisible et bon, maintenant qu'elle prenait leur place et qu'elle faisait ce qu'ils auraient dû faire. Ou bien elle fermait les yeux et jouait à l'école. Elle était la maîtresse, une religieuse, et tous les gosses du quartier étaient assis en rangs ; elle leur faisait lire leurs leçons, un à un, allant et venant dans le passage central. Elle les faisait venir au tableau noir pour additionner de longues colonnes de chiffres. S'ils faisaient des erreurs, ils étaient grondés devant tout le monde sans avoir le droit de présenter d'excuses. S'il leur était permis de le faire, ils disaient seulement : « Je n'ai pas pu faire mes devoirs hier soir ; il y avait du grabuge à la maison », ou « J'ai été obligé de sortir la nuit dernière, et je n'ai pas pu dormir ». Non, cela ne ressemblait à aucune autre école, « Allons, vous devez travailler. Travailler », leur répondait Maureen. Son cœur se mettait à battre à la pensée des enfants prisonniers et d'elle-même en train de les surveiller, de les garder et de les houspiller, une Maureen différente de la fille que tout le monde connaissait. Pourquoi les gens ne pouvaient-ils être parfaits ? Pourquoi commettaient-ils de telles erreurs ? En faisant ses devoirs, Maureen vérifiait et revérifiait tout, dans la crainte d'avoir fait des erreurs. Même quand elle jouait, même en imagination, elle craignait en quelque sorte de faire une erreur.

Un an avant, elle avait encore joué au cheval, mais maintenant elle était trop grande. Elle avait fait le chef d'une troupe de chevaux, un grand étalon noir. Enfonçant ses pieds dans le sol, elle avait rué, jouant seule, se concentrant péniblement sur l'idée d'être un cheval – elle avait joué en secret, secouant sa longue chevelure comme une crinière. Autour de la maison ou en présence d'autres enfants, elle ne se laissait jamais aller de la sorte. Elle ne « jouait » pas. Elle n'était pas grande pour son âge, mais elle paraissait en

quelque sorte plus âgée, et c'est pourquoi, lorsque quelque chose n'allait pas dans la cuisine, elle n'essayait jamais de s'esquiver mais disait calmement qu'elle allait arranger cela – nourriture répandue, assiette cassée, quelque bêtise de Betty. Elle ne cherchait jamais à s'excuser. Un jour que sa mère et Flora Stonewall avaient passé toute la journée à boire de la bière et à raconter des histoires de leur enfance, et que sa mère n'avait pas bougé le petit doigt pour le dîner, Maureen avait pris les choses en main dans la cuisine, et les deux femmes l'avaient taquinée : « Regardez Maureen, elle fera une bonne épouse », avait dit Flora. C'était une belle femme paresseuse à la longue chevelure rousse, qu'elle ramenait quelquefois en arrière. Elle avait de grands bras osseux et des jambes assez épaisses. Sa voix était mélodieuse, avec un accent chantant et un peu accusateur : elle paraissait aimer Maureen. Celle-ci, tout en raclant les détritiques pour les faire tomber dans la poubelle puante sous l'évier ou en faisant la vaisselle, le visage rouge de chaleur, se forçait à concentrer sa pensée sur la classe qu'elle présidait, sur le ravin où vivaient les chevaux sauvages ou sur la bibliothèque, avec ses parquets lisses et cirés et le cliquetis épisodique de la machine à écrire de la bibliothécaire. Quand elle était seule, ses pensées dérivait là-dessus. Elle s'éveillait parfois pour se trouver debout dans l'encadrement d'une porte, en train de se caresser distraitemment le bras, tandis que Loretta passait majestueusement, disant : « Réveille-toi, fillette, la maison brûle. »

Elle s'éveillait pour voir sa famille à table, des formes dans des vêtements, appesanties sur leurs chaises. Les considérer ainsi lui donnait le vertige. Son père était un objet épais, avec sa chemise en partie déboutonnée ; sa mère était un objet voletant, sans substance ; sa grand-mère était massive, lourde, ruminante dans ses vêtements noirs. Un jour, en ville, elle avait vu sa propre sœur faire la folle avec une bande de filles échevelées près d'un arrêt d'autobus. Elles étaient toutes en jean et sweat-shirt. Elles avaient tourné un coin de rue et fait signe à un autobus ; et quand il s'était arrêté et que la porte s'était ouverte, elles s'étaient enfuies. Betty se tordait de rire, petit être dur et nerveux, comme une marionnette ou même une toupie, partant en ville, tournoyant sur le trottoir jusqu'au moment où elle se cogna dans un passant et où toutes ses amies se moquèrent d'elle. Maureen était restée en retrait, ne voulant pas être vue. Était-ce donc sa sœur, cette affreuse fille aux cheveux châtain foncé coupés aussi court que ceux d'un garçon, plus court que ceux de Jules, cette fille aux jambes dures et musclées et à la voix rauque ? Et elle observait souvent Jules tandis qu'il traversait la maison, toujours fatigué ; elle clignait des yeux jusqu'à ce que son frère devînt une ombre passant à côté d'elle, sans éveiller en elle aucune réaction, nul amour, nulle parenté. Il devenait adulte, et il devait faire ce que font les adultes. Il devait s'entortiller autour de quelque fille, il devait faire certaines choses avec elle et avec la bande qu'il fréquentait, travailler, gagner de l'argent, se raser, faire des simagrées avec ses cheveux, se passer d'un air las les mains sur les yeux, répondre d'un vilain ton brutal si quelqu'un l'importunait : « Va te faire

foutre, Maureen ! » disait-il ou à Betty : « Je n'ai pas le temps de rester là, casse-toi ! » Il les tenait à distance, il s'esquiva toujours.

Un jour de printemps, en rentrant de la bibliothèque, Maureen vit surgir un crapaud non loin de chez elle. Elle le chassa sous une véranda. Elle trouva un bâton et essaya, en le piquant, de le faire sauter ; mais le bâton n'était pas tout à fait assez long – le crapaud restait accroupi là, le corps gonflé, déglutissant, terrifié mais immobile sur un tas de feuilles. Elle se sentit minable. Elle se disait : « En me glissant sous cette véranda, je pourrais attraper ce crapaud », et il y avait quelque chose dans leur parenté même, dans leur semblable essoufflement, dans leur terreur, qui lui fit désirer de s'y glisser. Elle essaya de le piquer avec le bâton, penchée en avant à quatre pattes, mais le crapaud ne bougea pas ; ils s'observaient en silence.

À son retour, Flora Stonewall était assise sur les marches du perron. Elle lui dit, d'un air détaché : « Ah ! Maureen, où étais-tu ? Je suis censée te dire quelque chose.

— Quoi ?

— Ta mère et ta grand-mère ont dû aller quelque part. Elles ne savaient pas où tu étais. Jules les a conduites. Elles m'ont dit de t'attendre...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je crois que ton père a eu des ennuis. »

Maureen la dévisagea : « Quel genre d'ennuis ? Avec la police ?

— Non, ne parle pas ainsi, ma chérie, dit Flora, peinée, levant en même temps les lèvres et les sourcils. Ton papa a eu des ennuis à son travail. Un accident. Il a été blessé à son travail.

— Blessé ? Comment ça ?

— Je ne sais pas, ma chérie. Pourquoi ne rentres-tu pas ? Tu veux un Royal Crown Cola ? J'en ai dans mon réfrigérateur. Tu en veux ?

— Non.

— Loretta m'a dit de t'attendre. Je suis vraiment navrée de t'apprendre ces mauvaises nouvelles ; ça me chavire, ma chérie. Tu es sûre que tu ne veux pas de Royal Crown ? Pourquoi ne viendrais-tu pas chez moi pour te détendre ?

— Non, ça va bien », répondit Maureen.

Elle passa à côté de Flora, pleine de dignité et de peur, et le silence même de la maison lui dit : c'est la fin. La fin de quelque chose. La pièce de devant était en pagaille, la housse du sofa était défectueuse d'un côté et l'abat-jour de la lampe était de travers, un rayon de soleil venant de la fenêtre latérale tombait sur un tapis brun usé ; tout cela était familier, l'odeur même de renfermé de la maison était familière et eût dû être un soulagement ; mais Maureen se rendait soudain compte à quel point c'était temporaire – même laid, ça restait temporaire et pouvait être perdu. Elle alla s'étendre sur son lit, qui n'était pas fait. Elle leva les yeux vers le plafond. Elle attendit.

Au bout d'un moment, la porte de derrière s'ouvrit, et quelqu'un entra en courant : « Hé ! Maureen ! » cria Jules.

Elle ne répondit pas.

Il vint à la porte de la chambre et se pencha à l'intérieur : « Elle t'a dit, la voisine ? Elle t'a dit ce qui est arrivé ? »

— Est-ce que papa est mort ?

— Il est à l'hôpital. »

Maureen le dévisagea. Elle était surprise de voir à quel point Jules avait grandi. Il ne portait plus le pantalon serré de l'année précédente, ses cheveux étaient brossés vite fait en arrière, il avait l'air secoué et malade. Il dit : « Il va peut-être mourir. Un autre qui était avec lui est mort. Une tonne de quelque chose leur est tombée dessus, deux tonnes... »

— Tombée sur eux ?

— Il s'est passé quelque chose, et ça a lâché. Ça leur est tombé dessus. »

Ils se regardèrent. Maureen finit par répéter, ne sachant que dire : « Il est à l'hôpital ? »

— On l'a amené aux urgences chez Ford. »

Elle vit soudain l'hôpital, un bâtiment massif : « À l'hôpital ? dit-elle faiblement.

— On va y aller. Je vais d'abord t'emmener prendre un hamburger ou ce que tu veux. »

Maureen se couvrit le visage des mains.

« Hé ! petite, dit vivement Jules, hé ! ne pleure pas ! Tu n'es pas obligée de prendre un hamburger. C'était une idée de M'man. Je dois vous emmener dîner, toi et Betty, et puis à l'hôpital. Ne pleure pas... Tu veux que je me mette à brailler aussi ? »

Maureen retira lentement les mains de son visage et Jules était toujours là. Il avait l'air pâle et les traits tirés : « Tu ne pleurerais jamais pour personne, lui dit-elle.

— Foutaises ! »

Betty n'était nulle part dans les environs ; aussi allèrent-ils à un restaurant Biffs, sur Woodward. Maureen se sentit libérée, hardie, dans la voiture – c'était comme si un jour férié était tombé à l'improviste.

« C'est vraiment arrivé ? » ne cessait-elle de demander.

Jules lui jeta un coup d'œil : « Oui, bien sûr. Tu crois que je plaisanterais sur une chose pareille ? »

— Mais, je veux dire... Est-ce vraiment arrivé comme tu l'as dit ? Une tonne de quelque chose lui est tombée dessus ? demanda-t-elle.

— Deux tonnes, c'était », dit Jules.

Si seulement Jules pouvait continuer à conduire pour toujours ! Le long de l'avenue, vers le nord, suivant n'importe quelle route, les sortant de cette ville, loin de l'hôpital où gisait leur père, qui n'avait rien à voir avec eux, déjà changé, lointain... Maureen ne cessait de se prendre la tête dans les mains, la tâtant, incertaine de son propre visage et de son propre crâne, s'interrogeant à ce sujet. Ce crâne aussi pouvait être écrasé. Jules la regardait de temps en temps, mais il ne dit rien sur son comportement bizarre. Au lieu de cela, il reprit comme s'il connaissait ses pensées : « Ce serait rudement bon de

continuer à rouler, hein ? Jusqu'à Northern Michigan, où il y a un tas de lacs et de bois, et au-delà de la ligne des arbres, jusqu'à un endroit où personne ne serait encore jamais allé, mais qui serait dégagé et accueillant pour qu'on s'y installe. Je m'imagine le ciel là-bas, et un lac. Je vois un orignal en train de boire dans le lac. Ou peut-être était-ce sur une image que j'ai vue, dans un magazine ou sur un calendrier... »

Maureen fut effrayée par la façon dont sa voix baissa soudain. Cette voix semblait perdre son énergie.

« Qu'est-ce au juste qu'un orignal ? » demanda-t-elle.

Ils entrèrent dans le restaurant. Maureen n'avait aucun appétit, mais, assise au comptoir à côté de Jules, à lire et relire la carte, elle pensa qu'elle ferait mieux de manger ; c'était un privilège d'être au restaurant. Ils prirent des hamburgers et des frites. Maureen mangea tout, même les dernières frites brûlées et racornies. Elle passa son doigt dans l'assiette et lécha le sel.

Jules dit, en un murmure pour que personne d'autre ne l'entendît : « Peut-être qu'il est déjà mort. Je le souhaite. On n'aurait pas à attendre. On arriverait et ils nous diraient qu'il est déjà mort ! Et M'man sera en train de brailler, et mamie Wendall sera folle. On garera juste la voiture, on entrera et ils nous diront : *Votre père est mort.* »

Maureen avait honte, à présent, d'avoir tant mangé. Elle avait oublié en quelque sorte pourquoi ils étaient au Biffs et non à la maison.

« Tu n'as jamais aimé papa, n'est-ce pas ? dit-elle doucement.

— C'est une sacrée gabegie. Ces femmes qui braillent... L'hôpital pue, je ne peux pas supporter cette odeur. Non, je ne l'aimais pas, Reeny, mais la ferme là-dessus. Ne répète jamais ça. Si je racontais des histoires, c'était pas sérieux – je veux dire quand je voulais qu'il tombe raide mort – c'était pas sérieux, et parce que... Parce que je ne pouvais pas supporter ça, son silence, toujours ! J'en avais marre de son silence. (Jules passa soudain sa main sous son nez.) Ça me mettait en boule et quelquefois ça me rendait presque fou. Seigneur ! il m'a appris tout ce que j'ai besoin de savoir sur le silence ! »

Après l'enterrement de son père, Jules alla se promener en ville. Il regardait les vitrines, comme tout le monde, et il se laissait frôler par les gens pressés, se sentant invisible, flottant. Il avait presque seize ans. Il ne comprenait pas ce que cela signifiait : seize ans. Avec la mort de son père, il héritait en quelque sorte de l'esprit lourd de celui-ci, et cette lourdeur, tel un gaz, se dilatait en lui et le remplissait. Il avait entendu dire que les morts se remplissent de gaz. Il se sentait pourtant la tête étrangement légère, bien que ses pieds lui fissent mal. Il avait l'impression que sa tête aurait pu s'envoler. Les trottoirs sales autour de lui et les pieds pressés des gens allaient dans un sens ; et son cerveau semblait le tirer dans un autre. Il y avait quelque chose qu'il devait remettre d'aplomb, avec quoi il devait se mettre en paix ; mais il était là, froid et troublé, la tête légère, se dirigeant vers le Grand Circus Park, en vie et vêtu d'un bon costume dans lequel il ne se sentait pas vraiment à l'aise, tandis que son père était mort et mis en terre.

Qui exactement son père avait-il été ?

« Je ne puis me rappeler sa figure ni rien de ce qu'il a dit », pensait Jules, affolé. C'était avec le souvenir de son père qu'il devait se coltiner. Il n'était pas bien qu'un homme vive, meure et ne se résume à rien, qu'il soit oublié, que son propre fils soit incapable de se le rappeler véritablement – cela ne lui semblait pas juste. Comme Jules passait devant un banc du parc, un vieil homme l'observa attentivement, comme sur le point de le reconnaître. Jules détourna le regard. Il ne voulait pas être reconnu. Le chagrin larmoyant, gémissant de sa mère et la crainte de ses sœurs le glaçaient ; il ne voulait pas rejoindre leur chœur de lamentations. Il lui fallait les fuir. Ainsi son père avait été tué, ainsi c'était arrivé et bientôt ce serait déjà du passé ; et peut-être son père ne l'avait-il jamais réellement reconnu, quelle différence cela faisait-il ? Il s'efforçait de tout absorber. Sa mère ne pouvait rien absorber, tout se répandait hors d'elle comme ces larmes chaudes et pénibles ; donc lui, Jules, accepterait tout et rendrait cela normal. Il traîna du côté des cinémas, regardant les affiches – les beaux visages maquillés n'étaient rien pour lui. Ils pouvaient absorber sans effort chagrin, douleur, joie – aucune ride n'apparaissait sur ces visages, rien. Jules se demanda si ces visages le trahiraient un jour. Dans les grandes et vieilles salles de cinéma tout continuait comme à l'ordinaire, des spectateurs clairsemés entraient et sortaient, il y avait l'odeur habituelle de tapis défraîchi et de pop-corn éventé, et cette teinte foncée et moisie des grands et vieux bâtiments du centre, inexplicable. Jules contemplait les affiches, attendant d'y trouver de l'intérêt. Il fixa une photographie de Marlon Brando. Une bonne partie de son existence était

venue du cinéma, une bonne partie de son langage et de sa gaieté. Du cinéma, il avait gardé l'impression que la vie se déroule sur un fond de musique, mais, à présent, sur ce trottoir, il se sentait déprimé et sans vigueur, et il n'y avait aucune musique autour de lui, ni même aucune promesse de musique.

Son père avait... quel âge ? Quelle douleur avait-il ressentie ? Et le corps qui avait souffert... était-il vraiment celui de son père, l'homme qui s'était si longtemps assis à une certaine place à table, l'homme qui mangeait son dîner d'une certaine façon tous les soirs, désireux d'en finir au plus vite ? L'homme que Jules avait toujours haï ?

Il rentra lentement chez lui. C'était une longue marche. Le temps était frais, et il ne pouvait imaginer quelle saison c'était – printemps ou automne. La rivière avait un air vaporeux, mais cela provenait sans doute d'usines de la rive ouest. Des nuages de fumée s'élevaient de différents points. Elle montait et se répandait doucement sur l'Ambassador Bridge, passant à travers le pont et lui donnant un aspect irréel ; voitures et camions roulaient à travers la fumée. Jules ne se rappelait pas pourquoi il était venu se promener si loin, ce qu'il cherchait, ce qu'il avait espéré comprendre, alors qu'il avait bien des choses à faire à la maison – sa mère avait besoin de lui – et il se sentait mal à l'aise dans ce costume. Sa mère avait besoin de lui à la maison et elle aurait besoin de lui définitivement.

Il commença à transpirer. En bas, dans la rivière, il y avait peut-être des corps sous la surface de l'eau, ou, du moins, il courait des histoires parmi les enfants, comme quoi on avait vu des corps monter à la surface, puis disparaître à nouveau... Les morts, les noyés, si patients et silencieux... Jules sentit que ces gens sombres et mystérieux allaient et venaient dans l'air ordinaire, cadavres qui paraissaient vivants. On pouvait tomber sur l'un d'eux, être pris dans une étreinte, sentir sur soi cette froide et lourde haleine et cette chevelure froide telle une queue de rat visqueuse...

À quoi au juste avait ressemblé son père ? Jules se le rappela soudain en train de réparer les toilettes, essayant d'arrêter une fuite. La porte de la salle de bains avait du jeu. Le linoléum était boursoufflé et usé, de sorte que lorsqu'il était assis dans la salle de bains, Jules regardait ce paysage avec la vague idée que c'était un plan en relief de quelque chose, d'une terre secrète. Son père avait essayé maintes fois de réparer les toilettes, les robinets. Sans succès. La lourde respiration, le grommèlement, les longues minutes de silence, et puis le « J'en ai marre, nom de Dieu ! » et le bruit d'un outil, clé à écrou ou tenailles, jeté à terre. Le silence, la respiration et puis le bruit. C'était ça, son père. Jamais de chance pour réparer les choses. Des cafards sortaient la nuit des coins secrets de la baignoire et parfois on les voyait le matin, paresseux, et souvent ils se cachaient dans les armoires de la cuisine et sous l'évier, très souvent – et ils faisaient jurer son père. Qu'est-ce que son père avait à voir avec les cafards ? Pourquoi était-il plus facile de penser à eux qu'à son père ? Son père et l'argent : ça, c'était important. C'était peut-être là le secret. Il s'était plaint à propos d'argent. Il ne se plaignait pas de grand-chose,

mais quand il le faisait, c'était généralement d'argent qu'il s'agissait. Où cet argent filait-il, la valeur d'une paie ? Où allaient ces vingt dollars ? Et ainsi de suite, la misère en plus de l'argent, le souci en plus de l'argent, insuffisant, trop de bouches à nourrir, une mère malade à la maison et, tous les ans, les gosses avaient la grippe et les antibiotiques coûtaient très cher. Les pilules coûtaient cher. Loretta avait eu des ennuis avec ses reins, elle devait prendre des pilules toutes les six heures, et ces pilules coûtaient cher, comme tout aux États-Unis, très cher, de sorte que le père de Jules disait rageusement : « Un de ces jours, je vais foutre le camp ! Vous pouvez tous aller au diable ! » Ou bien, levant la tête de son journal où il venait de lire quelque chose, il disait : « Tous ces nègres vivent de l'Assistance publique, pourquoi pas moi ? Nous ? Que tout le monde aille au diable ! »

Jules avait pensé à l'emportement de son père pendant la messe dite pour lui. Pas une messe spéciale, la messe d'enterrement. Une église lugubre. Jules était assis à côté de sa mère, immensément lasse de son chagrin, qui était aussi confus, étourdi et effréné que l'étaient d'ordinaire ses colères. Si seulement il pouvait compter sur elle... Jules n'avait pas prêté grande attention à la messe d'enterrement. Il n'allait plus à l'église. Il sentait les églises de la ville le solliciter quand il passait, par une attirance mélancolique. Elles ressemblaient à des cavernes légendaires sous les mers, attirant les nageurs vers le fond, les aspirant en de mystérieux courants – des promesses de secrets, de récompenses, une connaissance particulière qui n'avait plus d'importance. Cela lui était égal. Son père ne s'en était pas soucié. Il n'y avait eu là-dedans aucune fureur, il n'y avait simplement rien eu. La figure de son père, lisse et vide d'expression, comme un crâne sur lequel est tendue une peau blanche – c'était ça son père. Jules arrivait presque à se le rappeler. La messe avait éclipsé le mort, mais maintenant il revenait à Jules, douloureusement. Sa fureur, il la contenait. C'était ça son secret – sa fureur.

Mais Jules ne l'avait pas tué.

Oui, la fureur au fond de lui ; son âme était en fureur, était faite de fureur. Fureur contre quoi ? Contre rien, contre lui-même, contre la vie, contre la chaîne de montage, contre les cafards et la fuite des toilettes. Tout se valait. La fureur. Le manque d'argent. Où l'argent était-il passé ? D'où l'argent viendrait-il ? La fureur, l'argent. Son père.

Jules eut un éclair de satisfaction, presque de joie. Non, il n'avait pas tué son père. Sa propre colère, il l'avait retenue pendant des années, retenue avec succès ; il n'avait fait de mal à personne. L'argent était une aventure. Elle lui était ouverte. Tout pouvait arriver. Il sentait que l'essence de son père, cette fureur profonde et lancinante, l'avait enveloppé et presque pénétré, mais pas tout à fait ; il était libre.

Quelques jours plus tard, sur le chemin de l'école, il pensait à cela – à son père, à la colère de son père, à l'argent de son père, à la mort de son père –

quand il vit quelque chose qui le secoua. Puis, un moment après, il se rendit compte que c'était Edith. Elle était avec deux autres filles. Pendant un instant, il fut presque incapable de bouger, les yeux rivés sur elle, sentant monter en lui, à la vue de cette fille, la même impression de désespoir et d'étonnement qu'il avait éprouvée à la mort de son père. Elle grimpait avec ses amies les marches d'une passerelle.

Jules courut pour les rattraper : « Hé, dit-il, où allez-vous si vite ? »

Elles se retournèrent, surprises. Une des filles, la plus hardie, grimaça un sourire à son intention. C'était la plus jolie, mais Jules était fidèle à Edith ; il se plaça à côté d'elle. En leur présence, il s'était fait un peu crâneur. « Vous venez toujours par ici ? » demanda-t-il.

Edith haussa légèrement les épaules.

Elle avait ramené ses cheveux en arrière en queue-de-cheval. Elle avait les sourcils et les cils blonds, cette froide et pudique fille qui n'avait pas de sourire pour lui. Jules marchait en faisant porter le poids de son corps sur ses talons, les mains dans les poches, leur conférant sa présence comme si ce fût un cadeau important ; il sentait un léger accrochage entre lui et les filles, une gaieté nerveuse. Il jeta un regard de biais à Edith. Elle paraissait très timide. Les autres se mirent à parler à Jules, le taquinant franchement, prenant courage, et il répondit sur le même ton :

« Oui, vraiment ? Vous ne me mettriez pas en boîte ? »

— Où est ta petite amie, Jules ? » lui demandèrent-elles.

Elles étiraient la bouche en manière de douce accusation, et Jules fit une mine qui devait montrer qu'il ne s'intéressait pas à cette question. Il avait, en fait, une petite amie, sa copine à lui, et il n'avait donc pas vraiment besoin d'Edith. Sa petite amie, Rose-Anne, ne fréquentait pas des filles comme celles-là ; ses amies à elle étaient à la page, malignes et très sûres d'elles-mêmes. Elles portaient des bas à l'école. Elles avaient les oreilles percées, et leurs secrets étaient railleurs, passionnants et vicieux, tandis que ces filles, voulant imiter leur raffinement, tout en le redoutant, essayaient d'emprunter le même caquet, uni et mélodique. Jules avait un sourire légèrement méprisant envers toutes.

Ils étaient à mi-chemin de la passerelle. Le vent était assez fort. Les mèches folles d'Edith lui fouettaient le front, et elle devait cligner des paupières pour se protéger la poussière qui volait ; Jules vit de minuscules rides apparaître au coin de ses yeux. Elle avait des yeux bleu pâle et une peau très blanche. Elle ne mettait pas de rouge à lèvres. Sa veste à carreaux noirs et blancs était déjà un peu souillée par l'atmosphère de Detroit et les autobus ; elle portait un sac avec une longue bandoulière qui passait sur son épaule. Jules la trouvait très belle. Il ne la connaissait pas du tout. Il saisit tout à coup la bandoulière de son sac, pensant à l'épaulette de sa combinaison, et la tira. Edith s'écarta de lui, effrayée. Il vit bouger les muscles de son cou. Il voulait lui dire de ne pas avoir peur de lui, mais, au lieu de cela, il lui dit d'un air moqueur : « Qu'est-ce qu'il y a Là-dedans, des munitions ? C'est vraiment

lourd.

— Oh, c'est simplement... mon sac... »

Les trois filles semblaient danser autour de lui dans le vent, bien que leurs pieds chaussés de banals mocassins bruns ne fussent vraiment pas très gracieux ; Jules souriait à toutes les trois, à leurs visages éveillés et curieux. Il ne lâchait pas le sac d'Edith. Il demanda :

« Dis donc, tu n'as pas de photos de toi ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— T'en as ? Je peux voir ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cela peut te faire ? » dit Edith.

Elle se retourna vers lui. Ses cheveux flottaient au vent.

« Donne-moi une photo de toi, allez ! Tu veux bien ? »

C'était la mode, ce printemps-là, pour les filles de l'école secondaire de se faire faire des « portraits » à 3 dollars 99 pour un certain nombre d'épreuves, portraits en sépia avec de fausses draperies de velours, un seul rang de perles et un épais maquillage. Elles allaient toutes chez un photographe italien près de l'école. Jules avait soudain le désir lancinant d'avoir une photographie d'Edith. Il tira sur son sac.

« Oh, d'accord, dit-elle d'un air intimidé. Je ne sais pas pourquoi t'en veux une, sans doute simplement pour être... »

Ou le courage lui manqua, ou elle ne trouva rien de plus à dire. Elle prit dans son sac un portefeuille en plastique bleu, et elle en sortit, sous l'œil enamouré de Jules, une photographie qu'elle lui tendit. Soudain très excité, il voulut lui prendre la main, l'embrasser, mais elle faisait déjà un pas de côté, comme si elle lisait sa pensée, et les autres filles l'encadrèrent, comme pour la protéger.

L'une d'elles dit méchamment : « Ne me demande pas de photo, je t'en donnerai pas ! »

Jules n'y prêta pas attention. Il examinait la photographie. Elle était en sépia, et Edith était assise dans une posture rigide sur un fond qui paraissait être une nuit étoilée. Autour de ses frêles épaules était drapé un velours ouvert en V par-devant et légèrement audacieux. C'était censé ressembler à une robe de soirée. Elle portait un seul rang de perles, et ses lèvres étaient trop lourdement dessinées ; ses yeux paraissaient pâles, délavés, écrasés par la lourde ligne de la bouche. Jules pensa qu'il ne pourrait se retenir d'aimer cette fille, bien qu'il n'eût aucune idée de ce qu'elle était.

Elle s'éloigna, embarrassée et pressée. Les deux autres se retournèrent pour le regarder.

« Merci beaucoup ! C'est sincère, merci ! » leur cria-t-il.

Il s'attarda à contempler la photographie. *Edith. Edith Kamensky*. En possession de la photographie, il sentait qu'il pouvait se permettre de laisser partir la fille ; que pouvait-il lui dire, d'ailleurs ? Elle avait des yeux calmes, froids, et hésitants. Les cils étaient peu abondants. Il y avait un grain de beauté près du coin gauche de la bouche. Des tortillons de cheveux

encadraient ses tempes, descendant haut sur le front. Jules se demanda si elle riait jamais. De quoi avait-elle l'air, quand elle riait ? Il sentit s'élever en lui le désir, un désir de l'avoir seule, de l'avoir à lui, bien qu'il n'eût pas envie de l'approcher de nouveau dans les prochains jours. Il ne pouvait imaginer de l'approcher de nouveau.

Il s'arrêta pour mettre la photo dans sa poche, mais elle lui échappa. Le vent la lui arracha. Jules se jeta en avant pour la rattraper, mais elle fut entraînée par-dessus le parapet. « Merde, bon Dieu ! » s'écria-t-il, surpris. Il la regarda descendre languissamment de l'autre côté de la rue, par-dessus les toits des camions et des voitures. Il courut vers l'escalier et se laissa glisser sur le remblai jusqu'à la rue, droit à travers la boue, et une voiture de police passa à toute vitesse à quelques pas seulement de lui. Il passa à quelque cent trente à l'heure. Bonne chance. Il devait être à la poursuite de quelqu'un. Jules chercha des yeux la photographie ; elle atterrissait juste. Il y eut une ouverture dans la circulation ; il calcula son moment et commença à s'avancer. Quelqu'un donna un coup de klaxon. Il se rejeta en arrière sur le trottoir, qui n'était d'ailleurs pas exactement un trottoir, mais seulement un rebord étroit et surélevé. Personne n'était censé se trouver là à pied ; c'était contre la loi. Jules attendit. Le vent lui piquait les yeux. Sa figure aussi était enflammée, de honte et d'exaspération, mais il ne voulait pas renoncer ; il avait maintenant fixé sa vision sur un petit bout de papier blanc qui voltigeait de l'autre côté de la rue, s'élevant et retombant violemment au passage des voitures. Il s'avança de nouveau, attendant qu'une voiture soit passée à grande vitesse, puis il courut comme un fou à travers la rue. Quelqu'un bloqua ses freins, et un terrible coup de klaxon s'éleva. Jules fit un signe désinvolte de la main et bondit jusqu'à l'autre trottoir. Il saisit le bout de papier, mais ce n'était pas une photographie. « Comment ! » s'écria-t-il tout haut. Dégoûté, il le rejeta pardessus son épaule. Puis il aperçut un autre papier. Celui-ci avait atterri à quelques mètres dans la ruelle voisine et il était déjà tout froissé. Jules courut le ramasser.

Edith Kamensky, avec ses pâles, pâles cils...

Il resta un moment figé sur le trottoir, au pied du talus boueux, les yeux fixés sur la photographie. Elle était sale et avait été pliée en deux. La lassitude monta en lui, un sentiment d'étonnement. Il y avait toujours quelque chose dans la vie qu'on ne pouvait calculer.

Maintenant qu'il avait récupéré la photographie, il devait lui être fidèle, se dit-il.

Elle avait quatorze ans. Elle était assise à la table de la cuisine, tandis qu'Ethel, l'amie de sa mère, peignait ses cheveux mouillés et les enduisait de laque. La laque était verte et sentait la menthe ; Maureen aimait cette odeur.

Loretta était assise en face d'elles, sa chaise tournée de l'autre côté, et les jambes croisées. Les deux femmes fumaient. Loretta dit : « La patronne n'est pas si mal que ça. J'aime sa voiture – cette voiture rouge, tu l'as vue ? »

Ethel enroulait une mèche de cheveux de Maureen sur un grand bigoudi de plastique rose. Elle dit, d'un air préoccupé : « Elle m'a emmenée faire un tour une fois. Non, elle n'est pas trop mal, mais elle tire jusqu'au dernier sou de son affaire. Je préférerais un homme comme patron. Et Dora May, cette petite moucharde, elle court lui dire si quelqu'un s'en va de bonne heure. L'autre jour, j'en avais fini avec ma cliente à quatre heures et demie, alors pourquoi bon Dieu ne pas m'en aller ? C'est ce que j'ai fait, et le lendemain matin... »

C'était l'été à présent, et il y avait plusieurs mois que le père de Maureen était mort. Il ne lui manquait pas. Parfois, elle se mettait à pleurer quand elle était seule, à pleurer sans raison ; mais elle ne pensait pas que cela eût rien à voir avec son père. C'était en rapport avec l'hôpital Ford, avec tous ces couloirs et tous ces gens, tous aussi désespérés que son père – en rapport avec le cimetière – avec son frère qui restait la plupart du temps absent de la maison, à présent. Tous ces changements, cette géographie du changement, elle n'arrivait plus à suivre. Alors, elle pleurait parfois quand elle était seule. Devant les autres, elle avait appris à ne pas pleurer.

« Mme Foster est une personne aimable, dit Loretta. Elle est revenue exprès pour me donner vingt-cinq cents. C'était-il pas gentil de sa part ?

— Ouais, elle est gentille. Et Mme Abraham aussi. Mais cette Mme Freer ou je ne sais quoi, c'est une garce – elle se croit si merveilleuse, mais je lui réserve une surprise si jamais elle me demande mon avis. »

Ethel était une grande femme énergique, dans la quarantaine. Elle avait suivi un cours dans un institut de beauté de la ville et travaillait au Marvel Beauty Salon, dans Vernor Avenue. Loretta, qui n'avait aucune formation, y travaillait aussi, mais elle ne pouvait que faire les shampoings et aider au ménage de l'établissement. Elle travaillait là depuis le début de juin. Son aspect avait soudain changé ; elle était rentrée à la maison avec les cheveux teints en blond clair et légers, bouffant autour du visage ; ses sourcils étaient arqués d'une façon nouvelle et voyante, ses ongles étaient minutieusement faits, sans que les lunules soient visibles ; elle avait une nouvelle manière de fumer, celle d'une travailleuse, la cigarette tenue entre le pouce et l'index, en équilibre, toujours prête à être portée à la bouche. Maureen remarqua qu'Ethel

fumait de la même façon. Ethel avait les cheveux teints en roux, coiffés en lourdes ondulations autour du visage, et elle portait toujours certaines couleurs qu'elle jugeait assorties au roux – du brun, du vert, du bleu marine. Quand elles étaient assises à prendre le café à la cuisine, elles feuilletaient des magazines : *Coiffures*, *Vogue*, *Salon et Boutique*. Elles rapportaient les revues du Marvel Beauty Salon et oubliaient de les rendre. Maureen était allée au salon un jour, juste pour voir de quoi ça avait l'air, et elle avait été un peu déprimée à la vue des devantures sales ; mais c'était un emploi, c'était au moins quelque chose. Sa mère en semblait satisfaite.

« Je voudrais bien pouvoir suivre un cours, prendre des leçons, dit Loretta. (Elle observait la façon dont Ethel traitait les cheveux de Maureen.) J'aimerais faire des coupes de cheveux et tout ça. Je pense que je pourrais le faire vraiment bien, tu ne crois pas ? Je n'aurais pas de peine pour la coiffure ; c'est la coupe qui me fait peur.

— Ce n'est rien, assura Ethel.

— Le mois prochain, je vais aller à cet endroit en ville, je ne me rappelle plus comment ça s'appelle, voir combien il me faudrait de temps pour y arriver. »

Maureen porta la main à sa tête. Il y avait quatre grands bigoudis sur le dessus, qui lui tiraient les cheveux, mais elle ne voulait pas se plaindre. Ethel travaillait les côtés, à présent. C'était une idée de Loretta : elle avait dit quelques jours auparavant, après avoir examiné Maureen d'un œil critique : « Tu devrais laisser Ethel t'arranger. Cette frange ne te flatte pas, ma petite. On dirait que tu sors de chez le marchand de balais. »

Et maintenant, sur des journaux étalés à terre, autour de sa chaise, gisaient des mèches coupées de ses cheveux brun foncé. Les ciseaux humides, apportés du Marvel, étaient posées sur la table avec des cheveux collés sur les lames. La lotion, le vaporisateur et les bigoudis mêmes avaient été apportés en cachette du Marvel.

« Comment va ta belle-mère ? dit Ethel.

— Tu l'as vue. Je ne le lui demande pas. »

Mamie Wendall, quoique n'allant pas mieux, avait pris possession du salon. Maureen ne savait pas comment cela s'était fait. Petit à petit, la vieille dame s'était emparée du sofa, y restant à demi étendue, un édredon sur les genoux, pour regarder la télévision. Elle se réveillait tous les matins à six heures. On l'entendait préparer son petit déjeuner dans la cuisine, et quand elles se levaient, sa vaisselle était à tremper dans l'évier. Mamie Wendall elle-même se trouvait dans le salon face à la télévision allumée avec le son plutôt retentissant, et elle regardait l'émission « Aujourd'hui ». Les stores étaient baissés pour éviter les reflets sur l'écran. Quand elle voulait aller à la salle de bains, elle appelait Loretta, si celle-ci était à la maison, ou Maureen, si elle était là, ou Betty ; et, pesamment appuyée sur les épaules de l'une ou de l'autre, elle se rendait à l'arrière de leur domicile. Elle semblait plus lourde qu'auparavant, quoiqu'elle ne fût pas bien. Elle mangeait beaucoup de glaces.

Elle avait les cheveux frisés et blancs, très clairsemés, et son visage était un amas de rides. Mais elle n'avait rien perdu de son racisme antijeunes. En ce moment même, à neuf heures et demie du soir, elle était sur le sofa dans la pièce sombre à regarder une émission de télévision ; Maureen entendait les applaudissements et des rires artificiels fuser du salon. Dans la cuisine, les deux femmes étaient étrangement silencieuses.

« Enfin, dit lentement Ethel, c'était comme ça pour ma mère aussi – je veux dire qu'elle avait sa belle-mère chez elle. Pendant trente ans. Que penserais-tu de ça, ma belle ?

— Seigneur ! fit Loretta.

— La vieille a été toquée toute sa vie. Je te jure, elle avait la cervelle brouillée ou quelque chose comme ça. Elle était venue de Tchécoslovaquie quand elle avait dix-sept ans, et elle ne s'était jamais souciée d'apprendre l'anglais. Elle disait que c'était trop compliqué, qu'il était trop tard pour elle. Elle a vécu jusqu'à quatre-vingts ans, et elle n'a jamais rien su, mais là, rien ; elle n'avait jamais entendu parler de la Seconde Guerre mondiale, de Hitler ou de quoi que ce soit. C'était tout simplement absurde. Ce n'était pas une mauvaise femme, mais qu'est-ce que tu penses de ça, Loretta ?

— Seigneur, non !

— On habitait à Lycaste, à cette époque-là. »

Maureen restait sagement assise, la tête baissée. Ethel termina une autre rangée de bigoudis. Elle les fixa avec des épingles d'acier. Puis elle souleva la bombe à laque et elle en vaporisa la tête de Maureen, tout autour, pendant un bon moment.

« Mon Dieu, que ça pue, ce machin ! dit Loretta.

— Ce machin n'est rien. Au travail, on a un mélange vraiment fort, pas comme ceci, rétorqua Ethel. Ça sort d'une espèce de pistolet, tu n'as pas vu ça ? Dieu, que c'est fort ! Je dois en avoir les poumons tapissés, je parie. Ça me donne envie de vomir. Ça fait quatre ans que je l'emploie, et qu'est-ce que tu parierais que mes poumons en sont tout enduits, hein ?

— Oh, je suis bien sûre que non. »

À présent, Ethel peignait la frange de Maureen à plat sur le front, et elle la fixa avec une bande de ruban adhésif.

« Apporte le séchoir et sèche complètement tes cheveux. Il ne faut pas aller te coucher les cheveux mouillés », dit Loretta.

Elles branchèrent le séchoir, et Maureen, assise, le tint ; c'était un modèle à main, acheté moins de dix dollars. Elle aimait la sensation de l'air chaud sur sa tête. Les larmes que cela lui amenait aux yeux étaient innocentes, sans douleur. C'était comme lorsqu'elle bâillait. Cela ne ressemblait pas aux larmes amères qui la surprenaient tellement elles survenaient brutalement ; parfois, à la bibliothèque, derrière les piles de livres, elle se mettait à pleurer dans un accès de honte, sans comprendre. Sa mère pleurait rarement, à présent, et sa sœur jamais. Quant à Jules, qui n'avait, à son souvenir, pleuré que de rares fois, il n'était plus jamais là, elle ne savait donc rien de lui.

Il avait été recalé à sa deuxième année d'études secondaires, et il avait déclaré qu'il n'y retournerait pas.

Les deux femmes buvaient du café maintenant, tout en parlant d'une voix doucement évasive de quelqu'un que Maureen ne connaissait pas. Elle comprit qu'elle n'était pas censée écouter. Une femme qui s'était mise dans un mauvais cas ; son mari l'avait fichue à la porte et... Maureen pensa à Jules. Elle se sentait en sécurité entre ces deux femmes, sa mère et l'amie de sa mère, curieusement en sécurité dans leur chaleur familière, au milieu de leurs potins ; qu'elles parlent de n'importe quoi, n'importe quoi ! À ces moments-là, elle pouvait penser à son père, à Jules ou à des scènes de cauchemar qui, ordinairement, l'effrayaient – par exemple une fille entraînée dans une voiture devant l'immeuble voisin, violée et jetée sur le trottoir, à demi morte pour finir, et la fille était quelqu'un que Maureen connaissait. Jules avait commencé de découcher depuis le mois d'avril. Il avait dit à Loretta qu'il restait chez un ami, où il passait la nuit. Il leur avait donné un nom. Loretta avait pleuré, mais n'avait pas vérifié le nom, ni téléphoné ; et petit à petit Jules fut absent deux ou trois nuits par semaine. Maureen avait appris par d'autres enfants qu'il séchait l'école. Mais ce qu'il faisait durant la journée, s'il avait un autre emploi ou s'il passait son temps à traîner, s'il s'attirait des ennuis, personne n'en savait rien. Il avait dit à Maureen : « Ces gosses de l'école me courent. Ce sont de telles andouilles ! Ce sont des minables. Je ne peux pas les sentir. » Les garçons avec lesquels il avait traîné pendant des années étaient des andouilles, et il les évitait. S'il avait de nouveaux amis, Maureen ne les connaissait pas.

Un soir qu'elle lui avait demandé ce qui n'allait pas, il lui avait lancé : « C'est cette maison que je ne peux pas sentir. Je ne peux pas supporter cet endroit sordide. Quand je passe la porte d'entrée, j'ai toujours l'impression que je vais *le* voir là... Au lieu de ça, c'est toujours la vieille. J'imagine tout le temps que je vais entendre sa voiture rouler dans l'allée. Ou que je vais l'entendre se lever au milieu de la nuit pour aller à la salle de bains. Il reste trop de lui, ici ; je ne peux pas le supporter. »

« Elle l'a fait refaire trois fois, je te parie. Il y a eu trois fois différentes, dit Ethel.

— On croirait qu'elle avait compris la leçon ! Ah, Seigneur ! dit Loretta en riant.

— Comment va machine, là, Connie ? Elle vient toujours ici ?

— Elle a un logement à Highland Park. Elle a trouvé un emploi, ne me demande pas ce que c'est ; on croirait, à l'entendre, que c'est un grand secret ou quelque chose comme ça. En fait, Maureen et moi, on pense qu'elle est serveuse. Qu'est-ce qu'elle pourrait faire d'autre, cette vache ? Oui, elle vient parfois nous visiter. Elle et la vieille se tiennent dans la pièce près de l'entrée et, si on entre, elles vous regardent avec des yeux de merlan frit, comme si c'était chez elles, ici. Connie doit peser dans les cent kilos – quelle grosse vache ! Elle vient en sortant de la messe, et elle porte un sacré truc en

dentelle, une dentelle noire drapée autour de la tête comme un taureau ou une vache espagnole ou quelque chose comme ça. Elles passent leur temps à chuchoter toutes les deux dans le salon, jasant à tue-tête. Je sais qu'elles parlent de moi, mais je m'en fiche comme de l'an quarante. Qu'elles le fassent. Si je n'avais pas de travail, je deviendrais folle avec l'infection de cette vieille morue, son bordel et cette télévision qui marche sans arrêt ; mais écoute, voilà ce que je vais faire : la prochaine fois que la télévision sera en panne, je ne me donnerai pas la peine de la faire réparer ; jusque-là, elle peut aussi bien la regarder. Pourquoi pas ? Oh ! ce ne serait pas une mauvaise personne, si seulement elle voulait bien se relâcher de temps en temps. Je veux dire – je me rappelle quand on était tous là-bas dans cette affreuse ferme, à la campagne, et qu'elle était beaucoup plus jeune et qu'elle faisait toutes sortes de choses – oh ! elle faisait le pain, des nouilles, un tas de conserves ; elle travaillait comme un nègre ; elle était vraiment gentille avec Jules – c'était tout simplement une personne différente. À présent, elle a toujours la figure fermée. Comme une bombe. On dirait une bombe. Mais je n'aime pas dire du mal d'elle, parce que... »

« Parce qu'elle va bientôt mourir », pensa Maureen.

« Parce qu'elle était la mère de Howard, tu sais, dit Loretta, faiblement.

— Oui, je sais. Comme je t'ai dit, ma propre maman a eu le même problème. Pendant trente ans.

— Ta mère devait être une sainte.

— Oui, en quelque sorte, maintenant que j'y pense. Nous autres, ses enfants, on pense qu'elle était vraiment bonne. J'aurais bien aimé ne pas lui avoir causé tant d'ennuis...

— Des ennuis ! Mon Dieu, ça n'existe pas, les gens qui n'ont pas d'ennuis ! »

Loretta fixa Maureen des yeux. Elle commençait à la regarder d'une certaine manière, à présent, sérieuse et plongée dans ses pensées. Cela avait commencé quelques mois auparavant, quand Maureen avait eu ses quatorze ans. « Quatorze ans ! mon Dieu ! » avait dit Loretta, et ces mots avaient mis Maureen mal à l'aise.

« Oui, c'est un fait. Pas de doute, dit Ethel.

— Dans la pièce de devant, j'ai eu des ennuis ; du vivant de Howard, j'ai eu des ennuis ; quand je vivais chez mon père, j'ai eu des ennuis – un ennui après l'autre, toute ma vie. Mais je ne me laisse pas abattre.

— Sûrement pas. Tu as l'air vraiment bien, Loretta.

— Oh, au diable, ça, dit Loretta, satisfaite et écartant le compliment d'un geste de la main. Je ne vais tout simplement pas me laisser abattre. Le type est venu pour le compteur d'eau, et il a dit que quelqu'un l'avait cassé, des gosses. J'ai dit : « Eh bien, ce n'est pas ma faute. » Il a dit qu'il vaudrait mieux que ça ne se reproduise pas. Je lui ai dit : « Allez à côté, c'est leur compteur aussi, non ? » Je te le dis, Ethel, tous les emmerdeurs qui passent par la rue aboutissent ici pour essayer de me faire la vie dure. Il a dit : « Vous

êtes Mme Howard Wendall, et c'est bien Labrosse Street ? » Je lui ai répondu d'aller regarder la plaque de la rue s'il savait lire. Je lui ai dit qu'aucun de mes gosses n'avait cassé ce compteur, et qu'il pouvait aller au diable s'il s'imaginait que je paierais les dégâts.

— Oui, ils essaient toujours de vous maltraiter. Ils ont un insigne ou quelque chose, et ils arrivent en camion, et ils s'imaginent qu'ils peuvent vous maltraiter.

— Je te garantis que je ne me laisserai pas faire. Juste parce que je suis veuve. Regarde, ce flic, cet Italien machin, il fait tout le temps des histoires à Jules et sans aucune raison. Comment s'appelle-t-il, Reeny ?

— Joe Mattuizzo.

— Oui, c'est ça. Son gosse de frère était autrefois un ami de Jules. Il a ramassé Jules avec la voiture de patrouille, la semaine dernière ou la semaine d'avant, et Jules ne faisait rien, mais là, absolument rien. Avec l'autre flic, ils l'ont fouillé. Ils ont dit qu'ils nettoyaient la rue et qu'ils recherchaient des jeunes avec des couteaux ou de la drogue. Jules n'a même pas de couteau ; que ferait-il d'un couteau ? En tout cas, ils ont dû le laisser partir. Quand j'ai vu ce salaud le lendemain qui traînait du côté de Vernor Avenue, je lui ai dit : « Allez donc fouiller des nègres, et laissez mon gosse tranquille ! » Il a essayé d'être vraiment poli, mais je lui ai dit que s'il embêtait mes gosses, il s'en repentirait, et qu'il se souvienne de ça !

— Ce n'est pas lui, celui de Betty ?

— Non, ça, c'était un vieux flic, pas un mauvais type, dit Loretta. (Son visage prit une expression légèrement irritée, et Maureen sut qu'Ethel avait eu tort d'amener ce sujet sur le tapis.) Non, il était gentil. Il comprenait les choses. Il l'a simplement ramenée et m'a parlé. Je lui ai offert du café. C'était un vrai monsieur, pas comme ce salopard de Mattuizzo ou je ne sais qui. »

Betty avait été ramenée par la police un jour, ayant été prise avec une bande de gosses qui s'introduisaient dans les voitures garées près du Tiger Stadium. C'était un jour de match de base-ball, et tous les parkings et même les cours d'entrée et les arrière-cours des maisons étaient remplis de voitures. Aucune plainte n'avait été déposée contre elle. Loretta en avait pleuré pendant une soirée ; elle avait fini par gifler Betty et l'affaire avait été close. On n'en avait jamais reparlé.

« Mais, je te le dis, ils ne vont pas m'abattre, dit Loretta avec irritation. Ils ne sont pas assez de salauds dans cette ville pour m'immobiliser longtemps. »

L'unique travail que la grand-mère de Maureen fût censée faire était le repassage ; c'était son idée. Durant l'absence de Loretta dans la journée, elle était supposée repasser, assise dans la cuisine avec la planche à repasser étendue entre deux chaises de façon à être à portée de sa main. Sur une étagère de la cuisine se trouvait une radio qui fonctionnait de façon continue, des petites histoires de cinquante minutes. Mais elle se sentait généralement

malade, et Maureen faisait le travail à sa place, cédant toujours, non sans éprouver de minuscules picotements à la surface de la peau pour s'être montrée si faible. Quand Loretta rentrait de son travail, elle disait : « Ah, je vois que tu as fait le repassage, Maman, merci à toi », mais la grand-mère ne précisait jamais que c'était Maureen qui avait exécuté le travail.

« Je la déteste ! Je voudrais qu'elle s'en aille, chuchotait Maureen à Betty.

— Ils devraient venir la prendre et jeter la clé », dit Betty.

Un certain aveuglement joyeux et folâtre faisait partie de la nouvelle vie de Loretta, qui semblait ne pas voir ce qui se passait. Elle était pressée. Elle rentrait se changer ; elle descendait à la pharmacie, allait faire des courses juste avant la fermeture de l'épicerie, allait au cinéma avec Ethel ou d'autres filles, employées au salon de beauté, allait au bowling avec elles ; elle était toujours pressée et semblait avoir la force railleuse d'une grande sœur. Envers mamie Wendall, elle se montrait d'une politesse moqueuse. Elle disait : « Reeny va nettoyer la cuisine et la salle de bains, ce matin, Maman, nous te serions très reconnaissantes de bien vouloir ne pas marcher sur le carrelage. Aussi, au cas où tu voudrais aller à la salle de bains, peut-être pourrais-tu le faire maintenant ? Je vais t'aider. »

Elle arrivait dans la cuisine en combinaison, amenant avec elle une odeur de transpiration et de parfum ; les épaulettes de sa combinaison étaient fixées avec des épingles de sûreté, et la partie inférieure était tellement serrée sur les cuisses qu'on voyait l'attache de ses bas. Elle fredonnait souvent des airs pour elle-même. Quand elle se plaignait de la modicité de son salaire au Marvel, ce n'était pas une doléance vraiment sérieuse, mais une sorte de chanson, un autre genre de fredonnement. Lorsque Maureen essayait de lui expliquer les choses, pourquoi elle avait besoin d'une nouvelle jupe ou de quinze cents pour la campagne de la Croix-Rouge à l'école, il arrivait souvent que Loretta ne l'entendît pas. Ou bien elle disait : « Taratata ! » Elle avait pris l'habitude de se tenir les mains sur les hanches, la bouche figée dans un sourire patient et incrédule. Peut-être écoutait-elle avec ce même sourire les fantasques histoires des autres employées du salon de beauté. Peut-être écoutait-elle avec ce sourire les histoires de ses clientes. Parfois, quand elle rentrait tard après avoir été au cinéma, au bowling, ou peut-être dans un bar, elle réveillait Maureen et Betty pour leur donner un paquet de bretzels ! D'autres fois, c'était pour se plaindre de quelque chose. Pourquoi la maison était-elle si sale ? Pourquoi cette grande gourde de Maureen ne pouvait-elle tenir les choses plus propres ? Elle allait mettre Betty en maison de correction, à la prison pour filles, oui, elle allait le faire – et Betty, avec ses yeux plissés sagaces et sa peau dure, observait sa mère, ce même sourire incrédule, le sourire de sa mère, aux lèvres. Parfois, Loretta rentrait majestueusement à la maison avec les cheveux bien coiffés et le visage maquillé, presque jolie femme avec son front légèrement maussade et perplexe ; elle annonçait qu'elle *dînait dehors* ; Maureen voulait-elle donc s'occuper de la maison et essayer de ne pas laisser tout en désordre ?

Plus Loretta était absente, plus mamie Wendall prenait d'autorité. Maureen devait courir pour elle à la pharmacie. Elle devait téléphoner à la clinique pour rendre compte des nouveaux symptômes de sa grand-mère. Elle devait aller chez les voisins dire à Flora Stonewall que sa grand-mère aimerait emprunter du cacao pour se faire un chocolat chaud. Si elle allait dehors pour s'esquiver et restait à flâner avec une amie devant la véranda, sa grand-mère, étendue dans le salon, appelait : « Maureen ! Maureen ! » d'une voix qui reflétait la souffrance. En été, elle jouait au *parcheesi* avec une fille du voisinage, et leurs jeux étaient toujours interrompus. Elle murmurait à mi-voix : « Oh, zut ! » et courait dans la maison, se demandant : « Quoi encore ? Qu'est-ce qu'elle veut, maintenant ? » Et c'était toujours quelque chose de surprenant, quelque chose qu'elle n'aurait jamais imaginé.

Un matin, après le départ de Loretta pour son travail, grand-maman Wendall se mit à parler d'elle : « Sais-tu qu'elle court avec tous les hommes qu'elle peut accrocher ? » dit la vieille femme. Betty ricana tout bas et écarta sa chaise de la table. « Oh, que si ! Tu crois que ta grand-mère ment ? Qu'elle invente des histoires ? Je reste assise dans cette maison, je ne sors pas, mais je suis au courant de tout ce qui se passe. Je peux regarder par la fenêtre, par le côté de la fenêtre, par le côté du store, et personne ne sait que je vois ce qui se passe, mais je le peux. Je sais tout de cette petite amie à toi, Maureen – cette fille à la vilaine peau et aux cheveux gras, oui, celle-là. Je sais tout d'elle. Et je vous entendez parler. J'entends tout ce que vous dites. »

Maureen détourna le regard.

« Elle invente, dit Betty.

— J'entends tout. Je vois tout. Et quand ta mère rentre, ce n'est pas seule. Je les vois dans la rue, devant la maison, dans la voiture – je sais, je regarde. Elle croit que je m'endors ici avec la télévision, mais je ne dors pas. Je sais exactement quand elle rentre, et je sais tout d'elle. Elle ne me trompe pas...

— Tu es folle, dit Betty.

— Ne me parle pas sur ce ton-là, petite taularde !

— Je ne suis pas une taularde, dit Betty d'un ton dolent. Je n'ai pas été arrêtée une seule fois ! Ne me traite pas de taularde !

— J'entends tout ce qu'ils disent. Oh, votre mère dit toutes sortes de choses, elle est sans vergogne. Elle dit à ces hommes tout ce qu'ils veulent entendre. Je ne voudrais pas vous dire, à vous, ce que c'est. Elle parle de rendez-vous le lendemain soir, elle fait des promesses – ces hommes sont probablement mariés et se mettent avec elle simplement pour le plaisir, pour voir ce qu'ils pourraient tirer d'elle, et elle est assez bête pour croire qu'ils vont l'épouser. Eh bien, personne ne va l'épouser, *elle*, avec ses cheveux tout décolorés comme un os. Elle ressemble exactement à un de ces coqs avec des plumes blondes sur le dessus de la tête.

— Je trouve que M'man a l'air jolie, dit Maureen.

— Moi aussi », dit Betty.

Leur grand-mère s'arc-bouta sur la table. Elle était voûtée, mais encore

assez grande ; ce qui avait été des muscles pendait en plis de ses bras, visibles par les emmanchures trop larges de sa robe de coton. Il flottait autour d'elle une odeur de chair non lavée. À la vérité, c'était une femme très sale ; elle n'aimait pas se laver. Elle avait un tel air de faucon avec ses yeux et sa bouche aigus que Loretta n'osait pas en parler.

« Vous n'aimez que répliquer, vous deux. L'une avec sa longue figure et l'autre, une taularde...

— Betty n'a jamais été en prison, dit Maureen.

— Je n'ai même jamais été arrêtée, répéta Betty.

— Ça t'arrivera, répliqua la vieille femme.

— Eh bien, ça m'est égal ! Je n'ai besoin de personne. Je ne suis pas une vieille toquée », dit Betty.

Elle était en jean et en chemise de garçon, et elle avait les pieds nus. Elle et sa grand-mère se dévisagèrent, toutes deux presque de la même taille. Betty ricana comme un garçon.

« Qu'une de vous deux m'aide, maintenant ; il faut que j'aille à la salle de bains. »

Maureen, obéissante, s'approcha de sa grand-mère et l'aida à marcher. La vieille s'appuyait sur elle. Elle dit : « Tu ne te tiendrais pas là à envoyer ta grand-mère au diable si ton père était encore vivant. Tu aurais vu alors de quel bois il se chauffait. Ou si ta mère ne courait pas avec tous les hommes qu'elle peut trouver, avec tout ce qui porte un pantalon...

— La ferme, fit Betty.

— ... Si elle ne restait pas dehors à toute heure de la nuit à se balader en voiture et à se saouler ! »

Maureen allait ouvrir la salle de bains, mais Betty y fut avant elle. Elle claqua la porte et maintint la poignée : « Ne laisse pas entrer cette vieille salope ! Tu te laisses toujours mener par le bout du nez !

— Betty !

— Qu'elle fasse dans sa culotte ! Elle est sale, de toute façon, la vieille morue, la vieille garce ! Ou bien qu'elle aille dans la cour, comme les chiens ; fous-la dehors, dehors ! »

Betty ouvrit toute grande la porte de derrière. Elle criait : « Allez ! Fous-la à la porte ! Elle vaut pas mieux qu'un chien ! Allez, Maureen ! Lâche-la !

— Betty, tu es folle ?

— J'en ai marre, je me laisserai plus faire ! Elle va pas me bousculer, je te le dis ! Cette porte est grande ouverte, elle n'a qu'à descendre les marches et faire ses besoins dans la cour de derrière, elle se croit si épatante ! Allons ! Allons ! »

Aux cris de leur grand-mère, Maureen et Betty se battaient autour d'elle. Betty saisit le poignet de la vieille femme et commença à la tirer brutalement du côté de la porte. Maureen tirait dans l'autre sens. Elle était ébahie, et pourtant il y avait une certaine drôlerie dans l'histoire, cette colère de Betty, ses yeux cerclés de blanc et la soudaine faiblesse de leur grand-mère. La

vieille femme était réellement faible. Elle n'avait aucune force. Betty la poussait par saccades, et Maureen dut lâcher prise : « Maintenant, va dehors ! Vas-y ! Fais ce que je te dis, parce que c'est moi qui commande, maintenant ! » aboya Betty. Quand la vieille saisit l'encadrement de la porte, Betty leva le pied, ramena le genou en arrière comme un homme et lui appliqua un sérieux coup au creux des reins.

La vieille femme tomba en avant au haut des marches, déboula le long de l'escalier et s'étala quelques mètres plus bas sur le sol.

Elles abaissèrent le regard vers elle. Elle gisait là, se tordant en silence.

« Allons, lève-toi ! Tu n'as rien ! » hurla Betty.

Le silence de la vieille femme les terrifiait. Maureen était incapable de bouger.

« Elle fait semblant, elle est tombée exprès ! Tu l'as vue tomber exprès ! dit Betty. Je ne veux plus rien accepter d'elle, ni de personne ! Personne ne va me bousculer ! Qu'elle reste là et qu'elle crève ! Oui, qu'elle crève ! Tu as vu toi-même qu'elle est tombée exprès pour me faire mettre en prison ! Tu l'as vu ! »

En ce mois de septembre, Maureen fut élue secrétaire de sa classe. Durant les réunions, elle devait siéger à la table du premier rang dans la grande pièce, à côté du président. Elle devait prendre soigneusement des notes. De sa minuscule écriture penchée, elle inscrivait tout, anxieuse de ne rien laisser passer ; elle restait courbée sur son cahier, tandis que le garçon qui était président s'efforçait, d'une voix craintive et tremblante, de mener les débats et que sœur Marie-Paul, leur professeur principal, promenait un regard sévère autour de la pièce pour veiller à ce qu'il ne se passât rien d'anormal.

Il se passait quelquefois des choses, en effet, non pas au cours des réunions, mais dehors ou dans les couloirs – Maureen s'efforçait d'ignorer tout cela. Dans la cour, à midi, les garçons disaient certaines choses aux filles – mieux valait ne pas entendre.

Après l'école, pour le long chemin du retour, elle et une autre fille, Carol – une sorte d'amie –, choisissaient avec soin leur itinéraire. Un après-midi, passant à côté d'un vieil entrepôt, Maureen avait vu un vieil homme lui faire des signes, et elle avait eu la sagesse de se tenir à distance et de presser le pas. Certaines filles racontaient des histoires insensées. La mère de Carol aussi. Maureen essayait de ne pas écouter, la figure rouge écarlate, intérieurement bouleversée.

La mère de Carol la coinçait quelquefois, avec son amie, et elle leur en imposait le récit. Tout en elle était étrange : ses cheveux ébouriffés et gras, un corps peu soigné et malodorant, un visage très luisant, à l'air dur. Elle racontait à Maureen et Carol *certaines choses*, parlant d'un ton rapide et irrité, sans les regarder ; cela embarrassait Carol au plus haut point, fille simple, mal dégrossie et inquiète, dans son uniforme scolaire à blouse blanche et vareuse bleue ; Maureen, avec un peu plus de politesse, acquiesçait de la tête aux mises en garde de la mère de Carol, comme quoi les filles ne devraient jamais aller dans les caves ou les endroits sombres, ne jamais s'asseoir sur les sièges des toilettes dans les endroits publics, ne jamais regarder les hommes dans la rue, ne jamais traîner nulle part, ni se laver les cheveux à une certaine période du mois – sans quoi elles seraient très malades, et tout le monde saurait pourquoi – et savaient-elles à quel point il était facile de tomber enceinte ?

Maureen avait peur de la mère de Carol, mais elle n'essayait pas de lui échapper ; elle restait polie et écoutait, tandis que Carol se balançait d'un pied sur l'autre, au bord des larmes. À l'école, on disait que la mère de Carol était toquée. Carol elle-même n'en parlait jamais. Maureen éprouvait une sensation de vertige, de danger : elle était incapable de s'éloigner quand la femme se rapprochait d'elle sans cesser de parler, de marmonner des mises en garde ; il

était clair que cette femme connaissait tout ce qui était laid dans la vie, que cela l'obsédait, l'accablait. Cela semblait jaillir hors d'elle, l'obligeant à parler avec cette rapidité. Savoir de pareilles choses l'avait rendue malade. Un jour, elle posa la main sur la nuque de Maureen, disant avec colère : « Ce frère que tu as, ce petit prétentieux ? Où a-t-il pris cette voiture ? Quel âge a-t-il ? Il se croit très malin, hein ? Je l'ai vu avec une femme l'autre jour, en train de se balader sur Michigan Avenue. Une femme. Qui est-ce ? Ta mère sait-elle ce qui se passe ? Ou ne sait-elle pas le faire filer doux ? »

Maureen balbutia : « Je ne sais pas... je n'en sais rien. »

Tous les vendredis, la classe de sœur Marie-Paul tenait une « réunion ». À ces moments-là, Maureen devenait la « secrétaire » et elle se levait timidement de son pupitre pour venir devant la classe. Elle était très fière de sa fonction. Le reste de la semaine était troublant : sur le chemin du retour, tout pouvait arriver, et à la maison aussi ; tandis qu'être secrétaire, avoir une fonction particulière, était une sécurité. Et puis, elle avait l'impression que cela lui donnerait une expérience qui lui permettrait de devenir secrétaire à sa sortie de l'école secondaire. L'idée avait plu à sa mère. Elle trouverait un emploi, gagnerait de l'argent et vivrait indépendante.

Au début de la séance, le président la priait de lire le compte rendu de la séance précédente. Elle le lisait avec lenteur et attention. Le registre officiel de la secrétaire était un simple cahier avec une couverture bleue et des pages rayées à grandes marges. Sur la couverture, il y avait une étiquette portant la mention : *Classe 202. Comptes rendus de la secrétaire*. Sœur Marie-Paul, femme massive d'une cinquantaine d'années, enseignait à Maureen la façon exacte de prendre des notes. C'était une responsabilité importante que d'être secrétaire de la classe. La sœur, assise à sa chaire, les yeux fermés, disait à Maureen ce qu'elle devait faire, d'un air très sérieux, soulignant ses paroles de hochements de tête. Tout d'abord, pas de crayon à bille. Uniquement un stylo. Uniquement de l'encre bleu-noir, pas de bleu clair ni de noir. Cela était important. Chaque ligne devait être tracée avec soin. Le buvard devait être propre. Le compte rendu devait être consigné sur une feuille de papier ordinaire, remise le lundi matin pour vérification à sœur Marie-Paul, puis recopié avec le plus grand soin sur le cahier bleu. Chaque mot devait être écrit lentement et soigneusement. Aucun mot ne devait être raturé : en cas d'erreur, il fallait l'effacer. Et l'encre bleu-noir était difficile à effacer.

Maureen était terrifiée chaque fois qu'elle avait à recopier le compte rendu dans le cahier bleu. Si elle allait laisser tomber un gros pâté d'encre... ?

Elle avait tant à faire qu'elle en avait l'esprit un peu troublé. La fonction de secrétaire était le point le plus important de sa vie, mais elle avait bien d'autres choses à faire. Il lui fallait se lever de bonne heure, tandis que sa mère dormait encore, prendre le petit déjeuner et faire le café. Loretta rentrait souvent tard, parce qu'elle avait quitté son emploi au Marvel Beauty Salon pour travailler au Checker Grill, qui se trouvait dans Michigan Avenue, à deux miles de la maison. Le salaire était meilleur, et les pourboires aussi. La

clientèle y était animée, disait Loretta. Mais le travail était épuisant et il lui fallait dormir tard, de sorte que Maureen devait s'occuper de tout le matin. Il fallait faire lever Betty, et Betty avait parfois un caractère de chien le matin. Il fallait rincer la vaisselle du petit déjeuner ; si elle laissait sécher les flocons d'avoine dans un plat, c'était difficile à enlever, et sa mère lui en faisait voir de toutes les couleurs. Il fallait balayer la maison au retour de l'école et, certains jours, nettoyer les sols, particulièrement celui de la cuisine, qui devenait collant, et il fallait préparer le dîner parce que Loretta était toujours absente à ce moment de la journée. Le samedi, elle faisait la lessive, et le reste de la semaine elle s'occupait du repassage, au fur et à mesure des besoins. Loretta la serrait parfois dans ses bras, lui disant : « Voilà une gentille petite fille, tu es un ange ! » Et parfois elle était pressée, clopinant sur ses hauts talons à la recherche d'un chemisier ou autre vêtement et criant avec irritation : « Tu ne vas pas me dire que ce chemisier est encore dans le panier ? Le mercredi, encore dans le *panier* ? »

Maureen transcrivait le compte rendu à l'école, y restant tard, parce que, à la maison, le cahier aurait risqué d'être taché ou froissé.

Un jour, sa mère marqua un moment d'hésitation, puis vint s'asseoir auprès d'elle. C'était un samedi. Elle posa affectueusement la main sur l'épaule de Maureen. Celle-ci se demanda ce qui clochait. Loretta était-elle ivre à cette heure de la journée ? Elle avait les cheveux enroulés sur des bigoudis de plastique rose.

Elle sentait les sels de bain : « Eh bien, te voilà grande, hein ? dit-elle sur un ton de confiance. Il faudra qu'on discute, un de ces jours, toutes les deux. Seigneur, comme le temps passe ! Et cette morveuse de Betty, elle est bien grande pour son âge – où court-elle toujours ? Avec qui traîne-t-elle ?

— Oh, avec des gosses. Je ne sais pas. »

Mais Loretta oublia Betty. Betty, avec ses jambes musclées, allait et venait, se cognant dans les meubles, et il était toujours mieux qu'elle fût absente ; alors pourquoi sa mère la harcelait-elle pour la faire rester à la maison ? Loretta examinait Maureen d'un œil tendre, critique, curieux. Maureen recula légèrement. Il y eut quelques secondes de silence, puis Loretta dit en rougissant : « Tu... tu ferais bien de faire attention à ces garçons, hein ? Y a-t-il des garçons qui tournent autour de toi ?

— Non, M'man.

— Dis la vérité.

— J'ai dit non », fit Maureen d'un air misérable.

Elle regardait ses pieds. Loretta essaya de rire. Le moment devint insupportablement chaud. Elle finit par dire avec une dureté aimable : « Les gosses de votre âge ne disent jamais la vérité. Je ne crois pas un mot de ce que tu dis, ma petite. »

Maureen ne trouva rien à répondre. Elle avait honte.

« Tu veux me demander quelque chose ? Je veux dire, sur n'importe quel sujet – tu sais bien, dit Loretta.

— Non.

— Eh bien... »

Elles restèrent un moment assises en silence. Loretta grattait le vernis d'un de ses ongles. Elle émit un son désapprobateur, comme si le vernis l'avait déçue.

« Tu as des crampes douloureuses ou autre chose ?

— Non.

— Enfin... tu as toujours été renfermée. Tu as bien des secrets pour une petite de ton âge ! » dit en riant Loretta, soulagée, et elle la laissa aller.

Mais une demi-heure plus tard, elle sortit de la chambre de derrière et tendit à Maureen un pull à elle : « Tiens. Il est trop petit pour moi, qu'en penses-tu ? Tu le veux ? Vas-y, prends-le. Essaie-le.

— Je peux l'avoir ? s'enquit Maureen, surprise.

— Je t'ai dit de le prendre. Essaie-le. »

Elle s'assit, dans son kimono vert soyeux, observant Maureen, les bras croisés.

Maureen enfila le pull.

Loretta dit : « Si tu te tenais droite, tu serais bien. Tu es bien faite, mais il se peut que je sois obligée de te faire porter un corset. Tu sais ce que c'est ? »

Maureen la dévisagea.

« Un corset pour te faire tenir droite, dit Loretta.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est ?

— Ah, Seigneur, je plaisantais ! Tu ne comprends donc pas la plaisanterie ? Toujours ta triste mine ! Seigneur ! Tu ne me remercies pas ?

— Merci, M'man.

— Ta figure n'est pas vilaine pour une petite de ton âge. » Maureen se détourna.

« Tu me diras si des garçons t'importunent ou quoi que ce soit. Autour de l'école ou ailleurs. D'accord ? »

Maureen acquiesça.

« Si Jules n'était pas tout le temps à vadrouiller... »

Jules avait quitté l'école. Il travaillait dans une entreprise de transport, et il avait sa propre voiture, une Ford 1950 ; il ne rentrait coucher à la maison qu'une ou deux fois par semaine. Où il mangeait, quels étaient ses amis, où il passait les nuits quand il ne rentrait pas à la maison, Loretta n'en savait rien. Quand elle le lui demandait, il répondait : « Je me débrouille bien, ne t'en fais pas », et la conversation dérivait sur un autre sujet. Loretta ne pensait pas que les choses allassent de travers, puisque après tout Jules lui donnait vingt dollars par semaine, et chaque semaine.

C'était un bon garçon. Le seul ennui qui s'était produit remontait au mois d'août, quand il avait été ramassé avec d'autres garçons et mis en taule pour divers motifs – vol qualifié, violation de propriété, « conduite équivoque » – mais il avait été relâché au bout de trois jours, et il n'y avait pas eu de suite. Peut-être avait-on égaré le dossier. Il avait été à différentes reprises au Refuge

pour enfants, et une fois il y avait été gardé un jour et une nuit avant que Loretta n'en eût même eu vent ; Jules avait dit qu'il était de Toledo, qu'il avait fait une fugue : « Seigneur, quel enfant dément ! Quelle imagination ! » s'était écriée Loretta. Mais ces charges avaient été abandonnées, et Loretta l'avait oubliée. Il y avait tant de choses auxquelles il lui fallait penser !

Et tout d'abord, ils devaient de nouveau déménager.

Maintenant que mamie Wendall était dans une maison de repos et qu'on en était débarrassés, Loretta était libre de faire ce qu'elle avait toujours désiré : s'installer dans un appartement. Elle en avait assez d'entretenir une maison, disait-elle. Cela lui prenait trop de son temps. La tuyauterie de la salle de bains refoulait toujours, le calorifère empestait toujours les chambres, tout devenait de plus en plus sale et se déglinguisait, et il était dangereux de vivre là, à présent, sans homme. Si seulement Jules ne vadrouillait pas tant, mais on ne peut rien faire avec un garçon de cet âge... Elle trouva un appartement en coin au-dessus d'une pharmacie, non loin de l'usine Cadillac. Le quartier était meilleur, disait Loretta. Elle l'aimait. Elle aimait vivre en appartement. En fait, il y avait davantage de cafards là que dans la maison, mais Maureen disait sans cesse que c'était agréable, parce que c'était ce que Loretta semblait vouloir entendre – elle voulait entendre des choses agréables – des choses agréables ! – après toutes les horreurs qu'elle avait endurées ! Elle les méritait. Ce qu'elle méritait, c'étaient des vacances, un manteau de fourrure, une plus grande télévision ou quelque surprise merveilleuse – elle ne savait pas quoi. Et puis, un jour, elle fit pour la première fois mention de « Pat ».

Elle parlait tout le temps de « Pat » – Maureen crut au début que « Pat » était une femme, puis elle se rendit compte que c'était un homme. « Pat connaît les dessous de cette histoire, avec le gosse du maire », disait-elle. Ou « Pat a dit que l'incendie était en réalité volontaire ; le propriétaire est un Juif, il a récolté un million de l'assurance. »

Maureen et Betty échangeaient des regards, mais Loretta ne s'expliquait jamais. Parler vite et avec excitation faisait partie de sa nouvelle façon de voler.

À l'école, Maureen se demandait avec crainte : « Qui est *Pat* ? »

Elle tomba un après-midi dans la rue sur son frère. Il portait un trench-coat foncé ; il avait l'air élégant. Maintenant qu'il avait pris ses distances avec la maison, il pouvait enfin dégager une telle élégance dans la rue ! Elle le tira par le bras, transportée de joie de le voir.

« Je suis pressé, ma jolie ; j'entrais là pour acheter des cigarettes », dit-il d'un ton un peu coupable.

Déçue, Maureen tourna la tête. Elle vit une voiture contre le trottoir, mais pas la vieille voiture de Jules, et à l'intérieur se trouvait une femme aux cheveux blonds, coupés droit sur le front et sur les oreilles. Elle avait un air froid et masculin. Elle regarda Maureen, mais son visage n'exprimait rien.

« Jules, il y a un type avec qui maman sort. Il s'appelle Pat. Tu sais quelque chose de lui ?

— Je suis pressé...

— Quand viens-tu à la maison ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as entendu parler de Pat ?

— C'est un type ordinaire. Il est correct.

— Tu le connais ?

— Il est correct. »

Il s'écarta doucement d'elle et pénétra dans le drugstore. Maureen le suivit : « Tu ne nous aimes plus, à la maison ? demanda-t-elle. Tu as un endroit à toi, maintenant ?

— Je me débrouille bien.

— Tu ne nous aimes plus ?

— Bien sûr que si.

— Tu ne retournes plus à l'école ?

— C'est fini pour moi cette connerie.

— Tu ne vas pas venir nous voir, Jules ? Pourquoi ? Je n'aime pas l'endroit où on habite maintenant. Je ne peux pas dormir. Je passe mon temps à penser qu'on est ailleurs ; je m'y perds. Je crois tout le temps entendre papa marcher, tu sais, comme quand il se levait la nuit pour aller à la salle de bains. Pourquoi m'man a-t-elle voulu déménager ?

— Vous êtes mieux là où vous êtes.

— Tu ne m'aimes plus, Jules ?

— Tu as besoin d'argent, dis-moi ?

— Non, je n'ai pas besoin d'argent ! » s'écria Maureen.

Jules se détourna d'elle, ennuyé. Elle parlait trop fort. Il s'approcha du comptoir et acheta des cigarettes. Maureen gardait les yeux fixés sur son dos, il se passait quelque chose, quelque chose de terrible – elle était en train de perdre Jules ou elle l'avait peut-être déjà perdu... Elle était en train de perdre quelque chose, ou elle l'avait déjà perdu.

Quand il revint, elle dit poliment : « Oui, j'aurais besoin d'un peu d'argent. Peux-tu me prêter un dollar ?

— Bien sûr, ma chérie. »

Jules sourit, soulagé, et sortit son portefeuille. Maureen remarqua que celui-ci avait l'air neuf. « Tiens ! dit-il, lui donnant trois dollars. Va au cinéma ou fais autre chose. Achète-toi une robe. Sois sage.

— Une robe pour trois dollars ? » s'exclama Maureen en riant.

Il lui donna un autre billet – un billet de cinq dollars.

« Oh, merci, Jules ! Merci ! »

Ils se regardèrent, soudain embarrassés. Jules remit son portefeuille dans sa poche. Maureen glissa l'argent dans son sac des surplus de l'armée, un petit sac en forme de boîte comme en avaient toutes les filles ; ç'avaient été des cartouchières, disait-on.

Ils sortirent du drugstore. Maureen n'osa pas poser de questions sur la femme de la voiture.

« Dis donc, comment va m'man, ces temps-ci ? demanda Jules, s'écartant.

- Vraiment, très bien.
- Et Betty ?
- Je ne sais pas – la même chose.
- Mamie ?
- Toujours pareil, je pense.
- Soigne-toi bien, petite ! »

Maureen ne regarda pas du côté de la femme dans la voiture. Elle avait l'impression de courir un danger particulier, mais sans savoir lequel. Il y avait dans la manière nerveuse et dans la bonne humeur de Jules quelque chose qui l'effrayait.

Ce fut pendant le trajet de retour, cet après-midi-là, qu'elle s'aperçut de la perte de son cahier de secrétaire. Il avait disparu. Et pourquoi l'avait-elle rapporté à la maison, à quoi avait-elle pensé ? Le cahier à couverture bleue, le cahier officiel... Les comptes rendus remontaient à 1953, dans ce cahier, rédigés par d'autres secrétaires. Maureen l'avait perdu. Elle avait porté plusieurs livres et le cahier, mais maintenant le cahier avait disparu. Elle passa à plusieurs reprises tous les livres en revue. Elle ne trouva rien.

Affolée, elle courut au drugstore. Elle regarda à l'intérieur. Elle regarda sur le trottoir. Ce qu'il y avait d'étrange, c'était la raison pour laquelle elle avait rapporté le cahier à la maison. Elle n'en savait rien. Elle courut en hâte à l'école, le cœur battant. Le cahier bleu avait tant de réalité pour elle qu'elle croyait constamment le voir, dans l'embrasure d'une porte, dans un passage, dans le caniveau... Elle devenait folle, à le voir quand il n'était pas là, et les larmes lui montaient aux yeux... Mais comment pouvait-elle l'avoir perdu ? Elle devait l'avoir laissé à l'école.

Elle déposa les livres sur le trottoir. Elle les passa encore une fois en revue. Ses doigts tremblaient. *Il faut qu'il soit là*, se disait-elle. Quelques passants dévisageaient cette fille en uniforme de l'école des sœurs, le manteau défait, son épaisse chevelure qui lui balayait la figure dans cette venteuse et large Michigan Avenue, une fille traversait la pire épreuve de sa vie. Ils lui jetaient un coup d'œil et détournaient le regard. Maureen avait l'impression que sa vie se défaisait. Le monde s'ouvrait pour la piéger, elle perdait l'esprit, elle se défaisait, se liquéfiait. C'était comme pour ses premières règles, à l'école, un flux de sang chaud, une terrible et écœurante surprise qui n'en était pas tout à fait une ; elle était allée aux toilettes des filles et, tremblante, presque convulsivement, elle avait essayé de se nettoyer, mais elle n'avait su que faire ; il y avait tout ce sang qui sortait d'elle et qui ne voulait pas s'arrêter, et elle sentait la présence de la mère de Carol... La sagesse pesante et laide de cette folle et de ses clins d'œil, qui savait tout, qui était préparée à tout ; il n'était aucune surprise, si écœurante fût-elle, qui ne se put surmonter en ricanant... Ce serait la fin de tout si elle se mettait à pleurer. Elle ramassa donc ses livres et courut vers l'école. Elle traversa un terrain vague par lequel elle était passée plus tôt. Des papiers et des détritrus partout, mais pas de cahier bleu. Elle regarda le long de l'allée, repoussant les objets qui traînaient du

pied ; rien. Elle regarda dans un passage. Elle se retourna, prise d'une étrange terreur et regarda tous les bâtiments qui l'entouraient, usés, sans particularités, ces vieux bâtiments vides qui ne lui disaient rien : Location de linge, Michaelson Frères, Photographie Lenox, Ameublement et réfrigérateurs d'occasion de Detroit. Le vent soufflait de minuscules débris dans sa direction. Les larmes lui piquaient les yeux. Elle repensa à Jules qui s'en était allé dans la voiture, à la mère de Carol, à la classe 202 et à sœur Marie-Paul. On ne pouvait rien cacher à la sœur. La vie de Maureen était sous sa garde. Maureen était coupable et jamais, jamais elle ne serait pardonnée, il n'y avait pas d'issue, nul secours – ah ! elle aurait tout donné, sa mère, son frère, sa propre vie pour redevenir innocente, pour que les choses se retrouvassent telles qu'elles étaient à deux heures et demie cet après-midi-là !

À bout de souffle, en larmes, elle atteignit l'école. Sœur Marie-Paul était encore dans sa classe. Elle fut écœurée. « Allez le chercher », dit-elle à Maureen. Maureen s'enfuit pour le chercher. Elle arpenta désespérément la cour en béton tout en sachant que le cahier ne pouvait s'y trouver ; mais peut-être sœur Marie-Paul l'observait-elle d'une fenêtre. Elle regarda près de la clôture, tout le long de la clôture : rien. Elle regarda dans un tas de déchets. La cour était vide, les murs étaient souillés de mots griffonnés, mystérieux et interdits à la fois. Maureen ne les regardait pas d'ordinaire, mais aujourd'hui, elle resta devant, les yeux fixés dessus avec tristesse. Il n'y avait personne d'autre dans la cour. Tout était terminé, fini – l'avenir était fini. Le vent, loin au-dessus du vieux clocher de l'église, émettait un son bizarrement creux. Maureen ne savait que faire. Elle ne savait guère à quoi penser, à quoi occuper son esprit.

Elle finit par revenir sur ses pas jusqu'au coin où elle avait rencontré Jules. Peut-être l'avait-il vu ? Peut-être l'avait-il... ? Elle regarda partout, partout. Elle arpenta le trottoir dans un sens, puis dans l'autre. Le cahier pouvait-il déjà être à la maison ? Ou quelqu'un de l'école l'avait-il volé ? Pouvait-elle acheter un cahier semblable à celui qui avait été perdu ? Mais elle ne pouvait refaire les anciens comptes rendus, les nombreuses pages de comptes rendus des années antérieures – c'était sans espoir, une trappe –, les discussions sur les gobelets en carton, sur l'identité de celui qui avait pris les moufles d'Untel, tous ces comptes rendus des réunions de la classe 202, tout cela perdu, tout cela perdu par sa faute.

Elle sentait son esprit se déliter. Elle courut de nouveau vers l'école.

Sœur Marie-Paul était à la messe, lui dit-on. Il était déjà quatre heures et demie. Maureen l'attendit : « Je n'ai pas pu le retrouver ! dit-elle, recommençant à pleurer.

— Continuez à le chercher », rétorqua la religieuse froidement.

Maureen tenta de saisir les mains de la femme : « Pardonnez-moi, je vous en supplie ! Pardonnez-moi ! Je n'ai pas fait exprès de le perdre...

— Allez le chercher. Continuez de chercher. »

Elle continua de chercher dans la rue jusqu'à la tombée de la nuit. Rentrée

chez elle, elle pleura amèrement. Le lendemain matin, elle se leva à six heures pour aller chercher de nouveau un cahier bleu, perdu, un cahier bleu, il lui fallait le retrouver. Elle ne pensait à rien d'autre. Tous les matins de cette semaine, elle devait garantir à sœur Marie-Paul qu'elle continuait à chercher. À chercher. Sœur Marie-Paul disait : « Continuez à chercher. Ce sont des archives importantes. » La semaine s'écoula lentement, dans un rêve. Maureen avait constamment mal à la tête, elle ne pouvait dormir ; elle restait étendue dans son lit à pleurer, jusqu'à ce que Betty lui dît de la fermer.

Un jour, une religieuse l'arrêta dans le couloir pour lui dire : « Sœur Marie-Paul ne dirait jamais rien elle-même, mais elle est très satisfaite de la façon dont vous cherchez le cahier. Continuez. » Maureen aurait pleuré de reconnaissance. Elle voulait baiser les mains de la religieuse. Elle continua de chercher, mais elle ne retrouva jamais le cahier.

Maureen se brossait les cheveux. Elle se pencha vers le miroir avec un regard critique assez semblable à celui de sa mère. Elle était prête pour aller à l'école depuis un certain temps, et elle n'avait rien d'autre à faire : elle avait pris son petit déjeuner, et, maintenant, les autres mangeaient en faisant du bruit à table. Elle essaya de ne pas entendre, mais en vain. La nuit, il lui fallait les écouter, et il lui fallait entendre les ronflements de cet homme. Autrefois, il lui avait fallu entendre ceux de son père. Elle avait dû entendre ceux de sa grand-mère – des ronflements râpeux, étranglés, rageurs, à peine humains. La nuit, elle dormait et s'éveillait, dormait et s'éveillait, rêvant dans son sommeil qu'elle était éveillée et terrifiée de ne pouvoir jamais dormir, entendant éternellement les bruits de sa famille, jamais libre. Les cernes sombres sous ses yeux étaient des marques de reproche. Elle se contemplait dans le miroir d'un œil critique, tout en entendant *sa* voix qui s'élevait dans la cuisine, interrompant son ébauche de réflexion :

« Je crois que je vais aller au garage, aujourd'hui, disait-il. Voir ce qui se passe. Il y a... »

Maureen ne l'appelait pas Furlong, qui était son nom de famille, elle ne l'appelait pas non plus Pat. Il n'y avait aucun nom à lui donner. Loretta avait dit qu'elle pouvait l'appeler papa, mais Maureen n'avait rien dit, n'ayant rien à dire.

Betty l'appelait, derrière son dos, *ce type*.

Quand Maureen sortit, il était encore assis à la table de la cuisine, qui était reléguée dans un coin. Il avait le torse nu. Sa poitrine, large mais pourtant un peu creuse, couverte d'épais poils gris, se soulevait et s'abaissait au rythme de sa respiration ; il buvait son café bruyamment. Il tenait la tasse à deux mains. Loretta était debout derrière lui et lui massait nonchalamment le dos.

« Ne va pas soulever des choses si quelqu'un a besoin d'un coup de main, dit Loretta. Il faut venir à bout de cet ennui. Une vertèbre déplacée serait terrible.

— Une quoi ? demanda Furlong.

— Une vertèbre déplacée, un truc dans ton dos. Les hommes attrapent ça en soulevant des choses lourdes. »

Elle jeta un coup d'œil à Maureen. Le visage de celle-ci arborait une jolie expression de souci et d'inquiétude.

« Ouais, eh bien, ce sacré temps froid n'y fait certainement pas du bien », déclara Furlong.

Son dos « faisait des siennes ». Quand il allait mieux – comme quelques mois auparavant, à ce que Maureen avait compris – il conduisait un camion. Il

appartenait au syndicat des conducteurs. Mais à présent, il ne faisait que traîner dans un garage où travaillaient des amis à lui, bien que ce genre de boulot ne fût pas assez bien pour lui. Il avait du temps à perdre. Il semblait souvent examiner ses mains, qu'il voyait vides, avec une certaine perplexité et un peu d'irritation, cet homme de grande stature qui prenait de l'embonpoint. Dès que son dos s'arrangerait, disait-il, il prendrait de nouveau la route et gagnerait pas mal d'argent.

Betty, qui prétendait le détester, ne le lâchait pas ce matin-là. Elle lui posait des questions sur les camions. Sur les bagarres. Que pensait-il de Rocky Marciano ? (Rocky Marciano était une des idoles de Betty ; elle avait collé une photo de lui au mur de sa chambre.) Se battait-il jamais lui-même ? Maniait-il quelquefois un revolver ? N'y avait-il pas parfois des coups de feu ? Un chauffeur de camion n'avait-il pas été tué tout récemment ? Il savait tout là-dessus, n'est-ce pas, la vraie histoire ? Un chauffeur de camion qui n'était inscrit à aucun syndicat avait été tué sur la route d'East Lansing ; un gros morceau de métal avait été projeté du haut d'une passerelle dans son pare-brise. Le *News* avait publié un grand article illustré. Furlong ne savait-il pas tout là-dessus, ne savait-il pas qui avait fait le coup ?

Il passa rudement la main sur la tête de Betty comme si ce fût un garçon, un gosse qui l'importunerait, mais sans lui déplaire. Betty s'efforça de retenir une grimace de douleur.

« Je regrette, petite, dit Furlong. Ça, ce sont des trucs secrets. »

Il se tourna, souriant, vers Maureen : « Alors, dit-il d'un ton embarrassé, mais avec le même sourire de supériorité qu'il affectait envers Betty, alors, où vas-tu ? À Hollywood, faire du cinéma ?

— C'est ce qu'on porte à l'école, ce machin », dit Maureen.

Elle essayait de ne pas le regarder ; ses taquineries stupides la rendaient malheureuse.

« Ce vieux chemisier a servi pendant des années. Il y a des années que Reeny le porte à l'école, dit Loretta, d'une voix aiguë et surprise. (Elle laissa ses bras caresser la poitrine de Furlong et regarda Maureen par-dessus l'épaule de celui-ci avec une certaine tendresse.) Les religieuses leur font porter ça. Tu sais bien.

— Je ne me moquais pas d'elle, pas du tout. Je trouve ça joli. Tu as déjeuné, Maureen ? »

Il essayait de lier amitié.

« Oui. Je m'en vais. »

Il avait le corps épais et musclé et, du fait qu'il était si souvent sans chemise – en maillot de corps ou torse nu – Maureen confondait les poils gris de sa poitrine avec sa figure. Elle se le représentait confusément comme un être poilu, avec des cheveux frisés comme des copeaux, gris, irréels. Mais son visage était toujours rasé, net et franc. Sa tête, comme son corps, avait un aspect dur et musculeux ; ses cheveux frisés étaient coupés court sur la nuque, très nettement ; son nez était petit, mais bien dessiné, avec ses narines larges

et sombres. Il en sortait de minuscules poils, à peine visibles. Maureen supposait que les femmes devaient le trouver bel homme. Mais quand il lui fallait passer près de lui, elle sentait l'odeur qui l'accompagnait toujours – non pas simplement celle de la saleté, de la poussière et de la graisse, mais l'odeur intime et particulière de son corps. Elle ne se souvenait pas d'une odeur pareille chez son père – il sentait surtout le tabac. Elle ne trouvait pas cet homme beau. Elle le détestait. Dans ses rêveries, elle l'imaginait mourant comme était mort son père, écrasé par du métal. Du métal chaud. Les morts d'hommes devaient être brutales, la mort par des tonnes de métal écrasant des côtes, des crânes, les hommes étant eux-mêmes si brutaux. Leur respiration même était brutale. Leur ronflement était brutal. Dure, cadencée, délibérée, leur respiration la nuit ou le jour, leur façon de manger et de parler, leur manière de se tenir à table, tout en eux était brutal. Furlong passait son temps à la taquiner, si l'on pouvait vraiment parler de taquinerie. Essayant de lier amitié, avec ses doigts épais et balourds et ses ongles sales. Parfois, à la messe, Maureen se prenait à penser à lui. Elle pensait, sans trop comprendre pourquoi, à un mouvement violent et rapide, une chute de métal, un objet tranchant. Une artère rompue. Un bras écrasé et lacéré. Un accident, un accident – une fois arrivé, on ne pouvait pas revenir dessus, jamais ! Et avec sa poitrine nue, cet homme ne pourrait résister à rien, il était exposé, vulnérable, prêt – il hurlerait de douleur, appelant au secours, mais personne ne pourrait lui venir en aide. Un homme devant la mort ne peut trouver aucune aide.

Et elle revenait à elle, secouée et honteuse ; elle se rappelait qu'elle se trouvait à l'église et qu'elle était heureuse pour sa mère : pourquoi Loretta ne se remarierait-elle pas et ne trouverait-elle pas le bonheur ?

« Hé, Reeny, dit Loretta comme Maureen se dirigeait vers la porte, fais attention à rentrer directement aujourd'hui.

— Oui.

— Ne va pas traîner ou autre chose ; j'ai besoin de toi à la maison.

— C'est Betty qui traîne, protesta Maureen d'un ton digne.

— Va te faire foutre, dit Betty.

— Rentre directement, Maureen, répéta Loretta. Il y a tout le repassage dans le panier...

— Je t'ai dit que je rentrerais juste après. »

Maureen voulait sortir, mais Loretta semblait se cramponner à elle. Elle dit d'une voix aiguë, grave, mais pas désagréable néanmoins : « Il se passe beaucoup de choses, à ce que j'entends dire. J'entends dire des tas de choses. Je ne veux pas que tu traînes autour des drugstores ou avec cette Carol je-ne-sais-quoi, sa mère est complètement cinglée. On l'a trouvée en combinaison, courant sous l'orage, qu'est-ce que tu penses de ça ? Elle prétendait qu'il y avait quelqu'un dans la maison, quelqu'un qui cherchait à la violer. Je ne veux pas que tu rentres par le plus long chemin non plus, il y a trop de petits malins à la recherche de gosses comme toi. »

Elle s'appelait Mme Furlong, à présent. Elle n'était plus Mme Wendall. Maureen et Betty, et Jules, étaient encore des Wendall cependant ; Maureen en était contente. Elle y repensait sans cesse, à la signification de son nom. Elle pensait au nouveau nom de sa mère, Mme Furlong, et elle attendait toujours un changement dans l'état des choses, qu'elles s'arrangeassent ou qu'elles se fissent plus calmes, mais rien ne se produisait. Rien ne changeait. Mme Furlong restait dans son emploi au Checker Grill, et Furlong était dehors la plus grande partie de la journée, à traîner, à établir des relations, à récolter des nouvelles, à téléphoner à des gens, à faire on ne savait quoi, toujours actif et secret. Après quoi, il rentrait à la maison.

« La mère de Carol n'est pas si mal que ça, dit Maureen d'un air renfrogné. Il faut la connaître.

— Oui, enfin, je ne voulais rien dire de mal, fit Loretta, d'un ton léger et bien féminin. En fait, l'asile ne ferait qu'empirer son cas. Mais tu ferais mieux de l'éviter, ou on pensera que tu es cinglée aussi.

— Les gens la considèrent déjà comme cinglée, ajouta Betty d'une voix forte.

— C'est pas vrai, dit Loretta.

— Ils la trouvent arrogante, elle a toujours le nez en l'air. Elle passe son temps à se la jouer, celle-là ! »

Betty, dans son désir d'attirer le regard de Furlong, parlait avec effronterie. Pour montrer qu'elle connaissait quelque chose que personne ne savait, elle baissait la tête comme si le poids de son savoir était trop lourd pour elle, une plaisanterie qui était en même temps terrible.

« Qu'est-ce que tu en sais, toi ? » demanda Maureen avec dédain, ouvrant la porte.

Loretta répéta : « Rappelle-toi ce que je t'ai dit : rentre de bonne heure, ma petite. C'est d'accord ?

— Oui, M'man. Oui.

— Je n'aime pas voir les filles traîner autour d'endroits comme les drugstores, dit Loretta avec sérieux, davantage pour Furlong que pour Maureen. Elles sont juste là pour chiper des trucs, et ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Elles ne peuvent pas le cacher. Si jamais je prenais Maureen à voler quelque chose, comme cette... »

Maureen poussa un soupir d'exaspération. Maureen, toujours Maureen ! Pourquoi sa mère ne la laissait-elle pas tranquille ?

« Mais elle y va sûrement plutôt pour rencontrer des garçons », dit Loretta.

Elle essayait peut-être de la taquiner, affectueusement, peut-être pas. Elle avait un air sémillant et nerveux, ce matin. C'était l'allusion à la mère de Carol qui en était cause, devina Maureen. Elle savait que le père de Loretta était mort à l'hôpital d'État, qu'il avait été fou à la fin, gravement, et que Loretta ne cessait de mettre la question sur le tapis d'une façon ou d'une autre – de son vivant, le père de Maureen y faisait toujours allusion lui-même : « Ils sont tous cinglés, dans ta famille », disait-il.

« Je ne rencontre pas de garçons », dit Maureen.

Elle partit. Elle ne savait pas si elle devait être blessée ou irritée ou ne plus y penser. Sa mère était toujours à lui chercher des noises, mais pas comme avec Betty, c'était différent. Elle en était gênée, mais elle n'en éprouvait pas exactement du ressentiment. Elle ne comprenait pas. Ces jours-ci, Loretta n'était pas dans son assiette. Elle et Furlong s'étaient mariés le 1^{er} octobre et ils étaient partis quatre jours pour Chicago, avaient-ils dit ; on était à présent le 25 octobre, et il y avait encore dans l'atmosphère une excitation étourdissante, une drôle d'ambiance. Que signifiait le mariage ? Que se passait-il ? Le mariage faisait-il force de loi pour de bon, ou Furlong allait-il prendre la porte un de ces jours ?

Partout, c'était l'affairement, le bruit. Maureen trouvait que la vie devrait être calme et raisonnable, mais il se passait toujours trop de choses à la maison. L'appartement était trop petit. Le linge à laver, à repasser et la vaisselle traînaient jusqu'à ce que Maureen s'en occupât. Des vêtements éparpillés partout. Des serviettes, des draps, des boîtes de flocons d'avoine mal refermées, des couteaux sales, des chaussures de Furlong, le fatras de Betty – tout traînait partout, attendant que Maureen s'en occupât. Furlong recevait parfois des amis, des hommes qui jouaient aux cartes et buvaient dans la cuisine jusqu'au petit jour. Betty rentrait tard. Jules était toujours parti, il ne venait jamais leur rendre de visites. Maureen se tenait dans sa chambre, essayant de faire ses devoirs. Elle s'efforçait de ne pas faire attention aux bruits de la cuisine, de la télévision, aux discussions entre Loretta et Furlong, à leurs ébats ou à leurs éclats de rire, ces deux grands enfants, ces deux grands fous. Il lui était de plus en plus difficile de faire ses devoirs. Depuis leur emménagement dans cet appartement, elle n'avait jamais pu dormir convenablement – elle dormait une partie de la nuit, mais pas bien. Elle se réveillait constamment. Il lui semblait avoir des palpitations, comme si elle avait entendu des bruits imaginaires. Il lui fallait une heure pour faire une page de maths, parfois davantage, assise, les mains pressées contre les oreilles, les yeux rivés sur le livre, s'efforçant de comprendre ce qu'elle lisait.

Elle était en neuvième, à présent. Les devoirs lui paraissaient plus durs. Il lui semblait que son esprit régressait, la tirait en arrière, refusait de fonctionner. Un pli ou une petite tache sur la page la distraient, accrochaient irrésistiblement son regard jusqu'à ce que, exaspérée, elle fût obligée de les couvrir de la main. Elle voulait donner satisfaction à son professeur – rien ne lui paraissait plus important à présent. Mais son esprit semblait résister. Il voulait s'échapper. Les amis de Furlong restaient des heures, et quand Loretta rentrait du travail, vers deux heures du matin, personne ne se souciait d'aller lui ouvrir la porte ; elle devait faire jouer la serrure elle-même. Maureen, couchée dans sa chambre sans pouvoir dormir en dépit de la fatigue, entendait tout mais n'arrivait pas à se représenter exactement ce que cela signifiait.

Pourquoi y avait-il toujours tant de brouhaha ?

Maureen se hâtait de sortir. Il était toujours bon de quitter l'appartement.

Elle allait à l'école seule, à présent, marchant vite. Elle ne pouvait déterminer si elle devait être blessée ou irritée des taquineries de Loretta : « Je suppose que tu as un petit ami en secret », disait toujours sa mère. Loretta avait légèrement minci depuis son mariage. On pouvait voir le contour de ses omoplates se dessiner sur son kimono vert quand elle se penchait en avant. Sans maquillage, son visage avait un aspect pâle et bleuâtre, et elle laissait parfois tomber les objets. La veille au soir, elle avait laissé tomber les ciseaux, et Maureen avait dû les ramasser pour elle. « Cela me fait tourner la tête de me pencher en avant », avait-elle dit.

Maureen éprouvait à son égard une tendresse étrange, mi-rancunière, mi-protectrice. Mais elle ne cessait de penser au jour où, comme Jules, elle quitterait la maison.

Elle allait à la bibliothèque chaque fois qu'elle avait du temps libre. Grandir et s'éloigner de la maison se rattachait en quelque sorte, dans son esprit, à la bibliothèque – la bibliothèque le soir, son silence et les possibilités que ce lieu offrait. Tout pouvait arriver. Rien n'arrivait, mais tout le pouvait. Elle s'asseyait aux longues tables luisantes et vides, à lire, à feuilleter nerveusement les livres, levant les yeux quand quelqu'un pénétrait dans la grande salle de lecture, toujours sur le qui-vive. Elle aimait aller à la bibliothèque le soir, quand sa mère était dehors au travail. Furlong ne s'occupait pas de savoir où elle allait. Si Loretta avait été à la maison, elle n'aurait pas laissé Maureen sortir, et celle-ci commençait donc de se dire que c'était une bonne chose que sa mère travaillât, il était bon d'avoir la paix.

Elle feuilletait des revues, curieuse et attentive aux agissements du reste du monde. Dans un magazine de mode, elle tomba sur une publicité pour un presse-papier, un petit chat en verre ; cela coûtait cinq cents dollars et était destiné à « maintenir vos papiers importants ». Elle resta un moment les yeux fixés sur cette annonce. Elle regarda ce que les femmes portaient, ces femmes maussades aux longues jambes, au visage plus beau que le sien, ces femmes lointaines, comme si elles étaient d'une autre planète et parlaient un autre langage. Elle contemplait ces images, consciente d'avoir échoué quoique encore jeune ; son échec était lié en quelque sorte à ses problèmes de sommeil. Elle ne deviendrait pas une vraie femme : elle se ferait prendre par quelque chose qui refuserait de la lâcher, quelque écueil, car elle n'avait pas su rêver sa sortie de l'enfance.

Ce qu'elle préférait, c'étaient les romans. Elle aimait ceux qui se passaient en Angleterre. Dès la première page d'un roman de Jane Austen elle était contente, saisie, excitée de savoir que c'était vrai : le monde de ce roman était réel. Sa propre existence, au-dessus d'Elson's Drugs ou là-bas, à Labrosse Street, ne pouvait être réelle. Le caquetage de sa mère, les grognements et la mauvaise humeur de Betty, les brèves rencontres avec Jules dans la rue dont elle devait se contenter n'étaient pas aussi réels que les romans, pas aussi

convaincants. Il n'y avait en eux rien de permanent, comme chez les personnages de roman. Et quand sa mère portait ces vilaines accusations comme quoi elle fréquentait des garçons au lieu d'aller à l'école, comment cela pouvait-il être réel ? Comment de tels mots pouvaient-ils être réels ?

Le reste de la journée, la nuit suivante, suffirent à peine à ses pensées. Elle était désorientée au milieu de la confusion de tout ce qui l'avait assaillie au cours des dernières heures. Chaque instant lui avait apporté une nouvelle surprise ; et chaque surprise devait être pour elle un objet d'humiliation. Comment comprendre tout cela ? Comment comprendre les illusions dont elle s'était ainsi bercée, grâce auxquelles elle avait vécu ?

Ces mots étaient réels, et très réel était le personnage qui les prononçait. Maureen, en rêvant à eux, avait l'impression de se dissoudre dans le néant, de devenir personne, un œil dans une tête, vide. La souffrance d'un tel personnage dans un tel roman était bien plus grande que la sienne. Comment elle ou les siens pourraient-ils accéder à ce niveau de souffrance ? Les grognements et gémissements de mamie Wendall la rendaient haïssable. Personne ne la plaignait réellement. Personne ne pleurerait jamais sur elle comme on le ferait sur le chagrin d'un personnage féminin de roman.

Quand elles allaient la voir, le dimanche, Maureen emportait un livre pour s'occuper. Tante Connie les accompagnait souvent. Furlong les conduisait et les laissait à la porte de la maison de repos ; il descendait ensuite la rue pour aller prendre quelques bières, tandis qu'elles gravissaient les marches et traversaient des couches d'air renfermé qui puait le désinfectant, jetant des coups d'œil curieux par les portes ouvertes au-delà desquelles on voyait une succession de lits, de vieilles femmes semblant toutes des sœurs dans leur chemise de nuit de flanelle sale, avec leurs yeux inquiets et jaloux. Parfois, une vieille se glissait dans le couloir pour les observer, fascinée par les hauts talons de cuir verni de Loretta et les longs cheveux brillants de Maureen, ou irritée de quelque mal imaginaire. « Venez voir, c'est immonde ! Et on appelle ça des êtres humains ! Ils viennent faire leurs besoins dans un coin de ma chambre, regarde les cafards, fillette, viens voir ! » Maureen poursuivait toujours son chemin.

« Ces pauvres vieilles, disait Loretta, avec un hochement de tête. C'est vraiment affreux, quand on devient vieux. »

C'était un monde de femmes : plateaux pour les malades, mains squelettiques, serviettes en papier mouillées. Maureen ouvrait de grands yeux devant la courbe lisse et innocente d'un crâne qu'on devinait sous les minces cheveux blancs. Elle se sentait très jeune, à part. Mais elle se sentait aussi menacée. Les crucifix sur les murs étaient semblables à celui que sa mère avait au mur du salon à la maison. Tout était pareil dans ce monde extérieur aux romans.

Connie, dans son manteau de drap à larges épaulettes et avec son chapeau

du dimanche, restait toujours calme. Ou peut-être elle ne voyait rien. Elle menait le groupe jusqu'au cinquième étage, à la chambre de la vieille femme ; pas de sonnettes chez elle, pas d'attardements dans les couloirs auprès de vieilles désireuses de transmettre une pétition à l'évêque. Maureen était intimidée et assommée à la fois par ces visites. Elle se sentait très jeune, en danger même. Elle avait horreur d'être dévisagée. Dans la chambre, elles s'asseyaient toujours à la même place – Connie et Loretta de part et d'autre du lit, Maureen sur le rebord de la fenêtre, mi-assise, mi-debout. Elle était contente d'être à l'écart. Mamie Wendall avait l'air très âgée. Elle ne paraissait plus être la même femme. Son corps, grand sous les couvertures, avait un aspect immobile, comme soudé, comme si rien ne pouvait le mettre en mouvement. Maureen s'efforçait de la plaindre, mais ne parvenait pas à ressentir de la peine. L'odeur de chair et de restes de nourriture était trop forte ; elle écartait toute peine.

« On t'a parlé de mon attaque, hein ? Tout le côté droit paralysé, *paralysé* », dit la vieille femme à Maureen.

Elle était vigilante et vindicative, s'opposant à ce que Maureen ouvrit son livre pour s'esquiver.

« Comment va Jules ? C'est mon préféré », ajouta la vieille femme.

Connie et Loretta, qui ne se voyaient qu'au cours de ces visites, affrontaient la vieille femme avec un enthousiasme assez étrange. La montée des escaliers les essoufflait, et cet essoufflement se muait en une sorte d'anticipation. Elles se mettaient à parler. Elles parlaient à mamie Wendall et entre elles avec des sourires ironiques de femmes, se rapprochant peu à peu de leurs véritables centres d'intérêts, gagnant en enthousiasme, en force vive à mesure que le temps passait. Elles parlaient du travail. Loretta était toujours serveuse, et Connie avait un emploi dans une blanchisserie. Elles parlaient de religion, et notamment des prêtres de leurs églises. Elles parlaient du prix de la nourriture, du bébé que Loretta attendait (oui, un nouveau bébé, pour dans quatre mois !), de l'appartement de Loretta et de celui de Connie, des ennuis dans la rue, des ennuis en ville, de Betty et sa bande, de Maureen elle-même (« Elle a ses secrets », disait Loretta à portée d'oreille de Maureen), et finalement, comme si ce fut la cible autour de laquelle elles tournaient, des hommes. Furlong et son travail. Furlong et son dos. Furlong. Les hommes. Le petit ami de Connie, Stan. Son travail. Son ex-femme. Sa folle d'ex-femme.

Livrées à elles-mêmes, se sentant en sécurité et pleines d'entrain, les femmes parlaient toujours des hommes : leurs yeux et leurs voix se fixaient évidemment sur les hommes.

Au bout d'une heure et demie environ de tels bavardages, Loretta ou Connie se levait, battait légèrement des mains en un geste exprimant confusément la satisfaction d'avoir vu mamie Wendall et de l'avoir trouvée « en meilleure forme ». Mais il était temps de partir ! Temps de partir, on le regrettait. Il y avait le travail le lendemain...

« Je me suis réveillée et j'avais tout le côté droit paralysé. Comme une

pierre, disait mamie Wendall avec amertume. Qu'est-ce que vous en penseriez, si ça vous arrivait, vous deux ? Vous qui passez votre temps à vous pavaner !

— Que veux-tu dire par là, maman ? s'écria Loretta, blessée.

— Dis bonjour à Jules de ma part. N'oublie pas. Jules est mon préféré.

— Jules a dit qu'il viendrait te voir bientôt. Dimanche prochain, peut-être.

— Qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas. Je le connais. C'est mon préféré. »

Dans ces moments-là, malgré leur désir de partir, elles s'attardaient toujours. Loretta changeait de sujet. Connie aussi. Seule Maureen, que le pouvoir persistant de la vieille femme rendait amère et craintive, se tenait prête à partir, marquant soigneusement la page de son livre. Certaines personnes, même au moment de mourir, ont du pouvoir ; d'autres n'en ont jamais.

— Dis bonjour à Jules, à Betty et à Machin...

— Tu sais bien qu'il s'appelle Pat, maman ! Patrick Furlong !

— À lui aussi, Machin...

Elles retrouvaient Furlong dans un bar, un peu plus loin dans la rue. Il avait fait la connaissance du patron. Elles s'asseyaient toutes trois avec lui à une table. Après quelques minutes, Loretta et Connie ne pouvaient pas retenir quelques larmes et Maureen restait là, malheureuse et oisive, souhaitant qu'il y eût assez de lumière pour lire. Loretta disait avec une indolente affection, la main posée sur le bras de Furlong : « Ah, c'était quelqu'un, autrefois, cette vieille ! Hein ? Une femme vraiment forte ! C'était pas quelqu'un, dis, Connie ?

— Oui, elle était assez forte !

— C'est affreux de vieillir... »

Quand ils avaient déposé Connie chez elle, Loretta ne manquait pas de dire, avec un hochement de tête :

« Cette pauvre bécasse ! Moi, ça me rendrait malade de laver les vêtements crasseux des autres, mais elle, elle y arrive.

— Elle n'a jamais été mariée ? demanda Furlong.

— Si, mais il est parti. Il l'a laissée tomber.

— Pourquoi il l'a quittée ? » demanda Maureen.

Loretta ne dit rien pendant un moment. Puis elle répondit, le visage pincé :

« Qu'est-ce que ça peut te faire ? Ça ne te regarde pas, tu es trop jeune !

— J'ai de la peine pour tante Connie.

— Foutaises, tu n'as de sentiment pour personne ! »

Maureen, blessée, écarquilla les yeux. Elle ne comprenait pas.

Elle se demandait si par hasard sa mère parlait à la vraie Maureen, une fille hypocrite, égoïste et sournoise. Était-ce cela, la vraie Maureen ? Parfois, quand elle marchait seule dans la rue, elle était surprise par son reflet dans une vitrine, un reflet lointain, fantomatique, auquel elle ne s'attendait pas et qu'elle ne reconnaissait jamais vraiment tout à fait ; cela ne lui ressemblait pas vraiment.

Un peu plus tard, Loretta la taquinait en faisant mine de croire qu'elle faisait l'école buissonnière, quand Maureen répliqua dans un rire las : « Tu n'as qu'à aller demander aux religieuses, si tu es si sûre de toi ! » Loretta continua à la taquiner en l'accusant de se servir de son nouveau rouge à lèvres. Maureen répondit avec véhémence : « Je t'assure, m'man, que je ne m'en suis pas servie ! Jamais je ne toucherais ton rouge à lèvres couleur raisin ridicule ! » Elle sentait sa mère s'acharner contre elle, et elle était incapable de voir d'où venait l'attaque, aucun point de repère. Furlong suivait la discussion avec un vague sourire, n'y comprenant rien non plus – ne sachant pas que Loretta avait tort, ou le sachant mais refusant de s'en mêler ?

Un jour Loretta jeta un petit tube doré sur le lit de Maureen. Elle dit : « Tiens. En voici un pour toi, tu n'auras plus besoin de me chiper le mien.

C'était un tube de rouge à lèvres.

« Mais m'man ! » s'écria Maureen.

Elle le prit avec circonspection. Elle l'ouvrit : rose.

« Vas-y, prends, essaie-le », dit Loretta.

Enflée et alourdie dans sa robe de grossesse, elle se tenait sur le pas de la porte ; les bras croisés, elle se tapotait un bras de ses doigts impatients.

Maureen alla jusqu'à la glace. Elle se mit du rouge, toujours circonspecte, et elle aperçut dans le miroir sa mère qui l'observait. Le visage de celle-ci était pensif sous son habituel sourire moqueur, une sorte de sourire bon enfant mais qu'elle avait depuis le temps où elle était serveuse.

« O.K. Ça te va bien, trancha Loretta.

— Ça me donne un drôle d'air, dit Maureen.

— Non, ça te va bien.

— Mais je ne peux pas en mettre à l'école. C'est pas permis...

— Tu ne me dis rien ?

— Merci.

— Alors, maintenant, tu peux laisser le mien tranquille, hein ?

— Oh, m'man ! »

Elle se retourna et surprit le regard de sa mère. Celle-ci écarquillait les yeux dans sa direction, pas exactement sur elle ; l'expression pensive, sans sourire, de son visage ne lui ressemblait pas, et Maureen s'en inquiéta.

Peut-être était-ce parce que Furlong avait commencé à rester plus tard au garage, ne rentrant parfois pas pour le dîner. Loretta ne travaillait plus, et elle n'avait pas grand-chose d'autre à faire que traîner dans la maison. C'était maintenant l'hiver. Elle restait assise en silence à la table, les yeux fixés sur la nappe de toile cirée. En rentrant de l'école, Maureen la trouvait ainsi. La télévision était éteinte. Maureen l'allumait pour sa mère. Puis elle commençait à préparer le dîner. Il était facile de faire plaisir aux gens, de faire plaisir aux hommes en leur donnant simplement à manger. Dans le passé, elle avait ainsi préparé le dîner pour son père. C'était le même. La même nourriture. Elle bavardait avec sa mère, tout en ouvrant et en fermant les portes des placards, en regardant dans le réfrigérateur. Elle demandait toujours à sa mère comment

elle se sentait. Loretta répondait invariablement : « Je vais bien. » Et elle ajoutait parfois, d'un ton revêché : « Je suis trop vieille pour remettre ça. » Mais Maureen faisait semblant de ne pas comprendre. Les secrets de la vie d'une femme s'offraient à elle, prêts à être appris, mais elle les rejetait. Elle évitait de regarder le ventre de sa mère, quand elle le pouvait ; ses yeux se portaient ailleurs, comme par hasard.

Après le dîner, elle débarrassait la cuisine et faisait la vaisselle toute seule, Betty n'étant pas là pour aider, ce qu'elle n'aurait pas fait de toute façon. Puis elle travaillait à ses devoirs jusqu'au retour de Furlong. Il rentrait de plus en plus tard à mesure que l'hiver avançait. Personne ne disait rien. De la cuisine, Maureen pouvait voir sa mère aller et venir dans la pièce voisine pour changer la chaîne de la télévision, ou passer dans la chambre, où elle ouvrait ou fermait un tiroir, émettant chaque fois un son qui ressemblait à un sanglot. Les deux, si souvent seules, se tenaient aux deux bouts du petit appartement. Maureen considérait sa mère et elle comme deux femmes qui n'avaient rien à dire. Elle était elle-même une femme, mais déguisée en enfant ; s'ils s'apercevaient qu'elle avait grandi, peut-être auraient-ils envie de lui parler. Maureen prétendait ne rien entendre, pas même les sanglots de sa mère. Étaient-ce des sanglots ? Loretta était trop forte pour pleurer. C'était inconcevable. Mais Maureen prétendait toujours ne rien entendre, pressant ses mains sur ses oreilles, essayant de se concentrer sur ses devoirs. Pourquoi sa mère pleurerait-elle ? Le bébé, de l'intérieur, la faisait-il souffrir ? Qu'est-ce qu'on ressentait quand on attendait un bébé ? Maureen, à force de rêvasser, se voyait elle-même enceinte. Elle aurait un bébé, un jour. Elle se marierait et aurait un bébé ; elle s'habillerait des mêmes robes bouffantes que portait sa mère, le même genre, une femme comme sa mère ; elle ne pouvait y échapper. Elle n'avait pas envie de se marier, mais il n'y avait pas d'autres solutions. Elle n'avait pas envie de vivre avec un homme, de coucher avec un homme. La simple pensée d'une vie passée à attendre dans un appartement qu'un homme rentrât l'irritait ; et à quoi se consacrent les hommes ? toutes ces heures passées quelque part entre eux, à parler, à jurer et à rire avec emportement, en laissant retomber sur la table des poings à demi fermés, à éplucher les étiquettes des bouteilles de bière, à regarder l'heure, à remuer nerveusement les épaules dans leurs vêtements. Quand les hommes étaient ensemble, ils parlaient de choses qu'on ne pouvait dire aux femmes.

Un soir, Furlong rentra très tard. Maureen l'attendait – onze heures passèrent, puis minuit. Elle devait veiller pour l'attendre, pour lui faire à dîner. Elle avait mal à la tête. Elle restait assise dans la cuisine, un livre ouvert devant elle, à attendre. Loretta et Betty étaient toutes deux allées se coucher. Maureen traçait des signes sur la toile cirée avec son ongle, écrivant son nom, puis essayant de l'effacer. Elle pensait à Loretta, couchée dans son lit, attendant. La pendule marqua minuit et demi, puis une heure, et il n'était toujours pas rentré et elle attendait toujours. Elle devait se lever le lendemain matin pour aller à l'école. « Ce salaud ! » se disait-elle, écrivant « Furlong »

sur la toile cirée.

Une nuit, Furlong ne rentra qu'à deux heures passées. Il était ivre. Il trébucha contre une chaise, qu'il fit basculer avec fracas, réveillant Maureen qui dormait d'un sommeil agité. Elle l'entendait dans la cuisine – il déplaçait quelque chose. Elle appela Loretta et la réveilla :

« Il est rentré, dit-elle, je vais me coucher.

— Quelle heure est-il ? cria Loretta.

— Je vais me coucher. »

Elle gagna en hâte sa chambre, où elle se jeta sur son lit, désirant s'endormir aussitôt, car elle sentait que ce serait dur pour elle le lendemain. Il lui fallait se réveiller à sept heures et demie... Mais son esprit battait la chamade.

Elle imaginait Furlong frappant sa mère : elle se rappelait ce furieux cri d'effroi, le cri qu'avait poussé sa mère.

Elle imaginait Jules de nouveau en prison. S'il allait de nouveau se faire arrêter ?

Elle pensait à son père. L'image de Furlong se confondait avec celle de son père, les deux se confondaient, qui tous deux rentraient tard en trébuchant. Ce n'était pas une surprise. Deux tonnes de métal s'étaient déversées sur lui, sur son père. Et si Furlong mourait ? Y aurait-il de l'argent ? Qu'adviendrait-il du bébé que Loretta allait avoir ? L'allocation pour enfants dans le besoin ? Un chèque par mois ? L'Assistance ? Et alors ? Jules avait laissé tomber l'école, et il travaillait. Il apportait à Loretta vingt dollars par semaine, à l'insu de Furlong. Vingt dollars ! Maureen devrait travailler et elle pourrait ainsi gagner de l'argent ; elle avait besoin de *s'échapper*.

Dans l'autre chambre, ils se disputaient.

Elle avait besoin de s'échapper, comme Jules... Elle avait besoin d'argent... Elle avait besoin de s'échapper... Elle passait la serpillière dans la cuisine. Elle devait prendre bien soin de ne pas marcher dans l'humidité pour ne pas salir de nouveau le linoléum. Des carreaux noir et blanc. Le lave-pont faisait gicler du savon sur le sol. Il lui fallait déplacer la table et les chaises, puis éponger le sol...

« Maureen ! Maureen ! »

Cet appel se mêla au nettoyage du sol : elle avait le manche du lave-pont bien en main. Elle avait un désir ardent de nettoyer le sol. Elle aimait l'odeur du savon, elle aimait la propreté dure et brillante...

« Maureen, criait Loretta, viens ici ! Tu fais seulement semblant de dormir ! »

Elle se retourna. Dans l'autre lit, à quarante centimètres du sien, Betty dormait. Elle n'entendait rien. Maureen entendait tout, et il lui fallait se lever. Elle vit que sa mère était très en colère, très fâchée.

« Je sais que tu fais semblant, tu es en train de flemmarder ! dit Loretta (elle était au bord des larmes). Viens ici ! Il est dans la cuisine, malade, et je ne veux plus rien faire pour lui, qu'il aille au diable ! J'en ai ma claque ! »

Maureen tituba jusqu'au salon. Elle se frottait les yeux. Elle avait dû se rendormir : « Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux dormir dans mon lit ?

— Dors ici, sur le divan. Allons, viens.

— Quoi ?

— Cesse de faire semblant ou je te file une claque !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Il est là-dedans en train de vomir, et que le diable l'emporte. J'en ai assez, dit Loretta (ses yeux étaient striés de veinules rouges). Je vais dormir. Je suis malade.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as pleuré ?

— La ferme.

— J'ai école, demain...

— Oh, toi et ton école, toi et ta bibliothèque ! Va donc lui raconter tes ennuis, à *lui* ; toi et lui, vous avez tous les ennuis du monde, à vous entendre ! Va lui faire du café.

— Quoi ?

— Fais-lui du café.

— C'est pour faire du café que tu m'as réveillée ?

— J'ai dit : fais du café pour ce salaud. »

Elle claqua la porte derrière elle. Maureen regarda vers la cuisine. La pendule marquait deux heures trente. Elle voyait les longues jambes de Furlong. Il devait être resté assis à la table, écoutant.

Dans la faible lumière, la pièce paraissait propre et étrangère, comme la surface d'une autre planète ou la surface froide et lisse de la lune. Les murs tachés ne paraissaient pas tachés. La toile cirée luisait au point d'en paraître blanche. Sur le fourneau, la cafetière semblait d'argent.

Elle se dirigea de ce côté.

Furlong dit :

« Qu'est-ce qui est arrivé à ta mère ? Qu'est-ce que tout ce raffut ?

— Elle est allée se coucher.

— Où ?

— Dans mon lit.

— Pourquoi ça ? »

Maureen ne le regarda pas. Elle prit un pot de café sur une étagère.

« Elle dit que tu es malade.

— Pourquoi est-ce qu'elle t'a réveillée ? Tu fais du café ?

— Elle m'a dit d'en faire.

— C'est pour ça qu'elle t'a réveillée ?

— Elle voulait dormir dans mon lit. »

Elle le voyait du coin de l'œil, enfoncé de tout son poids dans sa chaise, trop fatigué pour bouger. Tel un chien, il s'ébrouait inconsciemment et sans raison. Il reprit : « Tu veux dire qu'elle t'a fichue à la porte de ta chambre ? Ah, Seigneur ! » Mais il resta assis à la table, attendant son café comme un homme au comptoir. Maureen posa la tasse devant lui. Il était facile de

satisfaire les hommes, de rester hors de leur chemin. Il était un peu ivre, mais il y avait toujours chez lui une maladresse, quelque chose qui semblait le rendre inoffensif. Il était difficile d'admettre qu'il pût être dangereux : qu'il pouvait bousculer les choses au point de les briser.

Maureen lui servit du café.

Au bout d'un moment, il dit :

« Ta mère dit que tu traînes avec de mauvais garçons. C'est vrai ?

— Tu veux dire Betty.

— Non. Toi.

— Pas moi.

— Quelque directeur de magasin t'a prise à chaparder ?

— *Non !* »

Elle se tourna pour lui faire face. À force de rires, de fines rides s'étaient dessinées sur son front et au coin de ses yeux. Il y avait en lui du silence, mais ce n'était pas comme celui du père de Maureen ; il venait par tranches, de manière réfléchie.

« Ta mère n'a pas inventé tout ça, dit-il d'un ton cajoleur.

— Je ne sais pas ce qu'elle a inventé.

— Je veux simplement savoir si c'est vrai ou non.

— Je t'ai dit que c'était faux !

— Écoute, je suis ton beau-père à présent...

— Non, tu ne l'es pas.

— Quoi ? »

Maureen gardait les yeux fixés sur le sol.

« Tu traites ta propre mère de menteuse ?

— Je ne traite personne de rien.

— Et moi, tu me traites de menteur ? »

Maureen versa le reste du café dans l'évier.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je nettoie.

— Je n'avais pas terminé.

— Tu n'en voulais plus.

— Si. J'en voulais encore. Tu l'as fait exprès.

— Non, je ne l'ai pas fait exprès.

— Si. »

Ils gardèrent le silence. Maureen se tenait devant l'évier, le dos tourné. Elle attendait. Elle avait le visage brûlant. Puis, brusquement, il se pencha en avant et, d'un grand coup, lui fit tomber la cafetière des mains. Elle tomba à terre avec fracas. Maureen poussa un cri aigu.

« Tu as vidé ça exprès ! » l'accusa Furlong.

Elle ramassa la cafetière, sans le regarder.

Il dit :

« Elle m'a dit qu'elle allait faire du café, et il vaudrait mieux qu'il y en ait ou je démolis tout ici – vous ne reconnaîtrez plus ce taudis quand j'aurai fini !

Remets ça sur le fourneau ! »

Maureen s'exécuta.

« Mets-y de l'eau ! »

Maureen avait peur de lui, mais elle craignait encore davantage sa mère : le silence de sa mère. Loretta écoutait tout ; elle écoutait en silence et ne voulait pas se lever pour lui venir en aide.

« J'ai dit : mets-y de l'eau. Pourquoi restes-tu plantée là comme ça ? Tu es cinglée ?

— C'est toi, marmotta Maureen.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? »

Maureen ne répondit pas.

« Tu veux que je te casse la figure ? menaça Furlong.

— Personne ne me cassera la figure.

— Tout à l'heure, il y a cinq minutes à peine, ta mère me disait que je ferais bien de te donner une leçon avant qu'il soit trop tard – je ne veux pas que la police vienne fourrer son nez par ici.

— Qu'est-ce que la police vient faire là-dedans ?

— Ne fais pas l'idiote !

— Je n'ai aucun ennui.

— Écoute...

— Non, je n'ai aucun ennui !

— Eh bien, tu ferais mieux, dit Furlong. (Il respirait fort.) Comme ton sacré petit malin de frère, tu peux ficher le camp et courir les rues. Je ne veux pas de ça. Je ne veux pas voir salir mon nom dans quoi que ce soit. Je ne veux pas être impliqué ou traîné dans un commissariat de police, ça tu peux me croire.

— Je n'ai aucun ennui, dit fébrilement Maureen.

— Voler du rouge à lèvres dans un drugstore ?

— Je n'ai jamais volé de rouge à lèvres !

— Tu traites ta mère de menteuse ?

— Maman est peut-être malade... »

Elle se tut. Elle pouvait entendre Loretta, qui les écoutait. Elle se représentait le visage de sa mère, là, dans l'obscurité, dans son propre lit, écoutant tout cela.

« M'man t'a vraiment dit ça – qu'il fallait me donner une leçon ? Avant que la police ne vienne ?

— Oui. »

Il buvait son café. Il était encore un peu ivre et son corps penchait vers la table.

« Ta mère me raconte beaucoup de choses à ton sujet.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Mais pourquoi est-ce qu'elle me déteste ? Je ne la déteste pas, moi – pourquoi me déteste-t-elle ? Je ne peux pas le supporter ! Je ne sais pas quoi

faire. Elle a toujours préféré Jules. J'avais beau être très gentille... Et puis Jules est parti et elle a continué à l'aimer davantage, tout le monde le préfère. Maintenant elle agit si bizarrement, mais je n'ai rien fait ; c'est Betty qui traîne autour des drugstores et qui chaparde. Demande-le toi-même à Betty. Regarde de son côté de la chambre, regarde sous son lit ! Elle prend toutes sortes d'objets – elle vole des choses dont elle n'a même pas besoin ; elle dit que ça lui colle aux doigts – simplement pour l'amusement. Je ne hais pas maman – pourquoi me hait-elle ? Pourquoi raconte-t-elle des choses sur moi, pourquoi invente-t-elle des choses ?

— Va te coucher. Oublie tout ça. »

Il repoussa sa chaise de la table, mais non pour lui faire face. En revanche, il faisait face au mur, le regardant, le cou et les épaules tendus.

« Je vais m'enfuir si elle n'arrête pas. Si elle me hait, je vais m'enfuir. Je vivrai ailleurs, comme Jules...

— Tu n'iras nulle part, alors tais-toi.

— Je trouverai un travail et je m'enfuirai.

— Tu ne vas pas quitter la maison ! Tu ne vas pas te fourrer dans le pétrin ! Ferme-la et n'y pense plus ! dit Furlong d'une voix forte.

— Alors, demande-lui pourquoi elle me hait. »

Il se retourna soudain, avec effort, et la gifla. Il la frappa sur le côté de la figure, et tous deux en furent surpris. Ce qu'elle sentit de sa main fut la soudaine pression claquante ; le coup ne lui avait pas fait mal.

« Maintenant, ferme-la ! cria-t-il, en fureur. Sors d'ici et va te coucher !

— Salaud », dit Maureen.

Il se redressa et la gifla à nouveau. La chaise fut rejetée de côté. Maureen voulut gagner la porte, mais il la ramena d'une saccade. Il la secoua si fort que sa tête fit un mouvement de bascule et qu'elle crut que son cou allait se rompre : « Attire-nous des ennuis, et tu verras ce que je te ferai... Tu verras ce qui t'arrivera ! » hurla-t-il, puis il la laissa aller.

Maureen courut au salon, trop surprise pour pleurer. Elle pouvait entendre sa mère écouter, elle voyait ses yeux de chat. Pourquoi Loretta ne se levait-elle pas ? Pourquoi ne sortait-elle pas ? Pourquoi ce silence dans la chambre ? Maureen ouvrit la porte de l'escalier et fit un pas dehors. Maintenant qu'elle était en sécurité, elle se mit à pleurer. Elle s'assit, le dos contre la porte. Elle pressa ses poings contre ses yeux et remonta les genoux contre sa poitrine, se sentant en sécurité, seule dans l'escalier plein de courants d'air.

Au bout d'un moment, elle cessa de pleurer. Des heures passèrent. Elle rentra dans l'appartement. La lumière de la cuisine était toujours allumée. Elle s'allongea sur le divan et s'endormit. Au réveil, elle avait mal à la tête. Sa mère était penchée sur elle. Elle dit : « Je t'ai avertie trente-six fois qu'il avait mauvais caractère. Je t'avais dit de ne pas le provoquer. »

Maureen restait épuisée sur le divan. Elle regardait sa mère avec de grands yeux sans expression.

« Tu ferais mieux de te lever, dit Loretta.

— Comment ?

— C'est le matin. Il est temps de se lever.

— Le matin ?

— Cesse d'avoir cet air idiot. Tu as cherché les ennuis, ne m'entraîne pas dedans.

— Je n'ai pas cherché les ennuis...

— Écoute, Reeny, tu as cet air de petite morveuse – tu devrais te regarder dans la glace. Tant que tu auras cet air-là, il y aura toujours quelqu'un pour te gifler.

— Je ne l'ai pas provoqué. Je n'ai rien dit.

— Bah, il regrettera ce soir. Il s'excusera en rentrant.

— Je me fiche totalement de lui.

— Tu as tort. » Loretta la regardait d'un œil critique, mais avec une sorte d'affection. C'était un regard vacillant, indécis, qui donna un frisson à Maureen ; elle ne le comprenait pas. « Tu devrais aplatir ces mèches folles que tu as là, Maureen. Elles tombent trop d'un côté. Ça te donne l'air d'une sacrée idiote.

— Comment ? dit Maureen, surprise.

— Tes cheveux. Va me chercher les ciseaux, je vais le faire moi-même.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec mes cheveux ?

— Ils ont besoin d'être arrangés.

— Je le ferai en rentrant de l'école, répondit Maureen. »

Elle était interloquée.

« Va me chercher les ciseaux. Allez. »

Elle passa dans la cuisine, et Maureen la suivit, ahurie. Loretta tendit la main dans un claquement de doigts. Maureen prit les ciseaux dans un tiroir et les lui donna. Elle s'assit. Loretta se pencha au-dessus de sa tête, appuyant contre elle son ventre rebondi, et elle commença à lui couper les cheveux. Maureen restait assise, obéissante.

« Je regrette ce qui s'est passé hier soir, dit Loretta, mais tu sais comment il est. Les hommes sont comme ça. Ils ne supportent pas les foutaises. Maintenant, garde ces mèches bien coupées, ne les laisse pas épaissir. Trop de cheveux, là, ça donne des boutons. Ça vient de l'huile dans les cheveux. Tu devrais savoir ça à ton âge. » Loretta se pencha sur le côté pour voir le visage de Maureen. « Tu as des points noirs sur le nez, ma petite. Soigne ça. Tu as une jolie figure, alors soigne-la, d'accord ? »

Maureen avait envie de cacher son visage dans le vieux kimono sale de sa mère et de demander *Pourquoi ? Pourquoi ?* Pourquoi tout était si bruyant et si confus ? Pourquoi tout était près de voler en éclats ?

Elle savait qu'il lui faudrait quitter la maison.

À son retour de l'école, tard dans l'après-midi, Loretta était en robe, et son visage était maquillé. Au rouge intense de ses lèvres répondaient deux ovales de rouge sur les joues. Furlong était là. Loretta dit à sa fille : « Ton beau-père a quelque chose à te dire, Reeny. »

Maureen alla à contrecœur dans la cuisine.

Furlong était assis au milieu d'un tas de journaux en désordre ; il en achetait deux chaque jour. À son approche, il leva les yeux comme s'il ne savait pas jusqu'à cet instant qu'elle fût rentrée. Il s'excusa, embarrassé :

« Je pense que je devais avoir trop bu, la nuit dernière. »

Maureen le dévisagea hardiment.

« Il y a trop de choses qui se passent partout », dit-il en montrant d'un geste les journaux avec leurs titres et leurs photographies. La tête d'Eisenhower regardait Maureen.

« Enfin, je regrette », ajouta Furlong.

Maureen ne répondit pas.

Loretta vint dans la cuisine et battit légèrement des mains.

« Ami-ami de nouveau ?

— Bien sûr, dit Furlong.

— Et toi, l'orgueilleuse ? » Elle passa son bras autour des épaules de sa fille. « Tu n'es plus fâchée, hein ? Tout est fini ?

— Bien sûr, maman, répondit Maureen.

— Pour sûr », renchérit Furlong.

Leurs regards se croisèrent par hasard, et ils détournèrent aussitôt les yeux. La gêne qui existait entre eux était forte et marquée comme l'odeur des sels de bain dont usait toujours Loretta.

Cela lui vint la nuit, alors qu'elle croyait dormir : elle devait s'échapper. Elle devait se procurer de l'argent. Dans ses rêves, elle rattrapait Jules dans la rue, et elle lui demandait : *Comment fais-tu pour te procurer de l'argent ?*

Elle rêvait de son père. Son père mort était assis à une table de cuisine dans une pièce sans murs, en train de lire un journal. Ses yeux vides étaient alarmés par les titres. Maureen s'approchait pour voir ce qu'il lisait, mais il n'y avait rien – ils ne connaissaient pas le secret, elle et son père, de ce qu'il y avait dans le journal. Mais l'argent était derrière tout cela, assurément. L'argent était le secret.

Maintenant qu'elle et Furlong étaient « amis », c'était à Maureen d'aller le chercher quand il restait trop tard au garage. Dans le passé, il rentrait après s'être arrêté dans plusieurs bars, prenant tout son temps ; mais à présent Maureen allait le chercher pour garantir son retour. Son dos n'était pas en bonne forme. Il ne se remettait pas comme il l'aurait dû. Aussi Loretta envoyait-elle Maureen, jamais Betty. « Écoute, tu es sa préférée, expliquait-elle. Persuade-le de rentrer pour dîner. » Maureen détestait avoir à marcher le long des trois pâtés de maisons jusqu'au garage, elle détestait avoir à prendre le risque de déboucher dans Michigan Avenue au crépuscule ; elle détestait approcher le groupe d'hommes assemblés dans la station-service, que Furlong y fût ou non. Parfois, il ne s'y trouvait pas. Debout dans le halo froid de la lumière venue de la porte du garage, elle observait les hommes avant qu'ils ne la remarquent, se demandant de quoi les hommes parlaient quand ils étaient entre eux – quels étaient leurs secrets. Elle détestait leur expression de surprise, puis leurs sourires, leurs sourires entendus. Elle était la belle-fille de Pat Furlong. Elle était Maureen Wendall, attendant, debout dans le froid, pour ramener son beau-père à la maison. Furlong, peu empressé et crâneur, prenait toujours son temps pour dire bonsoir à ses amis, feignant de ne pas la voir.

Elle attendait parfois dix minutes, un quart d'heure près des pompes à essence, tandis que les flocons de neige tombaient lentement autour d'elle et que diminuait dans la large artère le trafic des voitures aux phares dilatés par la brume tombant de l'atmosphère humide. Elle se demandait où allaient ces voitures. Un des conducteurs s'arrêterait-il pour lui proposer de la conduire ? Elle se caressait le bras à travers l'épaisseur de sa manche, perplexe, mais incapable de savoir pourquoi, peut-être comme si la mince file de voitures qu'elle avait devant elle contînt quelque savoir qu'elle aurait dû posséder. Au plus profond d'elle-même se posait la question : *Pourquoi était-elle elle-même et pas quelqu'un d'autre ?* Mais alors, comme pour étouffer cette question, elle pensait : *Je pourrais bien être n'importe où plutôt qu'ici.*

Quand Furlong finissait par sortir, elle avait souvent un regard de surprise, ne se souvenant pas exactement qu'elle était là pour l'attendre. « O.K. Viens », disait-il, déjà pressé. Elle devait marcher vite pour se tenir à sa hauteur. Il faisait de grands pas impatientes d'un mètre, comme pour essayer de lui échapper.

Un soir, elle l'interrogea :

« Pourquoi m'man ne veut pas me laisser travailler ? »

Il lui jeta un regard de côté.

« Elle ne veut pas ? Je n'en sais rien.

— Tu peux lui demander si je pourrais ?

— Bien sûr.

— Demande-lui, s'il te plaît. Elle dit qu'elle ne veut pas que je travaille. Elle ne veut pas que je sois hors de la maison. Mais j'ai besoin d'un travail ; je t'en prie, demande-lui. »

Elle avait conscience que sa voix l'énervait. C'était une erreur de trop parler aux hommes, à ce genre d'homme. Ils n'aimaient pas entendre une femme les implorer.

« Maintenant qu'elle a son bébé, elle dit que je dois rester à la maison pour l'aider ; mais je pourrais le faire tout en ayant un travail. Je pourrais faire les deux. Tu veux bien lui demander ? »

Elle implorait son dos. Il portait une veste courte avec une fermeture Éclair montée jusqu'au cou. Maureen se penchait en avant, tout en marchant, et Furlong parut être sur le point de se retourner vers elle malgré sa hâte.

« O.K. Je lui demanderai.

— Si elle dit non, insiste. Redemande-lui. J'ai besoin de gagner de l'argent. »

Mais Loretta y était opposée. La présence de Maureen à la maison était nécessaire : « De toute façon, je n'aime pas la voir traîner autour de certains endroits. Je ne veux pas la voir se balader plus qu'elle ne fait, aller à la bibliothèque, soi-disant. » Le *soi-disant* était ironique ; Maureen le saisit, mais sans comprendre. Quel mal y avait-il à fréquenter la bibliothèque ?

Elle se réveillait la nuit en pensant à un travail. Elle y pensait constamment. Un travail, pas un en particulier, c'était seulement l'idée, seulement le mot qu'elle aimait se rappeler. Loretta lui faisait obstacle, opiniâtrement. Maureen avait besoin d'un travail, elle avait besoin d'argent. Mais Loretta se contentait de dire, le visage fermé : « J'ai besoin de toi ici, je t'ai dit ! Tu te frotteras bien assez tôt dans le pétrin.

— Mais, m'man, je ne me mets pas dans le pétrin !

— N'insiste pas, Reeny. Je t'ai donné mon avis.

— Mais tu ne me crois jamais. Tu imagines des choses. Je vais à la bibliothèque ; c'est le seul endroit où je vais... Je ne vais même pas au cinéma... Regarde ces livres dans ma chambre ! Ce ne sont pas des livres de la bibliothèque ?

— Allons, ne te mets pas à brailler. Tu as toujours eu mauvais caractère,

comme disait mamie Wendall. Tu prends toujours les choses trop au sérieux. »

Maureen s'écarta, la tête dans les mains. Elle pensait que quelque chose allait craquer. Elle avait besoin d'être libre, de se retrouver dans la voiture paternelle avec Jules au volant, tous deux libérés, au grand air, hors de la ville, en route pour le Nord. « Pourquoi je peux pas avoir un travail ? cria-t-elle par-dessus son épaule à Loretta. Un travail à mi-temps ? Après l'école ? Pourquoi pas ? Pourquoi faut-il que je sois tout le temps à la maison ? Pourquoi moi et pas Betty ? Qu'est-ce qu'il y a à faire avec le bébé que tu ne peux pas faire ? Pourquoi Betty peut faire ce qu'elle veut et moi je dois rester à la maison ? Pourquoi ça ? Pourquoi tout est si absurde ?

— Ne me crie pas dessus ! Je t'ai dit ce que je pensais et ça suffit. »

Les pleurs du bébé commençaient à taper sur les nerfs de Furlong, tout au moins le disait-il. Il ne voulait pas rentrer quand Maureen allait le chercher. « Au diable le dîner ! » s'écriait-il. Aussi cessa-t-elle d'y aller, et, à la place, elle veillait pour l'attendre. Tout dépendait de *lui*, de cet homme, et rien de Maureen elle-même. Elle devait rester debout tard pour faire chauffer son dîner et lui faire du café. Il ne pouvait pas le faire lui-même, et Loretta était trop fatiguée, elle était tout le temps couchée. Parfois, il restait dehors toute la nuit, et Maureen finissait par aller au lit vers deux heures, abandonnant. Mais alors elle devait rester à la maison le lendemain, manquer l'école, parce que Loretta se sentait malade et ne voulait pas affronter Furlong seule. Maureen devait donc rester à la maison sans aller à l'école et attendre le matin qu'il veuille bien rentrer. Elle le haïssait. Sa haine était assez violente pour ne jamais la quitter, restant au premier plan ou au fond de son esprit, la suivant partout. Elle sentait qu'il se muait en son véritable père, qui avait survécu dans son imagination.

Ces matinées tranquilles et léthargiques, elle les passait à relire des livres qu'elle avait déjà lus, l'esprit désespéré, le corps indolent et maussade. Loretta transportait la télévision dans sa chambre, et Maureen, ne voulant pas se trouver dans la même pièce qu'elle, ne pouvait même pas regarder ces stupides émissions qui passaient en journée – il n'y avait simplement rien à faire, aucune évasion possible. C'en était fini des vieilles rêveries. Elle ne parvenait plus à imaginer les scènes de classe dont elle était fière, avec elle dans le rôle du professeur. Elle ne pouvait s'imaginer la mort de Furlong dans un accident – la vision s'évanouissait, faute de l'avoir entretenue. Il n'y avait en elle qu'une haine à son égard, si diffuse que c'était comme son propre sang, courant mécaniquement dans son corps. Elle fouillait son esprit, mais il n'y avait plus rien dedans. Tout avait été vidé, épuisé. Elle aurait aussi bien pu habiter le corps de sa mère. La seule richesse résidait dans les livres ; mais les livres gisaient sur le divan, lus et relus, vidés. Ils ne pouvaient plus l'animer.

Sa pensée s'attardait parfois sur des tremblements de terre, des incendies, des bâtiments qui se fendaient en deux. Elle voyait des accidents dans lesquels des voitures s'empilaient les unes sur les autres.

Elle pensait à l'argent. Au début, elle pensa à l'idée de l'argent, comme

elle avait pensé à celle d'un travail. Mais ensuite elle se mit à penser à la sensation de l'argent ; elle prenait un billet de un dollar dans sa chambre, dans une cachette, et elle le contemplait fixement. Elle passait ainsi une heure ou davantage. Elle se rappelait la facilité avec laquelle Jules lui avait donné huit dollars ; cela s'était fait si vite, comme par enchantement ! Furlong portait son portefeuille serré dans sa poche-revolver. Ce portefeuille, usé et plissé, contenait un tas de billets. Elle se demandait combien d'argent il avait. Il recevait un chèque deux fois par mois, et Loretta un par mois. Combien cela faisait-il ?

Elle imagina une cache pour l'argent : la véranda de la vieille maison de Labrosse Street. Elle pouvait se glisser en dessous, dans cet endroit sale et secret, et tout y cacher. Personne ne le trouverait. Elle pouvait y rester cachée elle-même, et personne ne la découvrirait.

Ses devoirs commencèrent à lui revenir avec la mention « tout juste suffisant ». Même en anglais, son point fort, elle obtenait cette mention. Elle restait là, abasourdie et honteuse, et glissait ses compositions dans son pupitre, les cachant vite. Que tout était précaire ! Elle avait toujours eu des « bien » et des « passable » ; mais à présent elle avait glissé jusqu'au « tout juste suffisant », et elle ne comprenait vraiment pas pourquoi. Cela arrivait, tout simplement comme cela. Elle aurait dû interroger sa maîtresse à ce sujet ; mais au lieu de cela, elle restait sur sa chaise ou elle se dépêchait de quitter la classe dès que la cloche retentissait, avide de s'échapper. Elle regagnait la maison à pied en rêvassant. À l'école, elle rêvassait. Elle devenait lente, silencieuse. Il y avait une légère nuance d'insolence dans son regard fixe quand on la grondait. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Les devoirs, le travail à l'école, les questions orales, tout ça...

Elle imaginait qu'elle trouvait un vieux sac de papier sur le trottoir – contenant de l'argent ! Personne ne se soucierait de le ramasser, hormis elle. Elle se voyait trouvant un vieux sac de papier à côté d'elle dans l'autobus, dans une salle de cinéma, dans un coin de toilettes – rempli de billets, toutes sortes de billets ! – de l'argent entièrement à elle, dont personne d'autre n'aurait connaissance.

Elle ressentait une sorte de douleur derrière les yeux qui lui disait la nécessité de cet argent, la nécessité de sortir de là pour aller n'importe où, s'échapper, comme si, tandis qu'elle essayait de lire ses leçons ou un roman de la bibliothèque, un passage s'adressait particulièrement à elle. C'était de la magie qui ne marchait pas tout à fait. Elle pouvait ouvrir un livre en n'importe quel endroit et s'arrêter sur un paragraphe, et c'était *le* paragraphe qui lui dirait ce qu'elle avait besoin de savoir – mais quand elle le lisait, elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait parfois même pas les mots. Quel était ce code ? Signifiait-il quelque chose pour d'autres ?

Elle dit à son amie Carol :

« Est-ce que tu ne penses jamais à t'enfuir ?

— Plus maintenant, répondit lentement Carol.

— Ça ne te fait rien... je veux dire à la maison ? »

Carol haussa les épaules.

« Mais tu ne désires pas t'enfuir ?

— De toute façon, on vous ramène toujours. Au même endroit », dit Carol.

Maureen parla à une autre fille, une fille plus âgée, qui s'était enfuie et qui avait été reprise à Buffalo :

« Où avais-tu trouvé l'argent pour le bus ? lui demanda Maureen.

— Je l'avais volé, expliqua la fille.

— Pourquoi t'étais-tu enfuie ?

— Il le fallait. Tu sais bien.

— Tu vas recommencer ? »

La fille fut un peu embarrassée de l'attention de Maureen.

« Nan, ça a fait trop d'histoires. Ils ont juste peur qu'on tombe enceinte, alors ils font un test. Ils ont l'esprit aussi bas que ça », dit-elle avec un rire, la main à une trentaine de centimètres du sol.

Elle essaya de dénicher Jules dans la rue. Il avait maintenant dix-sept ans, et il devait tout connaître de la vie. Elle croyait parfois le voir devant elle, mais ce n'était jamais lui. Elle trouva le frère d'un ami à lui, un garçon aux cheveux gras et au pantalon serré, et elle lui demanda des nouvelles de Jules ; il eut un air évasif.

« Dis-lui que je voudrais le voir. J'ai besoin de lui parler », dit-elle d'un ton suppliant.

Et puis, après un certain temps, quelque chose arriva. Un changement s'empara d'elle un matin qu'elle regardait dans le vide par la fenêtre de l'appartement. Le bébé pleurait. Loretta était en train de le baigner. Maureen se sentit prise d'une certaine dureté, comme si quelque chose d'invisible la bénissait, comme si une carapace se formait autour de sa peau. Elle s'écarta de la fenêtre, pensant qu'il s'agissait d'un courant d'air froid. Elle frissonna. Ses muscles se resserrèrent, puis se relâchèrent, consentants. Elle se sentit changer.

Le lendemain, elle quitta l'école de bonne heure, peu après le déjeuner. Elle dit à sœur Marie-Paul qu'elle avait une forte migraine, ce qui était vrai. Elle avait toujours mal à la tête. Mais, sur le chemin du retour, elle flâna – c'était une belle journée ensoleillée – et au passage des voitures elle levait les yeux, légèrement surprise, comme si elle n'avait aucune idée de sa destination ou de ce à quoi elle pouvait s'attendre. Elle avait une expression de plaisir, d'étonnement. Au bout d'un demi-mile en direction du centre de Detroit, elle vit une voiture ralentir devant elle et se ranger le long du trottoir. Elle continua de marcher sans hâte et sans crainte. Au moment où elle passait à côté de la voiture, le conducteur se pencha au-dehors et lui demanda : « Vous voulez faire un tour ? »

Elle crut, pendant un instant terrifiant, que c'était Furlong, dans une voiture qui n'était pas la sienne. Mais elle vit alors que c'était un étranger et qu'il ne ressemblait en rien à Furlong. Elle regarda son visage ; il était correct.

Peu importait qui il était : « Peut-être bien que oui », répondit-elle – et elle monta.

L'homme s'enquit vivement :

« Vous habitez par ici ?

— Oh, j'habite là-bas, derrière. Je me promenais simplement.

— L'école est terminée ?

— Oui.

— Vous êtes au lycée ?

— Je suis en terminale.

— Comment vous appelez-vous ?

— Maureen. »

Il sourit timidement sans rien avoir écouté, et elle sourit aussi – mais sans timidité. Elle laissa tomber en avant ses longs cheveux châains. Sous son manteau, elle portait son chemisier bleu marine, un peu court pour elle à présent, et elle avait aux pieds des mocassins comme en portaient toutes les filles ; elle tenait puérilement ses livres dans ses bras en berceau.

Une fois dans la voiture, elle éprouva un soulagement, comme si elle eût passé sans dommage une ligne de démarcation. Elle laissa tomber ses livres sur la banquette. Elle dit doucement :

« Par une belle journée comme celle-ci, j'aime faire un tour en voiture, mais nous n'en avons pas. Mes parents n'ont pas de voiture ; je ne connais personne qui en ait.

— Personne, personne ?

— Oh, peut-être une personne.

— Pas de petits amis ?

— Les garçons ne m'intéressent pas, dit Maureen.

— Vous êtes au... lycée ? En quelle année ?

— Ma dernière année », dit-elle, s'étirant avec un sourire éblouissant et s'abandonnant à la détente. Le soleil était de miel. Elle sentait flotter un parfum d'eau de Cologne – tout au moins l'imaginait-elle. Des notes de musique sortaient des voitures qui passaient. Elle avait l'impression d'être en bateau, doucement portée par le courant, sans effort.

Il se dirigea vers la rivière. Maureen trouvait étrange la familiarité de toute chose. Elle ouvrait de grands yeux sur tout ; elle était vide et souriante. L'odeur même de l'atmosphère était familière. Ils passèrent devant des entrepôts et des terrains vagues. Sur la rivière, il y avait des bateaux – de grandes péniches qui glissaient lentement, sans bruit. Elle était libre. Personne ne pouvait même la voir. La liberté lui venait comme l'air de la rivière, pas exactement frais, mais frisquet et fort ; elle était libre, et elle s'était évadée.

L'homme pouvait avoir dans les trente-cinq ans. Elle ne savait pas exactement. Il était silencieux, et dans son silence, il y avait comme une supplique. Elle voyait clair en lui, mais sans le montrer – comme un homme, elle méprisait les suppliques. Il arrêta la voiture quelque part. Il sortit son portefeuille pour montrer à Maureen des photos de sa famille. Elle regarda,

au-delà des images, le portefeuille craquelé et usé comme celui de Furlong. Un des clichés représentait un homme en uniforme de soldat – lui-même ! Maureen souriait devant les images. Elle se disait : « Je n'ai pas du tout peur. Je ne ressens rien. »

Au bout d'un moment, l'homme, timide et balourd, l'embrassa. Tout en sentant sa bouche contre la sienne, elle n'éprouva vraiment rien. Elle sentit la pression de sa bouche. Elle ne cessait de se dire : « Je n'éprouve rien du tout... » Au-dessus de sa tête, il y avait le ciel. Il était normal. L'homme se pencha sur elle, la respiration rapide, et, avec une hâte curieuse et avide, il l'étreignit et l'embrassa de nouveau. Il y avait une prière en lui, dans chacune des parties de son corps. Elle mit les mains contre ses épaules, non pour le repousser, mais simplement pour compléter l'étreinte, comme elle pensait devoir le faire. Mais elle n'éprouvait toujours rien. Elle était intacte. La minute suivante, il embrassait sa gorge ; il s'agrippait à elle et pressait sa bouche contre la sienne, et Maureen éprouva pour la première fois une légère gêne – mais seulement un instant. Ils étaient en plein air. Le ciel bleu leur faisait face au-dessus de la rivière de Detroit.

Au bout d'un moment, il s'écarta. Il était très timide. Il suggéra :

« Je ferais mieux de vous reconduire chez vous.

— Bon, dit Maureen.

— Vous faites-vous souvent ramener de l'école en voiture ? Un petit ami ?

— Je n'ai pas de petit ami, dit Maureen.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas de temps pour les garçons.

— Serez-vous là-bas demain ? Je veux dire là où vous étiez. Demain vers la même heure ?

— Entendu », dit Maureen.

Il y eut un silence. Elle ne le regardait pas. Il finit par dire :

« Si je repassais demain, nous pourrions peut-être aller faire un tour. Ça irait ?

— Très bien.

— Il n'y aurait pas besoin d'aller loin.

— Très bien. »

Elle le retrouva dans la rue le lendemain. Elle ne portait pas sa tenue d'écolière, car elle avait séché l'école ; elle était en jupe et chandail. Ses cheveux flottaient au vent.

L'homme l'examina tandis qu'elle grimpeait dans la voiture ; son regard était appuyé et démun. Elle lui sourit en le regardant à peine. Ils partirent le long de West Jefferson ; le temps légèrement couvert semblait les pousser l'un contre l'autre.

« Asseyez-vous plus près », proposa l'homme.

Maureen se rapprocha.

« Vous ne pouvez pas vous approcher plus que cela ? »

Maureen rassembla sa jupe autour de ses genoux et s'avança encore.

L'homme prit ses deux mains dans l'une des siennes, aussitôt. Elle éprouva de nouveau une légère gêne, presque un souvenir de peur, mais cela passa. Au cœur même de l'homme se trouvait l'argent qu'il lui donnerait – elle y pensait.

Ils roulèrent. Ils dépassaient des camions, des voitures, des autobus. Maureen regardait autour d'elle comme si elle n'avait jamais vu cela auparavant, et l'homme ne cessait de porter son regard de la rue sur elle, sur son profil. Il était nerveux et conduisait avec une certaine maladresse. Maureen se demanda ce qui se passerait s'il avait un accident. Une voiture de police passa sans hâte auprès d'eux. Maureen jeta un coup d'œil à l'intérieur. Trois policiers, qui fumaient des cigarettes. Ils portaient des lunettes de soleil malgré le temps couvert.

Il l'emmena dans un vieil hôtel de West Jefferson Avenue. Maureen ne se soucia pas de regarder alentour. Elle grimpa l'escalier devant lui, sentant dans son dos un regard avide et intense. Mais elle n'éprouvait rien. Cela n'avait rien de personnel. Si son cœur battait vite, c'était en imitation de ce qu'elle aurait dû éprouver, mais qu'elle n'éprouvait pas tout à fait, comme si son corps restait à une certaine distance d'elle-même. Elle imaginait que ses professeurs, les sœurs qui mettaient les filles en garde contre ces choses, n'auraient rien éprouvé de plus que ce qu'elle sentait – il n'était pas possible de ressentir grand-chose. Même la crainte était de trop.

Ils entrèrent dans une chambre. L'homme ferma la porte derrière lui et accrocha la chaîne de sécurité. Maureen, regardant autour d'elle, vit un lit, une chaise, un bureau ; puis elle abandonna son observation.

« J'aimerais bien que vous retiriez cela », dit-il, faisant allusion à son manteau.

Il était aussi grand que Furlong, grand, mais également très nerveux. Son visage paraissait convenable. Il avait la peau claire et ordinaire. Tant que la crainte était du côté de l'homme, Maureen n'avait rien à redouter. Il l'aida poliment à se débarrasser de son manteau, qu'il accrocha. Puis il s'approcha d'elle et l'étreignit.

Elle poussa un petit cri de surprise. Elle leva les mains vers ses épaules comme pour le repousser, mais elle resta face à lui sans achever son geste. Il n'y avait en elle aucune peur. Elle ne ressentait rien, à la vérité ; elle était loin de tout cela. Elle ferma les yeux. Il se pressa contre elle, de toute sa longueur, un homme adulte se pressant contre elle. Comme s'ils étaient familiers, elle commença de mouvoir ses mains derrière lui, jusqu'à la base de son cou. Il lui baisait la bouche. Elle sentit le poil court et raide sur sa nuque. Si près l'un de l'autre, ils ne pouvaient plus se voir ; jamais elle ne pourrait se souvenir de son visage.

En cinq minutes, tout fut terminé, et elle resta étendue près de l'homme, sans même regarder autour d'elle. Elle n'avait guère éprouvé de souffrance. Elle avait pensé ressentir une grande douleur, mais celle-ci était douce et elle ne pouvait tout à fait concentrer son attention dessus. Tout chez l'homme avait

été concentré, vif et rapide ; chez Maureen, tout était vague. Il y avait eu tant de sensations du côté de l'homme qu'aucune n'avait été nécessaire du sien.

Après une autre heure, ils se préparèrent à partir. Il essaya d'effacer les faux plis des vêtements de Maureen. Il était comme un père. « Oh, ça ne fait rien », dit Maureen, surprise de cette attention – qu'importaient ses vêtements ? Son souci la touchait. Elle se mit à pleurer, à leur commune surprise. Elle se couvrit le visage, tout en sanglotant ; mais ce n'était pas sérieux. Elle pouvait s'arrêter. Elle se força à le faire. Elle ne savait pas pourquoi cela s'était produit, elle n'avait ressenti aucune douleur ni aucune peur. C'était terminé. Il ne s'était vraiment rien passé.

Il l'attira tendrement sur ses genoux. Il avait l'air d'un père.

« Il me faut de l'argent, dit Maureen. J'ai besoin de m'acheter des choses, des vêtements... »

Il la serra contre lui. Il lui dit de cesser de pleurer. Il essuya du doigt une larme sur sa joue et porta ce doigt à sa bouche.

« Il me faut de l'argent, de l'argent », répéta-t-elle.

Elle comprenait qu'il lui en donnerait. Il désirait vivement lui en donner. Mais cela nécessiterait un moment, quelques minutes, plusieurs minutes... mais il lui donnerait de l'argent. Cette certitude empêcha Maureen de s'effondrer.

« Elle a eu un bébé... il y avait quelque chose qui n'allait pas dans le bas de la colonne, au niveau du machin... ça n'arrêtait pas de dégouliner... le bébé n'a vécu que quelques semaines.

— C'est vraiment moche... »

Maureen était assise au bord de son lit, à feuilleter un livre. Elle levait de temps à autre les yeux vers la porte de sa chambre qui ne fermait pas suffisamment pour empêcher les voix en provenance de la cuisine de passer. Loretta avait une visiteuse, une certaine Rita. Maureen détestait entendre leurs voix, elle détestait entendre ce qu'elles disaient, mais en même temps elle brûlait d'être avec elles et de tout comprendre. Leurs éclats de voix étaient brillants, cadencés, robustes, en totale sympathie, en totale solidarité. Maureen ne pouvait déterminer si elle les haïssait ou si elle les enviait. Toute sa vie, elle avait entendu des femmes se parler presque hors de portée de la moindre oreille, mais jamais tout à fait. La conversation n'était pas compréhensible, toutefois ; elle restait assise au bord de son lit, seule, feuilletant nerveusement un livre de la bibliothèque, sans rien comprendre.

Cette Rita était apparue ce matin-là sur le palier, sortie de nulle part, juste « de retour de Floride, et pour de bon », en chandail noir pailleté et pantalon noir. Ses cheveux étaient trop foncés pour que ce soit naturel. Elle portait des cabochons d'or à ses oreilles percées. En lui ouvrant la porte, Loretta avait poussé un cri de surprise et de ravissement, et toutes deux étaient tombées dans les bras l'une de l'autre, très excitées et débordantes d'affection. Maureen s'était esquivée dans sa chambre pour échapper à l'ambiance impétueuse de leur excitation et de leur affection. Elle n'aimait pas l'excitation et ne comprenait pas l'affection.

Le livre qu'elle avait sur les genoux était *Poètes du Nouveau Monde* ; exactement le format et le titre qui convenaient pour écarter les curieux. À la page 200, il y avait un certain nombre de billets. L'un était de cinquante dollars. Il y en avait d'autres à la page 300. Maureen feuilletait rêveusement le volume, sans regarder la numérotation des pages pour voir si elle tombait sur son trésor, mais à l'improviste. Elle éprouvait chaque fois un petit choc. C'est ce qu'il y avait de curieux avec l'argent : c'était toujours une surprise.

Elle resta un moment assise dans sa chambre, immobile. Le côté de Betty était en fouillis ; elles avaient divisé la pièce en deux, et le fatras de Betty gisait tout contre la ligne de démarcation, là où Maureen l'avait repoussé du pied. Les vêtements de Betty étaient jetés pêle-mêle partout, propres ou sales, et le désordre qu'elle rassemblait (albums de bandes dessinées ou petites plaques de signalisation) s'entassait en piles inégales. La présence forte et

agitée de Betty était presque perceptible dans la chambre, au contraire de celle de Maureen ; cet ordre du côté de Maureen, le lit bien fait et la petite rangée de livres le long du parquet suggéraient que personne n'habitait là. Et c'était presque vrai : les nuits où Loretta se battait avec son mari, elle expulsait Maureen de son lit, et celle-ci devait dormir sur le canapé. Ce lit était devenu celui de Loretta autant que de Maureen. Maureen ne le possédait pas vraiment. Comme tout le reste de ce qu'elle avait, c'était une possession précaire et, de toute façon, il lui paraissait normal de dormir ou de rester éveillée à présent sur tant de lits étrangers, puisqu'elle n'en avait jamais eu de personnel.

À cinq heures précises, elle remit *Poètes du Nouveau Monde* à sa place, par terre, et ramassa trois autres livres. Dans la cuisine, sa mère et sa bruyante amie parlaient toujours. Elles buvaient de la bière.

« Voici ma Reeny, ma Maureen, tu te souviens d'elle ? dit Loretta, tendant le bras pour saisir la main de Maureen. Elle est devenue vraiment jolie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que je me souviens d'elle. Elle est vraiment mignonne. Elle l'était déjà petite fille. » Rita sourit affectueusement à Maureen. « Quel âge as-tu, mon chou ?

— Seize ans.

— Seize ans, Seigneur ! » La femme pinça la bouche en une expression d'ahurissement amusante. « Tu sais, ta maman et moi, nous étions vraiment bonnes amies alors que tu n'étais pas même née. En fait, ta mère avait à peu près ton âge. Que penses-tu de ça ?

— C'est quelque chose, hein ? » dit Loretta avec enthousiasme.

Maureen baissa les yeux. Sa mère lui tenait toujours la main, attendant une réaction de sa part. Elle était prise au piège de leur maladroite bienveillance. Qu'était-ce donc qu'elle haïssait maintenant dans l'affection ? Était-ce l'obligation de se rapprocher de quelqu'un, de regarder franchement le visage de ce quelqu'un ? Elle ne voulait regarder le visage de personne.

« C'est vraiment chic, concéda-t-elle.

— Oui, ta mère n'était pas plus âgée que toi, que tu le veuilles ou non.

— J'avais les cheveux longs à cette époque, vraiment longs. Dans le dos », dit Loretta.

Maureen sourit et s'écarta doucement d'elle. Elle attendait que Loretta l'autorisât à s'échapper ; elle était obéissante et polie dans sa tenue d'écolière et sa blouse blanche propre. Elle semblait ne pas vouloir regarder sa mère et l'amie de celle-ci. Elle ne désirait pas non plus imaginer sa mère à seize ans, avec de longs cheveux blonds.

« Alors, ma petite, où vas-tu maintenant ? Je suppose que tu vas encore à la bibliothèque ? »

Maureen se demanda ce que sa mère voulait dire.

« Oui, Maman. J'ai trois livres à rendre.

— Oh, toi et ta bibliothèque !

— Elle est vraiment jolie fille, dit Rita avec chaleur. J'aime la façon dont les filles se coiffent ces temps-ci. Mais quelle est cette tenue ?

— L'école des sœurs.

— Sans blague, Loretta ? Tu envoies tes enfants chez les sœurs après ce par quoi on est passées ? Ces garces stupides... ?

— Oh, c'est bon pour les enfants ; ça leur fait du bien. »

Maureen dit au revoir et sortit.

C'était le printemps et elle ne portait pas de manteau. Elle alla à pied jusqu'à la bibliothèque, presque heureuse d'être sortie d'un endroit et de n'être pas encore dans un autre, en suspens et libre pour quelques minutes. En entrant à la bibliothèque, elle sentit passer sur elle un frisson d'anticipation. Elle alla remettre les livres au bureau de la bibliothécaire. Puis elle passa dans la salle de lecture, où quelques personnes étaient assises à des tables, en train de lire ou de rêvasser. Un regard accrocha le sien. L'homme tenait devant lui un exemplaire de *Newsweek*, et sur la couverture de la revue on voyait un visage de femme – Maureen ne reconnut pas ce visage, mais il était beau. Elle rendit le coup d'œil, se détourna et quitta la bibliothèque.

Dehors, sur le trottoir, elle attendit que l'homme la rejoignît.

« Ta mère t'a fait des histoires ? demanda-t-il.

— Non. Rien de nouveau. »

Elle marchait à son côté, balançant doucement son sac en souriant, et il se serra légèrement contre elle. Elle l'avait rencontré trois semaines auparavant, le choisissant pour son air sûr et inquiet à la fois. Elle savait s'approcher d'un homme et l'évaluer, les yeux mi-clos, sans jamais le regarder vraiment ; c'était une aptitude innée. Elle baissait la tête d'une certaine façon, laissait glisser un pied au-dehors de façon que la cheville touchât le sol, elle feignait de penser sérieusement à quelque événement de sa propre vie, et ainsi elle sentait l'attention de l'homme la parcourir comme une vive lumière, qui la baignait et la marquait.

« Belle journée. Il fait bon. »

Il s'appuyait légèrement sur elle tandis qu'ils marchaient, lui touchant le bras. Elle sentait son corps penché vers elle. Ce n'était pas un timide, ni un homme particulièrement doux, mais il la comprenait ; il lui donnait de l'argent. Elle était avide de l'argent qu'il lui donnerait aujourd'hui, actuellement rangé dans son portefeuille. Cet argent était censé être hors de vue et hors de propos pour le moment. Mais elle y pensait avec âpreté, elle le voyait passer des mains de l'homme dans les siennes et devenir le sien. Les billets ne changeraient en rien, mais ils deviendraient sa propriété. Leur pouvoir lui appartiendrait. Le don de l'argent par l'homme n'était pas un simple acte, mais une transformation de l'argent même, de sorte qu'il devenait une autre espèce d'argent, qu'il devenait sien ; il était magique entre ses mains, caché de tous, tout en restant inchangé.

L'homme lui dit, avec un coup de coude :

« À quoi penses-tu ? Tu as un air si bizarre. À quoi penses-tu toujours ?

— À rien.

— À rien ? Pas à moi ?

— Non.

— Mais tu penses à moi, quand même ! »

Il plaisantait, et elle le regarda en souriant. Elle ne le voyait pas vraiment. Elle en avait assez vu de lui le premier jour pour savoir qu'il avait un visage plutôt dur et exigeant, qu'il avait les cheveux coupés court, que ses ongles paraissaient propres, que les vêtements qu'il portait étaient d'assez bonne qualité – au moins les jugeait-elle ainsi. Elle avait su que, lorsqu'ils étaient seuls, il l'empoignait et que lorsqu'ils essayaient de converser, les mots sortaient, nerveux et chauds telles des gifles. C'était comme de parler à Loretta quelquefois : pas vraiment parler. À la vie privée de l'homme, elle ne pensait jamais, et elle n'en avait aucune curiosité. Elle ne se demandait pas s'il était marié ou non, ni s'il avait un bon emploi. Il aurait pu n'en avoir aucun. Elle ne pensait vraiment pas à lui, sinon comme à un homme qu'elle rencontrait plusieurs fois dans la semaine, qui lui donnait de l'argent et qui avait en ce moment celui qu'il lui donnerait plus tard dans l'après-midi – c'était là la partie secrète et centrale de sa personne, qui serait dévoilée et qui lui serait donnée.

« Tu veux aller quelque part ? demanda-t-il.

— N'importe où, répondit Maureen.

— Ma voiture est garée là. Tu veux faire un tour, petite ?

— Bon. »

Maintenant qu'ils étaient sur le parking, à l'abri de la rue, il caressa de la main la nuque de Maureen. Il lui ouvrit la portière. Elle monta, passant près de lui, et il se baissa pour l'embrasser. À ce moment, cela commença ; une sorte de commencement. Il changea, elle le sentit changer. Il dit, contre la bouche de Maureen : « J'ai pensé à toi tout ce temps... » Et ce n'était pas une vérité particulière qu'il énonçait – elle supposait même qu'il mentait – mais le besoin qu'il avait de le dire indiqua à Maureen que tout allait bien.

Il la serra dans ses bras. Tout allait bien en ce qui le concernait. Assise dans la voiture, elle laissa la force s'écouler de son corps, comme si ce fût Maureen elle-même qui s'écoulait, qui s'échappait, s'évanouissait dans l'air, et l'homme se penchait sur elle avec maladresse, essayant de localiser avec ses mains quelque besoin de son corps à elle. Il y avait quelque chose d'allègre et d'extravagant dans sa passion – des étincelles qui semblaient flirter avec elle, bondir autour d'elle, des étincelles d'excitation qu'elle ne pouvait tout à fait saisir et pour lesquelles elle éprouvait parfois de la curiosité, mais sans pouvoir les contrôler.

Secoué, il suivit Woodward Avenue, conduisant vite, comme pour montrer sa force. Elle laissait traîner son regard sur la succession de bâtiments familiers. À la radio on entendait une chanson populaire. L'air était bon, comme avait dit l'homme, touché par le printemps. Maureen se demandait pourquoi cela ne signifiait pas davantage pour elle. Elle ne pouvait se rappeler

tout à fait le printemps précédent, celui de l'année dernière. Elle pensait avoir toujours aimé le printemps, soulagée d'avoir vécu tout un autre hiver ; mais à présent ce sentiment appartenait à son ami qui conduisait la voiture d'une main et pressait la sienne de l'autre. Il avait rassemblé toute la force du printemps, il en était étourdi, tandis qu'elle restait tranquillement assise, regardant les vitrines et les gens, tous ces gens qui avaient de l'argent dans les poches et qui entraient dans les magasins pour acheter des choses, pour déposer de l'argent sur les comptoirs, pour donner de l'argent à d'autres gens, en un cycle sans fin.

Il lui parlait et elle devait écouter : « Tu es toujours secrétaire de ta classe ? demandait-il. Raconte-moi cela.

— Il n'y a rien à raconter.

— Je me rappelle l'époque où j'étais à l'école – ma classe – nous avions aussi un président et un secrétaire. Parle-moi de cela.

— Vraiment, il n'y a rien à en dire. »

Au bout d'un moment, il reprit : « Donne-moi plus de détails sur ta mère. Est-ce que vous vous battez tout le temps, toutes les deux ? Elle n'y croit pas vraiment, n'est-ce pas, que tu vas à la bibliothèque ? Et ton père, que pense-t-il ?

— Je n'en sais rien. Je ne sais rien d'eux.

— Est-ce que quelqu'un a déjà essayé de te faire monter en voiture et qu'elle l'a découvert ? Raconte. »

Il dépassa Palmer Park, où de petits groupes déambulaient sous le soleil printanier et paraissaient éblouis. Une bande turbulente de canards et d'oies se disputait bruyamment la nourriture autour de la pièce d'eau. Des bancs avaient été projetés dans l'eau et sur l'un d'eux, planté verticalement, était perché un pigeon qui observait le spectacle. Le soleil étincelait magnifiquement sur toute chose. Il aurait dû y avoir de la musique. Des gens jouaient ou flânaient sur les courts de tennis. Maureen posa la main sur celle de l'homme et lui caressa les doigts. Ce geste pouvait lui faire garder le silence. Elle se demanda quelle impression cela pouvait bien produire d'être joueuse de tennis, non pas de jouer au tennis, cela ne l'intéressait pas, mais d'être joueuse de tennis, d'être une de ces filles en tenue blanche avec un chandail jeté sur le dos, les manches attachées par-devant...

Il longea le terrain du parc municipal. Des nègres attendaient l'autobus sous un vaste abri ; quelques femmes se tenaient au soleil.

L'homme l'emmena dans un motel en dehors de Detroit, un endroit peint en blanc avec des tubes au néon roses. Il y avait plusieurs voitures sur le parking, avec des plaques d'autres États. Maureen descendit de voiture et attendit que l'homme revînt de la réception ; puis elle entra avec lui dans la chambre. Les jalousies étaient déjà baissées.

L'homme l'aida à retirer son chandail et, avec une douce et gentille affectation d'autorité, il tira la peau tendue au coin de ses yeux : « Tu devrais dormir davantage. Ta famille est toujours aussi cinglée ? » dit-il.

Maureen ne répondit rien. Debout dans sa combinaison blanche, elle tira la couverture de dessus les oreillers, se disant que cette scène – les oreillers et la lumière ternes – était si familière qu'elle n'avait plus besoin de s'y situer. Elle était là sans y être. Mais un accident la troubla – elle aperçut par hasard le visage de l'homme dans la glace. Elle n'en avait pas eu l'intention. Il déboutonnait sa chemise, les yeux baissés ; elle remarqua qu'il portait une montre de platine à bracelet extensible et qu'il y avait aux pointes de son col de tout petits boutons qui les tenaient parfaitement en place ; la hâte donnait à son visage une expression un peu vulgaire.

Il s'approcha d'elle et ils passèrent à une autre phase, maintenant qu'ils avaient cessé de parler ; Maureen tâta avec soumission la chair de son dos, comme si elle commençait seulement alors à le reconnaître. Mais ce geste aussi était familier. Elle avait appris toutes les phases, la voie qu'empruntait le mécanisme jusqu'à l'inévitable fin ; elle voulait hâter la chose. La peau était une peau d'homme, un peu rêche. Elle lui donnait presque une impression de sable sous ses doigts. Lui-même était un peu fruste, et elle semblait ainsi le guider de ses mains posées dans le dos et de sa bouche proche de la sienne. Un homme, c'était comme une machine : une de ces machines de la laverie automatique où elle emportait le linge. Il y avait certains cycles à accomplir. Le cycle avait débuté quand il lui avait ouvert la portière de sa voiture, et, dans une ou deux minutes, il s'achèverait sur la soudaine tension paralysée, son souffle entrecoupé contre le visage de Maureen, les signes pressants et familiers de l'amour d'un homme. Car il parlait d'amour, gémissant contre elle : « Mais, bon Dieu, je t'aime... Je suis fou de toi... »

Après, ils restèrent étendus ensemble sous la couverture de coton bon marché, et il parla d'une voix différente. Il était gai et énergique, un peu bruyant. « Ta mère n'y croit pas vraiment, aux foutaises qu'elle raconte, hein ? Sans ça, pourquoi te laisserait-elle sortir ? » Il posait devant elle un certain raisonnement, certains blocs de logique. Peu importait leur signification.

« Je ne sais pas, dit Maureen.

— Tu devrais dormir davantage. Couche-toi de bonne heure.

— Bon.

— Te faut-il beaucoup d'argent ?

— Oui.

— Pour quoi faire ? Pour acheter des choses ?

— Peut-être.

— Quel genre de choses ? Des jupes et des robes ?

— Je ne sais pas.

— Tu veux t'acheter de jolies choses, hein ? »

Maureen ferma les yeux.

« Je pourrais te les acheter. Laisse-moi t'acheter quelque chose.

— Non, dit-elle simplement. Je préférerais avoir l'argent.

— Mais je pourrais acheter quelque chose de bien moi-même. Tu pourrais

le choisir.

— Je préférerais avoir l'argent.

— Si je ne t'en donnais pas, tu n'irais pas avec moi ? »

Maureen ne répondit pas. Elle se sentait trop lasse pour répondre.

« Alors tu ne m'aimes pas, hein ?

— Je t'aime bien. »

Il rit. Il était de très bonne humeur : « Tu m'aimes ? demanda-t-il.

— Oui, je t'aime. »

Elle parlait d'une voix terne, sans expression, avec une soumission parfaite.

Elle entendait croître le bruit du trafic dans Woodward Avenue ; il se faisait tard. Les gens quittaient la ville en direction du nord. Elle fut parcourue d'un frisson à la pensée d'hommes quittant la ville en voiture pour gagner au nord les faubourgs qu'ils habitaient, en un courant bruyant et continu de voitures. Tant de gens, tant de hâte. Il était étrange qu'elle dut rester immobile dans un lit étranger, dans une chambre louée par cet homme, tandis que tous les autres s'échappaient, fuyaient la ville. Elle s'écarta un peu de lui. Son cœur s'était mis à battre rapidement.

À son retour, vers sept heures, elle alla directement à la salle de bains et sortit de l'armoire à pharmacie le pot de crème de sa mère. Loretta la suivit : « Sers-toi, ne te donne pas la peine de demander la permission. Tu es libre », dit-elle. Rita était partie, mais sa loquacité flottait dans l'air et avait contaminé Loretta.

« Eh bien, puis-je m'en servir ? s'enquit Maureen avec patience.

— Pourquoi pas ? Il faut bien que nous vivions ensemble. »

Maureen passa doucement devant sa mère et gagna sa chambre, où elle s'assit sur le bord du lit. Loretta la suivit. Maureen voyait *Poètes du Nouveau Monde* de l'endroit où elle était assise. Elle avait encore de l'argent à y placer – ce soir, elle pourrait faire le compte total. Elle pourrait s'enfermer dans la salle de bains et tout compter.

Elle s'enduisit le visage de crème, tandis que sa mère fumait d'un air mollassé dans l'encadrement de la porte. Maureen n'écoutait pas le bavardage de sa mère et pensait à son propre visage. Peut-être vieillissait-il, changeait-il sous le frottement de ces figures rêches contre la sienne. Quelque chose changerait dans ses traits. Elle se demandait si toutes les femmes qui se donnaient aux hommes sentaient l'empreinte de leurs figures sur la leur – comment faisait-on pour l'effacer ? C'était comme des écailles dures et laides, recouvrant son visage. Sa propre peau deviendrait rêche.

Loretta disait, d'une voix un peu avinée : « Cette Rita est vraiment une gentille fille, elle est ma chérie, celle-là. Deux fois, qu'elle m'a tirée d'affaire, deux fois, alors que j'étais dans un sale pétrin... »

Maureen essuya la crème de son visage avec un kleenex. Sur le kleenex, il n'y avait aucun signe particulier – seulement de la crème, un peu de saleté. Des traces de saleté. Aucun signe. Elle n'osait se sentir soulagée, toutefois.

Cela portait la poisse d'être soulagée une fois le danger passé ; le danger n'était jamais vraiment passé. Et l'argent dans son sac ? Qu'arriverait-il si Loretta s'emparait de son sac, par jeu, et regardait dedans ? Elle était assez fouineuse pour cela. Un frisson la prit tout en bas de la colonne vertébrale de Maureen. Elle essuya son visage et froissa le kleenex en boule, se demandant si sa mère pouvait deviner. Oui, sa mère devinerait si elle ouvrait le sac. Non, elle ne devinerait rien. Savait-elle déjà ? Ou tout cela était-il une plaisanterie ? Maureen eut l'impression que sa colonne vertébrale devenait froide et cassante comme de la glace, qu'elle allait soudain se briser. Alors tout le liquide rachidien jaillirait. Elle pensa à cet homme pesant sur elle de tout son poids, à tout cet amour enfoncé en elle et lâché comme si c'eût été trop pour lui et qu'il dût s'en débarrasser le plus vite possible. Elle pensa à sa mère et à Furlong. Elle pensa à sa mère et à son père, à son défunt père. Avec une grande lenteur, elle essuya la crème de son cou, pensant à ces choses. Il était agréable de se sentir propre, mais sa peau lui parut encore grasse et collante de crème. Elle n'était pas vraiment propre. Elle se sentait le dos très froid et fragile. Si un homme tombait sur elle à présent, il la briserait en deux, sa colonne vertébrale se romprait net. Elle ne pouvait comprendre ces choses. Elle ne pouvait comprendre le poids, la force qui poussaient les hommes et les femmes à s'unir, de leur plein gré. Ce qu'elle comprenait, c'était l'argent dans son sac, et l'argent dans ce livre. C'était quelque chose que l'on pouvait compter et recompter ; c'était aussi réel qu'un roman de Jane Austen.

Loretta, pareissant dans l'encadrement de la porte, bavardant, fumant, ne donnait aucun signe de vouloir s'en aller : « Alors, comment était la bibliothèque, ma petite ? Beaucoup appris ?

— Tu devrais arrêter cette stupide télévision et lire quelque chose toi-même, Maman. Il y a toutes sortes de livres à la bibliothèque, dit soudain Maureen. Tu apprendrais quelque chose.

— Oh, bon Dieu ! Quoi ?

— Il y a des livres sur toutes sortes de sujets.

— Par exemple ?

— J'ai pris un livre de poèmes ; il est là, par terre. Des poèmes. »

Loretta regarda la rangée de livres sur le sol.

« Des poèmes, bon Dieu. Merde », dit-elle – et elle quitta l'encadrement de la porte.

« Est-elle vraie ? se demanda tout à coup Maureen. Est-ce qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela ? » Elle se souvenait d'avoir entendu sa mère parler un jour d'être mère, d'avoir des enfants. Loretta avait dit qu'il était étrange d'être mère parce que si les gosses n'étaient pas avec vous dans la pièce, étaient-ils vraiment alentour ? Les avait-on vraiment ? Et peut-être le véritable enfant qu'on était censé avoir, le plus important, était-il quelqu'un qu'on se trouvait ne jamais avoir – alors quoi ? Loretta avait parlé avec lenteur et sérieux. Elle parlait à Connie par-dessus le corps de mamie Wendall. Et Maureen, écoutant d'une oreille, avait été frappée de quelque chose de

pathétique et d'effrayant dans la voix de sa mère. *Si les gosses n'étaient pas dans la pièce avec soi, les avait-on vraiment ?* Et elle-même, la fille de Loretta, n'aurait pu dire quelle était la réponse.

Peut-être le livre contenant l'argent, l'argent si avidement épargné, et l'idée de l'argent, peut-être ces choses n'étaient-elles pas vraies non plus. Qu'advierait-il si tout tombait en morceaux ? C'était curieux comme on sentait, d'instinct, qu'un certain espace de temps était vrai et non pas un rêve, et comme on y consacrait sa vie, toute son énergie et sa foi, le croyant réel. Mais comment pouvait-on dire ce qui durerait et ce qui ne durerait pas ? Comment pouvait-on saisir quelque chose qui n'aurait pas de fin ? Les mariages avaient une fin. L'amour avait une fin. L'argent pouvait être volé, découvert et pris ; Furlong lui-même pourrait le trouver, ou l'argent pourrait disparaître tout seul, comme ce cahier de la secrétaire. Pareils événements se produisaient. Des objets disparaissaient, glissaient dans des fentes, dévorés, repoussés du pied, envoyés balader sous le lit ou dans les détritiques, perdus. Rien ne durait longtemps. Maureen pensait à des tremblements de terre ouvrant le sol en violentes crevasses, avalant des pâtés de maisons entières, des villes, des églises, des voies de chemin de fer. Elle pensait à des incendies, à des bulldozers nivelant des arbres et des bâtiments. Pourquoi pas ? Pendant qu'elle était couchée avec cet homme, peu de temps encore auparavant, il lui était venu désespérément à l'esprit qu'elle était là, non pas dehors sur l'avenue ; elle était au lit avec un homme et non dans une voiture en route pour quelque part. C'était son destin d'être Maureen ; et voilà. Mais la Maureen qu'elle était en présence de l'homme – il avait dit qu'il était fou d'elle et qu'il avait un violent besoin d'elle – ne durait pas. Elle avait une fin. Si avidement qu'il se branchât sur le cycle de l'amour, il restait raisonnable et avide de se débrancher pour la reconduire et se débarrasser d'elle. C'était un fait. Il était très réel pour elle durant cinq minutes environ, c'était tout. Son souvenir le plus clair des hommes avec lesquels elle avait été correspondait au moment où ils se séparaient d'elle. Ils prenaient forme alors, achevés.

Ce soir-là, Furlong rentra tôt, vers dix heures. Maureen l'entendit. Puis elle entendit Loretta l'appeler : « Hé, petite, viens donc par ici. J'ai du travail pour toi. » Maureen se leva aussitôt et sortit, sans même faire la grimace. Elle était en peignoir de bain. Furlong était debout près de la table de la cuisine, une main posée au creux des reins – geste de défaite qui paraissait étrangement tendre. Maureen n'avait jamais attaché grande importance à la douleur chez les hommes, mais elle voyait que celui-là souffrait.

« Peux-tu lui masser le dos, mon chou ? demanda Loretta. Cela le reprend, et je suis vraiment fatiguée moi-même. J'ai eu des vertiges toute la journée. »

Maureen regarda franchement sa mère et acquiesça.

« Je vais te chercher l'onguent, dit Loretta. C'est un grand service que tu me rends, Reeny. Il ne pourra pas dormir, autrement. »

Furlong s'assit. Maureen attendit. Aucun des deux ne parla, et ils ne se regardèrent pas. Loretta revint de la salle de bains avec le produit et

déboutonna la chemise de Furlong, joviale et énergique.

« Reeny pourrait aussi bien se rendre utile, dit-elle. Le bébé a eu des coliques toute la journée, le pauvre petit. J'en ai assez. Allez, Reeny, viens ici. Voici comment on fait. Regarde. »

Sa mère lui montra la manière de masser le dos de Furlong : « Sers-toi de tes doigts avec force ; il faut y mettre de la fermeté. En rond », dit-elle. Elle répandait le parfum d'un produit bon marché, poudreux et agréable. Furlong avait une odeur différente. Tout comme son corps était solide, lourd et fixe, l'odeur de son être, la mystérieuse odeur de son âme, était lourde, sombre, opaque. Il n'y avait dans cette odeur rien de léger, rien de poudreux.

Maureen se sentit un peu étourdie, comme si le vertige de sa mère fût devenu sien. C'était étrange : elle n'éprouvait pas de gêne au contact des mains de sa mère sur les siennes, guidant ses propres mains étroites sur le dos de Furlong, le bout de ses doigts tournant lentement et avec une sorte d'étonnement sur ces étranges petits os qui composent la colonne vertébrale. Malgré une grande fatigue, elle n'éprouvait aucune gêne à tout cela, même pas à ce que sa mère s'appuyât contre elle.

« Comme ça, comme ça », disait Loretta, contente.

À Furlong, elle demanda : « Qu'est-ce que cela te fait ? »

Il eut un signe de tête reconnaissant. Sa figure transpirait sous l'effet de la douleur. Maureen avait les yeux fixés sur la chair épaisse et lisse sous ses doigts, et elle comprenait la raison de son silence. Son propre père avait été silencieux. Il y avait trop de chair chez les hommes, trop de poids pour laisser passer les mots.

« O.K., Reeny, tu sais comment faire ? Je vais me coucher », dit Loretta. Et elle s'en fut.

Maureen l'entendit parler au bébé, dans la chambre à coucher. Le bébé geignait. Ces sons, venus d'une autre pièce, étaient comme un mur : Loretta était de l'autre côté. Maureen observait la nuque de Furlong. Elle avait les yeux fixés sur son cou qui était immobile et sur son dos solide, dont la chair pâle était séparée par de minuscules taches et des grains de beauté qui étaient comme des signes de sa faiblesse, que l'on ne connaîtrait jamais à moins de se trouver dans une telle proximité. Elle eut un sentiment aigu, accablant, d'étourdissement.

Le massage devint hypnotique. Sa fatigue ralentissait toutefois ses mains ; les muscles, tout en haut de ses avant-bras, se firent douloureux. Elle s'arrêta. Elle se pencha vers lui, comme pour murmurer à son oreille ; mais, au lieu de cela, elle posa la joue contre la chaleur de son dos, près de l'épaule. Elle resta un moment ainsi.

Puis elle dit, se retirant : « Bonsoir, je vais me coucher. »

La semaine suivante, vers cinq heures de l'après-midi, Maureen jeta par hasard un coup d'œil par la vitre de la voiture de son ami, à un feu rouge de Livernois Avenue. Sur le trottoir, debout parmi un groupe d'hommes qui semblaient être restés là toute la journée, se trouvait le mari de sa mère, et il la regardait fixement. Maureen se cacha le visage de la main et se détourna.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? dit l'homme.

— Rien. T'occupe pas. »

Il poursuivit sa route. Il était d'une humeur différente aujourd'hui, plus silencieuse. Elle ne se préoccupait pas de ses humeurs, et elle se tenait tranquille, attendant que tout fût passé, que la routine s'accomplît, s'épuisât. Mais tout à coup elle eut très peur. Elle se mit à trembler. Cette curieuse sensation dans sa colonne vertébrale reprit, comme le début d'une paralysie ; le froid s'étendit dans son corps. Elle se demanda ce qui allait se passer. Il l'avait vue, oui. Elle s'était caché le visage avec la main. Cela n'avait duré qu'un instant, et cependant rien n'était terminé. Elle se saisit la tête à deux mains, sentant son crâne même et se demandant si elle n'allait pas s'évanouir dans la voiture de cet étranger.

Il parlait. Elle conservait une grande immobilité, regardant défiler derrière la vitre le paysage de trottoirs et de magasins. Tout était trop brillant. Elle avait mal aux yeux. Elle ne pensait pas à l'homme qui était assis à côté d'elle, ni à Furlong, ni à ce qui allait se passer à son retour à la maison. Au lieu de cela, elle concentra son esprit sur ce livre et l'argent qui s'y trouvait, épargné semaine après semaine. Il ne pouvait lui être retiré, pas si aisément. Il n'était pas possible qu'elle pût le perdre. Sa respiration se fit rapide, à la pensée de son argent. C'était *son* argent. Un filet d'air venu de la portière agita ses cheveux et lui fit mal aux yeux. Pourquoi était-il si froid ? Elle ne se rappelait pas tout à fait où ils allaient. Avaient-ils déjà couché ensemble cet après-midi, ou étaient-ils en chemin ? Elle avait été avec cet homme deux jours avant, ou trois. Elle ne se rappelait pas. Elle changea précautionneusement de position et essaya de réfléchir, s'analysant – était-elle endolorie du fait de l'homme, ou rien ne s'était-il encore passé ? De toute façon, la réponse ne lui importait pas vraiment. Tout était tellement vide en elle qu'elle ne ressentait rien ; son corps oubliait plus vite qu'elle ne le faisait elle-même.

La voiture sentait le cuir et le métal. Et aussi l'eau de Cologne dont Maureen s'était tamponné le visage, cette eau de toilette de sa mère dans un flacon bleu pâle. Ses mains reposaient mollement sur ses genoux, mains d'écolière aux longs doigts et aux jointures noueuses, tachées d'encre. Elle avait très froid aux mains. Elle observa l'état de ses pieds et découvrit qu'eux

aussi étaient très froids. Mais ce n'était plus l'hiver – il ne restait plus de monticules de neige sale tout de guingois –, le printemps était bien avancé, les gens circulaient dans la rue en manches de chemise, sans veste, et pourtant il lui semblait qu'il faisait très froid. Elle écarquilla les yeux sur l'extérieur. Elle ne pouvait reconnaître la rue. Des barrières se levaient lentement devant eux – ils avaient attendu le passage d'un train. Maureen observait fixement les barrières qui se levaient, et elle ressentit de la terreur.

« Hé, dis donc, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es malade ou quoi ?

— Non. »

Il lui prit la main, attentionné. Il coupa la radio, que Maureen n'avait pas entendue jusqu'alors. Elle se mit à secouer la tête, *non*, c'était toujours non, quoi qu'il lui demandât ; elle mentait automatiquement et sans chaleur. Puis, se contredisant et mentant encore, elle dit : « J'ai un peu mal à la tête. Ce n'est rien. » Il lui serra la main, la pressant contre sa cuisse à elle. Elle baissa le regard vers sa grande main, les poils qui la recouvraient, et elle se demanda pourquoi les femmes se donnaient aux hommes quand tout ne revenait jamais qu'à cela : une main ou une autre partie du corps.

À son lycée, les filles couraient avec les garçons de leur âge, comme des enfants dissipés. Elles faisaient n'importe quoi sans recevoir d'argent en retour. Elle ne les comprenait pas ; leurs propos excités dans les toilettes lui étaient aussi incompréhensibles qu'une langue étrangère. Les filles disaient tout le temps : « Oh, je l'aime tant, je suis folle de lui » – et Maureen, curieuse, vaguement dégoûtée, découvrait dans leurs paroles une tendresse confuse, qui restait pour elle un mystère. Elles étaient comme des créatures d'un autre monde, ces filles, jolies et fougueuses, avec leurs cheveux ébouriffés haut sur la tête et leurs lèvres rouge vif, leurs bas, leurs souliers, leurs vêtements choisis étroits pour faire ressortir leurs formes accortes. Elles portaient des gourmettes qui laissaient des marques d'un vert terne sur leur poignet. Elles portaient des bagues de garçon sur une chaînette autour du cou, des chaînettes qui laissaient de faibles traces vertes. Sœurs dans leur passion, leur besoin de tomber dans l'étreinte folle de quelque garçon et de tout lui abandonner, elles se rassemblaient pour parler en groupes nerveux et ravis. Elles parlaient parfois à voix basse, comme à l'église. Les chemisiers réglementaires de l'école ne pouvaient contenir leur respiration excitée. Leurs mains s'agitaient en des gestes identiques, qui montraient l'impuissance, un plaisir aigu, une chute folle, extravagante. C'était incompréhensible.

Maureen écarquilla les yeux sur cette main, dont les doigts s'entrelaçaient aux siens. Elle ne comprenait pas pourquoi les êtres humains se plaisaient à entrelacer leurs corps, quel besoin exigeait une satisfaction si avide et violente, pourquoi cette précipitation au dernier moment pour se réunir, pour en terminer... La peau de l'homme était sèche ; mais il y avait en elle quelque chose de tendre et de vulnérable. Sous la surface de la peau il y avait trois grandes veines bleues, d'aspect enflé, et quatre os partaient des jointures, qui soulevaient la surface de la peau. Maureen examinait fixement cette main.

Elle se sentait devenir folle...

C'était un homme, un étranger, qui la regardait par-dessus une revue. Ses yeux prolongeaient vers elle l'action du regard comme ils avaient suivi les lignes imprimées, la désignant et l'évaluant.

Elle rentrait à pied de l'école, et une voiture longea le trottoir. La voiture ralentissait. Maureen ne retenait ni ne pressait le pas, continuant de marcher. Elle commençait à sentir un picotement sur le côté du visage. Quel était le danger ?

Sa mère et une autre femme bavardaient : sur le nègre vendeur de bibles, qui s'introduisait chez les femmes et leur tailladait les seins avec un couteau. Il portait un imperméable et des lunettes noires, et il était soigné de sa personne. Il attaquait aussi bien des femmes noires que des femmes blanches. Lui-même avait la peau claire. Il était séduisant. Il portait un imperméable. Il était à pied. Il pouvait se présenter à la porte de n'importe qui pour vendre des bibles. Derrière ses lunettes noires, il y avait sans doute des yeux ordinaires, bien que personne ne les eût jamais vus. Il portait un tranchet.

Ils roulaient le long de l'autoroute en construction. Elle coupait par la ville en direction du nord. Il y avait partout de la boue et des poutres orange géantes. Certaines étaient dressées au-dessus de l'autoroute, d'autres gisaient dans la boue. Des hommes travaillaient dans la boue. Il y avait plusieurs tractopelles, des camions et beaucoup d'hommes. Maureen en vit un qui ressemblait à Furlong, debout au bord de la chaussée, en train de fumer, les yeux grands ouverts.

Elle brique le sol de la cuisine, le linoléum. On n'arrivait jamais à rendre propres ces carreaux noir et blanc. Le savon avait une odeur âcre qui n'était pas désagréable. Le sol séchait de façon inégale ; certaines parties luisaient, tandis que d'autres séchaient et avaient aussitôt l'aspect de la saleté. Les carrés blancs du linoléum étaient jaunâtres.

Une amie de Loretta bavardait avec elle dans la cuisine : « Son père est en train de mourir du cancer ; alors on a dit qu'on aimerait avoir la voiture quand il mourrait, et la vieille taupe s'est mise en colère. Qui mérite plus que nous cette voiture, avec Bob qui a tout ce trajet à faire pour aller chez Ford ? »

Des rustauds du Sud se tenaient sur le trottoir, attendant pour traverser. Maureen les reconnaissait à leur figure pâle, tirée, apathique, louche ; ils étaient maigres et pourtant lourds. Un homme d'une trentaine d'années la dévisagea. Il avait le visage pâle, comme finement poudré, un visage doux de rongeur. Elle se demanda s'il était le frère de quelqu'un...

Le motel était fait de blocs de béton peints en beige. Une enseigne au néon aux grandes lettres bouclées saillait vers la rue. Une passerelle voisine donnait au motel un aspect encaissé, et une grande mare s'était formée devant l'allée d'accès. Deux voitures étaient garées à un bout de la cour, avec des plaques de New York et de l'Ontario, au Canada. Il y avait dans la chambre des rideaux beiges en tissu synthétique, ignifuge. Maureen les tira. Le dessus-de-lit était de couleur brun-roux avec des bandes rouges et noires. Il avait un aspect

familier. L'homme déboutonnait sa chemise, les yeux baissés. Maureen secoua la tête pour s'éclaircir la vue ; elle pensait aux filles de l'école entassées dans les toilettes pour fumer des cigarettes défendues et parler avec joie de choses interdites... Elle pensait au nègre vendeur de bibles, qui portait un tranchet.

L'homme s'approcha d'elle et l'étreignit. Elle l'entoura de ses bras. Elle avait mortellement peur, mais elle ne pouvait se rappeler pourquoi.

Ils roulaient, au retour, le long de l'autoroute. Des passerelles étaient à demi construites ; l'autoroute même s'arrêtait, brusquement. On avait retiré de grandes portions de la ville, maisons et terre. Des arbres gisaient à l'endroit où ils étaient tombés, immobiles. Les racines formaient un agglomérat de minces fils et de mottes de boue. Maureen se rendit lentement compte de la raison pour laquelle elle avait conçu l'idée d'un tremblement de terre. Au-delà des maisons encore debout, des arbres pas encore déracinés, le ciel avait pris une teinte rose de fin d'après-midi, souillée de fumée en provenance de la rivière. Le regard de Maureen embrassa tout cela, essayant de l'apprécier ; c'était assez précaire, comme toute espèce de beauté.

L'homme dit : « Je voudrais bien qu'ils achèvent cette sacrée autoroute !

— Peut-être, un jour, on pourra continuer de rouler, dit Maureen d'une voix faible et aiguë. Pour une longue, longue promenade. »

Il lui jeta un coup d'œil : « Oui, pour sûr. Bonne idée.

— J'aimerais faire une longue promenade, un jour, par exemple, traverser le pont pour aller au Canada, et de là, continuer – je n'ai jamais été au Canada.

— Bien sûr, on fera ça un jour. »

Il la déposa à un pâté de maisons de chez elle, et elle se hâta de rentrer. Elle portait ses livres de classe. Son corps était engourdi. À mi-chemin, elle vit une fille en jean bondir dehors ; c'était sa sœur.

« Hé, Reeny, dit Betty, qu'est-ce qui se passe ? Le vieux est hors de lui. Il t'attend là-haut. Tu ferais mieux de ne pas monter. »

Maureen écarquilla les yeux. Elle serra ses livres contre sa poitrine.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Betty, franche et curieuse. M'man te fait dire d'aller la retrouver, au Ginny. Je vais aussi y passer la nuit. Tu ferais mieux de ne pas rentrer : il est fou de rage. Il est ivre. »

Maureen poursuivit son chemin.

« Pourquoi est-il furieux contre toi, Reeny ? Est-ce seulement parce qu'il est ivre ? Il bousculait des choses dans notre chambre, la vache, et il a trouvé de l'argent dans un livre à toi. D'où as-tu tout cet argent, Reeny ?

— T'occupe pas. »

Maureen se hâtait vers la maison. Elle se demanda si Furlong regardait par la fenêtre, l'attendant.

« Tu l'as volé, Reeny ? D'où as-tu tout ça ? Ces gros billets ?

— T'occupe pas. Ferme-la. »

Maureen la quitta et monta l'escalier menant à l'appartement. Elle marchait lentement. Elle n'entendit rien.

Betty lui cria d'en bas : « Tu es folle ! Redescends ! Il est fou de rage. Tu veux te faire casser la figure ? Il dit qu'il va te livrer aux flics, à cause de cet argent... »

Comme Maureen poussait la porte de l'appartement, celle-ci s'ouvrit brusquement.

Il s'avançait vers elle. Elle pouvait voir derrière lui un grand désordre – le canapé, arraché du mur, était de biais, un coussin gisait par terre, la table à café était renversée. Il portait la même veste que quelques heures auparavant, dans la rue. La fermeture Éclair était encore tirée jusqu'en haut. Il vint à elle, la saisit par le cou et l'entraîna dans la pièce. Il criait quelque chose qu'elle ne saisissait pas. Elle entendait les mots, mais ils retentissaient si près d'elle qu'elle ne pouvait en démêler le sens. De sa main libre, il se mit à la frapper. Il la soutenait de sorte qu'elle ne put tomber, et il la frappait sans arrêt, tandis qu'elle essayait de se libérer, de tomber en arrière, hors de portée de sa main. Elle poussait des cris perçants. Il se mit à frapper son corps. Il la lâcha et elle tomba. Elle mit les bras par-dessus sa tête et continua de crier contre le sol, ce sol de linoléum, tandis qu'il se penchait sur elle pour lui marteler le dos de ses poings.

II

Au pays de qui suis-je venue ?

L'air s'épaissit soudain. Elle ferma les yeux. Une brume légère passa sur elle, une voiture klaxonna tout près, MAUREEN, QUE FAIS-TU, BON DIEU ? Quelqu'un lui prend le bras. Bon. Être tenue, en sécurité, bon. On serre son bras, avec impatience, et elle sent son corps, sa tête se vider... Son corps se mue en une délicate coquille de chair, et devient très mince. Une voix d'homme dit quelque chose près de son oreille. Un tintement de pièces. Le trafic, des klaxons. L'odeur des gaz d'échappement. Elle est déjà dans l'autobus, avec sa mère qui la serre toujours, quand elle se retourne et voit son moi sortir de son corps, d'un mouvement soudain et convulsif, se libérant, s'échappant. Ce moi, c'est elle. Ce moi redescend sur le trottoir, se faufilant parmi les gens qui veulent monter dans l'autobus. Il se retourne pour lui jeter un coup d'œil. Tout se précipite hors de Maureen à présent et rejoint cet autre corps, ce corps libre, qui s'enfuit... C'est comme la pression terrible de l'eau qui veut se libérer brutalement. Combien elle veut rejoindre ce corps, se dégager, exprimer dans un cri la douleur et la terreur de cette mue...

ASSIEDS-TOI ? RESTE TRANQUILLE, POUR L'AMOUR DU CIEL, dit sa mère.

Elle s'assied. Elle se tourne éperdument pour regarder par la glace l'endroit où son autre moi se tient sur le trottoir. La foule passe. Des gens, des étrangers semblent jaillir autour d'elle sans la toucher. Ils la contournent.

Ils deviennent invisibles, tandis qu'elle-même, cet autre moi, se détache, éblouissant, debout sur le trottoir, la tête tournée en un angle pénible pour regarder Maureen dans l'autobus, le visage coupable et égaré.

Jules était assis dans la cuisine du petit appartement encombré, le regard fixé sur sa tasse de café. À côté de lui se trouvait une plante en pot avec de grandes fleurs roses artificielles.

« T'en fais pas, elle va se remettre, disait Loretta. Elle se repose beaucoup ; elle est abattue et elle se sent détraquée, mais qui n'est pas comme ça ? Une femme ne grandit que pour recevoir tous les emmerdements possibles des hommes ; après quoi, elle s'écroule ; c'est comme ça ; mais *moi*, je ne vais pas m'écrouler, mon petit. Il peut pourrir en prison.

— Quatre mois, ce n'est pas pourrir en prison.

— Quatre mois ! Quatre sales mois de merde ! »

Jules acquiesça d'une moue. Il avait dix-huit ans, à présent, et il s'était transporté dans cet appartement comme un homme transporte un objet fragile, avec une expression de regret et d'appréhension. Il aimait sa mère. Il aimait sa sœur. Il détestait ce sentiment de crainte qu'il pouvait ressentir à leur égard, ou à l'idée qu'elles le contaminent. Il jugeait en effet que cela révélait une faiblesse en lui ; aussi était-il assis d'un air guindé à la table de la cuisine, conscient de la respiration lourde et pleine de colère de sa mère et du tic-tac de l'éternelle pendule sur le réfrigérateur. Il avait une envie folle de bondir et de se lancer dans un chahut qui deviendrait routinier. La plupart du temps, il essayait de faire illusion. Pourquoi ne pas imiter le sourire affecté de Furlong, cette tentative désespérée d'être un *homme bien* ? Pourquoi ne pas danser autour de la table comme il faisait avec les autres, plastronnant, en semillant jeune homme qui ne se prenait jamais au sérieux ? On lui disait : « Tu es cinglé, Jules ! » en crevant de rire, ou : « Jules, tu es fait pour la télévision ! » Mais à présent, il ne pouvait imaginer pourquoi on le trouvait amusant. Il était assis dans le dernier petit appartement en date de sa mère, crispé à l'idée de voir ce qu'il y avait dans la pièce voisine, enveloppé par son statut de fils, de frère, un être entraîné vers le fond de la rivière par les chaînes du sang et de l'amour...

« Tu crois que ce n'est pas trop grave, alors ? dit Jules, en se remuant. Je parlais avec Betty, l'autre jour...

— Qu'elle aille au diable ! Ce qu'elle sait tiendrait dans une tête d'épingle. Je suis bien près de me laver les mains de cette petite morveuse, je te le dis !

— Tu es sûre que tu te sens bien toi-même, m'man ?

— Pourquoi cette question ? »

Depuis la raclée de Maureen en avril, l'arrestation de Furlong et les différentes étapes du divorce, Loretta avait changé : elle avait en permanence

un air égaré. Parfois, pensait Jules, elle paraissait presque intelligente, comme si cette souffrance lui avait appris quelque chose. Il se pencha contre la table et posa son menton dans ses mains. Énergique partout ailleurs, il se sentait las et vieux en présence de sa mère. Il avait l'impression de vieillir peu à peu tandis qu'elle conservait le même âge ; il désirait que cela se produisît à seule fin de pouvoir la diriger dans la vie. Ils avaient été si longtemps ensemble, Jules et sa mère, qu'il l'avait connue de façon consciente bien avant qu'elle ne lui eût même prêté attention ; il était plus sagace qu'elle : il savait regarder au loin, et Loretta, naturellement, pouvait à peine voir droit devant elle. Ce matin, le visage de Loretta avait une expression préoccupée, circonspecte, et ses sourcils minces, au-dessus de ses yeux perçants, lui donnaient un air fragile. Jules voyait en elle l'ombre du visage de Maureen. Sa sœur finirait par avoir le même visage.

« Eh bien, est-ce que je peux lui parler ?

— Elle dort probablement.

— La dernière fois que je suis venu, elle dormait. Elle dort tout le temps ?

— Non, pas tout le temps », répondit Loretta avec impatience.

Elle prit son bébé dans une sorte de berceau où il était couché. L'enfant avait la figure et les bras rougis, comme une réaction cutanée. Jules regarda son demi-frère sans grand intérêt, se demandant pourquoi il n'éprouvait rien.

« Elle regarde la télévision. Je lui parle, on fait bon ménage ; c'est seulement quand cette morveuse de Betty sème le trouble que les choses vont mal. Écoute, Jules, j'ai eu une conversation au sujet de Reeny avec un docteur de la clinique, et il a dit qu'elle se ressaisirait.

— Quand ça ?

— À la fin d'avril.

— Eh bien, on est en juin... Est-ce qu'elle a fait des progrès ?

— Elle est beaucoup mieux.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne veut pas sortir de cette chambre ?

— Elle se repose. Elle recouvre ses forces. Elle mange tout ce que je lui fais, c'est donc qu'elle va bien. Elle a vraiment bon appétit, Jules, et une infirmière m'a dit que c'était bon signe.

— Quelle infirmière, où ? dit Jules avec impatience.

— Oh, une vraiment gentille personne que j'ai rencontrée dans l'autobus, une infirmière diplômée. On s'est mises à converser, et je lui ai un peu parlé de Maureen...

— Seigneur ! une infirmière dans l'autobus !

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à parler à une infirmière dans l'autobus ? Qu'est-ce que tu veux donc ? Que je me débarrasse de ta sœur en l'envoyant dans une maison de fous, je ne sais où ? Tu veux que je l'oublie ? Qu'est-ce que tu connais à ça, bon Dieu ? Mon père n'est devenu fou que lorsqu'on lui a mis la main dessus ; alors, après ça, il s'est écroulé ; il restait toujours assis, dans ses sous-vêtements sales, il puait, et ils étaient tous comme ça, là-bas. Et puis, toutes les femmes se font engrosser dans ces endroits-là, le sais-tu ? —

Oui, c'est la vérité —, il n'y a que quelques infirmières, des assistants — comment on dit, déjà ? — et un ou deux médecins, et la nuit il se passe toutes sortes de choses bizarres. C'est un enfer, cet endroit, tous ces endroits ressemblent à l'enfer ! dit Loretta, provoquant en elle-même la colère comme pour tout justifier aux yeux de Jules. Il se passe toutes sortes de choses ! Des saletés ! Des trucs que tu ne croirais pas ! Tout ce qu'il a fait, ç'a été de la battre, mon petit, mais dans ce sale endroit, elle verrait bien pis, elle ne redeviendrait jamais normale. Je sais. Ce qu'une femme doit accepter des hommes peut la rendre folle, et Maureen a besoin de rester loin d'eux jusqu'à ce qu'elle soit en état de résoudre ses problèmes.

— Mais Betty m'a dit...

— Qu'elle aille au diable ! Elle est comme toi, à courir à droite et à gauche ! Elle passe la moitié de son temps avec de prétendues *amies*, il y en a même une qui est une négresse de dix-sept ans !

— Ne m'interromps pas, s'il te plaît, m'man, dit Jules. » Il s'efforça de sourire. Sa mère ne pouvait jamais résister à un sourire, un semblant de politesse. « Ce que Betty m'a dit, c'est qu'il y avait un tas d'argent dans sa chambre, de l'argent à Maureen. C'est elle qui l'a dit, m'a-t-elle rapporté.

— Ce n'était pas l'argent de Maureen ; c'était l'argent de Furlong.

— Betty a dit que c'était celui de Maureen. Elle le cachait dans un livre.

— Non. C'était l'argent de Furlong, qu'il me cachait. Il le cachait, le salaud, et il se saoulait, et il a essayé de dire que Maureen l'avait volé quelque part — il a dit qu'elles l'avaient volé toutes les deux, Maureen et Betty — c'est exactement ce qu'il a prétendu.

— L'histoire de Betty est différente.

— Elle ment ! C'est une sacrée morveuse toute prête pour la prison, et quand ils vont la ramener, je leur dirai de l'enfermer et de jeter la clé ! Elle, sa sacrée négresse d'amie, et sa vilaine figure ! Non, il a prétendu que c'était de l'argent que Maureen avait volé ; mais c'était le sien, qu'il a obtenu quelque part et qu'il me cachait.

— Alors ce n'est pas vrai, ce que dit Betty, que... que Maureen faisait le trottoir ?

— Seigneur ! Bien sûr que ce n'est pas vrai », s'écria Loretta.

Jules regarda en direction de la porte fermée de la chambre de Maureen. Il entendait le souffle rapide de sa mère. Il dit, au bout d'un moment : « Enfin, je ne le croyais pas tout à fait, mais...

— Mais quoi ?

— Mais Betty a dit, et aussi une autre gosse...

— Elles sont folles ! D'ailleurs, Betty a toujours été jalouse de Maureen, tu le sais bien.

— Si elle avait de l'argent, pourquoi le cacher ? Pourquoi le cacher de toute façon ?

— Bien sûr, pourquoi le cacher ? dit vivement Loretta. Les gosses ne cachent pas l'argent. Ce n'est pas naturel. Je sais que Betty reçoit de l'argent

qui vient de je ne sais où, mais elle ne veut pas vendre la mèche. J'en ai ma claque. Elle le dépense tout de suite en vêtements et en camelote. En fait, elle et cette chienne de négresse vont acheter un scooter – qu'est-ce que tu penses de ça, bon Dieu ? Ça va faire bien, ma fille en train de se balader partout en scooter avec une négresse ! Mais les gosses dépensent tous l'argent tout de suite, il n'y a pas de raison que Reeny soit différente. Non, ç'a toujours été l'argent de Furlong : il était saoul, et il a voulu mettre ça sur le dos de Maureen, parce qu'ils n'ont jamais pu s'entendre. Il était jaloux d'elle, et de toi aussi, à cause de moi... Il savait que j'aimais mes enfants plus que lui, et ça le rendait fou. Non, elle ne faisait pas ça. Seigneur, si je le croyais...

— Ça va, m'man.

— Une putain...

— Ça va.

— N'écoute pas les rumeurs dans notre ancien quartier. Ils racontent des histoires tout le temps. Je serai contente quand tout ça sera rasé ; ces grosses salopes ne pourront plus alors se rassasier des ennuis des autres... Je serai bien contente quand on coupera en plein dedans pour l'autoroute, ces bon Dieu d'ivrognes d'Irlandais ! Ils sont à moitié cinglés. Les nègres quittent le centre-ville pour y emménager, comme les Mexicains qui viennent de l'autre bout de la ville ; ça va péter un de ces jours. Avec qui traînes-tu encore, là-bas ? Avec ce Ramie Malone ?

— Ni avec lui ni aucun autre.

— Quels sont tes amis maintenant, Jules ?

— Je ne suis pas venu pour parler d'eux.

— Jules...

— Est-ce que je peux parler à Maureen ? »

Loretta le regarda avec tristesse. Après un moment, elle dit : « Bien sûr. Mais surveille le bébé, veux-tu ? Je veux dire, s'il se retourne ou quoi que ce soit. » Elle remit l'enfant dans le berceau ; il était à moitié endormi. Il avait une figure dodue et l'air amorphe, avec des touffes de cheveux dressées sur la tête. Jules trouva la demande bizarre, qu'il dût surveiller le nourrisson alors qu'elle allait juste jeter un coup d'œil dans la chambre de Maureen – tout était-il si précaire pour elle, à présent ? Elle avait pourtant paru bien raisonnable jusqu'à présent.

Elle se leva et passa dans l'autre pièce. Jules, mal à l'aise, observa le visage du bébé. Le bébé de Furlong. Abandonné à l'éducation de Loretta. Il dormait et avalait sa nourriture ; il avait même un nom – Randolph – et il était beaucoup plus lourd que la dernière fois que Jules l'avait vu ; comme il en naissait, des bébés ! En venant jusqu'à ce bâtiment sordide, il avait vu une fille noire d'une quinzaine d'années, qui bavardait avec deux garçons noirs ; ils arpentaient le trottoir en échangeant des propos ; les garçons avaient de grands yeux délurés et des cheveux ébouriffés ; la fille au visage sombre et joyeux était enceinte de sept mois environ, et ils échangeaient simplement des propos dans la rue. La remarque de sa mère sur les femmes qui tombaient

enceintes à l'hôpital l'avait surpris. Il n'avait jamais entendu parler de cela. Il avait entendu bien des choses sur cet endroit et sur les différentes prisons, mais jamais cela. Une fois où il avait été envoyé pour la nuit au Refuge pour enfants, il avait enduré quelque chose de terrible et il évitait d'y penser ; or, il était un garçon, un garçon. Ce qui pouvait arriver à une fille, il ne voulait pas y penser non plus. Maureen en avait déjà assez vu.

Loretta se pencha à la porte : « C'est bon, dit-elle. Entre. Elle veut te voir. »

L'aspect de la chambre lui porta un coup : papier peint en lambeaux, plâtre écaillé formant des taches bizarres, une ampoule fixée dans une douille au-dessus de la tête. Il éprouva soudain une grande chaleur. Et la vue de Maureen, assise dans son lit, le regard fixé sur lui, lui porta aussi un coup.

« Salut, Maureen, dit Jules. » Il lui tendit le pot de fleurs. Comme elle ne donnait aucun signe de les avoir remarquées, il les posa sur le rebord de la fenêtre. « Comment vas-tu ? »

Elle le regardait avec des yeux fixes. Elle était assise, le dos calé sur un oreiller. Les couvertures étaient remontées sur elle malgré la chaleur de la pièce. Ses cheveux étaient longs et épars, pires que ceux des femmes brisées par la vieillesse qu'il voyait en ville, et son visage tuméfié avait l'air rebondi et luisant. Il y avait près d'un mois qu'il ne l'avait vue et, en ce court espace de temps, elle avait beaucoup grossi.

« Elle se sent très bien », dit Loretta.

Elle remuait derrière lui, déplaçant le pot de fleurs. Elle alla au pied du lit et tira les couvertures pour essayer de les aplanir.

« Assieds-toi, Jules, soulage tes pieds », dit-elle avec une bourrade.

Jules s'assit sur le rebord de la fenêtre. Il regardait en direction de sa sœur et essayait de sourire. Maureen agitait les mains sur quelque chose – non, elle ne manipulait rien, elle exerçait simplement ses doigts sur le bord de la couverture. Ils remuaient nerveusement, mais elle-même n'était pas nerveuse. Elle regardait son frère fixement avec des yeux hagards ; elle n'était pas surprise, plutôt circonspecte. Peut-être l'aurait-il reconnue s'il l'avait vue faire le trottoir, peut-être pas.

« Il fait vraiment beau aujourd'hui, tu devrais venir dehors, dit Jules. Je vais acheter une voiture avec un toit ouvrant... »

— Une décapotable ! » dit Loretta, avec une nouvelle bourrade – il ne devait pas parler à Maureen comme à un enfant. « C'est pas chic, ça, Reeny ? Tu as toujours aimé faire des tours en voiture. Quand il fera plus chaud, il pourra te sortir, hein ? »

Les cils de Maureen semblèrent battre, mais elle ne répondait ni à sa mère, ni à Jules. Ils attendirent, mais rien ne se produisit. Elle regardait ses doigts. Son visage, autrefois très joli, était à présent bouffi et abîmé, des taches étaient apparues sur son front et ses joues. Sur la joue gauche, il y avait une éruption de boutons, presque des croûtes. Jules la dévisageait sans pouvoir détourner le regard.

« Dis quelque chose, parle, donne-lui des détails sur toi, dit Loretta. Raconte-lui ton voyage à Saint Louis.

— Oui, je vais conduire quelqu'un à Saint Louis. C'est un boulot. Je vais conduire un type qui est dans les affaires là-bas, dit Jules d'une voix sourde. Je veux dire qu'il a des affaires ici et qu'il a besoin de voir quelqu'un là-bas... il me paie bien... il ne veut pas prendre l'avion ou le train... et... et il me paie bien. »

Il observait Maureen, et elle leva le regard vers lui, mais leurs yeux ne se rencontrèrent pas. Il avait l'impression d'être au bord d'une terrible révélation. Soudain, tremblant, il tâta la poche où il rangeait son portefeuille. Le portefeuille était là. Il fut soulagé de ne l'avoir pas perdu, soulagé que personne ne l'eût extrait de sa poche.

« Je ne voudrais pas oublier de te donner quelque chose », dit-il d'un ton embarrassé. Il regarda dans son portefeuille. « Un peu d'argent te serait sans doute utile... Tu aimes ce nouvel endroit ? L'appartement ?

— Il est O.K., dit Loretta.

— Pourquoi es-tu venue ici, à cet endroit en particulier ?

— Pour être plus près du centre, plus près de l'Assistance sociale. Il faut aller là-bas et discuter avec eux, tu sais...

— Ce n'est pas dangereux, par ici ? »

Loretta renifla dédaigneusement : « Tu sais comment est Detroit ». Elle s'efforçait de rire.

Jules, lui aussi, essaya de sourire. Il n'y arrivait pas, car il se représentait des gens s'introduisant dans ce taudis et le mobilier – fidèlement transporté de lieu en lieu – volé par des nègres et des types du Sud ; et Loretta ne ferait rien à ce sujet, elle ne le remarquerait même pas.

— Comment te traite-t-on à l'Assistance ?

— Ça dépend si on tombe sur une garce ou pas. Certains des types sont O.K. Je m'en sors avec eux. On y va de bonne heure et on attend son tour. Mais il y a ce gros type par exemple, il porte des lunettes de soleil au travail et il est vraiment malin, lui ; il peut vous prendre en défaut sur le prix d'un shampoing et sur ce qui est en vente chez Kroger cette semaine. Il m'a demandé pourquoi j'avais besoin de lames de rasoir : « Qui dans la famille pourrait s'en servir ? qu'il m'a fait. Y a-t-il dans la famille un homme qu'on ne m'a pas signalé ? » Ce fut de salaud, je ne sais pas s'il se fichait de moi ou non. Il faut faire attention avec ces types-là, quand on blague avec eux. La blague finit toujours par s'arrêter. »

Jules sortait timidement quelques billets de son portefeuille.

« Un petit quelque chose me serait peut-être assez utile. Jusqu'à la semaine prochaine », murmura Loretta.

Elle était prudente : le règlement de l'Assistance lui interdisait d'accepter de l'argent sans en rendre compte.

« Tu as assez pour la nourriture ? De combien est le loyer, ici ?

— Un petit quelque chose me serait utile », répéta Loretta, pressante et

embarrassée.

Il sortit une poignée de billets. Il aurait aimé les agiter sous le nez de Maureen, pour la réveiller. *Tu n'as pas fait ça pour de l'argent ? Hein ? Et maintenant tu te retransformes en sainte, une salope de sainte...* Mais Maureen ne réagissait pas. Ses yeux étaient grands ouverts et drogués. Il ne pouvait croire, en regardant cette fille lourde et laide, que ce fût la même qui avait été sa sœur.

« Tiens, m'man », dit Jules en lui tendant l'argent.

Elle le prit et le fourra dans la poche de sa robe, rapidement. L'opération les laissa tous deux haletants et un peu honteux.

« Il me faut répondre à un tas de questions à ton sujet, là-bas, dit Loretta. Il veut savoir ce que tu gagnes. Je lui ai dit qu'on ne te voit plus, que tu as quitté la maison et que tu ne t'occupes pas de nous. Tout le monde dit ça, tu sais – je veux dire, toutes les mères avec des enfants qui rapportent de l'argent, quand ils n'habitent pas à la maison. Ils savent que tu as un dossier à la police, alors ils le croient. Enfin, merci beaucoup, mon petit, ça me touche vraiment. »

Maureen restait immobile. Seuls ses doigts s'agitaient sur le bord de la couverture. Elle aurait pu être en train d'attendre leur départ à tous deux.

« Tu veux du gâteau et un peu de café, Jules ? demanda Loretta. Reeny et moi, on prend généralement quelque chose vers cette heure-ci, des doughnuts ou autres.

— Il est temps de partir.

— Si tôt ?

— J'ai quelqu'un à voir à midi.

— Laisse-moi t'apporter un bout de gâteau, ça ne prendra pas une minute. »

Elle sortit, le laissant seul. Il se sentit abandonné dans cette chambre, sans surveillance. Maureen ne le voyait pas, et il ne pouvait la regarder plus longuement. Son corps lui donnait une impression de saleté. Ses vêtements étaient humides de transpiration. Il pensait à Maureen, ensanglantée et inconsciente, et il se revoyait lui-même cette nuit au Refuge pour enfants, alors qu'il avait fait le pitre pour montrer qu'il n'avait pas peur et que toute cette violence alcoolisée s'était retournée contre lui... trois gamins l'avaient coincé dans un toilette, poussés par son air prétentieux... et alors... ils lui avaient tailladé le bras avec du verre, mais ce n'était pas cela qui l'écœurait... de toute façon, c'était passé. Il pensait à Maureen à l'hôpital, avec ses yeux pochés et un gros hématome sur le front, d'un jaune affreux. Il pensait à ses dents écaillées de sang. Furlong l'avait vraiment rossée et il avait sans doute voulu la tuer. À présent, il était en prison pour quatre mois. Jules sentait monter en lui une terrible colère, une sorte de folie – dans quatre mois, cet homme serait libéré ! Il se pressa les mains contre les yeux, les pétrissant. Il pensait à Furlong et il pensait à son propre père, leurs images se confondant dans sa tête. Il pensait au Refuge pour enfants, à tous ces morveux, piaulant et pleurnichant ; il se revoyait faisant le faraud au milieu d'eux, et il pensait à ce

qu'ils lui avaient fait...

Il se retourna brusquement, sous l'impulsion de ce souvenir. Mais Maureen n'eut aucune réaction.

Loretta revint, armée d'un réconfortant sourire, et lui offrit du gâteau. Il refusa d'un signe de tête, se sentant sans force, et cette faiblesse s'accrut à la vue de l'avidité de Maureen tendant la main vers le gâteau et de la rapidité avec laquelle elle l'ingurgitait. Non, il n'allait pas rester là à la regarder manger, pas comme ça. Il ne pouvait le supporter. Reculant à l'aveuglette, le visage crispé en un affreux sourire affecté, il leur dit au revoir, annonçant qu'il reviendrait bientôt leur apporter un peu d'argent.

Loretta le suivit au-dehors. Elle lui dit à voix basse, avec anxiété : « Prends soin de toi, Jules. Ne te fais pas de souci pour elle. Elle a beaucoup d'appétit, c'est un bon signe. Certaines, quand elles sont comme ça, tu sais, il faut les nourrir par des tubes et des trucs comme ça, avec des aiguilles, et elles n'ont plus que la peau sur les os ; elles sont toutes faibles et c'est très mauvais, mais Reeny mange tout ce que je lui donne...

— C'est une bonne chose », dit Jules.

Et il s'enfuit.

La voiture n'était pas à lui ; elle appartenait à un homme du nom de Bernard, qu'il avait rencontré par l'intermédiaire de Faye.

La séance dans l'appartement malodorant de sa mère l'avait rendu un peu chancelant, et maintenant il conduisait sans but, regardant les maisons et les bâtiments peu familiers. Des bandes de gosses jouaient dans la rue. Blancs et Noirs, ensemble. Davantage de Noirs. Jules se souvenait d'avoir été un gosse qui jouait dans la rue, mais le souvenir lui semblait venir de l'extérieur, comme s'il s'était vu jouer et que le souvenir lui fût resté, photographié.

Ainsi, elle avait bon appétit, ce qui était bon signe...

Le temps aurait dû être doux, mais la douceur en était oppressante ; des particules de suie tombèrent sur le pare-brise. Jules avait fait laver la voiture tout récemment. Il avait l'impression d'être lui-même souillé. Faye était une femme soucieuse, soucieuse de son corps. Il se rappelait Maureen en train de préparer le dîner, de rincer la nourriture des plats après le dîner, de nettoyer, d'essuyer, le visage légèrement rouge et satisfait.

Il avait besoin d'un remontant. Il avait besoin de conduire cette voiture si excitante, et l'idée de la promenade qu'il entreprendrait ce soir-là dans la cohue de Detroit aurait dû suffire ; mais, pour une raison inconnue, cela ne suffisait pas, quelque chose en lui sombrait de plus en plus bas... Detroit lui faisait l'effet d'une sorte de fosse étirée autour de lui, une fosse avec un horizon. Avait-il jamais vécu ailleurs qu'en cet endroit ? ou le souvenir de la campagne était-il un leurre ?

Il pensa à l'argent qu'il avait donné à sa mère, au contact froissé, mou et sale des billets ; cela au moins avait vraiment eu lieu.

Il téléphona à Faye, mais il n'y eut pas de réponse. Il pensa à retourner voir sa mère et à lui poser davantage de questions sur Maureen. Mieux valait ne pas le faire. Il n'avait pas le temps. Il glissa de nouveau la pièce dans la fente et refit le numéro de Faye. Personne ne répondit. Il l'avait rencontrée en ville, peu de temps auparavant. Descendant d'un trottoir, il avait failli être renversé par une voiture, et une femme avait poussé un cri. Elle lui avait saisi le bras et l'avait violemment tiré en arrière. La voiture avait poursuivi sa course et tourné au coin, et Jules était resté tremblant sur la chaussée.

« Il vous a manqué de peu », avait dit la femme.

Elle paraissait secouée, et pourtant amusée. Jules, qui n'avait pas mangé depuis quelque temps, se sentit plus étourdi encore quand, se retournant, il vit à quoi elle ressemblait. Il se détourna tout à trac, bouleversé par ce visage. Il avait vu un visage vague et beau, il n'avait pu y croire. Comme il se dirigeait en chancelant vers la porte d'un drugstore, quelqu'un qui sortait le heurta.

« Faites donc attention ! » cria l'homme.

La femme l'observait du trottoir. Elle finit par dire : « Ça va aller ? »

Elle avait les cheveux blonds, presque argentés, un ton métallique qu'il pensa ne pouvoir être naturel ; elle avait dans les vingt-six ans, et elle l'observait. Ainsi, ils s'étaient rencontrés. Elle avait des enfants, casés quelque part ; elle l'avait adopté dans sa vie, avec une indifférence languide et cynique, repérant quelque chose sur son visage, et avait eu pitié de lui, bien qu'elle soit déjà avec un autre homme qui habitait dans le faubourg de Bloomfield Hills et qui était marié. C'était Faye qui avait décidé qu'elle et Jules se rencontreraient. Il était resté planté là, essayant de reprendre ses esprits, et elle était restée à l'observer, toujours amusée, surprise. Elle lui faisait un peu peur. Son visage rougissait de honte quand il pensait aux deux fois où il s'était rendu ridicule en sa présence, deux fois en l'espace d'une minute. Il pensait n'avoir jamais vu une femme avec des traits aussi marqués, aussi attirants, une femme presque virile dans son regard franc et posé. Elle portait un manteau de fourrure sombre et allait tête nue, et ses cheveux blonds, d'une coupe sévère, lui encadraient le visage et descendaient en petites pointes délicates devant les oreilles, les faisant ressortir et lui donnant un air ascétique, impatient. Il était intimidé par son visage et par son manteau.

Elle s'avança vers lui : « Laissez-moi appeler un taxi », dit-elle.

Il fut incapable de parler. Il n'aurait pu se détourner, l'eût-il voulu. Il restait là, timide et effarouché, jusqu'à ce qu'elle trouve un taxi, et ils y montèrent, soudain réunis. Elle s'assit sur le siège arrière, à côté de lui, tout à fait habituée à pareils services et pas très entreprenante ; il y avait chez elle une terrible et froide dignité. Elle indiqua au chauffeur une adresse dans East Jefferson Avenue. Jules sentit un élancement de plaisir, car son corps était plus perspicace que son imagination – il reconnaissait la valeur d'East Jefferson Avenue, la valeur du maintien de cette femme et des bagues à ses doigts.

Ils descendirent devant son immeuble. De l'autre côté de la rivière, on voyait Belle-Isle, très tranquille. La femme paya la course. La respiration de Jules s'accéléra ; il se demandait si le monde était soudain devenu parfait ou s'il interprétait tout de travers. Elle se retourna vers lui. Son visage prit une expression fraternelle d'amusement, tout en trahissant un sentiment d'une autre nature.

« Vous voulez monter ? » demanda-t-elle.

À cette question, Jules ferma à demi les yeux. Ce devait être un piège. Une moitié de lui-même se portait au-devant des surprises, du plus improbable des plaisirs – il attendait encore que son riche oncle Samson lui proposât un emploi – et l'autre moitié restait sur ses gardes, revêche et méfiante : « Là-haut ? Chez vous ? dit-il. Il n'y a pas quelqu'un à la porte, quelqu'un qui observe ? »

Elle rit : « Eh bien, montez ou ne montez pas. Vous avez l'air en assez mauvais état », dit-elle.

Sa voix était calme et vraiment peu audacieuse. Ainsi, ce premier jour, elle le ramena chez elle, et il céda, secoué et exultant, regardant avec attention le beau bois sombre – qu'il supposait beau tout du moins, avec son air ancien et coûteux –, essayant de trouver sa place dans cette aventure, de s'y intégrer. Les endroits nouveaux l'intimidaient, le démontaient. Il lui fallait accommoder sa respiration. L'observant du coin de l'œil dans l'ascenseur, il rencontra son regard et, toujours porté à l'exagération, il appuya les doigts sur son front en un geste d'impuissance, expulsant son souffle – et c'était une heureuse chose à faire ; cela marcha ; elle eut un large sourire et se prit d'amitié pour lui. Il sentait qu'elle l'aimait bien. Il avait besoin de cette certitude. « Mon Dieu », dit-il, feignant l'accablement, tout en étant véritablement accablé, car incapable de voir clair en elle.

« Oui, je devrais trouver un emploi. Je travaille depuis l'âge de quinze ans, et j'ai toujours aimé ça. Le travail est sain. Ça permet de se défouler. »

Elle ouvrit les doubles rideaux, et le ciel au-dessus de Belle-Isle, trop brillant, fit mal aux yeux de Jules.

« Je m'appelle Faye », dit-elle, venant soudain vers lui.

Elle lui serra la main.

« Je m'appelle Jules. »

Il était vraiment très faible.

« L'appartement est en désordre parce que je dors tard. Ensuite, je vais me promener à pied », dit-elle.

Elle tournait dans la pièce, faisant du rangement, tapotant les coussins. Il ne voyait pas qu'elle arrangeât grand-chose.

« Je ne déjeune pas avant quatre heures. Je déteste la nourriture. C'est dégoûtant, quand on y réfléchit. Et le besoin de nourriture, avoir des corps et en être réduit à *manger de la nourriture* – avez-vous jamais pensé à cela ?

— Oui. Non », dit Jules.

Ils s'assirent dans deux fauteuils, face à face. Il était sur le qui-vive, très intimidé ; elle devenait plus calme de minute en minute. Elle paraissait presque ennuyée. Sous son manteau, elle portait une robe de laine jaune ; ce jaune paraissait flou à Jules et le déroutait. Elle avait laissé tomber son manteau sur le canapé, et il glissait lentement vers le sol. Jules était assis au bord de son fauteuil, se demandant ce qui allait se passer. Pourquoi parlait-elle de nourriture ?

« J'envoie quelquefois chercher des plats chinois. À un restaurant au bout de la rue, très bien, dit-elle. Si vous restez un moment, on peut y envoyer quelqu'un... je n'ai pas envie de sortir longtemps. »

Jules se leva et tendit le bras vers le manteau, qui tombait :

« Votre manteau..., dit-il.

— Oh, laissez-le tomber. Pourquoi êtes-vous si agité ? »

Elle-même restait toute calme, l'observant, imperturbable.

Maintenant qu'elle était assise, sans manteau, les jambes croisées, chez elle, il y avait en elle une sorte de négligé apparent, de fragilité ; on aurait

presque dit quelque chose d'enfantin. Elle avait les yeux fixés sur lui.

Elle tendit le bras pour redresser une pile de revues.

« Je lis beaucoup, il y a tout cela – vous pouvez y jeter un coup d'œil, si vous voulez. Pour le moment, je n'ai rien de prévu jusqu'à dimanche après-midi. Et vous ? Je lis beaucoup. Je suis souvent seule. Mais non, en fait, je ne lis pas vraiment. Je parcours les revues, et je perds mon intérêt. Il semble que je ne puisse arriver à m'intéresser à quoi que ce soit jusqu'au bout. »

Jules changea de position, essayant de calmer les battements de son cœur. Il se demandait : *Est-ce que cela va vraiment arriver ?* Il scruta le visage de la femme pour y découvrir un indice de plaisanterie, quelque sourire ironique. Rien. Elle était très sérieuse, et en même temps très désinvolte.

« Pourquoi me dévisagez-vous ainsi ? demanda-t-elle.

— Excusez-moi...

— À quoi pensez-vous ?

— À rien.

— Dites-le-moi.

— Je me disais : est-ce que c'est un sale tour, ou non ? Un sale tour...

— Qu'est-ce qui est censé être un sale tour ? »

Il se mit debout d'une façon mal assurée. Puis, après un long moment de silence très embarrassé, il s'agenouilla devant elle. Il se mit à lui baiser les mains, en tremblant.

Elle toucha sa nuque.

« Non, ce n'est pas un sale tour », dit-elle, non pas avec douceur, mais simplement en manière d'explication.

Plus tard, ce soir-là, elle lui parla de sa famille. Elle parlait vite, d'un air détaché, comme si Jules n'était pas vraiment proche d'elle, comme si l'engouement du garçon à son égard ne signifiait pas grand-chose. Elle venait d'une petite ville de l'Ohio, où elle avait été mariée cinq ans à un homme dont elle ne se souvenait plus très bien à présent.

« Je ne me rappelle pas exactement son visage, dit-elle à Jules. Tu trouves ça étrange ? La figure de mon professeur de l'école primaire est beaucoup plus présente à mon esprit. »

Jules était déjà amoureux et tout prêt à reconnaître que c'était étrange ; tout était étrange, ce qu'elle disait et ce qu'elle ne disait pas. Il en restait médusé. Il avait oublié sa faim. Tandis qu'elle lui parlait, il l'étreignait, couché à ses côtés, dans ses bras tendres, et la douceur de son corps qui lui resterait pourtant étranger l'émut aux larmes. Il avait l'impression que son âme était profondément bouleversée. Il ne pouvait y avoir aucune menace pour lui, cette femme, si détachée, ne désirait rien de lui. Elle ne désirait pas le connaître, *lui*. Les sensations qu'il éprouvait lui faisaient paraître son propre corps irréel. *Cela arrivait-il véritablement ? Comment cela était-il arrivé ?* Elle parlait négligemment de sa famille, et il sentit avec jalousie à quel point cette famille exerçait encore une lourde influence sur elle, bien qu'elle ne s'en souvînt pas réellement. Deux filles. Un mari. Des parents. Le

cœur de sa vie se trouvait là-bas dans l'Ohio, non pas ici avec Jules, et il lui fallait en parler à sa manière froide, désenchantée, indifférente. Jules pensa, sidéré : « Tout le monde est-il comme cela, à essayer de se libérer ? À manœuvrer pour se sortir de l'emprise des autres ? »

Il avait pensé, dès ce premier soir, qu'il serait de plus en plus amoureux d'elle, et cette pensée l'effrayait ; mais il ne ressentit finalement rien de plus qu'au début. Rien de plus fort ne suivit.

Ils devinrent amis. Il la conduisait où elle voulait. Il prenait le café avec elle par-ci, par-là dans la journée. Ils flânaient ensemble, de sorte que Faye pouvait parler d'elle ; Jules ne pouvait imaginer d'autre raison à leur attirance l'un vers l'autre. Quand elle n'avait rien d'autre à faire le soir, il venait la voir comme un cousin ou un frère. Il était brun, mince, déconcerté. Elle était blonde et froide, aussi impersonnelle qu'une hôtesse de bar. À cette époque, Jules vivait dans une chambre d'une pension de famille, à quelques kilomètres de chez sa mère, encore qu'il n'eût pas donné son adresse à Loretta. Sa liberté était chose importante. Il était libre. Toutes ses pensées le ramenaient à cette foutue famille, mais techniquement il était libre.

« Je crois que si je pouvais trouver assez d'argent pour assurer leur sort, dit-il à Faye, pour avoir un bon docteur pour ma sœur, alors... j'ai l'impression que je partirais pour la Californie afin de voir ce qu'il y a là-bas.

— Il n'y a rien là-bas, dit Faye dans un bâillement.

— Rien ? » s'écria Jules.

Elle buvait de l'alcool et lui un soda. Il détestait le goût de l'alcool et celui de la bière, se souvenant de la façon dont Loretta lui donnait de la bière pour le faire taire, des années auparavant ; la bière lui faisait penser à sa mère. Il détestait toute espèce d'alcool. Il était important pour lui d'avoir toujours l'esprit éveillé. Être amoureux émoussait sa promptitude et en même temps rendait sa peau tendre, comme si l'épiderme se retirait pour laisser la chair à nu. Mais il n'était pas réellement amoureux. Ses sentiments pour cette femme oscillaient en permanence car elle ne lui témoignait que de l'affection, et une affection étrangement cordiale ; il portait partout avec lui sa présence, rêvant de leurs soirées en commun et s'efforçant d'imaginer ce qu'elle ressentait. Il ne voyait plus de filles de son âge. Il les avait oubliées. Amoureux de Faye, il se réveillait soudain le matin pour penser que c'était impossible – il lui fallait se dégager, en riant. Il ne pouvait pas aimer une femme plus âgée que lui, il ne pouvait aimer une femme qui était la maîtresse d'un homme marié... C'était impossible...

« Comment peux-tu le supporter ? Ton arrangement avec lui ? demanda Jules.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Moi, je ne pourrais rien supporter de ce genre.

— Tu n'as pas à le supporter.

— Mais même si tu l'aimais bien, si tu voulais l'épouser, sérieusement...

Après un début comme ça, tout serait gâté, non ?

— Tu ne connais rien à ce dont tu parles.

— Mais tu n'es jamais déprimée ? Tu n'as jamais envie de te suicider ?

— Ça m'est arrivé parfois quand j'étais mariée, mais plus maintenant. Je n'y pense plus à présent, dit-elle. J'avais cette vie réglée à la maison, là-bas. Je suis passée par tous les stades. J'ai eu deux petites filles, tu sais ; elles sont en de bonnes mains. J'ai simplement quitté les rangs ; je m'en suis lassée. Il faut croire à tout cela, pour le maintenir. Mon ex-mari s'est remarié, m'a-t-on dit, et je lui souhaite le bonheur.

— Tu ne penses plus jamais à lui, à l'aimer ? Tout cela est passé ?

— Bien sûr.

— Mais n'est-ce pas étrange ?

— Pourquoi donc ? » dit-elle en riant.

Il y avait en elle quelque chose d'insensible qui inquiétait Jules parce qu'elle était pourtant une fille de la campagne et que lui, qui avait grandi en ville, était, du moins se plaisait-il à le croire, un garçon malin, très déluré. Mais il n'avait pas la dureté de Faye.

« Ainsi, tu ne t'inquiètes pas de tes enfants ? Et ce type que tu vois maintenant, tu ne t'inquiètes jamais à son sujet – quand il change d'avis et retourne auprès de sa femme ?

— Il ne peut pas retourner auprès de sa femme, car il ne l'a jamais quittée. Elle ignore tout. Ils s'entendent très bien. Je sais tout d'elle, tout. C'est quelque chose dans l'air d'ici, dit-elle avec un petit sourire affecté ; ils en sont tous un peu fous, dans cette ville. Ils habitent tous à Grosse Pointe ou à Bloomfield, et ils veulent conserver quelque chose de caché quelque part ailleurs – ils sont prêts à le payer très cher. Mon Dieu ! je pourrais te parler d'une femme que je connais ; comme moi, elle est venue ici toute seule ; maintenant elle est riche et elle ne sera jamais obligée de courir la ville ou de se préoccuper de rien, et ce qu'il y a de grotesque c'est qu'elle a toujours eu un truc qui ne collait pas, à l'intérieur. Elle a été opérée et son utérus est en partie soutenu par du métal, du plastique ou je ne sais quoi : si un de ces hommes le savait, il en serait écœuré. Mais comment un homme le saurait-il ? Ils ne savent rien. Elle se débrouille très bien. »

Tous les scandales du Detroit de l'automobile, l'angoisse des millionnaires ou des millionnaires en puissance, vivant dans des demeures écartées des fumées et du danger de la ville, mais terriblement agités dans leurs demeures – cette angoisse, Faye n'éprouvait pas pour elle un intérêt particulier, mais elle en savait assez pour reconnaître sa valeur.

Ce fut par l'intermédiaire de Faye que Jules rencontra Bernard Geffen.

Il se trouvait avec elle un soir quand le téléphone sonna. Elle répondit et dit : « Bien sûr, viens donc. Non, il n'est pas là. » Jules fut très froissé. Quelques minutes plus tard, un homme, les cheveux hirsutes et l'air agité, apparut dans l'encadrement de la porte avec son imperméable ruisselant de pluie. Faye l'étreignit avec sensualité, d'un geste assez ritualisé pour frapper Jules par sa beauté. L'homme lui effleura la joue de ses lèvres. Il souriait déjà

à Jules par-dessus son épaule.

« Je vous présente mon bon ami Jules Wendall, dit-elle. Mon bon ami Bernard Geffen.

— Wendall, dites-vous ? Wendall ? Très heureux de vous rencontrer ! » dit l'homme, serrant la main de Jules.

Jules ressentit quelque chose de bizarre, en porte à faux ; cet homme avait passé la cinquantaine et il avait l'air prospère, mais il serrait la main de Jules comme celle d'un personnage important :

« C'est de vous qu'elle m'a parlé ? Vous lui tenez compagnie, vous allez au cinéma... ? Vous êtes très jeune. C'est très gentil, assurément... je veux dire...

— Enlevez votre manteau », dit Faye d'un ton froid.

Une heure de plus se passa dans la gêne ; Bernard n'avait pas ôté son manteau et Jules se demandait pourquoi, tandis que Faye feuilletait un magazine de mode et tentait de maintenir une conversation mystérieuse avec Bernard. Jules n'y comprenait rien. Parlaient-ils d'un voyage en Floride ? En Amérique du Sud ? Du yacht de quelqu'un ?

« Je vous pose la question, fiston, dit Bernard, tournant ses yeux gris et humides vers Jules : croyez-vous que je devrais faire le placement ? Un autre bateau ? C'est une mise de fonds de cinquante mille dollars ; mais il faut considérer, de plus, que je n'en retirerai aucun intérêt, alors qu'évidemment ils me rapporteraient autant s'ils dormaient dans un compte en banque. »

Jules ouvrait grand les yeux.

« Il y a différentes sortes d'investissements. Certains se déprécient, d'autres se valorisent. Regardez, par exemple, dit Bernard, prenant la main de Faye pour montrer sa bague à Jules, ce diamant vaut... voyons... neuf, dix mille dollars ? Ou l'ignorez-vous, ma chère ? Quoi qu'il en soit, cela vaudra davantage dans quelques années, manifestement, et, entre-temps, ça peut se porter et ça rend justice à votre belle main.

— Ça vaudrait dix mille dollars ? dit Faye en riant.

— Certainement. Mais ce n'est pas à vous, vous le portez simplement, vous le montrez. Vous n'avez pas de problèmes, vous ne payez pas d'assurance, vous ne pourriez même pas le vendre si vous le vouliez. Voilà un genre d'investissement. D'autre part, un bateau, dit-il avec un soupir de vieux marin, un bateau... Vous ai-je montré cette photo, Faye ? »

Il sortit son portefeuille et en tira une photographie. Faye la regarda et la passa sans commentaire à Jules. C'était l'image en couleur d'une femme vêtue de blanc, debout sur le pont d'une grande embarcation de plaisance ; une femme assez replète bien que jolie, et qui n'était plus jeune.

« Ça, c'est ma femme. Mon ex-femme, dit Bernard. Elle est morte d'un cancer l'année dernière.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Jules poliment. » La femme en blanc lui paraissait déjà condamnée, même alors.

Nous sommes restés longtemps ensemble, avec des interruptions, dit

Bernard. L'ennui, avec elle, c'est qu'elle ne me comprenait pas et, par conséquent, n'avait pas confiance en moi. Tout le monde dans sa famille avait de l'argent, mais ils travaillaient aussi. Ils occupaient une belle situation. Elle ne comprenait pas ma famille, mon père. Je me sentais pris au piège dans sa tête. » Il leva le regard vers Jules, souriant. « Cela vous intéresserait-il de travailler pour moi cet été, mon garçon ? Sur mon nouveau bateau ? Peut-être sur mon nouveau bateau ? »

Jules lui rendit la photographie. Un certain mouvement du bout des doigts chez l'homme éveilla sa méfiance.

« À quoi faire ?

— À aider. Comme mousse.

— Je suis conducteur de camion.

— Je pourrais vous payer beaucoup plus.

— Mais j'ai un travail. Conduire me plaît. »

Jules sentit sa bouche se crisper et cet avertissement le déconcerta. Aussi dit-il avec un enthousiasme forcé :

« Mais ce pourrait être une bonne idée, d'être sur l'eau. Ce serait sain.

— On pourrait aller aux Antilles ! dit Bernard. Votre chère amie Faye pourrait me rendre très heureux, si seulement elle le voulait ; peut-être pourriez-vous la convaincre ? Si la croisière vous intéresse, peut-être l'intéressera-t-elle aussi ? Si je vous payais dès maintenant, avec plusieurs mois d'avance ?

— Vous êtes fou, Bernard ? Je croyais que vous n'aviez pas d'argent, dit Faye.

— J'en ai depuis samedi dernier », rétorqua-t-il.

Il était très nerveux.

Jules, désireux de fuir, regarda avec inquiétude le front plutôt large de Bernard qui transpirait ; il y avait chez cet homme quelque chose d'enfantin et pourtant de las, comme si l'énergie particulière qui le faisait parler plusieurs minutes d'affilée pouvait agiter ses pieds et le pousser à danser frénétiquement pour le laisser ensuite retomber, tout flasque. Des filets de sueur coulaient le long de son front.

« Un certain prêt s'est révélé fructueux. Je reconnais que je n'ai pas de revenu fixe comme votre ami, et je n'en ai aucun désir, assura-t-il à Faye. J'aime l'aventure. Je n'ose prédire où ce goût me mènera. Je pense que vous le savez, mais il ne faut pourtant jamais en parler entre nous, pour votre bien comme pour celui de votre jeune ami ici présent.

— Que voulez-vous dire ? demanda Jules, alarmé.

— Je vous dis bonsoir à tous les deux. Je vais me coucher », dit Faye.

Elle les accompagna à la porte. Là, Bernard glissa son bras autour des épaules de Jules et dit : « On dirait une princesse nordique. Une princesse de contes de fées, très froide, ensorcelante. Jules, mon garçon, laissez-moi vous embaucher dès maintenant. Je ne suis pas d'aplomb ce soir, et j'aimerais que vous me reconduisiez. Qu'en pensez-vous, Faye, ça colle ?

— Naturellement. Bonsoir », répondit Faye.

Ils étaient tous les deux debout dans le corridor. Jules se retourna vers la porte, déconcerté. Il ne savait pas s'il convenait de se mettre en colère ou non, si son honneur exigeait qu'il frappât à la porte à coups redoublés ou qu'il repoussât Bernard loin de lui.

Bernard disait :

« Mais vous avez un permis de conduire ?

— Oui.

— Alors, vous me reconduirez ?

— Où habitez-vous ?

— Pas loin. À quelques kilomètres à peine.

Plus petit que Jules, c'était un homme agité, affairé. Il lui fallait remuer les mains pour parler. Le coûteux imperméable était fripé et taché ; les revers de son pantalon étaient mouchetés de boue ; ses souliers avaient besoin d'être cirés. En descendant dans l'ascenseur, il parlait sur le ton de la confiance, avec un débit rapide, à l'oreille de Jules, comme dans un récepteur de téléphone. Jules se demanda s'il était fou.

« J'aime embaucher des gens en qui je peux avoir confiance. Des amis d'amis. Faye se trompe sur mon manque d'argent – les femmes ne comprennent pas ces choses. Elles ne comprennent l'argent que quand elles le voient. Elles sont frustes de prime abord. Elles ne comprennent pas d'où l'argent vient, ce qu'il signifie ou comment un homme peut avoir de la valeur sans argent. Mais un homme entend ces choses-là.

— Je le suppose, dit Jules.

— De quel genre est votre famille ?

— Mon oncle est Samson Wendall ; peut-être avez-vous entendu parler de lui ?

— Il n'est pas dans... dans les transports routiers ?

— Les outils et matrices.

— Outils et matrices, c'est ça. Wendall. Le nom m'est familier, un joli nom, dit Bernard. Et vous vous appelez Julien ? Jules ! Oui, bon, Jules, mon problème est que je prends les choses beaucoup trop au sérieux ; je m'excite trop, et une sorte de faiblesse me prend – c'est peut-être de l'hypertension. Mais je considère la vie comme un drame, je considère l'histoire comme une tragédie qui se déroule, et... J'ai besoin de quelqu'un pour me conduire en voiture ; j'ai des difficultés simplement pour me débrouiller, pour les choses les plus triviales. J'avais un chauffeur, un Noir, mais il avait tout le temps des accidents. J'ai dû m'en séparer. Il a mis le feu au siège arrière de la voiture. Je n'ai pas encore pu m'arranger pour le faire réparer. Que diriez-vous de cent dollars par semaine ?

— Cent ?

— Deux cents, dirons-nous, deux cents dollars par semaine ?

— Je ne fais que conduire une voiture ? Simplement en ville ?

— J'aurai besoin d'aller à Toronto, à Saint Louis et à Buffalo

prochainement, ça dépend de la façon dont marcheront les affaires, dit vivement Bernard, comme pour éviter que Jules refusât ; mais en général ce ne sera qu'à Detroit. Il me faut quelqu'un qui sache garder des secrets. Il me faut quelqu'un d'intelligent, comme vous – on peut lire sur votre figure que vous l'êtes. Laissez-moi vous amener chez un coiffeur pour vous faire couper les cheveux.

— Me faire couper les cheveux ? dit Jules.

— Ils sont trop longs. Vous avez besoin d'un costume neuf. Il vous faut un veston. Peu importe de quoi j'ai l'air, je suis au-dessus de cela ; mais vous devez avoir l'air correct. Conduisez-moi chez moi ; gardez la voiture cette nuit et revenez demain matin avec les cheveux coupés. Ça va ?

— Garder la voiture ?

— Oui. Pour la nuit », dit Bernard.

Ils étaient dans la rue. Il était en même temps enthousiaste et soucieux. Il ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule, comme s'il s'attendait à voir quelqu'un accourir derrière lui pour mettre fin à cette folie.

« Voici ma voiture, dit-il, comme ils approchaient d'une Lincoln rangée contre le trottoir, avec un p.-v. glissé derrière l'essuie-glace, et voici mes clés. »

Jules vit qu'il déchirait la contravention avec une grande agitation, mais probablement sans savoir ce qu'il faisait.

« J'habite un hôtel dans le centre. Ce n'est pas loin de chez Faye, mais elle me laisse rarement la voir, vous savez. Sa vie est terriblement simple, mais aussi terriblement compliquée. Il faudra me parler d'elle quelquefois, de vos sujets de conversation. »

Jules conduisit jusqu'à l'hôtel et, avant de descendre, Bernard se pencha contre le siège et lui tendit quelque chose. « Voici un chèque. Encaissez-le dans la matinée ; prenez soin de vous, et revenez me chercher. Nous emmènerons Faye déjeuner, si elle est levée. Faites-vous couper les cheveux. Achetez un costume neuf. »

Jules regarda le chèque : il était de cent dollars, à l'ordre de Jules Wendall.

Le lendemain matin, à dix heures, Jules se rendit à la National Bank of Detroit, et, là, il batailla un quart d'heure pour venir à bout des soupçons d'une guichetière, malgré son permis de conduire prouvant son identité. « Un moment », dit la fille. Jules, si près de posséder cent dollars qu'il commençait à en avoir mal à l'estomac, s'absorba dans la contemplation de la chevelure crêpelée d'une employée noire qui, derrière le guichet voisin, comptait des billets. Des billets à l'infini. Cent dollars venaient à lui... un cadeau... un enchantement. Sa guichetière faisait un appel téléphonique. Jules essaya d'entendre ce qu'elle disait, car si c'était : *Ah, le compte est fermé ? Ah ?...* Jules pensait aux cent dollars, dont il avait besoin. Bernard serait pour lui comme un père. Il avait déjà reconnu son intelligence, et il était disposé à miser de l'argent sur lui et à lui donner du travail... La guichetière fit « merci » gaïement et, comme si de rien n'était, comme si elle ne s'était

jamais montrée soupçonneuse, elle alla à un tiroir-caisse et commença d'en sortir des billets. Jules l'observait. Elle sortit quatre billets, puis deux. Elle revint vers lui et les compta sur le dessus de marbre du comptoir, près de la main de Jules qui lui démangeait.

« ... Cent dollars ! dit-elle.

— Merci », articula Jules d'une voix rauque.

Il sortit dans le matin nuageux de Detroit. Les cent dollars étaient en sécurité dans son portefeuille. Son portefeuille était en sécurité dans sa poche arrière, pressé contre son corps par la tension de son pantalon serré. Il fit front au vent pour aller au Sheraton-Cadillac, où il se fit couper les cheveux. Il lui importait de les faire couper là, bien que ce lui fût une épreuve d'être assis dans ce salon de coiffure parfumé et silencieux – trop conscient de lui-même, Jules Wendall en train de se faire couper les cheveux et de se demander quel pourboire donner au garçon ; et un peu plus tard, ce fut pour lui une nouvelle épreuve de se sortir de son pantalon serré dans un magasin pour essayer des vêtements neufs. Il avait besoin d'un costume neuf.

« C'est fait pour vous, c'est exactement ce qu'il vous faut », dit le vendeur d'un air très sérieux.

Jules gobait tout. Il était encore ahuri, amoureux de Faye, et il avait devant lui la promesse d'un nouvel avenir chaotique. « On peut lire sur votre figure que vous êtes intelligent », avait affirmé Bernard. Jules voulait être aimé et apprécié pour cela avant tout : son intelligence.

Il fut très déçu quand le vendeur lui dit que le costume devrait être retouché ; il ne pouvait le porter immédiatement. Le costume ne serait prêt que vendredi ! Aussi, gauche et dépité, renfila-t-il son pantalon et son veston de mauvaise qualité, tout rougissant.

Il alla chercher Bernard. Le malaise qui avait commencé à la banque s'était étendu à son corps tout entier ; ce n'était pas lui-même, Jules, qui avait lâché un emploi pour un autre, un emploi étrange, bizarre ; ce n'était pas lui qui allait chercher un certain Bernard qu'il n'était pas sûr de pouvoir reconnaître. Heureusement, Bernard l'attendait sur le trottoir. Jules parvint à garer la voiture sans monter sur le trottoir, et son tremblement ne se manifesta pas quand il se pencha pour déverrouiller la portière arrière.

Le portier noir l'ouvrit d'un geste large, et Bernard sauta dans la voiture en soupirant.

« Oh, cette atmosphère matinale ! Ce smog ! » dit-il.

Il donna un pourboire au portier – Jules ne vit pas combien – et se carra sur le siège brûlé.

« Allez droit devant vous. J'ai besoin de réfléchir. Il faut que ce matin, je planifie le restant de ma vie », dit Bernard.

Cette remarque toucha Jules en plein cœur : pouvoir prévoir le restant de sa vie, ce matin-là ! Il regrettait d'avoir douté de Bernard. Et pourquoi Jules ne pourrait-il à son tour prévoir le restant de sa vie ce matin même ? N'avait-il pas la possibilité de tout faire advenir ?

Quand ils arrivèrent chez Faye, elle n'était pas là ou elle ne voulut pas répondre à la sonnette. Bernard dit tristement : « Je ne sais pas comment j'ai rencontré cette femme, ni ce qu'elle signifie pour moi. » Il avait une perspicacité étonnante qui eût été embarrassante chez tout autre ; mais, se rongant les ongles par nervosité, tiraillant son col, Bernard était semblable à un homme engagé dans un drame invisible, sans défense contre son destin. Ils redescendirent dans la rue. Bernard marchait devant, parlant de la cote des valeurs en Bourse ce matin-là, des prévisions météorologiques et du rembourrage de la voiture qui s'était collé au dos de son veston.

Jules éprouva pour lui une bouffée d'affection, tant cet homme était différent de ceux qu'il connaissait.

« Oui, je dois tout combiner. Il faut que j'arrange tout, dit Bernard. Le voyage à Toronto est annulé, mais celui de Saint Louis est plus urgent que je ne le croyais. J'ai des contacts à prendre là-bas. Et vous, Jules, êtes-vous prêt à m'y conduire si je vous préviens quelques heures à l'avance ? Vous avez de la famille, quelqu'un à votre charge ? De combien avez-vous besoin ? »

Il reprit place sur le siège arrière. Jules, en s'installant au volant, jeta furtivement un coup d'œil dans le rétroviseur, et il aperçut le visage gris et sérieux de l'homme. Les yeux larmoyants de Bernard balayaient nerveusement la nuque de Jules.

« De l'argent... Vous en avez besoin ? Combien ?

— Je pense que je n'en ai pas besoin pour l'instant, dit Jules, embarrassé.

— Je vais vous donner quelque chose pour votre mère. Pour ses courses. »

Il établit un chèque, en maintenant le chéquier en équilibre sur son genou, et le tendit à Jules. Le chèque était de deux cents dollars. Jules le prit et écarquilla les yeux, surpris :

« Mais, pour faire des courses... ?

— Et maintenant, il faut y aller. J'ai un programme chargé, ce matin. »

Jules démarra brusquement. Mais presque aussitôt Bernard dit, faisant claquer ses doigts : « Attendez ! Je veux entrer là une minute. » Il descendit devant un drugstore et fit signe à Jules de faire le tour du pâté de maisons.

Jules roula. La surprise de ce second chèque l'avait étourdi. Le papier était posé à côté de lui, et il abaissa le regard pour s'assurer qu'il existait. Il crut y voir une erreur : cent était écrit sans « s ». Un caissier accepterait-il cette erreur ou le chèque serait-il sans valeur ?

Il saisit le chèque. Non, il y avait bien un « s ». Quelqu'un klaxonna avec irritation, un chauffeur de taxi. Jules donna un brusque coup de volant, juste à temps. Oui, « cents » était bien orthographié.

Au bout du troisième tour du pâté de maisons, Bernard sortit précipitamment de la boutique, les mâchoires tremblantes :

« Vite, prenez par la ruelle à gauche. Il y a du boulot ! » dit-il.

Jules eut l'impression que sa conduite était gauche. Il semblait ne pouvoir se calmer. Ici, dehors, dans le trafic matinal et dans une voiture de luxe qu'il ne méritait guère, il prenait de grands risques – cela pourrait lui valoir une arrestation par les agents, en raison de sa témérité. Mais il pensa que Bernard ne remarquerait rien, pas même un petit accident, et un petit accident n'aurait guère d'importance. Bernard était pressé. Il paraissait courbé en avant. Il y avait chez lui une triste odeur de chien humide.

« Jules, dit-il d'un ton dramatique, il va se passer au cours des heures qui viennent quelque chose qui pourrait changer notre existence à tous deux.

— Quoi donc ?

— Je ne peux pas vous le dire, mais cela a trait à une échéance. Au marché de l'or. Vous comprenez, maintenant ?

— Je... je ne crois pas.

— Quel jour sommes-nous, Jules ?

— Le 18 juin 1956.

— Et maintenant, vous savez ?

— Je sais quoi ?

— Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Je ne comprends pas.

— Tournez à droite ici. Non, attention à l'autobus – oui, allez – prenez la ruelle à droite. »

Jules déboucha de nouveau dans East Jefferson Avenue.

Bernard dit avec vivacité : « Cet après-midi, on va acheter une nouvelle voiture. J'en ai assez de celle-ci ! Regardez-moi ce rembourrage ; j'en ai sur tout mon veston et dans le nez – j'ai de l'asthme –, attendre l'assurance mettra des années, je ferais tout aussi bien de perdre ma prime. On achètera une nouvelle voiture cet après-midi. Une nouvelle Lincoln. »

Tandis que Bernard parlait, Jules sentait son cœur se dilater à l'idée de... quelque chose d'impalpable et de merveilleux... non pas simplement en relation avec l'argent, mais parfumé de l'odeur métallique gris-vert de l'argent, avec son pouvoir, et plus encore avec son essence mystérieuse.

« Entrez là prendre de l'essence ; il nous faut de l'essence ! » hurla Bernard.

Le réservoir était presque vide, et, quand il fut rempli, Bernard cria :

« Ça fait combien ? À quel nom fais-je le chèque ?

— Je ne sais pas si nous acceptons les chèques, dit le pompiste d'un air renfrogné.

— Bien sûr que si, personne ne se balade avec de l'argent, de nos jours, s'exclama Bernard. À quel nom est-ce que je le fais ?

— Nous n'acceptons que le liquide.

— Eh bien, payez-le, Jules. Faites vite. »

Jules régla l'essence en tendant au garçon un billet de vingt dollars.

« Ça va, gardez la monnaie, dit Bernard. Partons ! »

Ils quittèrent Lake Shore Drive pour entrer dans la ville de Grosse Pointe. Les maisons prirent aussitôt leurs distances avec la rue, des maisons de brique à peine visibles dans la lumière grise, avec des pelouses souillées par des journaux, par morceaux ou feuilles entières, que le vent de Detroit avait apportés là. Partout volaient des morceaux ou des feuilles entières de journaux. Des points blancs dansaient devant les yeux. Bernard lui indiqua où tourner, où tourner encore, et Jules se retrouva à rouler lentement dans un monde de feuillage et de brique rouge sombre ; il avait oublié de manger ce matin-là, et pareilles visions lui montaient à la tête. De si belles demeures ! Des trottoirs et des rues calmes et propres, sans personne – c'était toujours ce qu'il y avait de surprenant, ce vide ; à perte de vue, personne ne marchait, personne n'existait !

« Entrez là », dit Bernard.

Et Jules vira dans une allée en demi-lune qui menait à une grande maison de brique pâle, d'un style élégant, avec des colonnes, beaucoup trop vaste pour une famille ordinaire. Dans l'esprit de Jules, ç'aurait pu être un établissement funéraire ou un restaurant de luxe. Il eut des picotements dans le corps devant un tel spectacle. Bernard sauta de la voiture comme s'il habitait là. Il bondit jusqu'à la porte et sonna. Jules fit mine de ne pas l'observer.

Une autre voiture tourna dans l'avenue derrière Jules, un break bleu. Elle s'arrêta pour laisser descendre une jeune fille ; puis la voiture repartit, passa à côté de Jules et ressortit dans la rue. Jules admira tout ce mouvement. La jeune fille qui était descendue avait seize ou dix-sept ans ; elle portait un bermuda de tartan et avait de longs cheveux bruns flottant sur ses épaules ; elle tenait à la main un sac en paille. Elle passa sans se presser auprès de Jules assis dans la Lincoln noire ; elle n'accorda pas le moindre regard à la voiture, mais fixa seulement Jules de ses yeux sombres, graves et critiques. Il l'observa aussi. Il sentit ce regard le transpercer au niveau de la nuque. Du coin de l'œil, il la vit poursuivre son chemin et s'approcher de Bernard. Ils engagèrent une conversation. La fille leva les mains en un geste d'impuissance. Bernard insistait sur quelque point – argumentant, il faisait des mouvements brefs, secs. Une femme de chambre noire ouvrit la porte. Bernard fit mine d'entrer, discutant toujours, et la servante hésita, puis le laissa entrer. La fille le suivit. Elle n'avait pas jeté un seul regard à Jules.

La porte se referma derrière eux. La maison s'élevait, pâle et écrasante, petite montagne de brique, dont la contemplation émerveillait Jules. Qui pouvait supporter d'habiter un endroit aussi grand ? L'espace devait produire des échos. La pression devait être trop forte sur le cerveau. Et qui avait assez d'argent pour bâtir une pareille demeure ? Agité, avec une légère rancune, il examina les lieux, et il eut la vision précise d'une pelouse sur laquelle personne ne se souciait jamais de se promener, de haïes, de petits arbres

d'ornement, de fleurs – tout était embrumé comme sous l'effet d'un enchantement.

En tout cas, il avait un autre chèque. Il le ramassa. *Deux cents dollars...*

Loretta lui avait fait quelques cadeaux pour des anniversaires et pour Noël, jamais grand-chose. Maureen lui avait donné quelques petites choses. Mais jamais on ne lui avait fait de véritable *cadeau*, un cadeau étonnant, abasourdissant, un cadeau qui donne aux gens des raisons de continuer à vivre – car quelle autre raison pouvait remplacer de tels cadeaux, de pareilles surprises inopinées.

La fille qui était entrée dans la maison était comme cela aussi, une surprise. Jules ne cessait de penser à elle. Pourtant il ne parvenait pas à se rappeler tout à fait son visage. Il se souvenait de quelque chose de curieux et de pénétrant dans son allure, un souci futile du détail, une manière de tourner le pied vers l'intérieur – elle portait des chaussures à semelles de caoutchouc – et ses minces genoux rose pâle. Elle cadrerait avec la maison. Il n'était pas surprenant qu'elle vécût là. Elle était la fille de Quelqu'un, hors d'atteinte.

Jules observait la grande porte, et il attendait. Au bout d'un quart d'heure, Bernard reparut, seul ; il avait l'air pressé. Son manteau était déboutonné et flottait autour de lui. Jules se retourna pour ouvrir la portière arrière, avec les gestes mécaniques de quelqu'un issu de siècles de subordination, et il eut le temps de voir le visage de son employeur : cet homme était-il fou ou non ?

« Ah ! Ces gens ! Ces parasites, ce sont des parasites, des gens sans imagination ! marmonnait Bernard. Comme si je ne savais pas qu'ils étaient à la maison – *elle* y était ma chère sœur, en tout cas, et elle se cachait ; mais à présent je m'en lave les mains !

— Où voulez-vous aller maintenant ? demanda humblement Jules.

— Droit devant vous ! Partons d'ici ! »

Bernard avait une expression intelligente, mais il s'y mêlait quelque chose d'ivre et de vitreux. Ses yeux erraient de-ci, de-là. Son front, large et bombé, semblait d'une peau plus pâle que le reste du visage, non pas simplement plus claire, mais amincie par l'étirement, d'une texture différente. Peut-être était-ce parce que la partie supérieure du crâne se gonflait lentement au point de perdre sa forme. Ses bajoues et ses mâchoires étaient flasques, et sur les joues affleuraient de minuscules veines qui lui donnaient l'air ahuri et rougeaud des nombreux clochards et poivrots que Jules voyait tous les jours dans le centre.

« Allez ! » dit Bernard d'une voix forte.

Alors que la veille au soir il s'était montré fraternel et presque intime avec Jules, dans l'appartement de Faye, maintenant qu'ils étaient seuls, il avait tendance à ne pas le regarder et à se réfugier dans la considération un peu absurde des boutons de son veston, de ses ongles longs et mal soignés ou des flocons blanc roussi qui sortaient des trous du siège arrière. Sa voix, tremblante et autoritaire, rappela à Jules celle d'un acteur, posée un peu trop haut pour un contact personnel.

« Ils ont toujours pris le parti de ma femme, dit Bernard. Aucune confiance. Je leur ai montré les notes et les reçus de ses médecins – douze médecins, croyez-le ou non, mon garçon ! – et je les ai agitées sous leur nez. Ils se prennent pour des aristocrates américains parce qu’ils *travaillent* ; mais moi, je ne me crois d’aucune classe que ce soit... »

Jules écoutait avidement ces commentaires, espérant des faits. Il voulait en découvrir davantage sur la fille. Mais au bout de cinq minutes de ces propos, il finit par perdre patience et demanda :

« Qui était cette fille ?

— Quelle fille ?

— Celle qui est entrée dans la maison avec vous.

— Oh, ça, c’était ma nièce, Nadine. Elle doit avoir dix ou douze ans, maintenant ; non, plus que cela – le temps passe si vite ! –, je dirai quatorze, peut-être quinze ans.

— Elle est plus âgée que cela.

— Vraiment ? Je ne sais pas, je n’avais pas remarqué. Une gentille petite, quand on considère ses parents – un mariage réussi, mais malheureux, un genre de mariage très habituel... La petite avait failli se noyer dans la piscine du club ; je m’en souviens comme si c’était hier, bien qu’elle dût n’avoir que deux ou trois ans. Je ne l’ai vraiment jamais bien remarquée depuis lors. C’est moi qui l’ai sauvée.

— Vous l’avez sauvée ? De la noyade ?

— Oui. C’était dans la piscine du Yacht Club. »

Jules ressentit une jalousie absurde.

« Écoutez, Jules, laissez-moi vous dire une chose que j’aimerais que vous vous rappeliez toute votre vie : ne vous fiez jamais à personne. Vous vous appellerez cela ?

— Bien sûr.

— Vous êtes trop jeune pour vous rendre compte de ce qu’est la vie. À mon âge, vous le saurez.

— Je connais tout de la vie, dit Jules avec entrain.

— J’ai plusieurs coups de téléphone à donner, j’allais presque l’oublier. Il faut que je parle à des gens qui sont difficiles à joindre, qui sont toujours en vadrouille, comme moi-même. Ramenez-moi à l’hôtel, maintenant, et vous pourrez aller acheter une nouvelle voiture.

— Vous dites ?... Une nouvelle voiture ?

— Oui, mais pas une Lincoln, finalement. Je veux une Cadillac.

— Vous voulez que j’achète une nouvelle voiture ?

— Laissez-leur celle-ci. Ils vous en donneront quelque chose.

— Mais je ne sais pas acheter une nouvelle voiture, une voiture comme celle-là, dit Jules.

— Eh bien, vous apprendrez.

— Ils pourraient ne pas me recevoir.

— Je vous aime bien, Jules ; j’aime votre visage, votre intelligence, une

certaine grâce chez vous, dit Bernard. Pour être franc, j'aurais aimé avoir un fils comme vous. Les hommes ont besoin de fils, cela a quelque chose à voir avec les gènes, avec la transmission des rêves. Ce n'est pas simplement parce que vous avez été l'amant de Faye, ce qui est un miracle, mais parce que je vous aime, vous – si je vous avais rencontré dans la rue, j'aurais eu immédiatement confiance en vous ; il y a chez vous quelque chose qui attire la sympathie, vous avez un visage intelligent de victime. Quand on en aura fini avec ce projet sur lequel je travaille, quand toute cette tension sera passée, je financerais vos études universitaires.

— Des études universitaires ?

— Oui, certainement. Vous pouvez passer les examens... En philosophie, en art, ou en tout ce qui vous plaira.

— Mais j'ai laissé tomber le lycée.

— On ne peut vraiment pas tirer grand-chose de la vie directement. C'est une des ironies de l'existence, dit vivement Bernard. Il faut apprendre la vie dans les livres. Je vous enverrai dans l'Est. On peut concentrer des siècles de sagesse dans quelques livres. Tournez à gauche, ici. Attention à ce camion ! »

C'est donc ainsi que se produit la vie : une soudaine montée en ballon. Jules fit une embardée autour du camion de blanchisserie dans un rêve, sans même voir la figure acerbe de l'autre chauffeur. Il était galvanisé, et rien ne pouvait l'arrêter. L'émoi qu'il ressentait dans la poitrine, c'était son cœur qui se dilatait ou peut-être ses poumons étourdis de trop d'oxygène. Jules à l'université !

« J'aimerais aller à l'université, oh oui, monsieur, j'aimerais cela ; je ferais n'importe quoi pour y arriver, s'exclama-t-il avec excitation.

— Tournez encore à gauche. Non, à droite. Vous pouvez avoir le feu rouge, en vous pressant... »

En ville, Bernard lui tendit un autre chèque, arraché en hâte de son chéquier et déchiré inégalement le long de la ligne perforée : « Tenez. Achetez-vous une belle voiture. Venez me retrouver ici à trois heures ».

Il claqua la portière et s'en fut en bondissant. Jules leva le chèque devant ses yeux. Dix mille dollars ? Il dut loucher pour empêcher les chiffres du chèque de disparaître dans un brouillard. Un chèque de *dix mille dollars* à l'ordre de Jules Wendall ?

Pendant un moment, il fut dans l'incapacité de bouger. Puis, sans savoir ce qu'il faisait, il démarra gauchement, tourna au petit bonheur et déboucha dans une rue à sens unique. Il était dans le mauvais sens. Un taxi faillit entrer en collision avec lui et klaxonna furieusement. Peu mortifié, mais seulement étourdi, il se mit en devoir de reculer. Le chauffeur ne cessait de klaxonner. Le bruit sonnait comme de la musique aux oreilles de Jules. Il amena en marche arrière sa longue voiture jusqu'au coin où il avait tourné, puis repartit. Quelques rues plus loin, il faillit rentrer dans un autobus qui démarrait. Par magie, il le contourna avec élégance sans heurter de voiture circulant en sens inverse, et le flot de la circulation s'ouvrit étrangement devant lui pour le

laisser passer ; il continua de rouler ainsi pendant dix à vingt minutes, incertain du temps qui passait, sans cesser de ruminer des pensées formulées en mots, mais aussi en musique, la musique du chèque posé sur le siège à côté de lui et libellé à l'ordre de Jules Wendall pour dix mille dollars.

Il toucherait le chèque et filerait. En Californie.

Ce fut une tentation, mais il ne pouvait y céder. Non, jamais. Il aimait Bernard et ne pouvait le voler. Et puis, il serait criminel de mettre une fin si abrupte à cette aventure. Il y avait aussi la fille, cette nièce de Bernard, dont le souvenir imprécis exerçait une tentation très forte dans son esprit. Il ne cessait dans sa vision de la voir passer, devant la voiture, là, dehors, au-delà de la surface noire et brillante du capot. Il s'efforçait de voir son visage, mais ne parvenait pas tout à fait à s'en souvenir – il ne retrouvait que le regard droit, sérieux, impertinent, et ses oreilles bourdonnaient de manière alarmante. Pensait-elle à lui ? Parlait-elle de lui ? Il ne suffisait pas que de tels prodiges soient jetés devant lui, encore fallait-il être à leur hauteur, se disait Jules avec sévérité. Quel désastre, quelle honte pour le restant de sa vie, s'il se révélait inférieur à ce qui lui arrivait !

Il continua de rouler un moment, encore un peu ahuri, se demandant s'il allait passer chez sa mère pour lui montrer le chèque – mais c'était une idée folle. Il avait envie d'arrêter les gens dans la rue pour le leur montrer. Mieux valait penser au côté plus sérieux de sa nouvelle vie : terminer le lycée. Ce serait difficile avec tant d'argent jeté sous ses pas. Il faudrait résister aux distractions, résister même à l'émoi causé par la nièce de Bernard, qu'il pourrait revoir un jour... Il lui faudrait terminer ses études le soir... Il pourrait en finir rapidement, et puis... Et puis, il irait étudier dans l'Est, à l'université quelque part dans l'Est, mais là sa pensée flanchait et le tintement dans ses oreilles se fit plus aigu. Tout ce qu'il connaissait de l'université était la Wayne State University, un assemblage de bâtiments modernes en verre et aluminium au milieu des gravats de Detroit, et tout ce qu'il connaissait de l'Est était la ligne doucement sinueuse, usée par l'océan Atlantique, qu'il dessinait sur la carte. Mais c'était un point décisif de sa vie, il le savait, le début même de sa vie. Il lui fallait être à la hauteur.

« Ça a bien l'air d'être le Premier Chapitre », dit-il.

Il parvint à garer la voiture – faisant monter, dans son ardeur, la roue arrière droite sur le rebord du trottoir et en redescendait avec un violent sursaut, fouillant deux fois ses poches avant de trouver la monnaie pour le compteur ; et le voilà parti dans la rue en direction de la National Bank of Detroit, avec l'espoir de tomber sur la même guichetière. À son entrée dans la banque, la hauteur du plafond lui donna de l'assurance : on aurait assez d'argent là-dedans pour lui. Mais si quelqu'un se précipitait sur lui pour lui demander : « Comment avez-vous obtenu un tel chèque, Jules ? On vous connaît, Jules ; entre tous, vous ! » Si l'agent de sécurité posté au coin venait sur lui, dégrafait son étui de revolver et sortait son arme ?

Il attendit dans la file. Celle du guichet voisin avançait plus vite, mais il

n'alla pas s'y placer, étant un garçon très bien, très vertueux. Il était un bon citoyen ; avec sa nouvelle coupe de cheveux soignée, il était en bonne voie ! Il attendit.

Il n'allait pas avoir la même guichetière que précédemment. Cette fois, c'était un homme d'un certain âge, un homme soupçonneux. Quand vint le tour de Jules, l'employé le dévisagea. Il examina le chèque, leva les yeux sur Jules et dit : « Vous êtes Jules Wendall ? » Jules sourit pour montrer que cette question ne le gênait nullement. Il sortit son portefeuille et tira son permis de conduire, laissant le portefeuille sur le comptoir de façon que l'homme pût voir à l'intérieur, s'il le voulait, d'autres billets, pliés, en liasse. Puis Jules se rappela l'autre chèque, celui de deux cents dollars. Il le chercha dans ses poches. Il le posa sur le comptoir de marbre, le lissant et se demandant s'il valait la peine d'être encaissé – deux cents dollars, ce n'était pas grand-chose, après tout. Le guichetier prit ce nouveau chèque. Il avait la bouche pincée et acerbe : « Vous ne l'avez pas endossé », dit-il.

Jules signa de son nom avec un stylo de la banque, et il fut surpris de constater que son écriture variait d'un chèque à l'autre. Il avait même commencé d'inscrire un second « n » dans son nom de famille, mais il s'aperçut juste à temps de ce qu'il faisait. Sur le chèque de dix mille dollars, « Jules » avait un air allègre et juvénile ; sur le second, signé sous l'œil de l'employé, « Jules » paraissait humble et d'un certain âge. Le guichetier examina les deux signatures. Il regarda le permis de conduire de Jules.

« Ce permis est périmé, dit-il.

— Comment ?

— Il est périmé. Le jour de votre anniversaire, en avril.

— Mais... je ne savais pas, j'avais oublié... je veux dire... » Il parvint à se ressaisir et dit : « Merci de me le rappeler. Je vais aller tout de suite au commissariat de police. »

L'employé se détourna avec les deux chèques. Jules l'observa, à la dérobée. Et si l'argent n'était pas disponible ? Si rien de tout cela n'était réel ? Il n'avait que dix-huit ans, et ce n'était pas suffisant pour que pareilles surprises lui tombent dessus, il fallait être à la hauteur. Il fallait répondre à l'attente de Bernard. Finir ses études secondaires. Aller à l'université. Terminer ses études en philosophie. Il fallait être à la hauteur d'un Jules souverain, d'un dictateur qui espérait davantage encore que Bernard. Il fallait être à la hauteur de la nièce de Bernard qui, à son âge, en savait sans doute déjà plus qu'il n'en pouvait apprendre, rien que par le fait de vivre dans une maison comme celle-là.

Le guichetier parlait à présent avec un autre homme. Ils se tenaient à l'écart près d'une grande porte de chambre forte, qui était fermée. Au-dessus de leurs têtes, Jules vit une caméra. Le filmait-on ? Et s'il y avait un vol dans cette banque au cours des quelques minutes suivantes et que Jules soit pris en photo d'une façon ou d'une autre pendant son déroulement ? Il se pourrait que Bernard lui-même fût un criminel, un faussaire. Ils seraient arrêtés tous les

deux. Et on supposerait que Jules avait été son complice durant des années de crimes, son garde du corps, son chauffeur, son fils... Mais le guichetier pourrait lui remettre les dix mille dollars, après tout. Et une foule de gens s'assembleraient autour de lui en silence, l'observant, tandis que l'argent serait compté entre ses mains tremblantes.

Puis il vint à l'esprit de Jules qu'aucune personne raisonnable n'irait demander dix mille dollars. Il aurait dû se faire ouvrir un compte à son nom. Comment procédait-on ?

Trop tard. Le guichetier téléphonait ; l'autre employé jetait du côté de Jules un regard méfiant, et la file aux guichets de part et d'autre de lui avançait, les gens étaient servis, de l'argent et des papiers étaient remis ou reçus, les gens se retournaient, sortaient de la banque et disparaissaient, les mécanismes étaient en mouvement et lui, Jules, était engagé dedans sans recours. L'homme était toujours au téléphone. Il regarda Jules. Un murmure s'éleva soudain dans la banque et atteignit clairement les oreilles de Jules. Tout le monde parlait en même temps. Le haut plafond de la banque lui renvoyait des échos qui accélérèrent son pouls.

Le guichetier revint avec l'autre homme et une femme imposante, à l'air sévère. Tous trois regardèrent Jules. Le guichetier posa les deux chèques en les lissant sur le comptoir et dit : « Il est question à l'autre bout du fil d'un chèque tiré sur ce compte il y a deux jours, M. Bernard Geffen, à la Bank of the Commonwealth, un chèque certifié par M. Geffen pour douze mille dollars. Nous aurons un appel à ce sujet dans une minute ou deux. Voulez-vous bien attendre ?

— Désiriez-vous la somme en espèces ? En espèces de différentes coupures ? demanda la femme.

— Je pense », dit Jules.

En file derrière lui, les gens se déplaçaient d'un pied sur l'autre, murmurant, énervés par sa nuque et par ses vêtements trop ajustés, n'appréciant pas le lustre terne au dos de son veston et ses chaussures usées. Des chaussures ! Il lui fallait acheter des chaussures ! Il avait le vertige à la pensée de tout ce qu'il devait acheter et faire. Il fallait s'arrêter à l'école secondaire pour se renseigner sur les cours du soir, s'inscrire, revoir en hâte tous ces vieux cours auxquels il avait prêté si peu d'attention autrefois, tous les cours auxquels il s'était fait recaler en s'en moquant comme un tocard. Jules Wendall, un tocard.

Il attendit. Enfin, une sonnerie se fit entendre. Le guichetier décrocha le récepteur et écouta. Jules s'efforça de ne pas prêter attention. La femme s'éloigna, ajustant ses lunettes. Le guichetier fit vivement un signe de tête. Il reposa le récepteur : « Vous désirez la somme en différentes coupures ou surtout en gros billets ?

— Oui. Je veux dire, oui, en gros billets. Il n'y aura pas assez de place... »

Le guichetier ouvrit un tiroir-caisse. Il se mit à compter les billets, portant les doigts de temps à autre à une grosse éponge rouge posée dans un récipient

de verre. Jules, à cette vue, éprouva soudain un grand vertige, comme s'il était sur le point de s'évanouir. Ainsi l'argent venait à lui ? Dix mille dollars en route ?

Il chancela légèrement en arrière et heurta une femme avec un sac à provisions. « Excusez-moi, je vous prie ». La femme marmonna quelque chose. Jules pressa sa main froide contre son front, reprenant son calme. L'employé comptait l'argent. L'autre homme croisa les bras et adressa un sourire à Jules. Des voix s'élevaient un peu partout dans la banque. Jules leva les yeux sur la caméra, pensant qu'on le filmait pendant qu'il acceptait l'argent du guichetier, peut-être cela était-il nécessaire comme preuve juridique. Il leva le regard vers le plafond doré de la banque, le confondant un moment avec l'église, se voyant en quelque sorte à l'église. Il n'était pas trop tard pour se tirer de cette affaire. Le moment magique ne s'était pas encore produit. Aussitôt qu'il aurait touché les billets, il serait contaminé, des flashes crépiteraient, tout le monde dans la banque s'aplatirait à terre pour le laisser seul debout, lui Jules, comme cible pour la police.

Il était trop tard pour s'en sortir. Il avait fait attendre tout le monde dans la file. Il était là, debout, en sueur, tandis que le guichetier comptait quinze ou vingt billets sur le comptoir, puis les ramassait et les recomptait. Il était manifeste que Jules était obligé de les prendre.

« Dix mille deux cents dollars... »

Il murmura un remerciement et se retourna tout à trac pour partir.

À son retour à la voiture de Bernard – il avait eu du mal à se rappeler où il l'avait garée – il vit que quelqu'un était rentré dans le pare-chocs arrière gauche ; ce n'était pas grand-chose, mais la peinture était éraillée et le métal légèrement cabossé. Il essaya de le redresser avec les mains. En vain. Peut-être Bernard ne le remarquerait-il pas. De toute façon, il devait la donner en reprise ; qu'importait donc ? Il repartit. Il était encore un peu aveuglé. Sa vision était assaillie de particules lumineuses et de poussières, de sorte qu'il devait continuellement cligner des paupières pour s'en débarrasser. Il roula dans la circulation du centre, silencieusement. Et maintenant, un salon d'exposition de voitures, un agent Cadillac. Il mit quelque temps à en trouver un. Il roula sur plusieurs kilomètres. Il se demandait s'il n'était pas en train de devenir aveugle.

Ayant repéré une agence Cadillac, il entra. Dans son portefeuille, dans sa poche arrière, il avait plus de dix mille dollars ; il était devenu immortel.

« Je voudrais acheter une nouvelle voiture, dit-il poliment. Je voudrais donner ma vieille en reprise. »

Il lui vint à l'esprit qu'il aurait obtenu une meilleure reprise chez un représentant de Ford, mais il n'en était pas responsable ; la faute en revenait à Bernard. Le vendeur lui parlait. Tout en expliquant certaines choses – il s'exprimait impeccablement – il ne cessait d'observer Jules avec une certaine curiosité. Jules le remarqua, mais sans le laisser voir. On lui parlait d'une voiture qui se trouvait devant lui. La voiture elle-même échappait à sa pleine

attention. Elle était trop grande, reposant lourdement sur ses pneus à joues blanches au centre du parquet luisant, immobile, elle-même luisante et trop vaste, de sorte que Jules était tenté de fermer les yeux. Il était devenu une fourmi, une puce, rampant à la surface d'une énorme pièce de métal courbe.

Le vendeur ouvrit cérémonieusement une des portières. Jules fut invité à regarder à l'intérieur. Il ferma les yeux un instant. Il pensait aux nuits dans la campagne, à l'époque de son enfance, quand sa mère lui donnait de la bière pour l'enivrer légèrement et le préparer au sommeil ; il se sentait presque ainsi à ce moment. Il n'avait pas beaucoup dormi la nuit dernière. Il pensa qu'il ne dormirait peut-être plus jamais vraiment.

Le vendeur était très élégant, et il avait une excellente diction ; mais Jules avait un sentiment bizarre, que cet homme allait l'empoigner pour lui faire quelque chose – lui enfourner peut-être dans la bouche la brochure qu'il tenait à la main, et le traîner dans la Cadillac. On l'avait déjà traîné quelque part dans le passé. Trois garçons l'avaient traîné... Mais il était absurde de penser au vendeur de Cadillac en ces termes – Jules savait qu'il devait se réveiller. Le problème était que le vendeur n'avait pas la même réalité que la voiture et qu'il n'était aucunement plus facile à regarder. Jules avait soif de quelque chose de net à regarder, sans broncher. Comment avait-il obtenu cet emploi ? Jules aurait aimé demander s'il y en avait d'autres, ouverts à un gamin comme lui. Mieux vaudrait peut-être se cacher ici, rester en dehors de la vie que le destin semblait avoir arrangée pour lui. Y avait-il un avancement rapide, ici ?

Il se trouva assis dans un petit bureau, tandis que le vendeur se rendait quelque part sur des pieds silencieux, silencieux comme des pneus aux joues blanches. Jules arborait un sourire figé. Peut-être préparait-on la voiture pour lui ? Peut-être s'attendait-on qu'il s'en allât dedans sous leur regard attentif ? Le vendeur revint avec un autre homme, un homme sage, doux, à cheveux gris, qui paraissait sympathique. Il commença par poser des questions à Jules.

« Je travaille pour une entreprise de transport, dit Jules, c'est-à-dire que j'y travaillais, mais je viens de la quitter. À présent, je travaille pour un particulier. Il m'a donné pour instructions d'acheter cette voiture. »

Ils lui demandèrent ses papiers d'identité. Jules sortit son portefeuille et fut saisi par son poids. Il leur montra son permis de conduire froissé.

« Il est périmé depuis le mois dernier, dit l'homme le plus âgé.

— Mais ne vaut-il rien ? Je suis toujours la même personne, s'insurgea Jules, sautant presque de sa chaise.

— Bien sûr, ne vous inquiétez pas. »

Ils lui sourirent et se sourirent mutuellement. Ils lui posèrent des questions sur son employeur : quelle adresse ?

« Je ne sais pas exactement », répondit Jules.

Et la carte grise de l'autre voiture ?

« Elle est peut-être dans la boîte à gants, je ne sais pas. Et il faut que je vous dise, je pense, qu'il y a eu un incendie dans cette voiture, un petit incendie. Il a un peu endommagé le siège arrière, mais rien de grave », dit-il.

Ils observèrent son sourire figé. Quelle était son adresse ?

« Ce n'est qu'une chambre. J'ai l'intention de déménager. Je crois que c'est dans la rue Bagley, mais je ne connais pas le numéro – je veux dire, cela n'a pas d'importance, je peux la trouver moi-même sans difficulté. Je connais le voisinage ».

Il y eut un silence. Il regarda la porte du bureau et se demanda s'il n'allait pas la gagner d'un bond. Il n'avait pas volé les dix mille dollars, mais tout de même il pourrait y avoir eu un vol de ce montant le même jour, et on pourrait l'arrêter pour cela. Il leur fallait attraper quelqu'un...

« À la réflexion, dit Jules, je ferais mieux de prendre la voiture plus tard. »

Il se leva. Il alla à la porte du bureau. L'homme d'un certain âge fit trois pas rapides vers lui, alarmé, et Jules leva instinctivement le coude pour se protéger : « Je reviendrai plus tard ! dit-il d'une voix aiguë.

— Mais votre permis, et votre portefeuille, là, sur le bureau...

— Ah oui. »

Jules retourna les chercher. Il eut quelque difficulté à fourrer le portefeuille dans sa poche de derrière.

« Vous... vous disiez que vous reviendriez peut-être plus tard ? Plus tard dans la journée ? » demanda l'un des deux hommes.

« Plus tard dans la journée, oui, dit Jules rageusement. Il est temps que j'aie quelque part. J'ai quelqu'un à voir. L'éclairage, ici, cet éclairage fluorescent me fait mal aux yeux. »

Il sortit. Il parvint à ne pas se cogner dans les voitures en exposition. Au-dessus des deux hommes qui l'observaient, debout, se dressait l'écusson impérial de la Cadillac, des armoiries suspendues à bonne hauteur sur le mur. Jules gagna la porte de devant en marchant avec précaution. Il sortit avec précaution sur le trottoir. Se retournant, il vit les deux hommes qui l'observaient derrière la devanture.

Quand Jules vint prendre Bernard, celui-ci portait toujours le même imperméable. Il était toujours aussi pressé. Il bondit dans la voiture et tint un discours à Jules, parlant déjà de quelque chose d'urgent, quelque chose en rapport avec des minéraux précieux au Congo. Jules n'entendait qu'un mot sur trois ou quatre. Très fatigué, il conduisait les yeux presque clos. Bernard paraissait avoir oublié la voiture et les dix mille dollars. Il était agité et houspilleur, martelant le dos du siège de Jules pour souligner ce qu'il disait : « Ils ne vont pas m'évincer avant que j'aie commencé. J'ai cinquante ans, et si je ne commence pas maintenant, quand le ferais-je ?

— Je ne sais pas », dit Jules.

Il pensait à Faye, à aimer Faye. C'était de son corps mystérieux et froid que tout était venu. Une voiture, un homme, un portefeuille gonflé de billets. Elle-même était en dehors de tout cela, indifférente. Il pensait aux heures passées dans ses bras, au contact de ses longues jambes minces le long des siennes, et il avait envie de pleurer amèrement sur tout ce qui était perdu pour lui dans cette ville de cauchemar. Faye lui avait dit un soir qu'il faisait le

pitre : « Tu passes ton temps à fanfaronner et à blaguer, mais en fait, tu es toujours sérieux. » Il en avait été frappé. C'était la vérité. À présent, il aurait voulu se tourner vers Bernard et lui dire : « Vous êtes toujours sérieux, mais c'est une blague, une blague ! Vous blaguez toujours ! »

S'il voulait dépenser ces dix mille dollars, il lui faudrait le faire au compte-gouttes, en écoulant des billets de cinq dollars. Autrement, il serait pris.

Bernard parlait avec colère d'une certaine affaire.

Jules l'amena à un endroit qui semblait être un club privé, où Bernard descendit. Un nègre à la face desséchée se précipita pour l'aider, le reconnaissant manifestement. Ainsi, Bernard existait bien.

Jules attendit. C'était une claire journée de juin, et, haut dans le ciel, un avion exécutait de mystérieuses manœuvres. De longues traînées blanches et floues s'attardaient derrière l'appareil. Jules se demanda quelle impression on pouvait avoir là-haut, libre et flottant, à naviguer au-dessus de la terre en imprimant des marques dans le ciel.

Bernard revint d'un pas pressé, un paquet à la main. Il avait le visage congestionné, marbré de rouge. Il dit : « Retournez du côté est. En vitesse. »

À l'arrêt suivant, Jules dut attendre un bon moment. Il était garé près d'un restaurant connu et il s'intéressa, d'une certaine façon, à observer les gens qui sortaient de leur repas prolongé, ces gens qui n'avaient rien d'autre à faire en cette douce journée de juin que boire, manger et parler. De quoi ces gens parlaient-ils ? Sûrement, ce n'était pas d'argent durant toutes ces heures.

Pendant toute cette journée où il conduisit Bernard en différents endroits, Jules voulut expliquer pourquoi il n'avait pas acheté la voiture, mais il n'en eut pas le courage. De toute façon, Bernard semblait avoir oublié la question. Il parlait de plus en plus de Saint Louis, à présent ; ils iraient là-bas le lendemain.

« Y a-t-il quelqu'un – vos parents, peut-être – à qui vous deviez dire au revoir ? Des proches ? demanda Bernard.

— Ma mère », dit lentement Jules, frappé de quelque chose de curieux dans cette question, mais trop fatigué pour imaginer quoi. « Je ferais mieux de la voir.

— Ah, votre mère ! Vous avez une mère ? Elle est à votre charge ?

— Je lui donne un peu d'argent, mais elle est surtout à l'Assistance sociale.

— A-t-elle de l'argent pour son épicerie ? demanda Bernard, avec intérêt.

— Oui, je crois.

— Mais elle est à l'Assistance ?

— Depuis avril.

— Je n'approuve pas l'Assistance, franchement, dit Bernard. L'Assistance ne la pousse-t-elle pas à la paresse ?

— Peut-être bien.

— Mais avez-vous besoin d'argent pour elle ? Laissez-moi vous faire un

chèque, mon garçon.

— Non, vraiment. Je n'en ai pas besoin.

— Sornettes ! Je vais vous faire un chèque et vous pourrez l'apporter en courant, naturellement ; mais vous devriez lui dire de quitter l'Assistance si elle le peut. Vous pourriez l'amener vivre avec vous, et je serais content de subvenir à vos besoins à tous deux.

— Je pourrais peut-être aller à l'université ici, à Wayne State, au lieu de l'Est », dit Jules.

Bernard arracha le chèque et le lui passa. Il était rédigé au nom de John Wendall, pour vingt-cinq dollars.

« Je n'ai vraiment pas besoin de cela, protesta Jules, gêné.

— Ne dites pas de bêtises, prenez-le. Cela m'est égal. Je suis content de vous le donner. »

Ils dînèrent vers cinq heures dans un restaurant Howard Johnson. Bernard avait pris avec lui son paquet. Jules commanda le même dîner que Bernard : un hamburger avec des frites. Bernard était d'humeur maussade. Il mangeait, les épaules courbées en avant, à la déception de Jules ; il mangeait comme un conducteur de camion assis à un comptoir. Jules pensa à l'aventure qu'il avait devant lui, tout en mâchant son hamburger. Il s'efforça de ressusciter dans sa poitrine cette sensation d'envol ; comment était-ce donc ? De l'autre côté de l'allée, il voyait une serveuse en train d'éponger quelque chose qui avait été renversé par terre. Il lui sembla que ce spectacle pouvait l'entraîner à jamais vers le bas s'il ne faisait pas attention, s'il ne détournait pas le regard...

« J'oubliais ! Ceci est pour vous ! dit Bernard, faisant claquer ses doigts. (Il mit le paquet sur la table.) C'est une partie essentielle de notre équipement – j'espère que vous n'en serez pas effrayé. »

Jules le regarda défaire le paquet. C'était un pistolet. Jules, affolé, tendit le bras et rabattit le papier sur l'arme. « Mon Dieu ! Seigneur Jésus ! murmura-t-il.

— Évidemment, je n'aurais pas dû l'ouvrir ici. Bien sûr, dit Bernard avec sagesse. Je vous le donnerai dehors.

— Non, pas à moi, non merci, dit Jules. Je ne vais pas porter un pistolet !

— Mais pourquoi donc ?

— Je ne veux pas être fourré en prison, je ne veux pas me faire casser la figure si je suis trouvé en sa possession !

— On le mettra dans la boîte à gants, alors.

— Mais c'est la même chose !

— N'en parlons plus pour le moment.

— Mais... »

Le lendemain matin, il alla voir sa mère. Elle lui fit du café et ils bavardèrent. Ce fut sur le sujet habituel : l'appétit de Maureen. *Elle mange tout ce que je lui fais, c'est donc qu'elle va bien...* Et puis, il dut entrer pour

voir Maureen elle-même, couchée dans son lit, éternellement couchée, se bourrant de gâteaux, de galettes ou de toute douceur que pouvait lui donner Loretta, de sorte que sa figure était pleine de boutons et que son corps était devenu répugnant. Maureen allait le rendre fou lui aussi s'il ne mettait de la distance entre eux. Saint Louis n'était pas assez loin.

Il passa prendre Bernard à midi. Bernard existait réellement ; il se distingua d'une petite foule, se matérialisant parmi elle. Il portait le même manteau. Jules se pencha en arrière pour lui ouvrir la portière ; il eut alors l'impression qu'ils étaient ensemble depuis toute une vie et qu'ils pouvaient être condamnés à vivre ensemble durant toute une autre vie, une vie éternelle, comme des conspirateurs qui finissent ensemble en enfer, triste plaisanterie que d'être ensemble pour l'éternité...

Bernard ordonna : « À l'aéroport !

— Lequel ?

— Le Metropolitan. En vitesse. »

C'était une longue course. Jules faillit s'assoupir. Pour se tenir éveillé, il essaya d'expliquer l'affaire de la Cadillac, mais Bernard lisait un journal et ne semblait pas entendre. Arrivés à l'aéroport, Bernard dit à Jules de continuer à tourner pendant qu'il allait au comptoir d'une des compagnies vérifier quelque chose. Jules se demanda pourquoi il n'avait pas tout simplement téléphoné.

Bernard revint en courant. Il poussa un joyeux soupir : « Tout marche ! Nos plans pour Saint Louis ! » Il donna au dos du siège un coup du plat de la main, comme pour souligner quelque chose à quoi il ne croyait pas véritablement.

Jules revint vers Detroit.

Et puis...

Bien qu'il dût avoir tout le temps d'y repenser, il ne put jamais vraiment croire à l'événement qui suivit. Couché dans un lit d'hôpital quelques années plus tard, sans rien d'autre à faire qu'à reprendre des forces, il eut tout loisir de penser et de repenser à cet après-midi ; mais jamais il ne put réellement y croire. Bernard lui dit d'aller à une certaine adresse, Livernois Avenue, qui se révéla être une boutique de brocante d'aspect poussiéreux. Puis à une autre adresse près du Grand Boulevard. Jules put se garer dans la rue devant la maison, car c'était un quartier résidentiel. « J'ai une affaire à régler ici », dit Bernard. Jules tendit le bras pour attraper le journal posé sur le siège arrière, et se mit à le lire en commençant par la page des bandes dessinées.

Le temps passa.

Au bout d'un moment, il leva les yeux, mal à l'aise. La rue était assez fréquentée. Des gens allaient et venaient. Pas de Bernard. La maison dans laquelle il était entré était en brique, vieille et décrépie. Une marquise au-dessus du porche d'entrée était pourrie. Jules laissa s'écouler un certain temps, une heure peut-être, avant de se décider à sortir de la voiture. Il observa la maison, et un sentiment angoissant l'envahit : allait-il en rester là ?

Il sonna plusieurs fois. Pas de réponse. La porte était ouverte. Un vestibule. Un escalier. Le plâtre était écaillé. Des cintres gisaient sur le sol. La maison était vide, mais encombrée de caisses, de vieux vêtements et de fatras de toute sorte, les vestiges d'une maisonnée. Cela sentait. Jules fureta au rez-de-chaussée, bien qu'il sentît instinctivement que ce qu'il cherchait n'était pas en bas.

Il monta. « Monsieur Geffen ? » cria-t-il. En haut de l'escalier se trouvait un rat mort, très raide. Sa queue était longue et caoutchouteuse, mais immobile. Jules enjamba le cadavre et regarda dans la première pièce, où était dressée une table de jeu. On avait approché deux chaises, l'une à côté de l'autre. Un rideau rose était froissé à terre. Un album de *Captain Marvel* était posé près d'une des chaises. Jules sentait une odeur terriblement froide circuler à l'intérieur de lui-même, qui n'avait rien à voir avec ce taudis ni avec le rat mort du palier.

Il passa à la pièce suivante, se pencha à la porte, et là il vit Bernard. Bernard était étendu sur le dos, près d'un placard ouvert. Il avait la gorge tranchée. Jules se pencha davantage dans la pièce, comme sous la poussée de quelqu'un, mais ses pieds ne voulaient pas avancer. Bernard, cet homme grisonnant d'une cinquantaine d'années, était étendu sur le dos à même le parquet, la gorge fraîchement tranchée, et le couteau de boucher avait été placé dans sa main, aux doigts non serrés. « Seigneur ! » s'écria Jules à haute voix.

Il commençait à présent à se réveiller, quoique assez lentement, et ses yeux dansaient sur le spectacle de ce sang rutilant qui bariolait le sol et maculait l'imperméable de Bernard, et dont le rouge était si vif qu'il donnait à l'homme un air de jeunesse et d'énergie. Il y avait du sang partout, barbouillant les joues et jusqu'au front même. Il avait les yeux ouverts, et sur l'un d'eux, du sang caillé dans les cils.

« Monsieur Geffen ? » dit Jules d'une voix faible.

Il s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au mort. Oui, on avait placé le couteau de boucher dans sa main, et il en était légèrement retombé. Bernard semblait n'avoir aucun rapport avec le couteau. Il avait un air surpris, quoique plein de dignité, et en dépit de tout le sang. Jules examina son visage, et vit que le sang dégoulinait d'un globe oculaire, celui de l'œil gauche. C'était étrange. Jules ferma ses propres yeux, y ressentant une douleur. Quand il les rouvrit après un moment, rien n'avait changé.

Il sortit son portefeuille et, en proie à une lente et froide panique, il en tira tout l'argent, une épaisse poignée de billets. Avec répugnance, mais dignité, il se pencha en avant et mit toute la somme dans la poche intérieure du manteau de Bernard, la bourrant de billets. Il se rappela les clés de la voiture ; il les plaça aussi dans la poche. L'odeur de terreur s'élevait vivement en lui. Il se redressa. Il sortit de la pièce. Dans la rue, il évita la Lincoln, qui avait attiré une petite foule de gosses noirs, et partit à pied pour sa chambre, à bien des kilomètres de là, s'en remettant au destin quant aux empreintes et à tout signe

de sa venue qu'il laissait derrière lui.

Le vendredi, il ne passa pas prendre le costume.

Septembre 1956. Jules conduisait un camion rempli de fleurs dans les rues sans fleurs de Detroit. Il était tellement accoutumé à conduire que le ronronnement du moteur se confondait avec sa pensée, avec son énergie. Dans un doux engourdissement fleuri, il pensait à la nièce de Bernard, encore qu'il n'eût aucun détail auquel se raccrocher.

Quand il avait l'occasion d'aller à Grosse Pointe, il passait près de chez elle, sans crainte d'être aperçu, se sentant invisible. Ses cheveux étaient coiffés à plat sous sa casquette de livreur. À Bernard, il ne pensait pas souvent parce que la vue de cet homme l'avait un peu traumatisé. Tant de sang dégoulinant d'un globe oculaire... Mais à la nièce de Bernard, il y pensait constamment.

Elle était à l'opposé de la vision de cet homme mort ; elle avait un certain rapport avec le chargement odorant de fleurs qu'il transportait dans les rues, avec leurs tiges, leurs feuilles et leurs têtes qui dodelinaient au rythme des exigences qu'il imposait à son camion, avec une vitesse constante mais sans aucun but. Il n'avait aucune pensée claire. Le souvenir de la fille se mêlait à celui du beau corps de Faye, froide et dédaigneuse – Faye avait maintenant disparu – et à celui de la quête de Bernard, un mystère pour Jules.

Il s'efforçait d'éviter de penser à quoi que ce soit. Mieux valait s'en tenir à lui-même, et conduire sans relâche. Il aimait être fatigué le soir, de façon à dormir sans aucune pensée, honnis celle de la nièce de Bernard ; mais ce n'était pas réellement une pensée. Il avait toutefois été dérouté que Bernard fût mort si vite et de façon si définitive. Il avait bondi hors de la voiture, et l'instant d'après, il gisait sur le dos et ç'avait été la fin. Jules n'avait pas été surpris que la police n'ait pas retrouvé sa trace, sachant comment ils brouillaient les empreintes et égaraient les preuves dans l'urgence de leur travail ; mais il était surpris de n'avoir jamais découvert ce qui s'était passé – il avait scruté les journaux durant des semaines, cherchant l'annonce de la mort de Bernard, mais il ne l'avait jamais vu mentionner. Un homme pouvait donc mourir et disparaître ? C'était comme le coup de fusil tiré par la fenêtre d'une amie de Loretta, au mois d'août. Une détonation avait retenti, une balle avait traversé la vitre avec fracas et s'était logée dans un mur, et rien d'autre – des cris stridents, de l'effroi, mais rien d'autre. Parfois, un coup de fusil est tiré, mais la plupart du temps non. Ça ne change rien.

Il était attiré vers Grosse Pointe, bien que ce ne fût pas sur son parcours ; il rattrapait le temps perdu en conduisant vite dans les rues ordinaires. Grosse Pointe était pour lui un paradis d'arbres à feuilles persistantes et de briques. Là, personne ne tirait par les fenêtres ; les portes n'étaient pas fermées à clé ;

les chefs de la mafia de Detroit, en quête d'une vie comme il faut, y achetaient des résidences et engageaient des nurses pour leurs chérubins ; tout le monde s'établissait, s'installait et respirait profondément l'air qui soufflait du lac. Jules souhaitait que son patron fit plus d'affaires dans les Pointes. Rien ne valait pour lui la livraison de fleurs pour une demeure de Grosse Pointe, lorsqu'il y portait un lourd vase de chrysanthèmes enveloppé d'or, aux fleurs légères, le tout coûteux, et qu'il pressait des boutons dorés pour entendre des carillons argentins sonner très loin à l'intérieur. Il faisait des rêves dans lesquels le corps de Faye se confondait avec la masse d'une maison, une de ces belles maisons fleuries, et celle-ci à son tour se confondait avec le corps, l'être de la nièce de Bernard, qui, innocente comme ne l'était pas Faye, avait le droit de vivre dans une telle maison. Faye n'habiterait jamais une maison comme celle-là. Et il rêvait, dans un sommeil léger, au mystérieux intérieur doré d'une de ces maisons, à ses pièces, ses couloirs et sa douceur, comme à l'odorante douceur du corps secret d'une femme, un mystère pour lui. Il n'avait encore que dix-huit ans.

Cet emploi était nul, il le savait. Mais il lui répugnait de l'abandonner et d'en trouver un autre. Il était enfermé dans une heureuse inertie, comme un amoureux transi ; il imaginait ses itinéraires autour de la ville et dans Grosse Pointe comme une ingénieuse toile d'araignée de croisements et d'entrelacs, menant inexorablement à cette fille. Elle ne l'aurait pas reconnu. Elle ne pouvait se souvenir de lui. Mais il était assis à sa place de chauffeur, prêt à la rencontrer, le visage adouci par ses projets amoureux, les yeux brillant d'intelligence sous la stupide casquette verte qu'il devait porter ou qu'il portait par indifférence.

« Je ne t'aime pas dans cet uniforme. Je n'aime pas les uniformes, disait Loretta, ivre, pensant peut-être vaguement à celui de flic. Enlève au moins cette foutue casquette !

— Je ne me donne pas d'airs. Je suis heureux de conduire un camion de livraison de fleurs, rétorquait Jules avec une politesse exagérée.

— Retire cette foutue casquette dans la maison ! »

Alors Jules s'inclinait et arrachait la casquette d'un geste de gentilhomme qui irritait sa mère encore davantage. « Tu es cinglé ! » disait-elle.

L'automne était magnifique à Grosse Pointe, bien qu'il passât inaperçu à Detroit. Jules voyait les feuilles se métamorphoser ; il observait les fleurs d'automne disposées de façon symétrique autour des allées ; il remarqua les adolescentes, qui venaient de reprendre le chemin des écolières, en jupe écossaise ou bermuda foncé, portant parfois des bas jusqu'aux genoux sur leurs longues et solides jambes. Le désir qu'il éprouvait pour cette fille se répandait généreusement sur toutes ; amoureux de la nièce de Bernard, il l'était de toutes les nièces et filles de Grosse Pointe, ces filles à la peau claire et aux cheveux propres et lustrés.

À quatorze ans, il avait été plus mûr qu'il ne l'était à dix-huit. À dix-huit ans, amoureux et vulnérable, il avait du mal à trouver l'énergie de penser à un

nouvel emploi, à l'argent, à sa sœur. La nièce de Bernard le libérait justement du poids des questions financières, car aucune somme ne pourrait jamais lui permettre de l'acquérir. C'était sans espoir. Quelque temps auparavant, cent dollars auraient suffi pour Faye mais même son prix à elle était plus élevé à présent, et, de toute façon, elle avait disparu – et pourquoi avait-il besoin d'un nouvel emploi ? Ne vivait-il pas dans le présent ? Qu'importait le reste ? Et, vivant dans le présent, comment supporter la contrainte de penser à Maureen ?

Il lui apportait de temps à autre des fleurs, mais elle traînait dans la maison dans une chemise de nuit sale, sans rien voir. Il évitait l'appartement pour éviter sa sœur, Loretta et les cris aigus de ce moutard, le gosse de Furlong. S'il pouvait oublier cette fille et redevenir l'ancien Jules, malin, à l'affût des bons coups, il mettrait la main sur de l'argent, il amènerait Maureen chez un vrai médecin, et il pourrait s'affranchir. Mais il avait peur de voler et de se faire prendre, surtout à présent. Tout pouvait enfin se réaliser d'un jour à l'autre ; il ne pouvait mettre en danger sa liberté. Il cessa de penser à Maureen pour penser à la nièce de Bernard. Elle était avec lui en permanence. Il se demanda s'il perdait la tête, à s'abandonner ainsi au souvenir d'une fille qu'il n'avait vue qu'une demi-minute, alors qu'il y en avait d'autres qui venaient dans ses bras avec l'enthousiasme des chansons d'amour populaires et qui s'y trouvaient bien, et il avait dans l'idée que jamais, jamais celle-là ne se trouverait bien dans ses bras.

Mais il se préparait pour elle avec d'autres filles : il répétait le rôle de Jules Wendall, son amant. Il s'autocritiquait. Il s'admirait. N'était-il pas Jules Wendall, qui avait pris des coups et mordu la poussière mais s'était toujours relevé ? N'avait-il pas échappé au danger toute sa vie ? Sa chance ne l'avait-elle pas toujours fait rebondir au sommet comme une balle de caoutchouc faite d'une seule pièce, heureuse, invulnérable, caoutchouteuse, indestructible ?

Non, il ne voulait pas penser à Maureen, son autre lui-même, en plus sombre, sa sœur, traînant, jamais lavée, morne et silencieuse – il ne pouvait se permettre de penser à elle parce qu'il avait dix-huit ans, qu'il était amoureux et qu'il avait mieux à faire. Il se laissait hypnotiser par cet amour imaginaire, son esprit obnubilé par une fille aux longs cheveux bruns et au regard droit, inquisiteur, que la mort violente de son oncle avait liée à lui, mais qui lui était totalement inconnue, et que rien n'avait souillé, pas même les autres femmes de sa vie, dont les bras menaçaient toujours de l'entraîner vers le bas. Mais il était encore libre. L'avenir s'offrait à lui. Parfois, cependant, derrière le parfum mousseux des fleurs de son camion, il saisissait une bouffée de quelque chose de plus dur, de plus durable, la puanteur de l'échec que lui jetaient au visage les gaz d'échappement d'un autobus ou d'un transporteur de voitures, l'odeur aigre et nauséabonde de l'échec, de la nauséabonde et sombre farce d'un monde dans lequel il avait vécu toute sa vie et dont il ne pourrait jamais s'évader.

Un soir, sans le sou, il passa chez Loretta pour voir où en étaient les

choses, et là, il y avait un homme assis dans la cuisine.

« Seigneur, encore un bébé en route ! » pensa-t-il.

Loretta se dressa d'un bond : « Jules, devine qui est là ! Devine qui c'est ! »

L'homme, si fraîchement rasé que quelques gouttes de sang se voyaient encore sur son menton, se leva pour serrer la main de Jules.

Loretta s'écria : « Voici ton oncle Brock, Jules ! Ton oncle ! Mon frère ! Et Brock, je te présente mon fils Jules, mon grand garçon. Qu'en penses-tu ? N'est-ce pas qu'il est beau ? »

Ils se serrèrent énergiquement la main.

« C'est chic... chic de vous voir, balbutia Jules.

— C'est chic de te voir, toi. Qu'est-ce que c'est que cet uniforme ? demanda Brock.

— Jules livre des fleurs. Dans un camion.

— C'est bien ça.

— C'est un emploi très stable. Jules travaille dur. »

Brock sourit sans rien trouver à dire. Il était très mal à l'aise.

Jules se sentait petit devant Brock et la carrure de ses épaules ; il ne savait que penser. Que voulait ce type ? Que se passait-il ? Était-ce une bonne chose que cette apparition du frère de Loretta ?

« C'est tellement bizarre la façon dont Brock nous a retrouvés ! Mon Dieu ! » s'écria Loretta.

Jules grommela devant son excitation un peu éthylique, et il essaya d'imaginer ce qu'il y avait là-dedans – était-elle sérieuse ou jouait-elle la comédie ? Il semblait qu'elle fût sérieuse. Elle était tellement émue et contente ! Et d'ailleurs, se dit Jules, il devait être heureux que ce ne fût pas un autre Furlong venu s'installer et faire à Loretta un nouveau petit salopard. À ce moment le gosse tournicotait autour de la table, tout près de renverser une canette de bière. Jules le regardait faire sans s'émouvoir.

« Asseyez-vous, tous les deux ! Sers-toi de la bière, Jules. Mon Dieu, quelle surprise ! Brock a frappé à la porte il y a une heure ; il a tout simplement monté l'escalier comme si de rien n'était ! Je l'ai immédiatement reconnu, bien que nous ne nous soyons pas vus depuis... combien cela fait-il ?... dix-neuf ans. Dix-neuf ans, Seigneur Jésus ! C'est-il pas la chose la plus incroyable, comment va la vie ? »

Loretta rit. Elle tira Jules et l'obligea à s'asseoir. Brock prit place gauchement.

Jules l'observa avec un sourire circonspect ; il ne lui inspirait pas confiance. Ce frère était un mystère. Loretta avait laissé entendre de temps à autre qu'elle avait un frère qui avait du fuir la ville, sans qu'on sache de quelle ville il s'agissait, après avoir fait quelque chose, et qu'elle ne l'avait jamais revu depuis. Elle racontait tout cela avec une excitation enjouée et espiègle. Brock avait dû tuer quelqu'un. Il avait l'air d'un homme capable de tuer, d'un homme qui pourrait remonter son pantalon, s'emparer d'un pistolet, tirer par

la fenêtre de quelqu'un, une fenêtre quelconque, et puis s'en aller en flânant dans une ruelle. Brock n'avait pas l'air sot ; il avait plutôt l'air lourd, avec une figure grenue, dure, revêche, et des yeux – Jules s'en rendit compte – très semblables aux siens. Il eut l'impression de contempler ses propres yeux au milieu de ce visage d'homme large. Il grimaça bêtement un sourire.

Le gosse de Furlong, Randolph, renversa la canette, et la bière éclaboussa le devant de sa chemise.

« Fais donc attention, bon sang ! Il est tout le temps à faire tomber quelque chose, à faire des saletés ! » s'écria Loretta.

Elle empoigna Randolph et lui allongea une taloche.

Brock n'y prêta aucune attention. Ses grands bras reposaient sur la table, et il s'efforçait de sourire à Jules, comme s'il devinait que son opinion avait de l'importance. Jules, troublé par l'agitation qu'avait provoquée Randolph et par cet oncle inattendu, avait le regard fixe et vide, et il se demandait ce qu'il devait faire. Il s'efforça de penser à la nièce de Bernard – elle était une sorte d'oasis pour son esprit. Il voulait penser à elle. Qu'y avait-il donc chez les filles, chez les femmes, pour que l'on se laisse aller aux pensées comme on se laisse aller dans leurs bras, abandonnant tout, suffoquant, plongeant dans une mort douce et ardente ? Il s'imaginait soldat en quelque terre aussi lointaine que la lune, la Corée peut-être, s'étant extrait de la boue d'une guerre d'hommes pour tomber dans les bras d'une femme et caresser sa chevelure et son long dos lisse des mêmes doigts qui avaient tant travaillé à tuer, et qui étaient si bien faits pour cela : tuer et caresser... Ses doigts tambourinaient sur la table. Encore une nuit à passer, et le lendemain peut-être rencontrerait-il la nièce de Bernard. Il prenait les nuits une par une.

« ... Alors Papa est mort là-bas ? C'est bien triste. Quand est-ce arrivé ? s'informait Brock.

— Il y a longtemps, il n'a jamais rien su – il ne me reconnaissait pas quand j'allais le voir.

— Et Howard Wendall ? Tu l'as épousé, donc ? Celui qui était flic ?

— Oui, Howard Wendall », dit Loretta. Jules observait sa mère, fasciné. Elle prononçait le nom avec soin, les sourcils froncés, comme si elle craignait de se tromper, maniérée dans sa robe rose, situant son mari et le père de trois de ses enfants comme si elle choisissait effrontément quelqu'un dans une rangée d'agents de police. « Howard Wendall. Il a été flic pendant quelque temps, tu le sais bien.

— Alors il s'est fait tuer, hein ?

— Il a été tué au travail, articula lentement Loretta.

— Il ne s'est pas fait descendre ?

— Il avait un autre travail à ce moment-là. Dans une usine. »

Jules écoutait. Il se sentait malheureux, et pourtant il était fasciné par ce couple, ce frère et cette sœur unis par d'obscurs souvenirs, au-dessus desquels ils se heurtaient la tête, assis comme des gens ordinaires à une table de cuisine ordinaire.

« Il est temps que je parte, dit-il.

— Allons, Jules, reste donc. Tu ne veux pas dîner, ce soir ? Je vais nous faire à tous un bon petit dîner.

— Non, merci.

— Tu ne veux pas parler avec ton oncle ? Tu viens d'arriver et tu repars tout de suite. Qu'y a-t-il donc de si important ?

— Rien.

— Tu n'as pas d'ennuis, en ce moment, dis ?

— Bon Dieu, non.

— Tu ne tombes jamais sur Betty ?

— Non. »

Betty passait la plupart du temps dehors, à présent. Ils entendaient raconter des choses à son sujet, des choses exagérées peut-être, mais ils la voyaient rarement ; elle habitait chez des amis dans un bâtiment de la 2^e Avenue, en dessous de Wayne State University.

« Eh bien, demanda Jules, comment va Maureen ? Dois-je aller lui dire bonjour ?

— Elle dort, mais tu peux passer une tête. Vas-y. »

Il passa effectivement une tête, mais il y faisait sombre. Il adressa cependant un bonjour, à elle ou aux ténèbres, et s'en fut.

Le lendemain, quittant Kercheval Avenue pour entrer dans le quartier commerçant de Grosse Pointe, Jules vit la fille sur le trottoir. Il sut aussitôt que c'était la nièce de Bernard. Elle était seule ; elle portait un pantalon blanc et un chandail rose. Il roula à ses côtés sans grande crainte, les yeux braqués sur elle pour s'assurer que c'était vraiment celle qu'il cherchait. Elle lui jeta un coup d'œil, un seul. Lui-même portait des lunettes de soleil et, il se le rappela, cette casquette verte. Il l'arracha et la jeta derrière lui... et il fut pris aussitôt d'une vague d'excitation. Il est des moments où l'air se dissout en particules éblouissantes, aveuglantes et merveilleuses, et où un froid d'acier vous prend soudainement aux poumons ; ainsi en alla-t-il de Jules. C'était une tempête semblable à celle qui balaie les sommets du globe, tuant toute chose, et, dans la vision de Jules, tout fut tué hormis cette fille, dont les cheveux virevoltaient sans effort sur le côté du visage.

Jules, tremblant, donna un grand coup de frein et sauta à terre. « Nadine, dit-il, j'ai quelque chose pour vous, des fleurs... »

Elle ouvrit de grands yeux. Mais elle avança vers lui avec une sorte de confiance hésitante, la confiance qu'on acquérait à Grosse Pointe et sur ses trottoirs propres, approchant de ce tremblant garçon de la ville, dont le visage perlait de sueur et dont les doigts impatients l'attendaient, manifestement.

« J'ai des fleurs pour vous. Une surprise pour vous, dit Jules.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Ce n'est pas Nadine ?

— Nadine, si, mais comment me connaissez-vous ? »

Jules haussa les épaules d'un air enjoué et désarmé : « Votre oncle. J'étais

son associé.

— Mon oncle Bernard ? Comment cela ?

— Je conduisais sa voiture. »

Elle le dévisagea. Elle était parfaitement en sécurité sur le trottoir, en plein air.

Jules l'informa avec un sourire : « Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Quelqu'un l'a tué ?

— Vous ne savez pas qu'il est mort ?

— On a dit qu'il était mort d'une crise cardiaque – n'est-ce pas vrai ?

Qu'est-il arrivé ? »

Ils s'observaient mutuellement. La fille, déconcertée par le sourire de Jules, commença à ressentir de la crainte ; il voyait ses lèvres s'écarter lentement. La vision qu'il avait d'elle était largement déformée par cette tempête de désir qui l'assaillait de toute part, et le poussait vers elle. Le sujet de leur conversation n'avait aucun sens, d'ailleurs il n'y avait même pas de conversation. Il savait à peine ce qu'il disait. Il aurait voulu la saisir dans une étreinte, les yeux vitreux ; peut-être ne résisterait-elle pas. Mais au lieu de cela, il dit, dans un sourire idiot : « Des tas de gens meurent et de façon étrange, à Detroit. Là c'est particulièrement le cas. Je ne l'ai pas tué, et je ne sais pas qui l'a fait. Mais je préférerais qu'il ne l'ait pas été.

— Il n'était pas très chic. Il est parti alors que ma tante mourait d'un cancer. »

La fille eut un petit rire nerveux, sans prêter attention à ses propres paroles. Jules sourit. Comme il l'aimait ! Il s'approcha d'elle dans les taches de soleil et dit, comme s'il récitait les paroles d'un air entraînant, n'importe quoi susceptible de retenir son attention : « La dernière fois que j'ai vu votre oncle, il gisait sur le dos dans une mare de sang... son propre sang... il avait dans la main un grand couteau de boucher... ce n'est pas moi qui l'y avais mis, et j'ai été très chagriné de le voir. Il m'avait dit que vous étiez sa nièce préférée.

— Sa préférée ! Je suis sa seule nièce, rétorqua-t-elle, baissant les yeux.

— Il vous aimait beaucoup, en tout cas ; il m'a dit que vous vous appeliez Nadine, et nous nous sommes déjà vus, Nadine, bien que vous ne vous en souveniez pas. Je l'ai conduit chez vous, un jour – vous ne vous rappelez pas ?

— Non.

— Je conduisais sa voiture, vous portiez un short, vous aviez un sac, et vous m'avez regardé dans les yeux, comme si vous mettiez sur moi un signe, une marque. Et le lendemain votre oncle est mort. J'en ai eu beaucoup de regret. »

Elle hocha la tête, comme légèrement confuse. Elle ne pouvait effacer de son visage un petit sourire hypnotique : « Oh, lui, il était si bizarre. Je ne suis pas étonnée. Il passait son temps à demander de l'argent à mon père. Il voulait être un criminel, un gangster – il l'a voulu toute sa vie, mais il ne savait pas

comment faire. Il avait un tas de livres sur les criminels ; il admirait Willie Sutton. » Elle rit. Il y avait chez elle quelque chose d'abstrait et d'insouciant, comme si la présence de Jules était une menace qu'elle ne pouvait réellement comprendre, mais qu'elle pressentait. « Ainsi, c'est comme ça qu'il est mort ? C'est une façon de mourir si étrange ! Ce n'est pas comme de mourir à l'hôpital, où on s'occupe de vous.

— Enfin, je ne lui ai pas tranché la gorge, pas plus qu'à personne, je vous le promets.

— Je ne vous en ai pas accusé. »

Elle parlait avec une très légère nuance de coquetterie, une intonation presque machinale.

Jules chancelait maintenant d'excitation, et se demandait comment il pourrait entraîner cette fille en quelque endroit secret... L'arrière du camion ? Il sentait que s'il la pelotait un peu et frottait assez longtemps son visage contre le sien, elle lui abandonnerait tout, voyant combien il était doux et méritait d'être aimé ; point ne serait besoin de couteau pour la convaincre de quoi que ce fût... Mais il se domina. Il reprit tout son équilibre. Il dit : « Je voudrais vous voir un jour. Pourquoi pas maintenant ? Pourriez-vous venir avec moi tout de suite ?

— Vous voulez dire au cinéma ou quelque chose comme cela ?

— Oui, au cinéma. »

Elle commença par sourire. Puis elle fronça les sourcils. Après un moment d'hésitation, elle répondit : « Non, pas maintenant.

— Pourquoi pas ? Au bord du lac, je vous conduirai au lac. Pourquoi pas ?

— Je ne crois pas.

— Cinq minutes ?

— Il faut que je rentre », dit-elle.

Elle devenait soudain craintive. Elle s'écarta par une manœuvre lente, mais déterminée ; il pouvait mesurer des yeux l'endroit précis où cela la mènerait, à combien de centimètres de lui. Trop loin.

« Il faut que je rentre, répéta-t-elle.

— Je ne vous ferai pas de mal », répliqua-t-il, élevant les mains pour lui montrer qu'elles étaient bien vides et bien propres ; et, après réflexion, il ouvrit aussi sa veste pour montrer que rien n'était planté dans sa ceinture. Elle en rit. « Je pourrais vous reconduire chez vous. Après tout, je sais où vous habitez. Je ne vous ferai pas de mal ; jamais je ne vous ferai de mal. » C'était vrai. Il lui semblait qu'une vague de musique appuyait ces mots, déferlant follement dans sa tête. Son cœur défaillait. Entendait-il de la musique ? Il secoua la tête pour l'éclaircir, et dit à la fille qui l'observait maintenant avec des yeux fixes, froids, désespérés, le regard de quelqu'un sur le point de pousser des cris stridents : « Après tout, peut-être vaut-il mieux que vous rentriez. »

Elle manœuvra pour le contourner. Derrière elle, sortie du flou d'un arrière-plan en technicolor, apparut une femme en tailleur beige aux solides

jambes de randonneuse. Jules recula vers son camion. Il ne voulait pas que quelqu'un se mît à crier ou à appeler la police au secours. Pas de cela. Il s'en fut à reculons, se mordant la lèvre, grimaçant une sorte de sourire, auquel la fille répondit par un sourire du même genre, rapide et timide, qui dévoilait ses petites dents blanches.

« Seigneur, cette fille va me croquer le cœur ! » pensa Jules dans un bercement de musique, un pied reculant à tâtons vers la sécurité de son camion ; et il lui parut voir tout à fait clairement devant lui l'étendue de terribles heures desséchées qu'il lui faudrait vivre avant de revoir cette fille et de l'amener seule dans quelque coin secret de Grosse Pointe.

La femme les dépassa. Très soupçonneuse. Jules dit doucement : « Je vous revois demain – ici exactement ? Vers cette heure-ci ? » Elle ne donna aucun signe d'avoir entendu. « Rappelez-vous, je ne vous ferai aucun mal. Ne me fuyez pas, ou je serai obligé de venir vous chercher. Je ne veux pas d'ennuis. Je ne veux pas me faire descendre. Votre père a-t-il un pistolet ? Je vous aime, je vous verrai demain. Rappelez-vous, je n'ai pas tué votre oncle, ni personne, et je n'avais que les meilleurs sentiments à son égard. »

Le camion qu'il conduisait en partant avait la lourdeur d'un camion en fonte géant, un monstre semblable au grand four de fonte de Detroit, ce point de repère hideux, coulé par une folie prodigieuse, et éternel poids pour la terre même... Mais il conduisit fermement, avec la conscience d'être observé, le pied mué en fer, le front ruisselant de sueur, au milieu d'une froide tempête érotique de particules. Il était saisi de panique à la pensée de devoir vivre jusqu'au lendemain.

Comme toute vie, celle de Jules était longue et très fastidieuse, avec sur le plan physique de nombreux détails prodigieux qu'il aurait eu honte de rapporter s'il avait dû écrire sa propre histoire ; il se concentrerait donc sur son esprit. Il se voyait comme un pur esprit luttant pour se libérer du bourbier de la chair. Il se voyait à l'image de l'esprit luttant avec la terre charnelle, la force même de la gravité, la mort. Toute sa vie il se verrait ainsi, et ce n'est qu'en certaines périodes, mornes et incroyables, passées à se bagarrer dans le Southwest, par exemple, ou étendu sur un lit d'hôpital, à tenter de revenir à la vie – qu'il soupirerait en lui-même : *Ma vie est une histoire imaginée par un fou.*

L'effort que déploie l'esprit, tel est le sujet de l'histoire de Jules ; son effort pour atteindre la liberté, s'épanouir en beauté, des bribes de beauté peut-être, mais de la beauté tout de même, Jules l'adolescent américain dans toute sa splendeur – voilà certaines des luttes qu'il aurait trouvées dignes de rapporter. Tout Detroit est un mélodrame et la plupart des vies à Detroit sont vouées au mélodrame, mais le destin de Jules était de traverser sans cesse des crises de folie, épuisantes du point de vue physique, mais en quelque sorte logiques. De ses expériences d'enfant, il n'y a guère à dire, et de toute façon on trouve suffisamment de ces souvenirs dans d'autres livres. Des milliers d'heures passées autour de tables de cuisine – ces tables de cuisine qu'on retrouve toujours chez les pauvres ! – il n'y a pas grand-chose à raconter, et des voyous et des sous-escrocs, des petits voleurs, des filous, des souteneurs, des hommes sans revenus, sans travail, sans avenir, mais pleins aux as, qu'il connaissait, il n'y a pas grand-chose à dire non plus ; Jules ne les connaissait pas vraiment en réalité. Des heures qu'il a passées à rêver au lit, au travail, de sa manière de mettre ses chaussures – personne ne se soucie – bien que ces choses-là aient davantage modelé le cœur de Jules que son délire amoureux. Car l'amour, un délire et un état pathologique, fait de l'amoureux un aliéné ; son sang bouillonne de bactéries qui poussent la température à un degré mortel. Le vrai Jules, garçon malin sous de charmants dehors, était trempé et accablé par la sueur du Jules aliéné, un Jules amoureux.

Il revint le lendemain, prêt à l'emmener, mais elle n'était pas là. Il attendit. Puis, sans surprise ni déception, il suivit la rue, scrutant toutes les filles, dans l'attente de la voir. Il ne portait pas sa tenue de livreur, mais une chemise blanche ; il avait fourré une cravate dans sa poche, à tout hasard. Il s'était rasé avec soin. Ses cheveux longs étaient soigneusement peignés en arrière.

Comme sur un manège et sans hâte, il fit plusieurs fois le tour du pâté de maisons, la guettant.

Ne l'ayant pas vue dans cette foule de filles et de garçons sortis de l'école ou parmi les matrones, solides marcheuses de Grosse Pointe, il revint vers chez elle en se dirigeant d'instinct. Il y avait une douce lassitude dans sa conduite, comme s'il rentrait à la maison. Un bloc après l'autre, d'élégantes demeures de brique semblaient l'hypnotiser ; oui, il rentrait à la maison. Que la fille se barricade derrière une porte fermée à clé et précédée d'une grille de fer ; qu'elle coure en haut de l'escalier se cacher derrière une autre porte, et encore une autre ; qu'elle s'enfuit au grenier pour échapper à son sort – il briserait tout, il la trouverait et, des mains, du corps et de la voix, il la convaincrerait que tout allait bien, qu'elle ne pouvait s'échapper. Il avait pris un peu de l'irréductible optimisme de Bernard, avec ses yeux légèrement vitreux, constant, condamné peut-être, mais enthousiaste jusqu'à la fin. « Le pire qui puisse arriver, c'est la mort », se disait Jules.

Une voiture de la police de Grosse Pointe tourna au coin et, à la vue du camion de livraison, la patrouille jugea que tout allait bien : un camion chargé de fleurs, et dedans un conducteur anonyme. Jules aperçut un écureuil écrasé dans la rue. Il fit une embardée pour éviter l'animal. Il ne voulait pas attraper une maladie alors qu'il allait vers Nadine. Mais son visage arborait une sorte de sourire à l'égard de cet animal mort, l'acceptant, comme une étape obligée sur le trajet en direction de la demeure de Nadine – juste une chose de plus qu'il devait voir et dépasser avant d'arriver auprès d'elle. Il se demandait s'il pourrait être abattu d'un coup de feu. Les gens se tiraient-ils dessus, à Grosse Pointe ? Comment mourait-on ici – dans les hôpitaux, après avoir reçu des soins ? Il avait lu quelque part qu'il n'y avait eu aucun crime sérieux pendant toute une année, ce qui lui paraissait bizarre ; peut-être était-ce une erreur du journal ? Mais pourtant, quel monde merveilleux pour que Nadine y vécût.

Sa maison approchait. Comme dans un rêve, elle lui semblait avancer sans bruit vers lui. Ses yeux se fixèrent sur cette miraculeuse porte d'entrée, non seulement garnie d'une grille de fer, mais encore chastement couverte d'un panneau de verre, et derrière tout cela une porte de bois d'aspect médiéval, destinée à interdire l'accès à tout étranger. Il rangea le camion dans l'allée circulaire. Assez alerte pour descendre une lourde plante en pot – elle était enveloppée d'un papier rouge gaufré avec un nœud blanc et destinée à un hôpital – il sauta à bas du camion et vit du coin de l'œil la voiture de police passer tranquillement, en promenade sans doute et jouissant de la vie. Pas d'ennuis !

Jules sonna. Il se rappela Bernard, condamné à mort, appuyant sur cette même sonnette. Une femme de chambre noire vint ouvrir.

« J'ai une livraison pour Mlle Nadine... Nadine... Je ne peux pas lire le nom de famille, dit Jules, regardant la carte.

— Greene ?

— Oui, Greene. Nadine Greene. Cette demoiselle est-elle là ?

— Je vais le lui apporter, fit la servante d'un air renfrogné.

— Mais c'est une livraison spéciale, il faut qu'elle signe en personne », protesta Jules.

Il respirait fort. La femme de chambre, le regardant en face, reconnut l'air famélique d'un garçon de la ville, que ne dissimulaient pas les fleurs qu'il portait ; elle hésita de façon à ce qu'il comprenne.

Elle dit finalement :

« Je vais voir si elle est là. Une minute. »

Jules se glissa dans un petit vestibule entre la porte de la rue et une porte intérieure, pas très lourde. Un autre vestibule l'attendait. Il franchit la seconde porte et la servante, se retournant pour lui jeter un coup d'œil, lui fit remarquer :

« Z'êtes censé apporter ça à la porte de service, vous l'savez pas ? »

Elle le regardait avec un dédain indifférent, comme si elle déchiffrait son stratagème et le trouvait minable. Jules se serait frappé le front s'il avait cru ce geste convaincant ; les livraisons se faisaient toujours à la porte de service, il le savait bien, il l'avait su durant toute sa vie servile ! Mais, venu pour Nadine, sans sa blouse de livreur, il l'avait oublié, et s'était directement présenté à la porte de devant, comme un soupirant.

« Excusez-moi, je suis nouveau. »

La femme disparut. Il regarda derrière elle, le long d'un couloir. Le parquet était merveilleusement ciré. Un lustre pendait à l'étage, un millier de petits morceaux de verre en forme de larmes. Il le regarda avec nervosité. Il s'attendait presque à ce que le vent se mît à jouer dedans et à attirer l'attention sur lui, Jules, l'intrus. Il s'attendait à ce qu'une porte s'ouvrît brusquement quelque part et qu'un homme en jaillît, revolver au poing.

Toutefois, être arrivé aussi loin à l'intérieur de la maison était un tour de force, plus loin qu'il n'aurait osé l'espérer, et il n'avait qu'à rester là, engagé et souriant, pour voir l'aventure s'offrir à lui. Audacieux et calculateur, Jules était en même temps partisan de la passivité ; il pensait aux événements s'offrant à lui, éclatant avec fracas autour de lui, le portant vers les sommets, comme l'emportait l'acte même d'amour, faisant de lui un Jules qu'il n'aurait jamais lui-même imaginé.

La voix de la fille vint de quelque part. Un son musical... un tintement de verre ?

« En bas. À la porte de devant », dit la servante avec l'intonation traînante de la ville.

Jules sentit les pas, sans les entendre. Il vit apparaître une silhouette de jeune fille au haut de l'escalier. L'escalier était recouvert à chaque marche et contremarche d'un épais tapis beige, élégant, distingué, riche, et Jules aurait voulu être le tapis sous les pieds de la jeune fille pour en sentir la délicate pression.

Elle descendit seulement quelques degrés. Elle hésita :

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Une livraison spéciale.

— De la part de qui ?

— Il est indiqué « De la part de ta tante », dit Jules, regardant la carte. L'inscription était : « À Tanya, affectueusement. Bessie. »

Il tendit la plante. Il n'avait aucune idée de ce que c'était ; des fleurs d'un blanc terreux oscillant au-dessus de feuilles cireuses vert sombre qui n'avaient pas l'air vraies. Une plante pour les morts. Le regard de Nadine traversa la pièce, incrédule. Jules ne l'avait pas encore vue très nettement, étant lui-même assez nerveux, mais il risqua un coup d'œil par-dessus le bouquet serré des fleurs.

Elle avait un visage pâle, funèbre.

« Ma tante est morte, dit-elle.

— D'une autre tante. De la tante de quelqu'un d'autre », se risqua Jules aussitôt.

Elle restait sur les marches, immobile. Sa crainte exalta Jules. Avec une telle crainte en elle, pourquoi ressentirait-il quelque chose ?

« Je sais qui vous êtes. Je me souviens de vous », dit-elle.

Jules proposa généreusement :

« Je vais poser la plante ici par terre. Vous pourrez la prendre quand je serai parti.

— Je croyais qu'il y avait une carte à signer.

— Vous pourrez l'envoyer par la poste.

— Vous êtes fou ! »

Elle était en blanc. La robe était d'un coton rude, d'aspect sportif, très joli. Jules se sentit saisi d'amour pour elle. Il déposa la plante et la poussa avec le pied de quelques centimètres vers elle :

« Vous voyez ? Il n'y a pas de danger.

— C'est une plante véritable ?

— Votre père est à la maison ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Non.

— Où sont-ils ?

— Mon père est à Chicago et ma mère est sortie pour l'après-midi, dit-elle, les yeux fixés sur la plante.

— Y a-t-il une pièce où nous pourrions parler ?

— Une pièce ?

— Pourrions-nous parler dans votre chambre ?

— Non.

— Pourquoi ? Vous préféreriez aller au cinéma ? Faire un tour dans mon camion, un tour en ballon ou...

— Non !

— Vous êtes occupée ? Que faites-vous ? Que faisiez-vous à l'instant, quand j'ai sonné ?

— Je faisais mes devoirs, je choisisais mes vêtements...

— Vous choisissiez vos vêtements ! Mais comment peut-on passer du temps à choisir ses vêtements ?

Il s'avança d'un pas, sous le charme. Elle recula d'une marche. Jules se demanda où était la femme de chambre. Derrière lui, le camion de livraison était un poids qui l'entraînait vers le bas ; c'était une erreur de l'avoir laissé là. Il dit donc, battant en retraite :

« Eh bien, je laisse ça là et je vous dis au revoir. J'ai encore cinq heures de travail devant moi. »

Elle le dévisagea, surprise.

« Vous n'aurez qu'à remplir la carte et à l'envoyer par la poste », ajouta Jules.

Il fit le tour du pâté de maisons avec le camion, qu'il gara dans une rue latérale, et revint rapidement à pied. Dans l'article sur Grosse Pointe qui parlait du faible taux de criminalité, il avait également lu que peu de gens se souciaient de fermer leur porte à clé, même la nuit, et il alla donc tout droit à la porte de devant et l'ouvrit. Nadine était maintenant penchée sur le pot de fleurs. Il la voyait par la porte intérieure. Elle avait la tête inclinée, et sa chevelure, très sombre, encadrait son visage ; visage qui était lui-même très sérieux, pâle, dubitatif, mais pourtant pas très réel aux yeux de Jules. Il espéra que la vision de sa personne n'allait pas l'irriter. Il frappa à la vitre de la porte intérieure et poussa lentement le battant.

Elle se retourna en sursaut.

« Pouvons-nous parler dans votre chambre ? chuchota Jules.

— Que voulez-vous ? »

Elle paraissait effrayée, mais un léger sourire effleura ses lèvres.

« Quelques minutes.

— On pourrait vous arrêter pour ça, avertit-elle.

— Pourquoi m'arrêterait-on ? Je vous aime ; où est le crime ?

— Alors vous êtes fou, on pourrait vous enfermer !

— Votre chambre est en haut ?

— Que me voulez-vous ? Que faites-vous ?

— Je ne fais que ce que je dois faire », dit Jules.

D'une main, elle semblait l'écarter comme on écarterait un coup de hache. Son autre main restait immobile, impuissante.

Jules aurait voulu les saisir toutes deux et les baiser avidement. Il soupira.

« S'il n'y a personne à la maison, pourquoi ne pouvons-nous pas nous parler ? En haut ? Je pourrais vous aider à choisir vos vêtements.

— Vous allez cambrioler la maison ?

— Cambrioler la maison ! Pourquoi donc ?

— Y a-t-il quelqu'un avec vous dehors ?

— Pourquoi amènerais-je quelqu'un ? »

Elle rit. Son rire fut brusque et aigu ; il s'arrêta tout d'un coup. Elle dit :

« Vous êtes venu ici à la suite d'un pari. Ils sont là, dehors, à observer.

Emmenez-moi dehors et présentez-moi.

— Il n'y a personne dehors.

— Si, si, il y a quelqu'un ! De l'école ou d'ailleurs ! C'est une plaisanterie ; faites-la-moi partager. Je veux savoir quelle est la blague, je ne veux pas que les gens se moquent de moi.

— Il n'y a aucune blague. Nous sommes seuls.

— Non, nous ne sommes pas seuls !

— Nous sommes tout seuls ici, à parler. »

Elle secoua la tête :

« Non, ce n'est pas drôle. Vous ne devriez pas me jouer des tours. Il m'arrive de passer toute la nuit à pleurer dans mon lit ; c'est déjà assez de pleurer sans raison ; mais maintenant, je pleurerai pour cela, parce que vous me jouez un tour !

— Quel tour ? De vous aimer ?

— Vous ne m'aimez pas, vous ne faites que vous moquer de moi. Comment pourriez-vous m'aimer ? » dit-elle avec colère.

Il vit combien était blanc le blanc de ses yeux, rendant l'iris plus sombre ; elle avait un regard anormalement fixe. La trentaine lui réussirait certainement. Sa silhouette était comme floue, ses mouvements paraissaient désordonnés ; elle était énervée, au bord de la crise de nerfs.

« Pourquoi pleurez-vous toute la nuit dans votre lit ? lui demanda doucement Jules.

— Je ne sais pas ; les gens ne pleurent-ils pas dans leur lit ? Pourquoi voulez-vous me jouer un tour ?

— Ce n'est pas un tour. Je ne vous ferai pas de mal.

— À propos de mon oncle ; vous avez dit... ?

— Je ne sais rien de lui.

— Vous avez dit que vous l'aviez vu mort ! La gorge tranchée !

— L'oncle de quelqu'un d'autre.

— Non, vous l'avez dit. Vous l'avez vu gisant mort.

— Vous en avez parlé à votre père ?

— Il n'est pas revenu à la maison. Pourquoi lui dirais-je quoi que ce soit ?

— Votre mère ?

— Non, bien sûr que non !

— Pouvons-nous monter ? »

Elle le dévisagea avec un étrange petit sourire, un sourire drogué.

« Y a-t-il quelqu'un dans la maison, à part vous et la femme de chambre ?

— Personne.

— Je ne vous ferai pas de mal, répéta Jules doucement.

— Tout pourrait m'arriver et je ne m'en apercevrais pas », dit-elle.

Jules lui prit la main. Elle regarda cette main qui tenait la sienne.

« Je me sens si loin de tout. Ça pourrait m'arriver, me passer par-dessus, des portes qui s'ouvrent et des choses comme ça – de la vase qui me recouvrirait – et je ne le remarquerais même pas sur le moment. Et puis après,

je me rappellerais et je me mettrais à hurler. J'ai pensé à vous toute la nuit, à ce que vous m'avez dit hier. Sur le moment, je n'y avais pas pensé du tout. J'avais à peine fait attention à vous. Et puis, aussitôt après votre départ, j'ai commencé à penser à vous et à ce que vous aviez dit, au sujet de mon oncle et tout ça, et que vous reviendriez aujourd'hui...

— Vous n'avez pas appelé la police ? »

Il caressa sa main, qui était tout à fait froide :

« Cinq minutes en haut ? En secret. Je veux me présenter à vous. »

Comme Jules, elle semblait comme hypnotisée. Mais il ne pouvait compter que cela dure. Il lui baisa la main. L'acte était délibéré, guindé, très tendre, de sorte que la tête de Nadine s'avança légèrement, mécaniquement, comme en soumission anticipée au lourd tranchant d'une hache.

« Je ne vous connais pas, murmura-t-elle.

— Dans cinq minutes, vous saurez tout. Je dépendrai totalement de vous. »

Il ramassa la plante et marcha avec Nadine, le bras passé autour de ses épaules. Les meubles semblaient reculer devant eux, contre les murs, pour leur faire place. Un tel mobilier n'avait d'autre fonction que d'occuper l'espace, supposa Jules ; il y avait beaucoup d'espace, et personne pour l'occuper. Tout était silencieux, comme une marque de respect pour son audace. Ne serait-ce pas la belle vie ici, passée dans un musée ? Il gagnerait de l'argent, après tout. Pourquoi pas ? Un million de dollars ? Il n'avait d'autre direction à suivre que cette montée... tout était au-dessus de lui, l'Amérique toute entière... et, à tout faire, pourquoi ne pas viser le plus haut ? Il gagnerait un million de dollars avant trente ans, et il épouserait cette fille, Nadine Greene.

« Je vous aime, murmura-t-il. Je vous ai aimée dès ce jour où j'ai amené votre oncle ici. Vous êtes passée devant la voiture, et je suis tombé amoureux de vous. Je ne peux pas expliquer... »

Elle se penchait vers lui, à l'écouter. Elle était très tendue. Il voyait son front pâle sous un bouquet de mèches folles et enfantines, qu'il avait envie d'écarter pour mieux voir son visage. Son innocence l'effrayait. Peut-être était-il mal de sa part de l'entraîner dans son amour, hors de cette maison mirifique, de ce riche mobilier, silencieux et vide ? « Je ne vous ferai pas de mal. Jamais », dit-il ; et il pensait en même temps, malgré lui, à certain cabinet où, dans son enfance, il s'était amusé avec une fille pendant quelques heures, une petite fille, lui-même étant alors un petit garçon, mais pas innocent. Il pensait à Nadine enfermée dans un cabinet et lui enfermé avec elle pendant huit heures.

Jules traça du bout des doigts une ligne de l'oreille à la pointe du menton de Nadine :

« Quand votre mère va-t-elle rentrer ?

— Je n'en sais rien. »

Elle le mena en haut, dans sa chambre. Il constata alors que c'était la première chambre dans laquelle il eût jamais pénétré, la première chambre où

quelqu'un eût sérieusement vécu. Celles de ses sœurs n'étaient pas de véritables chambres. Celle-ci était décorée en blanc et jaune. Son cœur se mit soudain à battre, car il comprenait que cette pièce appartenait à Nadine et qu'elle avait été construite autour d'elle, pour elle et pour elle seule. Le prix de Nadine dépassait toute estimation. Il déposa le pot de fleurs sur la commode, content qu'elles fussent blanches et pures, une offrande digne d'elle. Il resta silencieux.

Elle porta les mains à son visage. Jules sentit tous ses sens se mettre en mouvement, avec une soudaine urgence, une urgence explosive ; il alla l'étreindre. Elle était raide dans ses bras, mais elle ne résista pas. Il l'embrassa avec douceur voulant l'endormir sous les baisers, la réconforter, sa bouche restant légère contre la sienne, comme des pétales de rose ou les ailes frémissantes des phalènes, rien de solide. Tout était tellement éthéré, même cette étreinte ! Il lui baisa les yeux, les cheveux, la gorge, la bouche, respirant doucement par sa bouche et par la sienne, avide de cette douce haleine, prêt à s'en enivrer. Comme il la désirait, cette ivresse ! Mais à la hauteur de sa tendresse, il sentit qu'il perdait l'esprit et que cela ne pouvait durer. Il chancela avec elle en arrière vers le lit. Il la renversa sur le dessus-de-lit jaune vif et s'allongea sur elle, soudain inquiet, surpris de ce qu'elle fût si réelle, sans pour autant se tortiller ni se débattre, simple petite densité de chair, très chaude. Elle avait les yeux fermés. Il sentit sa terreur. En silence, elle tournait la tête d'un côté à l'autre, n'évitant pas ses lèvres, mais pas encore tout à fait prête à les recevoir. Il avait l'impression d'être au bord de la folie ou de quelque acte terrible que l'autre Jules commettrait avant de se retirer, le laissant là. Il lui semblait s'évanouir et au même moment reprendre conscience. La conscience était fragile. Il encadra de ses mains le visage de Nadine et la contempla. Son cœur battait à grands coups, le pressant, ce cœur de voleur qui était le sien ; mais l'immobilité de Nadine le poussait à aller lentement, à l'aimer. S'il ne la chérissait pas, il ne se pardonnerait jamais.

« Ça va ? Je ne te fais pas mal ? » demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Elle semblait presque inconsciente.

Il resta ainsi pendant un certain temps, pur et dans la crainte de son visage, bien que la violence montât en lui ; et ses mains passèrent du visage à la gorge, tâtonnant, caressant, étonnées... à ses petits seins, qui lui parurent terriblement vulnérables, tout contre lui et près de son propre cœur lourd, et il la tenait serré entre ses cuisses... Il sentait la légère scissure des reins, le maigre muscle. Avec ses jambes, il tenait les siennes serrées l'une contre l'autre, la protégeant de lui-même ; mais une soudaine frénésie le fit tomber lourdement sur elle, ses dents cherchant la chair, n'importe quoi pour se frotter désespérément contre, et sur sa figure se dessinait une grimace qui n'avait rien du véritable Jules. Et tous ses sens affluèrent ensemble, hors de toute maîtrise, de sorte que dans un gémissement il dut s'écraser contre son corps rigide pour pouvoir le supporter. Et ce fut fini.

Il était couché à côté d'elle et s'éveillait. Il n'avait pas dormi, mais il ne lui

en semblait pas moins se réveiller, revenir à la vie. Sa respiration était hachée. Nadine, étendue toute raide, un bras rejeté en travers de son front, ne le regardait pas. Il put alors jeter un coup d'œil alentour. Il vit qu'il était dans la chambre d'une jeune fille, une ravissante chambre blanche et jaune, une chambre de livres d'images. Sur la commode, il y avait des choses – parmi lesquelles des fleurs blanches. La carpeste jaune et pelucheuse était faite pour des pieds nus. Cependant, étant dans cette chambre, couché sur le lit, il avait la sensation particulière de ne pas s'y trouver vraiment, mais de la regarder seulement.

Elle ne déplaça pas son bras.

« Personne ne m'a jamais fait cela auparavant, confia-t-elle.

— Je regrette, mon cœur.

— Je n'y avais même jamais pensé. Il est certaines choses auxquelles je ne pense pas. Et alors, si elles se produisent, je ne sais pas ce que c'est ; il me faut du temps pour les comprendre... »

Il était inquiet de ce qu'elle continuât à parler, parce qu'elle semblait trouver cela difficile, presque douloureux. Il voyait son esprit chercher une pensée, des mots, n'importe quoi. Mais il ne pouvait l'aider.

« Les gens ne me touchent pas, dit-elle. Je ne les laisse pas approcher. Je ne veux pas d'accointances entre eux et moi, ni de cette promiscuité...

— J'espère que je ne t'ai pas fait mal, s'inquiéta Jules, avec l'impression d'être tout entier engourdi et moite.

— Je me suis enfuie deux fois. L'agent, une femme gentille, m'a demandé les deux fois si j'avais été avec un homme. Elles s'imaginent qu'on ne s'enfuira jamais, qu'on ne se donnera pas la peine de franchir la porte si ça n'a pas quelque chose à voir avec un homme. Elle n'avait pas besoin d'en demander davantage, car elle pouvait deviner rien qu'à me regarder. Personne ne m'a approchée d'aussi près avant.

— Je ne t'ai pas fait mal ?

— Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé. Ça se mélange avec mon oncle.

— Oublie-le.

— Je me sens étendue sur le dos quelque part, comme cela, dans une chambre un peu étrange de Detroit, la gorge tranchée et le sang dégoulinant sous mon dos, me trempant. Je le vois presque. Et tu es allongé sur moi, tu me regardes.

— Mais pourquoi ? » demanda Jules, choqué.

Elle baissa son bras et ouvrit les yeux à titre d'essai. Elle le considéra. Son regard était franc et inquisiteur avec une nuance de coquetterie, encore que Jules se dît qu'il pouvait bien se tromper. Peut-être qu'au lieu de cela elle se préparait à pousser des cris stridents, et aurait-il alors le bon sens de mettre la main sur sa bouche ?

« Ainsi, tu t'es enfuie de chez toi ? demanda-t-il vivement. Où es-tu allée ?

— Dans le centre-ville.

— Pourquoi dans le centre-ville ?

— C'est assez loin de nos banlieues, c'est comme dans toutes les autres villes. Pourquoi faire tout le trajet jusqu'à Los Angeles ? Detroit est assez grand.

— J'habite dans le centre-ville.

— Seul ?

— Oui, seul. »

Elle s'efforça de lui sourire. Réchauffé, rassuré, Jules se pencha de nouveau sur elle et lui caressa le visage et les épaules. Elle ferma aussitôt les yeux. Elle semblait se débarrasser d'elle-même, s'abandonner à lui. Une piqûre d'épingle dans son cerveau commença soudain à enfler ; il gémit et se remit sur elle, l'embrassant, un bras doucement passé autour de sa tête. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Il oubliait tout – lit, chambre, maison, rue, voiture de police – il ne se rappelait plus rien, et en dehors de la peau douce et pâle de Nadine, ne croyait à rien. Il prit son bras et le baisa. Il l'éleva à ses lèvres, y faisant courir sa langue, amoureux de cette chair délicate ; il essaya de passer le bras de Nadine autour de son cou, pour une étreinte, mais elle était molle. Elle avait la nuque relâchée, la tête alanguie en arrière. Il ferma les yeux et se pressa contre elle, sentant toute la clarté d'une seconde auparavant – ils avaient eu une conversation ! – le quitter en tourbillon sans qu'il en fût plus avancé. « Ah, Jules, se dit-il, capable de se rappeler son propre nom, ça vaut la peine de mourir pour cela ! »

Il pensait qu'il serait véritablement son amant dans quelques minutes, que leurs vies seraient à jamais entrelacées, irrévocablement, et il commença à lui expliquer. Sa voix était faible et précipitée.

« Je sais qu'il ne peut sortir de ceci que du bien. Que du bien. Tu as eu raison de me laisser te toucher, moi et personne d'autre... C'est parce que tu sais qui je suis, tu le sens. Je me donnerai quelques années pour gagner assez d'argent, je n'échouerai pas. Nous serons unis toute notre vie et rien ne pourra nous séparer... »

La fille n'ouvrit pas les yeux. Elle écoutait, tendue, en silence.

« Toute ma vie, je me suis fié à certains signes, à des pressentiments, continua-t-il. Tandis que je marche, par exemple, quelque chose me vient, comme un rêve, une idée, et je me sens un besoin terrible de passer immédiatement à l'action. Mon cœur se met à battre comme un diable. Un jour où j'avais perdu la photo d'une fille, j'ai eu ce sentiment. Il me fallait récupérer la photo, c'était un signe de quelque chose, je ne sais quoi, et d'ailleurs j'ai oublié la fille par la suite, peu importe pourquoi, mais il me fallait récupérer la photo, et je l'ai récupérée. J'aurais été perdu si je ne l'avais pas retrouvée. Je ne sais pas pourquoi, mais je le sais. »

Le téléphone sonna à côté du lit.

Terrifié, Jules faillit bondir pour s'échapper. La sonnerie s'interposa dans ses pensées : il ne put plus réfléchir. Nadine tendit le bras d'un air endormi. Le téléphone était jaune. Jules la regarda tâtonner, comme s'il voulait guider

sa main. Elle décrocha le combiné et le laissa tomber sur le lit. Une toute petite voix s'élevait pleine d'interrogations. « Ramasse-le ! Dis allô », fit Jules, alarmé. Le combiné commença à glisser et fut près de tomber par terre. Jules le prit : « Qui est-ce ? Qui est à l'autre bout du fil ? » dit-il avec un accent nègre outré ; puis il raccrocha brutalement.

Nadine rit.

« Qui était-ce ? Un ami à toi ? Ta mère ?

— Je ne sais pas. Pourquoi est-ce que ce serait ma mère ? »

Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, Nadine s'assit et répondit ; elle surprit Jules par son soudain sang-froid.

« Allô, Brenda, dit-elle, et ses yeux lui devenaient étrangers au simple son de cette petite voix inconnue pour lui mais qui avait pour elle une signification. Non, je ne peux pas. Il s'est passé quelque chose. Appelle Sue. Quoi ? Pourquoi pas ? Je ne sais pas. Maman ne veut pas. Je ne pense pas. Non. »

Jules aurait voulu lui arracher le téléphone des mains et raccrocher brutalement. Il lui paraissait blessant qu'elle parlât si négligemment avec une amie, alors qu'elle était meurtrie et souillée par la passion de Jules.

« Raccroche ! » ordonna-t-il.

Un au revoir abrupt et elle raccrocha.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

— Jules.

— J'aime ce nom. C'est un beau nom pour un homme. Mais il ne faut pas me brusquer ainsi. Tu ne dois pas me dicter ce que je dois faire. »

Il n'entendait pas l'essentiel de ce qu'elle disait, essayant de se détendre doucement sur elle, avec le sentiment d'être lourd et gauche. Il ne voulait pas la surprendre avec son corps. Elle était si ingénument obtuse, si passive et si peu étonnée qu'il supposa qu'elle n'avait guère idée de ce qui allait lui arriver – le bas de sa robe blanche était remonté sur les cuisses, et Jules eut envie de tirer dessus, pour la protéger.

« Je ne te dirai plus jamais ce qu'il faut faire, jamais », promit Jules.

Ils étaient allongés, leurs visages pressés l'un contre l'autre. Jules était trempé de sueur. Le front de Nadine était mouillé de sa propre sueur ou de celle de Jules, il ne savait pas. Il avait l'impression que les limites de leurs corps fondaient à la chaleur de son amour. C'était un phénomène indépendant de lui, d'eux, naturel. Il n'avait jamais été si proche de quiconque auparavant – comme s'il était couché avec quelqu'un qu'il eût fabriqué, une fille qu'il eût amenée à l'existence par le rêve.

Elle lui saisit le poignet et arrêta sa main :

« Non », dit-elle.

Ils tremblaient tous les deux.

Après un moment, sans bouger, elle s'enquit :

« Ne pourrais-tu m'emmener quelque part ?

— Comment ? Où ?

— Pourrait-on partir quelque part ? Toi et moi ?
— Tu veux dire nous enfuir ?
— Oui, c'est ça. Serait-ce possible ? Pourrais-tu m'emmener ? Pourrions-nous aller au Mexique ? »

Jules réfléchit un instant :

« Bon.

— On partirait aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ?

— On prétendrait être mariés ?

— Tu veux te marier ? »

Elle suggéra sur un ton sérieux, fiévreux :

« On peut faire semblant. On pourrait dire à qui nous demanderait... »

Il lui toucha les jambes, et elle serra fortement les genoux, prise de panique :

« Non, pas ça », dit-elle.

Elle était allongée, transpirante dans ses bras. Il n'avait jamais vu personne d'aussi inquiet – il se demanda en un éclair s'il n'avait pas peur d'elle. Des larmes lui piquèrent les yeux – pour elle, pour le supplice qu'il endurait, mi-pitié, mi-délire. Il caressa son visage contre le sien. Ses propres lèvres étaient un peu irritées, et son corps était tout endolori d'une passion devenue sceptique.

Ils semblaient être tous deux dans une embarcation, sur un petit radeau emporté à toute allure et dont Jules n'était pas maître ; il ne voyait pas même dans quelle direction ils allaient. La fille murmura : « Jules, Jules », comme si, en quelque sorte, elle l'inventait, lui donnant une forme d'après son imagination. Il y avait chez elle quelque chose d'hésitant et d'expérimental, mais il s'efforça de ne pas y penser. Il ne voulait pas avoir peur d'elle. Au sommet de sa joie, il y avait une étrange prémonition de folie, la sienne propre ou celle de Nadine – la crainte de la folie, le regard fixe et vide de Maureen dont il pourrait finir par hériter, lui aussi. Leurs corps, si irrités par les vêtements qu'ils portaient, et si moites, semblaient dériver comme dans le cours d'une rivière, les entraînant lamentablement vers un climat de chaleur intense et noire.

« Laisse-moi venir à toi », dit Jules.

Elle fit un mouvement pour se détacher de lui, comme terrifiée. Il lui sembla à nouveau perdre conscience, comme s'il était attiré vers le bas et, l'étreignant, il sentait la texture de sa robe de coton contre ses doigts raidis, l'oubliant elle complètement. C'était comme si, au cinéma, devant la caméra, la tension fût devenue trop forte pour être supportable : d'où une fermeture en fondu, la fin. Jules s'entendit gémir comme de douleur, surpris par cette douleur.

Au bout d'un moment, elle se mit à sangloter contre son visage : « Tu vas m'emmener loin d'ici. Je vais monter dans ta voiture et fermer la portière. Ils ne pourront pas me suivre. Il n'y a aucun signe, je ne laisse rien derrière...

seule la grand-route. Je me tuerai si je ne peux pas quitter cet endroit. »

Jules ne comprenait pas le sens de ses paroles. Il pressa son visage contre le sien, sans entendre.

« Ça ne fait rien qu'on se marie ou pas, ça m'est égal. Je veux rouler sans interruption, sortir de ce pays et aller au Mexique – j'ai vu des photos du Mexique. Je veux vivre dans un endroit où les gens parlent une autre langue, de façon qu'ils ne puissent me parler et que je ne puisse pas leur parler non plus. »

Elle semblait ne pas avoir compris ce qui était arrivé à Jules ou ce qui arrivait encore. Sa propre agitation était presque violente, mais elle n'était que mentale – Jules pouvait presque ressentir cette tension, plus douloureuse que celle qu'il avait endurée lui-même.

« À l'école, j'essaie de dormir. Je suis assise à mon pupitre, mais j'isole mon esprit, effaçant toute une partie de la classe. C'est comme l'image d'un puzzle, avec ses morceaux. J'en efface un, puis un autre. Je peux rester là sans dormir, mais mon esprit est endormi, il est neutre et même pas perturbé. La fille qui m'a appelée au téléphone – je n'ai aucune vraie relation avec elle, pas plus qu'avec les autres d'ailleurs. Je ne sais pas pourquoi. Et maintenant, tu es là – je ne sais même pas comment tu es arrivé ici. Tu es dans ma chambre et je ne peux pas me rappeler. Les gens devraient arriver comme cela, à l'improviste. Personne d'autre dans ma vie n'est arrivé à l'improviste », dit-elle, et Jules se vit comme marqué d'un coup de peinture rouge, mis à part, comme une sorte de phénomène. « Je vais avoir dix-sept ans, mais en vérité je suis plus âgée que ma mère. Je ne veux pas être ainsi, mais je n'y peux rien. Tu m'écoutes, Jules ? Tu me crois ?

— Oui.

— Pourquoi est-ce que je veux dormir tout le temps ? Pourquoi suis-je trop vieille pour tout ? Quand ma mère s'agite pour quelque chose, je suis embarrassée de voir à quel point elle est enfantine. Tu ne la rencontreras pas. Tu ne rencontreras pas non plus mon père. Ce sont des gens bien, je les aime bien ; mais quand on est avec eux, on perd l'envie de bien se comporter. On pense, enfin, si c'est ça être des gens bien, autant être autre chose. On en a mal à la tête. Tout cela est vide. Mon père est toujours pressé, mais il a du temps pour ses combines, buvant du lait jusqu'à une heure avancée de la nuit... Il fait ainsi des plans pour cinq, dix, quinze ans, dans ses affaires. Il est vice-président chargé des relations publiques. Tu ne sais probablement même pas ce que c'est. Il voyage partout. Je l'aimais autrefois, mais maintenant, je crois que c'est toi que j'aime. Je me souviens à peine de lui quand tu me tiens. Je crois que je les oublierai tous avec toi. Si seulement nous pouvions partir d'ici et aller quelque part, vite, au Mexique ou au Texas. »

Jules essuya la sueur sur ses yeux : « Pourquoi le Mexique ou le Texas, mon cœur ?

— C'est simplement une idée que j'ai.

— Tu n'es pas en train d'inventer tout ça ?

— Non. »

Il la caressa avec vanité, sentant sa torpeur le gagner. Il comprenait pourquoi des hommes ordinaires – des pompistes, des chauffeurs de taxi – tuaient des femmes, sentant leur torpeur affluer violemment en eux, mettant fin à tout.

Nadine se redressa brusquement sur un coude. À la tension de son corps, Jules sut qu'elle percevait quelque chose qu'il ne pouvait entendre : « Maman est rentrée », dit-elle.

Il entendit un grondement, puis un bruit sourd.

« Elle sort du garage... Elle est dans la cuisine... »

Jules n'entendit rien.

Nadine se releva lentement. Elle se dégagea de lui poliment, comme si elle ne voulait pas le blesser. Il vit avec surprise qu'elle avait l'air malade – le visage enflammé par le frottement, les cheveux humides et ébouriffés, la robe froissée et souillée. « Suis-je amoureux ? C'est ça l'amour ? » se demanda Jules. Il était enivré de désir, mais aussi un peu aigri.

Nadine repoussa ses cheveux de sa figure d'un geste irrité : « Il faut que je sorte, sans quoi elle entrera pour bavarder. Tu peux m'attendre là. »

Eût-il voulu s'échapper qu'il aurait été trop fatigué, pensa-t-il ; sa volonté était complètement laminée.

Il l'attendit. Une demi-heure, une heure s'écoulèrent. Il ne ressentait aucune peur. Son corps était celui d'un noyé, inerte. Le pire qui pût arriver était la mort, une seconde mort...

Au bout de quelque temps, Nadine revint. Elle s'approcha du lit : « Il y a des gens qui viennent maintenant pour le cocktail. Il faut que je leur parle un moment. Je n'ai pas fait de bêtises. Je n'ai pas pleuré et je ne me suis pas mise à crier. C'est parce que je ne peux pas croire à ce qui s'est passé, je ne peux pas encore le comprendre. » Elle lui sourit. « Tu n'as donc rien à craindre. Veux-tu m'attendre ? »

Jules lui tendit les bras. Elle se pencha sur lui et ils s'embrassèrent.

« Ou peut-être appellerai-je la police, je ne sais pas », dit-elle en sortant.

Jules avait dû dormir ; quand il revint à lui, il faisait presque nuit dehors. Il bondit sur ses pieds, s'examinant. Il était toujours lui-même. Son visage était irrité, son corps endolori ; quand il ouvrit la bouche, ses lèvres se gercèrent en plusieurs endroits ; mais le tout était reconnaissable. Il se sentait allègre. Son destin était manifestement tout tracé, et il ne pouvait plus s'en détourner. Il passa en revue les tiroirs de la commode pour apprendre à connaître Nadine – des pyjamas, des chandails, des combinaisons, de la lingerie – une vraie fille après tout, une fille comme les autres. Il ouvrit la porte du placard. Une lumière s'alluma automatiquement. Il parcourut les robes, les palpant avec douceur et prenant plaisir à leurs couleurs vives. Il toucha ses souliers de la pointe du sien, avec plaisir. Il supposait qu'il l'aimait. Ces objets, vêtements et souliers, en dépit de leur coût élevé, la rendaient accessible. Peut-être pourrait-il remplir le vide qu'elle ressentait avec quelque chose de son propre

cru. Pourquoi ne pas s'enfuir avec elle ? Il était temps pour lui de fuir à nouveau, de façon permanente, au Mexique ou au Texas. Le destin l'avait arrangé. Il donna un coup de dents aux fleurs qu'il lui avait apportées, par désœuvrement, autodérision, et il les recracha sur le tapis.

Elle reparut. Elle vint à lui en silence, et ils s'étreignirent. Vieux amis. Vieux amants. Elle dit en un murmure, animé et tendu : « Tu es très beau. Tu vas m'emmener ? »

— Certainement.

— Tu as de l'argent ?

— Tu n'en as pas ?

— À la banque seulement, mais elle est fermée. Tu n'en as pas ?

— Un peu.

— Il ne nous faut pas grand-chose, si ? »

Ils s'étendirent à nouveau, doucement. Jules embrassa Nadine et, au fond de sa pensée, il perçut quelque chose qui l'effraya, mais qui lui échappa. Elle lui caressa les cheveux. Elle lui caressa la nuque. Ils se sourirent comme s'ils se rencontraient tout juste, comme s'ils s'apercevaient pour la première fois. La maison était dangereuse, Jules le savait, mais il était sollicité par l'inertie ; il ne se souciait pas de bouger. La pensée du Mexique semblait improbable.

« Je pourrais rester ici. Je pourrais vivre ici, dans ta chambre, pour le restant de mes jours. »

Nadine le quitta à contrecœur. Elle alla vers son miroir et se regarda. « Il n'est pas étonnant qu'ils m'aient dévisagée. Maman m'a demandé si j'avais mangé aujourd'hui. Enfin, je n'aurai plus à m'examiner, pas ici », dit-elle avec satisfaction. Il y avait quelque chose de dur et d'intelligent chez elle après tout, songea Jules. Elle commença d'entasser des vêtements, avec une impatiente rapidité, comme si elle était seule.

Jules, étendu sur le lit, l'observait : « Tu n'y penses pas vraiment sérieusement ? demanda-t-il.

— Je suis toujours sérieuse. »

Il aima cette réponse.

« Bon, dit-il. Et tu es décidée pour le Mexique ? »

— Je préférerais partir avec toi qu'y aller seule, répondit-elle. J'avais l'intention de partir de toute façon. Je ne cessais de penser à tout abandonner, à m'en aller. Je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas exactement que je veuille vagabonder. Je n'ai pas envie de voir d'autres jeunes – toute cette foutaise. Je veux aller dans un endroit vide, où on parle une autre langue. Je vais essayer. Et je ne t'ai pas choisi, tu es apparu. Ce n'est pas ma faute. Ça doit signifier quelque chose, ce doit être un signe. Je n'ai pas pu t'empêcher de venir ici, et j'aime ton nom et ton visage. Je n'aime personne d'autre, je suis morte pour les autres, endormie. Mais je n'ai pas provoqué ceci. C'est toi. Tu es entré par la porte de devant. Ce n'est pas ma faute.

— Ni la mienne », dit gaiement Jules.

Ils attendirent encore quelques heures. Ils étaient assis côte à côte sur le lit,

Jules fumant une cigarette et Nadine écartant de la main la fumée, comme s'ils imaginaient ce que serait leur vie pour les quarante années à venir. Elle parlait. Il voyait de temps à autre son visage se contracter pour former un masque de toutes petites rides d'impatience, comme si quelque chose l'irritait. Jules se pencha pour lui embrasser l'épaule. Elle le caressa légèrement, tendrement, avec une sorte de surprise d'être si tendre. Vers une heure, ils s'apprêtèrent à partir. Jules eut l'impression de quitter une pièce où il avait passé une bonne partie de son existence.

« Tu es émue ? demanda-t-il.

— Oui. Et toi ?

— Je suis prêt. »

Ils descendirent. Une seule lumière était allumée dans le vestibule. Jules éprouvait du respect pour cette maison, il se sentait humble à l'intérieur et pourtant impersonnel ; il était tout à fait bon de lui voler cette fille. Nadine lui prit la main et le mena à la porte de devant : « Et maintenant – maintenant, qu'allons-nous faire ? s'enquit-elle.

— Voler une voiture, mon cœur.

— Voler une voiture ? Où ?

— Je n'en ai besoin que pour rentrer à Detroit chercher la mienne. J'ai une voiture. Y a-t-il des amis à toi, des voisins ?

— La porte à côté. Je ne connais pas leur nom. Mais comment peux-tu voler une voiture ?

— En montant simplement dedans, si la clé de contact y est. »

Elle avait fourré son linge dans un sac de papier, pas bien grand, qu'elle portait à la main. C'était le léger fardeau de leur nouvelle vie.

Sans crainte, se fiant au destin, Jules fit le tour d'une immense maison, vers le garage. La porte était ouverte. Il y avait trois voitures, et dans l'une, la clé était fichée, en attente.

Tout était sous l'emprise d'un enchantement.

Quelques minutes plus tard, libre et roulant à vive allure dans Lakeshore Drive, Jules étendit le bras pour prendre la main de Nadine. Il la baisa, comme un jeune marié. Cela l'avait fait pleurer.

« Rien ne peut nous arrêter », avait déclaré Jules.

Sa respiration faisait un bruit de soupirs, lents, langoureux, et douloureux. Il ne pouvait clarifier l'objet de son ardent désir. Endormi, il essayait de secouer son sommeil, voulant éclaircir la chose – qu'était-ce donc qui était si pénible, qui le pénétrait si cruellement ? Il ne voulait que comprendre. Des images de rêves non rêvés lui venaient en éclairs, comme des fiches. Il se rappela le primaire, les fiches remplies de mots et de chiffres. Il se rappela sœur Marie-Jérôme. Son vivant et pâle visage lui passa en un éclair dans l'esprit, pour se perdre aussitôt. Il pensa à sa mère en train de déballer des courses d'un sac. Il pensa à Maureen. Il se réveilla.

Il était très tôt, trop tôt pour se réveiller. À la fenêtre, une lumière brillante et pleine de buée pénétrait le store ; elle se découpait dans plusieurs fentes. Ces fentes semblaient tracées d'un crayon magique. Jules ferma vivement les yeux dans l'espoir de prolonger son sommeil. Les longues journées passées sur la route, dans une course effrénée, avaient épuisé ses forces et, une demi-heure après s'être levé, il avait l'impression de ne s'être pas même couché. Mais dehors sur la grand-route, le trafic était bruyant, réveillé des heures avant lui. Il avait senti toute la nuit la vibration des gros camions qui passaient. Et, très tard, il y avait eu des cris là-dehors – des gosses, ivres sans doute, qui faisaient de l'auto-stop ou qui regagnaient des fermes, leur domicile, des gosses exactement de l'âge de Jules, mais sans aucune parenté avec lui. La grand-route était une longue ligne noire sur la carte que Nadine et lui avaient étudiée, mais il ne pouvait se souvenir ni de son nom, ni de son numéro. Étaient-ils déjà dans l'Arkansas ou l'avaient-ils traversé ? Étaient-ils au Texas ? Jules ouvrit soudain les yeux, avec la peur que les cartes ne mentent. Une fois parti, on pouvait ne jamais avancer, et un paysage pouvait se fondre dans un autre. Le Michigan, l'Illinois, l'Arkansas, le Texas – il n'y avait aucun signe au monde pour montrer où finissait l'un et où commençait l'autre.

À côté de lui, Nadine était couchée le dos tourné. Ses cheveux emmêlés et brillants s'enchevêtraient à la douleur de son propre sommeil. Il aurait voulu se serrer contre elle, lui glisser les bras autour du corps, enfouir son visage en elle et se rendormir, mais il ne pouvait pas le faire. Il ne pouvait la déranger. Il se souvint d'un enfant qu'il avait rencontré une fois à Detroit, perdu dans la nuit. Il n'était pas si étonnant de voir des enfants errants et, la plupart du temps, ils savaient où ils allaient, ou bien où ils habitaient et ils rentreraient au bout de quelque temps ; mais ce gosse avait ému Jules parce qu'il était vraiment perdu et que sa terreur l'avait isolé de tout ce qui l'entourait. C'était un Blanc qui avait dans les six ans. Il avait les cheveux longs et emmêlés par

des jours sans soins ; ses vêtements étaient dégoûtants ; mais quand Jules lui avait demandé : « Tu es perdu, petit ? » il avait eu peur de répondre. Les yeux limpides de l'enfant étaient empreints de terreur, et il avait paru ne pas entendre ni voir Jules, bien que conscient de sa présence. Il était environ trois heures du matin, la rue était encore assez fréquentée, et le garçon se tenait près de la porte d'un magasin de boissons alcoolisées, devant la grille ; il se tenait simplement là. Il était debout à quelques pas de Jules, mais le regard vide, perdu dans un rêve où Jules n'osa pas pénétrer. Jules avait l'impression que s'il touchait simplement l'enfant, celui-ci lui enfoncerait les dents dans la main, comme un animal.

Nadine était comme cela, pensa-t-il. Sa beauté était une distance en soi. S'il devait finalement s'enfouir en elle, jetant son corps sur le sien dans une dernière requête de miséricorde, elle s'éveillerait de sa léthargique douceur pour se muer aussitôt en animal, prêt à lutter jusqu'à la mort.

« Non, ne me touche pas. Je ne peux pas. J'ai peur », disait-elle toujours.

Il toucha ses cheveux du bout des doigts. Elle dormait. Tous les soirs, elle semblait dans le sommeil comme un enfant drogué, le laissant éveillé ; dehors, sur la grand-route, des camions passaient en vrombissant et faisaient frémir la cabane ou la chambre qu'ils avaient louée pour la nuit. Jules ne pouvait certainement pas dormir, tenu éveillé par ses pensées et par tout ce bruit. Il devenait plus vif, plus intelligent à mesure que sa chair l'abandonnait – il avait perdu du poids –, mais il lui semblait aussi atteindre un état de maigreur plus propice à la spiritualité, et tout était plus intense. Que voulait-il à part cette fille ? Mais son cerveau n'arrivait à rien avec elle, il ne pouvait lui faire entendre raison ni l'ignorer. Il ne pouvait se raisonner lui-même. Elle était étrangement douce, couchée dans ses bras, tout habillée, encore que ses vêtements fussent toujours fripés et tirés de travers et ceux de Jules humides de l'angoisse de son corps ; elle n'en gardait pas moins pure sa propre image d'elle-même ; *s'il l'aimait, il ne lui ferait pas de mal* – elle faisait pour eux des projets qui tombaient à l'eau tous les soirs quand Jules lui faisait comprendre l'impossibilité d'aller plus loin ce jour-là, car il était épuisé. La triste et malheureuse vision de pureté de Nadine le maintenait pur. Il ne pouvait la contaminer de sa convoitise ; elle paraissait ne rien éprouver.

« Quelle heure est-il ? » demanda Nadine, au réveil.

Jules pressa son visage contre le dos de Nadine. Ils ne s'étaient pas déshabillés la veille, et ils avaient dormi sans couverture dans cette chaleur automnale du Sud ; il n'y avait donc jamais pour eux de sommeil véritable, songea Jules – toujours ce repos inconfortable, temporaire, comme s'ils demeuraient prêts à sauter du lit pour fuir la cabane à la minute.

« Il est tôt, dit Jules.

— Est-ce que nous ne devrions pas nous mettre en route ?

— Dans un moment. »

Elle se retourna à demi pour le regarder. Son visage était bouffi de sommeil. Comme elle lui faisait confiance, à son amoureux ! C'était signe que

jamais personne ne l'avait blessée, ne l'avait traitée comme les hommes traitent les femmes, ne l'avait trahie, et que son corps avait passé dix-sept ans de vie en Amérique sans avoir subi aucune avanie. Il aimait cela chez elle, sa stupide pureté. Il aimait qu'elle lui fît confiance comme elle le faisait. En lui accordant une confiance aussi grande, elle lui offrait une nouvelle image de lui-même – celle d'un type bien après tout, pas dépravé, capable d'être plus profondément amoureux qu'il ne l'avait jamais imaginé.

Elle lui glissa les bras autour du cou. Ils s'embrassèrent. Jules, dont la douleur se réveillait, ardente, regarda ses yeux embrumés et mi-clos, et se demanda s'il sortirait de tout cela vivant.

« Aujourd'hui, laisse-moi conduire. Je t'en prie, supplia-t-elle.

— Tu n'as pas de permis. Et la police ?

— Pourquoi nous arrêterait-elle ? »

Jules, conduisant une Ford pas très neuve qui semblait parfaitement pouvoir appartenir à un gosse comme lui, sentait le danger partout. Il était étonné du nombre d'agents qu'il voyait. À chaque traversée de petite ville, il ne manquait jamais de ralentir, car là il y avait de la police, deux ou trois hommes en uniforme, dans une voiture de patrouille, désœuvrés derrière un panneau d'affichage, qui ne faisaient que contempler la circulation et qui étaient prompts à remarquer les plaques d'un autre État ; sur les grand-routes désertes, Jules roulait à la vitesse maximale que lui permettait sa voiture, et là se trouvaient les policiers de l'État – hommes maigres, anonymes, portant des lunettes de soleil, patrouillant sans fin, faisant des virages en U parfaitement illégaux pour poursuivre quelque contrevenant à la loi, ou supposé tel, sans autre chose à faire de leur temps qu'aller et venir sur la route et jouir d'une vie entièrement consacrée à traîner, à taxer, à chronométrer. Il craignait de les voir arriver à sa hauteur en criant : « Rangez-vous sur le côté de la route ! » Et là, sur le côté de la route, ils se pencheraient par la portière pour brailler : « Où avez-vous pris cette fille ? »

Il imaginait Nadine en train de s'écrier : « Il m'a obligée à l'accompagner, il m'a enlevée à Detroit ! »

Elle s'assit : « Avant de partir, on devrait acheter à manger. Et du shampoing. Je voudrais me laver les cheveux.

— Ils ont déjà besoin d'être lavés ?

— Je veux être propre. Tu peux te procurer ça ? »

D'un air fatigué, il étira ses jambes ; elles bougèrent.

« Comme je voudrais que tu m'aimes ! dit-il tristement.

— Mais je t'aime. Que veux-tu dire ? »

Il se retourna vivement pour se lever. Tout changeait, et pourtant chaque matin était pareil : il avait foi en l'avenir et croyait qu'ils finiraient par atteindre un endroit idéal, de nature à plaire à Nadine, même si ce n'était pas là. Dans l'Arkansas, ou le Texas, quelque État que ce fût... Le ciel ou la terre ne convenait pas pour une raison ou une autre... Cela ne correspondait pas à l'idée que Jules s'en était fait. Son instinct lui disait qu'il devait continuer de

rouler ; le souvenir d'un rêve qu'il avait fait un certain jour l'irritait : une région sauvage et au milieu une clairière, comme une île – car comment pourrait-il exister une clairière dans une région sauvage sans le labeur de quelqu'un ? Sans que quelqu'un soit trahi ?

« Où vais-je trouver de l'argent, mon amour ? questionna Jules. Je n'ai plus que deux dollars. »

Elle resta muette.

« Bon, je serai de retour dans une demi-heure », dit Jules.

Il s'aspergea la figure d'eau dans le petit cabinet de toilette malodorant à la douche humide et dégoûtante. Partout se voyaient des traces d'insectes, et quelques-uns rampaient sur les murs. Quand il ressortit, Nadine écartait paresseusement les cheveux de son visage, et elle lui sourit.

L'avoir avec lui, voyageant avec lui comme si elle fût à lui – quel triomphe !

Il n'échappait jamais à son amour pour elle. Cet amour le suivait partout, il était aspiré et expiré par ses poumons douloureux, il donnait aux joues creuses des vieilles femmes dans la rue un air enchanteur. En cette matinée, une chaude matinée de septembre, tout paraissait confus, noyé dans une teinte dorée, menaçante et prometteuse à la fois. Vraiment, se dit Jules, marchant d'un bon pas sur la grand-route en direction d'une petite ville proche, vraiment il était comblé. Nadine répondrait un jour à son amour ; il avait foi en l'intelligence de la jeune fille. Il lui semblait qu'elle était vraiment extraordinaire, que l'intensité même de son étrangeté correspondait à quelque chose en lui, à une frénésie qu'il n'avait jamais exactement reconnue. Un destin spécial leur était certainement réservé à tous deux.

Les destins spéciaux étaient de deux sortes, miraculeuses toutes deux, mais l'une seulement menait à la fortune, au pouvoir et à l'éminence, tandis que l'autre menait à une mort soudaine, la gorge tranchée par le couteau d'un étranger, ou le crâne dur et résistant cisailé sur un ou deux centimètres. Chaque destin avait un prix. Jules pensait avec complaisance : « Mon destin, c'est Jules Wendall », sachant que ce n'était pas Nadine qui le façonnait, mais lui-même – car un autre homme ne serait pas tombé amoureux d'elle... Seul Jules pouvait l'aimer avec une telle violence.

Nadine nourrissait ses vains rêves de richesse comme s'il lui fournissait lui-même les mots. Il deviendrait riche, elle en était sûre ; comment pourrait-il échouer ? « Parce qu'il y a tant d'imbéciles de ma connaissance qui sont riches », lui disait-elle. Et Jules, qui était intelligent et chanceux, ne pouvait échouer. Jules était secrètement de son avis. Il avait foi en un élan automatique vers le sommet, dès qu'il serait réellement sur le fond ; il n'y avait clairement aucun avenir qui ne lui fût ouvert. Pourquoi pas ? Il s'établirait quelque part dans le Sud-Ouest et tenterait sa chance dans une région prospère... courtier, dans les assurances ? l'immobilier ? les pétroles ? Avec son physique et ses facultés, pourquoi ne gagnerait-il pas autant d'argent que son oncle Samson ? C'est-à-dire en attendant de devenir millionnaire,

pensait-il. Le camp de touristes dans lequel ils s'étaient arrêtés avait l'air minable de jour, et le long de la grand-route, au-delà de l'épaulement brut, rouge, érodé, divers bâtiments partageaient cet aspect. Jules, scrutant l'horizon plat, ne pouvait repérer aucun endroit prometteur. Où était la beauté qu'il attendait ? Il y avait quelques pins éparpillés, mais anémiques et médiocres. Les ormes flétris de Detroit n'avaient rien à leur envier. Il passa devant un bowling qui paraissait fermé. Sur l'allée de gravier, des garçons s'amusaient à bicyclette. Leurs cris excitèrent Jules. N'avait-il pas été lui aussi un enfant, à la campagne ? Mais ceci n'était pas la campagne. Ce n'était pas non plus la ville. De grosses cavités béantes avaient été creusées à vif dans la terre – en vue de la construction d'un centre commercial peut-être – et des arbres étaient abattus, desséchés. Des champs vides. Une taverne peinte en rose. Les tubes au néon, éteints, paraissaient écornés à la lumière du jour. Tandis qu'il observait la taverne, le soleil sortit, luisant au travers de la brume, et une soudaine bouffée de chaleur le frappa. Il était vraiment en pays étranger. Il était un étranger ; pas nécessaire pour cela de ne pas comprendre la langue.

Quoiqu'il eût bien soin de se laver tous les soirs, désireux de ne pas déguster Nadine, le soleil méridional faisait exploser ses pores de sueur. Il se sentait crasseux en permanence ; il était impossible de rester propre. Nadine prenait grand soin de sa personne, de ses cheveux, de son visage et de son corps tout autant qu'elle prenait soin de se tenir, elle, *Nadine*, loin de la pollution de l'amour. Elle se lavait les cheveux tous les deux jours, cette chevelure longue et sombre qu'il aimait ; elle les laissait sécher et les brossait, les sourcils froncés, comme un enfant en pleine réflexion et pour qui les problèmes du monde sont comme des nœuds dans les cheveux qu'il faut prendre de temps de démêler. Comme il l'aimait !

L'aimant, seul en ce pays étranger, il marchait dans un chaud et humide étourdissement. Le soleil lui caressait le dos comme le caressait naïvement Nadine. Il était certain qu'elle l'aimait, mais elle avait peur de lui. Il y avait assurément de quoi : il y avait trop de choses en lui qui couvaient, trop de violence. Mais il voulait lui donner le plaisir amassé en lui, pour elle seule, l'envelopper dans ses bras et la livrer à un abandon d'amour, pour qu'elle s'y perde. Son désir envers elle, qui l'amenait lentement à la folie, était en partie motivé par celui de lui plaire et de faire d'elle une personne légèrement différente, une jeune femme amoureuse. Mais elle disait, s'apitoyant sur elle-même : « Tu veux me faire du mal », et il essayait de lui expliquer qu'il ne lui ferait jamais de mal – sauf, naturellement, qu'il serait bien obligé de lui en faire un peu. « Mais pourquoi ne penses-tu qu'à *cela* ? demandait-elle, gênée. Ne nous suffit-il pas d'être amis ? Des amis intimes ? Ne m'aimes-tu pas assez ainsi ? »

Comme il marchait, des camions et des voitures projetaient sur lui des particules de poussière. La poussière collait. Sa chemise était déjà mouillée, et il entraînait juste en ville. Il se trouva en train d'observer une paysanne dans un

camion, qui, de la place du passager, le regardait. Elle fit un signe de la main. Le camion passa en vrombissant. Jules sentit une pointe d'excitation, se demandant si elle croyait le connaître ou si c'était simplement un geste d'amitié, un signe du fait qu'il était beau et sympathique. L'affection d'autrui était pour lui comme un hameçon. Il se laissait prendre par la moindre parole gentille. Et se pourrait-il que Nadine, emmenée de plus en plus loin vers le sud, devienne affectueuse et malléable à son toucher à mesure que s'évanouirait le souvenir de Detroit ? Au Texas, dans une petite ville, elle deviendrait sa femme à la manière des adolescentes du Sud, sans faire d'histoires.

Il passa près d'une laverie automatique. Une bouffée d'air venue de l'intérieur manqua le faire suffoquer – quelle chaleur ! Il y avait là quelques ménagères, à l'allure enfantine, qui enfournaient du linge dans des trous ou l'en tiraient en jacassant. Une petite fille accroupie sur le pas de la porte sourit à Jules : bon signe. Il passa ensuite devant un magasin de Piggly-Wiggly. Des poussettes étaient rassemblées dehors, contre le bâtiment ; quelques-unes étaient éparpillées sur le terrain. Dès qu'il aurait de l'argent, il achèterait de la nourriture dans ce magasin, là. L'endroit paraissait sûr.

Il poursuivit son chemin, profitant de l'ombre chaque fois qu'il le pouvait, passant le long des voitures garées, de passants partis faire leurs courses et d'enfants qui déambulaient, d'un drugstore ; il traversa une rue, l'œil attiré par une femme en pantalon et blouse jaune qui parlait à un flic. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder et dut tourner la tête en passant à côté d'elle, bien qu'il pensât au danger possible – après tout, l'homme était un flic. Il avait une chevelure châtain clair, très bouclée. Il mâchait du chewing-gum. Il ne prêta aucune attention à Jules.

L'excitation avait brusquement envahi Jules. Troublé, la vision troublée, il hésita devant un magasin de sports, feignant de s'intéresser au matériel de camping. Cannes à pêche en verre et métal... bottes montantes... moustiquaires... Cela lui paraissait prodigieux, toutes ces choses, inimaginable ; leur virilité lui plaisait. Il pouvait voir clairement se refléter dans la vitrine la forme des filles qui passaient derrière lui. Son sang bouillonnait d'ambition pour l'avenir – il vendrait des puits de pétrole. Il serait architecte et bâtirait des édifices, des gratte-ciel spectaculaires, il serait politicien, gouverneur, sénateur, il parlerait à la télévision et rien ne serait hors de sa portée...

Il arriva à un magasin de cigares. Cela lui rappela Detroit, et il entra, aimant l'odeur masculine du tabac et du papier journal. Un éventaire de revues accrocha son regard. Pour paraître sérieux, il fronça les sourcils. Il aurait dû poursuivre son chemin, mais il traîna. Les couvertures des romans bon marché l'attiraient. L'un d'eux portait le titre : *Désir et amour* ; Jules le feuilleta, espérant y trouver quelque conseil, quelque consolation. Une autre couverture montrait une fille aux cheveux roux en bataille, piétinant un homme étendu et enchaîné, un homme dont le visage avait quelque chose de

celui de Jules. Quel destin ! Jules avança à regret. Un étalage de magazines, une centaine d'exemplaires des *Annales policières* – sur la couverture, une fille en jupe rouge ajustée entraînée dans un taxi. « Le chauffeur de taxi fou de désir de Memphis » figurait en titre. Jules prit le magazine et le feuilleta nerveusement. Les pages cochonnes ne débordaient pas de grâce. Il tomba sur une autre histoire : « Mineure aguicheuse balafmée, violée et assassinée à Boise. » L'article était illustré de plusieurs photographies d'une fille de quatorze ans, au museau effilé, aux longs cheveux blonds, un étrange et démoniaque plaisir visible dans sa bouche aux lèvres écartées. *Sa mère a eu une crise de nerfs quand la police... Ni son père ni sa mère n'étaient au courant de sa vie secrète... Allait et venait sur la grand-route en auto-stop pour le plaisir...* Jules parcourut le récit, à la recherche du paragraphe crucial ; mais il n'eut pas de chance et quand il essaya de tourner la page, il en tourna trop. La fille fut perdue pour lui. Il tomba, tremblant, sur une autre histoire : « Le père de mon enfant a été tué dans mes bras ! » La photographie d'une caravane boueuse, d'une femme en pantalon au visage ordinaire, avec en arrière-plan des hommes qui paraissaient être des policiers d'État. *Une minute après que mon bébé fut conçu, son père fut tué dans mes bras – mon ex-mari a fait irruption et l'a tué de cinq balles dans le corps.* Jules parcourut cette histoire, ressentant en même temps excitation et dégoût. Il parcourut les paragraphes qui menaient à la rencontre du couple, à leur chemin du retour vers le champ de caravanes, à leurs amours et à la rafale de balles finale. Alors, éccœuré, il remit le magazine à sa place. La tête lui tournait. Partout alentour, il voyait des photographies de filles, sur des couvertures de revues, sur des couvertures de livres, sur des cartes disposées en vitrine, des filles sans vêtements et sans protection même contre l'angoisse de Jules. Il les contemplait, tout en sueur.

Le propriétaire du magasin s'avança vers lui. Jules s'en fut.

Dans la rue, atmosphère oppressante. Le soleil avait disparu. L'air pesait lourdement sur lui, comme chargé de l'exhalaison de trop de filles, de trop d'hommes. Une fille d'une vingtaine d'années, passant près de lui, jeta un coup d'œil sur son visage avec l'intérêt franc et amical d'une campagnarde, et il se sentit aussitôt faible, comme sous l'effet d'un coup. Il pensa à ses cuisses dans sa jupe serrée, à sa bouche ouverte pour un cri, photographiée. Il poursuivit son chemin, un peu aveuglé. Il aimait tant Nadine... Devant une station d'autobus Greyhound, une femme le frôla, grondant son gosse ; il sentit le danger des femmes comme un coup terrible, et il s'écarta d'elle. C'était une sorte de poison, le contact accidentel.

Il entra au hasard dans la station. Des murs revêtus d'une mince peinture blanche. Un distributeur automatique de bonbons. Un distributeur de popcorn. Il feignit de s'y intéresser. Il jeta un regard circulaire sur la salle. Des bébés pleurnichaient. Un vieillard se pencha en avant pour cracher soigneusement sur le sol. Jules n'osa regarder aucune femme, se bornant aux figures des hommes, qui lui parurent grossières. Mais sa température montait.

De petits caillots, comme des spores de fiévreuses plantes printanières, des pissenlits, par exemple, flottant, suffocants, dans son sang. Si seulement il n'aimait pas cette fille si fort ! Il vit un homme en complet gris bon marché se diriger vers les toilettes des hommes.

Il traversa la salle et y entra lui aussi. L'homme était à côté d'un lavabo, se regardant tristement dans le miroir – c'était un homme jeune, l'air vieux, avec une peau parcheminée. Jules vit ses yeux le dévisager dans le miroir juste avant qu'il accomplît son geste – il le saisit par ses cheveux assez longs, le tira en arrière, lui couvrant la bouche d'une main, et essaya de lui cogner la tête contre le mur carrelé. Il rata son coup. Il lui empoigna la gorge et, cette fois, réussit à le cogner contre le mur. L'homme tomba lourdement. Jules fouilla la poche de son veston à la recherche de son portefeuille, se disant juste à ce moment qu'il n'y avait pas grand intérêt à voler quelqu'un d'apparence si médiocre ; mais il était trop tard ! Quelques secondes après, il était de retour dans la salle d'attente, prêt à gagner la sortie.

Sa sueur s'était muée en une pellicule de glace sur son corps.

Au magasin Piggly-Wiggly, tel un jeune mari, il acheta un sac de chips, du fromage, du pain blanc et quelques autres articles, dont du shampoing pour sa jeune femme, faisant patiemment la queue derrière des clientes. Où serait-il plus en sécurité que dans ce magasin Piggly-Wiggly ? Il était pris de vertige devant les jambes nues des jeunes femmes qui flânaient avec leur poussette... Mais il était fidèle à son amour, à Nadine, qui protégeait son innocence, posant ses mains enfantines sur la nuque de Jules pour lui parler, et murmurant à son oreille, tard le soir. « Maintenant, je ne fais plus d'insomnie et je ne pleure plus la nuit », lui avait-elle dit, surprise. Elle dormait tandis que Jules restait éveillé, pas exactement en train de pleurer, les yeux secs, mais très pensif. Il caressait l'idée de se jeter sur elle et d'en finir, de la mettre dehors, de se taillader les poignets – mais elle était tout ce qu'il possédait, après tout, avec son égoïsme et sa pureté. Il ne pouvait lui faire du mal.

À la caisse, il examina le contenu de son nouveau portefeuille, le portefeuille d'un étranger. Qu'il ne se soit pas encore préoccupé de voir combien il possédait était un signe de l'état de confusion dans lequel il se trouvait. Mais ce fut une agréable surprise : deux billets de vingt dollars, assez pour quelque temps. Il était à l'abri.

Il sortit un des billets pour payer ses achats, et se sentit assez fier de lui-même.

« Tenez, vos timbres », dit la caissière, lui tendant des vignettes-épargne ; et Jules se tourna galamment vers la dame qui attendait derrière lui et les lui offrit. Elle sourit, surprise, et le remercia.

Lorsqu'il revint à la chambre, Nadine avait ouvert la porte et l'attendait : « Je me faisais du souci pour toi. As-tu acheté du shampoing ?

— Toutes sortes de choses. » Son sourire était douloureux, mais il ne recula pas devant l'étreinte de Nadine. En chemin, il avait jeté le portefeuille, mais il était certainement en danger. « Si on partait d'ici ? proposa-t-il.

- Dès que je me serai lavé les cheveux.
- Ce serait une bonne idée de partir maintenant.
- Je t'en prie, Jules... »

Dans le cabinet de toilette, elle se pencha au-dessus de la cuvette avec une serviette sur les épaules, et Jules lui lava lui-même les cheveux. Ils étaient magnifiques et abondants, et il aimait même ceux qui se détachaient et s'enroulaient autour de ses doigts savonneux.

Ils roulèrent jusqu'à Beaumont au Texas, portés par des vagues de chaleur sur la route. Jules avait en permanence la sensation que ses yeux se desséchaient – tant de terre, tant de soleil, le tout mêlé au balancement de son propre cerveau. À l'issue de ces quelques jours passés avec Nadine, il commençait à parler comme elle, le même mouvement de la bouche. Peut-être le léger délire qu'il ressentait était-il une hystérie de fille, inéluctable. Comment pouvait-il cesser de se muer en elle ?

Elle se pelotonnait contre lui en dépit de la chaleur, dans son besoin d'affection, d'attention. Elle dit avec une certaine irritation : « Il semble qu'il y ait toujours quelque chose qui me tire, avec force. Je ne sais pas ce que je veux. »

C'était une invite à lui répondre, et il le fit malgré un sentiment de furieuse impuissance, malgré la futilité de cette parole : « Peut-être as-tu besoin d'amour ? »

Et elle dit : « Mais alors, quoi ? Que vient-il après cela ? N'y a-t-il rien, après ? »

Ils avaient roulé durant des heures. Au cours de leur descente vers le golfe du Mexique suite au caprice de Nadine, ils étaient un peu déconcertés par la terre morne et plate et par les longues étendues des champs pétrolifères, par les derricks des puits dans des rectangles de sol sec entourés de clôtures, avec des vaches errantes en train de paître alentour, et par la surprise d'un grand bosquet d'arbres. Beaumont était situé sur la Neches, une rivière qui n'impressionna pas Jules. Il n'en avait jamais entendu parler jusque-là. Vers l'est se trouvaient la Sabine et la Louisiane ; il sentit un appel à son imagination, une envie intense de voir les villes qui se cachaient derrière des noms tels que Sulphur et Créole. Mais la carte l'avait suffisamment déçu : les plis déchirés en étaient comme les coutures désagrégées de son esprit.

« Si tu ne veux pas d'amour, pourquoi avoir fait toute cette route avec moi ? » demanda-t-il.

Elle cultivait une attitude impatiente, curieuse et enfantine, tandis que Jules déployait tous ses efforts pour rester simplement éveillé ; elle guettait les surprises que la ville juste devant eux pouvait leur réserver, les plaques commémoratives et les maisons qui pouvaient paraître historiques. Ils ne se souciaient pourtant jamais de descendre de la voiture. En roulant, ils regardaient ce qui se présentait et ils étaient toujours vaguement déçus.

Nadine trouvait presque tout décevant. Jules était content de n'avoir pas encore été rattrapé par la police.

« Ce que tu devrais faire, mon cœur, suggérerait-il sans cesse, c'est de téléphoner à tes parents pour leur dire que tu es en Californie. Que tu es en bonne santé, heureuse, et en Californie.

— Je ne peux plus leur parler.

— Bien sûr que si. Pour moi.

— Je ne peux même pas penser à eux. »

Il était saisi de voir avec quelle froide indifférence elle les écartait tous – en vérité, elle ne pensait jamais à sa famille que comme à des sujets dans le long monologue de sa vie. Était-il possible d'oublier les gens aussi facilement, ou finirait-elle par en sentir les effets ? se demandait Jules. La pensée que cette jeune personne, cette fille de parents fortunés, douce, délicate et bien élevée, pût être superficielle à ce point le glaçait. Plus il s'enfuyait loin de sa misérable famille, plus ses membres lui paraissaient proches. Même sur la route, comme c'était le cas, sans qu'il soit possible d'établir un lien avec une mère ou une sœur quelconques, il se sentait accablé par leurs difficultés. Il était toujours responsable d'elles.

« Mais si tu m'aimais », reprenait Jules d'un air las, dans la voiture, au restaurant ou au lit ; et Nadine répondait parfois d'un air également las : « Mais je t'aime. Que veux-tu dire ? Pourquoi dis-tu tout le temps ça ? » Elle ne comprenait réellement pas. Quelquefois, exaspérée, elle disait, comme si elle essayait de se faire comprendre de quelqu'un qui parlerait une autre langue : « Tu parles tellement d'amour ! Je ne sais pas ce que tu veux dire – pourquoi me harcèles-tu toujours avec ça ? Pourquoi est-ce toujours l'amour, l'amour, l'amour ? Hormis dans les livres, je n'ai jamais entendu quelqu'un qui prononce autant ce mot. »

Beaumont, Texas. Pas de montagnes, rien de beau. Jules était dégoûté du Texas. La ville était plus grande qu'il n'aurait désiré et déjà encombrée à la périphérie de centres commerciaux et de cinémas en plein air. De Detroit à Beaumont, le paysage était semblable – dans la campagne, des rigoles d'eaux usées et de la boue qui allait du brun dans le Nord à un rouge rouille ici, dans le Sud ; dans les villes, des terrains de golf miniature et des rangées de maisons bon marché, neuves, de style colonial américain, toutes de style colonial, des maisons aux huisseries d'aluminium, des rangées et des rangées de maisons coloniales, tout l'horizon rempli de demeures coloniales neuves et resplendissantes. De tout ce voyage, Jules voulait au moins retirer une certaine personnalité, que ce soit celle d'un jeune homme amoureux, d'un criminel-né ou d'un millionnaire au premier palier de sa carrière ; toute cette terre parcourue devait bien aboutir à quelque chose !

En arrivant à Beaumont, Jules dit : « C'est tout pour aujourd'hui.

— Ne pouvons-nous continuer d'aller vers le golfe ?

— Il n'y a rien là-bas, sur le golfe. Rien à voir. Regarde la carte et ce qu'il y a là-bas. Je ne peux plus conduire aujourd'hui. »

À Beaumont l'air était nauséabond. Ce devait être le gaz des raffineries ; il y avait, d'un côté, une odeur légèrement incommodante, et de l'autre, une odeur un peu âcre. Nadine reniflait candidement et ne cessait de regarder alentour, déconcertée. Jules, qui avait vécu longtemps à Detroit, savait qu'il n'y aurait rien à voir.

La jauge d'essence indiquait qu'il ne restait rien. Mais ils n'étaient pas encore en panne. Le souci de Jules était qu'il se trouvait au même point que l'essence dans le réservoir de la voiture. Or il devait se maintenir en marche ; et il s'épuisait ; il lui fallait faire le plein. Que lui arrivait-il ? Il rit et embrassa l'oreille de Nadine.

« Trouve-nous un endroit pour qu'on puisse dormir, mon cœur. Je suis vraiment à bout. »

Ils longeaient des palmiers géants. Des rosiers étaient encore en fleurs. Une moiteur lourde flottait, comme une toile d'araignée, sur toutes choses. Les palmiers étaient trop épais, trop grands. Quelque chose dans leur épaisseur brutale et trapue fit ciller Jules. Et les maisons blanches en bois et les baraquements délavés par la pluie, tous bien alignés, le heurtèrent et lui firent se demander dans quelle mesure tout cela était réel. Le Texas ? Étaient-ils vraiment au Texas ? Il se trouva bloqué derrière un autobus sale, un autobus urbain. La route était semée de nids de poule – l'autobus commença par cahoter, puis ce fut le tour de Jules. Nadine regarda autour d'elle, remplie d'étonnement. « C'est là le Texas ? » dit-elle. La route soudain devint boueuse. Elle faisait une fourche, et un des embranchements menait à ce qui devait être la décharge de la ville. Jules suivit l'autobus dans l'autre direction. L'odeur de gaz se fit plus forte. Une bande d'enfants noirs se précipita à travers la rue devant la voiture. Des baraques en bois et papier goudronné apparurent le long de la route, des poulets picoraient dans la boue, un chien squelettique regarda Jules avec les mêmes yeux tristes que ceux du garçon.

« Voilà qu'il commence à bruiner, constata Nadine. C'est lugubre comme endroit. »

Quand ils retrouvèrent la grand-route, elle choisit un motel – le même motel qu'ils avaient vu tout au long du trajet, fait de ciment peint en rose, avec un éclairage au néon et quelques fauteuils de jardin disséminés devant. Jules fut prompt à remarquer, avec ses yeux et son cerveau desséchés, que le motel se trouvait près d'un quartier résidentiel composé de maisons ordinaires et de quelques magasins.

Il remplit les formalités d'entrée, n'hésitant pas à inscrire son nom dans le registre, heureux d'écrire le numéro de sa plaque d'immatriculation. Il n'était pas un criminel, pas réellement. Il n'avait rien à cacher. Mais, en signant de son nom, il fut saisi d'une immense lassitude et, quand il alla rejoindre Nadine, le sol lui parut fragile sous ses pieds.

Elle était restée dans la voiture : « Ça ressemble à l'endroit où nous étions la nuit dernière.

— Ça ne fait rien. Nous avons tous les deux besoin de repos.

— Je n'ai pas envie de me reposer.

— De quoi as-tu envie ?

— Je ne sais pas. Pourquoi est-il si tôt ? Il n'est pas cinq heures et demie, et tu veux t'arrêter pour la nuit. Je ne comprends pas. »

Il ouvrit la portière, et elle descendit lentement. Ils s'embrassèrent. Bien qu'il fit grand jour et que le trafic passât non loin sur la grand-route, elle ne fit aucune résistance ; elle était immobile et distraite.

« Tu as l'air si fatigué, dit-elle. Je t'aime vraiment, tu sais. Je t'aime pour m'avoir amenée si loin. »

Il déverrouilla la porte. La chambre était obscure, humide. Elle sentait fortement l'insecticide. Jules alluma la lumière et un mouvement rapide dans un coin attira son attention – un cafard – mais heureusement Nadine n'avait rien vu.

Elle tâta le lit du genou.

« Pourquoi est-ce si humide ici ? Ça sent tellement l'humidité !

— Ce n'est pas si mal. »

Il s'assit, chancelant, sur le bord du lit. Il s'efforça de lui sourire. Il avait imaginé qu'elle flancherait, mais elle n'avait jamais faibli, n'avait rien montré – quel triomphe de fermeté ! Or lui, Jules, semblait flancher. Il sentait un mouvement douloureux dans ses entrailles. Même son désir, par ce chaud après-midi de crachin, était devenu bien faible.

Elle s'agenouilla à son côté et l'entoura de ses bras. Elle aimait lui baiser les yeux. Elle aimait qu'il l'embrasse – le même désir, vague et heureux, qu'elle montrait en voiture dans l'attente d'un nouveau paysage. C'était une façon d'avancer avec succès dans le temps. Devant son jeune visage et ses yeux rêveurs, Jules pensa aux *Annales policières*, et il se demanda s'il existait quelqu'un pour qui Nadine ne serait qu'un éclair de bras et de jambes, un cri étouffé, un insignifiant corps frénétique. Elle lui parlait gaiement de quelque chose. Ses paroles lui parvenaient, mais il n'en tirait aucun sens. Il sentait son propre corps transpirant, ses vêtements qui pourrissaient sur son corps crasseux.

« A-t-on de quoi acheter quelque chose à manger ? » demanda Nadine.

L'idée de nourriture écoeura Jules, mais il n'en montra rien. Il se lava dans le petit cabinet de toilette et ressortit, jusque sur la route. « Voici Jules au Texas », se dit-il. Non, ils n'avaient pas d'argent ; mais cela ne regardait pas Nadine, c'était son problème à lui. Comme un chien, il était attiré vers les ruelles et dans les recoins. Il avait mal aux entrailles, mais il agissait par habitude. Les mouvements mécaniques lui paraissaient magiques et par conséquent bénis, presque invisibles – on ne pouvait être pris en faisant quelque chose pour la dixième fois – il ne serait assurément jamais pris. Il sourit à la pensée de Jules le criminel-né, un jeune homme invisible, jamais pris. *La police a juré que les vols étaient commis par un gang...* Il se trouvait dans un quartier blanc, mais qui paraissait pauvre ; rien qui vaille d'être emporté. Il continua donc d'aller à l'aventure ; après avoir traversé une série

de voies de chemin de fer, il se trouva dans un meilleur quartier, une subdivision bâtie sur un terrain spongieux et marécageux où s'élevaient des bungalows de brique à fenêtres élevées, étroites et horizontales. Une ménagère en chemise verte traversa pieds nus la pelouse pour ramasser un journal plié. Ce tableau plut à Jules – elle était si ordinaire et raisonnable ! Marchant là seul, même dans ses vêtements imprégnés de sueur, il était proche de la marche secrète des choses, de la façon dont les gens vivaient quand ils n'étaient pas observés. En lui-même, il n'y avait pas de marche secrète : il n'avait pas de vie ordinaire, raisonnable.

Il passa devant une maison aux stores baissés et dont la véranda de devant était jonchée de journaux – c'était tentant – mais dans la maison voisine un chien aboyait. Jules poursuivit son chemin à vive allure, pensant à Nadine, à ses bras, à son ravissant visage, à l'aspect légèrement humide de ses paupières, et il se demandait comment il se faisait qu'il fût amoureux et que son amour le tire ainsi vers le bas, alors que rien ne le reliait à Nadine, ni à personne d'autre... Il lui aurait suffi de poursuivre sa marche pour s'évader. Une ménagère, à la taille lourde, mais néanmoins alerte, traversa rapidement une pelouse pour frapper à la porte de la maison voisine ; elle cria un nom, quelqu'un ouvrit, et elle entra. Voilà qui avait l'air bien : les cheveux se dressèrent sur la nuque de Jules. L'instinct l'attira vers la maison de la femme. Ses jambes le portèrent sans hésitation le long de l'allée. Pas d'erreur, ce serait ici. Il était en sécurité. Il alla droit à la porte de devant, feignit de sonner et, après un moment, à l'intention de qui pourrait l'observer, il fit semblant de saluer quelqu'un en ouvrant la porte.

Une fois à l'intérieur, il n'avait pas de temps à perdre : droit à la cuisine. La maison était fraîche, climatisée, et elle sentait l'insecticide. Il traversa rapidement un salon, puis une salle à manger, et il entra dans la cuisine. Dans une pièce voisine, une télévision était allumée. Sans doute des enfants la regardaient-ils. Mais il ne les craignait pas et, dès la première seconde de sa présence dans la cuisine, il repéra ce qu'il voulait : un sac à main. Il l'ouvrit d'un geste, en silence, sans peur. Il sortit le portefeuille et le glissa dans sa poche. Une porte ouverte l'attira : une chambre à coucher, au lit négligemment fait ; son reflet coupable se dessinait dans le miroir d'une commode. Sous le coup d'une impulsion, il s'étendit sur le lit, les pieds joints. Il sourit. Ainsi, c'était à ça que cela ressemblait...

Quand il eut quitté la maison, quelques minutes plus tard, il fut pris d'une sueur écœurante. Il compta l'argent du portefeuille – plus de cinquante dollars. Mais l'argent n'améliora pas son état. Il transpirait toujours. Rebroussant chemin, il revint vers le motel. Il avait un sens de l'orientation qu'il suivait sans hésitation et il ne se trompait jamais. Il repassa les voies de chemin de fer, traversant le quartier le plus minable ; il était en chemin, nerveux mais pas pressé, on aurait dit un gosse des environs. Un gosse du coin. Perdu dans la chaleur du Texas. Ses cheveux, redevenus longs, lui donnaient un air campagnard, endormi. Il paraissait inoffensif.

Il entra dans une épicerie. Il connaissait déjà les goûts de Nadine ; il ne voulait que lui faire plaisir. Mais, près du comptoir, se trouvaient deux agents de police, blancs, et un homme noir, qui bavardaient en une explosion de voix traînantes et d'exclamations de surprise. Un des flics se tordait presque en deux à force de rire. Jules fut troublé de voir un flic rire, comme il l'avait été autrefois de voir un prêtre rire très fort. Il prit du lait, du fromage, du pain, une boîte de gâteaux au chocolat pour Nadine. Mais les flics n'étaient toujours pas partis, et il alla flâner au fond du magasin, sentant ses entrailles se crispier douloureusement, pressé de voir les hommes s'en aller. La douleur n'était pas intolérable. Il s'efforça de ne rien laisser transparaître. Une femme blanche lui jeta un regard de derrière la caisse enregistreuse, attentive à son client tout en se délectant de la présence des flics et du nègre, de leur joyeuse conversation, et Jules sentit qu'il devait aller vers elle, payer la nourriture et filer. Il lui fallait s'avancer et passer juste à côté des flics. Sa douleur à l'estomac se fit aiguë et chaude.

« Dites donc, s'écria un des flics, tendant la main vers Jules, vous ne croiriez jamais ce que ce type nous raconte ! » Jules ne recula pas. Le flic n'avait pas l'air beaucoup plus âgé que lui ; il hochait la tête d'impuissance. Les deux agents arboraient un large sourire. Le nègre, qui pouvait avoir dans les quarante comme dans les soixante ans, hocha la tête d'un air ahuri, essayant de produire un effet comique, et protestant d'une voix aiguë et râpeuse telle que Jules en avait souvent entendu dans les rues de Detroit : « J'ai jamais dit de mensonges ! Qu'est-ce que vous croyez ! J'veis pas commencer maintenant ! » Cela n'avait aucun sens pour Jules ; comme de la musique dont il n'aurait pas entendu le début et qui n'aurait aucun intérêt pour lui ; il leur adressa un sourire vide d'expression et posa ses achats sur le comptoir. La femme gloussait et regardait au-delà de Jules, attendant la suite.

« Ce type est un vrai couillon, dit le flic à Jules, lui tapotant le bras, il passera pas l'année ! » Il y avait là une aimable et joviale fraternité entre les flics, le nègre et Jules, une sorte de danse, mais Jules ne pouvait pas danser ; son corps était si douloureux qu'il craignait de chavirer dans les bras du flic. « Regardez-moi ce que sa femme lui a fait ! Est-ce que vous laisseriez jamais votre femme vous traiter comme ça ? » dit encore le flic à Jules, haussant les sourcils de façon dramatique.

Jules regarda poliment le nègre. Il vit que son visage était balafré — étrangement balafré, en longues et épaisses traînées, comme des gouttes ruisselantes. La peau d'une partie de son visage était tannée comme celle d'un alligator. Jules écarquilla les yeux. Il ne voyait là rien de drôle. Le nègre retint un moment son rire, puis s'abandonna à un gloussement de soprano, étonné, comme si c'était trop pour lui, que lui-même et les deux flics attachent tant d'importance à son visage, et même Jules, ce nouveau venu qui voulait manifestement entendre toute l'histoire.

« Qu'est-il arrivé à son visage ? demanda Jules.

— Sa femme en a eu marre de le voir courir, expliqua le flic, tenant

toujours Jules comme pour l'aider à retenir son propre rire ; elle a pris une grande belle marmite qui bouillait sur le fourneau, elle y a mis du sucre – du sucre, oui – et, quand il est rentré, elle a pas perdu de temps à lui demander : « Où t'étais ? » ou rien – non, m'sieur, elle a simplement déversé cette eau sur sa tête – c'est-y pas l'histoire la plus drôle qu'on puisse entendre ?

— Pourquoi a-t-elle fait ça ? dit Jules, essayant de grimacer un sourire ; je veux dire pourquoi le sucre ?

— Laisse-le raconter lui-même », conseilla l'autre agent – et tous de regarder le nègre.

Il hocha la tête d'un air étonné :

« Elle a mis du sucre dedans parce que ça vous colle au corps, mon gars, c'est ça qui le fait coller – l'eau ne colle pas, elle s'écoule tout de suite. Le sucre *colle*, mon gars, vous feriez bien de vous rappeler ça. »

Les flics éclatèrent d'un rire rauque, et Jules parvint à émettre un rire asthmatique pour montrer qu'il était solidaire. Il profita de leur bienveillance pour pousser ses achats vers la caissière. Seigneur, sortirait-il jamais de cet endroit ?

« Le sucre *colle* ! » s'écria un des agents dans un rire convulsif.

Leur rire le poursuivit dans la rue. À présent il était dans l'obligation violente d'aller aux toilettes et c'était assez pour accaparer toute son imagination. Il oublia les flics. Leur rire s'estompa, puis s'épaissit de nouveau – tant de sujets de rigolade en ce monde ! Il ne se souvenait pas d'avoir ri franchement ; enfermé dans un corps comme celui-là, un corps brûlant de douleur, comment le rire est-il possible ?

Il parvint à la chambre du motel, déposa ses achats sur le lit et alla immédiatement aux toilettes. La porte ne fermait pas tout à fait, pas complètement. En désespoir de cause, il la tira d'un coup sec, mais la serrure ne fonctionna toujours pas. Il emportait avec lui l'image de Nadine, Nadine dans l'autre pièce – surprise quand il était passé à côté d'elle en disant : « Il faut que j'aille là-dedans », alarmée par l'expression de son visage, ne le trouvant pas beau à présent. Dans cette misérable petite pièce, il gémit de douleur et essaya de se débarrasser de la fétidité qui s'était formée en lui, mais il ne put rien – rien ne se passa. Le front appuyé contre le bois de la porte, il se mit à pleurer.

Au bout d'un moment, il ressortit, tremblant :

« Je dois avoir la grippe, dit-il.

— Tu es malade ?

— La grippe. »

Elle détourna le regard. La miche de pain était ouverte, sur la table de nuit :

« Il sent l'insecticide, ce pain. Je ne peux pas le manger.

— Je suis désolé. »

Jules était trop faible pour parler. Il s'étendit sur le lit.

Nadine proposa, prise d'un élan de sympathie :

« Je peux t'arranger ces oreillers.

— Je ne serai pas malade longtemps.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Peut-être que tu pourrais me chercher de... de l'aspirine à la pharmacie.

— Où est-elle ? »

Il s'était mis à trembler violemment. Il se glissa sous les couvertures, les yeux fermés. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour se retenir de gémir tout haut.

« Veux-tu que j'appelle un médecin ? dit Nadine, effrayée.

— C'est simplement la grippe.

— Tu as l'air tellement malade ! »

La douleur était si vive qu'il rouvrit les yeux, alarmé. Puis, rejetant les couvertures, il retourna en chancelant aux toilettes. La diarrhée semblait l'ébouillanter. Tremblant, oppressé par la puanteur de ses propres entrailles, il se balançait d'avant en arrière sur le siège, pressant ses paumes contre ses oreilles. Qu'avait-il voulu de cette fille qui était dans l'autre pièce ? Qu'est-ce que les êtres humains cherchaient à tirer les uns des autres ? Il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à sa fécondité.

Quand il revint au lit, Nadine se tenait dans l'encadrement de la porte du motel, comme prête à sortir :

« Je t'en prie, Jules, laisse-moi appeler un médecin. Je t'en prie. »

Il s'allongea, avec un sentiment de faiblesse extrême. Il n'entendait pas tout à fait ce qu'elle disait.

« Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle. C'est un microbe ou quelque chose comme ça ? Est-ce dans l'air ? »

Ses paroles n'avaient aucun sens, mais il lui en était reconnaissant ; elles remplissaient l'espace qui le séparait d'elle. Le temps passa. Il voulait dormir.

Nadine, assise sur le bord du lit, lui tenait les mains, et les lui massait. Elle travaillait les doigts, le regard tristement fixé sur son visage :

« Ah, je t'aime, Jules, guéris, je t'en supplie. J'ai peur. Je ne peux pas le supporter, de te voir malade.

— J'irai mieux demain. »

Mais la nuit fut pitoyable. Il ne cessait de se lever pour aller aux toilettes en titubant, stupéfait et terrifié de la façon dont son corps échappait à son contrôle, plié en deux par la douleur, frissonnant. Il n'avait jamais eu aussi froid. « Mais il ne fait pas froid, il fait chaud ici. Il fait terriblement chaud », s'écriait Nadine ; il n'en avait cependant pas moins froid, il tremblait de froid. Il se demanda s'il allait mourir. C'était là une fin inimaginable. Au matin, Nadine s'endormit dans le fauteuil à côté du lit. Jules en fut heureux — il voulait être seul avec sa détresse. Il en avait honte.

Dans la matinée, elle sortit pour faire quelques achats. Alors, il se dépouilla de ses vêtements immondes et les laissa tomber à terre. Il resta étendu en sous-vêtements. Cela aussi lui faisait honte, et il éprouva la crainte fantasque et absurde que Nadine le haït, haït son corps. Il ramena les

couvertures autour de son visage. Il se haïssait lui-même. *Jules mourant*. Son obsession de Nadine, il se la rappelait vaguement, mais il ne pouvait se rappeler ce qu'était l'amour même. Son corps frissonnait à coups répétés. La répulsion de son corps pour lui-même lui paralysait l'épine dorsale.

Nadine revint. Elle lui donna des pilules à prendre, elle bavarda avec lui. Il recommença à frissonner, ses dents claquaient. Nadine s'écria, aux cent coups : « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Elle pressa son visage contre le front de Jules : « Ne meurs pas, ne m'abandonne pas ! » s'exclama-t-elle.

« Je ne vais pas mourir. » Jules s'efforça de rire. Et alors il se passa quelque chose... Il devait être en plein délire. Il avait très chaud, et puis ses dents se remirent à claquer.

Nadine, s'approchant de lui dans un brouillard, se pencha et écarquilla les yeux :

« Tes dents saignent, Jules. Tes gencives. Pourquoi as-tu du sang autour des gencives ? »

Il se demanda si ces mots étaient réels ou s'ils faisaient partie d'un rêve. Il essuya ses gencives et, oui, il y avait du sang sur sa main, mais sa main aussi semblait irréelle. Dans ses veines, de minuscules parcelles de sable se dilataient. La chaleur grandit en lui. Jamais son désir envers Nadine n'avait enflammé son sang comme le faisait la grippe, qui le chauffait toujours davantage, jusqu'à ce que son cerveau lui parut flotter sans pesanteur, séparé de son corps répugnant, avec le seul désir d'être libéré de ce corps qui était devenu une fosse... une fosse dans un cachot, vicié d'odeurs méphitiques, de vase... Un soudain flux chaud sur les cuisses fut comme un miracle, un dégorgeoir à la douleur. La fétidité de son corps était à présent hors de lui, un miracle. Il était étendu dans cette puanteur, et se demandait si c'était un signe d'espoir.

Il perdit conscience, il rêva. Ses rêves furent interrompus par une lumière. Il s'éveilla pour trouver le lit mouillé, des excréments dans le lit, et, de terreur, il essaya de se lever. Il était trop faible. Son corps était faible, mais cependant pas entièrement vide. Une nouvelle tempête de douleur s'élevait en lui. Il gémit tout haut, paralysé par la douleur, chaude, qui l'enserrait, et il pensa à ce nègre coiffé d'une marmite d'eau bouillante avec du sucre pour que ça colle et que ça brûle. À quel stade la douleur devenait-elle inhumaine ?

Quand il revint à lui, à une heure inconnue, l'esprit débarrassé de toute fièvre et le corps étrangement faible, il était seul. Il le sentit avant de le voir. Pas de Nadine. Il l'appela ; aucune réponse. Au bout d'un moment, il se traîna hors de son lit infect et regarda par la porte. Pas de Nadine. Pas de voiture. Elle l'avait abandonné dans le Texas du Sud-Est, et cela lui parut la fin de l'histoire de Jules et de Nadine.

Quelqu'un, une fille, s' imagine que le miroir ne lui montrera aucune image. Elle n'ose donc pas regarder. Son corps a la sensation désespérante de n'être plus qu'un poids, une masse ; il a été trop aimé, il a trop servi et il a été usé. Il est affaibli par des mois de sommeil. Il n'a pas de reflet, pas de visage. Un corps sans tête.

Le plafond est arrangé d'une certaine manière. Il ne monte ni ne descend. Du papier peint collé sur du papier peint, épaisseur sur épaisseur. Des ondulations se forment. Des lambeaux sont sur le point de tomber. Si la fille se laisse aller à penser au papier peint, elle en sera malade. Il est déjà suffisant d'être un poids lourd, transpirant au lit.

Quelqu'un s'assied et lui parle : sa mère. Qui jacasse, jacasse... tous les mots sont des cris... comme de petits oiseaux rageurs. Des oiseaux jacassent parfois derrière la fenêtre, mais ils sont invisibles. Elle ne peut tourner la tête aussi loin. Elle ne se fie pas aux fenêtres – regarder par la vitre lui fait peur. Quelqu'un d'autre s'assied et parle. Un homme. Il lit des journaux. Le bruissement de journaux, leur odeur particulière, la sensation voltigeante, panique, que des choses se passent en dehors de la chambre. Mieux vaut ne pas écouter. Elle n'écoute pas.

La télévision est allumée dans l'autre pièce. Des sons étouffés, des vagues de rires. Des rires ?

Sa mère déplie un papier orange :

« Je ne comprends rien à ce sacré batteur à œufs », dit-elle.

L'eau lui monte à la bouche. Elle a faim, faim. Une faim terrible monte en elle. La nourriture est un moyen de remplir son corps entier et de le maintenir lourd et paisible. Le sommeil suit. La télévision s'éloigne. Les pleurs du bébé s'éloignent. Son oncle Brock, assis dans le grand fauteuil, lit à haute voix les bandes dessinées et sa voix s'éloigne.

Un gâteau, au gingembre, qu'elle prend dans la boîte. Il tombe à terre. Elle attend, pensant à ce gâteau par terre, hors de vue. Elle salive. Finalement, elle se penche avec un grognement pour le ramasser. Elle le ramasse. Elle le mange vivement. Le goût doux et fade du gâteau au gingembre rassise l'éveille. Elle salive à la pensée d'en avoir davantage.

Elle ne pense pas, mais parfois des mots se forment en elle, contre son gré. *Que fait maintenant l'autre Maureen ?*

Elle relève ses cheveux au-dessus de la tête en épaisses torsades serpentine, les yeux fermés, les doigts très gracieux...

Ah, petite putain... ta relation avec cette négresse, ça me suffit... dehors !... je vais appeler la police pour te botter le cul... ici ce n'est pas un

bordel à nègres... retourne à ton trottoir... va au diable... sale petit gibier de potence, espèce de petite salope !

Loretta pousse des cris aigus. Betty, en jeans, passe à côté d'elle en courant et entre dans la chambre de Maureen. *Dis donc, Reeny ! Débarrasse-moi de cette vieille garce ! Sors-toi de là ! Tu n'as rien, et tu le sais !*

Loretta essaie de tirer Betty en arrière. *Elle est malade...*

Eh bien, c'est toi qui l'as rendue malade avec tes foutaises !

Loretta gifle Betty. Betty ramène le bras et renverse Loretta en arrière d'un coup de poing. Loretta pousse des hurlements. Betty crie quelque chose et s'enfuit de la chambre. Encore des cris perçants. Loretta s'en va. Loretta crie. *Traîner avec des nègres... peu m'importe que ce soit un homme ou une femme... tu peux aller tout droit au diable !*

Brock lit les bandes dessinées : Rex Morgan, Gasolin Alley, Brenda Starr. Il montre la page à Maureen, mais elle ne la regarde pas. Elle ne détourne pas le regard.

Brock dit :

« Ta mère est allée au A & P. Il y a une surprise dans le courrier. Tu veux l'entendre ?

Maureen reste muette, étendue froide et lourde sous les couvertures, n'attendant rien. Parfois elle regarde Brock, parfois non. C'est son oncle. Elle ne sait pas trop ce qu'est un oncle. Son visage, sa voix tâtonnante, les fréquentes petites secousses que celui-ci imprime au lit sur son passage lui rappellent quelque chose, quelqu'un. Elle ne poursuit pas le souvenir. Butée, lourde de sommeil, elle est étendue déguisée dans un corps qui n'est pas le sien et qui attend sans rien attendre.

Brock ouvre une lettre :

14 décembre 1956.

Chères Maman et Maureen,

Eh bien, vous voyez, me voici à Houston, au Texas ! J'écirai plus longuement quand j'aurai le temps. Ne vous faites pas de souci pour moi, parce que je me débrouille bien. Le second jour où je cherchais du boulot, j'en ai trouvé dans une compagnie qui fait des affaires immobilières sur le golfe. Ci-joint une brochure qui explique leur travail, des photos, etc. Je vais être représentant, j'irai voir les clients dès que j'aurai terminé mon stage. Il faut que je m'achète un costume. Comment va tout le monde ? Bien, j'espère. Je pense souvent à vous toutes. Je vais assez bien, maintenant que l'hiver commence. La chaleur me mettait à plat. Elle m'épuisait vraiment. Au Texas, l'hiver ne commence qu'en décembre, je veux dire là où je suis au Texas. L'État est très vaste. Vous devriez regarder ça un jour sur la carte. Les insectes ont presque disparu, morts ou tapis. Je sors sans manteau, quoiqu'on soit en décembre, mais je m'en accommode mieux que de la chaleur. Tout va bien pour moi. Je pense à vous. Emmenez Maureen voir un bon docteur, prenez bien soin d'elle. J'enverrai de l'argent dès que je le pourrai. Je

regrette de n'avoir pas écrit pendant si longtemps.

*Affectueusement,
Jules.*

Sa mère prend la lettre des mains de Brock, très étonnée. *Comment, dit Jules ! Une lettre de Jules ! s'écrie-t-elle.*

Elle ouvre une brochure. *Oh, dis donc, ça a l'air d'être quelque chose !* dit-elle avec respect. Brock, avec son visage poilu et son vague air de s'excuser de son corps lourdaud, regarde avec elle. *Retraite paradisiaque du Triangle d'or, quelques parcelles encore disponibles sur le golfe.* Loretta lit l'opuscule à Maureen, qui est étendue sans la regarder, sans écouter. Mais elle entend en partie. Elle ferme son esprit à ce qu'il y a derrière les mots : golfe du Mexique ? Texas ? Son frère Jules ? Elle ne veut pas penser à ces choses. Elle ne veut pas que ça lui fasse mal.

Et maintenant, on la presse de se lever, de sortir du lit : « Allons, mon chou, voilà, c'est bien », encourage sa mère. Elle a oublié comment passer ses bras dans les manches. Il faut qu'on lui montre comment faire – sa mère et une autre femme. Une femme aux cheveux courts, teints en roux, une amie. Elle et Loretta sont de la même taille.

« Tu te débrouilles très bien, mon chou, dit Loretta. N'est-ce pas qu'elle se débrouille bien ? N'aie pas peur. Fais attention à mes violettes d'Afrique, là... »

Brock est assis dans la cuisine. Il sourit, et son sourire se mue en celui de Furlong. Maureen recule.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » s'écrie Loretta.

Maureen s'écarte d'eux, désespérée de retourner à sa chambre, à son lit. Il lui faut regagner son lit. La femme rousse la lâche. Loretta essaie de la retenir encore une seconde, tirant, puis la laisse partir, exaspérée :

« Oh ! Bon Dieu ! Merde ! s'écrie-t-elle. J'en ai marre de cette vie et de ces conneries sans fin. Je me fous qu'elle soit malade ou pas, et moi alors ? Et ma vie, à moi ? »

Maureen peut l'entendre de son lit, sa mère qui pleure dans l'autre pièce.

« Et ma vie à moi ? s'insurge Loretta. Quand commencera-t-elle ? »

Brock lit une autre lettre :

1^{er} février 1957

Chères Maman et Maureen,

Comme nous le voyez au cachet de la poste, je ne suis plus à Houston, mais à Dallas. L'affaire immobilière ne m'a pas convenu ! Je n'ai pas été fourré en prison ou quoi que ce soit, même pas pour la nuit, alors ne vous en faites pas pour moi. En tout cas, je fais attention. Ces cinglés ! Ci-joint vingt dollars. Emmenez Maureen voir un bon docteur, pas simplement au dispensaire. J'espère qu'elle va mieux. Écrivez-moi Poste Restante, Dallas,

Texas. Je pense à vous toutes et vous me manquez, je vous aime toutes. Je suis arrivé à la conclusion qu'on est tous seuls, chacun de nous ; maintenant, la solitude ne me tracasse plus tant. Je m'en accommode mieux quand je réfléchis aux choses. Pour le moment, je remplace un type qui est malade ; c'est dans le bâtiment, et c'est un bon boulot tant qu'il ne pleut pas. La pluie peut être assez glaciale. Il y a deux types avec qui je suis assez copain, de mon âge. Mais je ne les vois pas beaucoup. Tout le monde est assez gentil, mais je ne me lie pas trop. L'affaire de la Retraite du Triangle d'or a foiré. Le président s'est envolé je ne sais où. J'étais allé voir un client, un vieux type tout perclus, l'air vraiment misérable ; mais il y avait quelque chose de louche autour de la maison et j'ai vu des flics au bas de la rue, alors je me suis cassé. Je suis arrivé à Dallas en auto-stop. Je vais beaucoup mieux maintenant. Je me sens bien la plupart du temps. Ne vous en faites pas pour moi et occupez-vous de vous. Je pense souvent à vous, comme font ceux qui sont seuls au loin.

Affectueusement,
Jules.

Un souvenir : en voiture sur l'autoroute. De grandes entailles dans le sol, de la boue, des files de voitures, des panneaux orange indiquant : DÉVIATION. Elle est assise dans une voiture à côté d'un homme, pas son père, pas Furlong, pas Brock. C'est un étranger. Il dit : « *Alors, pas possible mardi... et mercredi ?* » Sa main couvre la sienne. Cette main glisse sur sa cuisse. Sa chair se meut vers lui, comme des grains de sable glissant vers le bas, sans hâte. Elle gravite de ce côté. Ils sont ailleurs à présent, dans une chambre obscure. Il est sur elle. Des jambes, il étend les siennes... tout peut arriver, n'importe quelle surprise aiguë et rapide... elle sent les muscles de son visage se glacer dans l'attente... il la pénètre et tout dans son corps se glace, c'est lui, ce qu'il fait, toutes les cellules tremblantes de son corps sont attirées vers ce centre glacé, vers lui, sans défense.

Dans l'autre pièce, la télévision est allumée. Elle est couchée seule, ni endormie, ni éveillée. Dans son souvenir reste la constante odeur du sperme et sa sensation, tandis qu'il se retire de son corps... chaud de son corps. Il y en a tant, comme un flux de sang, interminable. Elle en est paralysée. Elle l'imagine à présent, entre ses cuisses. Le plafond est menaçant... mais si des morceaux de plâtre se détachent et tombent sur son visage, elle sera incapable de bouger ou de crier. Elle ferme les yeux.

L'autre Maureen est dans la rue, balançant son sac. Des fentes en guise d'yeux, une jolie bouche, toute douceur. Comme en une danse, elle s'arrête pour mettre le foulard blanc autour de sa tête, et un passant, un étranger, s'arrête pour l'aider à l'arranger : il noue les bouts sous son menton. Elle baisse les yeux. Des deux mains, il prend le visage de Maureen, sa gorge. Il la regarde intensément, il se penche pour l'embrasser. Il baise sa bouche et les deux mains saisissent ses épaules, la clouant sur place. Il baise sa bouche, en

modifie lentement la forme.

Betty, dans l'encadrement de la porte, fraîche de l'air froid de l'extérieur, ses cheveux courts sans forme, tout humides, lance, en riant : *Tu n'as rien et tu le sais ! Tu n'es pas la première à avoir reçu une raclée d'un salaud !*

Et Loretta hurle : *Sors d'ici ! Sors d'ici !*

Betty crie : *Aucun enfant de putain ne me flanquera jamais de raclée, à moi, je te le garantis. Je supporterai jamais ces saloperies moi, pas comme toi et Reeny, et tu peux aller au diable, Maman, toi qui te crois foutrement si maligne !*

Elles parlent de Betty, et Maureen s'aperçoit qu'elle écoute. Loretta se plaint à la femme rousse : « Elle est déchaînée, personne ne peut la contenir. Elle a le cœur dur. Si elle finit mal, ce ne sera pas ma faute, qu'est-ce que j'ai fait de travers ? » Son amie dit : « Tu n'as rien fait de travers, mon chou. Quand on doit mal tourner, on tourne mal. Tu le sais bien. Regarde Jules ; ne s'est-il pas bien débrouillé pour un garçon de son âge ? Il est parti voir du pays et ne comptant que sur lui-même ; il a trouvé un travail, et il envoie de l'argent à la maison. » Loretta répond tristement : « Je parlais à Betty, autrefois, vraiment. Je lui disais de se ranger. Mais elle répliquait toujours, et ne cessait de courir à droite et à gauche avec une foutue bande, un mélange de Blancs et de Noirs, et tu sais ce que je pense de ça. Je pourrais bien l'envoyer promener, un jour. »

Maureen ferme les yeux et voit Betty, redevenue une gosse de onze ans, traînant en ville avec une bande de filles, toutes en vieux jeans, qui rient et poussent des cris aigus. Un langage bien à elles. Elle, Maureen, se tapit derrière les gens, ne voulant pas être vue.

L'atmosphère s'épaissit soudain. Elle ferme les yeux. Un brouillard passe sur elle, un klaxon retentit tout près. *Maureen, que fais-tu, bon Dieu ?* Quelqu'un lui prend le bras. Bon. Être tenue en sécurité, bon. On tient son bras serré, impatientement, et elle sent son corps se vider, sa tête se vider... Une voix d'homme susurre quelque chose à son oreille... un tintement de pièces... le trafic, des klaxons... l'odeur de gaz d'échappement. Elle est déjà dans l'autobus, avec sa mère qui la tient toujours, quand, se tournant, elle voit son moi sortir de son corps d'un soudain mouvement convulsif, se libérant, s'échappant... Ce moi, c'est elle. Il redescend sur le trottoir en se frayant un passage au milieu d'autres gens qui veulent monter dans l'autobus. Il se retourne pour lui jeter un regard. Tout se précipite hors de Maureen à présent pour rejoindre cet autre corps, ce corps libre qui s'enfuit... C'est comme la pression terrible d'une eau qui veut rompre toutes les digues... Comme elle brûle de rejoindre ce corps, de se libérer, de hurler de la douleur et de la terreur de la libération...

Assieds-toi là, reste tranquille. Pour l'amour du ciel, l'implore sa mère.

Elle s'assied. Elle se tourne frénétiquement pour regarder par la glace vers l'endroit où son autre moi se tient sur le trottoir. La foule passe. Des gens, des étrangers, semblent déferler autour d'elle, sans la toucher. Ils la contournent.

Ils se font invisibles, tandis qu'elle, cet autre moi, devient éclatante et éblouissante, debout sur le trottoir, le regard tourné en direction de Maureen dans l'autobus avec son visage coupable et éperdu.

Maintenant, prends garde de tomber !

Descendant lourdement, dans un rêve. L'autobus est arrêté. Pourquoi le trottoir ne bondit-il pas de tous côtés pour l'écraser ? Elle est si lourde et si morte, cette Maureen-ci ! Déguisée en Maureen ! Aucun homme ne viendrait à elle et ne jouerait avec les bouts de son foulard. Aucun homme ne pourrait pénétrer cette chair. Elle marche en vacillant sur le trottoir, étourdie par l'air et le vent.

Viens donc, Maureen ! Nous sommes déjà en retard à cause de toi !

Un bâtiment, de béton. Une certaine odeur âcre... de médicament ? Elle est assise. Des chaises semblables à des chaises de cuisine avec des tubes d'aluminium et des dessus en plastique craquelé. En face, un gros enfant « à la figure blanche et bulbeuse, très gros. Les yeux légèrement protubérants. Fixés sur Maureen. Un épais vêtement de neige, rouge, taché, flasque, des yeux protubérants et une bouche protubérante, baveuse. Maureen est assise, endormie dans son corps, se sachant en sécurité. Sa mère, à côté d'elle, se penche de temps à autre pour murmurer quelque chose, comme font les mères avec leurs filles. *Voilà un sac amusant, tu le vois ? Tu n'as pas besoin d'aller aux toilettes ou d'autre chose ? Ne mets pas les gens hors d'eux en les fixant.*

La grosse fille se cramponne à la chaise de sa mère, à un des pieds. Elle tombe. Pleurnichant rageusement, elle tombe et ne veut pas se relever. La chaise est déplacée d'une saccade. L'enfant rue, pleurant comme un veau et bavant...

N'est-ce pas honteux ? murmure Loretta à l'oreille de Maureen.

Une vitre au comptoir de la réceptionniste, pour la protéger. L'infirmière examine des papiers. *Wendall ? Vous êtes sûre d'être déjà venue ?* Elle est très jeune, mais son visage est déjà ridé d'avoir examiné trop de papiers.

Le docteur Morris va vous voir.

Qui ça ? Où est le docteur Stein ?

Il n'est plus à Detroit.

Mais je devais le revoir. Je devais chaque fois le demander en arrivant...

Le docteur Morris va vous voir maintenant. Oh, merde !

Brock leur lit à toutes deux une lettre :

8 mars 1957

Chères Maman et Maureen,

Merci Maman pour ta lettre, mais tu ne disais pas grand-chose. Comment va Maureen ? Mieux, j'espère. Ci-joint cinq dollars. Comment rentrent les allocs ? Bien, j'espère. Ne te laisse pas bousculer, aux services sociaux. Tu as les mêmes droits que tout le monde. Ton frère est-il toujours à Detroit ?

Comment allez-vous tous ? Le temps devient agréable par ici. J'ai un peu bricolé. Quand je rentrerai à Detroit, je vais finir le lycée. On ne peut rien faire sans finir le lycée et aller à l'université. Je crois que je choisirai un cours de commerce. Je vais très bien. Je ne me mélange avec personne ici. Je reste tout seul. Je ne parle plus autant que quand j'étais gosse, quand je traînais. Je me suis rangé. Est-ce que ton frère a un boulot ? Je cherche un travail régulier, mais c'est le diable de donner tous ces coups de téléphone, et toutes ces pièces de monnaie qui sont englouties. Je suis les petites annonces. Tout va bien ici. Dès que j'aurai réglé les choses, j'écirai de nouveau. Ne vous en faites pas. Je vous aime.

*Affectueusement,
Jules.*

« C'est un gosse bizarre, fit Brock.

— Oui, il a toujours été un peu bizarre. Mais intelligent, dit Loretta.

— Il semble vraiment intelligent, et on dirait qu'il vous aime, il vous envoie tout le temps de l'argent. C'est vraiment un gosse étrange, continua Brock, embarrassé. Je veux dire, cette façon de vous répéter tout le temps qu'il vous aime.

— Il m'a toujours aimée, ce n'était pas comme les autres gosses qui s'enfuient en criant à leur mère d'aller au diable, dit Loretta. Je le traitais bien.

— Et c'est très chic, sa façon de maintenir le contact.

— Oui, je l'ai bien traité ; je lui ai toujours donné beaucoup d'amour et je lui ai prêté attention, pas comme *notre mère* – elle ne connaissait pas un traître mot de ce que c'est que d'avoir des enfants. Maintenant que j'y repense, c'est une merveille que j'aie su faire moi-même ! »

Maureen pense à Jules, mais, pensant à lui, elle est prise d'une soudaine faiblesse. Elle voudrait crier *Jules. Jules...*

Non, non, non, non...

Ce n'est pas Jules qui se penche sur elle, mais quelqu'un d'autre. Avant qu'il n'ait pu la frapper, elle sombre dans le sommeil. Elle n'est plus étendue sur le sol, mais couchée dans un lit. Elle dort.

« Dis donc, est-ce que je peux prendre un bain ici ? Tout est déglingué chez moi, l'eau ne marche pas. » Des voix dans l'autre pièce, une amie de Loretta. Des femmes, des femmes. Des amies. Elles n'arrêtent pas de parler, de jacasser. Elles parlent des hommes, de maux d'estomac, de laitues pourries aussitôt rapportées à la maison, elles parlent de l'achat d'une concession au cimetière... « Mon cinglé de beau-frère a fini par mourir, il était allé aux courses la veille au soir et il s'était fait une bonne journée... Ce vieux salaud a toujours eu de la veine !... Et puis le lendemain à midi, il a passé l'arme à gauche !... Il a toujours eu la poisse aussi, juste après ses coups de veine. C'était comme ça avec lui... »

Parfois, elles sont dans la chambre avec Maureen, à fumer et à bavarder. Maureen dort. Elles « lui tiennent compagnie ». Loretta dit, tout excitée : « Si

cet enfant de putain s’imagine qu’il va tirer quelque chose de moi, il est maboul. J’ai tout enduré trop de fois. » Son amie tempère : « Oh, il n’est pas si mauvais type. Son gosse, celui de dix ans là, s’est fait ramasser comme “récidiviste” et il en est vraiment secoué. Il a simplement bu un peu trop. Il t’admire tant, Loretta, il me l’a dit lui-même. » Loretta s’exclama de sa voix enrouée : « Merde ! »

Les courts cheveux roux de Midge sont enroulés sur des bigoudis roses ; son visage a l’air froncé, tiré vers le haut. Tabac et parfum. Maureen, assoupie dans son corps, sans observer, sans y prendre garde, laisse ses yeux errer lentement sur cette femme qui ne l’intéresse pas. Qu’est-ce que cela signifie d’être une femme ? Comment ces gens supportent-ils tout cela, comment continuent-ils à être ? – traînant dans l’enveloppe de leur corps, la peau bouffie sur leurs os, vivant. Ils continuent. Endormis. Maureen elle-même dort. Une masse au repos. Dans son corps, rien ne bouge ; dans son cerveau, rien ne bouge ; tout est bouffi, glouton, au repos, endormi.

« Tout le monde dit que les nègres préparent du grabuge, dit Midge. À la Saint-Sylvestre, j’étais inquiète en diable. Et s’ils mettaient le feu à toutes ces maisons sordides ?

— Seigneur, c’était rigolo en... quelle année était-ce ?... 1945 ? » Loretta rit. « On avait tous entendu parler des troubles et j’avais été voir ; j’avais emmené un des gosses qui pouvait à peine marcher – c’était Betty. Les flics m’ont arrêtée près de Hudson et m’ont dit de rentrer. Ils m’ont hurlé après. Seigneur, j’aurais pu être tuée ! Je n’avais aucune idée de ce qui se passait.

— C’était vraiment quelque chose.

— Quelle conne d’être sortie avec la gosse ! Mon Dieu, je fais les choses les plus idiotes !

— Je me rappelle ça, c’était vraiment quelque chose.

— Tout le monde était déchaîné. C’était fou.

— J’ai peur que ces maisons prennent feu.

— Quelqu’un nous a dit – un ami de Howard – qu’il y avait du vrai sang qui coulait sur le sol à l’hôpital. Tu croirais ça ? Du sang qui coule dans le vestibule, qu’est-ce que tu penses de ça ? » dit Loretta avec conviction.

Le docteur Morris va vous voir maintenant.

Il nous faut du sang pour un Wasserman.

Depuis combien de temps est-elle dans cet état ?

Il n’y a pas de dossier à votre sujet...

Mlle Greacon de Wayne State... assistance sociale... assistante sociale. Elle ouvre un sac, ouvre un classeur. Elle porte des bas... un manteau qu’elle n’a pas enlevé. Elle demande à Loretta : *Depuis combien de temps est-elle dans cet état, Madame Wendall ?*

Brock ouvre la fenêtre.

« Que penseriez-vous d’un peu d’air frais ? » dit-il.

Loretta claque la porte derrière elle. « Ce salaud, ce bon à rien, s’il croit qu’il va me traiter comme ça ! Je lui ai dit que j’avais besoin d’argent pour

parer à une circonstance imprévue, et il me fait attendre quatre heures par terre, ce trou du c... ! Seigneur, je pourrais étrangler quelqu'un ! Et il y avait une négresse juste à côté de moi, qui larmoyait sur quelque chose, avec ses gosses qui traînaient là, quand il y a cette règle de ne pas amener d'enfants ! Et il m'a fait attendre – il m'a fait rester assise là à attendre quatre heures, et personne d'autre ne pouvait m'aider. Ils disaient : « Quelle est la personne en charge de votre cas ? Il faut attendre ! » Je vais retourner là-bas et ficher le feu à tout ce bordel !

— Tu ferais mieux de te calmer.

— Ne me dis pas de me calmer ! cria Loretta d'une voix aiguë. C'est moi qui sors, pas toi ! C'est mon argent, pas le tien ! Qu'est-ce que tu te crois, bon Dieu, à me dire ce que je dois faire ?

— Tu ferais mieux simplement...

— Je ferais mieux de rien ! *Mieux* vaudrait garder tes opinions pour toi, espèce de con ! Tout ça, c'est ta faute, alors tu ferais bien de garder tes opinions pour toi !

— Comment ça c'est ma faute ? protesta Brock.

— Ta faute ! Ta foutue faute, à *toi* ! Pourquoi, bon Dieu, fallait-il que tu le tues cette nuit-là ? Espèce de sacré con, t'avais besoin de flamber ! De flamber avec ton sacré pistolet !

— Loretta...

— C'est toi la cause de tout ça ! Ferme ta grande gueule ! C'était simplement un gosse, et toi, il fallait que tu flambes avec ton pistolet ; tu te foutais complètement de qui tu tuais, alors tu l'as descendu, *lui* – tu l'as tué, *lui* – et maintenant regarde-moi, regarde ma vie, c'est toi qui es la cause de tout ça, et tu apparais ici pour dîner, quelle foutue bonne farce ! Je devrais te foutre à la porte avec un coup de pied au cul ! Ma vie est une blague, et je ne peux même pas en rire ! »

Quelque chose tomba, une assiette. Brock dit d'un ton geignard : « Tu m'as fichu de la nourriture sur ma chemise.

— Oui, je te ficherai de la nourriture sur ta chemise, salaud ! Je t'en bourrerai le cul ! »

Après le dîner, la télévision est allumée. Apportée dans la chambre de Maureen. Loretta sort, Brock regarde la télévision et parle à Maureen. Il dit : « Ne fais pas attention à ta mère quand elle devient trop excitée. Elle a la vie dure. Elle se fait du souci pour toi, mon chou, c'est pourquoi il faut que tu te rétablisses. Le 1^{er} mai, tu vas essayer de te lever, d'accord ? »

Il lui lit une histoire de chiens. De chiens savants. Elle n'écoute pas et elle ne ferme pas son esprit. Elle est étendue immobile.

Il lui lit le journal.

Il ouvre une lettre, il la lui lit :

24 avril 1957

Chères Maman et Maureen,

À Tulsa, où je suis, j'ai un boulot pour six semaines avec d'autres types. J'écrirai plus longuement quand j'aurais le temps. Voici vingt dollars. Le travail est très intéressant, mais je ne sais pas exactement ce que c'est ; j'habite un foyer avec d'autres types et, à six heures tous les matins, on va à un endroit qui a l'air d'un bureau et on attend d'être introduit dans la pièce voisine. Il y a là un docteur. Il nous examine, langue, cœur, etc. Ce qu'il me fait, c'est qu'il me met des gouttes dans les yeux. Ça pique seulement un peu. Il faut que je me tienne à l'abri du soleil et que je revienne le lendemain, et il m'examine de nouveau. J'ai plein de temps pour des trucs comme lire dans une bibliothèque d'ici et écouter des disques qu'ils ont. Tu devrais acheter des disques et un électrophone pour Maureen. La musique, c'est chic quand on est seul. Un des types est beaucoup plus mal en point que moi, on lui administre le truc avec une aiguille. Il a le bras tout endolori et plein de boutons.

Affectueusement,

Jules.

P.S. Je crois que ça a quelque chose à voir avec le gouvernement, l'armée ou quelque chose comme ça. Des cinglés, vrai !

Brock brosse les cheveux de Maureen. Il est sérieux, un homme au visage sérieux. Maureen se tient raide. Il dit : « Je sais que tu m'entends et je ne m'occupe pas du jeu que tu peux jouer. Ta maman m'a expliqué ce qui se passait et comment il t'avait rossée, et ce n'est pas mon affaire ; tout ça s'est passé avant mon arrivée. Mais je veux que tu saches que quand j'aurai trouvé du travail, on commencera à t'envoyer chez un vrai docteur. Il faut les payer, les bons docteurs. C'est *lui* qui devrait payer, mais il s'est cassé et on ne peut le trouver ni à *L'Ami des tribunaux*, ni ailleurs, enfin... on s'en fout. Tu as fait une promesse – le 1^{er} mai, tu te lèves, d'accord ? »

Il continue à parler, assis dans le grand fauteuil qu'on a traîné dans la chambre de Maureen : « La vie est la chose la plus saugrenue ! J'ai passé une année en prison dans l'Indiana, mais ne le raconte à personne. Je ne voulais pas bouleverser ta mère. Voici comment ça s'est passé ; j'étais si déprimé que je voulais mourir. Je n'arrivais pas à me secouer, à changer. Alors j'ai pensé à me faire descendre par la police, parce que si je m'en chargeais, ce serait un vrai carnage. J'ai été tout droit dans un restaurant pour faire un hold-up, et je n'avais même pas de pistolet. Eh bien, la fille m'a donné tout l'argent. C'était une gosse. Alors quand j'ai eu l'argent en main, il m'a fallu m'en aller ; il n'y avait rien d'autre à faire. Et ça m'a permis de tenir pendant environ trois jours ; j'avais beaucoup à boire, et ça me faisait me sentir assez bien. Et puis mes réserves se sont épuisées ; je suis retombé au plus bas, et j'étais décidé à me liquider. Alors je suis allé tout droit dans le centre d'une ville toute miteuse, et je suis entré dans un drugstore. Prétendant vouloir acheter du whisky, je me suis fait apporter quelques bouteilles, et puis j'ai dit au vieux type qui tenait la boîte que c'était une attaque à main armée, qu'il devait me remettre tout son argent. Une femme qui était là avec un gosse s'est mise à

pousser des cris perçants. Je lui ai dit de la fermer, et elle l'a fait. Le vieux a vidé le tiroir-caisse et m'a tout donné, que devais-je faire ? J'ai pris le temps d'aviser avant de sortir dans la rue, mais aucun flic n'apparaissait, et je suis parti. J'ai tiré une centaine de dollars de ce drugstore, sans avoir même prémédité le truc. Ça m'a permis de tenir une semaine. Vers la fin, quelqu'un m'a volé. Je me suis réveillé vraiment malade, le visage tout tuméfié, et cette fois j'ai décidé de me faire tuer. J'en avais assez de la vie. J'en avais assez de ma tronche – je l'ai toujours détestée, d'ailleurs. Je suis donc entré dans une banque, j'ai attendu dans la queue, je suis arrivé au guichet et j'ai dit que c'était un braquage ; et la fille qui était là était sur le point de tourner de l'œil alors elle a dû se raccrocher au truc de marbre, au comptoir ; mais elle ne s'est pas évanouie et elle ne cessait de me regarder comme si elle allait hurler, mais elle ne l'a pas fait non plus, et elle m'a finalement donné de l'argent dans des enveloppes. J'en ai retiré six cents dollars. La sonnette d'alarme n'avait pas fonctionné, à ce que j'ai lu le lendemain dans le journal – elle avait appuyé dessus avec son pied, mais ça n'avait pas marché, l'installation était défectueuse. J'ai eu presque envie de retourner la terrifier pour de bon – mais j'ai eu pitié d'elle en pensant qu'effrayée à ce point, elle pressait néanmoins du pied ce sacré bouton !

« Mais j'ai quitté la ville et j'allais plutôt bien pendant quelques semaines ; et puis, je suis retombé au plus bas. J'allais me rendre en auto-stop au bord d'un lac dont j'avais entendu parler, où on pouvait prendre du bon temps l'été. J'allais prendre une bonne cuite une fois pour toutes et me noyer. Je me sentais très optimiste là-dessus. Mais en route un type s'est arrêté pour me prendre en stop, et il a été vraiment gentil pour moi, m'offrant des cigarettes et quelque chose à boire qu'il avait à côté de lui ; je l'ai bu, et puis il a commencé à se conduire bizarrement ; il me tapotait la main, et je lui ai dit : « Vous feriez mieux de me laisser descendre, monsieur ! » et il répond : « Vous n'êtes pas encore sorti de cette voiture ! » se mettant à rire comme un cinglé. Ah, bon Dieu, que j'avais peur ! Je n'avais que vingt-cinq ans ou à peu près, je n'étais qu'un gosse, ce n'était pas comme maintenant, j'avais envie de mouiller mon froc tant j'avais peur, et ce type continuait de conduire d'une main tout en essayant de me tripoter de l'autre ; j'étais pressé contre la portière, me demandant s'il fallait l'ouvrir et sauter comme ça sur la route alors qu'il roulait à 110 ; et il s'est mis à me tordre la peau de cou ; ça me faisait un mal de tous les diables ; je l'ai repoussé et il m'a repoussé aussi, tout haletant ; je lui ai flanqué un coup sur le côté de la tête et on a failli avoir un accident ; mais c'était un lutteur, ce type, et il a réussi à reprendre le contrôle de la situation ; il m'a renvoyé un gnon à voir trente-six chandelles sur le côté du crâne ; je lui ai sauté à la gorge pour l'étrangler, tant j'avais peur, ce foutu cinglé de salaud qui voulait me tuer alors que je ne lui avais rien fait ; et juste à ce moment une voiture de police en haut de la côte et on manque de lui rentrer en plein dedans. On a fini dans un champ cul par-dessus tête, et la voiture des flics était couchée sur le côté dans le fossé ; ils se sont

précipités sur nous en gueulant ; le type devient fou, et il prétend qu'il m'a pris en stop et que j'ai voulu le voler et que j'essayais de lui piquer sa voiture, que nous nous battions juste au moment où les flics étaient arrivés ; alors ils ont examiné sa voiture qui était assez belle et ses vêtements, et il portait aussi des lunettes ce qui lui donnait un air de prof ou de quelque chose comme ça ; et ils m'ont regardé, moi, avec mon air de clochard ; alors évidemment ils ont su qui il fallait croire – et voilà comment j'ai échoué en prison. Une année entière de ma vie – et quand je suis ressorti, j'avais oublié mon envie de me tuer, c'était me donner trop de peine. »

Il lit une lettre :

16 mai 1957

Chères Maman et Maureen,

Ne craignez rien, je vais bien. Comme j'avais mal à la tête, j'ai dû être transporté dans cet hôpital d'où je vous écris. Les expériences sont terminées. J'ai été payé. Mais maintenant je dois payer l'hôpital, alors je n'ai rien à vous envoyer en fin de compte ; en fait, je leur dois déjà cinquante dollars ; et ici, j'ai attrapé une infection lundi soir et mardi matin j'ai été très malade. Ça traîne dans l'hôpital, m'a dit l'infirmière, et des tas de gens l'attrapent. J'ai été vraiment malade et il a fallu me nourrir par les veines, dans le sang ; cela n'avait rien à voir avec mon premier souci, c'est passé, je pense. Mes yeux vont mieux. Je ne devrai pas sortir en plein soleil pendant quelques mois. Ma tête ne me fait plus trop mal, à présent. Comment allez-vous toutes ? Il me tarde de rentrer à Detroit, aussitôt que les choses seront réglées ici. Ou peut-être devrai-je rester ici quelque temps, j'ai entendu parler d'un nouveau boulot juste avant de tomber malade. Fait-il beau, là-haut ? À côté de moi, il y a, d'un côté, un homme qui a des ulcères sanglants, sa femme dit qu'il est très malade, et de l'autre côté, il y avait un homme, qui est mort l'autre jour. Maintenant, il y a un homme grabataire. Je ne sais pas ce qu'il a. Il ne peut même pas se servir du bassin. Il est assez vieux. Le seul ennui, c'est qu'il m'a demandé de l'aider à s'asseoir le premier soir, après l'extinction des feux ; j'ai essayé de le soulever, et je me suis aperçu qu'on l'avait attaché ou quelque chose. Ça m'a effrayé. Alors je lui ai dit que je ferais mieux de me recoucher. Mais tout cela ne m'atteint pas ; en fait, mon mal de tête est parti pour de bon et mes yeux vont mieux ; je vais être comme neuf, tout bien vérifié par l'hôpital et tout. Tout peut arriver, une fois que je serai sorti. J'ai beaucoup d'espoir. Ici, j'ai lu des livres qu'on fait passer et j'ai feuilleté la Bible dont, vous le savez, je ne me suis jamais beaucoup occupé et dont je ne me soucie guère maintenant encore, mais il y a dans tout cela des choses intéressantes. Ma principale découverte est que les gens ont toujours été pareils, seuls, préoccupés et pleins d'espoirs ; ils ont écrit leurs pensées et, quand on les lit, on a le même âge qu'eux, c'est comme si le temps n'avait pas

vraiment passé. Allez-vous toujours à l'église ? Si oui, priez pour moi, j'aime penser que vous le faites. Je ne prie pas Dieu, mais seulement moi-même, je veux dire que je pense les mots en moi-même, ou quelquefois je prie différentes personnes que j'ai connues – ça a l'air idiot, je pense. J'aime penser les choses clairement. Ce qu'on entend dans les livres par l'Esprit du Seigneur est une chose à laquelle j'aime penser. Je sais que je l'ai en moi. Quand je souffrais et que j'étais assez mal en point, j'ai eu beaucoup de temps pour y réfléchir et je suis certain qu'il y a un Esprit du Seigneur en chacun de nous ; c'est lui qui nous rend capable de parler à notre prochain et de nous aimer les uns les autres. J'ai foi en ma chance. Je sais que les choses vont bien tourner. Il y a des tas d'emplois ici et tout est en progression aux États-Unis. Dès que je serai sorti de l'hôpital, je vous écrirai de nouveau ; ne vous faites pas de souci ; je vous aime.

Jules.

« Je n'en reviens pas, dit Loretta, excitée et fière. Avez-vous jamais entendu quelqu'un parler comme ça ? Quand il était gosse, on aurait dit qu'il finirait en prison comme tous ces petits morveux, mais voyez maintenant...

— Tu devrais être fière de lui, mon chou », continua Midge.

Maureen rêve, un peu troublée par le printemps. La fenêtre ouverte lui montre un bout de ciel. Ses bras légèrement bleuâtres reposent sans mouvement sur la couverture de son lit à l'odeur nauséabonde. Un hiver de lit. La stupeur en elle est épaissie de pilules, l'air est épais à broyer, il pleut sur elle. Elle bâille, elle dort. Une porte s'ouvre dans son cerveau. Elle se pose la question : « Où est Maureen en ce moment ? » Mais en regardant par la porte elle ne voit personne. Pas de Maureen. Elle pense : « Et Jules ? » Une sensation de peur naît en elle, pour Jules. Pourquoi n'est-il pas ici ? Jules avec des tubes attachés aux bras, nourri de sang, Jules tout à l'autre bout du pays, là-bas au Texas ou dans l'Oklahoma... Elle dort et essaie de s'évader de ces pensées. Mais elle se trouve en train d'articuler des mots à l'intention d'un homme au coin d'une rue. Elle a perdu le cahier dont elle avait la responsabilité en tant que secrétaire de classe, et sœur Marie-Paul est furieuse, lui dit-elle. L'homme la gifle à lui meurtrir la joue – ou est-ce sœur Marie-Paul qui la frappe ? Si elle a le visage meurtri, elle ne gagnera jamais d'argent. Si son corps est bourré de coups de pied et meurtri, pas d'argent. Devenue paresseuse, puante et grosse, pas d'argent. Elle dit à un étranger au coin d'une rue – ça a l'air de Michigan Avenue – elle dit d'une voix pleurnicheuse d'enfant : « Vous n'avez pas vu mon cahier ? » L'homme est bien vêtu, bon, il doit avoir de l'argent, il se penche vers elle et l'étreint de telle façon qu'elle sent toute la longueur de son corps. *Mon cahier*, répéta-t-elle, regardant le ciel par-dessus l'épaule de l'homme, *vous ne l'avez pas vu ?*

Elle se rappelle un jour, à Belle-Isle ; elle roule sans but autour du parc avec un homme, dans la voiture d'un homme. Il parle, parle. Il est très triste : « Il y a vingt-cinq ans que je connais la femme qui est la mienne... cela fait

vingt-cinq ans... un quart de siècle que nous nous connaissons... nous sommes mariés depuis presque aussi longtemps... nous avons quatre enfants merveilleux et... je les aime tous... mon cœur se brise quand je pense à eux... j'ai l'impression d'être déchiré en mille morceaux... je t'aime et je pense sans cesse à toi... j'ai l'impression d'en être déchiré en morceaux... »

Les morceaux du corps de Maureen, moites et chauds, sont assemblés dans la masse de son corps, qui forme comme un déguisement. Elle dort péniblement. Elle est éveillée à des sons qu'elle ne veut pas entendre. En plus du bourdonnement de la télévision, elle entend de nouveaux sons, des sons extérieurs, des gens qui parlent sur l'escalier, des gens dehors... tant de gens... les fenêtres sont ouvertes à cause de la chaleur, laissant passer les voix des gens. Contre son gré, elle écoute. Curieuse, timide et un peu irritée, peureuse, elle écoute. Brock lui lit le journal. Rex Morgan. Gazoline Alley. Brenda Starr. Ses bandes dessinées favorites. Loretta sort et Brock reste à la maison pour veiller sur Maureen. Il lui tient compagnie. Il parle durant des heures. Il parle de l'Indiana, de voyages en train, de travaux dans les fermes, de prison... Il parle durant des heures, des heures. Maureen s'endort et se réveille à son bavardage. La masse de Brock est comme la sienne, sûre. Elle commence à avoir confiance en lui. Ses yeux se concentrent sur lui. Il lui lit et relit des lettres de Jules. « Je vais te lire celle qui parle de son tour en autocar ; c'est une bonne lettre, celle-là », dit Brock. Il sort les lettres d'une boîte à cigares et les parcourt. Il lui montre les bandes dessinées. Il place la télévision au pied de son lit, sur une table de jeux. Il essaie de jouer aux cartes avec elle, mais elle ne veut pas. Elle reste étendue, butée et froide, sous les couvertures, éveillée mais ne voulant pas jouer aux cartes, se cachant. Brock fait une réussite. Loretta rentre, ses hauts talons claquent dans la cuisine. Elle ouvre la porte du réfrigérateur, pour voir, avant de venir dans la chambre de Maureen, et Maureen entend tout ce qu'elle dit.

« Devine qui j'ai rencontré en ville », dit-elle.

Mon Dieu, pense Maureen, suis-je en train de me réveiller ?

Elle a peur. Elle se sent ouverte, comme si on lui avait écarté brusquement les jambes ; n'importe quoi peut arriver. Elle ferme les yeux, avec l'envie de sombrer de nouveau, mais ça ne marche pas, et, au lieu de cela, elle est étendue, le cœur battant la chamade, incapable de dormir, éveillée. Elle est éveillée.

Un jour, elle s'impatiente contre sa mère et Brock. Ils sont dans la cuisine en train de prendre du café. Maureen s'assied et écoute ; elle entend que le courrier est arrivé. Elle entend le facteur en bas. En nage, prise de panique, elle se tortille sous ses couvertures et articule des mots silencieux. *Pourquoi ne l'entendez-vous pas en bas ? Y a-t-il une lettre de Jules ?*

Les mots silencieux sont pénibles. Elle les sent, énormes, dans sa gorge, distendant sa bouche. Exaspérée, épuisée, elle essaie de les retenir et de rester plaquée sur l'oreiller, lourde et froide. Et soudain, elle se trouve assise, criant : « Le courrier est arrivé ? Y a-t-il une lettre de Jules ? »

Loretta et Brock viennent aussitôt à la porte et la regardent, les yeux écarquillés.

De nouveau, à voix haute, elle dit sur le ton d'un enfant impatient, prêt à pleurer : « Allez voir en bas, je vous en prie. Vous n'entendez pas que le facteur est arrivé ? Peut-être qu'il y a une lettre de Jules. »

Elle était réveillée pour de bon.

11 février 1966

Chère Mademoiselle Oates,

J'ai été votre élève il y a plusieurs années ; vous ne vous souvenez pas de moi. Je vous écris cette lettre sachant que vous ne vous souviendrez pas de moi.

Pourquoi vouloir vous parler ? Vous avez une vie affairée et vous ne m'écoutez pas. Quand j'étais votre élève, je n'étais pas brillante, pourquoi vous souviendriez-vous de moi ? Je n'étais pas grosse à cette époque, mais je suis redevenue ce que j'avais été. J'avais été grosse auparavant. Peu importe. Je veux vous adresser un message, mais je ne sais pas lequel.

La tête entre mes mains, j'essaie de me rappeler ma vie, comment c'est arrivé, l'ordre dans lequel les choses se sont passées. Mais tout est pêle-mêle. Alors j'ai été à la bibliothèque l'autre jour pour prendre les journaux d'avril 1956 à mai 1957 et je les ai lus.

Pendant que je dormais, tout a continué ! – sans fin, un fouillis de gens et de choses – des photographies de chars et de soldats, des gens couchés dans la rue, je ne sais même pas quels gens c'étaient, gisant morts dans la rue – tout a continué, continue. Les livres que vous nous aviez recommandés n'expliquaient pas cela. Le méli-mélo était caché d'une façon ou d'une autre. Les livres que vous nous avez recommandés sont surtout des mensonges, je peux vous le dire. Mais je ne vous critique pas.

Si je vous écris, je crois que c'est parce que j'ai vu, au-delà de vos paroles, de votre maîtrise et de la façon dont vous preniez soigneusement des notes au cours de votre enseignement, consignait vos propres paroles à mesure que vous les prononciez, j'ai vu quelque chose qui me ressemble. Je m'appelle Maureen Wendall. J'espère que vous vous souvenez de moi, mais pourquoi vous souviendriez-vous de moi ? Je ne me suis pas distinguée dans votre cours, j'ai laissé tomber l'école et je devrais avoir honte de vous écrire ainsi. Je vous en prie, ne me jugez pas mal. Est-il insultant de dire que je vous écris parce qu'il y a quelque chose qui me ressemble en vous ?

Sincèrement,
Maureen Wendall

11 mars 1966

Chère Mademoiselle Oates,

Merci d'avoir répondu à ma lettre. J'ai regretté de l'avoir écrite et j'aurais voulu la reprendre ; mais maintenant je suis contente, c'est tout aussi bien comme cela. Je voudrais pouvoir écrire ce que je pense, non pas en fouillis comme l'est la plus grande partie de ma vie, mais dans un certain ordre – je veux expliquer quelque chose, je veux le clarifier. Oui, c'est en 1964 que j'ai suivi votre cours à l'université de Detroit. Vous en êtes-vous souvenue ou avez-vous recherché mon nom dans un registre ? Ce serait si important pour moi de pouvoir penser que vous vous souvenez de moi, mais je ne l'espère pas : pourquoi vous souviendriez-vous de moi, alors que je ne puis m'en souvenir moi-même ? Je suis allée à la bibliothèque jeudi dernier après le travail et j'ai de nouveau parcouru les journaux. On ne peut pas voir ce qui s'est passé jour par jour en lisant les journaux, il faut prendre une année entière. Alors, tout vous vient d'un seul coup. On voit combien l'année a été un gâchis. De plus en plus vite les titres se succèdent, chaque jour sans rapport avec le suivant ; soudain, quelqu'un a été tué ou une nation est à la une, sur les photographies de nouveaux corps étalés par terre, les noms changent, tout va et vient dans un mouvement qui trouble la vue. À la bibliothèque, je me suis mise à transpirer tant j'avais peur. Comment puis-je vivre ma vie, si le monde est ainsi ? Le monde ne peut être vécu, personne ne peut le vivre correctement. Il échappe à toute direction, il est fou. J'ai senti cela en pleine bibliothèque, quoique tout le monde fût assis bien tranquillement aux tables. J'ai regardé autour de moi. Ces gens aimeraient jeter les livres par les fenêtres, briser lampes et chaises, se cogner mutuellement la tête avec tout ce qui leur tomberait sous la main. Mais ils sont là tranquillement assis à lire. Je ne voudrais pas vous paraître folle. Je ne fais que dire ce que je pense. La bibliothèque est très propre et moderne ; j'adore ce genre d'endroits ; il n'y a rien derrière ou peu – peu d'histoire. J'adore les gens qui marchent silencieusement et qui sont très polis. Chez moi, personne n'était silencieux, ni poli.

Je voudrais vous parler de ma famille, de notre vie. Je voudrais vous parler de moi. Nous sommes maintenant en mars 1966 et je n'arrive pas à le croire. C'est comme de vivre dans le futur – ce n'est pas réel. C'est tant d'années plus tard, après ce qui m'est arrivé ; mais je suis toujours vivante, et je suis sur le point de commencer une nouvelle vie, de tout recommencer dans une nouvelle vie. Mon cœur se glace de peur à l'idée de me lancer pour recommencer, j'ai besoin de parler à quelqu'un. Je voudrais vous envoyer un

message.

Que se passera-t-il après aujourd'hui ? Je suis assise dans ma chambre de Detroit, où j'écris ceci pour que vous le lisiez. Il est dix heures du soir. Je suis seule. Je mène une vie tranquille. Quand j'étais élève dans votre cours du soir, j'avais le jour un emploi de secrétaire à plein temps ; à présent, j'en ai un meilleur, et je suis un cours au Highland Park Junior College deux soirs par semaine. C'est censé être une école beaucoup plus facile que l'université de Detroit. Mais je veux poursuivre ma carrière universitaire. Je veux apprendre tout ce que je pourrai ; peut-être cela m'aidera-t-il à ne pas avoir peur. Endormie ou éveillée, j'ai peur, et comment peut-on vivre ainsi, en ayant toujours peur ? J'ai peur des hommes dans la rue, que je les voie ou non, j'ai peur que les voitures me heurtent, que les gens se moquent de moi, j'ai peur de perdre mon sac, de vomir dans un magasin, de hurler dans la bibliothèque et d'en être fichue à la porte sans espoir de retour. Je reste assise à penser au temps – 10 h 15, le 11 mars 1966 – et je sais que ce devrait être un moment sacré, car il ne reviendra jamais ; mais je n'éprouve rien, je suis engourdie. Qu'arrivera-t-il dans l'avenir ? J'ai peur. Je n'ai pas simplement peur de mon seul avenir, mais du monde entier. Quand je lis les journaux, je sens que je me perds, que je perds ma propre personnalité, à moi, Maureen Wendall, et que je deviens le monde lui-même, sans savoir ce qui se passera le lendemain, et jamais prête pour l'événement. Peut-être que si je vous écris ce n'est pas parce que vous êtes comme moi – j'ai l'air un peu cinglée ! – mais parce que vous êtes précisément le contraire, vous n'êtes jamais surprise, vous prévoyez tout et au milieu de tout le méli-mélo des journaux, vous menez votre propre vie en paix, préparée.

Les élèves de notre classe, certaines d'entre elles, vous trouvaient un peu bizarre. Elles pensaient que la plupart des professeurs étaient bizarres. C'était en 1964, en janvier ou février, au second semestre. Elles vous trouvaient très intelligente, mais froide. Vous étiez heureuse des livres que nous lisions, vous étiez heureuse de nous en lire des passages à haute voix ; on voyait que, pour vous, le plaisir d'enseigner était dans le livre, pas en nous. Je ne sais même pas si je vous ai aimée au début. Parfois j'aime énormément certaines femmes, et d'autres fois je les déteste. Vous n'étiez guère plus âgée que moi, aussi peut-être étais-je jalouse. J'ai toujours voulu que mes professeurs soient plus âgés que moi ; en fait, je voudrais que tout le monde fût plus âgé que moi, de façon à pouvoir suivre leur exemple. Maintenant, je vieillis moi-même, j'ai vingt-six ans ! – ce qui paraît un âge terrible pour être seule, sans carrière, sans être comme toutes les autres, qui ont une vie définie. Mais je suis passée par tant de choses qu'au lieu de vingt-six ans, je devrais en réalité en avoir quarante ou cinquante. De corps et de visage, je suis une vieille femme, même pas un homme ou une femme, simplement une vieille personne ; peut-être que je vous écris pour me débarrasser de tout cela afin de me retrouver jeune, d'avoir les sentiments que je devrais avoir à vingt-six ans, sur le point de devenir amoureuse.

Il y a un homme que je voudrais épouser – je voudrais devenir amoureuse.

Nous étions remplies de curiosité à votre sujet, à propos de votre mariage. Vous étiez si calme et intelligente, et votre sens de l'humour nous maintenait dans la crainte. Comment pouviez-vous être amoureuse et mariée ? C'était cela qui m'étonnait. Vous me rappeliez par certains côtés mon frère Jules. Jules aurait pu avoir votre intelligence – je veux dire qu'il aurait pu être instruit si les choses n'avaient pas tourné comme elles l'ont fait. Je lui ai parlé de vous. Mon frère Jules est la personne la plus importante de ma vie ; mais que peut-on faire de gens qui ont pour nous une grande importance ? Les aimer ? Comment les aimer, qu'est-ce que cela signifie au juste ? Est-ce que c'est de rester là, à penser à eux et à vouloir les protéger ? Dans ce cas, pour maintenir Jules à l'abri, il faudrait qu'il soit mort et enterré. Je voudrais épouser un homme, tomber amoureuse et être protégée par lui. Je suis prête à tomber amoureuse. Mais j'ai le cœur et le corps durs, glacés.

Vous ne vous souvenez sans doute pas de moi. Le cours que je suivais était Introduction à la littérature. J'ai toujours adoré lire, mais dans cette classe de Commerce & Finance Building tout semblait froid et étrange, menaçant. Les autres élèves étaient une menace. C'était un cours du soir, ce qui empirait les choses. La nuit, tout est exagéré. On voyait que vous étiez froissée d'enseigner dans un cours du soir. J'étais au troisième rang et j'avais alors les cheveux longs, de longs cheveux bruns ; mais maintenant, je les porte courts et j'ai remarqué sur une photographie de vous dans le journal que vous aussi vous les aviez courts à présent, des cheveux bruns courts. Tout cela, c'était il y a trois ans. M'avez-vous jamais regardée ? Avez-vous jamais pensé à moi ? Vous êtes-vous jamais dit : *Cette fille a quelque chose de moi-même* ?

Un soir, vous nous avez lu un passage de *Madame Bovary*, qui était au programme – celui où la femme se promène dans un champ avec son chien. Vous sembliez trouver cela important. Dans le champ, elle regarde alentour, elle voit... je ne sais quoi. Je ne me rappelle plus. Puis elle sent se lever un vent frais et elle rentre chez elle. Vous nous avez lu ce passage en nous faisant remarquer quelque chose, et je pouvais deviner votre pensée : *cette femme me ressemble*, c'est-à-dire à vous-même, une étrangère parmi nous, et j'étais assise là, m'entendant penser : *cela n'est pas important, rien de tout cela n'est réel*. Je me sentais faible et prise d'étourdissement en pensant ça. En ce temps-là, j'aimais jeûner, pour compenser les jours où je mangeais tant, et j'avais parfois des étourdissements le soir. Je mangeais des biscuits le matin et du pain après le travail avec une banane, une orange ou autre chose, c'était tout. J'aimais sentir des crampes d'estomac, de faim et à force de ne rien avaler, fière de ne plus être grosse. Il m'arrivait fréquemment d'avoir des vertiges dans votre classe. Pourquoi pensiez-vous que ce livre sur *Madame Bovary* était si important ? Tous ces livres ? Pourquoi nous disiez-vous qu'ils avaient plus d'importance que la vie ? Ils n'en ont pas plus que ma vie, à moi.

J'aimais les livres quand j'étais une personne différente, avant de devenir folle. Ma folie a duré treize mois. Personne ne m'a internée, on m'a laissée à

la maison. Je restais au lit, folle. J'entendais, mais je n'écoutais pas. Je n'étais pas Maureen Wendall, mais une sorte de masse de chair, couchée dans un lit. J'aurais pu rester toute ma vie ainsi, mais je suis revenue à moi, je me suis réveillée. Je ne sais pas pourquoi. C'est arrivé.

En ce moment, je vous écris d'une bibliothèque, pas de ma chambre. Il fait nuit au-dehors. Demain soir, je vais voir l'homme que je projette d'épouser, l'homme que je veux ; mais ce soir, je suis une jeune femme dans une bibliothèque de Detroit, une petite bibliothèque, assise seule à une table pour écrire à une femme nommée Joyce Carol Oates, qui fut mon professeur. Il n'y a que trois autres personnes ici ce soir parce qu'il neige fort au-dehors. C'est presque une tempête de neige. Il y a une femme en manteau, encore boutonné, avec un col de fourrure feutrée et laide, un manteau qui a l'air d'un pardessus d'homme ; et un homme qui peut avoir dans les soixante-dix ans, penché sur le *Detroit News*, avec un visage vide, lisant le journal très lentement ; et un autre, dans la cinquantaine ; je ne veux pas trop le regarder, car son nez coule et, comme il n'a pas de mouchoir, il l'essuie dans ses doigts. Et puis, il y a la bibliothécaire avec ses lunettes à monture blanche. Je viens tout le temps, mais elle fait semblant de ne pas me connaître. Elle travaille à son bureau. Ici nous sommes à l'intérieur, dehors il neige fort et nous devrions nous sentir tous très proches, mais ce n'est pas le cas. Personne ne parle, personne ne se regarde.

Cette lettre est une idée folle, mais cela m'est égal. Je me fiche de ce que vous pouvez penser. Peut-être recevez-vous beaucoup de lettres folles. J'ai renoncé à m'occuper de ce que les gens pensent, je ne peux rien y faire. Tout autour de moi, il y a des rayons remplis de livres et aucun de ces livres ne vaut rien, je le sais maintenant, pas même ceux de Jane Austen que j'aimais autrefois ou celui sur Madame Bovary que vous aimiez tant. Ces choses n'arrivaient pas et elles n'arriveront pas. Aucune n'est jamais arrivée. Dans ma vie, quelque chose est arrivé et il faut que je continue à y penser et à y repenser sans cesse. J'ai été très malade pendant quelque temps. Mon esprit était malade, il avait renoncé, il était devenu lent et nébuleux, se retirant de la conversation des gens. Vous parliez toujours trop vite en classe, c'était un défaut chez vous. Nous étions là assises à essayer de comprendre le sens de vos paroles et vous parliez de plus en plus vite, vous éloignant de nous. Nous détestiez-vous, pour parler si vite ? Vous nous laissiez à la traîne. Je voulais aller vous trouver après la classe pour vous demander : « Pourquoi vous laissez-nous à la traîne ? » mais je n'en avais pas le courage.

Quand je fus rétablie, mon oncle m'emmena faire des promenades. Il m'a ramenée de là où j'étais, folle. Il m'a réveillée, mon oncle. Je ne l'ai pas revu depuis plusieurs années, mais peu importe ; c'est l'oncle Brock de 1957 que je me rappelle et ma mère de 1957, tout le reste est un brouillamini. Je ne ressemblais à rien. Il m'a ressuscitée en me parlant. Il avait un visage triste et sérieux ; lui-même ne ressemblait à rien, un raté, sans courage. Maman faisait souvent allusion à quelque chose qu'il avait fait autrefois, quelque chose de

mal, et au fait qu'il avait dû quitter la ville. Je ne sais pas. Mais il m'a ramenée de là où j'étais. Je l'aime même s'il est une épave dans sa propre vie, même s'il n'a pas de vie.

Pourquoi je me rappelle sans cesse une dame qui marche dans un champ, en France, promenant un chien et frissonnant dans le vent ? Je ne veux pas me rappeler cela alors que j'ai oublié tout le reste. C'est vous qui nous l'avez lu ; vous le lisiez avec un air et un ton de voix si sérieux que cela me faisait presque frissonner, tant vous y attachiez d'importance, et vous ne nous parliez jamais ainsi ; c'était parce que vous pensiez que le livre était plus important que vos élèves. N'est-ce pas vrai ? Vous vous accrochiez à vos livres et nous autres étudiantes nous allions et venions, étudiantes du soir ou non, entrant, sortant, et vous, vous avez quitté cette école pour aller ailleurs, mais vous avez emporté vos livres avec vous ; je parie qu'ils portaient tous votre nom, et ils avaient plus d'importance à vos yeux qu'aucune d'entre nous. Mais c'est normal. Je ne connaissais pas les autres étudiantes, je n'avais pas de temps à leur consacrer. Ma vie était une continuelle agitation. Je voulais réussir « à l'école et trouver une place, faire mon chemin, me marier, mais ma vie n'était qu'agitation et j'étais trop nerveuse pour bien faire. Une année j'étais folle, clouée au lit, et quelques années après, j'étais à l'université, dans votre classe, assise là au troisième rang, le regard fixé sur vous, ayant peur de vous et de l'école. Une année j'étais couchée et silencieuse, et quelques années après je rédigeais pour vous des dissertations, essayant d'écrire. Vous m'avez recalée. Vous m'avez fichue à la porte de l'école.

Je ne blâme personne. Je ne blâme jamais personne. Je suis comme un bout de bois porté par les eaux, dérivant dans le courant, rencontrant des choses et passant à côté sans juger, sans invectiver personne. L'homme qui est en face à la table voisine renifle avec ce reniflement rapide et bruyant qu'ont certains hommes dans les endroits publics, de sorte qu'on a envie de leur crier : *Prenez un mouchoir, gros cochon !* mais je pense : *Non, c'est simplement un homme ; n'y fais pas attention.* Mon père était comme ça. Il nettoyait ses sinus le matin dans la salle de bains voisine de la chambre que nous partagions, Betty et moi. Qu'ils le fassent. Ils font des choses comme ça, ils en font d'autres avec nous, ils nous font mal, ils exhalent leur souffle sur notre visage, et puis ils meurent ; c'est bon. Je ne les en blâme pas. Je ne vous blâme pas vous non plus.

Mon autre professeur d'anglais à l'époque, M. Kovack, était très dur quand il corrigeait mes copies, et je me disais qu'il devait faire semblant, que c'était lui qui rendait les choses dures alors que tout le monde s'en fichait, alors que sur Livernois Avenue les freins crissaient sans arrêt, l'air puait et que les nègres se tenaient toute la journée au coin des rues, pensant à ce qu'ils devaient faire, dressant des plans. Incendies et fusillades. Réduire Detroit en cendres. Mais il me rendait mes copies avec l'annotation D et F et l'explication de toutes mes fautes à l'encre rouge. Vous m'avez mis F à la seule copie que je vous aie remise, mais vous ne vous êtes pas donné la peine

d'expliquer ce qui n'allait pas. *Manque de cohérence et de développement*, aviez-vous écrit en bas de la page. Vous vous serviez d'encre bleue, M. Kovack d'encre rouge. Votre écriture était, et est probablement encore, grande et rêveuse, avec des lettres arrondies et des t à longue barre montant et descendant en oblique bien nette et claire ; mais que disiez-vous ? Je ne pouvais comprendre ce que vous souhaitiez dire. Vous le saviez, mais pas moi. Vous n'êtes pas le genre de femmes qui reste paralysée treize mois parce qu'un homme a essayé de la tuer ; vous n'êtes pas le genre de femmes qui se donne aux hommes pour de l'argent ou pour rien, pas même pour de l'amour ; vous ne passez pas ainsi vos soirées dans une bibliothèque à écrire à une étrangère.

Je ne souhaite pas devenir vous, mais j'aimerais me voir ainsi : habitant une maison en dehors de la ville, un ranch ou une maison coloniale, avec une clôture par-derrière, une femme travaillant dans la cuisine, en pantalon peut-être, un bébé dans un berceau et une chambre d'enfant, de minces rideaux d'un blanc diaphane, une chambre à coucher pour mon mari et moi, une fenêtre du salon donnant sur la pelouse, la rue et la maison d'en face. Chaque cellule de mon corps aspire à cela ! Mes yeux, jusqu'aux globes de mes yeux dans leurs orbites aspirent à cela. Dieu, que je voudrais cette maison et cet homme, quel qu'il soit !

Je pense aux mois où je suis retournée au lycée aux cours du soir, rattrapant le temps perdu. C'est alors que j'ai commencé à rêver de mon avenir. J'ai terminé l'école, j'ai rattrapé les mois où j'avais été folle. Je l'ai fait. Mais comment tombe-t-on amoureuse ? J'ai entendu Maman dire à une amie à elle qu'il n'y avait rien dans la vie sinon les hommes, rien d'autre que l'amour. « Seigneur, quand on va vraiment au fond des choses, qu'y a-t-il d'autre ? » disait-elle de sa voix sourde, amusée, comme si, après avoir passé par toutes les expériences, il lui fallait bien admettre cette vérité. Mais comment tombe-t-on amoureuse ? Je pense à Maman jetant des choses de tous côtés dans la cuisine, ivre, pleurant, la figure tordue à en être laide, tandis que les vilains mots se déversaient de sa bouche, quand un homme lui faisait un affront – ils lui en faisaient toujours, à cette pauvre Maman, et elle était assez jolie femme. Pourquoi s'exposait-elle à cette souffrance ? Elle recommençait toujours.

Je vais tomber amoureuse. Demain soir, je verrai l'homme que j'ai choisi d'aimer. Il est déjà marié ; il a trois enfants. Je le veux. Je veux qu'il m'épouse. Je vais faire en sorte que cela arrive, et que ma vie commence. Nous ferons chambre commune, nous aurons des enfants, il abandonnera ses propres enfants. Je vous dis ces choses bien que vous soyez une femme mariée et que vous ne voudriez pas qu'une autre femme vous prenne votre mari. Mais vous êtes, je crois, une femme mariée qui ne verrait pas d'inconvénient à prendre le mari d'une autre, tant que cela aurait belle allure, comme dans un roman. Parfois pourtant, je ne crois pas que ma vie changera. Je ne crois pas qu'il m'épousera ou même qu'il pensera à moi. Je ne crois pas

qu'une chose aussi étrange pourrait arriver. Et je sombre dans un état de tristesse insondable. Je me penche en avant, et ma tête s'affaisse sur mes épaules ; mes os me semblent réduits à l'impuissance ; je pense : *Pourquoi ne suis-je pas morte ? Pourquoi ne m'a-t-il pas tuée ?* Durant treize mois, j'ai été une bête. Maman l'exprime autrement ; elle dit que « je passais par une phase » ; mais je me rappelle tout, je le sais. Je n'ai rien pensé pendant tous ces mois, mais des images flottaient dans ma tête, comme un cauchemar. Même éveillée, j'étais endormie. À présent encore, assise dans cette bibliothèque avec du temps devant moi, si dangereux ce temps, j'éprouve dans les bras et les jambes une sensation douce et étrange qui est elle-même comme un souvenir. Je ne puis débarrasser mon corps de pareils souvenirs. Je ne ressentais aucun amour pour ces hommes, mais je les enlaçais dans mes bras. Ils pénétraient mon corps en son lieu le plus secret, ces étrangers, et l'espace entre nous n'était qu'une surface glissante de peau et de sueur. En est-il autrement de l'amour ? À quoi cela ressemble-t-il de se donner par amour ? Est-on couchée là, terrifiée à la pensée qu'avec ou sans amour, avec un mari ou un étranger, c'est tout comme, et aucun mot ne peut y rien changer ? Je n'ai jamais aimé. Ils ne m'aimaient pas. Ils m'étreignaient sans répit ; dans mon esprit, je verrai toujours un homme étreignant une fille qui est moi. Je vois les mains d'un homme sur son corps, mais les corps sont étrangers. Je ne puis me débarrasser de ce souvenir. Mon corps est comme celui d'un animal, ou comme une de ces choses qui ne sont qu'une seule cellule, minuscule, qui conservent en elles toute leur histoire et qui ont toujours le même âge ; je veux dire qu'à n'importe quel siècle, au temps où le Christ vivait ou maintenant même, ces choses sont toujours les mêmes, le souvenir est incrusté en elles et il n'a rien à voir avec leur cervelle. Je me rappelle. Je vivrai très longtemps et je me rappellerai.

Je suis donc revenue. Je me suis réveillée. J'ai terminé le lycée, je suis partie de chez ma mère, j'ai travaillé comme dactylo et j'ai pris une chambre près d'un arrêt d'autobus, je me suis inscrite à l'université de Detroit pour un cours à l'automne de 1963. Composition, M. Kovack m'a mis un D. Je me suis inscrite à un autre cours, le vôtre. Je suis allée en classe, je vous ai écoutée, je suis restée éveillée la nuit à réfléchir à la façon de ne pas échouer, d'obtenir un C à ce cours, et comment me dominer et devenir comme les autres gens. Mais j'ai tout de même échoué, vous m'avez recalée. Vous m'avez mis un F.

Vous m'avez recalée.

Cette année à l'université de Detroit a été étrange pour moi. Durant la journée, je travaillais. Trois autres dactylos, moi-même, une secrétaire. Dans le centre. Je prenais l'autobus dans les deux sens. Je détestais cela. Je restais assise toute seule. J'avais peur, mais j'ai tenu bon. Je ne cherchai pas d'autre emploi. Je n'allais nulle part ailleurs qu'à mon travail et à l'école. Je n'osais pas aller au cinéma. J'avais peur de ces cinq premières minutes où la salle se fait sombre. Le soir, de sept heures à huit heures trente, deux fois par semaine,

je suivais un cours à l'université. J'essayais d'être comme les autres filles. À ce moment, j'avais perdu du poids, et mon visage avait repris un aspect normal. Je me lavais la figure deux fois par jour, je l'enduisais de crème, j'y faisais tout ce qu'il fallait, et le visage que vous voyiez, si vous avez fait attention, était redevenu un visage agréable à regarder. J'achetais des souliers et des vêtements comme les autres filles. J'avais relevé mes cheveux en chignon, je les lavais sans cesse. J'étais une jolie fille. Maintenant, à vingt-six ans, je ne me crois plus jolie. Je mérite de tomber amoureuse et de me marier. En ce temps-là, je n'osais penser à quelque chose d'aussi lointain ; c'était assez d'arriver au bout d'une journée sans m'effondrer. Je ne pensais jamais au mariage. J'avais peur des hommes. Ce que je vous enviais à vous, c'était votre aisance avec eux, votre façon de leur parler, comme à des amis, ces professeurs par exemple que je voyais avec vous dans le vestibule, être amie avec des hommes ? Je ne pensais pas qu'une femme pût être amie avec un homme. Un jour, avant la classe, je vous ai vue venir à pied vers le bâtiment avec un homme, professeur comme vous, un homme grand et beau, les cheveux gris, très bien habillé ; vous conversiez tous les deux en souriant comme si cela n'avait rien d'extraordinaire, et aucun de vous deux ne me vit ; et une autre fois, je vous ai vue dans une Volkswagen noire – votre mari vous amenait à l'école – vous montiez l'avenue avec votre mari.

Tout en moi aspire à un mari. Une maison.

J'ai porté ce désir en moi toute ma vie, sans savoir ce que c'était. Tout le monde en est atteint, c'est comme une fissure qui parcourt tout le corps. En vous, elle est remplie pour un temps. On ne sent aucune douleur. Je sais que vous n'en ressentez aucune en ce moment. Je ne vous envie pas et je ne désire pas être comme vous, je ne veux qu'échapper au destin d'être *Maureen Wendall* toute ma vie. Je rêve d'un monde où on pourrait entrer dans des corps et en sortir, changeant d'âme, tout pourrait changer et rien ne serait jamais définitif, on pourrait devenir homme, femme ou fille, redevenir enfant ou même vieillard, sentir ce que c'est que d'être eux et alors on ne les détesterait pas dans la rue. Je ne veux pas haïr. Il y a trop d'étrangers. J'écris ceci à une étrangère, dans une bibliothèque qui est sur le point de fermer. Vous, l'étrangère, mon ex-professeur qui m'a recalée, vous lisez ceci aussi vite que vous le pouvez, vous vous impatientez. Vous ne voulez pas que les gens réclament quoi que ce soit de vous. Je sais. Je ne vous en blâme pas et je ne juge personne. Vous avez dit : « La littérature donne forme à la vie », je me rappelle que vous avez dit cela très clairement. Qu'est-ce que la forme ? Pourquoi est-ce mieux que la façon dont la vie se présente toute seule ? Je déteste tout cela, tous ces mensonges, tant de mots dans tous ces livres. Ce que j'aime lire dans cette bibliothèque, ce sont les journaux. Je veux savoir. Le vieux lit un journal, et l'homme au nez qui coule aussi. Comme moi, ils veulent découvrir ce qui se passe, ce qui est réel. Ils n'ont pas de temps dans leur vie pour les choses fabriquées. Mais je me rappelle que vous avez dit cela de la forme. La *forme*. Je ne sais pas ce que signifie ce mot. Peut-être mon

frère Jules le saurait-il. Moi, je ne sais pas. Je suis moi-même une certaine forme, assise ici, la tête vidée et ayant peur, c'est tout.

À l'hôpital, après que le mari de ma mère m'eut battue, un docteur essayait de me prendre du sang. J'étais consciente. Il avait une grande aiguille, et il me tisonnait le bras à la recherche d'une veine. Il ne la trouvait pas. Il ressortit l'aiguille et la repiqua, tisonnant toujours à la recherche d'une veine, et il comprimait mon poignet pour faire gonfler la veine afin d'y entrer ; mais, comme cela ne marchait toujours pas, il a essayé sur l'autre bras, le tenant tendu à présent parce que je pleurais. Je pense tout le temps à cela, à la pression de cette aiguille, qui s'efforce de trouver ma veine et n'y parvient pas. J'aurais rendu la veine grosse et souple pour lui si je l'avais pu, mais comment peut-on faire cela ? Il finit par avoir le sang. Il dit à quelqu'un, tout en m'ignorant : « Il faut faire un Wasserman ». Je me serais ouverte et tenue prête à l'amour, mais comment peut-on le faire, comment peut-on se changer ?

Il est presque l'heure de fermeture de la bibliothèque.

Ceci est sans fin.

Quelle forme y a-t-il à la façon dont les choses arrivent ? Je voulais courir à vous après la classe pour vous poser la question, vous la crier. Vos mots étaient faux ! Vous vous trompiez ! Un jour, la secrétaire qui était à son travail accourut dans notre bureau. Elle nous dit : « Seigneur Dieu, le président a été assassiné ! Le président a été assassiné ! » Mandy, ma voisine, bondit, renversant des papiers de son bureau. Elles se mirent toutes à poser des questions. La radio fonctionnait dans la pièce d'à côté. Le patron entra, il était bouleversé. Je remis les papiers en ordre et, tandis que j'étais baissée, ma pensée allait à la vitesse d'un train ; je me disais : *Il se passe quelque chose que je devrais comprendre*. Dans les toilettes, Mandy pleurait et je ne voulais pas la regarder, ses larmes, ses épaules qui tremblaient. Je lui dis : « Mais il meurt des gens tous les jours. Ici même, à Detroit, on se fait tuer au détour d'une rue. » Quelque terrible chose invisible passait tout près de moi. Qu'était-ce ? Pourquoi ne pouvais-je comprendre ? Dans la rue, les gens étaient bizarres, tout bouleversés. Je voulais courir à eux, les saisir par le bras, je voulais crier : « Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi tout est-il arrêté ? Pourquoi maintenant ? Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que c'est ? »

À mon arrivée à l'école ce soir-là, tout le monde en parlait. Des filles pleuraient. Un garçon fit une plaisanterie sur le tailleur rose de Mme Kennedy, quelque chose qui avait trait à la confiture de fraises. Les filles s'écartèrent de lui en grimaçant. Je m'assis à l'écart, en silence. « Mais il meurt des gens tous les jours, me disais-je. Qui était John Kennedy pour ne pas mourir ? Une balle était entrée dans son crâne d'une certaine façon et ce qu'il y avait à l'intérieur de ce crâne avait été détruit. Cela nous arrivera un de ces jours. C'est déjà arrivé à quelques-uns d'entre nous et cela arrive en ce moment même à Detroit. » Une fille s'écria, très excitée : « Avez-vous entendu parler d'un certain professeur d'économie ? Je crois que c'était d'économie. Il est entré

dans la classe et il a dit : “Dieu merci, quelqu’un a eu le cran de le faire !” Voilà ce qu’il a dit en pleine classe. » Les filles protestèrent en agitant la tête. Un des garçons rit. Je me touchai le visage pour voir comment était ma peau, espérant que personne ne me regarderait, espérant qu’on ne découvrirait pas mon secret.

Neuf heures moins quelques minutes. La bibliothécaire éteint et rallume les lumières à plusieurs reprises pour nous avertir. Il est temps de se lever, de se mettre en route, de se préparer – il va faire très froid dehors. L’homme au nez qui coule lève la tête, surpris. A-t-il peur ? Nulle part où aller ? Il a une figure pâle, marquée de taches de son, avec des poches sous les yeux, et une chemise froissée. Mieux vaut ne pas le regarder. L’aiguille des secondes fait un nouveau tour de cadran. Le vieux replie son journal avec soin et le remet en rayon. En voilà assez pour la journée. Il a les mains délicates. Il traîne là, disposant d’autres journaux en piles. Près du radiateur, la femme pousse un soupir que j’entends de l’autre côté de la pièce ; elle repousse une revue comme elle repousserait une assiette ; elle regarde fixement le dessus de la table. Et moi, je suis assise, le cœur battant à un rythme régulier et lent, écrivant tout ceci par haine, parce qu’il me semble maintenant que c’est vous que je hais, vous mon ancien professeur, une femme ; mais c’est idiot puisque je ne vous connaissais pas et que je n’ai jamais fait aucun devoir pour vous ; peut-être aurais-je pu réussir l’examen et peut-être pas, en quoi étiez-vous responsable ?

Mais oui. Je vous hais, vous, et personne d’autre, pas même ces hommes ; pas même Furlong. Je vous hais, et c’est la seule chose certaine en moi. Non pas l’amour pour l’homme que je veux épouser, mais ma haine pour vous. Ma haine pour vous, avec vos livres, vos paroles, votre connaissance, dans une forme parfaite, de tant de choses qui ne sont jamais arrivées, votre mari qui vous conduit en voiture, et maintenant il y a même quelquefois des photographies de vous dans le journal, vous avez votre savoir, alors que moi j’ai déjà vécu toute une existence, je me suis mise dans toutes les positions possibles et je n’en ai rien retiré, rien de plus que je ne savais avant. Ces hommes ne m’ont rien appris. Je ne les hais même pas. J’ai vécu ma vie, mais elle n’a revêtu aucune forme. Tous les gens qui dorment seuls dans leur lit se tordent de haine sans arriver à lui donner une forme, toutes les femmes qui se donnent aux hommes sans savoir qui ils sont ; nous marchons toutes avec rapidité, la haine au ventre, comme une douleur, terrifiées, et qu’en savez-vous ? Vous écrivez des livres. Que savez-vous ?

La femme qui est près du radiateur se lève. Elle est lourde, elle paraît souffrir quand elle est debout : de pauvres vieilles jambes, épaisses, couleur crème, marbrées de graisse, avec des veines qui craquent et s’élèvent à la surface, une femme d’un certain âge. Oh ! nous, les femmes, nous savons des choses que vous ne savez pas, vous autres professeurs, lecteurs et auteurs de livres ; nous sommes celles qui nous attardons dans les bibliothèques quand il est temps de partir, ou qui restons à boire du café seules dans la cuisine ; nous

formons des plans de mariage fous, mais nous n'avons pas d'homme ; nous rêvons de voler des hommes, nous sommes celles qui regardent lentement aux alentours en descendant de l'autobus sans même trouver ce que nous cherchons ; nous ne pouvons même pas nous rappeler tout à fait comment nous sommes arrivées là ; nous nous demandons toujours ce qui va se produire ensuite, quelle chose terrible va se produire. Nous sommes celles qui feuilletent des magazines en couleur et qui passent de longues et lourdes heures enfoncées dans nos corps, à penser, nous souvenir, rêver, espérant que quelque chose nous arrive, qui donne une forme à tant de souffrance.

Juillet 1966. Jules était toujours si content d'être revenu dans le Nord qu'il lui était égal de conduire chaque semaine sa mère à l'hôpital où était son oncle – où il était depuis plusieurs mois – affligé d'une maladie mystérieuse sans rémission. Il se disait qu'une partie de l'existence consistait à conduire des gens à l'hôpital et à les en ramener, à visiter des hôpitaux, en y restant parfois cloué soi-même. Quand il était dans le Sud-Ouest, il était resté trois fois à l'hôpital pour des ennuis divers. Le climat l'avait affaibli, l'avait rendu sujet à des migraines, à des maux d'yeux, à des accès de vertige, et, une fois, il avait été durement heurté par une pince à pneu, son genou avait été presque fracassé, et, pendant son séjour à l'hôpital, il avait tenté de ménager autour de lui un îlot de tranquillité afin de pouvoir penser, établir un plan de vie. Mais les hôpitaux étaient tous si bruyants – le jour et la nuit étaient mélangés, nuits sans sommeil et jours sans sommeil, trop de nourriture, trop de contacts avec d'autres gens – il en était arrivé à la conclusion que mieux valait peut-être ne pas avoir de cervelle, rester couché là à attendre.

Maintenant que sa mère sortait avec un nouvel homme, les choses prenaient meilleure tournure – cependant, pour une visite à l'hôpital, on devait avoir un air lugubre, et elle prenait un air lugubre. Il lui était attaché, l'aimant pour tout ce qui l'avait exaspéré quand il était plus jeune. Il aimait son pas élastique, montant l'escalier de l'hôpital. C'était une chose sur laquelle il pouvait compter.

« Tu pourrais croire que j'en ai marre de cette ville, à présent, dit Loretta, mais par un jour comme celui-ci c'est difficile, la journée est si fichtrement belle. Si Brock pouvait se rétablir...

— Tout ira bien.

— On dit maintenant que c'est une maladie de foie. Le foie, les reins. Qu'est-ce que c'est ? Il me rappelle notre père, ton grand-père. Il y a des hommes comme ça partout dans le monde ; ils ne peuvent simplement pas se remettre sur pied ; ils ne peuvent pas se rétablir ; ils trébuchent et tombent et, quand on est une femme, il faut essayer de les relever. Mais on ne peut pas. Une femme passe la plus grande partie de son temps à quatre pattes à frotter derrière eux, à laver leurs vêtements sales, à secouer la boue de leurs souliers et à leur faire cuire de grandes plâtrées de nourriture – ils mangent comme des cochons et ils boivent comme des trous. Ils vous rebattent les oreilles de ce qu'ils feront quand ils seront rétablis, mais en fin de compte, c'est vous qui avez le boulot, vous seule, et c'est la seule façon de savoir d'où vient l'argent et s'il va y en avoir. C'est la seule façon. Eux, ils se contentent de bavarder et dégueuler dans l'évier parce qu'ils boivent trop, et leur haleine pue à cause de

leurs dents jaunes et pourries, et la première putain venue qu'ils rencontrent dans la rue les entraîne derrière elle, tandis qu'une autre reste à la maison pour faire la cuisine et nettoyer tout leur désordre immonde. Maintenant, celui-ci est au plus bas, malade. Qu'est-ce qui ne va pas chez lui, bon Dieu ? »

Sa colère s'était progressivement intensifiée. Elle fit face à Jules.

« Je ne sais pas. Ils le remettront en état, ne t'en fais pas », dit Jules avec un entrain qui se limitait à son sourire.

Ils passèrent devant le bureau de réception dans le vestibule, marchant sur un vieux carrelage qui n'était pas très propre, suivirent un couloir encombré de chariots de linge, de chariots couverts de vaisselle sale entassée, de chariots de draps souillés ; ils poursuivirent rapidement leur chemin par-delà la salle de radiographie jusqu'à un couloir sombre dans lequel quelques infirmières sortaient d'un ascenseur. Jules avança la main dans l'ouverture pour empêcher la porte de se refermer, et lui et Loretta pénétrèrent dans la cabine, dont la lumière verdâtre et le doux ronronnement leur étaient familiers.

« J'ai horreur des hôpitaux, ils me donnent la chair de poule, dit Loretta.

— Sois heureuse qu'ils existent », rétorqua Jules.

Sa vie actuelle n'était pas désagréable. Il travaillait chez son oncle Samson Wendall, le frère de son père, un homme circonspect, mollasse et mal embouché, un genre d'homme que Jules imaginait pouvoir manier. Un boulot chez Samson Wendall ! Peu importait que l'emploi fût subalterne et peu lucratif – Jules croyait en l'avenir. Le vieil homme était apparu un jour, à la recherche de Jules ; son propre fils, après être allé d'une université à l'autre, parcourait à présent l'Europe en auto-stop, à la grande irritation du vieil homme pris au dépourvu, et celui-ci avait donc reparu pour chercher son neveu, au sujet duquel il avait entendu raconter des choses extraordinaires du temps de Maman Wendall, qui colportait des histoires de maison en maison. À cette époque, il n'avait guère prêté attention à toutes les prophéties sur la supériorité de Jules, ou les avait accueillies avec dédain ; mais à présent quelque fleur avait mystérieusement éclos dans la tête de Samson, et Jules avait un emploi dans son usine de Wyandotte. Il grandissait enfin. Il avait vingt-sept ans.

Cette partie de l'hôpital recevait principalement les assistés sociaux et on y voyait donc un grand nombre de nègres plus ou moins dévêtus, assis dans leur lit, douloureusement appuyés ou couchés sans mouvement sous les draps d'une blancheur éclatante – lit après lit d'inoffensifs malades. Jules entraînait sa mère. Il appréhendait de l'entendre lui murmurer : « N'es-tu pas heureux au moins de ne pas être nègre ? » ce qu'elle lui avait dit autrefois. Ils passèrent devant des salles ouvertes, une longue rangée de lits. Loretta jetait autour d'elle un regard de pitié. Elle avait une telle conscience d'être blanche ! Et elle finit effectivement par se tourner vers Jules pour lui dire d'une voix basse qui n'était pas tout à fait un murmure : « Seigneur, imagine si tu étais nègre, et malade par-dessus le marché ? Je t'aurai au moins évité ça, mon petit. » Jules expira son haleine en signe de sympathie, d'humour. Il éprouvait, en effet, une

reconnaissance immense pour le fait d'être blanc. À Detroit, être blanc lui paraissait un don spécial, une bénédiction – qu'il était facile de ne pas être blanc ! Ce n'était que dans ses cauchemars que, levant les mains devant son visage, il voyait une peau de *couleur*, une peau de *nègre*, un brun désespérant que rien ne pouvait enlever, pas même un rasoir.

Le lit de Brock se trouvait entre deux tristes lits, leurs occupants mourant à petit feu, sans beauté ni mystère ; dans l'un, un vieux nègre qui avait eu plusieurs crises cardiaques, un homme corpulent devenu décharné ; et dans l'autre, un Blanc d'un certain âge, grec ou italien, qui gardait un silence de pierre, les yeux fixés sur le plafond et qui dégageait une étrange odeur, presque celle de la tombe. Si quelqu'un venait rendre visite à Brock, l'un et l'autre restaient silencieux, tout le monde restait silencieux.

« Eh bien, nous y voici ! » La figure de Loretta prit l'expression qu'elle réservait aux visites à l'hôpital, un large et faux sourire, et Jules se tint attentivement derrière elle, se sentant redevenu un enfant de dix ans.

« Alors, Brock, bonjour ! Tu croyais qu'on ne viendrait pas ? dit Loretta, criant presque sa bonne volonté.

— Hé, salut. C'est bon de vous voir », fit Brock, s'efforçant de sourire.

Et la visite commença. Il y en avait déjà eu huit ou dix. Brock n'était pas un vieillard ; son corps était néanmoins usé, avait dit le médecin ; il avait un cœur de vieillard, les reins et le foie abîmés, l'estomac faible, tout cela pour avoir bu et bu, ou vagabondé, ou simplement vécu – c'était ce qu'avait dit le médecin, ou quelqu'un qui en avait l'apparence, peut-être un simple étudiant, c'était difficile à déterminer. On le soumettait à des examens. Les examens seuls l'avaient vieilli, à ce que voyait Jules. Il avait le visage usé, transpirant ; les rares cheveux qu'il lui restait reculaient au-dessus de sa figure morose, légèrement étonnée ; sa bouche, ses joues étaient molles, son regard même était mou et vague, sauf à l'approche de quelque uniforme blanc – il prenait alors un air étrange, presque démoniaque, comme s'il était prêt à se battre. Il leur avait un peu parlé des examens, mais dans l'ensemble il s'était montré assez secret à ce sujet. Mieux valait ne pas savoir ce qu'on faisait dans les hôpitaux.

Jules se sentait tragiquement lié à son oncle, par un pont de parenté et de désespoir. Mais lui, Jules, n'avait que vingt-sept ans et il était au seuil d'une vie nouvelle, se sentant immortel, avec pour la première fois de sa carrière, un emploi convenable, portant des vêtements convenables, après avoir abandonné derrière lui la poussière rouge du Sud et du Sud-Ouest, et être ressuscité dans le Nord – durant un mois il avait eu tellement la poisse, il avait été si misérable que là-bas au Texas il avait vendu ses services comme voleur de chiens et de chats ; il attrapait des animaux familiers égarés au bord des pelouses de banlieue ou dans les ruelles pour les apporter à un vétérinaire qui les vendait à son tour à un laboratoire d'expérimentations médicales en faisant un bénéfice que Jules n'avait jamais pu découvrir en dépit de ses efforts, car il aurait voulu se mettre à son compte. Il était tombé aussi bas ; et pendant

quelque temps, durant sa remontée, il avait vendu ses services à une compagnie de voitures d'occasion et de prêts financiers de Saint Louis ; son travail consistait à voler les voitures de débiteurs en retard dans leurs paiements, tâche des plus aventureuses et des plus ingrates, bien qu'elle nécessitât intelligence et habileté – il avait fait toutes ces choses saugrenues ; mais à présent, après son vingt-septième anniversaire, il semblait qu'il dût bien tourner en fin de compte.

De l'activité à l'autre bout du couloir – des infirmières, une surveillante. Il semblait qu'un malade vomissait... ou faisait une hémorragie. Jules gardait les yeux fixés sur son oncle et il força également sa mère à rester en face de lui, pour éviter les histoires. Les visites étaient déjà assez embêtantes, assez embarrassantes pour ne pas laisser les misères des autres les rendre encore pires. Il redoutait les exclamations de Loretta : « Oh, c'est du sang ? Regarde ! » ou « Où est la jambe de ce type ? » Il estimait qu'elle n'était pas stupide à ce point, mais qu'elle usait d'un artifice féminin, jouant inconsciemment l'ignorance et la surprise pour suggérer la grande distance qui existait entre pareille horreur et elle-même – elle n'était qu'une femme blonde un peu débordante, sans malice, pas faite pour l'horreur. L'horreur la surprenait. Mais elle avait assez de bon sens pour ne pas s'exclamer à la vue de Brock. Elle observait le silence là-dessus. Il se passait quelque chose sur la figure de Brock. Sa lèvre supérieure semblait s'éroder, se dissoudre lentement. D'une semaine à l'autre. La lèvre inférieure était normale, mais celle du dessus s'amincissait sur la gauche, grenue, très sèche. Jules se souvenait d'avoir déjà vu cela lors d'autres visites, le remarquant sans le remarquer tout à fait, sentant que ce n'était pas son affaire – et pourquoi le docteur n'en avait-il pas parlé ? Évidemment, ils ne l'avaient pas vu depuis trois semaines. Peut-être son oncle avait-il la lèpre. On ne parlait que du cœur, des reins, du foie, de mystérieux dispositifs internes. Il s'efforça de ne pas remarquer la lèvre de son oncle.

« Et Maureen va bien, Brock, très bien ; elle se débrouille très bien dans son travail, et elle continue ses études, dit Loretta. » En fait, Maureen avait été renvoyée de l'université de Detroit et elle avait un emploi miteux de dactylo ; mais que Maureen fût dehors à courir après des autobus était un miracle après une année passée au lit, et tout le monde le savait. « Et elle est vraiment jolie à présent : elle s'est achetée un manteau de printemps, elle n'a jamais été aussi jolie. Ou en meilleure santé.

— Est-elle heureuse ? demanda Brock.

— Oh oui, vraiment heureuse ! Bien sûr qu'elle est heureuse ! s'écria Loretta. Elle serait venue aujourd'hui, si elle n'avait pas été obligée d'aller quelque part. C'est vraiment merveilleux de la voir ainsi revenue à la vie, et... tout cela grâce à toi. »

Brock prit le remerciement au sérieux. Il y croyait. Étendu en silence, la respiration râpeuse, il paraissait contempler la mince et mystérieuse Maureen. Il était étrange qu'elle ne vînt jamais le voir. On lui trouvait des excuses. Mais

Maureen, effrayée et brusque, ne viendrait jamais à l'hôpital. « Je voudrais le voir, mais je ne peux pas ! Laissez-moi tranquille ! » s'exclamait-elle avec irritation, soucieuse de s'échapper, de mener sa propre vie en solitaire.

Brock resta quelques minutes silencieux, pensant à elle :

« Eh bien, je suis content qu'elle ait trouvé du travail et tout et tout », dit-il finalement.

Loretta reprit son bavardage, au sujet de locataires de leur immeuble, de leurs gosses pouilleux, ces sales gosses qui vous voleraient tout à trac si on ne leur faisait pas savoir qui était le patron, des miséreux qui habitaient au-dessus et des miséreux qui habitaient au-dessous, d'une fenêtre de la salle de bains qui était restée cassée tout l'hiver sans être jamais réparée, de fuites dans les tuyauteries, d'une marche de l'escalier qui manquait, de mères à l'Assistance avec des ventres en forme de pastèque, et si on ne leur cédaient pas le passage sur le trottoir, elles vous rentraient dedans avec ces ventres – toutes des putains noires, bien sûr – et elle, Loretta, essayant de se faire rayer des listes et, dût-elle en mourir, de ramener Betty à la maison, s'efforçant de rassembler de nouveau toute la famille, et elle, Loretta, avait une peur bleue de venir ici en voiture, car que se passerait-il si Jules heurtait un petit nègre ? Ils pullulaient dans les rues, partout. S'il renversait un gosse et que tout le monde sorte en foule des maisons pour lui tomber dessus et le réduire en bouillie ? Et que lui feraient-ils, à elle ?

« Pas si fort », M'man, murmura Jules.

Il avait l'attention accaparée par une infirmière qui traversait la salle. Elle était plus jeune que lui, mais sa démarche était assurée, silencieuse dans ses souliers à semelle de caoutchouc, une fille au visage doux qu'il aurait aimé embrasser par surprise. Il lui sourit ; elle lui jeta un regard et baissa les yeux. Il se souvint de l'avoir déjà vue. Son cœur bondit sans raison. Il n'était jamais revenu de son amour pour Nadine, bien que sa misère eût dû y mettre fin, et maintenant tous ses rapports avec les femmes, qu'ils fussent publics comme en ce moment ou privés et physiques, étaient assombris par le souvenir de Nadine, lâchant dans ses veines une stupide mélancolie. Qu'il l'avait aimée, cette fille ! La haïr n'avait été qu'une forme de son amour, aussi désespérée que cet amour, et son obsession s'était nourrie d'elle-même durant bien des mois, durant des années, jusqu'à ce que l'idée de Nadine fût devenue fixe et permanente dans sa tête, si rigide qu'il avait beau lui être infidèle avec maintes femmes, elle, Nadine, demeurait non trahie, mais en quelque sorte honorée. Il ne savait pas s'il devait haïr cette faiblesse en lui, cet amour, ou en être reconnaissant.

Tandis que sa mère continuait à jacasser amèrement au sujet de quelqu'un d'en haut, Jules s'excusa et suivit l'infirmière hors de la salle. Il marchait d'un pas rapide, conscient d'être joli garçon, avec cependant un léger boitement dû au terrible coup qu'il avait reçu au genou quelque temps auparavant (au cours d'une lutte avec un homme dont il récupérait la voiture pour la compagnie financière, un nègre qui avait tenté de lui faire sauter la rotule avec une pince

à pneus), et il la rattrapa dans le couloir. Il appréciait sa tenue blanche propre et ses cheveux brillants.

« Y a-t-il un café dans les environs ? » demanda Jules.

Elle ouvrit de grands yeux, troublée. Au premier abord, quelque chose de prosaïque dans son regard déçut Jules, mais il poursuivit, marchant lentement avec elle, la conduisant à travers le vestibule : « Nous venons toutes les semaines voir mon oncle, mais il ne semble pas faire de progrès.

— Oui, je me rappelle vous avoir vus.

— Mon oncle ne va pas mieux. Je me demande s'il est en train de mourir. Savez-vous le fin mot de l'histoire ? »

Elle regarda à droite et à gauche. Son front était plissé :

« Qu'entendez-vous par le fin mot de l'histoire ?

— Pouvez-vous prendre une tasse de café avec moi quelque part ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Je suis de service, je dois travailler.

— Quand finissez-vous ?

— À six heures.

— Permettez-moi de revenir vous prendre ; vous pourriez alors me donner le fin mot de l'histoire, proposa Jules, lui touchant légèrement le coude. N'y a-t-il pas toujours un fin mot de l'histoire ? En ce qui concerne les médecins et les infirmières ? Que se passe-t-il en chirurgie ? »

Elle rougit sans le regarder :

« Vous n'êtes pas sérieux, dit-elle. Vous vous moquez de moi.

— Je suis très sérieux. Je ne critique pas, je veux simplement savoir. Tout le monde veut savoir ce qui se passe dans les hôpitaux. Les gens ont grande confiance dans les hôpitaux et dans les médecins, mais on se pose des questions. J'ai passé quelques semaines à l'hôpital dans le Sud, et j'ai trouvé des pattes de cafard dans le potage. Le cafard entier, ç'aurait été moins grave, j'aurais pu l'envoyer simplement balader d'une pichenette et en être débarrassé ; mais des morceaux de cafard signifient quelque chose de plus sérieux – on ne peut espérer découvrir le fond de la chose. Qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai jamais vu de cafard dans le potage de personne, répliqua la fille.

— La lèvre de mon oncle s'érode. Personne n'en parle. J'ai remarqué sur son bras une quantité de points rouges, des piqûres d'aiguille. Seriez-vous en train de lui inoculer le cancer, vous autres ?

La fille regarda droit devant elle :

« Je n'injecte rien aux malades, que sur ordre, dit-elle.

— Ce que j'en disais, c'était pour bavarder un moment, parce que vous me plaisez bien, confessa Jules, dont la bonne humeur s'estompait lentement. Ce que les docteurs leur font, aux nègres ou aux Blancs, ne regarde personne. Pourquoi ne pas faire d'expériences ? Je ne juge personne. Si j'étais médecin, je ferais peut-être la même chose, moi aussi. J'essayerais toujours quelque

chose de nouveau et, en service de nuit, personne ne pourrait me retenir de transplanter des pieds et des doigts, des oreilles sur des estomacs, pour rire ; de laisser des éponges dans des utérus, ou une fourchette d'acier inoxydable qui sortirait de l'œil d'un type, dans l'intérêt de la science médicale. Je découvrirais de nouvelles maladies et le traitement indiqué tout ensemble dans la même nuit. Je m'amuserais follement. Je vous retrouverai dehors à six heures, alors.

— Je ne sais pas.

— Si, à six heures. Je serai là. Ma voiture est blanche.

— Je ne crois pas. Je ne sais pas.

— À six heures », conclut Jules.

Il la quitta et retourna vers la chambre de son oncle, un peu déprimé. Le parfum de l'hôpital n'était pas celui de Jules ; mêlé à la légère senteur d'une femme, il devenait lourd et opiniâtre. Il effaçait l'odeur de la femme. Jules revint à pas lents, les mains dans les poches, et il entendait le cliquetis quelque part d'une machine à écrire et, au-delà, un marmonnement terne et bas, semblable à un marmonnement dans une caverne, à un marmonnement en enfer. *Nous sommes ici depuis des années ! Nous vous avons attendus des années !* aurait pu crier, à son entrée dans la salle, un chœur de mourants, avides de sa jeunesse...

Sa jeunesse...

La nuit précédente, couché dans les bras de la femme d'une de ses connaissances, il avait eu une pensée terrible : leur accès était toujours le même, elles étaient toutes pareilles, mais il n'avait jamais eu véritablement accès, il était toujours rejeté. Il était laissé dehors, congédié. Il n'avait jamais rien achevé.

Un homme dans un lit voisin de celui de Brock s'assit balançant un rosaire noir entre ses doigts et observant Jules comme sur le point de lui dire : *Oui, nous autres hommes, nous sommes toujours rejetés.* Jules détourna le regard. Il était inconcevable que lui, Jules, se transformât avec l'âge en un homme comme les autres – qu'il n'y eût en lui aucun talent particulier, aucune grâce ou délicatesse, aucun destin proportionnel à son désir. Il avait une telle ambition ! À présent, se dirigeant vers le lit de son oncle mourant, vers le corps sautillant et plein de potins de sa mère, il avait l'impression de n'être pas tant dans un hôpital que dans une prison, lâché dans l'enclos, s'étant vu accorder un minimum de liberté. Il aurait aimé allumer une cigarette. La peur naquit en lui, rien de sérieux, mais lorsqu'il revint auprès de Brock et qu'il regarda cette épave, revoyant incidemment les points rouges sur les bras de son oncle, il lui parut probable que les médecins faisaient réellement des expériences avec des cellules cancéreuses – ce n'était pas une plaisanterie, c'était sérieux –, des injections suivies de cultures de cellules teintées sous le microscope, une série d'antibiotiques, d'antivirus, d'antigerms, de potions secrètes élaborées la nuit par le plus brillant interne du service, voué à la renommée. Tout était possible.

Quelle carrière triomphante que celle de médecin !

Jules conduisit son oncle au London Chop House pour déjeuner et remit la voiture au gardien noir du parking ; s'il valait lui-même un peu mieux qu'un gardien de parking et un peu mieux qu'un chauffeur, il portait sur les épaules un peu de leur aimable servilité – c'était une manière de progresser. Bien vêtu d'un costume d'été léger qui lui avait coûté plus de cent dollars, avec une cravate claire gris acier, des souliers bien cirés et des cheveux nettement coupés, il gardait les yeux fixés sur la marche belligérante et instable de son oncle. L'oncle Samson ne pouvait être le vrai frère de Howard Wendall – cela semblait à peine possible. Ils n'étaient unis que par la boisson.

Samson Wendall avait sa propre usine d'outils et matrices à Wyandotte dans le Michigan, et il occupait le marché ; l'argent affluait dans ses poches. Il habitait maintenant une immense demeure de style Tudor à Grosse Pointe même, avec sa femme et ses filles, qui devaient passer la majeure partie de leur temps à contempler par les fenêtres baroques la longue pelouse en pente tape-à-l'œil, attendant un coup de téléphone des dames de Grosse Pointe. Qui n'appelaient jamais. Ni le Yacht Club de Grosse Pointe ni le Club athlétique de Detroit ne faisaient d'avance, malgré les sarcasmes hargneux de Samson quand Jules passait devant ce grand édifice : « Regarde-moi ça, mais regarde donc ! À un pâté de maisons, il y a des putains noires qui font le trottoir, avec leurs cheveux décolorés en diable, et voilà le Club Athlétique de Détroit en personne – comment ça va ? » Jules souriait et poursuivait son chemin. Il était de son devoir à l'égard de Samson de ne pas faire le malin et de ne pas se montrer trop indiscret ; il devait se comporter en fils et remplacer son cousin émancipé et perdu : ce cousin, nommé Joseph, qui avait fait irruption dans sa vie avant de s'empresse de disparaître. Au diable le Joseph, ce Joseph qui était en Europe ! Jules était à Detroit, conduisant adroitement son oncle de-ci de-là. Tout ce qu'il avait à faire, lui répétait Samson, était de garder la bouche fermée mais les oreilles et les yeux ouverts. Il devait travailler avec le directeur de l'usine. Il devait rester aux côtés de Samson lui-même pour se former.

« Dis donc, sais-tu que je vole en jet à présent ? En avion à réaction ?

— C'est merveilleux ça, dit Jules.

— Les choses ont bien changé depuis l'ancien temps. Pour sûr, oui », fit Samson avec un sourire amer.

Du père de Jules ils ne parlaient jamais. De la mère de Jules, Samson disait :

« J'ai appris que ta mère avait un petit garçon. Eh bien, ça la conservera – les femmes adorent être aux petits soins pour un bébé, hein ? »

Il ne parlait que de Jules, dans un flot de mots enthousiastes que Jules soupçonnait vides de sens comme avec Bernard Geffen :

« Tout d'abord, on t'envoie à l'université, étudier les cours qu'il faut, et le problème est réglé. Fourre-toi bien tout ça dans la tête, et le reste tu l'apprendras directement de moi. J'ai besoin de quelqu'un en qui je puisse avoir confiance. Ta tête me plaît.

— Merci, lâcha Jules.

— Ne me remercie pas ! J'ai dit que ta tête me plaisait. J'ai confiance en toi. »

Ils pénétrèrent dans le restaurant, descendirent dans la luxueuse obscurité, et Jules se pencha poliment à l'oreille de l'hôtesse pour demander leur table. Oui, il devait avoir une bonne tête, tout le monde semblait l'apprécier. Mais était-ce la même qu'il voyait lui-même ?

Dans un coin, à la table couverte d'une nappe à carreaux rouge et blanc, perdu dans la pénombre de la cave à vin, était assis un homme du nom de Yates, qui les attendait. Samson était en retard de quarante minutes, pour avoir lâché quelque chose dans la cuvette des toilettes attenantes à son bureau, tandis que Jules, engourdi dans une sorte de torpeur professionnelle qu'il cultivait, contemplait par la fenêtre l'air gras de Wyandotte, Michigan. À présent, Samson grogna un « salut » à l'adresse de l'homme, lui serra la main, présenta Jules et s'assit lourdement avec l'air irrité qu'ont les hommes d'affaires corpulents, gonflés de richesses, qui déjeunent au London Chop House, quand ils ont dû attendre.

« Quel trou noir ! Ils cachent quelque chose, ici ? » marmonna Samson.

L'autre répondit aussitôt par un aboiement d'approbation, et Jules déplaça sa serviette avec un sourire censé ressembler à celui de Joseph Wendall. Il se sentait responsable de cet oncle, bien que Samson pesât environ cinquante kilos de plus que lui et qu'il fût de maints décibels plus bruyant, jusque dans sa respiration ; c'était un homme à la poitrine énorme, aux cheveux gris, banal en dehors de son arrogance, qui arborait le ventre enrobé de Howard Wendall au-dessus d'une ceinture coûteuse qui le boudinait. Jules espérait qu'il ne tomberait pas raide mort avant que son emploi ne fût davantage assuré. Son sang ne circulait librement en la présence de son oncle que lorsque lui, Jules, acquiesçait de la tête à tout, fût-ce aux choses les plus fantaisistes. L'objet principal de plaisanterie, ce midi, était Lady Bird Johnson. « Il paraît que Lyndon Baines sortait juste de son bain, un matin, quand que vit-il ?... » Jules sourit un peu trop tôt, saisissant l'occasion de regarder alentour le restaurant bondé ; il se demandait si tous les sourires qu'il lui fallait faire ne lui amaigrissaient pas le visage. Il admirait vraiment son oncle. Il l'avait toujours admiré pour son argent, aiguillonné par l'admiration et la jalousie de mamie Wendall et par la haine de sa mère, sachant que le succès, pour un homme, ne peut susciter que jalousie et haine chez ceux qui n'ont pas réussi. Il avait été maintes fois déjeuner ainsi avec son oncle. Dans des restaurants luxueux du centre-ville, dans des restaurants voisins du Fisher Center, à Dearborn, en

dehors de Woodward, à l'aéroport, toujours pour des déjeuners d'affaires où lui, Jules, devait rester à écouter, en fils déférent et silencieux, avec un air intelligent et digne de confiance ; il devait ne prendre qu'un seul verre et laisser ses aînés les enchaîner, comme ils le faisaient toujours.

« Dieu que cet endroit est sombre ! Si je renverse quelque chose, quelqu'un sentira passer l'addition, je vous le garantis ! » dit Samson. Tel un personnage de bande dessinée, il s'accrochait à une certaine observation et ne cessait plus de la servir avec un ricanement irrité, comme si tous les autres en retiraient une merveilleuse gratification, en tant que bouée de sauvetage pour se maintenir à la surface des eaux dangereuses de la conversation : « Dans ces endroits sombres, on fait l'addition en y incorporant la date », dit-il.

L'autre homme émit une sorte de toux sèche censée ressembler à un rire.

Samson avait débuté comme manœuvre chez Ford quelques dizaines d'années auparavant ; il était passé par le service des outils et matrices ; il en était parti pour s'établir à son propre compte comme fournisseur d'entreprises plus importantes. Il avait fait son chemin sans faux pas, sans bêtises, s'élevant, attirant des investisseurs, de sorte qu'il pouvait se flatter d'avoir fait six hommes millionnaires en plus de lui-même. Jules était assis à côté d'un millionnaire. Mais cela ne paraissait pas convaincant : il aurait aussi bien pu être assis à un comptoir de snack-bar à côté d'un étranger.

« Le diable dans cette histoire, c'est que ça vaut six cent mille dollars, dit Samson à Yates, faisant claquer son pouce avec colère, alors qu'est-ce qu'on fait ? Cette canaille réclame : « Un peu de divertissement ». Je lui ai demandé de quel genre. Mais on ne peut rien tirer de ces gens-là – ils ont leur propre jargon là-haut, en Nouvelle-Angleterre ! Alors j'ai appelé Mike, et je le lui ai répété ; et il m'a répondu : « Eh bien, il y a un type au Metro Airport – tu te mets en rapport avec lui, et il s'arrange pour avoir des filles qui sont à l'université du Michigan... »

— Où ça ? demande Yates.

— À l'université du Michigan. Des filles. Des étudiantes. C'est trente dollars la nuit, mais j'ai dit à Mike : « Et c'est nous qui sommes censés payer ? » – parce que six cent mille dollars, c'est six cent mille dollars, mais je n'ai jamais été embarqué dans ce genre d'affaires, et il est peut-être trop tard pour commencer. Alors il m'a dit : « N'abordons pas la question, et on verra bien qui sera disposé à payer les trente dollars ; c'est ça qui décidera. » Ce n'est pas pour les trente fichus dollars, pour... Combien est-ce que ça fait ? quatre ou cinq types ? – mais, bon Dieu, personne ne va me bousculer, moi.

— Où avez-vous entendu dire qu'elles étaient à l'université du Michigan ? Vous me faites marcher ?

— Je n'ai pas le temps de plaisanter, rétorqua Samson avec irritation. »

Les boissons arrivèrent. Le restaurant sembla plus clair. Samson se pencha en avant sur la table pour parler de très près à M. Yates, un homme qui lui ressemblait assez, et il se mit à parler de son bateau. C'était un quinze mètres

et il avait coûté de nombreux milliers de dollars, mais il ne marchait pas toujours ; parfois le moteur ne démarrait pas. Samson ne cessait d'inviter Jules pour des sorties sur le lac, mais il n'arrivait jamais à lui fixer un jour précis.

Samson dit à Yates :

« J'ai communiqué cinq fois au téléphone avec mes avocats, et vous imaginez-vous, bon Dieu, qu'ils puissent régler une foutue affaire comme celle-là ? Seigneur ! Ce qu'elle a fait était complètement idiot : aller jeter une énorme pastèque par-dessus bord – cette foutue courge était abîmée et gâtée – et il y avait ces gosses qui faisaient du ski nautique, comme si on ne pouvait pas s'en douter ; mais tout s'est déchaîné comme en enfer, et ma femme, elle veut tout le temps les appeler, les parents, et pleurer au téléphone ou un truc dans le genre. Je lui ai dit que c'était précisément ce qu'ils attendaient... »

Le regard de Jules erra avec lassitude sur le côté, et là, il vit Nadine en personne. Elle était avec deux autres femmes, et le regardait. Le cœur de Jules bondit dans sa poitrine. Il détourna aussitôt les yeux.

Son oncle parlait du bateau et du procès. Les procès se succédaient. Comme les lundis. Procès. Procès. Les juges. La Cour. « La vie n'était pas si compliquée autrefois », regretta Samson, le visage contracté de telle façon qu'il ressemblait un peu à celui du père de Jules, comme horriblement ressorti de la tombe, avec un air amer, perplexe et méfiant. Il apparaissait qu'il avait engagé un brillant jeune homme appartenant à une certaine société – ce scandale et l'accident de navigation se mêlaient imperceptiblement – et ce jeune homme s'était révélé être un voleur, un simple voleur ; « un enfant de putain de salaud de voleur, ce petit enculé ! » s'exclama Samson d'une voix forte. Un nouveau procès. Une compagnie du New Jersey le poursuivait, lui, Samson Wendall, pour avoir engagé cet homme, alors que celui-ci était déjà parti et qu'il travaillait dans une autre compagnie en Californie, le salaud ; était-ce ainsi qu'il en allait maintenant ?

M. Yates croquait bruyamment une branche de céleri et sirotait son verre ; il raconta :

« J'ai entendu dire que la même chose exactement était arrivée à Floeman de l'Indiana. La même chose exactement.

— Comment s'en est-il sorti ?

— Il a fait faillite.

— Je ne savais pas qu'il leur volait des plans. Je ne savais rien.

— Vous pouvez le prouver ? »

De nouvelles boissons arrivèrent. Jules, très nerveux, porta de nouveau son regard vers la femme qui semblait être Nadine, mais il ne put trancher la question ; sa vision était trop agitée. Il eut l'impression de suffoquer. La fumée du cigare de son oncle le rendait fou. Alors, elle le regarda de nouveau, leurs yeux se rencontrèrent, et il sut que c'était Nadine, Nadine en personne. Il baissa les yeux lourdement, comme sous l'effet d'un coup.

Maintenant Samson parlait de George Romney – était-ce un escroc ou un

saint ? Yates se mit bruyamment de la partie. L'un des deux détestait Romney, et l'autre l'admirait. Jules ne pouvait déterminer quel était celui qui était de tel avis ; peut-être échangeaient-ils leurs opinions ou les confondaient-ils, mais la conversation se poursuivait d'aimable et bruyante façon, tandis que Jules restait cloué là.

Il regarda de nouveau Nadine.

Elle était assise avec deux autres femmes, plus âgées qu'elle. Elle ne le regardait plus. À demi détournée, la tête penchée pour écouter les paroles de quelqu'un, elle restait immobile ; elle avait la gorge et les bras nus ; elle était en noir, et ses cheveux sombres, relevés sur la tête, étaient enroulés en une coiffure recherchée. Jules sentit son cœur se serrer devant tant de beauté. Il aurait voulu presser ses lèvres contre les épaisses boucles lustrées. Il aurait voulu s'approcher d'elle par-derrière et l'étreindre, car, après tout, n'avait-elle pas couché dans ses bras des années auparavant ? N'avait-elle pas accepté ses baisers, ses caresses, sa passion ?

« Hé, petit, que regardes-tu comme ça ? »

Jules ramena les yeux vers son oncle.

« On dirait que quelqu'un t'a collé sur la chaise électrique, mon gars.

— Je vais très bien », dit Jules froidement.

L'air du restaurant se condensait et reflétait. Jules le sentait vibrer. Il essaya de manger, observant les hommes qui mangeaient à sa table et prêt à les imiter. Une étrange obscurité plus profonde s'éleva de l'éclairage prétentieusement tamisé, un sentiment nocturne, de nullité. Il en fut effrayé, car il ne pouvait le comprendre. C'était comme si une porte s'ouvrait au plus profond de lui-même ; mais ce n'était pas une véritable ouverture, pas un véritable commencement ; c'était plutôt une ouverture sur le néant.

Mais une excitation soutenue commença de s'élever en lui, le couvrant de sueur. « Elle ne partira pas sans me parler », se disait-il. Il avait conscience de la présence de Nadine, déjeunant avec deux femmes, étrangères, se penchant en avant vers elles, souriant, parlant, femme mortelle qui se tenait tout au bord de la vie de Jules et le repoussait du bout de sa coûteuse chaussure. Il avait la tête lourde et éblouie. Il se rendait compte qu'il l'aimait encore et que son désir était plus fort que dans le passé. Elle-même avait changé, elle était plus âgée, plus élégante, avec une beauté particulière, diaphane et mystérieuse, comme si elle s'imaginait à présent être une femme différente, exactement la femme faite pour séduire Jules. En dépit de la pose attentive de sa colonne vertébrale, il y avait en elle quelque chose d'extatique, comme si elle écoutait les paroles de ses amies de trop près. De même que Jules, elle faisait toujours semblant – il sentait chez elle cette vérité-là. Elle était avide d'entendre, courbant le cou pour entendre, et Jules sentit qu'il se désagrégeait lentement.

Quand il répondit aux questions de son oncle, sa voix sortit lente et lourde. Il l'entendait de loin. Heureusement, son oncle et Yates avaient passablement bu et ils étaient eux-mêmes dans une sorte d'extase bouffonne, jouant des pieds et des mains, s'inquiétant du ralentissement des ventes de voitures au

point de vaciller sur leurs pieds, retombant en arrière sur une remarque murmurée au sujet du yacht de quelqu'un, de la pastèque de quelqu'un. Jules n'y trouvait aucun sens. Il vit Nadine se lever. Il aurait voulu lui crier quelque chose, mais il ne fit que l'observer, impuissant, tandis qu'elle prenait son sac, exactement comme les autres femmes. Puis elle se retourna, svelte et semblable à une flèche, comme pour contempler la pièce d'un point avantageux, invisible et invulnérable, protégée des divers regards qui se promenaient sur elle. Il la vit s'avancer vers lui. Elle portait d'élégantes chaussures, à l'extrême pointe de la mode, à talons Louis XV avec une mince lanière et un ornement d'écaille sur le devant. Il laissa son regard monter lentement vers le visage de Nadine, comme s'il était vraiment peu disposé à la voir, et son oncle et Yates restèrent bouche bée devant cette étrangère qui s'approchait de Jules pour lui tendre un bout de papier. Il le prit aussitôt et le mit dans sa poche, aucunement surpris. Elle s'en fut.

« Seigneur, qu'est-ce que cela signifie ? s'écria l'oncle Samson.

— On était ensemble au lycée, dit Jules.

— Le lycée ! s'exclama Samson. Bon Dieu, certaines d'entre elles ressemblent à des garçons, avec leur poitrine plate – pardieu, ça ne fait pas l'affaire, ça – vous étiez au lycée ensemble ?

— Au lycée ensemble, oui, répéta Jules.

— Seigneur, elles ont l'air de garçons, je n'aime pas ça. Comment était son visage ? Tout change... »

Les yeux de Samson se brouillèrent lentement. Jules se demanda si son oncle allait sombrer dans le sommeil à table, comme au dernier déjeuner, où il avait doucement ronflé tandis que le garçon essayait silencieusement les miettes, attentif à ne pas le déranger.

« Commande-nous un peu de cognac, fiston », dit-il à Jules.

Le nom de famille de Nadine n'était plus Greene. Elle n'habitait plus à Grosse Pointe, mais à Bloomfield Hills. C'était une longue course au-delà de Woodward Avenue. Le trajet commença pour Jules dans une excitation et une nervosité frénétiques, mais cet état se mua graduellement en une étrange sérénité, une impression de flottement comme s'il conduisait une voiture dont le mécanisme aurait été établi en vue d'un certain destin et qui ne manquerait pas de l'y amener. Au début, il fut effrayé du trafic, mais vers la Six Miles Road, les bâtiments reculèrent, et la pelouse broussailleuse de Palmer Park commença, suivie du terrain de golf de la ville et d'une série de cimetières. La vue de cimetières ne troublait pas Jules ; il les considérait comme les plus beaux sites de Detroit. Woodward Avenue était coupée par une bande de pelouse, jonchée de débris mais encore verte, un plaisir pour les yeux. Comme il la longeait, son désespoir se dissipa. Tant qu'il possédait sa propre voiture, il était toujours maître de son destin – il n'était condamné à rien. Il était un vrai Américain. Sa voiture était une coquille qu'il pouvait manœuvrer de côté

et d'autre à des vitesses impressionnantes ; il n'était le fils de personne. Il était ses propres ancêtres.

Nadine l'attirait avec une force irrésistible. Une sève de folie coulait agréablement dans ses veines. Que pouvait lui faire le sort de son oncle Brock, un corps dans un lit de l'Assistance, avec sa lèvre qui s'érodait et ses yeux brillants de désastre et d'espoir ?

Que pouvait lui faire le sort de sa sœur Betty, qui avait été ramassée pour « comportement impudique et provocant », ce qui signifiait tout et n'importe quoi ; il avait idée qu'il s'agissait de drogue, mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire, quand tout en lui volait vers Nadine, une étrangère ? À sa mère, sa sœur Maureen, son demi-frère, il lui était impossible de penser sérieusement. Il ne pensait qu'à Nadine.

Le trajet était long et la journée chaude. Il s'efforça de ne pas rouler vite. Après les faubourgs nord de la ville, le long de la longue, longue avenue, à travers Birmingham, dans la ville de Bloomfield Hills qui n'était aucunement une ville, qui n'avait pas de quartier d'affaires et qui paraissait n'avoir pas de maisons, toutes étant établies loin en retrait dans la campagne dans des chemins tranquilles – il suivit sa route avec un air de résignation enjouée. Elle lui avait tendu un morceau de papier portant son nom et son adresse. Elle n'avait proposé aucun rendez-vous. Il avait attendu un jour, deux jours, et le troisième il s'était levé chancelant, convaincu qu'il allait dire à son oncle Samson qu'il lui fallait voir un médecin cet après-midi-là et échapper ainsi à l'autorité du vieil homme, à sa promesse, à son œil froid et raisonnable...

Le long de la grand-route, au-delà de l'herbe sauvage nettement tondue, des herbes folles apparaissaient, vigoureuses. Ce qui le jetait vers Nadine était un terrible désir de se noyer en elle, de s'accomplir en elle, de parvenir à quelque avenue droite et propre comme Woodward, mais plus permanente, une avenue de clarté dans son esprit : quelle était la vérité sur lui-même ? Quel était le sens de sa vie ? Il avait l'intuition que le sens de sa vie était irrévocablement lié à cette femme.

C'était une conviction à laquelle il était arrivé lors d'une de ses visites dominicales à son oncle. Maureen était venue à contrecœur. Loretta, qu'une semaine sans échecs spectaculaires avait apaisée, avait une moue de sympathie. Jules l'avait sentie, leur sympathie – à ces femmes en bonne forme, en pleine santé, offrant leur sympathie à un homme, leurs yeux s'humidifiant d'amour pour la mort d'un homme. Il sentit cela, il le comprenait. Cette sympathie que les femmes tiraient de la partie la plus profonde, la plus intime de leur être, d'un sens effrayant du destin, de la mortalité, et qui, maintenant, était orientée vers son oncle Brock – un homme sans valeur, un raté ! – un jour elle se tournerait vers Jules lui-même, le recherchant comme un phare, précise, avertie et indulgente, mais pas personnelle. C'était cette compassion impersonnelle, aveugle, presque un désir ardent d'union physique, qu'il sentait chez Nadine, bien qu'elle n'eût pas le corps d'une mère ou d'une sœur, mais celui d'une étrangère.

Il trouva sa maison. Il fut saisi de voir à quel point elle ressemblait à l'autre, construite par son père. Précédée d'une plus grande pelouse – le terrain étant plus abondant ici qu'à Grosse Pointe – elle avait un aspect neuf et coûteux, un air de nouveauté totalement impersonnel. Jules monta l'avenue en courbe et se gara devant la porte, étourdi par un sentiment soudain de *déjà vu*. Il se vit brusquement en personnage d'une photographie ou d'un film. Un X se balançait au-dessus de lui, près de lui, le désignant. Il entendait une tondeuse à gazon quelque part, un bourdonnement aigu, persistant. Comme il retirait la clé de contact, il sentit s'élever en lui un écœurement bizarre, la peur d'un étranger dans un pays cultivé avec soin. Il était arrivé trop rapidement à l'accomplissement de son désir.

Le son de la tondeuse s'intensifia, mais il ne voyait pas d'où cela venait.

Nadine ouvrit la porte elle-même. Elle tendit la main pour saisir la sienne, mais une certaine hésitation chez lui transforma le geste en simple poignée de main.

« Bonjour », dit-elle.

Jules fit un signe de tête. Elle était aérienne, étrange, dans une robe d'un tissu soyeux à reflets qui dévoilait la douce chair du haut du bras. Pour rattraper sa nervosité, il dit avec un sourire :

« Tout cela me paraît familier. »

D'un balancement des yeux, il indiquait le vestibule, la table blanche aux pieds courbes, les fauteuils aux coussins écarlates, le lourd miroir près de l'escalier. Dans ce miroir, lui et Nadine étaient anormalement reflétés avec des visages étirés par la courbure de la glace.

« J'habite ici depuis trois ans, dit Nadine, anxieuse de lui plaire, mais ne sachant pas ce qu'il entendait par là. Ça ne m'est pas encore familier. »

La poignée de main prit fin. Elle s'éloigna légèrement, embarrassée. Il ferma la porte derrière lui et ils s'étreignirent, encore qu'avec formalisme. Elle s'écarta avec un petit rire d'excuse. Elle se heurta à la table blanche – celle-ci paraissait ancienne, d'un blanc patiné, teinté d'or.

« Tu t'es fait mal ? »

Elle rit de nouveau en faisant non de la tête. Comment pourrait-elle se faire mal dans cette maison ?

« C'est un très bel endroit, remarqua Jules. C'est tout comme toi. Tout ici te ressemble, exactement. »

Il aurait presque souhaité une négation, mais elle ne comprit pas ; il percevait à quel point ses paroles, sa présence l'intimidaient.

« Je n'en sais trop rien. Je ne comprends pas », dit-elle.

Elle le conduisit quelque part. Jules, étourdi par son visage et son corps, se permit une détente aussitôt qu'elle se fut retournée ; bien qu'à quelques pas seulement d'elle à présent, il se sentait rempli de frayeur. Avait-il une peur innée d'autrui, était-ce là son secret ? Il voulait Nadine, et pourtant il en avait peur ? Elle se retourna. Elle s'assit sur un petit canapé. Jules prit place à côté d'elle. Un nuage d'absence l'environna – une des expériences les plus

particulières, les plus bizarres de sa vie – quelques glaciales secondes de dissolution, d’immobilité. Il aurait aussi bien pu être mené par une porte ouverte dans un temple et être mis là en face d’un être sans visage et sans âme, s’être réveillé comme s’il était lui-même sur le côté cru, vide, éclairé de la lune, tout étant uni et irréel, là où sa propre âme serait perdue, anéantie par sa terreur. Elle lui paraissait n’être rien – il ne pouvait se la rappeler. Il se sentit glacé, défaillant, comme s’il passait par une transformation physique qu’elle ne pût ne pas voir.

Le visage de Nadine était plus plein que dans son souvenir. Sa peau était légèrement enfiévrée à présent, rose et nerveuse, particulièrement sur l’arête des pommettes. Jules ne pouvait bouger. Il se mit à imaginer, malgré lui, le battement du cœur de Nadine et la pulsation de son sang généreux. Il la regardait fixement comme si lui-même n’était pas réellement là, à côté d’elle, mais en train de la lorgner dans un télescope. Elle avait l’air tendu d’une femme qui se sait épiée. Elle paraissait terrifiée, par quelque chose d’invisible sûrement.

« Tu ne me parais pas réel », dit-elle.

Elle étendit la main pour le toucher.

Le moment passa pour Jules. Il recommença à respirer. Nadine, saisissant son état d’âme, prit sa main d’une manière enfantine et essaya de lui sourire. Elle semblait regarder fixement par une fenêtre, avec espoir :

« Tu ne vas pas ruiner ma vie ? s’inquiéta-t-elle.

— Jamais.

— Pourquoi n’es-tu pas venu plus tôt ?

— Quand ? Aujourd’hui ?

— Non, dit-elle avec impatience, plus tôt – l’autre jour, le jour où je t’ai vu. Je suis rentrée et je t’ai attendu. Je t’ai attendu toute la journée.

— Lundi, tu veux dire ? Tu m’as attendu lundi ?

— Oui, bien sûr. Qu’est-ce que tu croyais ? Je ne pouvais penser à rien d’autre. Je suis rentrée, je me suis débarrassée de ces femmes, je t’ai attendu.

— Je ne croyais pas que tu me voudrais aussi vite.

— Si, je te voulais.

— Mais maintenant, il n’est pas trop tard ?

— Tu es si bizarre ! Tu me fais avoir peur de toi.

— Moi, j’ai peur de toi », confia Jules.

Il porta la main de Nadine à ses lèvres. Il la baisa, les yeux fermés. Il avait vraiment peur d’elle, peur de s’enfouir dans son corps et de lui briser les os, de la tuer. Elle paraissait si prête à être tuée. Son corps semblait fragile, comme si elle était en permanence au bord de l’hystérie physique – il suffisait du contact d’un homme pour tuer un corps pareil. Il dit :

« Écoute Nadine. Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi ce qu’est ta vie à présent. N’arrête pas de me parler, et explique-moi tout, veux-tu ?

— Il n’y a rien à raconter.

— Qui as-tu épousé ? Que fais-tu ? As-tu des enfants ?

— Non.

— Quand t'es-tu mariée ?

— J'ai été à l'université par périodes, puis j'ai laissé tomber pour me marier.

— Qui est-ce ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Certainement si !

— Un homme, un homme bien, un avocat d'affaires...

— Quel genre ?

— Avocat d'affaires, spécialiste en fiscalité, dit Nadine. Tout est impôts et façons de s'en tirer. » Elle avait le regard fixé sur les mains de Jules, qui tenaient les siennes, et elle sembla un moment en savoir beaucoup moins long sur elle-même que lui n'en savait. « Il est absent en ce moment. Il est parti lundi pour New York. Il revient demain.

— C'est bientôt, demain, remarqua Jules, déçu.

— Non, il est toujours parti. Il prend tout le temps l'avion pour New York.

— Comment est-il ? »

Elle porta la main de Jules à son visage et y pressa sa joue. Jules avait envie de rire nerveusement – un large sourire grimaçant s'étala en fait sur sa figure, mais pour se briser en autre chose. Il eut la soudaine vision de lui-même en train d'étrangler cette femme. Il enserra de ses mains le cou de Nadine, et tous deux restèrent assis, immobiles, les yeux baissés, le souffle rapide. Elle semblait acquiescer, le laissant prendre l'initiative. Mais il se contenta de dire :

« Tu es très belle. Beaucoup plus qu'avant, d'une façon très différente. Je ne crois pas que je puisse le supporter.

— Tu m'épouserais, alors ?

— Oui.

— Si tu ruinais ma vie, je veux dire ma vie ici, continua-t-elle, troublée, parcourant la pièce du regard m'en offrirais-tu une autre ? Tu m'épouserais ?

— Je t'épouse tout de suite.

— Tu ne m'abandonneras pas ?

— Comment le pourrais-je ?

— Mais moi je t'ai abandonné, je t'ai quitté. »

Jules écarta ce souvenir de la main.

« Je t'ai laissé dans cette chambre. Tu étais malade...

— Je n'aurais pas dû l'être, dit Jules, riant.

— Je t'aimais. Je ne sais pas pourquoi je me suis enfuie.

— Oublie-le.

— Je t'aimais. Je t'aimais vraiment. J'étais malade d'amour pour toi et j'ai essayé de m'en remettre, mais je n'y suis jamais parvenue. »

Jules, en présence d'une femme, éprouvait comme un vertige, il éprouvait le sentiment qu'une lueur dorée en émanait, une chaleur, inconsciente et réconfortante ; c'était un peu dangereux parce qu'inconscient. Il était attiré

vers les femmes comme vers quelque chose de chaud, comme si cela lui permettait de sortir du froid, attiré en avant et avide de se perdre dans une pareille chaleur. Avec Nadine, cet instinct était plus fort et plus aveugle. Il sentait le danger avec plus d'acuité, comme si, les yeux mi-clos, il déterminait la forme de rochers sous ses pieds tout en feignant de ne rien voir. Mais l'attente de la joie le rendait sourd. Les sons lui parvenaient par vagues, son propre sang étant étouffé et muet. Il ne voulait ni voir ni entendre. Il voulait être violé d'une manière étrange, légère, indolore, violé sans rien y comprendre.

Il dit, en plein désarroi :

« Eh bien, je t'aimais aussi. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. Qu'y puis-je, si je t'aime ? »

Son agitation le ramena aux heures de sueur dans les chambres de motel, quand ils étaient couchés sur de minces couvre-lits. Des doigts, il lui caressa la gorge. Il pensait en lui-même : « Maintenant cette femme me veut », et cette idée l'apaisa. Il percevait la paralysie de Nadine. Il l'imaginait en train de l'attendre plusieurs jours, une femme attendant un homme, assise, debout, errant dans une belle maison, le même visage, parfumée et belle, et pourtant seule, attendant, incomplète ; il y avait de quoi fêler l'esprit d'une femme. Il sentait aussi sa cécité, son étrange surdité. Il eut soudain la vision d'eux deux flottant sur une rivière – assis sur le canapé de velours vert, doucement balancés, emportés par le courant, sans rien entendre ni voir sur la rive. Il ne pouvait se remémorer les années au cours desquelles il ne l'avait pas vue et, d'un certain côté, il ne pouvait pas plus se remémorer cette Nadine plus jeune, moins importante.

« Je ne ruinerai pas ta vie, dit-il. Tout sera comme tu le voudras. Dis-moi seulement ce que tu veux. »

Elle semblait ne pas saisir ses mots, mais les caresser seulement. Il sentit que tous deux glissaient sans rémission au fil de l'eau... Il demanda :

« Mais tu m'aimes ?

— Je ne t'ai jamais oublié, je n'ai rien oublié. Je t'aime.

— Je suis un homme différent, maintenant. Je ne vole plus de voitures ou d'autres choses ; je n'assomme plus les gens. Tout cela paraît fantaisiste, mais je sais que je le faisais. J'ai pris de l'âge.

Je ne pensais pas atteindre les trente ans. » Il était mal à l'aise ; ses paroles n'étaient pas à la hauteur de ses sentiments.

« Je voulais te revoir, dit Nadine. J'ai essayé de t'écrire, mais je ne savais pas où adresser ma lettre. J'ai recherché des noms dans l'annuaire téléphonique – on s'y perdait. À mon retour à Detroit, j'étais malade moi aussi. On m'a soignée quelque temps à la maison, et puis on m'a mise à l'hôpital.

— Qu'est ce que tu avais ?

— Je ne pouvais ni dormir ni manger. Je ne cessais de pleurer, dit-elle avec impatience. Je ne faisais que penser à toi. J'ai essayé de mourir de faim.

Je m'apitoyais sur mon sort et je voulais punir mes parents. Je ne cessais de penser à toi, à toi seul. Il fallait que je te quitte, Jules, il fallait que je m'échappe de cet endroit. Je me rappelle comment j'étais. Tu étais si malade – ce n'était même plus toi, tu semblais être un étranger. Et je ne cessais de penser à toi malade, à toi comme à un étranger, de façon à ne pas avoir à t'aimer ; mais je ne pouvais jamais y croire vraiment. Je n'étais pas libre. Il fallait que je parte ; et une fois partie, je ne m'en suis jamais remise. J'ai fait quelques centaines de kilomètres avec ta voiture, et puis elle m'a lâchée. J'ai appelé la maison. Ils sont venus tous les deux me chercher par le premier avion. »

Il voulait lui dire *Oublie la voiture*, mais il se rendit compte que c'était déjà fait : elle n'y avait jamais pensé.

« Il fallait que je m'en sorte et que je te quitte. Il fallait que je m'échappe. Je regrette.

— Je comprends.

— Je t'ai écrit de longues lettres, des choses folles. On m'a mise dans une espèce d'hôpital, un endroit très bien. Je ne suis jamais retournée à l'école ; j'apprenais toute seule. Enfin, ce n'était pas très bien ; je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça : c'était un endroit pour les personnes malades de la tête. Nous nous comportions tous comme des personnes de verre, nous étions très fragiles. Mon père me procura des répétiteurs de l'université du Michigan. Ce n'était pas très loin de là. Je regardais ces hommes et je les écoutais, mais je ne les voyais ni ne les entendais ; j'attendais toujours qu'ils se changent en toi. Je ne pouvais imaginer un homme qui ne fût pas toi, ils me semblaient tous être toi. »

Jules la regardait avec de grands yeux.

« C'était très étrange pour moi qu'un homme, un jeune homme, pût avoir un visage qui ne fût pas le tien, dit Nadine comme dans un rêve. Je regardais les parties de son visage, ses yeux, sa bouche, et je supputais dans quelle mesure ils pouvaient être les tiens, t'appartenir. Je ne sais ce qui rend les visages différents. Les yeux pourraient être semblables, hormis par la couleur. Les bouches sont les mêmes. Je ne sais pas ce qui rend les gens différents, ce qui fait qu'ils restent séparés. Mais aucun de ces hommes n'était jamais toi. »

Jules eut une impression de danger. Il s'enquit :

« Y a-t-il quelqu'un d'autre dans la maison ?

— Pas aujourd'hui. »

Il eut l'impression qu'il allait exploser et que la violence tuerait Nadine. Elle était immobile, l'air songeur, appuyée contre lui, les bras passés autour de son cou. Leur étreinte était toute formelle. S'il perdait l'esprit, c'était un accident dû à la présence de Nadine, à sa voix, au canapé vert, aux vagues persistantes qui les portaient. Mais si cette femme n'était pas Nadine, si quelque autre femme avait passé les bras autour de son cou et l'hypnotisait ? Et si, dans un moment, le charme allait se rompre et qu'elle passât la main sous un coussin du canapé pour en tirer un pistolet ?

« J'irai te retrouver quelque part, promet Nadine. Dans le centre-ville. Ailleurs, pas ici.

— Dans un hôtel ? Quand ?

— Demain matin.

— À quelle heure rentre ton mari ?

— Vers trois heures ; mais il n'appellera pas, la voiture est à l'aéroport...

— Lequel ?

— Le Metro.

— Il ne s'attendra pas à te trouver à la maison ?

— J'y serai quand il rentrera. Il sera de retour vers trois heures et demie.

— Tu viendras en ville, alors ? Au Sheraton Cadillac ?

— Oui.

— Tu le feras vraiment ?

— Oui, oui.

— Dois-je prendre une chambre ? Dois-je t'attendre ? À partir de quelle heure peux-tu venir ?

— Onze heures.

— Mais ne le fais pas si tu... Si ça doit te bouleverser.

— Je ne serai pas bouleversée.

— Je crois que si.

— Non, il faut que je le fasse. J'ai besoin de toi », affirma Nadine.

Il ressentit une sympathie impuissante et douloureuse pour elle. Mais pouvait-il croire en elle ? Sa mollesse, son sentiment de fatalité, sa respiration effrayée lui semblaient peu naturels, comme une exagération de sa propre crainte. Le tremblement qu'il sentait dans le corps de Nadine était semblable à celui qu'il retenait dans le sien, comme s'ils étaient tous deux voués à quelque convulsion finale, étroitement enlacés, leurs bouches avidement unies dans une attitude qu'aucun des deux n'aurait réellement choisie – comme des gargouilles taillées ensemble dans le roc, fantaisie de roc moussu. Jules dit vivement :

« On n'a pas besoin de se précipiter. On pourrait se voir quelques fois...

— Non, je viendrai demain.

— On pourrait parler...

— Il n'y a pas à tergiverser. Veux-tu vraiment m'épouser ? »

Elle appuya son front sur l'épaule de Jules. Elle réfléchissait.

« Tu veux divorcer et m'épouser ? Moi, Jules Wendall ?

— Oui, je crois.

— Eh bien, tout ce que tu voudras.

— C'est toi que je veux. Je ne peux m'empêcher de penser à toi.

— Et ton mariage ?

— C'est un bon mariage, c'est un homme bien, mais... Mais il n'est pas toi. Je l'ai épousé il y a quelques années quand il était temps pour moi de me marier. Il était comme ces étudiants du Michigan, ces étudiants diplômés ; il n'est jamais devenu toi. Je n'ai rien à lui reprocher. Dès que je t'ai vu dans ce

restaurant, je me suis mise à perdre contact avec les autres, même avec ce que je disais. Tout est par à-coups, mais comme un rêve, sans connexion. J'ai l'air cinglée. Cela ne me ressemble vraiment pas d'être ainsi ; je suis beaucoup plus âgée et très différente de ce que j'étais quand tu m'as connue. J'ai mis des mois à m'en remettre. J'y suis pourtant arrivée. Mais maintenant... Avec toi, Jules, je ne peux penser à ma vie ou me rappeler ce qu'elle est. Je ne peux me souvenir de moi-même. C'est comme si, me promenant quelque part, une musique se mettait à jouer très fort, assourdissante, et que quelqu'un me prenne la main pour m'emmener – pourquoi pas ? Comment puis-je me rappeler ce que je suis, qu'est-ce que cela peut faire ? Je t'ai attendu trois jours durant. À chaque heure qui passait, ou presque, il me venait clairement à l'esprit que je devrais sortir, aller chez ma mère ou simplement sortir, aller quelque part. Je n'aurais pas à repasser par tout cela, avec toi. Mais je ne pouvais m'en aller. Et puis, j'ai pensé que tu ne viendrais pas, ou que tu me ferais injure en venant avec quelques jours de retard – ce que tu as fait – mais j'ai continué à attendre. Tout dans ma vie semblait converger vers toi – c'était comme quelque chose qui bascule lentement. Je me suis rendu compte que je ne me souciais de rien d'autre, malgré mon désir de faire autrement. Mais c'était comme ça. »

Ils gardèrent le silence. Jules avoua finalement :

« Eh bien, j'ai pensé à toi. Durant ces années.

— Vraiment ?

— Je ne t'aimais pas précisément ; c'était quelque chose de plus profond. Je voulais te reprendre, comme ceci. Non, pas comme ceci. Pas comme nous sommes en ce moment. Je voulais te reprendre... »

Il ne pouvait s'expliquer.

Elle dit :

« Je comprends.

— T'es-tu sentie seule ?

— Oui.

— Même avec ton mari ?

— Oui, très seule. Avec lui comme avec tout le monde.

— Est-ce dur pour toi, pour une femme, d'être seule ?

— J'ai survécu. Et toi ?

— J'ai survécu. »

Ils échangèrent un sourire. Jules sentit la possibilité qu'ils deviennent amis !

« Qu'as-tu fait après que je t'ai quitté ? demanda-t-elle.

— Je me suis rétabli au bout de quelques jours. J'ai fait différents boulots, je me suis débrouillé en resquillant, et je me suis remis sur pied. Il me fallait gagner ma croûte. Je n'ai pas arrêté. J'ai fini par remonter jusqu'à Detroit quand j'ai été prêt à y retourner. J'essayais de ne pas penser à toi, mais tu étais toujours là, dans un coin de ma tête.

— Merci », dit-elle.

Elle se mit à l'embrasser. Jules l'étreignit avec ardeur. Ils semblèrent tomber les yeux fixes dans cette étreinte, respirant avec soulagement et avec peine. Dès qu'il l'eut embrassée, il voulut parler : il voulait lui expliquer à quel point son existence était vide. Aveuglé par elle, il sentait une soudaine clarté jetée sur son amour pour elle – cet amour n'était pas vraiment à lui, il ne pouvait le contrôler, c'était un torrent d'émotion dans lequel il avait été pris, une fatalité à l'ancienne mode. Il semblait qu'une merveilleuse lumière dorée l'aveuglât ; il passait éperdument les mains sur le corps de Nadine. La lumière était un rayonnement issu en partie de son visage et en partie des meubles de cette chambre miroitante. Il dit, très excité :

« Les gens tombent tout le temps amoureux de moi, ou ils veulent de moi quelque chose que je ne peux pas leur donner. Je suis obligé de les arracher à moi. Il faut que je m'en débarrasse. Personne ne peut te remplacer. » Et sa voix se fêla sous l'effet de cette vérité.

« Tu es très bon. Tu n'es pas égoïste comme moi.

— On ne pourrait pas monter ? Tout de suite ?

— Non.

— Nadine ?

— Non, soupira-t-elle misérablement, pas ici. Je ne peux pas. Je suis sa femme, je...

— Très bien.

— Jules, je t'en prie...

— Très bien, je comprends. Faut-il que je parte tout de suite ?

— Dans une minute. »

Il rit. Il encadra le visage de Nadine dans ses mains et dit :

« Tu es si belle, ça ne peut pas être vrai, ce qui arrive. À quoi bon, après tout ? Y a-t-il une façon quelconque de s'en servir ? Quel bien cela nous ferait-il d'être de nouveau amoureux ? Que peut-on faire de l'amour ?

— Ne parle pas comme cela.

— Je suis face à face avec ton moi féminin – ton âme – que pourrais-je vraiment faire de cela ?

— Ne plaisante pas. Tes plaisanteries ne m'ont jamais amusée.

— La plaisanterie est la marque d'un homme désespéré, commenta Jules. » Il se redressa, se lissa les cheveux et remit de l'ordre dans ses vêtements. Il était un homme désespéré. « Dis-moi simplement ce que tu veux, Nadine, et je te le donnerai. Décide-toi. »

Elle leva les yeux vers lui. Sa robe était remontée jusqu'aux cuisses. Il vit sa peau, lisse sous les bas, cette Nadine secrète qui était en sa possession – telle une poupée de chiffon, elle paraissait, en sa possession, n'avoir aucun souci d'elle-même. Et pourtant elle n'était pas vraiment à lui et il n'avait aucune idée de ce qu'elle pensait.

— Dis-moi ce que tu penses.

— Ceci, dit-elle avec lassitude. Une femme ressemble à un rêve. Sa vie est un rêve consacré à l'attente. Je veux dire qu'elle vit dans un rêve, attendant un

homme. Il n'existe aucune façon d'en sortir ; si insultant que ce soit, aucune femme ne peut y échapper. Sa vie, c'est d'attendre un homme. C'est tout. Il y a une porte dans ce rêve, et il lui faut la passer. Elle n'a pas le choix. Tôt ou tard, il lui faut ouvrir cette porte, la passer pour arriver à un homme en particulier, un homme, un seul. Elle n'a aucun choix dans l'affaire. Elle peut épouser n'importe qui, mais elle n'a aucun choix là-dessus. Voilà ce que je pense.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui.

— N'est-ce pas exagéré ?

— Cet homme ce n'est pas toi, exactement. J'ai besoin de toi, pour me sentir encore en vie. J'ai besoin de toi pour moi-même, pour ma vie. J'ai besoin de t'aimer.

— Tu ne t'enfuiras pas après, en m'abandonnant ?

— Je suis plus âgée, maintenant. Je suis une femme mariée.

— Mais je ne te partagerai pas avec un autre homme.

— Très bien. »

Elle le suivit jusqu'à la porte. Leurs gestes à tous deux étaient mal affermis, mais leurs mouvements étaient légers et désinvoltes. Jules avait l'impression d'être ivre. Il prit la main de Nadine et, ravi de la liberté qu'elle lui laissait, il la couvrit de baisers – cette main mince et chaude, cette partie d'un corps qui allait lui appartenir, et même le gros diamant à son doigt allait lui appartenir.

« Demain matin, donc. Et tu ne vas pas être bouleversée ?

— Non.

— Bon. Je t'aime. On verra ce qui arrivera.

— Je t'aime, Jules. »

Sur le chemin du retour, il voyait tout clairement : panneaux d'affichage, restaurants, stations essence, les autres voitures. Il voyait tout, et ne laissa dessus aucune empreinte de lui-même, tant il était devenu libre et fort. Ce ne fut qu'à dix heures ce soir-là que, seul dans sa chambre, il se rendit compte de ce qui allait arriver, qui était déjà arrivé. Il fut accablé d'un sentiment de désespoir.

Sortirait-il de cela vivant ? Qu'est-ce qui, dans ce monde, pourrait encore l'étonner ?

Il se présenta à la réception de l'hôtel le lendemain matin à neuf heures. Sa chambre, à seize dollars par jour, le déçut ; la fenêtre donnait sur un mur tout proche. Il fut surpris de se trouver dans une chambre aussi ordinaire, sans rien de magique. Un bruit continu de fuite d'eau venait de la salle de bains, et il ne put découvrir ce qui n'allait pas ou, tout simplement, si quelque chose n'allait pas. Il marchait de la fenêtre au lit et du lit à la fenêtre, essayant de se calmer.

La veille au soir, sa mère lui avait donné le rapport d'un pathologiste concernant son oncle. Il l'avait parcouru rapidement, mais certains mots-clés s'étaient fixés dans son esprit – *cytologie*, *Leukeran*, *numération globulaire*, *possibilité de rémission* – et ils le stupéfiaient, car il semblait maintenant que son oncle était en train de mourir d'une sorte de cancer. Était-ce possible ? Entrer à l'hôpital pour un certain motif et mourir pour un autre ? Il s'était senti une parenté avec son oncle, dans le fait qu'ils fussent tous deux inéluctablement mariés à leur destin – qu'importait comment ils en étaient arrivés là ? Jules était étendu sur son lit comme en attente de son propre destin, attendant qu'il affluât en lui et le noyât. Il avait les yeux fixés sur le plafond. Ainsi son oncle était mourant. Un de moins. Déjà son père était mort et oublié. Son autre oncle, son oncle bien portant, Samson Wendall, s'efforçait de se mettre en marche chaque matin – chaque matin il quittait Grosse Pointe à six heures trente, pressé de commencer la journée, impatient de retrouver le sommeil et les conditions mêmes du sommeil, le lit qui était le sien, la chambre dans laquelle lui et sa femme dormaient et peut-être sa femme elle-même – avec sa toux sèche et ses yeux larmoyants et soupçonneux. Cet oncle n'était pas encore près de mourir et, s'il avait le moindre choix en la matière, il ne mourrait jamais. Jules comprenait cela : il aurait souhaité lui-même ne jamais mourir.

Il restait totalement immobile. Bien qu'il n'eût pas dormi la plus grande partie de la nuit précédente, il n'avait pas envie de dormir pour autant. Son esprit était en ébullition. Il avait dans l'idée que Nadine ne viendrait pas, et le savoir aurait pu soulager son esprit ; mais elle-même était si irrésolue que peut-être apparaîtrait-elle, en fin de compte. Il s'efforça de ne pas penser à elle, mais le visage de Nadine ne cessait de se former et de se reformer dans son esprit. Sa beauté était une récompense pour lui, pour lui seul. Il lui avait été fidèle, et maintenant il devait en être récompensé.

Dehors, dans le couloir, un homme et une femme discutaient. Jules les imagina mariés, d'un certain âge. Leur discussion n'était pas très excitante, elle ne les excitait pas tellement d'ailleurs. Il essaya d'entendre leurs paroles, mais ne distingua rien.

Il sentit des rides se former sur son visage. La concentration. Il s'attendait à une soudaine libération d'énergie, un flux en lui, une douceur. Un processus s'accomplirait à travers lui, à travers son corps. Il avait l'impression de flotter dans une certaine obscurité, en silence ; les gens du corridor étaient partis ; en bas, sur Washington Boulevard, le trafic était loin et assommant, inimaginable. Il se pressa les mains contre les yeux, il aurait voulu crier qu'il était perdu... Était-ce ainsi qu'on mourait, abandonnant tout, chassé de la vie par l'amour-propre ? Il sentit sa volonté s'écouler hors de lui. Elle s'écoulait comme la fuite de la salle de bains, défaut trop insignifiant pour être corrigé. « Le temps passe », se dit-il. Il ne bougea pas.

À onze heures, il s'était résigné. Qu'elle vînt ou qu'elle ne vînt pas, il ne pouvait en décider. Peut-être son mari viendrait-il à sa place. Jules était trop abattu pour s'en inquiéter. Une flamme froide lui parcourait le corps, et il essaya de se concentrer sur certaines conversations du vestibule... le son d'une chasse d'eau dans les environs... le trafic en bas sur le boulevard... quelque chose de nature à lui permettre de se concentrer sur lui-même, afin qu'il sorte de cet état d'attente paroxystique d'un autre corps. Il était honteux, pour Jules, d'être une créature pareille. C'était trahir le vrai Jules.

Le téléphone sonna. Il était onze heures vingt. Il n'y eut qu'une brève sonnerie, et Jules saisit aussitôt le combiné :

« Allô ! dit-il d'une voix tremblante.

— Allô ! répondit Nadine.

— Alors, où es-tu ?

— Je suis encore à la maison...

— À la maison ? Pourquoi à la maison ? »

Son exaspération lui offrit une prise – il sentit qu'il la détestait.

« Tu veux toujours que je vienne ? »

Jules ne répondit rien.

« Je n'ai pas dormi de la nuit. Je ne me sens pas bien. Je... Jules ? Tu es là ?

— Bien sûr.

— Tu veux toujours que je vienne ?

— C'est à toi de décider.

— Oui, je viens. »

Il raccrocha. Sa colère le fit lever. Il se mit à aller et venir dans la chambre, entre la salle de bains, la fenêtre et le lit, frottant ses mains froides. Il avait été dans un état proche du choc, son corps lui échappant, et ce flot de colère roulait en lui comme un liquide bouillant. Et pourtant ses mains étaient froides, ses pieds étaient froids. Il regarda sa montre et calcula qu'il faudrait au moins une demi-heure à Nadine pour venir.

Il descendit prendre un verre de bière. Il remonta pensant qu'elle était peut-être arrivée pendant son absence. Il ouvrit la porte de sa chambre : une chambre vide. Il s'étendit de nouveau sur le lit. Il attendit.

On frappa à la porte.

Il bondit pour lui ouvrir. À présent, tout était simple, précipité. Ils s'étreignirent, avec des exclamations.

« Tu es vraiment venue, tu es vraiment là. »

Nadine rit :

« Tu ne m'avais pas crue ?

— Mais tu trembles. Assieds-toi. Viens t'asseoir ici. »

Il la mena avec gentillesse à l'unique fauteuil de la chambre. Il s'agenouilla auprès d'elle. Il lui baisa les genoux. Nadine penchée au-dessus de lui posa la main sur le dos de sa tête. Il sentait la peur de Nadine et sa propre exaltation s'exciter mutuellement.

« Je n'allais pas venir. C'est pour cela que je t'ai appelé, dit-elle vivement, parce que je ne me sens pas très bien ce matin. Je suis un peu patraque...

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'ai pas pu dormir de la nuit. Je suis restée tout le temps éveillée.

— Moi aussi.

— Maintenant, je suis patraque. Je veux dire... Je ne suis pas bien.

— Reste tranquille, mon cœur. Ne sois pas nerveuse. On peut parler un peu – on a des années de conversation devant nous. Que veux-tu que je fasse pour toi ? Tu veux que je demande le garçon d'étage ? Veux-tu déjeuner ? Du Champagne ? Est-ce l'heure du déjeuner ? Je peux te faire monter des journaux d'ailleurs. Pour toi, mon amour, je suis prêt à marcher sur les mains ; mais n'aie pas l'air si triste.

— Mais je ne suis pas bien. Ça a commencé la nuit dernière.

— Quoi ?

— Des crampes. Ça a commencé la nuit dernière. »

Jules caressa en silence ses longues jambes soyeuses. Il les regarda fixement, puis abaissa les yeux vers le tapis. Celui-ci était d'un or fade, pas très propre. Il pouvait observer certains brins qui se séparaient, écrasés par les souliers blancs de Nadine et par ses propres genoux.

« Je n'aurais donc pas dû venir ici. Probablement...

— Ça va bien.

— Je t'aime tant, Jules, je suis navrée.

— Veux-tu de l'aspirine ou quelque chose ? Quelque chose à boire ?

— Non.

— À quel point est-ce ?

— Je ne me sens pas bien, je... »

Jules restait à genoux. Il pressa son visage contre les genoux de Nadine, soumis, et se sentait terrifié de sa propre impuissance. Même la douleur qu'elle ressentait dans les reins échappait à son emprise ; c'était quelque chose qu'il ne pouvait arrêter. Nadine caressa sa nuque avec ferveur. « Je n'arrivais pas à me ressaisir, hier soir. J'étais bouleversée – c'était comme un cauchemar. Je n'arrêtais pas de tourner autour de la maison, me demandant comment les gens survivent au passage de la nuit, particulièrement les femmes. L'amour d'un homme crée l'amour d'une femme, tu sais, Jules. C'est

toi qui m'as faite comme je suis. J'en suis certaine. Il y a des hommes qui sont permanents dans la vie d'une femme, tout en eux est permanent, et chose terrible, personne ne pense à eux. *C'est une chose que je me suis mise à faire ;* ce n'est en aucun cas un choix. Tu m'aimes et je t'aime, je n'ai pas le choix. »

Jules émit un son d'exaspération, une sorte de rire : « Je suppose qu'il y a quelque raison dans ce que tu dis.

— Mais ne veux-tu pas que je te parle ? dit-elle. Tu es fâché ? »

Il se leva : « Bien sûr que non.

— C'est si étrange pour moi d'être ici, de te dire ces choses ! Tu es de ceux qui ne pourraient venir me voir si j'étais malade, ou assister à mon enterrement.

— Pourquoi donc ?

— Tu ne viendrais pas. Sans doute n'en saurais-tu rien.

— Sans doute. Personne ne m'en aviserait. Penses-tu mourir ? »

Nadine eut un rire nerveux : « Mon mari a un pistolet...

— Où ?

— À la maison, un pistolet. Je l'ai sorti hier soir. Je l'ai regardé et j'ai trouvé que c'était une chose mystérieuse qu'un pistolet. J'ai été devant le miroir, j'ai porté l'arme à ma tempe, et je suis restée un moment à me regarder ainsi.

— Pourquoi diable as-tu fait cela ?

— Ne sois pas fâché, il n'y avait aucun danger. Mais c'était très intéressant, de me voir comme cela.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai simplement peur.

— Mais ce n'est que moi, Jules. Je ne suis qu'un homme. Je suis une épave. Pourquoi aurais-tu peur de moi ? »

Il s'assit sur le bord du lit, face à elle. Il sentit l'expression de bon vouloir d'un demeuré envahir son visage.

« Comme je t'aime ! murmura doucement Nadine.

— Au point de vouloir te suicider ?

— Je n'ai pas envie de me suicider.

— Qui veux-tu tuer, alors ?

— Personne. Je ne veux rien faire du tout. Je veux mener une vie honnête et simple. Je veux mettre ma confiance dans des choses simples et claires. C'est tout ce que demande une femme. Je veux mettre de l'ordre dans ma vie.

— Voilà qui n'est pas facile à faire, dit Jules.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Sur ton passé ?

— Je n'ai pas de passé, mon amour.

— Ne plaisante pas.

— Ce n'était pas une plaisanterie.

— Ton passé – ce que tu faisais la semaine dernière, l'année dernière. Je

veux connaître ta vie.

— À quel égard ?

— Tu n'as jamais été marié ?

— Non.

— As-tu été près de te marier ?

— Jamais.

— Que penses-tu de... du mariage ?

— Avec toi ? Je veux t'épouser. »

Elle eut un sourire timide : « Mais je n'ai pas vraiment beaucoup d'argent, pas vraiment ; peut-être pourrais-tu le regretter. Je serais réduite à mes propres ressources, divorcée. Voudrais-tu de moi, alors ?

— Naturellement que je voudrais de toi !

— Mais... As-tu jamais été amoureux ? De quelqu'un d'autre ?

— Non.

— C'est sérieux ?

— Je n'ai jamais été amoureux, non. Sauf de toi. Je le suis, point final. Je ne veux plus être amoureux, ni même penser encore à l'amour, sauf avec toi. Point final. »

Elle se pencha vers lui et pressa les lèvres contre sa joue. Il ne pouvait s'expliquer Nadine ni lui-même. Si la nature l'entraînait vers elle, le forçant à un acte d'amour avec cette femme, l'excès de sentiment qu'il lui fallait endurer était accablant comme de la lave : suffocant et absurde, une sorte de farce. Tout cela n'allait pas aboutir à la conception d'un enfant, n'est-ce pas ? Detroit regorgeait d'enfants.

« As-tu fait l'amour avec beaucoup de femmes ?

— Non.

— Vraiment ?

— Je ne me rappelle pas. J'ai oublié.

— Pourquoi ne me dis-tu pas la vérité ?

— Tu ne veux entendre que des choses sales, alors pourquoi t'en parlerais-je ? C'est ton idée du passé qui est sale, dit Jules. Oublie tout ce qui est terminé. Ça ne nous appartient pas.

— Mais je veux tout savoir de toi.

— Eh bien, tu ne le sauras pas. C'est fini.

— Et tu ne veux rien savoir sur moi ?

— Pour alimenter nos conversations, oui. Pour les trente ans à venir. Mais ce n'est pas essentiel. Je ne peux pas me concentrer là-dessus. Je ne peux même pas te demander si tu as eu des amants depuis ton mariage, ou avant, parce que cela ne me regarde pas.

— Bien sûr que je n'en ai pas eu !

— Très bien. Bon. »

Elle se tut. Elle s'écarta de lui.

« Eh bien, fit-elle, je crois qu'il faut que je parte, maintenant.

— Que tu partes ?

— Quelqu'un en bas m'a reconnue, j'en suis sûre. Elle m'a regardée d'une certaine façon.

— Et alors ?

— Je... je crois qu'il faut que je rentre. »

Jules fit de la bouche un triste bruit de succion.

« Écoute, Jules, dit-elle vivement. Ne me déteste pas. Mais j'ai toujours pensé, j'ai toujours eu peur que tu n'aies quelque sorte de maladie. Tu sais. »

Jules eut l'impression de recevoir une douche froide. Il la regarda bouche bée. Puis, tournant la chose en plaisanterie, il essaya de sourire : « Non, mon amour. Je suis parfaitement sain.

— Cela m'a toujours terrifiée.

— Je n'ai pas la syphilis.

— Je pensais à l'endroit où tu habitais, à la façon dont sont les choses en ville, et les Noires, les filles...

— Non.

— As-tu jamais... avec des Noires ? »

Jules se frotta les yeux. Depuis l'époque où il s'était loué pour le programme expérimental, des années auparavant, il avait souvent mal aux yeux, surtout quand il était troublé. Ils étaient irrités par les larmes.

« Pourquoi tu ne peux que penser à des choses sales, pourquoi tu ne peux imaginer que des choses sales ? demanda-t-il, douloureusement.

— Ne dis pas ça !

— Ah, Seigneur ! »

Ils restèrent un moment silencieux, sans se regarder. Jules dit enfin : « Tu peux partir si tu veux.

— Je t'appellerai dans quelques jours.

— Tu n'appelleras jamais.

— Si, je le ferai. »

Elle se renfonça dans le fauteuil, une main posée sur le ventre : « Je t'appellerai, Jules. C'est seulement que je suis malade. J'ai pris des cachets pour contenir la douleur, mais ils n'ont pas fait d'effet. Je devrais être couchée, je n'aurais pas dû venir te tourmenter. Qu'y puis-je, si ça m'est arrivé.

— T'y attendais-tu ?

— Pas avant la semaine prochaine.

— Eh bien, tu l'as manifestement provoqué, estima Jules, avec un effort de tendresse. Non pas que je te le reproche ou que j'aie une opinion particulière. Je regrette que tu souffres.

— J'ai garé ma voiture juste en face.

— Oui ? Montre-moi le ticket.

— Pourquoi veux-tu le voir ? Tu ne me crois pas ?

— Montre. »

Elle lui montra le petit carton.

« Oui, c'est le même endroit. J'ai travaillé là autrefois, dit Jules.

— Dans le parking ?

— Oui, je garais les voitures. Quand j'étais gosse. »

Nadine regarda dans son sac : « Je ne crois pas avoir assez pour payer. Je n'ai pas emporté d'argent du tout.

— Je payerai, dit Jules.

— Mais... Pourquoi n'ai-je pas apporté d'argent ? Je suis sortie les mains vides. »

Elle fouilla dans son sac, exaspérée. Elle paraissait tout à fait désespérée.

« Je serai heureux de payer. »

Il vit une unique larme tomber de sa joue dans le sac, et il en fut ému. Il l'aimait vraiment, après tout.

« Je ne sais pas ce qui ne va pas », dit Nadine.

Il lui donna un billet de dix dollars.

Elle le remercia et rangea soigneusement le billet dans son sac. Elle reprit le ticket des mains de Jules.

Ces gestes lui signifièrent la fin de leur entrevue. Il se sentit aussitôt déprimé : « Tu m'appelleras vraiment ? demanda-t-il.

— Oui. »

Ils étaient debout. La tristesse de Jules afflua en elle et elle alla au-devant de son étreinte en pleurant. Ils s'étreignirent. Jules sentit sous ses mains ce corps chaud, exalté, légèrement moite, et il se demanda si, en elle, il y avait encore cette pureté réfléchie et opiniâtre, cette pureté obscène qu'elle estimait tant quelques années auparavant. Allait-elle parmi les détours de sa vie, en pensant : *Nadine Greene s'avance ici, immaculée, à gauche de ceci, à droite de cela, précise et virginale* ? Il comprenait que son rival n'était pas le mari de Nadine, qui, en tant qu'homme, était une sorte d'allié, mais l'image que cette femme se faisait d'elle-même comme femme, sa triste frigidité.

« Peut-être ne veux-tu pas m'aimer, dit-il doucement, comme en manière d'accusation.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu veux faire de nous un modèle. Comme on déplace des blocs d'enfants sur le sol.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne veux pas te donner à moi.

— Je t'aime, je pense constamment à toi, je suis malade d'amour pour toi – que peux-tu vouloir de plus ? Je suis prise au piège de mon amour pour toi.

— Ça ne sonne pas très juste, ça.

— Je sens que je pourrais en devenir folle, Jules ; je n'ai eu aucun choix, et j'en suis irritée. »

Elle se tenait en larmes dans ses bras ; ils n'avaient plus rien à se dire. Jules chercha leur image dans le miroir de la commode comme pour se prouver qu'ils se tenaient là, exactement ainsi, cette femme dans ses bras, tous deux raides et déconcertés.

Nadine partie, il quitta aussitôt l'hôtel et alla dans un bar, où il but plusieurs verres. Il était sous le coup d'une sévère déprime. Il n'avait pas l'énergie d'aller à l'usine de son oncle, comme il l'avait promis au vieil homme ; il téléphona et dit : « Il faut que je retourne à l'hôpital demain. Pour y conduire ma mère. Oui. Non, pas encore. Assez malade. Oui. Un cancer. » Un silence respectueux. L'oncle Samson éprouvait du respect pour le cancer et pour l'argent. « Oui, merci. Je regrette pour aujourd'hui. Ce n'est pas une partie de plaisir. Merci. Oui. Au revoir. Oui. Cancer des ganglions lymphatiques, ou quelque chose comme ça, une sorte de cancer. Non, ce n'est pas l'abus de tabac. Non. »

Deux semaines passèrent. Jules attendait.

Quand elle finit par appeler, il était devenu sceptique, et la voix lui parut improbable : une connexion fortuite. Il semblait qu'elle lui donnait une certaine adresse, une certaine heure. Tout en prenant note du renseignement, il penchait la tête en avant pour appuyer son front contre le mur. Dans tout son corps, il n'y avait rien de ferme, rien d'autre pour l'empêcher de tomber que ce mur.

Il partit de bonne heure, de façon à ne pas avoir à conduire vite. La somme de nouvelles sans importance au sujet de la vie professionnelle ou privée de son oncle retenait l'excitation qui menaçait d'envahir son esprit. Tout en conduisant, il lui semblait passer dans une sorte d'hypnose, conservant le vocabulaire de sa vie ordinaire, mais dégagé de ses significations. Quoi qu'il fit, sentait Jules, on ne pouvait l'en blâmer, il ne pouvait supporter les conséquences de la vie réelle ; il n'était pas un personnage de la « vie réelle ». Il prit les nouvelles de midi pour vérifier l'existence du monde réel, qui semblait être toujours le même. Il put donc penser avec soulagement : « Je suis déjà passé par là. »

Sa vie, les deux dernières semaines, n'avait pas été convenablement vécue. Il avait lutté avec Nadine comme avec une femme qui se noie, l'imaginant constamment. La bataille était silencieuse, secrète, et ne comportait pas de véritable adversaire, puisque Nadine avait disparu – il avait essayé de l'appeler, mais elle n'avait pas répondu. Il avait raccroché, soulagé. Mais sa présence l'enveloppait, la façon dont son parfum avait été sur lui, touche légère, aérienne de fatalité. Il parlait tout seul. Il s'apostrophait désespérément, se disant : « Il faut te sortir de là, Jules ! » Mais le Jules essentiel, le Jules plus profond, plus sage, se contentait de dire à tous les coups : *Comment pourrais-tu vivre avec toi-même si tu n'étais pas de force à supporter cela ? – cette émotion ?*

L'appartement qu'elle avait loué était situé au cinquième étage d'un vieux immeuble près de Palmer Park. Il était en brique sombre, lourd et pompeux, avec d'inutiles petits balcons de fer forgé, qui n'étaient que symboliques, cérémonieux. Aux quatre coins du bâtiment se dressaient quatre tourelles noircies, inexplicables. Pour Jules, elles avaient un air militaire ; mais il ne connaissait rien à l'architecture et n'aurait pu dire ce qu'elles étaient ou avaient été autrefois, en un autre siècle. Elles lui inspiraient de la crainte. Seuls des pigeons volaient lourdement alentour, mais il s'attendait à voir un mouvement nerveux d'armes. Sa poitrine tressaillait à la pensée d'une telle mort. Préférait-il mourir abattu ou dans un lit d'hôpital comme son oncle ?

Son imagination avait été échauffée par le souvenir de films, de la mort en noir et blanc d'hommes abattus ; c'était le prix à payer pour être important. Jules était trop important à ses propres yeux, trop seul. Enfant, il avait perçu qu'au cinéma une mort bruyante et soudaine se produisait chaque fois qu'un homme était seul pendant deux ou trois minutes ; cet homme quittait imprudemment ses compagnons, il sifflait un air pour lui-même en ouvrant un coffre-fort ou changeait de chemise, seul, et en une minute, la caméra glissait sournoisement pour révéler un canon de pistolet.

Ce bâtiment l'impressionnait. Il y avait dans l'air, comme remuée par sa présence, une soudaine odeur de poussière ; c'était une odeur qu'il trouvait étrange et élégante. Il avait assez souvent senti la saleté, mais jamais cette sorte de poussière propre, âcre, claire, invisible. L'ascenseur était vieillot. Il se mouvait avec hésitation. Jules était habitué aux ascenseurs rapides et silencieux ; il était habitué aux escaliers roulants, aux machines d'un fonctionnement sûr. La lenteur même de cet ascenseur le charmait.

En sortant au cinquième étage, il perdit soudain son assurance. Ce fut dans un rêve qu'il s'avança vers la porte de Nadine... Il vit la porte s'ouvrir. L'entrebâillement s'élargit, taquin. Il fixa les yeux dessus comme sur un écran de cinéma. La symétrie de la porte était détruite ; c'était une porte de bois sombre, et elle lui paraissait luxueuse. Tout lui paraissait luxueux en cet endroit. Il tendit le bras vers la porte, et Nadine lui prit la main. Il alla à elle, muet, et enfouit son visage au creux de son épaule et de sa gorge.

Il se sentait disparaître dans cette étreinte, incapable de revenir à lui. Dans ses bras, Nadine lui paraissait fondre de compassion à son égard. Il eût été incapable de dire son nom. Il lui semblait se regarder, lui Jules, en train de diminuer comme une lumière mourante, étouffée dans la confusion du corps de Nadine. Tout passa hors de sa portée. Il n'avait plus de vocabulaire. Le visage et le corps de Nadine comme le mouvement anxieux de ses mains contre le dos de Jules semblaient des mots criés vers lui. Elle disait quelque chose, elle dit « Jules » – et il n'avait pas la force de lui répondre. Elle l'entraîna quelque part. Il sentit la cécité de son corps : elle trébucha contre quelque chose, et ses propres jambes étaient engourdis et aveugles. Elle s'assit sur le bord du lit. Jules s'agenouilla devant elle et l'étreignit. Il pressa son visage contre elle. Il sentit les doigts de Nadine dans ses cheveux humides, et il l'imagina en train de l'observer comme si elle ne comprenait pas sa passion, mais s'y abandonnait, reconnaissant sa puissance. Elle fit le geste de le relever. Ce fut avec une force impersonnelle, abstraite, qu'il se leva vers elle.

Jules fit l'amour avec elle, toujours sans paroles et sans aucun souvenir de l'avoir fait avec d'autres femmes ; son corps le menait, tandis que son cerveau, en pâmoison, cherchait un moyen de reprendre le contrôle. Mais tout lâchait en lui. Il avait l'impression d'être emporté par une vague de violence, lui, Jules Wendall, une sorte de victime, enfoui en Nadine avec des gémissements d'amour étonné, tandis que Nadine se soumettait à lui,

l'étreignant, sa douceur livrée à sa propre force impersonnelle. Et pourtant il était horrifié à l'idée de ne pas savoir ce qu'il faisait. Il ne s'en souviendrait pas.

« Je t'aime, Jules », dit Nadine.

Il ouvrit les yeux. Ils se regardèrent.

« M'aimes-tu, Jules ?

— Je t'aime. »

Il tremblait, couvert de sueur. Il en éprouvait une impression de béatitude, délivré du poids qu'il avait porté pendant des semaines. À présent, cette densité, cette impureté avaient disparu ; il sentait qu'il s'était dépouillé de tout dans les bras de Nadine. Couchés en silence, ils se regardaient, tandis que Jules feignait la somnolence par une sorte de courtoisie. Nadine sourit. Son sourire fut soudain et surprenant : elle paraissait heureuse. Jules en fut ébloui. Il fixa cette bouche, qui prenait la forme de ce sourire offert. Il ne pouvait croire à la beauté de Nadine. Elle porta les bras autour de son cou et toucha sa bouche de la sienne, timidement. Avec une sorte de terreur, Jules la serra de nouveau dans ses bras, avec le désir de s'enfouir en elle. Ils restèrent étroitement enlacés.

Jules, couché sur le dos, regarda alentour. Un plafond, une chambre. Il n'avait jamais vu cette pièce, et maintenant elle se révélait à lui en une suite rapide de taches de lumière – plafond blanc, murs blancs, une fenêtre avec des rideaux blancs transparents. Tout était nu. On avait comme la sensation d'un écho, d'un vide indéterminé. Jules essuya la sueur sur ses paupières comme un nageur essuyant des gouttes d'eau, cherchant désespérément à voir, ayant peur de l'élément dans lequel il se trouvait. Il avait l'impression d'être remonté d'une grande et périlleuse profondeur.

« Je ne croyais pas que cela arriverait jamais. Pas comme ça, dit-il.

— Tu m'aimes vraiment ? »

Il ne voulait pas se noyer dans son intimité – son intimité était inquiétante. Tout en lui aurait pu résister, mais il n'avait pas de prise sur lui-même, aucun souvenir net de lui-même. Ainsi il avait fait l'amour avec cette femme ? Elle était sa maîtresse ?

« Comment cela est-il arrivé ? demanda Jules.

— Oh ! ne plaisante pas !

— Mais c'est une plaisanterie merveilleuse. C'est merveilleux. Je vais en mourir. » Il sentait le soleil pénétrer jusqu'au plus profond de son cerveau, l'éblouissant. La lumière inondait tout. « Où sommes-nous, mon cœur ? Tu as loué cet endroit ?

— Oui, pour un mois.

— Tu l'as loué pour nous ?

— Oui.

— Mais je n'ai pas eu de nouvelles de toi pendant si longtemps, que je pensais que c'était fini. J'ai cru que tu avais renoncé.

— Je ne l'avais pas fait.

— Pourquoi ne m’as-tu pas appelé, Nadine ?

— J’ai pensé à toi tout le temps. Je ne pouvais penser à rien d’autre », dit-elle.

Maintenant qu’ils étaient amants, même la barrière qu’avait représentée sa parole froide, rapide, nerveuse avait disparu ; elle parlait doucement. La faible et chaude caresse de sa respiration était pour Jules une merveilleuse intimité. Il était confondu de sa douceur. Il baisait son corps, il la caressait, il s’émerveillait du satiné de sa peau. Sa propre main lui faisait honte, ses mains, son corps ; il ressentait de la honte à la toucher.

Mais Nadine l’attira à elle en disant : « Je t’aime. Je t’aime », comme une femme en extase. « Je ne voulais pas te revoir, mais je n’ai pas pu aller jusqu’au bout...

— Tu n’attendais pas – j’ai essayé de t’appeler.

— Oui ? Mais moi... Moi non plus je n’ai pas eu de nouvelles de toi, et j’avais peur de t’appeler... Je voulais mourir, tant j’étais malheureuse. Je pensais à toi constamment.

— Je pensais à toi constamment », répéta Jules avec joie, se souvenant du supplice de ces semaines comme si ce fût un autre qui l’avait enduré, quelqu’un de comique. Il se redressa pour s’unir de nouveau à elle, et Nadine, bienveillante et saisie, pressa sa bouche ouverte contre la sienne, attendant. Il la pénétra aussi aisément que si toutes ces années d’éloignement et de privations n’avaient pas existé. Il ne pensait pas à cette femme comme à celle d’un autre et par conséquent expérimentée en amour, mais comme à la Nadine la plus profonde, la Nadine essentielle, toujours prête pour lui et lui seul, Jules, le seul homme que son corps accepterait réellement. Dans sa passion il voyait, brouillé, son visage pâle, trop proche pour être vu ; ils étaient enlacés, très chauds ; les limites de leurs corps étaient incertaines. Jules se laissait peser et repeser sur ses doux cris, la réconfortant. Il avait l’impression que sa tête était devenue creuse et que les gémissements de Nadine s’y répercutaient. Une grande joie s’élevait en lui ; il aurait voulu la rassembler violemment dans ses bras et la pénétrer jusqu’au cœur même de son être, en son silence le plus profond, pour l’amener à une libération de cette joie. Mais elle semblait lui échapper, trop faible ou trop étourdie, et il sentit de nouveau son amour se vider violemment en elle tandis qu’elle le tenait, les mains serrées comme avec alarme, son propre corps devenu rigide en cet instant décisif.

« Nadine ? »

Elle se passa le dos de la main sur le front.

« Ça va bien ?

— Oui. Merveilleusement. »

Jules vit les oreillers pour la première fois : blancs avec des piqûres vert foncé au bord. Tout était étrange. Il suivait des mains la mince courbe de son corps, fasciné par sa peau. Il ne se souvenait d’aucune autre femme ; il n’était pas certain d’avoir jamais fait cela auparavant. Tout était balayé de sa mémoire ; il n’y avait rien d’authentique dans son expérience ; ce qui était son

histoire personnelle aurait pu être emprunté à des films et à des livres, à l'imagination d'autres gens.

La chambre avait une seule large fenêtre, donnant sur le parc. Refaite, elle contrastait avec le reste de la pièce, qui paraissait un peu désuet. Au plafond, la moulure semblait ancienne, comme une pâtisserie momifiée ; on était surpris de voir par terre un téléphone noir, très moderne, qui devait bien avoir une utilité.

« Pourquoi as-tu un téléphone ? demanda Jules.

— Il n'est pas branché.

— Ça allait avec l'appartement ?

— Oui. »

Cela lui plut immensément. Il avait la tête légère. Ses jambes lui parurent soudain très fortes, d'une force pressante : « Alors personne ne nous appellera ? Le téléphone ne sonnera jamais ? dit-il.

— Jamais. »

Ils restèrent étendus un moment à s'observer en souriant. Jules sentait la force revenir à flot dans son corps. C'était une sensation curieuse. Nadine le caressa, et la peau se souleva sous ses doigts en bosses minuscules.

« Où est ton mari ?

— Ne t'occupe pas de lui.

— Il est encore reparti ?

— Oui.

— Mais quand revient-il ?

— Ne me le demande pas. »

Ils restaient serrés l'un contre l'autre. Jules, amoureux, contemplait le corps de Nadine avec crainte – il ne pouvait croire tout à fait à toute cette beauté, à ce don de beauté, à cette perfection. Il avait peur d'avoir gagné Nadine par quelque erreur, par méprise. En catimini, il laissa descendre son regard le long de son corps jusqu'à ses pieds nus. Sa gorge se serra d'émotion : il n'avait jamais été aussi troublé. Il dit avec une légèreté désespérée : « Pouvons-nous habiter tous les deux ici ? Dans cet appartement ?

— Oui », répondit Nadine.

Tard dans l'après-midi, ils se levèrent en chancelant. Jules fixa son regard sur le sol nu, un parquet ciré et brillant. Il voyait tout autour de lui le résultat d'un travail qui n'était pas le sien, une sorte de magie. Il se sentit embarrassé de sortir du lit de façon si ordinaire et d'aller à la salle de bains, tandis que Nadine s'asseyait, son dos élégant et pâle légèrement courbé. Elle ne le regardait pas. Nu, Jules aurait voulu se cacher d'elle, se protéger d'un coup d'œil fortuit. Mais elle ne tourna pas la tête. Ses cheveux tombaient sur ses épaules en un entremêlement sombre et lustré. Elle semblait juste sortie de la mer, troublée après des heures à couper le souffle.

La salle de bains rayonnait de lumière – rideaux blancs, carrelage blanc, rideau de douche blanc. Cette pièce avait aussi été refaite, réaménagée. Jules

gagna le lavabo en chancelant et écarquilla les yeux sur son image. Il avait l'air d'un fou. Le rouge à lèvres de Nadine barbouillait légèrement son visage, mais il reconnut cependant ce Jules amoureux, malade d'amour... Il avait déjà vu ce visage, mais n'avait jamais senti un tel désespoir l'habiter.

Quand il ressortit, elle passait un peignoir jaune. Ses mouvements étaient lents, léthargiques, comme hypnotiques. Elle paraissait vraiment sortie d'un autre élément, un élément sans air ou un monde où l'air fût épais et crémeux. On eût dit qu'elle était recouverte d'un enduit, de quelque chose de doux qui lui donnait l'air alangui. Elle alla au placard, à l'intérieur duquel se trouvait une valise ouverte, remplie de vêtements. Aux multiples cintres étaient suspendus d'autres habits. Jules avala sa salive en voyant les vêtements de Nadine suspendus là, tant ils donnaient une impression d'intimité. Pour la première fois, il envisageait le fait qu'elle lui appartenait, qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre, vivant une vie commune. Cette pensée battait dans ses veines.

« Nadine ? »

Il ressentait pour elle un amour si vif que son corps lui semblait se muer en un cristal d'amour, une œuvre d'art, ses membres étourdis et durs. Nadine, se tournant timidement vers lui sans regarder son corps, lui parut aussi une œuvre d'art – fragile dans son peignoir de soie, avec son fond de rose, de crainte, de timidité. Il sentit de la panique dans son besoin de la posséder. Il était lui-même possédé par elle, par son propre amour ; c'était un fardeau affreux, une pression semblable à l'électricité, appelant la libération. Jules était incapable de penser. Il l'étreignit comme elle se tenait près de la porte du placard, hésitant entre lui et le placard, sur le point de rompre le silence par une remarque quelconque, embarrassée. Il la prit dans ses bras et sentit à quel point il était transporté au-delà de lui-même, transfiguré. Il l'entraîna de nouveau vers le lit, sentant combien son impétuosité l'attirait, la réduisant au silence. Elle l'enlaça et s'abandonna à lui.

À son réveil, Jules vit que Nadine n'était plus à son côté. Elle vint aussitôt à la porte, comme si elle l'avait senti intuitivement, une ombre jaune se présentant à lui.

« Tu es réveillé, Jules ? Viens par ici. »

Il se leva, enfila son pantalon comme dans un rêve et alla à elle.

« Regarde le coucher du soleil. Regarde le parc », dit-elle.

Elle s'appuyait lourdement sur lui. Ils étaient dans une longue et large pièce, évidemment un salon. Il n'y avait que deux sièges – une chaise d'aspect vieillot, tapissée de soie verte, une chaise ancienne, peut-être, ou une copie, et une chaise ordinaire à dossier droit. Par terre il y avait des revues, un journal. De l'autre côté de la fenêtre, le soleil brillait à travers les feuilles et s'épanouissait en milliers de points scintillants.

« On est dans un tableau. Des gens dans un tableau », murmura Jules avidement ; il pensait à un tableau anonyme qu'il avait vu au musée, des années auparavant, au cours d'une de ses journées de vagabondage dans cette

partie de la ville. Ce tableau lui avait paru alors détenir un secret – la façon de sortir de Detroit. À présent, debout à côté de Nadine dans cet appartement vide, il se remémorait ces jours d'autrefois. Il sentait que sa vie surpassait maintenant tout ce dont il avait pu rêver, même avec son imagination fertile. Il s'était dépassé. Il était dans un tableau, embrassant une femme dans un tableau. Leur amour, si transpirant et violent à son paroxysme, avait explosé en un millier de points purs et scintillants et en feuilles dorées.

« Je me sens possédé par quelque chose. Par toi, dit-il.

— Tu plaisantes encore ?

— Je ne plaisante jamais.

— Si, tu plaisantes tout le temps et tu es toujours sérieux. Les deux à la fois. Je m'en souviens. Mais j'étais trop jeune pour t'aimer vraiment, alors. Il me fallait prendre de l'âge.

— Je t'aimais, alors.

— Je sais. C'est ce dont je me souvenais quand je pensais à toi. Il n'y a pas eu un jour durant toutes ces années où je n'aie pensé à toi.

— Tu penseras toujours à moi ?

— Toute ma vie. Je le sais. Quoi qu'il nous arrive.

— Que va-t-il nous arriver ? »

Elle rit et pressa son visage contre le sien. Elle était fraîche à présent, pleine de grâce. Elle s'était coiffée et avait remis du rouge, s'apprêtant pour lui. La douceur de cette femme, inattendue, donnait à Jules l'impression de le décrocher du monde qu'il avait connu, le jetant dans une sorte de quatrième dimension, où son mode de vie, ses paroles, sa personne même étaient sans pouvoir.

« Viens à la cuisine. Je vais te préparer quelque chose à manger », dit-elle.

La cuisine était petite et désuète ; l'évier, un peu terni. Au cœur d'un immeuble, dans sa plomberie, certains secrets saillent – le robinet de cet évier fuyait en un lent goutte-à-goutte silencieux. Jules apporta les deux chaises ; Nadine s'assit sur la plus belle et lui sur l'ordinaire, avec l'air guindé d'un invité. Elle coupa des lamelles de fromage avec un économe. Jules avait une faim dévorante. Il ne s'était jamais senti en aussi grande forme. « J'ai aussi du pain de seigle », dit Nadine d'un ton heureux. Elle était toute rose de joie, enfantine, presque étourdie. Elle le regarda manger, en catimini, et il éprouva un certain embarras – tout était tellement accentué, au point d'en être presque pénible. Il rit. Il était assis à quelques pas de cette femme, en un éblouissement d'amour, ayant faim et mangeant du fromage.

Du salon venaient des taches de lumière dorée qui touchaient un côté du visage de Nadine. Elle avait un air de jeunesse, la peau légèrement irritée. Il l'avait irritée en se frottant contre elle. Autour des lèvres, imprimée dans la peau douce, se voyait une teinte rose – son rouge à lèvres. Jules mangea les morceaux de fromage et de pain qu'elle lui tendait, les yeux fixés sur elle. Quel miracle que cette transformation ! Il examinait son visage, le visage d'une femme, impersonnel à sa façon et beau comme toute œuvre d'art,

affranchi de l'angoisse. Un visage magnifiquement ouvré et cependant point alourdi d'intelligence – réfléchissant la lumière, le soleil de la fenêtre ou la lumière de l'attention ardente de Jules. Il regarda l'échancrure de son peignoir. Il ne voyait pas la naissance des seins, mais comprenait qu'elle était nue sous la soie, intimité qui l'étourdit, tant ce don était étrange et immérité.

« Tu veux m'aimer ? Tu veux bien me laisser t'aimer ? demanda-t-il soudain.

— Je n'ai pas le choix », dit-elle.

Sa peau était translucide, une peau de victime. Mais elle sourit. Ses dents étaient égales, blanches, quelconques. Son sourire les découvrit lentement. Celles de Jules n'étaient pas aussi blanches ni d'aussi bon aspect, mais du moins aucune n'avait été abîmée dans une bagarre. Il lui sourit lentement, lui prenant la main. Il y avait quelque chose de fragile, de précieux, qui évoquait la perle, dans sa perfection impersonnelle. Ce qu'il lui avait fait, toute cette luxure, reposait calmement en elle et rayonnait par ses pores, en attente.

« Tout cela ne me paraît pas vrai, finit-elle par confier.

— Pour moi non plus.

— Tu m'as rendue si heureuse, Jules !

— Oui. »

Elle porta la main de son amant à son visage et la pressa contre sa joue. Il vit les veines bleu pâle sur le dos de la main de Nadine. « Je sens ce que tu as laissé en moi », ajouta-t-elle rêveusement. Il y avait quelque chose de léthargique, de lourd dans sa voix ; on aurait dit qu'elle était droguée. Jules fut un peu saisi par ses mots, puis charmé, et enfin excité. Il se demanda si, comme lui-même, elle se sentait écrasée par la soudaine expansion d'amour – trop de lumière étouffante, trop de violence. Il la prit aux épaules et baisa l'échancrure de son peignoir.

« Tu ne me quitteras pas, Jules ?

— Où pourrais-je aller ? »

Elle était lente et hypnotisée, comme un enfant fasciné par une chose mystérieuse. Ses cheveux retombaient librement autour de son visage. Jules ressentit pour elle un désir désespéré, mais il en eut honte. Le corps de Nadine, si obéissant au sien, lui paraissait un vaisseau trop fragile pour son désir ; il ne voulait pas la détruire. Il baisa sa bouche, son visage. Il avait l'impression de baiser une peau meurtrie. Elle ferma les yeux et porta ses mains sur la nuque de Jules pour le caresser. Son toucher le rendit fou. Il se rappela ce même toucher pendant qu'ils faisaient l'amour, un toucher si doux qui l'encourageait, qui l'invitait.

« Pourrait-on... ? Comment te sens-tu ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle était debout. Il l'étreignit avidement : « Je veux te rendre heureuse. Je ne veux pas te faire de mal », dit-il.

Passant avec elle dans l'autre pièce, il eut une sorte d'hallucination – un agrandissement d'une photographie de lui-même qui passa en un éclair. Il lui arrivait de penser ironiquement à lui-même photographié, courant, en

situation grotesque, avec un rire idiot, en train de manger. L'éclair s'offrit alors à lui, s'offrit et disparut. Il ne le vit pas vraiment ; il l'imaginait. Il s'imaginait en train de mener cette belle femme vers un lit, l'enlaçant, d'une manière intime et conjugale, le visage empreint d'une expression de confiance et de tendresse. Il était devenu un mari. Mais le Jules de cette photographie, il l'avait imaginé dans d'autres rôles, en des histoires et des rêves sans fin : maintenant, il était arrivé à ce royaume poli, ciré, et l'immédiateté du corps de Nadine était si miraculeuse qu'il s'émerveillait de sa propre audace. Il ouvrit sa robe. Il se pencha pour embrasser son corps. Elle s'écarta en feignant d'être surprise ; il la suivit, laissa tomber son peignoir à terre. La porte du placard était à demi ouverte. Il la ferma d'une poussée. Enfant, il avait toujours eu peur d'une porte ouverte car cela annonçait les ennuis.

Jules se pencha sur Nadine et vint doucement à elle. Elle arqua le dos. Il la prit dans ses bras et se serra contre elle, comme de peur que quelqu'un l'arrachât. Les murs blancs parurent s'éloigner d'eux. S'il y avait eu un miroir à proximité, il aurait montré la forme de Jules en plein effort dans une brume blanche, s'évertuant à réaliser une certaine permanence. Il était agenouillé comme s'il tombait sans fin, et seul le corps de Nadine l'empêchait de plonger. *Une photographie de Jules, tombant.* L'obscurité du corps de Nadine, son chaud secret, mais aussi la fraîche blancheur extérieure de son corps, sa peau propre et lavée – tout cela l'étonnait. Il devait sortir de lui-même. Dans sa crainte de finir trop vite et de la laisser, il porta frénétiquement la tête en arrière, très jeune. Les mains de Nadine, sur son dos, étaient celles d'une possession assurée, et le poussaient à poursuivre. Il dit « Ma chérie... », et il espéra que ces mots la mettraient à quelque distance. Il y avait en lui une terrible pression qu'il redoutait, étant incapable de la maîtriser avec elle. Il n'était pas une machine, mais une masse de chair pressante, honteuse en un sens, une masse affamée sans nom.

Nadine l'étreignait. Elle bougeait sa bouche contre la sienne comme pour lui parler, désespérément. Elle n'avait pas de mots. Perdue dans l'amour de Jules pour elle, elle était étendue impuissante sous son corps, se démenant pour atteindre le plaisir qu'il avait gagné si aisément. Elle commença à respirer par saccades effrénées. La figure de Jules était contorsionnée. Si seulement à présent, seulement à présent... elle pouvait être emportée avec lui, comme ceci, comme lui, et comme lui libérée de cette lutte. Mais il pouvait la sentir s'élever et échouer. Il sentait la tension progresser en elle de façon hystérique, puis retomber, comme si son corps n'avait pas la force de soutenir cette tension. Dans une sorte de délire, Jules lui fit l'amour pendant de longues minutes, avec un désir acharné de l'aider, mais soudain son acharnement s'évanouit, il oublia tout et notamment elle, et tout en lui se déchargea en elle en une ruade. Ses nerfs avaient été caressés au point de le rendre fou. Le plus profond de son être, son *Jules* corporel, aspirait frénétiquement à la libération et ne pouvait plus être retenu, bien que Nadine, se tordant dans ses bras, dît : « Ne me quitte pas, je t'en supplie, Jules », et

s'agrippât à lui de ses mains fiévreuses, accrochée à son dos, à ses cuisses, à ses épaules. Jules glissa hors d'elle. Il avait l'impression de la traverser, de se soustraire à elle. Leurs crânes se frottaient durs et muets l'un contre l'autre à travers leur peau en feu.

Elle se mit à sangloter. Elle était fiévreuse dans ses bras, près de la crise de nerfs. Jules dit : « Je suis désolé. » Il lui baisa le front et écarta les cheveux de son visage. Son échec était bizarre, en si vif contraste avec la légèreté de son corps. Il savait qu'il n'avait pas comblé Nadine, mais son propre corps, pressé contre le sien, ne ressentait que la victoire ; cette passion prolongée, refluant, le souvenir aigu de la passion, lui masquaient la réalité et le fait qu'il avait échoué. Pourtant, elle pleurait. Il se pencha au-dessus d'elle et passa la bouche sur son corps. Elle était moite, soyeuse. Elle frissonna sous lui, et il la sentit le rejeter avant de lui agripper les cheveux et de dire « Non ».

Jules s'arrêta. Il pressa son visage contre le ventre de Nadine. « Laisse-moi. Laisse-moi t'embrasser ». Mais elle se mit à sangloter, en longs hoquets frissonnants. « Non, je t'en prie », dit-elle. Il avait peur de la dégoûter – il avait peur d'elle, de sa passion, qu'il ne pouvait comprendre. Ils étaient agrippés l'un à l'autre, aveuglément. Jules caressa ses cuisses et ouvrit la bouche contre sa chair ; mais de nouveau elle s'écarta, le rejeta. « C'est en moi, c'est au plus profond de moi que j'ai besoin de toi », reprocha-t-elle d'une voix faible. Elle le pressait de s'écarter. Il restait avec circonspection à son côté, avec une impression étrange et mystérieuse, encore aérien, en état d'apesanteur, ébloui. La peur le gagna d'avoir complètement échoué avec cette femme, et pourtant elle restait parfaitement docile dans ses bras, légère, délicate, presque une partie de son propre corps. Elle ne voulait pas le regarder.

« Je suis désolé, s'excusa Jules, couvrant sa main de la sienne, je t'aime tant.

— Je t'aime », dit Nadine.

Ils restèrent silencieux. Cette intimité était magique pour Jules – il ne pouvait imaginer qu'il existât entre lui et Nadine une distance telle que semblait l'indiquer la détresse de celle-ci. Il la sentait devenue une partie de lui-même. Le souvenir de son corps, l'expérience de son corps étaient pour lui soyeux, mystérieux, chauds. Il n'existait pas de complications. Et pourtant il en était qu'il ne pouvait comprendre. La nécessité urgente et la puissance de ce qu'il avait ressenti l'effrayaient, car aller à elle, l'aimer ne le satisfaisaient pas et ne faisaient qu'entretenir son désir, la liant à lui dans son imagination... Pour se libérer d'une telle tension il fallait se relâcher, mais la violence de ce relâchement était enivrante. Il ne pouvait en débarrasser son esprit. C'était comme si son cerveau était envahi par la fièvre qui avait cautérisé son corps, pour le purifier.

Elle était épuisée. Il sentit un lourd silence tomber entre eux, et fut soulagé quand elle s'endormit, la tête sur son épaule. Son sommeil était agité. Mais quel soulagement d'être libéré de cette conscience. Jules jeta un regard

circulaire, tout en la tenant entre ses bras. Si nue, la chambre ne contenait aucune menace. C'était une pièce sans passé, qui n'appartenait qu'à l'avenir ; elle se remplirait avec le temps. Maintenant, dans le présent, elle était vide et irréelle. Tout pouvait y arriver. Le poids du corps fiévreux de Nadine contre le sien paraissait irréel. Il ne cessait de le voir à distance, son regard s'élevant pour saisir le visage, les yeux, la ligne délicate du corps – ce corps, si proche du sien, était pour lui une énigme. Tout y était enfermé. Il n'avait pas les mots capables de la libérer, de l'éveiller de ce sommeil agité. Nadine respirait péniblement. Il avait une conscience aiguë de la ténuité des os sous la peau moite, de la minceur du cou et même des fines rides du visage. Mais la chevelure était folle. Même épuisée et moite, elle lui paraissait élégante – un mystère. Son long corps lisse était un défi. Il se sentait devenir lentement aveugle, le chaud et soyeux défi du corps de Nadine ayant pour effet qu'il se replie sur lui-même.

Il était étendu, à demi endormi. Il faisait nuit. Un bras de Nadine reposait sur son flanc en un geste enfantin d'abandon. Sa respiration était calme à présent. Jules essayait de clarifier ses idées. Tout était humide. Les draps étaient chiffonnés. Couché là, il ne pouvait penser. Il fut pris d'une crainte étrange : pourrait-il être lié à cette femme à jamais, tous deux enfermés dans une passion qui n'aurait aucune fin ? Avait-il la force d'accomplir un miracle après tout ? Abreuvé, gorgé des miracles de son propre corps, il se sentait déchiré d'avoir survécu à tant de choses. Les yeux lui brûlaient de l'expérience des miracles comme ceux d'un prophète biblique, d'un prophète barbu, aux yeux égarés, de quelque désert sans nom, errant dans une éternité chaude de déserts, de buissons ardents, de ciels apocalyptiques, d'eaux blanches soulevées, de vols significatifs de fabuleux oiseaux imaginaires... Il perdait lentement sa force, son âme.

Il s'éveilla sous le toucher de Nadine.

« Jules ? Tu rêves ?

— Je ne sais pas... »

Il ouvrit les yeux, dérouté. Elle se pencha sur lui. L'air du lit était renfermé et doux. Il sentit les cheveux de Nadine sur sa poitrine, sa présence au-dessus de lui, laiteuse et douce. D'un seul coup, tout son amour pour elle revint ; il se sentit sur le point de défaillir. « Je t'aime tant », dit Nadine, mais ses mots avaient une résonance presque enfantine et dépourvue de menace ; quand elle l'embrassa, ce fut sans angoisse. Jules passa les bras autour de son cou et pressa son visage contre le sien. Ce fut pour lui curieux et excitant, cet avant-bras nu contre sa nuque, avec ses cheveux relevés en bouquet.

« Parle-moi de toi, raconte, dit-elle.

— Il n'y a rien à raconter.

— Jules...

— Non, dit-il faiblement, rien ; j'ai tout oublié de ma vie. Combien de temps seras-tu capable de rester avec moi ainsi ? »

Elle hésita : « Pourquoi ne pourrais-je pas rester toujours ?

— Tu es sincère ?

— Oui, je le suis. Toujours. Je resterai toujours. »

Elle pressa son corps de toute sa longueur contre le sien : « L'amour qu'on me portait m'a toujours déroutée. Mon mari – je prononçais son nom, un nom particulier, et je croyais l'aimer. Je le lui disais. Mais je disais seulement le nom de cela, le nom d'*amour*. Je le disais pour me protéger de tout ce qui n'était pas lui, de tout ce qui m'était étranger, et où tout le monde se fichait complètement de ce que j'étais ou de mes souffrances, à force d'essayer d'aimer quelqu'un. J'opposais son nom à cela, donc. J'ai toujours été terrifiée.

— De quoi donc ?

— De tout, de tomber dans le précipice.

— Toi, Nadine ? C'est vraiment ce que tu penses ?

— Il faut me prendre au sérieux, Jules.

— Je le veux, mais je ne peux le croire. Qu'a-t-il pu se passer dans ta vie qui t'ait terrifiée ? »

Elle resta silencieuse.

« Je suis sincère, ajouta doucement Jules. Dis-le moi. »

Le silence de Nadine était hostile. Il lui caressa le visage, comme s'il essayait de déchiffrer son expression.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jules.

— Tu me parais si distant.

— Ce n'est pas vrai. Que veux-tu dire ?

— Tu m'aimes, mais tu ne m'écoutes pas. Tu te tiens à l'écart de moi. Toute ta vie, tu chercheras refuge dans le fait d'avoir été pauvre, d'avoir été malmené, pour te rendre supérieur aux gens comme moi. Tu ne veux pas penser que nous soyons réels.

— Ce n'est pas vrai !

— Je me souviens d'un jour où j'étais seule avec mon père, dans un train. Il s'est mis à vomir. Il a craché du sang, et il y avait des choses là-dedans – des petits bouts de chair. Je me rappelle cela...

— Mon Dieu, je suis désolé. N'y pense pas.

— Je veux y penser. Je sais qu'il existe un précipice, tout comme toi. Je le sais peut-être encore mieux. Mais tu ne crois pas en moi, tu ne crois pas que je sois réelle. Je suis seulement un produit de ton imagination, même mon corps est un produit de ton imagination. »

Sa voix même le mettait en émoi. Il y avait du vrai dans ce qu'elle disait – il l'avait fabriquée, imaginée. Mais elle était également réelle : « Ne parle pas ainsi, dit-il.

— Parce que je parais folle ? Mais c'est justement de ce précipice-là dont je parle, tomber dans... »

Il entendait leurs voix calmes et leurs paroles, mais son cerveau ne les enregistrerait pas tout à fait. Il voulait seulement l'étreindre, mais craignait qu'elle recule. Lentement, doucement, il passa les mains sur son corps tandis qu'ils parlaient, comme si ces caresses étaient sans importance, faisaient

seulement partie de la conversation. Elle disait : « Je t'imagine dans la rue, en train d'aller quelque part. Faisant du stop. Ces hommes marchent au bord de la route, parfois à reculons, observant les voitures. Ils ont le regard sagace, assez déplaisant. Ils lèvent le pouce et font signe qu'on les prenne, observant tout d'un air moqueur. Ils sont très dangereux, à mon avis. Ou peut-être ne le sont-ils pas, peut-être sont-ils tendres, comment le saurais-je ? Je ne prends pas d'auto-stoppeurs. Mais tu t'es introduit dans la maison de mon père. Je n'ai pas pu dire non. Après cela, pendant des années j'ai fait le même cauchemar : tu t'introduisais dans ma maison, en passant par ma fenêtre... »

Jules était si nerveux qu'il ne put que rire.

« Mais pourquoi ris-tu ? J'en étais terrifiée.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Ne parle pas ainsi.

— Je t'aime, je te veux tellement fort, c'est si violent, que je ne crois pas pouvoir le supporter, dit soudain Nadine. Si nous étions en bateau, je le briserais en deux, pour qu'il coule sous nos pieds. Nous nous noierions. Je ne maîtrise pas mes sentiments pour toi, et ainsi nous nous noierions. Si nous étions en voiture, roulant à toute vitesse, je prendrais le volant et je nous enverrais dans un platane.

— Pourquoi dis-tu ces choses ?

— Je ne sais pas. »

Elle avait le souffle court. Jules passait les mains sur ses épaules et son dos, il avait peur d'elle, et était incapable de s'arrêter. Il ne la comprenait pas. Dans le moindre interstice entre eux s'engouffrait aussitôt un grand vent, et il avait l'impression que, de loin, elle le haïssait. Parce qu'il ne croyait pas en elle ? en sa terreur ? Parce que, telle sa sœur Maureen, elle était une femme qui devait se coucher devant la terreur, s'y soumettre, sans avoir la force de s'échapper ?

Elle dit : « Un jour, un chien m'a attaquée, un berger allemand. Il est devenu fou, me mordant aux chevilles, aux jambes, aux bras. Il est devenu fou, et je criais, je criais, je criais, essayant de m'échapper ; mais le chien n'arrêtait pas de me sauter dessus et il me jeta à terre. Il était en rage. On aurait dit quelque chose qui tourbillonnait sans frein en me sautant dessus. Je ne crus pas que j'allais mourir, je n'avais pas le temps de penser à cela. J'étais trop terrifiée. Le chien se jetait sans répit sur moi, et sa salive coulait partout sur sa vilaine gueule. Je la vois encore, cette gueule – les babines noires, la langue, les crocs – il était dans une rage si folle, sans raison aucune... Il voulait me mettre en pièces. Plusieurs mois après cela, je rêvais encore de ce chien chaque nuit. Parfois, même réveillée, je le sentais prendre forme dans l'air près de moi – un chien se solidifiant à partir de l'air, affreuse forme, angoissante et pesante. Mes jambes et mes bras étaient tout en sang. J'en porte encore des cicatrices. Mais ce n'étaient plus les morsures qui m'effrayaient par la suite. C'était la puissance tirée de l'air tout à côté de moi, un terrible danger. Je pensais qu'elle pouvait passer en moi et que je pourrais faire quelque chose d'affreux, tuer quelqu'un ou me tuer moi-même... »

Jules la tenait : « Seigneur, ça a dû être affreux !

— La forme du chien était affreuse. J'ai cru devenir folle.

— Je voudrais tant que tu arrêtes d'y penser.

— Je ne sais même pas pourquoi j'en ai parlé. Pour te donner une idée du danger que j'ai vécu ? Mais c'est toi mon pire danger – que puis-je faire contre mon amour ?

— Que pouvons-nous faire ?

— D'autres m'ont aimée et je savais ce que c'était, exactement. Mais toi tu m'aimes comme quelqu'un qui crierait mon nom dans une foule – qui me reconnaîtrait, et viendrait tout droit à moi. Je ne peux m'échapper. Tout ce que je veux, c'est être couchée dans tes bras comme maintenant, je veux que tu me fasses l'amour ; le désir que j'ai de toi me fait perdre la tête. »

Elle parlait rapidement, comme poussée par une nécessité urgente, faible mais désespérée. Elle aurait pu être en train de confesser quelque chose de trop laid pour être énoncé à voix haute.

Il la sentit soulever l'excitation en lui, son corps nerveux et chaud se mouvant contre lui pour le défier. Il passa les mains d'un geste appuyé tout le long du corps de Nadine, comme pour l'inventorier, la fixer. Il se sentit lui-même prendre forme à côté d'elle, la force de son désir donnant forme à son corps entier. Il y avait une clarté étrange dans ses sensations. Son esprit lui envoyait une image de lui-même et de Nadine enlacés, les longs bras pâles d'une femme attachés à son corps et le dos puissant de Jules arqué au-dessus d'elle, dans une étreinte mortelle. N'avait-il pas toujours placé sa confiance dans des images aussi bizarres ? Jules risquant ceci, Jules bondissant vers cela, Jules plongeant ? Il était le héros d'histoires innombrables. La conclusion de l'une se perdait dans le début d'une autre, le tout imaginé. Ç'avait été sa vie. Mais au long de ces chapitres sans fin, il avait poursuivi une femme qui s'était révélée être celle-ci, une femme soumise à un enchantement semblable au sien, destinée à s'éprendre de lui et à tout lui abandonner.

Quand les pauvres deviennent riches, pensait Jules, le luxe les frappe de stupeur et leurs yeux se couvrent d'un voile de miracles – de même, Jules, appauvri par la vie, mais maintenant abreuvé du luxe de l'amour, ne pouvait tout à fait se libérer d'un sentiment d'irréalité. La clarté de son désir donnait du relief à tout ce qui était irréel. Nadine, sa bien-aimée, sa maîtresse, une femme qui avait pourtant épousé un autre homme, l'attira à elle et mit fin à toutes ses questions, mais non à l'étonnement qui les suscitait. « Je t'aime, je suis fou de toi », dit-il, angoissé, la pénétrant, perdant la forme de ses mots. Il avait peur de ce qu'il sentait, en elle. Il avait l'impression que son âme pourrait être perdue, extirpée par l'amour de Nadine, par sa faim. *Je ne peux l'arrêter, je ne peux le dominer*, pensait-il.

Elle s'évertuait contre lui. C'était une tension terrible, la tension de ses jambes et de ses bras. Il y avait dans ses membres gracieux une énergie semblable à celle de l'éclair qui les amenait au point de rupture, mais ils

refusaient cependant de se briser ; rien ne se brisait, rien ne la libérait. Jules l'embrassa. Ils luttèrent corps à corps. Dans son acharnement, elle se mit à lui griffer le dos. La divinité qui s'était éveillée en lui si violemment, restait distante, alors Nadine ne pouvait que griffer, désirant avec une angoisse infernale s'en saisir. « Je t'aime, je t'aime », gémissait-elle ; mais son corps semblait lutter contre lui et ne contenait aucun amour pour lui, seule une sorte de peur déconcertée. Jules resta avec elle, la tenant. Le moment était si étrange qu'il put s'en retirer, au bord du paroxysme, tout en guidant cependant cette femme, capable de les diriger tous deux en dépit de la lourde et rapide pulsation de son désir, qu'elle sentait maintenant et voulait. Elle semblait percevoir chez lui une puissance, riche et violente, qui aurait dû être sienne, puisqu'elle venait de son corps, et qui ne lui appartenait pourtant pas – elle lui était refusée, mystérieusement. Elle planta durement les dents dans la joue de Jules.

« Ne me quitte pas, Jules !

— Tout va bien. »

Les cris de Nadine étaient aigus, terrifiés, comme les cris d'oiseau de mer. Il la sentait se muer en un oiseau sauvage et cruel. Il la sentait plonger et remonter, plonger à nouveau dans la frénésie de son propre esprit, incapable de s'élever, appesantie jusqu'à l'insensibilité. Il voulait détourner d'elle son visage. Mais au lieu de cela, il l'embrassa, lui-même avec avidité et sauvagerie, à l'image de la passion de Nadine et par politesse pour elle, pour le cacher à tous deux. Si elle était capable de sourire, se dit Jules, un mince et menaçant sourire illuminerait son visage – comme elle avait besoin de lui, comme elle voulait chaque partie de son corps ! Ce qu'il avait cru élégant chez elle n'était que la distance qui la séparait de lui, une distance féminine. En vérité, ils étaient piégés ensemble, luttant ensemble. Ils étaient ennemis. Il imaginait le corps de Nadine lacéré de profondes estafilades rouges, entailles frénétiques et maniaques d'un chien, et la pensée de son sang, la vue de son sang l'excitaient. Il savait qu'il lui faisait mal, encore qu'elle ne sentît aucune souffrance. Il savait qu'il avait déjà mis à vif son visage et son corps, mais il n'avait pas assez de force pour cela, pour cette cruauté. Il éprouvait des remords. Il ne voulait pas vraiment lui faire de mal ; elle désirait qu'il verse son sang à elle, mais Jules ne pouvait continuer, il ne voulait pas être façonné par la violente imagination de Nadine. Elle dit d'un air suppliant « Jules... » et il était déjà trop tard, il s'enfouit en elle avec un cri de plaisir et de défaite.

« Ah ! ne me quitte pas ! Comment peux-tu me quitter ? » s'écria-t-elle en pleurant.

Il eut l'impression qu'elle le giflait de ces mots. Il avait de nouveau échoué avec elle. Épuisé, presque insensible lui-même, il n'était capable d'aucune parole, d'aucune pensée. Son corps lui échappait. Il ne pouvait s'imaginer lui-même, pas plus que Nadine. La frustration de celle-ci, le désir qu'elle éprouvait de lui dépassaient maintenant son imagination. Il se sentait près de mourir, pendant que Nadine, malheureuse, s'accrochait toujours à lui

et pressait son visage moite et contorsionné contre le sien, l'accusant.

« Tu ne m'aimes pas, tu ne te soucies pas de moi ! »

Elle se calma. Jules ne parlait pas. À mesure que la conscience lui revenait, il se rendit compte de l'étendue de son échec, il avait honte, il ne le comprenait vraiment pas. Il avait honte et était déconcerté. Il aurait aimé dire : « Bien sûr que je t'aime. Qu'est-ce que cela prouve ? Alors, quoi ? Nous avons vingt ou trente ans à vivre ensemble, donne-moi le temps de t'aimer. » Mais il ne dit rien. La pensée de ces vingt ou trente ans, le mariage de Jules et de Nadine, le caractère improbable de tout cela lui apparaissait maintenant sans détour. Il avait peur de l'avoir mal comprise. Et à présent, le pensant éloigné d'elle, peu amoureux, elle était prête à le rejeter. Il ne pouvait réaliser combien il avait échoué avec elle. Le propre corps de Nadine lui avait manqué, mais ce corps était à la garde de Jules et lui était confié. Il était son amant et pourtant ne pouvait lui faire l'amour, pas vraiment, car tout était secret en elle, tendu et caché. Il ne comprenait pas. Chaque morceau d'elle, chaque cellule de son cerveau l'aimait passionnément et s'était abandonné à lui ; il aurait pu sucer son sang si sucré, tant tout lui avait été ouvert, et pourtant il y avait un échec entre eux. Le corps de Nadine revêtait pour lui une sorte de sinistre éclat. Il s'ouvrait et se refermait sur lui, l'entraînant à un excès de désir, presque de folie ; mais pourtant il avait échoué. Il en était assommé. Il était épuisé, lourd. Même la faible lumière de la rue lui blessait la peau.

Il voulut l'embrasser, entre les cuisses, mais elle s'écarta. Elle semblait sentir sa douleur ; elle était devenue absente ; il ouvrit les yeux sur la pâle lumière de la rue qui couvrait le corps de Nadine, et pensa durant quelques étranges minutes qu'il ne connaissait même pas cette femme.

Au bout d'un moment, elle se redressa. Elle dit : « Je ne me sens pas bien. Je ferais mieux de prendre un bain. »

Jules s'assit et lui caressa la nuque. Il ne put que s'excuser encore : « Je suis désolé... »

Elle posa un instant la tête sur son épaule, puis se détourna. Quand elle fut levée, Jules sentit pour la première fois une vive cuisson dans son dos, causée par les ongles de Nadine.

Il la suivit dans la salle de bains. Elle tourna les robinets pour remplir la baignoire d'eau chaude, saturant l'air de vapeur. Il y avait une violence obscure et satisfaisante dans le son de cette eau impétueuse. Jules caressa le svelte et frêle corps de Nadine, et elle resta debout sans réagir, le regard fixé sur l'eau. Il s'agenouilla pour examiner une meurtrissure jaunâtre sur sa cuisse. « C'est moi qui t'ai fait ça ? Je regrette ». Il le regrettait sincèrement. Elle se tourna vaguement vers lui comme si les mots lui étaient à peine perceptibles. Jules eut un serrement de cœur, mais il dit gaiement, l'entourant de ses bras : « Je regrette. Je ne le referai jamais. »

Elle ne répondit pas. Jules eut une contraction de l'œil. Il était amoureux et savait que Nadine l'aimait. Mais, debout là, un peu aveuglé par l'atmosphère

embuée, il sentait un espace s'ouvrir entre eux et il n'y pouvait rien. Elle se pencha sur la baignoire, se tenant loin de lui. Il mit les mains autour de sa taille. Son corps lui appartenait manifestement ; elle s'était abandonnée à lui, et pourtant cela ne faisait guère de différence. Il ne pouvait deviner à quoi elle pensait. L'amour, cette force qui semblait tendre vers l'unité, cette terrible fusion – pourquoi avait-il une telle importance ?

Cette pensée le troublait et l'effrayait. Pourquoi cela avait-il une telle importance ?

Nadine entra dans la baignoire en se tenant à son bras. Elle s'assit gauchement ; on eût dit qu'elle craignait de tomber. Jules la regarda de haut comme une enfant ; une de ses sœurs redevenue enfant : « Tu seras mieux maintenant. J'ai dû t'irriter passablement la peau. »

Elle s'allongea. Son corps était blanc sous l'eau : Jules se souvint soudain d'une statue de la Vierge, qu'il avait contemplée enfant, imaginant l'avoir vue bouger. Il avait tant voulu la voir bouger – il lui fallait un signe d'amitié, de reconnaissance. Il s'agenouilla alors près de la baignoire et appuya son front contre le rebord. Il ne dit rien. Ils restèrent ainsi un certain temps. Il ne pouvait déterminer pourquoi ses sentiments à l'égard de cette femme étaient si violents. Pourquoi ne voulait-il rien d'autre que l'aimer, encore et toujours, alors qu'elle-même s'était écartée de lui, l'accusant d'avoir échoué ? Il ne croyait pas vraiment à l'échec, à aucune sorte d'échec. Et cela n'avait donc pas de sens alors qu'elle était lui-même, deux ne faisant qu'un, en amour ? Mais le corps de Nadine souffrait à cause de lui. Sa peau était endolorie. Son dos à lui était irrité par le labourage des ongles de Nadine. Il sentait monter en elle une tension qui n'était pas celle de l'amour et qui la détournait de lui, bien qu'elle ne regardât pas ailleurs.

Il leva les yeux sur elle. Elle restait parfaitement immobile dans l'eau, qui rosissait son corps. Jules tâta du doigt la température de l'eau, et dit : « Dieu que c'est chaud ! » Elle ne regarda pas. Elle paraissait droguée, hypnotisée. Il pensa qu'elle ressentait la même chose que lui – enfermé dans un désir de fusion, d'unité, mais brutalement rebuté, déconcerté. Il n'avait pas pu croire entièrement à la terreur de Nadine, mais il était prêt à y croire à présent. Il y avait une terreur dans cette salle de bains blanche, dans le lavabo et la baignoire de porcelaine brillante vus à quatre heures du matin, à la lumière artificielle. Les veines pouvaient être ouvertes ici et asséchées à l'aube. Tuerait-il Nadine, et lui après, pour régler convenablement leur amour ? Mais il ne pouvait la tuer sans lui faire de mal ; il ne voulait pas lui faire de mal.

« Tu ne crois pas que je t'aime ? » demanda-t-il.

Il y avait de la tyrannie dans la tension qu'elle maintenait entre eux, faisant de tous deux des victimes. Ils n'étaient pas libres.

Nadine gisait comme une victime dans l'eau chaude du bain, cette femme d'une vingtaine d'années, mince, intense, déroutée. Sa chevelure était folle. Des mèches retombaient sur son front et ses joues. Ses yeux étaient livides, un peu hagards aussi, mais avec un air dilaté, drogué, orageux. Une éruption

cutanée s'était déclarée le long de son menton, rougissant comme sous l'effet d'air chaud. Jules pouvait imaginer les efflorescences que ses mains avaient causées à sa peau délicate. Épuisé lui-même, il sentait l'épuisement de Nadine. L'atmosphère humide embuait sa pensée. Il ne pouvait déterminer ce qu'elle voulait ou ce qu'il voulait lui-même.

Elle leva les mains devant son buste, couvrant ses seins et abaissa lentement son regard sur elle-même : « Tu penses à moi – tu te dis que je suis une garce, n'est-ce pas ?

— Quoi, Nadine ?

— Tu crois que je suis une garce ? À cause de tout ça ? Une garce, une putain ?

— Ne parle pas ainsi. Tu sais bien que non. »

Elle garda le silence. Il aurait voulu se pencher soudain pour l'embrasser, mais il y avait chez elle quelque chose d'immobile et de mortel. Elle était maîtresse de la tension qui régnait entre eux ; celle-ci résidait dans son corps. Jules souffrait dans sa tête de l'enchantement auquel il avait été sujet pendant tant d'années, et il voyait avec désespoir que, pour Nadine, cet enchantement était passé sans retour. La métamorphose continuait. Le visage qui lui avait paru lumineux la semaine précédente, chez elle, était maintenant figé, tourné vers l'intérieur. Elle paraissait absorbée par l'étonnement.

« Que se passe-t-il ? demanda Jules. Je t'aime. Je veux que rien ne change.

— Tu penses à ma manière d'être, à combien je suis répugnante, articula-t-elle lentement. Comme une de tes petites putains. Quelque négresse. Tu as vu comment je suis, et maintenant tu ne l'oublieras jamais.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Je t'ai toujours voulu, dit-elle d'une voix lente et nette, comme en confession. Je ne pouvais penser à rien d'autre. Je te voulais, toi seul. Je voulais que tu me fasses l'amour, mais pas pour que cela prît fin. J'étais malheureuse, dans mon désir de toi. Je vaquais dans la maison, là-bas, malheureuse, alors que tout était si beau, tout ce que je possédais et qui ne me servait à rien. Je ne pouvais rien à cet amour, rien. Je souffrais dans mon corps. Tout en moi me faisait mal. Je voulais mourir, j'en étais malade. Croyais-tu que les femmes pouvaient être ainsi ? C'était un poids qui m'entraînait vers le bas. Je ne pouvais penser à rien d'autre. Je ne pouvais plus dormir. Tout m'accablait, mon corps, l'air qui pesait sur mon corps, tout. Je ne pensais qu'à ce que ce serait quand tu pénétrerais mon corps, et le temps s'arrêtait pour moi, mon cœur s'arrêtait, à cette seule pensée. Alors maintenant, tu sais comment je suis. »

Elle était pour lui un petit objet solide, une statue faite de quelque matière blanche, furieusement et égoïstement repliée sur elle-même, achevée. Ses mots étaient le complément de quelque chose, une sorte de fin. Jules dit, désespérément : « Et alors quoi ? Mais quoi, bon Dieu ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je suis une garce, fit-elle lentement.

— Seigneur ! Qu'est-ce que cela signifie ? Une garce ! Je n'ai jamais rencontré de garce, jamais ; cette expression n'a pour moi aucun sens. De toute ma vie, je n'en ai jamais rencontré, sans même parler de toi, jamais ! »

Elle semblait presque écouter. Mais elle ne leva pas les yeux.

« Tu es épuisée, tu ne sais pas ce que tu dis, reprit Jules d'une voix tremblante. Je t'ai bouleversée en venant ici et en restant si longtemps.

— Oui, je suis bouleversée.

— Il est tout naturel que tu sois ainsi. Je suis resté avec toi trop longtemps, j'aurais dû te traiter avec plus de douceur.

— Oui.

— Et ton mari, tu penses sans doute à lui. Veux-tu que je m'en aille un moment, quelques heures ? Et puis je reviendrai, et on pourra reparler de tout cela.

— Tu veux me quitter ? » demanda-t-elle.

Pour la première fois depuis plusieurs minutes, elle se tourna pour le regarder. Ses yeux étaient opaques, déroutés. Il ressentit un malaise dans son corps à la voir si étrange. Elle dit : « Je te dégoûte, Jules ? Que penses-tu ? Tu me compares à d'autres femmes ?

— Bien sûr que non.

— Te dis-tu : *Je lui ai fait commettre un adultère* ? Est-ce cela que tu penses ? »

Il appuya de nouveau son front contre le rebord de la baignoire ; il se mit à se cogner la tête comme pour se briser le crâne.

Autant il avait plané, autant la chute était grande. Il pensa avec vertige à ses plaisanteries et à sa légèreté, alors qu'il était en pleine ascension vers un ciel innocent, et à sa passion et à son sang lourd, noir, fiévreux, qui l'entraînait vers le bas. Il était un criminel. Son secret était qu'il était un criminel-né. Le corps de Nadine était la propriété d'un autre, qu'il avait pillée, mais il ne pouvait l'emporter ; il avait le pouvoir de la ruiner, mais il ne pouvait s'enfuir avec elle. Il avait fait de Nadine une complice souillée de son désir. Il était agenouillé sur le carrelage de la salle de bains, essayant de penser, se tapant la tête sur le rebord de porcelaine. Finalement, il s'écria, exaspéré : « Alors, tu as commis un adultère ! Et puis après ?

— Je ne désire pas y penser.

— Eh bien, n'y pense pas.

— Je ne puis supporter d'être éveillée.

— Tu ne veux que te rendre malade. Tu te mènes tout droit à la dépression nerveuse. Pourquoi fais-tu cela ? »

Ils étaient restés ensemble trop longtemps. Leur intimité avait trop duré. Nadine restait immobile, mais il n'y avait en elle aucun relâchement, aucune paix. Il sentait sa tension. C'était comme de la folie, au-delà des mots ou des explications. Il l'avait amenée à l'existence, mais il ne pouvait plus y toucher, ne pouvait plus rien y changer, comme s'il ne fût plus l'homme que Nadine avait autrefois désiré.

« J'ai commis un adultère. J'ai couché avec toi. Je t'ai appelé ici, je t'ai fait venir ici et tout du long je savais exactement ce qui allait se passer, articula-t-elle lentement. Je ne pensais à nul autre que toi. Je ne pense pas à mon mari. Qu'y a-t-il chez toi, pourquoi es-tu si étrange ? Tu pourrais être marié, pour autant que je sache. Tu pourrais avoir quelque maladie, après tout. Cela m'est égal. Peu m'importe où tu habites, où tu travailles. Je me fiche complètement de toi sauf pour ce qui est de coucher avec toi. Maintenant, tu vois ma vraie nature. Je devrais mourir. »

Il était écœuré d'entendre cela. Il ne dit rien.

« Tu m'as dégradée, mais je voulais que cela se passât. Tout est sale en moi, à l'intérieur. Mon esprit est immonde. Je devrais mourir, je ne devrais pas vivre... »

Écœuré, Jules se leva et sortit. Dans l'autre pièce, il resta perplexe et abasourdi, la tête vide, ne se rappelant pas où il était, ni ce qui s'était passé. Il regarda par la fenêtre. Les fenêtres contenaient toujours une promesse, la possibilité d'une surprise. C'était l'aube, très tôt. Quelques voitures avaient été garées dans la rue pour la nuit ; au coin, se trouvait encore la sienne. L'évasion. Tant qu'il aurait sa propre voiture, il serait un Américain et il ne pouvait mourir. Mais la chambre le retenait – il lui fallut se tourner vers elle, la contempler. Les draps, sur le lit, étaient un amas de plis, tachés de son sperme, terribles à voir. Il fut abasourdi, comme hypnotisé, par la vue de ce lit. Ce qui avait eu lieu entre eux ne pouvait être annulé et pourtant il essayait de le rejeter, de mettre fin à la chose. Comment son corps pouvait-il le rejeter après tant d'amour ? Il sentait la léthargie pesante et extatique du corps de Nadine, ce désir plus puissant que tout ce qu'il pouvait éprouver, un désir dépassant le sien. Il était faible, abasourdi, par cet échec.

Il chercha en trébuchant ses vêtements. Il était un peu aveuglé, ses yeux s'emplissaient de larmes. Il ressentit soudain la peur du suicide.

Il frappa à la porte de la salle de bains : « Nadine ? Tu vas bien ?

— Oui.

— Pourquoi ne sors-tu pas, maintenant ?

— Je vais le faire. »

Il s'habilla et apporta le peignoir de bain de Nadine à la porte ; il ouvrit timidement et se pencha à l'intérieur. « Tiens », dit-il, le lui tendant ; mais le peignoir tomba à terre. Elle le remercia. Il se retira.

En attendant qu'elle sortît, il arpenta la chambre et passa dans la plus grande pièce, déprimé par tout ce vide. Son cerveau ne pouvait fonctionner dans des pièces aussi vides et obscures. Même le parquet brillant le déprimait. Il était trop seul sans Nadine. Il pensait à son amour pour elle, il pensait à ses yeux angoissés, dilatés ; il pensait à ce qu'elle avait dit : *Maintenant, tu vois ma vraie nature*. Mais il ne voyait pas, il ne comprenait pas. Comment était-elle ? Qu'avait-il vu ? Il ne se rappelait rien d'autre que son propre amour, l'enfouissement de lui-même au plus profond du corps de Nadine et son besoin d'y rester, de se sentir mourir frappé de cette stupeur qui lui permettait

de tout oublier, ce moment comme suspendu hors du temps... Mais, pensant à elle, il commença de la désirer à nouveau, et ce désir était dangereux.

Il l'entendit dans la chambre à coucher, mais n'entra pas. Il avait peur de la fâcher, d'être un intrus. Après quelques minutes, elle apparut derrière lui, habillée.

« Jules ?

— Oui ?

— Tu t'en vas maintenant ?

— Ne serait-ce pas ce que j'ai de mieux à faire ? Je reviendrai plus tard, quand tu te sentiras mieux. Quand tu auras dormi. Ou ne veux-tu pas que je parte ?

— Si, je crois que tu devrais partir. »

Elle lui sourit, d'un sourire qui n'exprimait rien.

« Puis-je te revoir plus tard dans la journée, alors ? Cet après-midi ?

— Je ne sais pas. »

Elle s'approcha de lui et lui toucha doucement le bras. Surpris, heureux, Jules se pencha pour l'embrasser. Son corps se languissait d'elle, mais il n'osait pas la toucher ; il sentait que cela la détruirait. Elle lui rendit son baiser, touchant froidement ses lèvres des siennes. Il sentit son âme aveuglée à son contact.

« Je t'aime tant, Nadine ! Je t'aime, dit-il.

— Je t'aime, Jules », répondit-elle lentement.

Mais on eût dit qu'elle parlait à contrecœur. Ils restèrent un moment à se contempler. Puis elle reprit soudain : « Je vais t'accompagner jusqu'à la voiture. Je n'ai pas bougé de cet appartement depuis... depuis plus d'une journée.

— Bon. Très bien.

— J'aimerais marcher avec toi en public, sur le trottoir. Je crois que j'aimerais cela », confia-t-elle.

Il sentit qu'elle le mettait maintenant à la porte, l'entraînant. Mais quand il la prit par les épaules pour l'embrasser, elle leva aussitôt son visage vers le sien, sans résistance. Il l'embrassa un moment avec douceur. Il sentait combien ses baisers la rendaient aveugle et mesurait pourtant le peu d'effet qu'ils avaient sur son âme opiniâtre, hypnotisée. Il baisa ses paupières pour les fermer. Il ne voulait pas lui faire de mal. La morbidité morose des paroles de Nadine l'avait quitté ; il ne tenait pas à se les rappeler ; il se fiait à la magie de l'amour pour maintenir leurs rapports – pourquoi pas, si elle se prêtait de façon si obéissante à ses baisers, lui permettant de baiser ses paupières, de l'aveugler de ses baisers ? Pourquoi pas ? Ses baisers devaient faire à Nadine l'effet de douces phalènes, de papillons... Si cette métamorphose était intervenue, les liant dans l'amour, pourquoi n'y en aurait-il pas une autre ? Pourquoi faudrait-il que cette transformation ait une fin ? Elle l'avait aimé avec violence, et il était convaincu qu'elle l'aimerait de nouveau, que son amour l'emporterait sur son revirement.

« Rappelle-toi que je t'aime, je t'en supplie. Rappelle-toi que je pense constamment à toi, dit-il.

— Oui.

— Et je veux t'épouser. Il faut que je t'épouse.

— Je veux t'épouser, oui », répéta-t-elle.

Il s'écarta d'elle, mal assuré. Elle essaya de sourire. Puis ils allèrent ensemble à la porte, le bras de Jules passé autour des épaules de Nadine, s'essayant à une sorte d'intimité insouciance, désinvolte. Ils étaient amants. Elle marchait à son côté, se pressant avec aisance contre lui, dans une robe d'un gros tissu sombre, une robe élégante à col marin. Elle avait les jambes nues. Elle portait aux pieds des chaussures noires à talons Louis XV. Il sentait sur elle une odeur de savon, et de l'humidité dans ses cheveux. Un sentiment d'amour s'éleva en lui, dont le caractère pressant le rendait malade. À la porte, il la laissa passer devant lui, affaibli, se sentant idiot.

« Je reviendrai cet après-midi, alors, dit-il vivement. Faut-il t'appeler avant ?

— Je n'ai pas le téléphone.

— Oui, c'est vrai, j'avais oublié. Tu n'as pas le téléphone ici. »

Ils allèrent à l'ascenseur. Jules pressa le bouton qui s'éclaira en rouge. Direction la descente. Pour les emporter en bas dans la rue. Il serait délicieux de marcher avec cette jolie femme sur le trottoir, en public, juste là dehors sur le trottoir. Pourquoi cela paraissait-il si dangereux ? Il l'embrassa dans le cou. Il lui baisa les cheveux. Pourquoi la quittait-il au juste ? Il ne se le rappelait pas tout à fait. Au terme de leur discussion, ils avaient pris une décision. Il avait dit quelque chose, elle avait répondu. S'il n'eût pas prononcé ces mots précis, elle n'aurait pas répondu comme elle l'avait fait, et leur sort aurait été différent. Mais il la craignait moins, à présent. Il approcha doucement son visage du sien, affaibli, aimant. Il l'aimait vraiment.

Dans la rue, il vit que la ville s'éveillait. Un homme élégamment vêtu traversa le trottoir devant eux pour aller à sa voiture. Dans une autre rue, une voiture démarrait. L'air matinal était frais, vivifiant. Jules regarda Nadine du coin de l'œil, et vit qu'elle l'observait. Elle tremblait ; elle marchait, les bras rigidement tenus le long du corps. « Tu devrais avoir un manteau ou un chandail, remarqua Jules. Qu'est-ce qui ne va pas ? » Elle l'examinait si bizarrement. Il se pencha vers elle pour lui prendre le bras, mais elle s'écarta, sans cesser de l'observer.

« Mais, Nadine, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi te conduis-tu ainsi ? »

Ils marchaient lentement le long des façades d'immeubles. Des espaces de pelouse verte, des arbustes coûteux, des grilles de fer forgé. Un homme et une femme en tenue de voyage, l'homme portant une valise, le couple traversant la rue en direction d'une grosse voiture noire. Bon. Leur intimité était agréable à voir. Il y avait partout des voitures de luxe, qui devaient signifier quelque chose, quelque chose de bien, de paisible. Mais Nadine l'examinait cependant sans avoir l'air de le reconnaître.

« Nadine ? »

Elle continua de marcher à son côté, mais au haut du trottoir. Et puis, de sa poche, elle sortit un objet. Jules regarda et vit d'abord un petit sac noir. Puis il regarda et vit un pistolet. Elle tendit celui-ci dans sa direction comme pour lui faire signe de s'écarter.

« Qu'est-ce que tu fais ? Mon Dieu ! s'exclama Jules, plus alarmé pour elle que pour lui, craignant que quelqu'un ne la vît. Qu'est-ce que tu fais ? Nadine ? Rentre ça, cache-le ! »

Elle marchait à côté de lui, comme le forçant à poursuivre son chemin. Elle le tenait à distance avec le pistolet, le jaugeant. Mais il n'y avait aucune reconnaissance dans son visage. Sa beauté avait fait place à la dureté, au vide.

« Nadine, tu ne vas pas me tuer, pas moi ! s'écria Jules, étonné. Tu m'aimes, je t'aime – tu ne m'aimes pas ? »

Elle pressa la détente. La balle le frappa quelque part dans la poitrine, un coup terrible. Jules chancela, voyant le soleil fracassé dans les pare-brise d'un alignement de grosses et luxueuses voitures scintillantes.

L'Esprit du Seigneur avait quitté Jules.

III

Viens, mon âme, qui as si longtemps langui...

Avril 1966. Une fille amoureuse se tient devant son miroir, immobile. Son regard est fixé sur elle-même. Le nom de *Maureen Wendall* est attaché à ce reflet, un reflet embué dans un miroir de commode bon marché, et elle regarde fixement ce reflet parce que c'est tout ce qu'elle a. L'amour, elle est amoureuse, profondément amoureuse...

Dehors, un groupe de garçons joue au base-ball dans la rue. C'est une rue de Highland Park, qui se trouve à Detroit, quartier encerclé par Detroit et coupé par Woodward Avenue, la 2^e Avenue et la 3^e Avenue. Elle habite un grand immeuble de brique de la 3^e Avenue, dans une seule pièce. Une fille seule dans une pièce seule. Son visage, en forme de cœur, semble très pur, candide. Un visage prudent. Pâle, comme poussiéreux, recouvert de poudre bon marché ; même sous les yeux, la chair est d'une curieuse pâleur, comme si elle n'avait rien vu, rien. Elle n'a rien vécu.

Elle presse son ventre plat contre le bord de la commode ; elle approche son visage tout près du miroir. Condamnée à être Maureen toute sa vie ? Cela lui paraît un mystère de devoir toujours être elle-même, cette personne particulière ; il n'y a pas d'issue. Mais elle s'évadera dans l'amour, elle plongera dans l'amour, dans un abîme d'amour qui fera disparaître la majeure partie de ce qui était Maureen.

À l'hôpital, après que Furlong l'avait battue, elle avait porté un mince bracelet de plastique sur lequel était inscrit son nom : MAUREEN WENDALL. Il est impossible d'échapper à son nom.

Elle est en combinaison blanche. Ses cheveux sont coupés court autour de son visage, des cheveux bouclés qui lui donnent un air de petite fille. Maintenant, à vingt-cinq ans, elle paraît beaucoup plus jeune. Elle s'examine de près, avec méfiance. Au-dehors, le ciel est passé du bleu au gris, un ciel du Middle-West, changeant, mais monotone. Maureen a passé trop d'années sous ce ciel. Elle recule devant lui, elle craint les fenêtres, elle a trop souvent pensé pendant son travail : *Et si je tombais par cette fenêtre ?* (Elle travaille au septième étage d'un immeuble commercial du centre-ville.) Quelque chose l'attire à la fenêtre et puis la tourmente : *Et si tu tombais par cette fenêtre ?*

L'homme s'appelle Jim. C'est un nom très court. Trop court pour lui offrir une prise, pour l'empêcher de basculer par une fenêtre ouverte. Il s'appelle Jim Randolph. Randolph est également le nom de son demi-frère, un gamin de douze ans ; elle s'efforce de ne pas penser à lui ; son esprit se barricade contre lui et sa bouche sale. Elle ne pense à lui que lorsque Loretta met le sujet sur le tapis pour se plaindre. Quand Maureen voit sa mère, Randolph est généralement absent, parti courir les rues. Trop de gosses dans les rues. À

douze ans, ce sont déjà des adultes, mis à part qu'ils ont une énergie terrible dans les jambes. Il suffit à Maureen de jeter un coup d'œil sur Randolph (ses copains l'appellent Ran) pour savoir que ce gamin dégingandé, si sûr de lui, sait tout, tout. Loretta se plaint : « Il est exactement comme était Betty ; je ne peux rien faire de lui, je ne peux rien lui dire ; mais il est pire que Betty – il a plus d'énergie. » Loretta, qui a maintenant quarante-six ans, doit passer des heures à rêver d'une existence sans enfants et donc sans tracas. La maladie de Maureen était déjà assez calamiteuse, et ça a duré treize mois ! Mais Randolph, en parfaite santé, est pire ; il fait d'elle une loque ; elle se plaint avec une moue, une moue très étudiée. À quoi, bon Dieu, tout cela a-t-il servi, tous ces gosses ? Et Betty a toujours des ennuis. Et Jules, regarde ce qui est arrivé à Jules...

Jules a failli mourir. Mais il n'est pas mort. Une femme a voulu le tuer ; elle lui a tiré deux balles dans la poitrine, puis elle a tourné le pistolet contre elle-même, mais elle s'est ratée aussi – l'important aurait dû être que Jules ne fût pas mort, mais il semble n'avoir pas survécu. Il ne semble pas être vivant ; il a disparu quelque part dans Detroit. Ils ont de ses nouvelles, mais rarement. Pourquoi une femme a-t-elle voulu le tuer ? Pourquoi quelqu'un voudrait-il tuer Jules ? Dans le souvenir de Maureen, il est doux, trop doux. Elle l'aime, mais ne tient pas à le voir. Elle a peur de ce qu'elle pourrait voir – Jules changé, Jules usé. Il a près de trente ans. Une enfance interminable, et maintenant – presque trente ans ! Aussi Maureen s'efforce-t-elle de ne pas penser à lui, et, au lieu de cela, elle pense à l'homme qu'elle espère épouser.

Elle se regarde dans le miroir, et elle se voit telle qu'il doit la voir. Elle l'aime. Sa vie est faite pour lui, pour l'aimer. Elle suppose que son corps est fait pour l'aimer. Elle se sent une statue de plâtre bon marché, posée au milieu d'une pelouse, la Vierge ou une biche, quelque chose qui extérieurement a l'air solide, mais qui est en réalité fragile et peut être aisément brisé. Au-delà de la fenêtre, elle voit des enfants qui jouent. Ils se jettent brutalement la balle ; ils semblent ne jamais pouvoir l'attraper – elle leur échappe, en leur cinglant les mains, et va s'écraser sur une véranda... Tant de coups, tant de bruits qui déchirent l'oreille, de vibrations... Cela se mêle à ses rêves au sujet de Jules, ce sentiment d'alarme permanente, de prudence. Comment va-t-elle se donner à lui ? Comment va-t-elle l'étreindre, le moment venu ? Elle ferme les yeux et imagine. Mais son corps se crispe de peur, de panique.

Peut-être a-t-elle choisi un homme marié dans l'espoir d'un échec ?

C'est son professeur d'un cours du soir au Highland Park Junior College. Cette université partage ses locaux avec un lycée. Maureen prend l'autobus de la 3^e Avenue, le trajet est assez simple ; il y a plein de réverbères et de gens qui montent dans les autobus ou en descendent ; un trafic intense. Mais un jour elle voit une foule de gamins noirs faisant cercle autour de deux garçons qui se battent. Tout le monde pousse des cris et claque des mains. *Vas-y ! Vas-y !* Les deux qui se battent tournent l'un autour de l'autre avec une prudence d'adultes effrayante. L'un a un couteau et l'autre sa veste pour frapper la

figure de son adversaire. Un couteau ! Une veste de toile verte ! Maureen écarquille les yeux, ce jour-là elle ne descend pas de l'autobus ; elle est paralysée et ne peut descendre... Sa haine des nègres la paralyse. Elle les hait violemment ; c'est une obsession. Elle déteste les adolescents, ces voyous à grande gueule, elle déteste les adolescentes, les enfants plus jeunes qui courent et crient, les hommes, les femmes, tous. Mais le lendemain elle se force à y retourner. Elle y retourne. Rien ne l'empêchera d'aller à ce cours, ni les hommes maraudant alentour dans des voitures clinquantes à basse suspension, ces hommes blancs ou noirs qui se penchent à la portière pour lui proposer de faire un tour, ni les flics qui la lorgnent de leurs voitures de patrouille, ni les hommes vieux, ternes et sales qui circulent perpétuellement en autobus et fixent sur elle un regard soutenu, vaguement soutenu, ni tous les journaux qu'un doux tourbillon lui souffle à la figure, ni l'atmosphère lourde, le ciel changeant, le triste épuisement des autres étudiants de sa classe – rien ne l'arrêtera.

Elle s'habille maintenant pour aller en classe. Ses préparatifs l'excitent. Son esprit est obsédé à présent par l'idée de séduire cet homme, de lui plaire, de l'attirer à elle. Elle, Maureen, est une vitrine qui l'attirera à elle, qui le stupéfiera. Il tombera amoureux d'elle et abandonnera sa vie présente. Il quittera sa famille. Elle le désire avec tant de force que l'homme lui-même disparaît de son esprit et qu'elle ne peut plus penser qu'au désir qu'elle a de l'obtenir, d'obtenir *cela*, le mariage. Elle veut l'aimer, avec son cœur et avec son corps, mais il n'y a pas le temps pour que l'amour s'élève en elle ; elle ne sait comment le susciter, le cultiver, elle en a trop entendu parler par sa mère, par d'autres filles, par le cinéma aussi, et il lui a été trop souvent soufflé à l'oreille, par des hommes qui ne l'aimaient pas même s'ils étaient convaincus du contraire. De même, Maureen suppose qu'elle aimera cet homme, une fois qu'ils seront mariés. Elle fixe dans le miroir un regard empli de désir, comme si elle contemplait l'avenir. Son visage est le chemin de l'avenir. Rien ne peut lui indiquer le chemin dans la vie, dans le monde, sinon ce visage.

Jules à l'hôpital, son visage pâle et maigre, ses yeux sombres et tristes dans l'orbite. Qu'est-ce qu'un visage ? Des os, de la peau et du cartilage ? De quelle mystérieuse substance est fait l'œil ? Quelle magie en sort ? Maureen ne comprend pas. Cette magie est d'une terrible cruauté, car elle s'use. En Amérique, elle s'use rapidement. Maureen éprouve un sentiment d'inquiétude, de panique à regarder son visage, sachant qu'il ne durera pas et que la perte de ce visage est plus terrible que celle de la chair et des os, pourrissant dans la terre.

Un jeu mesuré, prudent avec cet homme. Il est son professeur, et il doit se tenir à distance. Elle est prête à l'aimer, et peut-être le comprend-il ? Furetant dans ses papiers, il est nerveux, il est bienveillant et doux ; elle prend de plus en plus conscience qu'il est un bon parti, un mari parfait. Elle veut l'épouser et l'enlever à sa femme et à ses trois enfants – *sa femme et ses trois enfants*, une marque de distinction pour Maureen, qui fait de lui un homme établi, un

homme bien, qui a planifié son avenir et en paraît content, c'est un mari parfait. S'il quitte sa famille pour elle, il aura prouvé son amour, en faisant ce changement, et jamais, jamais il n'osera en faire un autre. Il a trente-quatre ans et elle vingt-six. Bon. C'est tout juste la différence qu'il faut, et la famille qu'il doit quitter pour elle est exactement ce qu'il faut – une preuve de ce qu'elle peut faire, de son pouvoir, une preuve de l'amour de cet homme s'il vient à l'aimer, une manière de le séparer définitivement du passé et d'assurer l'avenir.

Ces pensées la rendent nerveuse et avide.

L'automne dernier, elle était allée se promener à pied autour de l'église de Jésus, qui se trouve à un pâté de maisons au-delà de Six Mile Road, à un pâté de maisons de l'Université de Detroit, dans un quartier de grandes demeures de brique. Ah ! ces grandes demeures ! Ces pelouses ! Et dans chaque villa, vivaient des gens, des familles, des mères, des pères et des enfants, qui vaquaient à leurs occupations comme si une telle façon de vivre, dans de pareilles maisons, n'avait rien d'extraordinaire. Maureen était étonnée de voir que ces gens n'avaient pas conscience de ce que représentait leur propre existence. Ils n'avaient pas conscience de la distance existant entre eux et Maureen, qui s'inventait des prétextes pour passer dans leur quartier. Elle était avide de voir ces gens, de les entendre. Parfois une femme s'affairait dehors sur sa pelouse ou des enfants jouaient sur les trottoirs, et le cœur de Maureen bondissait ardemment du désir de voir comment ces gens étaient vraiment. Elle aurait voulu aller à eux et leur dire bonjour. Deux femmes, deux jeunes mères, parlaient avec excitation de quelque chose, et Maureen aurait voulu être la troisième de la bande, une jeune femme causant fortuitement sur le trottoir, et qui ne verrait rien d'extraordinaire à cela. Son regard s'attardait sur ces femmes. Son envie n'avait rien de haineux et tenait davantage de l'amour : elle les aimait. C'était le plus près de l'amour qu'elle pût aller.

Envers les hommes, elle ne pouvait vraiment ressentir aucun amour, pas réellement. Elle aurait un bébé avec son mari, pour compenser l'absence d'amour, pour localiser l'amour, pour se trouver une place ; mais elle n'aimerait pas véritablement son mari. Et pourtant il était encore possible que, une fois qu'il serait son mari, elle puisse apprendre à l'aimer.

Elle ne pouvait être comme sa mère, allant de l'avant toujours curieuse, gaie, même dans ses doléances, pressée de voir ce qui allait suivre – elle ne pouvait être comme Loretta, prête à tout recommencer. Loretta était toujours prête à tout recommencer. Maureen n'était pas la fille de sa mère. Elle éprouvait une répulsion presque physique pour ce genre de femmes, le genre de Loretta, avec leurs cheveux roulés sur des bigoudis et leurs faces simiesques toutes prêtes pour une bonne rigolade.

« Je tomberai amoureuse, pense Maureen, je le ferai m'aimer. »

Ce matin-là, quelque chose le déranger, avant son réveil, pas tout à fait une pensée, mais l'appréhension d'une pensée, la conclusion évanescence d'un rêve. Quand il était endormi, ses désirs prenaient une dimension qui l'alarmait, et le réveil était toujours pour lui un soulagement. Au réveil, il comprenait qui il était et ce qu'il était. Il faisait un mouvement pour étreindre la femme qui dormait à côté de lui, sa femme, puisant du réconfort dans sa chaleur.

À cette époque, ils étaient mariés depuis neuf ans.

La profondeur du sommeil de son épouse lui paraissait une grande responsabilité, un trésor. Elle dormait en silence, dans ses bras. Il était abasourdi à la pensée que depuis neuf années, ils couchaient ensemble, lui et cette femme, que leurs vies étaient devenues inextricablement liées, qu'il ne pouvait se souvenir clairement d'une époque où il ne la connaissait pas encore. Cette époque-là appartenait à un autre moi, plus jeune, plus faible. Il ne trouvait aucun plaisir à y penser.

Elle avait trente-deux ans. Elle avait eu trois enfants, et ceux-ci dormaient le long du couloir de ce petit appartement, paisibles et miraculeux pour lui dans leur sommeil, une surprise perpétuelle, parce qu'il se rappelait une époque de sa vie où ils n'existaient pas, où lui-même n'était qu'un enfant, se méfiant plus que de raison des illusions de la permanence que les adultes acceptaient si tranquillement. Il avait toujours été méfiant, sous ses dehors bienveillants et son doux sourire patient. Avant le réveil, glissant dans un enchevêtrement grisâtre de sommeil qui ressemblait à l'enchevêtrement des cheveux d'une femme, il sentait sa méfiance croître en lui pour devenir une sorte de mal. Qu'attend-il ? Que va-t-il se passer ? Va-t-il attenter à sa vie, commettre quelque chose d'irréparable ?

Il se réveillait, sortant d'un rêve confus, un train traversant un continent glacial. Il était temps de se lever. Le jour s'étendit soudain devant lui comme un continent, plein de dangers, de mesquines facéties et d'humiliations, quelque chose à traverser. Sa femme était éveillée. Elle appuya son visage contre le sien sans mot dire. Il pensa au train partant en bringuebalant pour la traversée du désert de glace, et un sentiment de crainte s'éleva inexplicablement en lui ; il se mit à transpirer. « Je ne veux pas être en retard », dit-il, s'écartant d'elle. Il se leva. Elle se leva de son côté du lit. Les stores de la petite chambre étaient tirés, mais il pouvait deviner que cette journée allait encore être une journée couverte, une journée monotone. Il avait trente-quatre ans, et le ciel de Detroit s'était tracé un chemin brûlant jusque dans son cerveau, le cautérisant de pessimisme, de mordant et de quelque

chose d'impitoyable, de monotone et de puissante.

Sa femme lui parlait. Elle avait une allure solide, musclée, tandis qu'elle boutonnait son peignoir. Tous ses mouvements et même ses gestes donnaient une impression d'efficacité ; elle savait venir à bout de la journée. Ils étaient mariés depuis neuf ans. Il essayait de l'écouter, mais quelque chose l'en empêcha, et son visage prit le relais, avec un sourire du grand matin, qui révélait la tension et l'affection. Elle parlait de courses à faire cet après-midi-là. D'argent. Le sourcil froncé, avec une expression d'excuse, elle lui parlait d'argent.

Passé dans la cuisine, il resta assis à la table, la tête dans les mains, jusqu'au moment où sa femme lui murmura : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as la migraine ? » Il répondit que non, qu'il n'avait rien. Pendant qu'elle préparait le petit déjeuner (il ne voulait que du café), il pensait avec un sentiment de culpabilité à ce rêve qu'il avait fait, lui-même conservant sa méfiance et sa perspicacité au fin fond du brouillamini sauvage et grisâtre du sommeil. Ce n'était pas là son véritable moi, mais il le préférait à lui-même. Le moi dans lequel il vivait était familier et traité avec familiarité, par sa femme, ses enfants, ses amis, par les gens qui étaient ses supérieurs et par le monde entier, qui voyaient en lui un homme bienveillant, portant sur son visage des rides creusées par la bienveillance.

Sa femme dit à voix basse pour ne pas réveiller encore les enfants : « Je peux faire venir Brenda pour me remplacer. À quelle heure rentreras-tu ce soir ?

- Je pensais aller directement de l'école à l'université et sauter le dîner.
- Crois-tu qu'il soit bon de sauter le dîner ?
- Je n'ai jamais très envie de manger avant ce cours.
- Mais ne veux-tu pas rentrer d'abord ?
- Ce serait plus commode de ne pas rentrer. La longueur du trajet...

Il était amoureux de cette femme, établi dans la condition de l'amour, entortillé dans l'histoire qu'ils avaient vécue ensemble et responsable de cette histoire ; il avait de lui-même, notamment par la fenêtre de cette cuisine étriquée, l'image d'un homme assis à une table de petit déjeuner ordinaire, observant attentivement sa femme. D'un tel homme, qu'y a-t-il à dire ? Il se regardait éperdument, dans l'espoir de quelque reconnaissance, de quelque certitude. Ainsi il était Jim Randolph. Il avait un frère aîné, Tony, dont il avait été jaloux toute sa vie. Sa mère avait plusieurs sœurs, et elles avaient toutes une famille ; il avait ainsi de nombreux cousins, il en avait aimé certains et détesté d'autres ; et deux de ses grands-parents vivaient encore ; tous ces gens pouvaient témoigner de son identité, si quelque doute s'élevait. Et naturellement aussi son père et sa mère. Tous le connaissaient.

Il pressa les mains contre ses yeux, s'interrogeant.

Un magazine féminin était resté sur la table de la cuisine. Sur la couverture figurait une photographie d'un gâteau, un gâteau d'anniversaire. Quelles couleurs, quelle largeur, quelle autorité immodérée, trapue,

particulière dans ce gâteau ! Les titres : *Le printemps dans votre maison, Des cadeaux pour un proche, Un médecin considère les problèmes intimes du mariage*. Sa femme achetait parfois ces revues, et il y avait des années qu'elle avait cessé de s'en excuser. Il éprouvait une certaine curiosité sur le contenu de la revue, se demandant ce qu'elle pouvait bien avoir à dire des problèmes du mariage, mais il ne se serait jamais soucié de l'ouvrir – il était trop intelligent et trop sûr de son jugement, il méprisait trop pareilles stupidités. Sa femme parlait de nouveau à voix basse, à propos de vêtements pour Terry. Terry, leur fille de cinq ans. Il sourit à sa femme, acquiesçant. Son amabilité ressemblait parfois à une giflette ; offensée, elle devenait silencieuse, et il était contraint de lui demander ce qui n'allait pas, pourquoi elle était fâchée. Et elle répondait froidement : *Parce que tu ne m'écoutes pas vraiment !* La chaîne de leur amour était pour lui une énigme, une douce énigme. Elle décidait de sa vie ; il évoluait dans les limites imposées. Il n'était pas de ces catholiques qui croient le divorce impossible, et il n'était pas non plus de ces catholiques qui prennent la religion très au sérieux ; mais il sentait que le lien entre lui et sa femme était irrémédiable, que c'était une condition permanente, aussi permanente que son propre nom. Mais un jour, il s'était passé quelque chose qui l'avait alarmé. Rentrant chez lui, alors qu'ils habitaient un logement pour étudiants mariés dans une autre université, des années auparavant, il avait remarqué quelques jeunes femmes qui parlaient près des boîtes aux lettres au bord d'une route boueuse. Son imagination s'était posée assez légèrement sur elles ; il aurait voulu les admirer, remarquant leurs jambes minces et leur rire nerveux, ce trille perlé dans leurs voix qui montrait à quel point l'hystérie affleurait la surface de leurs jeunes corps. À quelque distance, il les trouvait assez désirables ; mais, comme il approchait, l'une d'elles eut un geste las et cynique, repoussant l'air de la main, et il avait soudain pensé que tout cela était vain, une erreur, cette combinaison des vies et des corps, cette malheureuse camaraderie facétieuse née d'une pauvreté commune et du fait de vivre dans une incertitude perpétuelle ; les gens étaient mieux séparés. La femme s'était alors retournée, et c'était sa propre femme, qui l'aperçut à ce moment. C'était un fait assez banal, mais ce fait l'inquiéta justement en raison de sa banalité, de son caractère ordinaire.

Il s'était marié pour s'établir dans une certaine existence, pour se placer dans un certain rapport vis-à-vis de sa propre famille et de celle de sa femme, qu'il aimait bien. Il aimait bien tout le monde. Il avait voulu en finir avec l'incertitude. Il avait voulu en finir avec la confusion d'émotions qui avait rendu son adolescence malheureuse, et il était effrayé de penser qu'à trente-quatre ans, il n'avait en réalité rien réglé. Il ne pouvait maîtriser ses émotions. Elles déferlaient et le submergeaient de tourments.

Rien ne se passerait, cependant.

Sa femme alla s'occuper du bébé et il ramassa sa revue. Il la feuilleta rapidement. *Une réception de gala pour l'anniversaire de votre enfant !* Il sauta l'article. *Comment créer le bonheur*. Tout en buvant son café, il

parcourut l'article : *Les quatre interdictions fondamentales* : « Ne vous créez pas de soucis inutiles. N'espérez pas trop, particulièrement de votre mari. Ne vous comparez pas à vos amies. Ne considérez rien comme établi. Ne rêvassez pas. » Il fut irrité de ce dernier point : pourquoi ne pas rêvasser ? Tournant la page, il tomba sur un autre article, non, un conte au sujet d'un mariage... Un dessin doux et sombre représentant une fille aux grands yeux en robe de mariée... Le premier paragraphe commençait ainsi : « Éléonore était sûre que le téléphone avait sonné, mais à présent elle n'entendait rien. Ses yeux se remplirent de larmes amères... »

À la page suivante un article d'un médecin, *Problèmes intimes du mariage* ! « Le problème le plus destructeur dans un mariage est l'absence de communication, particulièrement en ce qui concerne l'amour, le sexe et l'argent... » Et des pages montrant les coiffures de printemps, des filles aux cheveux sains et lustrés, qui lui souriaient, des filles à l'air juvénile, dépourvues de menace, avec des rubans, de tout petits boutons de fleurs dans les cheveux, avec des sourires éclatants d'une blancheur saine, qui ne le menaçaient pas plus qu'aucun homme, prêtes à entonner un chant : *Aimez-nous, aimez-nous seulement* !

Derrière toute chose, il y avait l'amour, une faim et un mystère. Il était lui-même amoureux, il aimait sa famille et il s'aimait lui-même, en un certain sens, comme homme dans cette famille ; il aimait ce rôle. En dehors de ce rôle, il ne pensait pas à lui-même puisque ce lui-même n'existait pas et qu'il n'y avait aucune possibilité qu'il vînt à l'existence. Une idée soudaine : pourquoi ne pas quitter Detroit ? Il avait envie d'un autre paysage. L'Europe ? Un voyage en Europe ? Il avait envie de voir les siens auprès d'une rivière étrangère, d'un océan : il voulait les voir joyeux de se savoir libres et aimés totalement, de façon permanente. Il voulait s'évader de Detroit avec eux.

Et maintenant, sa voiture démarrerait-elle ? Il sortit voir. C'était toujours une surprise, et il éprouvait en même temps une impuissance exaspérante et une sorte de dédain détaché et amusé, à se demander si elle démarrerait. Son sort n'était pas entre ses mains. Ce matin, ils allaient explorer les causes complexes de la décadence européenne au XVIII^e siècle. La décadence avait toujours des causes complexes, alors que la santé était simple : y avait-il là une énigme, ou était-ce un mensonge ? Son ami Max avait laissé un de ses livres, un exemplaire broché du *Roi Lear*. Max, qui préparait un doctorat d'anglais, était harassé, solitaire, souffrant en silence... Il perdait toujours quelque chose. Il était bon d'avoir un tel ami, de l'inviter à dîner, de discuter de ses problèmes avec lui. Tout cela était familier, familier. Par habitude, il feuilleta le livre. Les livres l'attiraient. Il y avait de nombreuses notes, et de nombreuses annotations marginales à l'encre bleue. Il éprouva une vague appréhension en jetant un coup d'œil sur les vers. Il n'avait pas confiance en Shakespeare. La tragédie l'avait toujours terrifié avec ses ruptures et ses reprises brutales, son langage élégant, ses fins sanglantes et ses calmes renouveaux, une impression d'apocalypse suivie d'un matin ordinaire. Horatio

et Fortinbras jouant aux échecs dans une pièce tendue de velours et pleine de courants d'air, bâillant patiemment, de braves hommes restant pour mener un bon combat, assez ignorants pour survivre. Et il restait toujours un Cassio, meurtri mais énergique, et un Kent étourdi par le passé, mais assez optimiste pour assumer l'avenir, la lente ascension de l'histoire. Il parcourut le livre, sans laisser ses yeux s'attarder trop longtemps sur rien : « Mais pourtant tu es ma chair, mon sang, ma fille ; ou plutôt un mal qui est dans ma chair... » « Qu'on le pendre sur-le-champ ! Qu'on lui arrache les yeux !... » « Mon mal croît et me ronge... »

Attacher tant d'importance à la mort ! Tant d'importance à la vie ! Il se sentait lui-même un peu écœuré en fermant le livre. Non, cela ne faisait aucun bien. Il ne rimait à rien de penser à la mort, à la vie. Arriver au bout de la journée... La journée était une partie de l'énorme et indéchiffrable bloc de granit de sa vie, qu'il devait tailler, rogner, taquiner, avec lequel il devait plaider, n'ayant pas d'instrument assez aigu ou assez puissant pour accomplir ce qu'un autre pourrait faire d'un seul coup ; *amour, sexe, argent...* Le rêve du voyage en Europe était légèrement périmé. Sa femme et lui en avaient trop souvent parlé, ils avaient joué leur rôle réciproque avec trop d'enthousiasme ; et c'en était fini. L'avenir. Mais au moins sa voiture marchait, elle démarrait en tout cas – était-ce un bon présage ? Un éclat de la taille d'une écaille arraché à ce grand bloc de granit, cette pierre tombale avec son nom inscrit dessus : la voiture démarrait ce matin. S'il était encore en retard pour cette classe et que les étudiants aillent en troupe se plaindre, que se passerait-il le prochain semestre ? Il était endetté, il avait trois enfants.

Il jeta l'exemplaire du *Roi Lear* sur la banquette arrière. Mauvais de jeter un coup d'œil sur des choses pareilles le matin de bonne heure. Il était trop sensible. Faible. Qu'avait-il à donner à quiconque, même à sa femme ? Il était plus proche de sa femme que de n'importe qui au monde, et pourtant qu'avait-il à lui donner qui fût uniquement à lui ? Son amour en permanence, son amour, intelligent et sérieux, en permanence ?

La journée s'écoula. Le soir vint. À l'école de Highland Park, avant la classe, la fille attendait pour le voir. Il l'avait priée de venir de bonne heure. Il était nerveux en s'approchant d'elle, anxieux de voir si elle serait là, et puis vaguement satisfait qu'elle y fût – debout dans la pénombre du couloir, très seule, l'attendant. Il aurait voulu se passer violemment les mains devant les yeux, mais il conserva un visage grave, souriant d'un sourire grave.

Ils se dirent bonjour. Elle était calme, indécise. Il s'assit au bureau qui lui était attribué (il le partageait avec un professeur qu'il ne croisait jamais), et la fille s'assit en face de lui. Douce, très calme. Il se donna un air de bruyante gaieté, imitant l'un de ses oncles. Quel temps ! Quelle atmosphère ! Il lui fallait dire quelque chose, quelque baliverne. Puis il sortit de sa serviette les copies de la jeune fille et y jeta un coup d'œil, bien qu'il les connût parfaitement. La fille l'observait. Après quelques minutes, il dit, souriant en manière de réconfort pour lui-même et pour elle : « Je crains que vous n'ayez

quelque difficulté à écrire, Miss Wendall.

— Je regrette.

— Non, ne regrettez pas, c'est pour cela que vous êtes étudiante. (Un sourire, un sourire d'affiche. La mettre à l'aise ; c'est une étudiante.) C'est pour cela que vous suivez ce cours ; mais je peux prévoir que vous aurez quelque difficulté pour le prochain devoir. Vous paraissez avoir un vrai problème à l'écrit, à... la façon de vous exprimer avec des mots, sur le papier. »

Souriant, il sentit ses yeux se plisser et les rides s'approfondir sur son visage. Enjoué, il se sentait également plus vieux ce soir, enjoué en raison de la présence de la fille, et plus vieux après une longue journée de travail, à courir çà et là, un peu troublé par la jeunesse de la fille. Elle ne paraissait pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Il en était excité, mais aussi irrité. Il commença d'avoir mal à la tête. Il ajouta : « J'aimerais voir quelque progrès d'une copie à l'autre, mais il semble que vous fassiez toujours les mêmes fautes. Ce ne sont pas exactement des fautes... »

— Je suppose que c'est ma façon de penser, répondit-elle.

— Peut-être, je ne sais pas. Non, ce n'est pas ce que je veux dire », reprit-il vivement, alarmé.

Il évitait son regard immobile et triste, et il feuilleta de nouveau les papiers. Il était trop maladroit dans cette affaire. Il se plongea, impuissant, dans les copies.

Il y eut un silence. La fille ne bougeait pas, très obéissante, respectueuse. Tandis qu'il parcourait ses copies, les yeux fixés sur l'écriture qui n'avait maintenant pour lui plus aucun sens, ne disant rien, il eut soudain le sentiment qu'elle se retenait d'avancer la main vers lui, de l'appeler. Mais non. Rien. Il leva la tête, et tout était normal.

Il s'éclaircit la voix : « Comprenez-vous mes commentaires sur vos copies ? Les trouvez-vous justes ? Que pensez-vous de mes critiques ? »

C'était une de ses ruses, son moyen habituel : prétendre être à la merci d'un étudiant. Mais en réalité il était maître de la situation. La fille ne semblait pas le suivre. Elle paraissait confuse.

Elle dit : « Mais je suis trop ignorante pour penser quoi que ce soit. »

Il rit : « Miss Wendall, cela n'est pas vrai. Pas du tout. Comprenez-vous, par exemple, ce que j'entends par... manque de cohérence ? »

Et alors, soudain, il lui sembla que c'était une fille ravissante, assise en face de lui derrière un bureau abîmé, désarmée. Mais sa beauté n'avait rien à voir avec les cheveux, la peau, les yeux – elle paraissait plus profonde, une sorte de blessure, une confusion. Il n'y voyait aucun sens – il se sentait lui-même sans recours devant cela. Personne n'irait choisir une image d'elle pour une revue ; elle n'était pas nette, elle ne rentrait pas dans le cadre, elle était une menace. Son regard possédait une étrangeté mystérieuse. En classe, pendant l'heure et demie qu'il passait à débiter son cours avec des coups d'œil à la dérobée sur sa montre, la classe d'étudiants l'écoutait tranquillement et,

parmi eux, la fille l'écoutait en l'observant et semblait s'ouvrir continuellement à lui, exclusivement. Mais était-il vrai qu'elle fût différente des autres ? N'y avait-il pas chez elle quelque chose de léger et d'inconsistant, quelque chose qui pourrait disparaître d'un claquement de doigt ?

Son silence le rendait nerveux.

« Eh bien, oubliez cela. Parlez-moi de vous », dit-il.

Elle fit un mouvement, revenant par obéissance à la vie. Elle sourit presque : « Il n'y a pas grand-chose à raconter.

— Rien dans votre environnement qui puisse l'expliquer ? Je veux dire ce problème, le tour de vos phrases n'a pas de sens — elles ne se suivent pas avec logique, je veux dire, poursuivit-il, embarrassé, craignant de paraître brutal. Je veux dire : y aurait-il quelque chose dans votre passé qui explique que vous vous exprimiez de manière confuse, peut-être ? Que vous soyez indécise sur quelque point ?

— Je ne sais pas.

— Quelqu'un vous a-t-il jamais découragée d'exprimer vos idées personnelles ? Je veux dire un professeur ou un membre de votre famille ? Qui ait discuté avec vous ? Rejeté vos idées ?

— Je ne crois pas.

— Vous paraissez si indécise !

— Je regrette.

— Non, ne regrettez rien, répéta-t-il, avec un rire un peu bruyant. Mon Dieu ! je me demande seulement ce qui vous retient. Vous avez manifestement quelque chose à dire. Vous êtes intelligente. Mais ceci... ceci... (il tapota ses copies d'un geste cordial), ceci ne le montre pas.

— Je regrette.

— Je voudrais pouvoir vous aider davantage. Je voudrais pouvoir faire quelque chose.

— Je n'ai jamais eu d'ennuis...

— Allez-y, ne vous arrêtez pas. Vous n'avez jamais eu d'ennuis ?

— Je n'en ai jamais eu après le départ de mon père.

— Votre père est parti ?

— Il a quitté ma mère. »

Elle parlait avec timidité, mais il semblait qu'elle prît un étrange plaisir à sa confession. C'était le premier fait intime qu'il ait appris sur elle, et cela lui donnait un certain plaisir aussi. Le manteau de la fille était toujours boutonné, un manteau bon marché, d'un jaune qui, dans cette lumière, paraissait citron.

Il se pencha doucement en avant : « Ainsi votre père a quitté votre famille ?

— Oui. J'avais quinze ans à l'époque. »

Et quel âge avez-vous à présent ? eut-il envie de demander. Sa jeunesse l'irritait. Mais il dit : « J'en suis désolé. » Sa voix indiquait qu'il en éprouvait vraiment du regret. Elle le regarda avec surprise. Le moment s'appesantit bizarrement sur eux, et il eut l'impression que sa figure aurait pu arborer un

sourire stupide : « Mais pour vous... ça va bien, maintenant ? Vous vivez à la maison ?

— Plus maintenant. Je suis partie.

— Vous vivez seule ? »

Curieuse question. Il n'aurait pas dû la poser... Attirés par son côté aimable, patient, généreux, nombre de personnes, étudiants et amis, étaient venus le trouver, et il s'était toujours ouvert à tous : il était un homme bon. Son père, qui avait tenu un magasin de nettoyage à sec, avait été un homme bon pendant cinquante ou soixante ans lui aussi, c'était dans les gènes, un sort établi. Les imprudents et les solitaires étaient attirés par son allure défraîchie mais plaisante, rassurés par ses cheveux qui avaient besoin d'une bonne coupe, son strabisme, la façon dont il cherchait ses mots, sa voix douce et hésitante, et même le tremblement de ses doigts, fréquent au début de la matinée. Il avait les yeux bleus, un peu exorbités, et il les sentait s'injecter de sang à mesure que s'écoulait sa longue et épuisante journée, de minuscules filets de sang éclatant à la surface jaunâtre du globe oculaire. Le dessus de ses doigts larges et carrés, qui tremblaient parfois, était couvert de fins poils châtain doré. Il lui sembla soudain que sa femme était avec lui dans ce bureau. Elle se penchait en avant pour regarder son visage, épiant et jugeant.

« Vous vivez seule, m'avez-vous dit ?

— Oui. Seule. »

Elle ressemblait à une certaine sorte d'étudiantes – celles des cours du soir, qui suivaient des programmes sur plusieurs années, sans espoir. Perdue et pensive. Ses yeux étaient limpides, surprenants, embarrassés. Que faire ? Ils s'étaient regardés pendant plusieurs secondes. Entre eux, sur la surface entaillée du bureau, se trouvait sa dernière copie portant des annotations en rouge. Il fut alarmé de voir combien ces marques paraissaient cruelles – rouges, exclamations de colère contre les pauvres petites lignes régulières de l'écriture de la jeune fille.

« Mon cas est-il désespéré ? demanda-t-elle.

— Je ne dirais pas cela, non. Non, naturellement pas.

— Est-ce que... Est-ce que j'écris comme une folle ?

— Bien sûr que non ! » s'écria-t-il, choqué.

Il resta brusquement silencieux, étonné de la perception de la jeune fille. Les écrits d'une folle ? Oui, c'était vrai, assez vrai. Et pourtant ce n'était pas une folle. Il en était certain. Il évitait son regard troublé comme il évitait en classe ses yeux fixés sur lui – cela lui ouvrait trop de perspectives, il en était remué. Timide et candide, mais étrangement tendue, une énigme. Que pensait-elle de lui ? De l'intelligence. De la tendresse. Sa femme pouvait jeter un coup d'œil sur lui et voir tout ce qu'il y avait à voir, ayant entendu depuis des années tout ce qu'il y avait à entendre, impuissante elle-même à changer ces faits, ces faits de leur histoire. Elle voyait clair en lui – pourquoi pas ? C'est elle qui l'avait fait, en partie. Elle l'avait aidé à se comprendre lui-même. Elle ne pouvait pas ne pas voir les efforts auxquels il consentait pour parler un

langage calme et élégant (en imitation de son professeur favori) afin de dissimuler son état de panique, son épuisement, l'état défraîchi de la veste de tweed qu'il portait, le faible exotisme de sa cravate à cimenterres rouge et vert ou à becs de perroquets, cette cravate saugrenue qu'il avait depuis trop d'années. Ses élèves remarquaient-ils ses vêtements défraîchis ou sa personne même ? Il enseignait là la dissertation en langue anglaise deux soirs par semaine, de vingt heures à vingt et une heures trente, et les quinze adultes inscrits dans sa classe l'observaient durant ces longues soirées comme s'il était un personnage de leurs rêves agités, incompréhensible dans sa souriante ironie et son verbiage, méritant peut-être d'être écouté pour sa valeur, si seulement ils pouvaient rester éveillés. Ce soir-là, l'atmosphère était lourde de fatigue et de remarques futiles. Ils l'aimaient tous beaucoup, il le savait. Cela se sentait quand ils étaient fatigués et futiles. Plusieurs femmes mariées, un chauffeur de taxi au visage morose, un laitier, trois hommes qui travaillaient chez Ford dans l'équipe de jour, tous usés jusqu'à la moelle par d'autres vies, d'autres identités, de sorte que leurs épaules étaient en permanence affaissées. Il aurait aimé envoyer promener son livre, caresser leurs épaules endolories et passer une main fraîche sur leurs tristes yeux fatigués. Les sauver ! Changer leur vie !

« Y a-t-il de l'espoir ? » demanda soudain la fille.

Il se réveilla. Il crut un instant qu'il s'agissait de sa vie, y avait-il de l'espoir pour sa vie ? Mais ils parlaient de ses *écrits*. Elle était son *élève*. Il répondit avec énergie : « Bien sûr qu'il y a de l'espoir. Évidemment, il faut continuer à lire et à écrire, à vous entraîner à écrire. Je vous donnerai des livres que vous aimerez peut-être. Vous ferez des progrès ; ne vous tourmentez pas, je vous en prie. »

Il saisit dans l'expression vive et rêveuse de cette fille une sorte d'intelligence particulière – peu de choses la surprenaient. Un élan de désir le parcourut soudain. Il se pencha en avant et posa ses bras sur le bureau, devant lui.

« Mais... Qu'est-ce qui vous fait dire cela, sur vos écrits ? Qu'on pourrait les croire écrits par une folle ? Pourquoi m'avez-vous demandé cela ?

— J'y ai pensé, c'est tout.

— Quelque chose vous tracasse ?

— Les choses habituelles.

— Quoi ?

— Comment vivre, que faire, comment tenir certains jours », dit-elle.

Elle eut un lent sourire.

« Quelqu'un vous ramène-t-il en voiture après la classe, ou prenez-vous l'autobus ?

— Je prends l'autobus.

— N'est-ce pas dangereux ?

— Rien ne m'est encore arrivé.

— Mais ce pourrait être dangereux, une fille comme vous...

— Je n’y peux rien.

— Non, en effet », concéda-t-il lentement.

Il savait qu’il devait la faire sortir. Il était temps d’arrêter cela. Dans le couloir, quelqu’un attendait, une autre étudiante. Il jeta de nouveau un regard sur les copies, les sourcils froncés, bien qu’il en eût assez de cette simulation, et qu’il fût fatigué, vraiment, de cette fille à laquelle il avait pensé trop longtemps. C’était absurde, de penser à elle. Il n’avait pas besoin d’elle dans sa vie. Il n’avait même pas de temps à lui accorder. Et, étant ce qu’il était, il n’avait aucune idée de la manière de l’approcher, eût-il voulu quelque chose d’elle – il y avait trop longtemps qu’il était marié.

« Quelqu’un vous attend, Mme Thibodeau, je crois, dit-elle.

— Bon. »

Elle partit. Il s’en était tiré : il ne lui avait pas offert de la ramener chez elle. Un peu soulagé, il s’apprêta à recevoir Mme Thibodeau, une élève bavarde, nerveuse et sur la défensive. Elle vint à lui comme poussée par un besoin pesant et imposant, glissant vers la chaise que Maureen avait laissée libre.

Il s’enquit d’un air très affable : « Comment allez-vous, Mme Thibodeau ? »

Ce soir-là, après son cours, il resta parler avec quelques étudiants, et ne regarda pas partir la fille. En allant vers sa voiture, il ne jeta pas les yeux sur le groupe de gens qui attendaient l’autobus. Elle pouvait se débrouiller seule. Il partit vers chez lui et sentit son attirance pour elle diminuer, se réduire. Il était un mari, le père de trois jeunes enfants, un homme nanti d’une certaine identité. Cette identité le ramenait à la maison. Il savait où aller. C’était la voix de la fille qui le hantait le plus peut-être, une voix légèrement traînante, rêveuse, mais qui dégageait une certaine autorité et exprimait l’attente. Lui rappelait-elle quelque chose ? Quoi donc ? En lisant ses devoirs, il l’entendait presque parler, de cette petite voix pensive : *C’est l’élaboration de la justice en dehors de l’autorité de l’homme, c’est aux mains de Dieu*. Voilà son style. D’où tirait-elle des mots semblables, de telles balivernes ? C’était de la folie, et pourtant il la comprenait. Et il était émouvant qu’elle crût en Dieu, songea-t-il.

Il faisait très sombre à présent, un long trajet. Des caddies de supermarché dans la rue. Dangereux. Quelques jeunes nègres batifolaient dans un coin. Leurs cheveux poussaient broussailleux et sauvages, comme si quelque rite exotique avait transformé leurs têtes, leur conférant des pouvoirs secrets. Des terrains vagues chaotiques... un matelas gisant près du trottoir... un air de désordre comme si le vent était passé par là... un pâté d’immeubles locatifs. Maureen Wendall habitait-elle un de ces affreux bâtiments ? Comment faire en sorte que la laideur de sa vie déteigne sur elle et la rabaisse ? Il se demanda si elle voyait ces mêmes images, l’une après l’autre, au cours de ses va-et-vient en autobus parmi le troupeau de gens fatigués, miséreux.

C’était par accident qu’il avait pénétré dans la vie de ses élèves. Il

préparait à Wayne State University un doctorat en sociologie, après avoir abandonné l'histoire parce qu'il ne supportait plus les morts, et qu'il était avide de contact avec la vie, avec les vivants. Il s'était marié assez jeune, il avait trois jeunes enfants qui l'étonnaient et à cause de cela – des enfants – il avait accepté un emploi à mi-temps au sein du département d'anglais de l'université, plein de dignité et de désespoir dans son vieux veston de tweed, avec sa barbe brune nettement taillée, jeune homme comme il faut, et victime bienveillante. Il donnait à ses supérieurs l'impression d'une victime qui, au lieu d'entretenir un désir de revanche, se comportait avec bienveillance : bref, le genre d'homme qu'il leur fallait. Il avait donc traîné autour du département d'anglais, demandant du travail, n'importe quel genre de travail. Il était qualifié pour enseigner dans la moindre annexe universitaire déprimante, dans toute université d'état ou premier cycle universitaire, parce que, six ans auparavant, il avait acquis un diplôme de professeur d'anglais, alors qu'il avait d'autres projets – à tous ces « autres projets », il s'efforçait de ne pas penser. Ses années d'études d'anglais correspondaient à sa période cafardeuse qu'il valait mieux oublier.

Il suivait trois cours à l'université, ce semestre : un cours de doctorat sur les aspects socio-psychologiques de la théorie de l'organisation, un séminaire d'écologie humaine et un autre en méthodologie sociologique. Il était assistant de recherche de l'un de ses professeurs, un homme sévère et affairé, et il passait de nombreuses heures de sa précieuse journée dans la bibliothèque, à établir des statistiques. Il déjeunait parmi les rayons de la bibliothèque. L'après-midi, il traversait le campus en courant pour aller donner un cours aux adultes, intitulé « Introduction à la sociologie », qui avait lieu trois fois par semaine de quatre heures trente à cinq heures vingt dans un bâtiment universitaire décrépît, bon pour la démolition, qui donnait sur la Lodge Expressway. Puis il revenait en hâte à la bibliothèque, prenait des notes sur ses lectures, en griffonnant à la hâte sur des fiches avec des encres de différentes couleurs – rouge, bleu, vert. Chaque couleur indiquait une catégorie de renseignements. Son dîner se réduisait à ce qui restait de son déjeuner, une pomme par exemple. Il n'avait pas le temps d'avoir faim. À un moment situé entre cinq heures trente et sept heures, il dépensait quelques cents pour appeler sa femme, qui se sentait seule dans l'appartement. Ils parlaient vite, échangeant des nouvelles. Un des enfants avait un rhume. Une lettre de sa mère était arrivée, et elle redoutait de l'ouvrir. Comment se sentait-il, lui ? Avait-il toujours mal à la gorge ? Il ne pouvait se permettre de tomber de nouveau malade. À quelle heure rentrerait-il, ce soir ? Souvent au bord des larmes, se morfondant et elle aussi épuisée, sa femme plaidait auprès de lui de sa voix raisonnable : Pourquoi courait-il toujours à droite et à gauche ? Pourquoi étaient-ils si pauvres ? et – *je t'en prie, je t'en supplie* – il ne devait plus emprunter de l'argent à Fred, c'était honteux, elle ne pouvait le supporter... Pourquoi la vie était-elle un tel gâchis ? Sous la tension, sa voix prenait un ton opiniâtre, mélodieux ; il imaginait sa peau en train de

s'empourprer.

Il aimait la vie, il aimait vivre. Mais c'était assurément le bazar. La vie était comme une bouteille pleine à ras-bord, impossible d'y survivre. Les mardis et jeudis, il enseignait pour le premier cycle universitaire dans les locaux d'un lycée, en passant par une étendue encombrée de bâtisses à l'air triste ; quand sa voiture était en panne, et cela arrivait souvent, il devait lui aussi attraper un autobus. Au moins pouvait-il préparer son cours pendant le trajet, et il attendait toujours ce moment pour parcourir fiévreusement ses feuilles. Il était payé 250 dollars par semestre pour ce cours. « Qu'est-ce qui ne va pas dans cette phrase ? Quelqu'un peut-il expliquer ce qui ne va pas dans cette phrase ? » demandait-il à ses ménagères aux yeux creux et à ses conducteurs de camion, observant leurs figures ridées et sincères comme ils se débattaient avec un exercice ronéotypé qu'il avait emprunté en dernière minute à la section d'anglais. Ses élèves s'accrochaient aux feuilles ronéotypées comme si ces papiers pouvaient expliquer tout ce qui était incorrect, comme si c'étaient les clés de l'énorme erreur finale de l'univers. Maureen Wendall était parmi eux, attendant. Tout allait-il lui être expliqué ? Une révélation était-elle proche ?

Il trouvait touchante la foi en Dieu de la jeune fille. Il était chrétien lui-même, encore que sans désirer pousser sa croyance trop loin ; il ne poussait jamais trop loin aucune de ses croyances.

En arrivant finalement chez lui ce soir-là, il alla aussitôt s'étendre dans la chambre à coucher. Il avait une impression d'effondrement. Sa femme se pencha sur lui, effrayée. Il s'entendit murmurer, au bord des larmes : « Je ne peux pas. Je ne peux pas tenir ce foutu emploi du temps, cette vie me tue. Je ne peux pas tenir plus longtemps... »

Follement, il pensait que sa femme pourrait tout changer en lui disant qu'il pouvait s'arrêter. Ils pourraient s'en aller tous ensemble quelque part, s'évader autour du monde ! Pourquoi pas ? Mais, au lieu de cela, elle dit, plus tellement confiante à présent, effrayée soudain de lui et de sa faiblesse : « Que peux-tu faire ? Quoi d'autre ? »

Aussi, au matin, fut-il prêt à repartir. À trente-quatre ans, il semblait avoir rajeuni de plusieurs années, peut-être parce qu'il n'avait pas le choix. Il devait aller de l'avant.

Il attendait perpétuellement que quelque chose se produisît – et que cela se produise ou non l'inquiétait tout autant. Il n'avait aucune idée de ce que ça pouvait être. Il avait commencé d'attendre de bonne heure dans la vie. Pendant un temps, cette attente eut quelque chose à voir avec la prêtrise, puis avec le mariage ; à présent, cela avait un vague rapport avec le mystère des rêves, ces rêves dérangement qui semblaient lui être étrangers, mais qui étaient forcément les siens. Le jour, éveillé, il n'avait pas le temps de rêver. Il se précipitait d'un énorme bâtiment de verre et de béton à un autre, coupant au travers de pelouses universitaires, au-delà des allées, des espaces et des bancs en ciment, sans avoir le temps de rien voir, traversant les rues en dehors des passages pour piétons, pris dans la pluie de novembre sans parapluie et drôlement, horriblement seul parmi les milliers d'étudiants pressés – un homme qui attendait que quelque chose se produisît, en dépit de toute sa hâte. Au fond de son esprit se trouvait le pressentiment du néant, d'une déception finale – qu'il n'était rien de plus que l'homme ordinaire qu'il avait toujours essayé d'être et que son destin était d'être ordinaire.

Sa voiture marchait. Encore un jeudi soir, un autre jeudi soir. Tout en se dirigeant vers Highland Park, il sentit la tension s'élever en lui – non pas que la fatigue de donner un cours l'inquiéta, mais plutôt l'intérêt qu'il éprouvait pour cette fille, dont il avait désespérément tenté de se rappeler le visage tout au long du week-end. Si elle n'apparaissait pas... ? Les quelques soirs où elle avait été absente, il avait ressenti une irritation anormale – un tenaillement, une gêne. Trop de sensibilité. Sa femme se plaignait parfois qu'il était faible, que sa gentillesse n'était qu'une marque de sa faiblesse, et il comprenait que c'était vrai. Tout était vrai. Mais il s'irritait que cette fille, toute désespérée qu'elle était, eût une vie qui lui soit propre et qu'elle n'eût pas vraiment besoin de lui. Elle se trouvait au-delà de son périmètre d'influence. La jeune fille avait d'une façon ou d'une autre la maîtrise de ses sentiments à lui, mais elle-même était hors de portée. Et il n'y avait pas que cette jeune fille qui générât chez lui une appréhension, mais aussi l'intuition de troubles, d'un danger en relation avec l'espace qu'il devait parcourir – le long de la 3^e Avenue au-delà du Fisher Center et du Ford Hospital, jusque dans la sinistre congestion des rues résidentielles de Detroit. Trop de formes dans les coins de ses yeux... trop de bâtiments, de stations d'essence, de gosses à bicyclette. Il y avait la pression de trop de gens. La pression. Une pression sur les yeux et sur le cerveau. Où pouvait-on aller dans ce dangereux paysage ? Il ne semblait pas normal que lui, le fils de son père, fût né pour une destination de ce genre. Il se disait en lui-même *Je veux... je veux...*, mais il ne pouvait

trouver les mots pour conclure, il ne pouvait compléter sa pensée. Il était trop fatigué, il ne pouvait réfléchir clairement. Sa vie était une farce. Les illusions dansaient devant ses yeux comme les fanions de papier qui décorent les stations d'essence. Il allait d'une femme, son épouse, vers une autre qu'il ne connaissait pas. Et pourtant son cœur battait du besoin de la rejoindre.

Il avait toujours été un homme attiré par l'aventure – par le désir de l'aventure. Il avait la tête farcie de films et de livres. Il aimait les choses les plus communes, les films dans les cinémas de quartier de troisième présentation, non pas simplement parce que sa vie d'étudiant était si féroce^{ment} accaparée par le peu commun, l'intellectuel, mais parce que son corps subissait une gravitation naturelle vers l'excitation du banal. Il était un homme intelligent, et pourtant il était parfaitement ordinaire et désireux de le rester. Il était ordinairement bien de sa personne. Par moments, il se sentait creux à force de normalité, heureux de cette normalité, et pourtant désolé ; il aurait voulu crier aux gens dans la rue : « Oui, c'est moi, mais pas *vraiment* moi. Regardez de nouveau, observez de près ! »

Et si la fille ne venait pas ce soir ?

Quand il entra précipitamment dans la classe, avec déjà cinq minutes de retard, elle n'était pas là. Elle ne venait pas. Il ramassa un crayon mâchonné, abandonné sur son bureau, l'examina avec un intérêt inhabituel et le reposa. Temps de commencer. Tous les autres étaient là et attendaient. Non, pas tous – Hendrix, le chauffeur de taxi, était absent. Randolph s'éclaircit la gorge. À ce moment, la fille entra dans la pièce et tout s'arrangea : tout devint parfait.

Il parla. Maureen était assise, le manteau déboutonné, l'air fatigué ; il s'efforça de ne pas lui jeter le moindre coup d'œil. Au plafond, l'éclairage fluorescent de qualité inférieure, vacillait. Mauvais pour les yeux et mauvais pour le cerveau. Les objets perdaient leur contour exact et la substance ses dimensions dans un pareil éclairage. Il sentait en lui une force étrange, troublante, un sentiment de puissance presque vertigineux. Paroles machinales, un cours familier – il connaissait tout cela si bien, il le connaissait depuis des années ; il avait la maîtrise et il leur parlait, exerçant son pouvoir sur ces étrangers. Et pourtant aux aguets, attendant. Il aimait bien enseigner. Il adorait cela. Il adorait l'attraction de leurs yeux fixés sur lui, l'attraction de sa voix sur eux. Il se sentait transformé en l'idée qu'ils se faisaient de lui, perdant son propre contour minable et familier à la lumière des tubes fluorescents.

Quand le long trimestre prenait fin, il éprouvait un sentiment d'excitation, mais aussi de perte. Son extrême lassitude le laissait perplexe. Il se donnait tant à ses élèves, même aux plus faibles, et ils ne lui donnaient rien en retour. Pas vraiment. Sa vie s'écoulait à un rythme précipité, les jours lui étaient arrachés par poignées, il allait avoir trente-cinq ans... Maureen se leva et se mit à boutonner son manteau. Chaque mouvement de ses doigts possédait un secret, chaque mouvement avait une signification : il croyait désespérément aux signes et aux symboles. Des semaines durant, cette fille n'avait-elle pas

cherché à communiquer avec lui ? S'était-il mépris ? Avait-il tout imaginé ?

Il fallait qu'il la rejoignît avant qu'elle ne s'échappât. Il dit : « Permettez-moi de vous ramener ce soir. »

Elle parut seulement un peu surprise. Très contente. Elle sourit et dit : « Merci. »

Ainsi, cela était arrivé. Il ramassa ses livres et ses papiers et les enfourna dans sa serviette. Il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait. La plupart de ces choses étaient des accessoires – il n'en avait pas besoin, il sentait que les étudiants s'attendaient à des livres et à des papiers sur le bureau d'un professeur, cela faisait mieux. Sous le regard scrutateur de la fille, il se jeta un coup d'œil et vit pour autant qu'il pouvait en juger, qu'il n'était pas mieux vêtu que ses élèves. Il portait la même cravate verte et rouge que l'autre jour, une chemise à étroites rayures bleues, un veston d'un tartan terne, un pantalon gris foncé, et ses souliers étaient bruns, en daim, éraflés. Mais une tenue aussi dépareillée pouvait se révéler confortable. Il y avait là une sorte d'innocence.

Il l'emmena prendre le café dans un restaurant. Il lui demanda si elle ne voulait pas prendre autre chose, et elle répondit que non, rien d'autre. Lui-même prit un morceau de tarte ; il avait soudain faim, une faim violente. La fille le regarda manger. Elle était très svelte, maigre. Pourquoi vivait-elle seule ? Vivait-elle vraiment seule ? Il s'efforça de rester maître de son excitation. Ils étaient donc là. Maureen dans une attitude particulière d'oiseau, en attente. Son visage mince, légèrement anguleux, sa peau diaphane.

« Parlez-moi de vous, dit-il. Où travaillez-vous ?

— Nulle part en particulier.

— La semaine dernière, vous m'avez dit, à propos de votre père...

— Oh, c'était seulement pour expliquer pourquoi je suis aussi stupide.

— Mais vous ne l'êtes pas.

— J'ai l'esprit lent. J'ai des ennuis.

— Vous disiez que votre père avait quitté la maison ? »

Son visage se colora légèrement : « Oui, il nous a quittés.

— Pourquoi ?

— Pour se remarier.

— Et il est simplement... parti ?

— Il est sorti. Il en avait assez, et il est sorti – cela arrive tout le temps.

— Et votre famille ?

— Oh ! on s'est débrouillés. Maman n'a jamais eu de mal à se débrouiller quand il le fallait.

— Et vous n'avez jamais revu votre père ?

— Oh bien sûr que si ! Il s'est marié. Je les vois quelquefois.

— Cela ne vous fait rien de le voir après ce qu'il a fait ?

— Je ne le déteste pas ou quoi que ce soit, pourquoi cela me ferait-il quelque chose de le voir ?

— Vous ne le détestez pas ?

— Non, dit Maureen. » Elle eut un léger sourire. « Il est tombé amoureux

d'une femme et il a quitté ma mère – il a dit qu'il n'y pouvait rien. Il a essayé de l'expliquer à mon frère et à moi, qu'il était tombé amoureux, mais nous savions déjà. Nous savions.

— Vous et votre frère, vous ne le détestez pas ?

— Pourquoi le détesterions-nous ? »

Elle croisa timidement les bras. Les manches de son chandail jaune étaient relevées et tendues, la laine bon marché était tirée et serrée. Il lui passa par la tête qu'une fille comme celle-là, avec le même rouge à lèvres d'un rose éclatant et le même chandail, était le genre de fille qu'on trouvait souvent morte dans quelque endroit écarté et solitaire – il y avait une sorte de fatalité permanente dans le médaillon en forme de cœur qu'elle portait au cou, attaché à une fine chaînette. Peut-être avait-il appartenu à maintes filles avant de passer à celle-ci. Il se représentait les gros titres d'une page intérieure du journal, et il imaginait les photographies corsées de magazines policiers : « ... le hangar dans lequel le cadavre fut découvert, ... les vêtements trouvés à deux cents mètres de là... »

Maureen disait : « J'aime mon père en dépit de tout cela. C'est quelqu'un de bien. C'était fini entre mon père et ma mère ; il était encore jeune, et il est simplement tombé amoureux de quelqu'un d'autre. Je comprends. Alors je suis partie vivre de mon côté, et j'ai commencé l'école. J'ai eu du mal à trouver la force d'aller jusqu'au bout. Je voulais avant tout parvenir à avoir mon diplôme pour trouver une bonne situation, pour ne pas rester dactylo toute ma vie, vous comprenez ; je voulais arriver à quelque chose. J'ai dû me forcer pour venir en classe le premier soir, mais je l'ai fait. C'était votre cours. Cela a été très important dans ma vie, ça a changé ma vie. »

Il avait été incapable de suivre tout, mais il entendit la dernière partie, « Et en quoi cela a-t-il changé votre vie ?

— Vous. Votre façon d'enseigner.

— Je... je suis heureux d'entendre cela. Mais vous n'avez plus peur, n'est-ce pas ? »

Elle eut un geste voletant des doigts pour indiquer le dégoût : « Oh bien sûr que si. Je n'y peux rien. Je commence à penser à la façon dont je vais échouer, dont tout le monde en sait plus que moi, ou je vois quelqu'un en train de me suivre jusqu'à la maison. Je vis seule, et je m'effraie.

— Je regrette d'entendre cela.

— C'est une chose à laquelle je ne peux rien. Je ne vois pas comment l'empêcher.

— Ne pourriez-vous vivre avec quelqu'un ? Une autre jeune fille ?

— Je ne connais personne suffisamment. »

Elle baissa les yeux, comme consciente de la fascination qu'elle exerçait sur son professeur. Était-ce si évident ?

Elle dit : « Je ne devrais pas vous le dire, car vous pourriez me croire folle. Mais j'ai parfois le sentiment... le sentiment que je pourrais mourir, tant je vois de solitude. Mais je ne veux personne auprès de moi. Je crois que rien ne

changera jamais, que ma vie va toujours continuer ainsi. Je pense qu'un jour, quelqu'un pourrait m'attendre dans l'entrée, quand je rentrerai. C'est de la folie. Je le sais bien. Mais il me semble que je ne peux pas continuer ainsi, s'il n'y a pas une promesse de quelque chose de mieux, d'une nouvelle vie. Il faut bien qu'il y ait davantage pour moi que cela, mais il faut que je l'accomplisse moi-même. Il faut que je le provoque moi-même. »

Il l'observait : « Bien des gens ont ce sentiment.

— Pas vous, si ? demanda-t-elle timidement.

— Parfois.

— Mais n'êtes-vous pas marié ? N'avez-vous pas une famille ?

— Cela ne fait aucune différence.

— Vraiment ?

— Je n'en sais rien.

— Je suis sûre que si.

— Non. Non, je n'en sais rien », affirma-t-il avec un sourire.

Il la ramena chez elle. La fille dit nerveusement sans s'appuyer sur le dossier : « Vous ne croyez pas que c'est mal de me reconduire ainsi ?

— Pourquoi mal ?

— Si les autres étudiants le découvraient ?

— Ils ne le découvriront pas. »

Elle le regarda. Il contraignit sa bouche à s'élargir en un bon et rassurant sourire, mais il était très agité.

Ils se garèrent devant l'immeuble de la jeune fille. Ce n'était guère plus qu'une grande maison. De piètre apparence, un peu minable. Ce qu'il avait imaginé pour elle.

« Voulez-vous que je vous raccompagne jusqu'à votre porte ? » demanda-t-il.

Il craignait qu'elle n'ouvrît soudain la portière et disparût.

« Vous n'y êtes pas obligé.

— J'aimerais le faire.

— Il n'y a pas de danger.

— Sortez-vous avec quelqu'un en particulier ? Un homme quelconque ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Il n'y a personne que j'aime. Personne que je connaisse.

— Personne ?

— Je ne suis sortie avec personne, comme cela, depuis mes seize ans. Vous me croyez ? »

Elle lui jeta un regard de côté ; ç'aurait pu être qu'elle avait révélé quelque chose de bizarre. Il ne comprit pas : « Je... je vous crois. Mais pourquoi ?

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Des hommes. »

Cette remarque lui fit un effet bizarre. Il ne comprenait pas tout à fait :

« Mais vous ne voulez pas vous marier ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Je ne veux pas, simplement.

— Mais est-ce que quelque chose... ne va pas ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quelquefois, je pense que j'aimerais être comme les autres gens ; j'aimerais voir des hommes quelquefois, sortir, faire ce que font les gens ; mais alors je ne peux pas l'affronter. J'ai peur d'être trop en contact avec eux, je ne veux pas qu'on me fasse du mal.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il vous faire du mal ?

— Mais les gens vous font du mal. Ça arrive, rétorqua-t-elle, lui jetant un coup d'œil.

— Il est si étrange que vous ayez peur. N'ayez pas peur ! »

Il parlait sur un ton de plaisanterie, comme pour la taquiner. Elle l'observa en silence. Il se pencha et frotta les mains froides de Maureen. Le geste, imprévu, ne lui demanda aucune audace particulière. Entre les deux s'éleva une soudaine agitation, une oppression presque pénible. Il se rappela la première fois qu'il avait touché sa femme, leur nuit de noces, la naissance de leur premier enfant : de l'agitation, ce genre d'agitation.

« Permettez-moi de monter, dit-il d'un ton suppliant, je veux voir l'endroit où vous habitez. Je ne resterai pas longtemps.

— Je...

— Je vous en prie. Je ne vous ferai pas de mal. »

Elle paraissait très troublée. Il passa devant elle et ouvrit la porte : « Ça va ? demanda-t-il.

— Mais il est...

— Bon, bon. Quelques minutes seulement. »

Dans l'entrée défraîchie de la maison étaient alignées deux brèves rangées de boîtes aux lettres, toutes semblables à celles de son propre immeuble. Cela lui plut. Des boîtes aux lettres ordinaires en faux cuivre. Elles étaient entaillées et ternies et portaient des ouvertures pour permettre de voir s'il y avait du courrier à l'intérieur. Son regard sauta sur *Wendall*, et il vit que la boîte était vide. Rien.

En haut, elle fouilla dans son sac à la recherche de ses clés comme en rêve, tandis qu'il se tenait auprès d'elle, le cerveau en ébullition, pensant : *Que va-t-il se passer maintenant ?* C'était drôle et ce ne l'était pas. Il aurait pu sourire, mais il ne le fit pas – être ainsi livré à soi-même, toujours à soi-même, étreint le cœur. La timidité de la fille et l'agression agitée de son propre corps le poussaient en avant ; il sentait qu'il n'avait plus besoin de penser, de faire des projets, tout était décidé. La fille ouvrit la porte et le fit entrer. Elle alluma une lumière et se retourna anxieusement vers lui pour voir s'il trouvait la pièce laide...

« Voici donc où vous habitez », dit-il.

Il avait voulu prendre un ton cordial, mais sa voix sortit faible, tendue. Il

s'assit. La petite pièce se révéla à lui par zones – un canapé brun, un fauteuil, une table bon marché au plateau brillant, avec quelques assiettes et tasses dessus. Elle n'attendait pas de visites. Une table de petit déjeuner ? Cette pièce était-elle aussi une cuisine ? Oui, il vit un petit réfrigérateur dans un coin, et un évier... et ce canapé était manifestement transformable en lit par la magie d'un effort... les murs de la chambre frissonnèrent et perdirent leur forme devant ses yeux. Il sentait une odeur de parfum ou de nourriture. Il dit de nouveau d'un ton engourdi : « Voici donc où vous habitez.

— Oui, je passe mes nuits ici.

— Et les week-ends ?

— Je les passe ici.

— Je ne puis le croire.

— Pourquoi donc ? »

Il lui sembla alors qu'un autre homme venait à sa place, prendre la succession. Ç'aurait pu être une scène tirée d'un magazine ou d'un film. Un film, oui. Il était un détective à la recherche de quelqu'un, et elle était la fille qui se trouvait de quelque façon entre lui et son but, possédant des renseignements cruciaux, cette fille ravissante, tout effrayée, en manteau citron avec du rouge à lèvres rose. Ou bien il était un homme quelconque sorti pour se venger de quelqu'un, un meurtrier, et, elle, la fille du meurtrier, ou peut-être sa sœur ; cela paraissait mieux. Elle était chaste, craintive, et elle ne pouvait être à personne. Ou peut-être ne faisait-il que poursuivre la fille, lui-même, pour son compte, après l'avoir filée sans remords jusqu'à cette ville, enquêtant dans les hôtels, les meublés, les stations d'autobus, élaborant une logique fantasque, prévoyant tout. Il l'avait suivie jusqu'à cette maison, qui était « nulle part ». Métaphoriquement, elle représentait « nulle part ». Son essence était « nulle part », le néant. Elle n'avait pas d'être. Ils se rencontraient à présent en un point X qui n'était situé en aucun endroit particulier de l'univers, et ils semblaient terrifiés de se reconnaître mutuellement...

Il chercha gauchement les mains de Maureen et renversa une tasse à café sur la table.

« Non, ne vous dérangez pas, je vous en prie », s'exclama-elle vivement.

Il se renfonça dans son siège, alarmé.

Enveloppée dans son manteau boutonné jusqu'au cou, elle s'assit et le contempla. Il se contraignit à se carrer sur le canapé, pour se détendre. Il essaya de détendre son visage. Mais il sentait sa peau le picoter, se rassembler en points minuscules et terrifiants. C'était le regard de la fille fixé sur son visage qui faisait cela. Sa tête et son corps lui paraissaient très lourds, et pourtant son esprit galopait fiévreusement. Il comprenait qu'il commettait un adultère et qu'il osait tout, qu'il risquait tout ce que sa vie avait accumulé. Il se risquait lui-même. Il avançait vers l'acte final, comme le meurtre, qui ne pourrait jamais être nié. C'était un acte à accomplir sans aucune référence particulière à sa femme, qu'il ne se rappelait pas tout à fait. C'était un acte à

accomplir entre les bras de cette fille, les bras d'une étrangère, et s'il ne s'arrêtait pas, il serait inextricablement lié à elle, sa vie liée à la sienne, la vie d'une étrangère. Sa bouche était desséchée. Il observait le pâle visage de la fille, et son regard descendit le long du manteau jusqu'aux jambes minces – les bas les faisaient luire légèrement, comme un appel – et aux étroits souliers noirs. Il y vit une légère ligne d'eau. Il fut ému de cela, de son silence, de sa tristesse et de sa beauté, tout cela qui lui faisait face et restait pourtant détourné de lui : elle était ouverte et timide à la fois, s'interrogeant comme il s'interrogeait, déroutée. Elle avait fixé son regard sur lui comme si elle était hypnotisée de crainte.

Après quelques minutes, il dit d'une voix rauque : « Parlez-moi de vous. Je vous en prie. »

Elle ne dit rien.

« Vous aimez les hommes ? »

— Je... je ne puis en parler, je ne sais pas comment en parler.

— Dites-le-moi, je vous en prie. Parlez-moi.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Que puis-je dire ? Je ne suis pas intelligente ; je ne puis m'exprimer comme vous et les gens que vous connaissez. J'ai peur de la vie, de sa confusion, j'ai peur... de Detroit, mais aussi de quitter Detroit parce que je ne connais rien d'autre. Mon oncle Brock était mourant à l'hôpital, à ce que nous croyions tous. Il avait l'air très mal. Il avait perdu peut-être vingt-cinq kilos, il avait l'air très mal, et nous pensions qu'il était en train de mourir ; mais quelque chose s'est passé, et il est parti – un jour, il s'est levé, il s'est procuré des vêtements, et il a quitté l'hôpital, tout seul ; il est parti... et... et personne ne sait où il est allé ; il est simplement parti. Les infirmières, le médecin, tout le monde a été étonné ; il est juste... juste parti, alors qu'il aurait dû être en train de mourir. Je suppose qu'il en avait vraiment assez de l'hôpital. Mais moi je ne peux pas faire cela. Je ne sais pas comment faire. Comment pourrais-je quitter Detroit ? Mon oncle Brock était mourant, mais il a changé d'idée et il est simplement parti de l'hôpital, il est simplement parti ! Comment a-t-il fait ? Je voudrais savoir comment il a fait, comment il s'est fait qu'il se soit réveillé et qu'il se soit dit qu'il allait partir, qu'il se procurerait des vêtements, qu'il irait à l'ascenseur et s'échapperait, comme ça tout simplement, sans même dire à personne où il allait. Même à ma mère, il ne lui a pas dit ; il ne l'a dit à personne. Il est parti. Mais comment peut-on faire ça ? Ce que j'ai voulu toute ma vie, ç'a été d'être une personne, une personne qui a réussi, dans quelque chose de ferme et de fixe, dit Maureen lentement. Pas mêlée à des rêves. Pas simplement de la camelote. Ma mère est comme ça – elle paraît bien éveillée, elle va toujours quelque part et elle est toujours prête à se marrer ; mais en réalité, sa vie est entièrement endormie. La vie de ma tante Connie aussi. Tous leurs amis, hommes et femmes sont endormis ; mais je ne peux pas l'expliquer. Mon père et mon beau-père aussi,

tous endormis, des hommes endormis. Je veux être Maureen Wendall, mais je veux que ça ait un sens. Je veux être éveillée. Mais, dans les pires moments, je sais que ce qui me paraît être moi-même, une certaine personne, n'est nullement quelqu'un, mais des choses confuses... Ce que je peux me rappeler, ce que je vois, ce que je pense. Je n'en ai pas la maîtrise. Tout foisonne, bouillonne, et j'en ai peur. »

Il l'observait fixement, stupéfait, comme physiquement frappé. Elle parlait avec lenteur, mais ses yeux étaient lourds d'une passion presque sépulcrale, avec un regard comme drogué, occulte. Il n'avait jamais entendu personne parler ainsi. Il aurait voulu rejeter ses mots, rejeter ce regard lourd, intense, de noyée ; mais il la regardait fixement, incapable de parler. C'était là la folie qu'il avait redoutée chez elle, mais aussi la folie vers laquelle il avait été attiré ; et pourtant ce n'était pas de la folie, pas vraiment. Il comprenait ses paroles à mesure qu'elles passaient en lui, sans difficulté.

« Je ne voudrais pas que vous me croyiez cinglée, mais je n'y peux rien, dit-elle calmement, l'observant. Je veux vous le dire. Je reste parfois assise près de cette fenêtre, là, et je regarde le soleil. Je le regarde se coucher. Ça paraît mettre beaucoup de temps, mais chaque jour cela arrive. Ça se passe et ça se termine, et voilà. Ça ne peut pas revenir. J'ai tout mon temps pour regarder le soleil se coucher. J'ai le temps de lire et je lis continuellement, des livres de la bibliothèque, des choses que vous mentionnez en classe. J'y cherche quelque chose, alors je ne cesse de lire. Une personne qui vit seule a beaucoup de temps. Il faut bien le remplir. Alors je regarde par la fenêtre. Je ne cesse d'attendre de voir quelque chose là, dans la façon dont la lumière change, je voudrais y voir quelque... quelque loi.

— Comment ?

— Une loi. Quelque chose qui reviendra toujours, que je puisse comprendre. »

Impuissant, il fit un rapide signe d'assentiment.

« Maintenant, peut-être feriez-vous mieux de partir », estima-t-elle.

Elle passa la main sur son visage, comme alarmée par son regard fixe.

« Partir ? Dois-je partir ? Dois-je rentrer chez moi, maintenant ? dit-il.

— Ne le devez-vous pas ? »

Il se leva. Il lui semblait passer par une scène de terrible mystère sans tout à fait voir le mystère, sans pouvoir le toucher.

Il alla à elle et l'étreignit. La respiration lourde, comme désespéré, il s'agrippa à ses épaules et se pencha sur elle. Elle lui paraissait si petite, une enfant. Excité, agité, il la mit sur ses pieds.

« Non, je vous en prie... non, s'écria-t-elle.

— Ne me faites pas partir, supplia-t-il.

— À moins que vous ne m'aimiez, ne faites pas cela... Je ne peux pas le supporter... »

Il la lâcha.

« Vous devriez partir, dit-elle. Je vous en prie. À moins que vous ne

m'aimiez, vous devriez rentrer chez vous. Ne me faites pas de mal, je vous en prie.

— Je regrette », balbutia-t-il.

Il recula en chancelant, cherchant de la main la poignée de la porte. Où était la porte ? Ses sens allaient et venaient précipitamment, essayant de le diriger. Il ne se rappelait plus comment cela était arrivé, où il était, comment il en était venu à se sentir si violemment projeté vers cette fille. La sensation qu'il éprouvait en lui était en même temps turbulente et lourde, l'entraînant vers elle. Il ne bougeait pas : « Dois-je vraiment partir ? Vous voulez que je parte ? »

Elle porta les mains à son visage.

« Je ne veux pas vous laisser seule ici », dit-il.

Elle ne répondit rien.

« Pourquoi dois-je vous quitter ? demanda-t-il impétueusement. Ne m'obligez pas à partir ! »

Maureen se détourna de lui. Il voyait qu'elle avait peur, exactement comme une fille de roman policier, comme une fille sorti d'un rêve des plus ordinaires. Mais elle dit sur un ton aigu : « Vous allez me faire du mal ! Si vous ne m'aimez pas, vous me ferez du mal ! Je ne pourrai pas le supporter. J'ai été trop seule ! J'ai eu trop peur, et maintenant vous, vous me faites peur, vous êtes comme les autres, comment puis-je avoir confiance en vous ? Et si vous me faites du mal, et si je ne peux pas arriver à me lever pour aller travailler le matin parce que je me sens tellement brisée, une épave, si vous me faites ça – alors quoi ? Que me restera-t-il ? Je n'ai pas approché un homme depuis dix ans ! Tout s'est passé dans une autre vie, je ne me le rappelle même pas ! Si vous m'approchez, vous allez tout recommencer et je... Je ne suis pas assez forte, je ne peux pas l'assumer. Quand on souffre de la façon dont j'ai souffert, on n'en tire aucune leçon ; ça ne vous apprend rien, et ça ne vous rend pas meilleure : cela ne fait que vous briser totalement... Pourquoi voulez-vous me faire du mal ?

— Je ne veux pas vous faire de mal, dit-il.

— Si, vous le voulez !

— Je veux vous aimer.

Elle ne se tourna pas vers lui. Il alla à elle en silence ; il l'entoura de ses bras et s'agrippa à elle. « Et maintenant, que va-t-il se passer ? » pensa-t-il. Il avait terriblement peur. Mais il ne pouvait s'arrêter, la fille ne l'arrêta pas ; et sa peur n'y fit rien, le battement retentissant du cœur de la fille n'y fit rien, ce qui lui signifiait de partir, ce qui l'attirait à elle.

Vers la fin mai, Maureen alla voir sa mère. Loretta était assise avec une amie ; la télévision était branchée. L'amie, Brigitte, eut un large sourire, plein de curiosité, à l'adresse de Maureen.

« Ma parole, c'est l'étrangère ! s'exclama Loretta. Que fais-tu ? Quoi de neuf ? »

Maureen s'assit au bord du fauteuil de sa mère et regarda machinalement l'écran de la télévision.

« Tu as l'air en forme, Maureen, remarqua Brigitte.

— Merci. »

Sur l'écran se voyait l'image sautillante d'une foule que cachait par endroits une rangée de policiers. La police contenait les gens.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Maureen.

— Oh, des fils de putes qui font du grabuge, dit Loretta ; ils manifestent contre la guerre.

— Il y a trente ans, on les aurait tous fourrés en prison, ajouta Brigitte.

— On les aurait *pendus*, dit Loretta avec irritation.

— Ah, c'est ça ? s'étonna Maureen, regardant l'écran. J'avais cru y voir un prêtre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon chou ? Tu entres ici, tu t'assieds et tu n'expliques rien – combien cela fait-il de semaines que je ne t'ai pas vue, trois ou quatre ? Tu as l'air en pleine forme. Tout va-t-il bien ? Comment va ton travail ?

— Ça va.

— Que penses-tu de la guerre, Reeny ? demanda Brigitte.

— Les gens comme ça ne devraient pas faire d'histoires. Défiler comme ça, ça rend les choses confuses, affirma lentement Maureen.

— C'est très vrai, ils ne devraient pas faire d'histoires. On en a assez comme ça, dit Brigitte.

— Je n'aime pas que les choses soient confuses », reprit Maureen.

Elle se sentait paresseuse, mais une grave certitude lui donnait de l'énergie ; elle savait qu'elle avait raison.

« Regarde-moi celui-là, dit Loretta en riant. Est-ce un garçon ? Avec tous ces cheveux ? Si c'était mon gosse, je te l'assiérais et je lui ferais voir ce que c'est que des ciseaux. Seigneur !

— Ils ont un drôle d'air, en effet », approuva Brigitte.

Les actualités passèrent à un homme assis derrière un bureau.

« Oh ! Au diable ce truc-là, coupe-le. J'ai déjà vu tout ça à midi », dit Loretta.

Maureen se pencha et éteignit la télévision.

« Alors, quelles sont tes nouvelles à toi, mon petit ? Tu n'as pas d'ennuis ?

— Non, fit Maureen, avec une grimace.

— Alors, quoi ?

— Je peux être venue simplement pour bavarder, dit-elle. Pourquoi pas ? Ce n'est pas la peine de me regarder avec cet air bizarre.

— Bien sûr, parle-moi. Dis quelque chose.

— Comment va Randolph ?

— Il s'est foulé la cheville.

— Quand ça ?

— Il y a une quinzaine de jours. Ce satané truc ne veut pas guérir. Il n'arrête pas de galoper dessus. Et Brigitte, qui est là, l'a eue mauvaise : son mari est ressorti, et il traîne dans le quartier.

— Oh, dit Maureen. (Elle regarda poliment l'amie de sa mère, une femme d'une cinquantaine d'années, assez lourde et agréable.) Qu'est ce qui s'est passé ?

— C'est moche. Ils l'ont mis sur quelque programme spécial, bon Dieu, dit Brigitte, roulant ses yeux ; ils ont fait comme s'il avait payé l'amende et pas des nèfles. Ils ont dit qu'il pouvait revenir sous surveillance ou quelque chose comme ça, je ne sais pas comment ils appellent ça, et j'ai rembarqué la surveillante en lui disant que mon mari était cinglé, qu'on ne pouvait pas lui faire confiance et que s'il se mettait à boire, ça ferait du vilain. Je lui ai dit : « Est-ce que je suis supposée me cacher de lui pour le restant de mes jours ? » Elle a dit qu'on lui avait trouvé du travail. Alors il est sorti, et il traîne par là. Je ne peux pas deviner à quel moment il est au travail, ou s'il a déjà été mis à la porte ou s'il est parti. Il a dit à quelqu'un qu'il allait me couper la gorge. Voilà comment c'est chez moi. Et ma belle-mère est venue aussi. Elle doit avoir quatre-vingts ans et elle est dégourdie comme pas une. Il faut mettre son sac en sûreté quand elle entre vous dire un petit bonjour.

— Sans blague, elle est toujours dans le coin ? Comment va-t-elle ? demanda Loretta.

— Bien, je pense. Elle circule toujours.

— La mère de Howard, c'était une chouette belle-mère. Hein, Reeny ? Grande et forte, et elle savait ce qu'elle voulait. Elle n'admettait d'impertinences de personne.

— Ouais, mais celle-ci ne parle pas. Elle reste simplement là assise à vous regarder. Alors, voilà comment c'est chez moi, Reeny. Et toi, comment va ton boulot ?

— Je le lâche.

— Pourquoi ?

— Je vais me marier. »

Il y eut un silence général. Puis Loretta s'écria d'une voix aiguë : « Quoi ! Mon Dieu, Reeny ! Te marier ! Ce n'est pas une blague ?

— Non.

— Mais qui est-ce ?

— Mon professeur au cours du soir.

— Seigneur, un professeur d'université ? C'est pas une blague ? »

Maureen arracha son regard de l'écran de télévision éteint. Elle abaissa les yeux sur les pieds nus et sales de sa mère et sur les pieds larges et confortables de Brigitte dans des mocassins indiens : « Pourquoi n'arrêtes-tu pas de dire ça ? Est-ce si étonnant que quelqu'un veuille m'épouser ?

— Tu vas vraiment te marier ?

— Oui.

— Tu es une belle fille, mon chou, ça n'a rien de surprenant. Mais je... Je croyais que tu ne fréquentais personne. Tu ne m'en as jamais dit un mot !

— C'est le premier, le premier homme.

— Comment est-il ?

— Il est très gentil, il est intelligent, il m'aime beaucoup et il veut m'épouser.

— Il est catholique ?

— Oui, catholique. »

Loretta eut un rire de surprise. Elle jeta ses bras autour du cou de Maureen. « Mon Dieu, je ne me serais jamais attendue à cela ! Seigneur ! Tu ne m'en as jamais dit un mot, et voilà que tu vas épouser un professeur, un professeur d'université ! J'avais toujours eu une sorte d'impression que tu ne voulais pas te marier, que tu avais tes raisons ou quelque chose...

— Je le croyais aussi, dit Brigitte d'un ton satisfait.

— Mais j'en suis vraiment heureuse, c'est une vraiment bonne nouvelle ; mais pourquoi tant de secret ? Pourquoi ne l'as-tu pas amené ici ?

— Je ne sais pas.

— Amène-le dimanche, alors ! D'accord ?

— Je ne sais pas.

— Dimanche, je ferai quelque chose de vraiment bien ; amène-le donc. Juste nous trois. On fera connaissance. Mon Dieu, quelle surprise !

— De quelle nationalité est-il ? demanda Brigitte.

— Rien de spécial. Américain.

— Tu es sûre que ce n'est pas un Polack ? dit Loretta, donnant un coup de coude à Maureen.

— Oui.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Loretta. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il est marié. »

Loretta se dressa sur ses pieds. Encore souriante, encore surprise, elle abaissa des yeux écarquillés sur Maureen, sans paraître comprendre : « Marié ? »

Maureen fit un signe de tête affirmatif.

Loretta ouvrait de grands yeux. Et puis soudain, elle gifla Maureen.

« M'man ! cria Maureen.

— Un homme marié – toi et un homme marié !

— Laisse-la, ma chère, dit Brigitte, bondissant. Pourquoi veux-tu faire des histoires ? Laisse-la tranquille...

— C'est une putain ! Une petite putain !

— Il ne faut pas dire ça, comment sais-tu ce qu'il en est ?

— Tu es une putain ou pas, Reeny ? » lança Loretta.

Maureen était assise, la main contre sa joue, essayant de ne pas pleurer. Loretta avait dans la voix une curieuse ironie, lourde et acerbe, et pourtant un peu affectueuse.

« Tu es une putain ou pas ? répéta-t-elle.

— J'ai parlé avec sa femme l'autre jour. Elle est venue. »

Maureen se mit à pleurer sans bruit. Son expression était composée, comme si elle se trouvait encore en présence de cette femme. Elle ne cessait de lancer en parlant des petits coups d'œil vers sa mère : « Elle m'a dit de le laisser tranquille, qu'il ne pouvait obtenir le divorce et m'épouser, et que je ferais donc mieux de le laisser tranquille ; et elle s'est mise à pleurer et à me parler des enfants, et j'ai vu... J'ai vu que peut-être il l'avait aimée à une époque, mais que maintenant il m'aimait davantage, qu'il n'y pouvait rien et moi non plus. Alors elle a commencé à hurler après moi, une gentille femme comme cela, prête à me traiter de tous les noms qu'elle avait ressassés tout du long de son trajet. Alors je lui ai expliqué que j'allais épouser cet homme et qu'elle pouvait bien aller au diable, instruite ou pas, même si elle avait trois enfants de lui, plus deux fausses couches ; que je lui donnerais des enfants aussi et qu'on n'allait pas me persuader par de belles paroles de n'en rien faire ! Je me suis entendue dire toutes ces choses, et j'en étais étonnée, mais tout était vrai – elle m'a dit à moi des choses qui devaient la surprendre – et ça a fini sur ma déclaration que je ne renoncerais jamais à lui, jamais, que je l'aimais, c'était tout ; j'étais amoureuse de lui et j'allais l'épouser – elle aurait beau faire tout ce qu'elle voulait, elle ne pourrait rien y changer. »

Loretta ouvrait de grands yeux : « Seigneur, tu as dit tout ça ? Toi ? À sa femme ?

— En pleine figure.

— Ma douce petite Maureen ? dit Loretta, ironique et surprise.

— J'ai trouvé les mots pour le dire. Ils venaient de quelque part. »

Elles se turent.

Loretta se rassit, lentement. Elle expulsa son souffle et resta raide, le regard brillant fixé ironiquement sur Maureen.

« Eh bien, il semble que tu aies fait ce qu'il y avait à faire, mon chou, dit Brigitte.

— Alors... tu vas te marier avec le mari d'une autre ?

— Oui.

— Et tu savais tout ce temps qu'il était marié ? Oui ?

— Oui.

— Dès le début ?

— Oui.

— Mais tu ne t'es pas laissé arrêter par cela, hein ?

— Non.

— Pour quand, le mariage ?

— Dès que le divorce sera prononcé.

— Qu'est-ce que tu penses de ça ? dit Loretta d'un ton gouailleur à Brigitte. *Dès que le divorce sera prononcé !* Et tu parles comme ça ? Je devrais te traîner devant le père Burney pour voir ce qu'il en pense. *Quand le divorce sera prononcé !*

— Ces choses de la modernité sont très compliquées, dit Brigitte.

— Non. C'est une putain, ça n'a rien à voir avec la modernité, c'est tout simplement une putain. Elle était partie pour en être une, et elle a réussi, dit Loretta. » Elle frappa ses mains l'une contre l'autre, puis les frotta avec énergie. « Alors. Alors tu es absolument décidée. *Quand le divorce sera prononcé...* Et combien d'enfants ont-ils ? Trois, tu m'as dit ?

— Oui, trois.

— Et qu'est-ce qu'ils vont devenir, eux ?

— Qu'est-ce que j'en sais ?

— Ils resteront avec leur mère, hein ? Il paiera une pension ?

— Oui.

— Et tu t'en fiches ? Une pension alimentaire pour les enfants et pour la femme ?

— Oui.

— Ainsi, tu as pensé à tout. Comment as-tu pu ? »

Maureen s'essuya les yeux. Elle dit : « Nous n'avons plus rien à nous dire ce soir. Je voulais juste te l'annoncer.

— Mais tu ne penses pas que tu es une putain ?

— Pas maintenant.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire, pas maintenant ? Tu te crois maligne, toi aussi ? »

Maureen regarda timidement sa mère. Elle avait un peu peur de ce qu'elle pourrait voir ; mais le visage de Loretta était rouge, indigné et en même temps rassurant – il y avait un lien entre elles, après tout. Maureen se leva : « Eh bien, merci, dit-elle.

— Merci de quoi ? Tu fais encore ta maligne ?

— Je n'ai jamais fait la maligne. Ça, c'était les autres, Betty ou Jules, dit Maureen.

— Ne me parle pas *d'eux*, Seigneur !

— Moi, je n'ai jamais été de ce genre-là. Pas moi, pas Maureen. J'étais quelqu'un de différent. »

Loretta émit un son de reniflement. Brigitte, embarrassée, accompagna Maureen jusqu'au palier.

« Tu es vraiment une gentille fille, vraiment jolie, dit-elle, sans comprendre la colère de Loretta et en étant embarrassée. Ne te fais pas de souci pour ta mère. Elle s'y fera. Tu l'as un peu surprise, c'est tout. Elle ne

veut pas que tu fasses de bêtises, comme elle en a fait elle-même. Tu comprends ? Mais elle t'aime beaucoup, tu comprends ? Pas vrai ?

— Je sais, répondit Maureen. Je l'aime aussi. »

Un après-midi de juin 1967, un jeune homme aperçut son image dans la vitrine d'un magasin vide – il crut un moment voir un étranger, un ennemi peut-être, puis il se reconnut. Il continua d'avancer lentement. Il marchait toujours lentement. L'endroit d'où il venait était une chambre d'un bâtiment de brique à un pâté de maisons de là, mais la chambre et le bâtiment étaient déjà sortis de son esprit ; l'endroit où il allait était un cinéma de Woodward Avenue, qui changeait de programme tous les mercredis, mais il ne pensait pas encore au cinéma. Tout était empreint d'un suspens agréable et fluide. Au coin se trouvait un Revco Discount Drugstore, une petite épicerie sombre... Des gamins noirs traversèrent la rue devant lui en bande bruyante... Deux filles blanches à longue chevelure s'avançaient vers lui... Elles portaient des pantalons. Il laissa sa vue se flouter et les filles semblèrent s'estomper comme pour le taquiner, leurs longs cheveux brillant au soleil et leurs mains faisant des gestes précis en quelque langage mélodieux, sur le point de lui dire quelque secret, en vue de l'attirer. Mais il ne put les remettre au point. Il passa à côté d'elles, indifférent. Au moment même où ses yeux auraient dû se lever sur leurs visages, les saisir et les considérer, montrant quelque assurance en la matière, il les avait oubliées, et il poursuivit son chemin.

Le trottoir était chaud. Ce n'était que la mi-juin, et déjà l'air avait un goût usé, plat. Ainsi il avait survécu jusqu'à un nouvel été, il le passerait bien ! L'automne précédent, il avait failli mourir, transporté dans la salle des urgences d'un hôpital, perdant son sang ; mais il n'était pas mort, il avait survécu pour un nouvel été. Il pensait à cet été comme à quelque chose d'interminable, bien qu'il ne fût encore qu'à son début. Avait-il seulement commencé ? Jules n'avait vraiment le souvenir d'aucun autre été, et pourtant celui-ci paraissait sans fin. L'énergie d'un garçon passant à toute vitesse sur une motocyclette le fit sursauter – du bruit, de l'énergie, un éclair de lumière sur du chrome ! Il n'avait jamais été jeune à ce point.

Durant de longs mois, il avait occupé un corps... cousu, bardé, bourré peut-être de tampons de coton sanglants. On l'avait remis en état de servir. Mais quant à la gratitude... devait-il en éprouver ? Sa pensée était obscurcie. Il avait survécu à lui-même, dans un corps. Il était devenu un poids, Jules, un objet, qui jetait une ombre incertaine devant lui, mais qui ne prenait pas de place... pas beaucoup de place, en tout cas. Devant lui se trouvait un vieil homme ou peut-être une vieille femme... en pantalon, des cheveux gris, hirsute, minable, somnambule et projetant une ombre sur le carrelage. Il fixait le regard sur cette forme, dont les jambes se mouvaient comme si cinquante ou soixante ans de pratique facilitaient tout, une forme dotée d'un certain

poids et qui causerait un certain déplacement d'eau dût-elle jamais tomber dans l'eau. Marcher était une habitude... Vivre, une habitude, machinale. Des formes, des poids ! Jules les sentait dans le globe même de ses yeux, irritantes. Une pression sur les yeux, semblable à celle de la grande machine froide que l'on avait appliquée à ses yeux pour procéder à une observation.

Qu'est-ce que ces médecins avaient observé en regardant dans le cerveau de Jules à travers ses yeux sanglants ?

Il passait tous les jours devant le Discount Drugstore. Il s'en souvenait à présent. Le magasin avait une devanture de pacotille, éclatante, nette et luisante. À l'intérieur se trouvait une petite foule, des Noirs et des Blancs. Et, tous les jours, il passait soit sur la gauche, qui le menait vers la malodorante épicerie grecque et les trois magasins d'un pâté de maisons brûlées, dont l'un avait évidemment été une blanchisserie ; ou il s'en allait sur la droite qui le menait le long de grands immeubles locatifs où logeaient des étudiants de Wayne State University, entassés et bruyants, au milieu d'un rassemblement de poubelles et de boîtes de carton que les éboueurs ne se souciaient pas de ramasser. Et il passait devant le Crater's Pub, où traînaient les étudiants, à la limite de la vie estudiantine et d'une vie presque semblable à la sienne ; presque à la limite de la vie elle-même. Quelques bâtiments incendiés, des mystères. Des affiches : VOTEZ POUR... VOTEZ POUR... VOTEZ... votez et changez votre vie, pensait Jules. Un des candidats avait été défiguré, n'avait plus de figure. Les yeux effacés sous l'encre. Les dents effacées sous l'encre. Le ciel le contemplerait comme un homme regardant au travers d'un fruit pourri. Quelques garçons noirs traînaient alentour... couleurs de citron et de raisin... l'un d'eux se trémoussait, faisant claquer ses doigts, chantant d'une voix anxieuse, qui manquait d'attaque...

Dis-moi où tu vas,

N'ai-je pas le droit de savoir...

Une douce pensée vint à Jules : personne ne lui demandait où il allait, personne n'avait le droit de le savoir, personne ne s'y intéressait.

Lui-même était un homme à l'intérieur d'un fruit pourri – ce goût ne cessait de lui venir dans la bouche. Le ciel avait en soi un reflet de melon trop mûr, brun orangé, un reflet de pourriture, indubitablement. La voix du garçon noir semblait douceâtre, pourrie, desquamée, sans attaque et efféminée. Mieux valait ne pas écouter. Jules poursuivit sa marche. Il était comme l'enfant invisible qu'il avait essayé de s'imaginer être, des années auparavant. Mais à présent il était devenu réellement invisible. Dans ses vêtements usés, un peu encrassés, personne n'avait rien à lui envier ; son pas peu alerte, mais non paresseux, avec une légère gêne du talon, laissait voir une certaine distraction ; peut-être était-il drogué et pouvait-il être dangereux – cette pensée tenait les gens à distance et ne lui attirait que les regards de filles imprudentes. Son visage n'était ni stupide ni sagace, il ne révélait rien, ne

promettait rien, avec ses yeux fixes, sombres, sans lumière. Les impressions coulaient à travers lui. Rien ne s'accrochait. Il était à l'abri de son propre passé, il s'en était débarrassé comme son oncle quand il était sorti de l'hôpital pour disparaître. Jules avait disparu, lui aussi.

Avoir un espace vide au sein de cette ville – le garder pour lui seul, mais sans égoïsme – voilà ce qui était devenu le désir de Jules.

Il serait agréable de sortir ainsi à pied tous les jours pour le restant de sa vie, sans se presser, mais pas vraiment paresseux non plus, avec un but. Ses pieds étaient entraînés en avant. La promesse de quelque salle obscure et de quelques heures de cinéma. L'achat de nourriture ensuite à la Food Fair, ou pas d'achat. Manger ou ne pas manger. S'il pénétrait dans le magasin, il le traverserait comme un parc, suivant lentement les allées, profitant de la vue des paquets d'aliments à l'emballage bien net, et des boîtes de conserves aux étiquettes colorées : il lui était agréable de savoir qu'il n'avait besoin de rien. À l'avant du magasin, paresseusement appuyé contre le comptoir, il y aurait un policier noir, partageant avec Jules un certain calme caustique, agréable. Le pistolet de l'agent serait dans son étui, et l'étui fermé. L'agent, un jeune homme à moustache, jetterait un coup d'œil sur Jules comme il regardait tous les hommes qui se promenaient seuls, mais une certaine assurance dans le pas de Jules le rassurerait. Dans ce quartier, les Blancs étaient plus suspects que les nègres. Que faisaient-ils par ici ? Par ici ? Avaient-ils choisi d'habiter *par ici* ?

Jules traversa la rue. Un bâtiment délabré, abritant le siège de la Révolte des étudiants contre la guerre au Vietnam. Des lettres blanches courroucées. Devant la façade, des gosses flemmardaient. Faisaient-ils partie de la Révolte ou traînaient-ils simplement par là ? Leurs yeux étaient vitreux et inquisiteurs, se promenant avec insistance sur Jules comme sur un mystère, puis s'en désintéressaient. Dans leur entrée, quelques jours auparavant, un des leurs avait été tué, un organisateur, abattu. Un chauffeur de taxi furieux était entré et lui avait tiré une balle dans la poitrine. Mortelle. Le chauffeur de taxi avait déclaré aux journalistes qu'il avait un fils au Vietnam et qu'il en était fier.

Une des filles cria quelque chose, peut-être à l'adresse de Jules. Un bout de chanson. Ces filles chantaient tout le temps, et leur voix en était imprégnée. Jules ne tourna pas la tête. Si, il la tourna. La fille était pieds nus, et il ne regarda que son pied – une bague de plastique rouge au petit orteil. Elle dit quelque chose, mais il ne répondit pas. Il ne l'avait pas vraiment entendue. La voix de la fille flottait musicalement dans l'air, mais sans poids ; elle ne paraissait pas humaine. Seulement un son.

Une pancarte clouée à une certaine hauteur : *Hé, ami, souris maintenant à ton frère. Que je vous voie vous aimer l'un l'autre dès maintenant !*

Des policiers dans une voiture de patrouille non loin. À l'affût. Jules essaya de ne pas les regarder. Il en ressentait une certaine pression sur les yeux, de leur forme... de leur poids. Les lettres *Police* dansaient, blanches, devant ses yeux. Quelqu'un le regardait. Jules ne put résister : il se retourna

pour voir – un regard doux et froid échangé avec un policier – un regard étonné. Il y avait quelque chose de massif et de pesant dans la figure de l'homme, une réflexion qui mit Jules mal à l'aise. Ou plutôt, à l'endroit où Jules eût pu autrefois ressentir un malaise, s'éleva un vague étonnement ; ce n'était pas tout à fait une émotion. Il sourit. Le policier ne répondit pas. Un autre agent, comme s'il percevait un danger, se tourna pour suivre Jules des yeux. Le dos tourné, Jules se sentit plus vulnérable.

Au milieu de la rue, il sentit que quelqu'un lui saisissait le bras. Pas un des policiers, pourtant, mais quelqu'un d'autre. Un jeune homme. « Hé, Jules, je pensais bien que c'était toi ! Tu ne m'as pas entendu t'appeler ? » Ce visage arborait un large sourire, tout excité. Trop cordiale. Jules n'avait aucune envie de s'arrêter, mais il ne pouvait se dégager. Il dit quelque chose. Ils traversèrent la rue ensemble. Le jeune homme parlait. Jules éprouvait une vague inquiétude. Il n'aimait pas que les gens crient : *Jules !* Avait-il donné si librement son nom ? Il sentait un poids à son côté, le poids de ce jeune homme qui s'appelait Mort. Affairé et charmant, ce Mort, avec ses mains zigzagant de bavardage.

« Tu marches comme un hébété ; en tout cas tu n'as pas pris de drogue ! (Il saisit gaiement Jules par la nuque.) Tu ne réponds tout simplement pas à ton nom ! »

Jules le repoussa : « Je suis pressé.

— Mais... Mais je voudrais te parler, dit Mort, offusqué. On voudrait te parler, des amis à moi, des amis de Marcia. Je t'ai vu dans la rue hier, tu remontais Cass Street, mais tu as disparu. Tu es entré dans un magasin ou quelque part ?

— Je ne me rappelle pas.

— Où vas-tu, si pressé ? »

Jules ne répondit rien.

« Mon ami, dit Mort, se penchant franchement vers lui, le fait est que tu n'as nulle part où aller, tout comme moi, et c'est exactement ce que nous voulons tous changer – ce fait que nous n'ayons nulle part où aller. Oh, je ne parle pas d'amour et tout ça, car nous sommes tous amoureux, plus ou moins. Je pense que même toi tu as une femme et que tu es "amoureux". Je veux dire au lieu de cela quelque chose de plus permanent, quelque chose de transcendant...

— Ne me touche pas, s'exclama Jules.

— Excuse-moi. Je me suis laissé entraîner », dit Mort.

Il était olivâtre et malingre derrière son énergie ; il essaya de sourire à Jules. Comme ils marchaient, son bras, en se balançant, frôla celui de Jules. Une démangeaison. Une irritation. Le contact d'autres gens, la vision fugace de dents légèrement cariées, pourries au milieu des sourires...

Mort parlait. Il parlait de la population noire. Heckling quittant un rassemblement sur le campus, organisé par les Étudiants partisans de la paix. L'UACP. Qu'était-ce que l'UACP ? Mort dit d'une voix unie et sérieuse : « Il

est à peu près certain que ce sera cette fin de semaine. Je l'ai entendu dire par Coleman lui-même ; il est président de – tu sais – l'UACP, et quand ça arrivera, on a tout préparé, on a certains plans – mais j'ai terriblement peur qu'on ne soit plus maîtres des événements, et il ne paraît pas se rendre compte de l'étendue de... des dégâts éventuels. On n'arrive pas à s'organiser. Les gens viennent et s'en vont. Après tout, quelle expérience avons-nous, tous autant que nous sommes ? Ils sont épouvantés. Que savons-nous des combats de rues ? »

Jules le regarda.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Que veux-tu dire : des combats de rues ?

— Quand l'émeute se produira, on arrêtera tout dans la ville. Mais je me tourmente continuellement. La nuit, je ne dors pas – je prends des somnifères et ils ne font aucun effet – je ne cesse de penser : qu'arrivera-t-il si elle échappe à notre contrôle ?

— Quelle émeute ? demanda Jules.

— Elle est fixée à cette fin de semaine, nous en sommes à peu près sûrs. Samedi soir. À moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'arrive quelque chose.

— Une émeute ?

— Oui, tu sais bien. »

Jules rit. « Il n'y aura pas d'émeute », dit-il. Ils se trouvaient devant un magasin d'antiquités, de brocante, et les meubles calmes, poussiéreux derrière la glace poussiéreuse montraient toute la justesse de son affirmation. Comment un événement pouvait-il arriver sur cette terre ? Comment cela pouvait-il commencer à bouger ? Tout était immobile, affaissé sous son poids. Mort était un objet d'un certain poids. Cet objet avait une figure – oui, une figure – de proportions ordinaires, de peau olivâtre et terne ; il était insatisfait et excité, avec une courte barbe noire qui lui donnait un contour, une fixité. La rue paraissait à Jules très plate et ouverte, et pourtant rien ne pouvait y bouger sans un grand effort.

« Viens avec moi, Jules, et on pourra causer ! Je voudrais tant causer avec toi – et des amis à moi le voudraient aussi – où crêches-tu ? Marcia dit que tu viens par ici, mais elle ne sait jamais quand t'attendre. Elle travaille en ce moment ?

— Oui, elle travaille.

— C'est une femme épatante ! Tu as de la chance, mais... je ne voudrais pas t'offenser – j'offense toujours les gens avec ma grande gueule. Tu viens avec moi, Jules ? »

Jules hésita. Puis il dit : « Peux-tu me prêter vingt dollars ?

— Vingt ? Pourquoi as-tu besoin de tant que ça ?

— Mais ne t'en ai-je pas prêté cinquante la semaine dernière ? Était-ce à toi ou à quelqu'un d'autre ? » Il avait l'air déconcerté, comme s'il ne s'en souvenait vraiment pas. « Je ne me le rappelle pas.

— Enfin, si tu en as vraiment besoin. J'ai touché mon chèque ce matin,

alors je suppose... »

Embarrassé, il sortit son porte-monnaie et donna à Jules vingt dollars.

Jules les prit, les roula en liasse et les fourra dans sa poche. Son propre porte-monnaie avait disparu depuis quelque temps, sans doute volé.

Ils continuèrent à marcher, Mort montrant le chemin :

« Je t'admire et j'admire Marcia – non pas que je vous connaisse bien, ni l'un ni l'autre, je ne vous connais certainement pas – mais je voudrais qu'on se rencontre, qu'on ait un dialogue, qu'on s'aide mutuellement. On voudrait tous t'aider. Et je sens que tu aimerais nous aider, que tu sais des choses que nous avons besoin de connaître. Il faut qu'on parle ! qu'on s'organise ! Le temps passe pour la ville, et si on ne prend pas les choses en main, d'autres le feront. Les Afros se mobilisent – ils ne veulent plus communiquer, sauf leur président, qui est un jeune homme très intelligent, mais émotif, et les autres sont émotifs aussi –, il faut régler les choses, les organiser, répartir les tâches... »

Jules pensa à Marcia. Il allait la voir de temps en temps ; il était surpris d'entendre leurs noms accolés. Pourquoi Mort avait-il mentionné leurs noms conjointement ? Pensant à Marcia, il se mit à penser à Faye... froide et argentée, une blonde dont il avait vu le visage, en avril, à la page mondaine du journal... Faye métamorphosée en femme de quelqu'un, de Bloomfield Hills... arrivant au Meadowbrook Theater avec son mari et un autre couple... elle n'était plus qu'un visage dans un journal, mais elle n'en était pas moins réelle que Marcia. Il y avait en Marcia quelque chose de Faye qu'il n'avait pas eu le temps de connaître – une certaine blondeur acerbée, assez sûre de soi pour prétendre s'effacer – inexplicable.

Mort parlait avec excitation, et son coude heurtait le bras de Jules : « Tout l'enfer va se déchaîner ! » s'écria-t-il.

Lourdeur. Qu'est-ce qui pourrait se déchaîner, dans cette lourdeur ? La température atteignait 35 degrés. Une humidité élevée, dense. Une telle humidité, une humidité tellement uniforme, une humidité de four, oppressante, comme si l'âme de la rue même se fondait en vapeur, perdant toute force, disparaissant. Qu'est-ce qui pouvait distinguer les Noirs des Blancs dans une telle buée ?

— Tout va craquer, s'ouvrir ! Ça a besoin d'être ouvert et dénoyauté – le noyau recraché ! Pourquoi tout resterait-il figé ? Nous sommes sur des montagnes russes, et le wagonnet ballotte. Il ne nous faut qu'un peu de vent. Jules, quel est ton nom de famille, au fait ? Me l'as-tu jamais dit ?

— Non.

— Je voudrais te connaître, Jules, ne m'écarte pas. Écoute, je sais que je parle trop et que je ne suis qu'un amateur, je suis un type qui n'a rien vu, un fichu paresseux ; mais j'ai des espoirs, des rêves – pour nous tous, Blancs et Noirs, les gosses du Vietnam, les Vietnamiens – j'ai ces rêves ; je ne peux pas dormir la nuit à penser à ce qui pourrait arriver si seulement on les provoquait ! Je ne veux pas passer ma vie entière à me débrouiller pour

joindre les deux bouts. L'argent d'une université, l'argent du gouvernement – joindre les deux bouts, me débrouiller ; je veux dire, je ne veux pas *penser* à moi, alors que tout ce qui est autour de moi pourrit, va en enfer. Je veux me débarrasser de tout ça, comme un serpent se dépouille de sa peau. Je voudrais vraiment voir cette ville détruite et reconstruite. Mon Dieu ! je suis tellement impatient. » Il se tut, respirant rapidement. « Jules, tu ne te drogues pas ? Tu m'as dit que tu ne te droguais jamais, hein ?

— Jamais.

— C'est peut-être là ton problème. Tu ne te libères jamais de toi-même. Tu ne prends jamais d'envol, une nouvelle vue – la scène change avec la rapidité d'un claquement de doigts ! Comment peux-tu vivre sans te libérer de toi-même de temps en temps ?

— Je suis toujours libre », rétorqua Jules.

Sa voix sonnait creux, comme un écho dans quelque chose de creux. Il eut de nouveau l'impression d'habiter un fruit géant, en train de pourrir – respirant dans la pourriture, sa peau amollie par elle... un creux dans la décomposition, excavé et brunâtre.

Pendant que Mort parlait, la voiture de police passa, mais il ne le remarqua pas. Ils entrèrent dans un bar de Canfield Avenue. L'odeur de pourriture était plus renfermée, plus sombre. Mort présenta Jules à un groupe, trois hommes et une femme. La femme se glissa dans le box pour lui faire place.

« Qu'est-ce que tu prends, Jules ? De la bière ? Prends quelque chose, je t'en prie, bois avec nous », dit Mort d'une voix implorante.

Jules hocha la tête. Non. Rien. La boisson ne lui valait rien. Toute perte d'empire sur lui-même, un seul instant de déséquilibre, le bouleversait. Cela lui rappelait la détonation tout contre sa tête... un écho dans sa tête. Cela lui rappelait la chute à terre. Il refusa. Mort s'assit gauchement, brusquement : « Tu n'as pas confiance en nous ! Tu ne veux pas boire avec nous parce que tu n'as pas confiance en nous. Je sais bien, Jules, que nous semblons très différents de toi, mais nous sommes tous tes frères... »

Jules eut un geste de la main pour le faire taire.

Mort rit. « Eh bien, dit-il à ses amis, il a l'air déprimé. Je ne veux pas dire qu'il soit abattu, malade, laid, ou quelque chose de cet ordre – en fait, je dirais même qu'il est bel homme, – ce n'est rien d'aussi simple ; mais on dirait qu'il est en permanence privé de soleil, un enfant de la dépression... »

— Il n'est pas si vieux que ça, Seigneur ! » dit la femme d'un air dédaigneux.

Elle portait un pantalon et une chemise masculine, aux épaules arrondies, mais elle n'était pas dépourvue d'attrait. Jules se souvint qu'elle était professeur à Wayne. Il l'avait rencontrée chez quelqu'un.

« Je ne lui donnerais pas tout à fait trente-cinq ans. Les avez-vous, Jules ?

— Non, pas encore.

— Alors, vous n'êtes pas un enfant de la Dépression.

— Ce n'est pas nécessairement la dépression *historique*, remarqua Mort.

Je voulais dire une autre sorte de dépression, une dépression permanente de l'esprit.

La femme eut un reniflement. Jules alluma une cigarette et se concentra sur le goût de la fumée en lui. Allait-elle vraiment dans les poumons, traversant ses poumons charnus, sanglants, faibles ? Les parties de son corps pouvaient être délimitées... radiographiées... photographiées... dans leur mauvaise odeur. Il ne se souciait pas de rassembler ces parties ; qu'elles respirent à l'unisson, qu'elles aient leurs pulsations. Son corps lui donnait parfois du plaisir, mais le moment du plaisir ne durait pas, et le souvenir en était mystérieux. Qu'était le plaisir du corps, sinon un mystère ? On ne pouvait même pas le photographier comme on pouvait photographier son cœur palpitant. Il avait été autrefois une fontaine, une fontaine rayonnante, et le soleil s'était répandu magnifiquement sur un parquet ciré... mais à présent le souvenir de ce plaisir était une énigme.

« Cette société t'a évidemment infligé un rude traitement – nous n'entrerons pas dans les détails, disait brusquement Mort, un peu inquiet du regard de Jules... mais nous autres avons été, franchement, de bienheureux enfants de lumière... »

— Quelle connerie ! Parle pour toi ! » s'exclama quelqu'un.

Le souvenir du plaisir ne faisait aucun bien. Les souvenirs physiques ne faisaient aucun bien, n'étant localisés nulle part, pas même dans la chair. Les photographies des parties du corps de Jules, assemblées, constitueraient un corps, mais non pas Jules. Mieux valait rester dans un bar terne et malodorant à feindre d'écouter ces gens. Des gens sincères et pas très convenables. Les paroles les animaient. La chair se retirait, tendue, de leur pomme d'Adam, à ces hommes insistants. L'excitation des mots semblait les soulever de leur siège, les préparant pour la lutte.

« Je parle sérieusement ! Je suis sérieux ! s'exclama Mort, la barbe très noire contre son visage pâle, j'en ai marre d'être poignardé dans le dos, et je parle sérieusement ; que le diable m'emporte si je ne dis pas vrai ! »

— Oh merde, tu aimes simplement parler ; tous, vous vous écoutez parler, dit un homme. » Jules l'avait déjà rencontré – il était professeur de quelque chose, d'anglais peut-être. Brun, juif et irascible, vêtu comme un enfant d'une chemise ras le cou et de jeans, il avait la figure prématurément vieillie, ridée, amère, et des yeux de lapin. « Tu t'es vendu, Mort ; alors, tu essaies de travestir la chose par des mots ! Blablabla ! Tout ça, c'est de la merde ! »

— Mort n'est pas responsable de ce que tu aies été fichu à la porte, dit la femme.

— Personne n'en est responsable ; je suis libre, et je préfère rester libre de l'influence de quiconque, merci ; mais ce peut être la faute de quelqu'un que lui ne soit *pas fichu* à la porte, qu'il ait préparé son action avec assez de soin pour qu'il n'existe aucune photographie de lui dans les dossiers de l'université – que dit-il du libre arbitre de ce côté-là, hein, qu'en est-il ?

— ... Et je n'approuve pas, poursuit la femme avec fermeté, que, dans

tes cours, tu aies donné des A à tous les étudiants – ça pouvait fort bien être un acte de principe, pour détruire le système de classement...

— Bien sûr !

— Mais ça pouvait aussi être pour des motifs plus personnels.

— Par exemple ?

— Par exemple, ton attachement à... enfin...

— Ton attachement à tes garçons ! dit Mort. Tous ces garçons que tu reçois chez toi !

Une sombre lueur de sourire apparut sur le visage de l'homme, puis disparut.

— Tu déconnes, fit-il froidement.

— Nous ne nous occuperons pas de tes mobiles. Au diable la vie privée, dit Mort. Alors ne viens pas dégoîser sur moi ou les autres, qu'il s'agisse de stabilité d'emploi ou pas – je n'ai pas encore de contrat et je pourrais tout perdre, comme tu le sais bien. Et s'ils me fichent à la porte moi aussi ? Tu sais quel revers ce serait. Il faut qu'on reste dedans, qu'on reste là où il y a le pouvoir, qu'on ne renonce pas. Ne m'oppose pas ta notion petite-bourgeoise de l'honneur, je t'en prie ; on ne peut pas se permettre l'honneur, mon ami. Oui, je regrette que tu aies été renvoyé, et nous avons tous fait ce que nous avons pu, mais ils avaient un solide dossier contre toi, on ne pouvait rien faire. L'honneur est trop abstrait ! Au diable, tout honneur, tout verbiage – j'en ai autant marre que toi du verbiage. Ce qu'il faut faire, c'est entrer dans cette collectivité, je veux dire y pénétrer vraiment. Il faut être là où les gens vivent, où ils essaient de vivre, dans toute cette merde ! Il nous faut apprendre à haïr, à *haïr* avec énergie, et non pas à parler, à préparer la révolution dans nos entrailles et non dans notre tête...

— En prenant l'argent du gouvernement par l'entremise de l'UACP, dit un des autres hommes avec un petit ricanement.

— Pourrais-tu obtenir le poste toi-même ? s'écria Mort. Pourrais-tu te faire blanchir pour ça ?

— Tu es fier d'être blanchi par la C.I.A.

— Oui, j'en suis fier ; je suis fier d'être blanchi par la C.I.A. parce que cela signifie que je ne me suis pas abandonné aux impulsions, à la sensiblerie, moi ; parce que moi, je resterai dans les arcanes du pouvoir où je pourrai être quelque chose, tandis que vous, vous serez au-dehors à gémir et à vous plaindre...

— Assez, je vous en prie. Assez, dit la femme, se prenant la tête à deux mains.

— Où en serait la communauté sans cet argent ? Où donc ? s'écria Mort, assénant un coup sur la table. L'argent, c'est l'argent ! Un serment de fidélité est la voie de l'argent, des munitions, des armes et des tracts – ne me regardez pas avec ces yeux de petits-bourgeois blessés, avec ce sentiment de trahison de votre honneur de boy-scout, parce que je ne me suis pas laissé briser comme vous...

— Je vous le demande vraiment. Assez, je vous en prie, s'écria la femme avec irritation.

— Un bon nombre d'entre nous ont accepté des emplois dans le Programme contre la pauvreté – pourquoi pas ? J'ai mon doctorat de sociologie. Je suis éminemment qualifié pour vendre mes capacités, bon Dieu ! et imaginer une manière de tout mettre à bas – combien croyez-vous qu'on nous ait promis d'argent ? Hein ? J'ai donné assez libéralement celui que je recevais, vous devriez le savoir – alors cessez de me chercher des crosses ! »

Ils restèrent tous silencieux un moment. Puis quelqu'un dit :

« Pourquoi tout va-t-il si lentement ?

— Eh bien, la population noire a attendu plus de cent ans, patiemment, comme de braves gens – pour ne pas dire trois cents ans.

— On est tous très bons pour attendre. Trop bons.

— Je ne cesse de me représenter une image dans un conte, un conte de Poe, je crois – un homme passe par quelque chose de terrible, une expérience grotesque ; je crois qu'il tombe dans un maelström ou quelque chose comme cela, et du centre du maelström il voit s'élever une grande forme blanche, un géant, tout blanc...

— Et alors, quoi ?

— C'est ainsi que nous devons apparaître aux Noirs, comme cela. Tout brumeux.

— Mais c'est du mysticisme, ça ; les Noirs ne veulent pas donner *là-dedans* ; ce que nous appelons Blanc n'est que le moi, le moi égoïste, dégueulasse, et il faut nous en débarrasser – tant les Blancs que les Noirs. Le pouvoir noir n'est encore que du pouvoir ; nous ne voulons pas de pouvoir ; on en a assez du peuple et du pouvoir, du pouvoir et du peuple, comme si l'âme humaine ne pouvait opérer sans cela...

— L'âme peut-être, mais pas le corps !

— L'ennui avec toi, Mort, c'est que tu n'écoutes *pas* ! Tu n'as aucun sens de la nuance. Ce diplôme de sociologie t'a coûté ton âme...

— Bon Dieu ! Foutez-moi la paix avec votre brume et votre ciel, et nous tous couchés ensemble, au diable tout ça ! cria Mort. Quand les flics vous pourchassent, allez leur raconter ça, pas à moi ! Je ne veux pas de brouillard, et je ne veux pas de foutaises sur l'honneur ! Je veux de l'action, je veux de l'argent et des armes, je veux une organisation où les gens apparaissent *au bon moment* ; où ils ont le sens des responsabilités, où ils ne sont pas toujours à penser à leur foutu moi, leur *moi*, leur *moi* à la gomme ! »

Jules remarqua une fille qui s'approchait d'eux. Au premier instant, quelque chose remua en lui, suscitant presque un gémissement ; puis il vit que ce n'était personne, personne qu'il connaissait – une fille d'une vingtaine d'années, vêtue dans le style débraillé familial à ce quartier, avec une robe sans forme, des sandales et les jambes nues. Mais, comme les autres étudiants qui jouaient à la pauvreté, elle avait une belle denture ; le jeu de la pauvreté

s'arrêtait aux dents.

Mort se leva : « Vera, ici ! Ma colombe ! » Il lui saisit la main et la présenta gauchement à tout le monde. « Vera est ma meilleure élève, celle de mes étudiantes qui promet le plus – asseyez-vous, mon cœur... mon cœur, permettez-moi de vous offrir quelque chose. Avez-vous emménagé par ici ? Où habitez-vous ?

— Non, j'habite toujours à la maison.

— Où est-ce ?

— Du côté ouest, loin dans le Six Mile Road. Je suis ici pour le week-end, chez une amie.

— Vous savez que l'émeute est prévue pour ce week-end ?

— Je l'ai entendu dire ! J'étais tellement excitée que je suis venue tout droit à votre recherche ! »

Elle s'assit d'un air guilleret en face de Jules. Elle avait un joli visage à l'aspect moite, plutôt enfantin et hardi. Ses cheveux se balançaient autour de sa figure. Elle adressa un large sourire à la ronde, se sentant en même temps bien et mal venue, satisfaite d'elle-même : « Alors, qu'allez-vous faire ? Quels sont vos plans ? demanda-t-elle.

— Nous ne les avons pas encore organisés, répondit Mort.

— Ça va être secret ?

— Pas pour vous, mon chou – vous êtes des nôtres. »

Mort se frottait les mains, tout excité. Il était plus petit que Jules, avec une figure ronde et solide, des lèvres actives, un air de nerveuse robustesse qui était sympathique. Jules ferma légèrement l'œil, et Mort devint une forme indécise, parlant dans l'air. À côté de lui, la fille à la longue chevelure oscillante devint une forme indécise, écoutant. Jules essaya de concentrer son attention sur elle. Au milieu du tumulte des voix, il entendait parfois celle de la fille, une voix de gorge, poseuse... cette fille faisait penser à quelqu'un dans une soirée costumée, qui serait en même temps embarrassée et contente de son déguisement... Que lui importait ? Quelque chose en lui cessa de fonctionner ; il était assis légèrement penché en avant, essayant de s'intéresser à elle. Le désir chez lui était délicat, délicat comme les ailes des papillons. Il avait besoin d'air, de soleil, d'un vent agréable ; il ne pouvait s'élever à travers la croûte de l'air ordinaire.

Il la voyait comme un objet. Frêle, doux. Un objet délicat d'un poids délicat. Sa voix était basse. Sa peau moite. Les cheveux de Jules avaient poussé, longs et drus, et il imaginait les doigts de cette main enfantine les caressant, à la façon dont d'autres doigts les avaient caressés, parfois négligemment et parfois avec passion... Quelqu'un tendit un verre de bière à la fille, les doigts se refermèrent dessus. Jules ouvrit les yeux et regarda.

« Oui, je pense que cela l'attirera ici. Je pense qu'il fera un voyage spécial, puissamment gardé, par avion spécial, oui, je le crois, j'ai des raisons très nettes de le croire ! dit Mort, respirant lourdement. Le président en personne, cet immonde enfant de putain, ce salaud de fasciste, et je troquerais

volontiers – c’est la vérité vraie ! – j’etroquerais volontiers ma vie pour la sienne, tout bonnement, si ce n’était du gaspillage, si je pouvais supporter de ne pas voir comment l’histoire tournera...

— Une balle. Une seule balle, dit quelqu’un à mi-voix.

— Une seule balle, bon Dieu !

— On ne peut pas le garder à ce point. Pas tout le temps. Mais s’il ne venait pas ?

— Je ne crois pas que ce salaud viendra.

— Johnson ? Il ne viendra pas. Pour aucune émeute, pas même pour une guerre !

— J’ai des raisons de croire qu’il viendra – pour les votes ! La politique ! Pour que le gouverneur ait l’air d’un con !

— Comment pourrait-il faire que Romney ait l’air pire qu’il n’est déjà ?

— Et qui va tirer ?

— Tu te crois bon tireur, comme Oswald ? Tu crois que tu pourrais réussir, un coup direct, sans te faire prendre ?

— Peut-être pas moi, peut-être pas moi, dit Mort d’une voix basse et furieuse ; mais il se pourrait que j’aie quelques jeunes amis capables de le faire ?

— Et de se sacrifier ?

— Pourquoi pas ?

— Écoute, on pourrait avoir des plans de rechange, cinq ou six. On pourrait avoir un tas de bâtiments préparés, des gens sur les toits, au dernier étage, tout prêts avec leurs fusils. Écoute, je peux me procurer des carabines quand je voudrai, dit l’autre homme, s’échauffant. Je ne blague pas, j’ai des contacts près desquels les tiens ne sont que de la merde – ce qui ne veut pas dire que je saurais manier une carabine moi-même ; mais je pourrais apprendre, et certaines ont une lunette de nuit, un appareil de visée qui peut voir dans l’obscurité.

— Seigneur, il existe des trucs comme ça ? C’est vrai ?

— Je le crois.

— Non, c’est possible, vraiment ?

— N’est-ce pas... ?

— Je pourrais manier une carabine moi-même ! Je veux le faire ! s’écria la fille. » Dans son excitation, elle faillit renverser son verre de bière. Jules le rattrapa. « Peu m’importe ce qui m’arrivera – j’en ai assez de la maison ! Écoutez, je serais toute prête à me brûler devant ce salaud, comme un bonze vietnamien, ou à l’arroser moi-même d’essence et à y mettre le feu – ce serait à la télévision et dans tous les journaux !

— Mais si on le tue – en admettant que ce soit possible – si on le tue, dit l’autre femme d’un ton acerbe, comment mettre au point ce que nous voulons signifier ? Regardez Oswald – ce n’était vraiment rien ! Il n’avait rien à dire ! Il a abattu Kennedy – soit dit en passant, Kennedy méritait d’être abattu, mais bien plus tôt – il l’a abattu et il n’a entouré cet acte que de vide, un des actes

les plus héroïques du XX^e siècle ; mais rien à dire ! Du gaspillage ! Rien à dire !

— Ce serait pour le Vietnam ou pour la révolution noire ?

— Le Vietnam est plus important.

— Comment pourrait-on lui faire savoir pour quoi il meurt ? Ne vaudrait-il pas mieux le lui faire savoir, l'expliquer ?

— On pourrait écrire... au journal, après, dit Mort. On pourrait expédier la lettre avant l'assassinat, de façon que tout le monde sache que la mort était légitime, une mort légitime... et... déclarer que c'était une protestation formelle contre la situation au Vietnam.

— Au diable le Vietnam ! et ici même ? Je veux dire à Detroit ! Ici même, ce tas de pourriture, ça pue jusqu'au ciel, pourquoi ne pas faire sauter Detroit ? Crois-tu que tuer un enfant de putain revient au même que d'incendier toute une grande ville ? Humphrey prendrait simplement la succession – imagine ça ! ce con ! Alors, il faudrait le tuer, et qui restera-t-il ? Seigneur, je ne le sais même pas – Everett Dirksen ? Et alors ?

— Je ne crois pas que ce soit forcément Everett Dirksen...

— J'aimerais le tuer, celui-là.

— J'aimerais tuer n'importe lequel d'entre eux ! Ce serait si facile, une fois la chose montée. Je me demande pourquoi il n'y a pas plus de gens pour le tenter ! Savez-vous que l'assassinat comme méthode politique était révééré au Moyen-Orient dans les temps bibliques ? Pour sûr ! Un homme gouvernait sa vie durant, et la seule façon de s'en débarrasser était de le tuer. Alors ils étaient tous liquidés.

— Et qui prenait la suite ?

— Quelqu'un d'autre.

— Mais on ne veut pas tuer trop de gens, dit Mort, transpirant, mais très content. Écoutez, vous ne voulez pas que cela devienne banal ! Je crains terriblement la banalité – c'est mon tempérament mélodramatique – il faut conserver à la mort un caractère sacré, terrible ! Alors, si Johnson est tué, cela signifiera quelque chose !

— Comment la mort peut-elle être sacrée ? Parlez-moi donc des petits-bourgeois ! dit la femme avec irritation. Vous n'avez pas lu les journaux ? Des milliers de gens meurent là-bas, des milliers de gens ! Les bombes, le napalm, l'essence enflammée – l'essence flambante, elle coule à flots, et si les paysans se cachent dans un fossé, elle y coule comme de l'eau, de l'eau enflammée, et elle les brûle vifs ! Comment pouvez-vous dire que la mort est sacrée ? La mort d'un salaud comme Johnson, *sacrée* ?

— Pourquoi serait-il un martyr ?

— Je ne crois pas que Romney ait assez d'importance pour qu'on le tue. Écoutez. Enfin, si, il vaut la peine de le tuer, du point de vue politique en général... comme façon de briser la structure existante... et quoique je ne l'aime pas, je pense...

— À vrai dire, j'aimerais mieux tuer Cavanaugh.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est plus immédiat, c'est le maire.

— Mais tu travailles pour lui !

— Je prends son argent. En fait, je le méprise. Il a quelques bonnes idées, mais il ne bouge pas assez vite. Aucun d'entre eux ne bouge assez vite pour suivre l'histoire...

— Il a trop engraisé. C'est une mauvaise image.

— Eh bien, on peut toujours le tuer, lui. Il va être en ville pour quelque temps.

— Mais si Johnson ne vient pas – et je doute que ce salaud soit assez stupide pour venir ici, après une émeute, pour de simples votes – je ne pense pas qu'on devrait se soucier de Romney, ce serait seulement flatter les républicains. Je crois qu'on devrait tuer quelqu'un de plus important, comme Keast... »

Tout le monde rit.

« Keast ! Tuer Keast ! Mais personne n'a jamais entendu parler de lui ! Qui se soucie le moins du monde du président de Wayne State ? Seigneur !

— Il a plus d'importance qu'on ne le croit en général – c'est un symbole. Et la révolution noire comme la révolution de la jeunesse devraient se retrouver à l'université ; elles devraient se rejoindre sur le campus. Ce sera le campus le champ de bataille, pas les quartiers sordides...

— Tu crois que l'université a une telle importance ? Un président d'université en comparaison d'un sénateur ?

— Quel sénateur ?

— Après l'émeute, ils viendront tous les deux, tout le monde voudra s'afficher ; Hart s'amènera sûrement...

— C'est un type bien.

— Quelle foutaise ! Il n'y a pas de types bien dans le gouvernement. Ils méritent tous de disparaître !

— Mais crois-tu que Hart soit assez important du point de vue national ?

— Qui a entendu parler de lui en dehors du Michigan ?

— Et pourquoi pas un chef noir, King par exemple ?

— Oui, il apparaîtra peut-être, si l'émeute est violente.

— Si King était abattu...

— King est un salaud de tordu, il a trahi tous les nègres du pays, il mérite d'être abattu, dit Mort avec irritation. En fait, les gosses de la communauté – les enfants de Canfield avec lesquels on travaillait, cette bande-là – ils aimeraient tous participer à l'action. Ils se foutent bien de Johnson, s'ils savent qui c'est...

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec le Vietnam ? King est contre la guerre au Vietnam.

— On pourrait changer le message, on passerait du Vietnam à la question raciale simplement, ou à la liquidation des chefs existants...

— Pourquoi Martin Luther King ?

— Qu'est-ce que tu as contre lui ? N'est-il pas aussi important que Johnson ? N'est-il pas important du seul fait que c'est un Noir ? Ce serait dramatique de le tuer, et on en accuserait la droite.

— Alors, on n'a plus le contrôle de l'assassinat ! On ne lui donne plus son véritable sens !

— Si, on le dirige, mais très habilement.

— Le message sera perdu.

— Non ! On le maintiendra, on écrira une lettre !

— En accusant la droite ? La National Rifle Association ?

— Mais il serait plus logique de tuer Stokely Carmichael, si tu veux faire accuser l'autre côté, dit quelqu'un avec impatience. Seigneur, vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Tout le monde sait que King travaille pour la droite ; pourquoi, bon Dieu, *ceux-là* l'abattraient-ils ? Blablabla ! C'est Carmichael qu'il faut – c'est un saint – il n'aura pas peur de venir ici, et sa mort vaudrait quelque chose !

— Mais, excusez-moi, passer de Johnson à Carmichael – je veux dire, est-ce qu'on ne dégringole pas un peu ? Je veux dire, pas moralement, mais du point de vue propagande ? Franchement, tout le monde se foutra de Carmichael, hormis ceux qui sont déjà prêts à détruire tout le pays.

— Quel mal y a-t-il à cela ?

— Les manchettes paraîtront fausses, non ? Ou peut-être que ce serait mieux ? Cela montrerait aux autres nations à quel point l'Amérique est raciste, comme quand la C.I.A. a tué Malcolm X.

— Les autres nations savent tout cela, et elles s'en foutent bien ! Pourquoi s'en soucieraient-elles ? Elles sont payées...

— J'ai une idée. On pourrait les tuer tous, tous ceux que nous avons mentionnés ! On pourrait tuer tous les salauds qui viennent faire des discours à Detroit ! Pourquoi pas ? Ça leur apprendrait à respecter une émeute, à se tenir à l'écart d'une zone d'émeute, bon Dieu !

— Pour un effet dramatique...

— Non, ce ne serait pas pour produire un effet dramatique, ça ferait l'effet contraire ! Tu n'as aucun sens de l'équilibre ! Mettons que Robert Kennedy se montre ici et qu'on le tue, et aussi les autres – qui crois-tu qui aurait les manchettes ? Lui et Johnson ! Les autres passeraient seulement dans les pages intérieures. Ce serait du pur gaspillage ! Tu dis des conneries ! Je voudrais bien que vous ayez tous un peu le sens du théâtre, de l'histoire !

— Tout ça me donne mal à la tête, dit Mort. La façon dont vous gaspillez les choses ! Je fournis l'argent, j'ai la connaissance technique, j'ai les gars qui ne demandent qu'à presser des détente, mais vous ne voulez pas me laisser organiser la chose ! Vous êtes contre moi, vous êtes tout le temps à me chercher des noises !

— Personne ne vous cherche des noises, Mort, dit la femme.

— Seigneur, ça me déprime. Parfois je suis remonté à bloc, et parfois je suis au trente-sixième dessous ; à un moment, je plane, à un autre je plonge ;

le pauvre Mort est plongé tout au fond de la mer. Je suis perdu dans un misérable canal glacé près du pôle Nord, les étoiles sont toutes petites. Comment trouverai-je le chemin du retour sur la terre ? Tu as écouté toute cette foutaise, Jules ? »

Jules avait seulement remarqué la *Bhagavad Gita* en volume broché, sous un bras agité.

« Qu'en penses-tu, Jules ?

— Je n'ai pas d'opinion.

— Qui devrions-nous tuer, Jules ? Si tu avais le doigt sur la gâchette, qui tuerais-tu ?

— Personne.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi tuer quelqu'un ? Les gens meurent de toute façon, tôt ou tard, dit Jules. » Il regardait la couverture colorée du livre, se rappelant quelque chose de pressant à ce sujet... Il devait avoir eu envie de le lire à un moment donné. « Ça ne changerait rien.

— Ça ne changerait rien ! Comment ? Tout peut changer ! dit Mort. Tout peut être changé avec les gens qu'il faut aux commandes ! Tu devrais rencontrer ces gars dans ma bande – on essaie de leur trouver des emplois – des gosses qui ne se sont jamais occupés que de drogues et de prostitution, de prostitution à dix ans, de trafic de drogues – essayer de leur trouver des emplois, à eux ! Il y en a un en particulier – sa vie a été si moche – quelqu'un de sa famille lui a donné à manger du verre pilé quand il avait quatre ans, et aujourd'hui il en a treize – un petit maquereau de premier ordre – il vient d'acheter un manteau de fourrure à sa mère. Tu crois que leur vie n'en serait pas changée ? Tu trouves que tout devrait continuer comme ç'a été pendant des siècles ?

— Ça a l'air d'être un foutu catholique ou quelque chose comme ça, ton Jules, dit la femme, hochant la tête à l'adresse de Mort. La futilité de l'histoire – quelle foutaise. Les rouages de l'histoire doivent être huilés de sang, ou rien ne bougera. L'histoire n'est pas une succession naturelle, elle est faite par l'homme. Nous la créons. L'homme fait et défait tout. Je pourrais modifier une petite partie de l'histoire humaine en jetant simplement une bombe chez quelqu'un, croyez-moi. D'après Fanon... »

La fille qui se trouvait en face de Jules de l'autre côté de la table se mit soudain à glousser, se couvrant le visage.

« Qu'est-ce qui vous fait rire ? dit la femme. Qu'y a-t-il de si drôle ? »

Elle jeta un coup d'œil à travers ses doigts : « J'ai peur.

— Oh, Seigneur ! »

Tout le monde se mit à parler en même temps. Mort martela la table. Il avait le front gras de sueur, ainsi que le nez ; ses lèvres s'affairaient avidement... La voisine de Jules sentait fortement la transpiration, très féminine dans son excitation, costaude et féminine... Les autres hommes se tiraient anxieusement le menton, les lèvres, le nez comme s'ils détestaient

leurs visages, nerveux, irrités et impatients, désorientés, tandis que Jules, accrochant le regard de la fille, voyait qu'elle était jolie mais qu'il n'y avait aucun avenir à son visage, rien. Elle était comme l'été chaud et humide même, qui commençait à peine – on n'était qu'à la mi-juin – mais qui paraissait avoir déjà duré des mois et qui avait effacé tout souvenir d'un temps plus froid. Le sol était très plat, comme le trottoir et la rue. L'été semblait à Jules plat, son horizon plat. Il étendit lentement le bras et posa la main sur la sienne.

Les yeux de la fille sautèrent au visage de Jules.

« N'ayez pas peur ; pourquoi avez-vous peur ? » dit-il doucement.

Elle retira sa main. Mort, qui les observait avec agacement, feignit de ne rien voir et interrompit d'un rire explosif, presque un hoquet, le raisonnement de quelqu'un : « Il faut tout brûler ! J'offre mes livres par-dessus le marché... pour deux mille dollars de livres ! La maison de mes parents à Grosse Pointe ! Parfait, parfait ! Tout au feu ! Brûlez tout et, tout au fond, de la fine poudre blanche d'os ; que ce ne soit pas Johnson, Romney ou n'importe lequel de ces salauds, mais une personne très ordinaire, un gosse noir, une victime et martyr de tout le système qu'on appelle civilisation – n'en est-il pas ainsi ? Tant symboliquement que littéralement ? Tout le système reposant sur les os pulvérisés d'un gosse ?

— Tu as volé tout ça à Thomas Mann ! Dans *La Montagne magique* !

— Je n'ai jamais lu Thomas Mann, dit Mort, froissé. Où vas-tu ? » demanda-t-il, voyant la fille se lever.

Elle se dirigea vers la porte : « Au revoir, dit-elle.

— Où vas-tu ? »

Elle l'écarta d'un geste de la main. Jules se leva pour la suivre. Mort, dégonflé, les suivit d'un regard appuyé, tandis que ses lèvres remuaient en silence.

« Hé, l'amie, dit Jules d'une voix chantante, tout en se hâtant derrière la fille, pourquoi ne souriez-vous pas à votre frère ? Hé, attendez. »

Elle ne tourna pas la tête.

« Où allez-vous si pressée, mon cœur ? »

Sur le trottoir, au soleil, elle s'arrêta pour le regarder : « J'ai eu un sentiment de peur là-dedans, tout d'un coup. Je ne sais pas pourquoi.

— Il n'y a pas de quoi.

— Ces choses dont ils parlaient... Je me suis simplement mise à trembler.

— Où ça ? Les genoux ?

— Oui, les genoux. Je n'ai que dix-huit ans. Il était mon professeur en "Intro de Socio", vous savez, M. Piercy – je veux dire Mort. Je suis en quelque sorte tombée amoureuse de lui au dernier semestre ; mais maintenant, je ne sais plus, je ne sais plus quoi penser. Il nous a fait lire *Les Damnés de la terre*, et ça a changé ma vie.

— Vous tremblez encore ? demanda Jules.

— Un peu.

— Pourquoi ne marchez-vous pas de ce côté, par ici, dit Jules. » Sa voix

n'était pas hargneuse, mais gentille ; elle semblait gentille. « Marchez de ce côté, » dit-il, pressant de la jointure des doigts le dos de la jeune fille pour l'encourager à continuer. Des magasins vides, de vieilles affiches électorales, sa promenade de chaque jour. Il la faisait en sens contraire, maintenant. « Parlez-moi de vous, mon cœur. Parlez-moi.

— Je ne sais que penser. Je suis venue ici avec une valise et quelques affaires, quelques dollars. Je sortais d'une sévère dispute à la maison. J'en ai assez de ma famille ; ils sont indécrottables, et je pensais que peut-être je... enfin, que je pourrais vivre ici de façon permanente. Mais je n'ai pas d'argent. Vous vous appelez Jules ? Je vous connais, je vous ai déjà rencontré. Vous êtes toujours avec une femme qui s'appelle Marcia ? Elle a un gosse ? Pourquoi donc est-ce que je ne peux pas m'arrêter de trembler, je me sens si bizarre...

— Ça ira mieux dans quelques minutes. Le soleil va vous réchauffer. »

Elle frissonna. Ses dents claquaient.

« Pourquoi êtes-vous si effrayée, mon cœur ? Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas ?

— Vous... je vous observais tout le temps, là-dedans. Je les entendais parler, mais vous me regardiez. Mais où est cette femme ? Elle est jolie, votre amie ; vous vivez avec elle ? Elle et son gosse ? Vous vivez tous ensemble ?

— De temps en temps, répondit Jules. Mais parlez-moi de vous. »

Ils marchaient lentement au soleil. Jules observait leurs ombres. Les jambes de la fille formaient des ombres longues et légères, des ombres très gracieuses.

« Je ne sais pas quoi dire. Je vous ai déjà rencontré, Jules. Je ne sais pas pourquoi je vais de ce côté, je devrais aller de l'autre. Peut-être devrais-je prendre l'autobus jusqu'à Six Mile Road ou téléphoner à mon père. J'ai dû quitter l'école parce que j'avais l'esprit trop confus, j'ai été recalée en composition anglaise, je ne pouvais organiser mes pensées. Quelle sacrée chance ce doit être de naître avec un bon cerveau, comme Mort et cette femme et tous les autres. Je les admire tous, et vous aussi. Vous n'avez jamais peur.

— C'est vrai. Je n'ai jamais peur. »

Il toucha de nouveau le dos de la jeune fille, plus doucement. Il contempla son dos et passa ses doigts tout du long.

« Que faites-vous ? dit-elle, en s'écartant. Vous êtes si bizarre, d'agir ainsi. Je ne sais pas quoi penser. Je vous ai rencontré une seule autre fois, mais vous ne vous souvenez pas de moi...

— Je pense à vous en ce moment. Je ne puis penser à rien d'autre.

— Mais vous ne devriez pas me toucher ainsi ! Que faites-vous ? » dit-elle faiblement, avec un mouvement d'écart.

La main de Jules, libérée, retomba.

« Que puis-je dire de moi ? Vous m'écoutez ? Je veux venir à la vie et être une personne réelle, je veux aimer — je veux aimer fort et pour toujours, je

veux me donner entièrement à cet amour, mais il faut qu'il soit digne de moi et j'ai peur, j'ai peur de ne pas être capable de le discerner, je ne sais pas comment le reconnaître – je pourrais aussi bien être enfermée dans un cercueil et ne jamais en sortir. Je ne connais pas les mots justes. Je sais que je suis jolie, mais les gens comme Mort s'en fichent complètement ; ils veulent les mots justes, et je ne les ai pas. Je me sens complètement enfermée dans un cercueil.

— Par ici. Tournez par ici, indiqua Jules, comme ils arrivaient à un coin de rue.

— Mais je ne veux pas aller par là.

— Si, par ici », répéta-t-il, la prenant par le bras.

Elle partit avec lui dans la rue, un peu chancelante.

« Je n'ai rien mangé depuis hier soir. Le dîner d'hier soir. J'ai filé ce matin sans manger. Je me sens si faible... »

Des garçons noirs passèrent à côté d'eux en courant et en criant. La fille, prise de panique, se heurta à Jules. Il toucha sa nuque et la caressa sous ses cheveux lourds et chauds.

« Je sais ce que Mort ressent, dit-elle, secouant la tête pour se libérer de la main de Jules, je veux dire ce qu'il entend par tout incendier. Il ne peut y avoir d'autre voie. Un gros bulldozer pour tout abattre, tout niveler, gens, arbres et maisons, et ce qui restera après l'incendie, des tas de décombres, Blancs comme Noirs. Je m'assieds parfois dans mon lit, tout éveillée, et voilà ce dont je rêve quand je suis euphorique : un bâtiment en flammes qui s'écroule, chaque brique se séparant des autres et tombant seule dans la rue, loin en dessous, basculant, puis dégringolant... tout cela si beau... et les pompiers écrasés sous le feu... et dans chaque chambre les gens s'éveillant, essayant de fuir par des escaliers qui explosent en flammes sous leurs pieds et s'écroulent, et tout chavirerait, brûlant, les gens eux-mêmes en flammes... »

Jules caressa son dos, l'entraînant en avant.

« Mais ai-je envie d'être de ces gens ? Je ne sais pas ce que je veux, je n'arrive pas à penser, je ne crois pas être normale. Ma pensée est toute confuse. Je rêve de sang et d'entrailles sortant des gens, depuis ma classe de biologie à l'école secondaire, où j'ai dû disséquer une grenouille, ce qui me faisait horreur, horreur. – Mon Dieu, Jules, ne faites pas cela, je vous en prie ! »

Retirant sa main, il passa de l'autre côté de la fille.

« Laissez-moi vous protéger de la rue, mon cœur. Il y a trop de gens.

— J'entends les voitures, mais je ne les vois pas. Je les sens.

— Il y a trop de voitures dans la rue.

— Je ne veux pas rentrer.

— Parlez-moi de vous ; racontez-moi n'importe quoi », dit Jules.

En lui, loin en lui, quelque chose se dissolvait et tombait. Mais il ne le laissa pas tomber. Il dit : « Aimez-vous dormir ? Rêvez-vous la nuit ? De quoi rêvez-vous ?

— Autrefois, j'aimais dormir ; mais maintenant j'ai peur du sommeil. Je pourrais rêver de n'importe quoi ; je suis libre de rêver de n'importe quoi...

— Vous ne voulez pas être libre ?

— Si, je veux l'être ; il n'y a rien que je désire davantage, mais... j'ai peur du genre de rêves que je fais, je n'en suis pas maîtresse. Il y en a un, où je suis armée d'une ceinture, je porte une ceinture ! Pourquoi est-ce que je porte une ceinture ? Pourquoi tout est-il si saugrenu ? »

Elle claquait des dents. Elle lança un regard de côté à Jules, effrayé, étrangement provocant.

« Traversez ici. Attendez que cette voiture soit passée », dit Jules.

Il glissa un bras autour de ses épaules pour la guider. Elle leva vers lui de grands yeux, puis détourna son regard avec effort. Elle trébucha au bord du trottoir. Confuse, neutre, elle se tint là, regardant alentour.

« Où sommes-nous ? À Detroit ? Est-ce toujours Detroit ?

— Oui, mon cœur. Toujours Detroit.

— Participez-vous à leur programme – comment appellent-ils ça ? – l'action contre la pauvreté ? L'unité d'action contre la pauvreté ? Travaillez-vous là-dedans avec eux, à recevoir de l'argent et à truquer les rapports, à acheter des armes ? Ou êtes-vous l'un des pauvres ?

— Je suis l'un des pauvres.

— Mais vous n'êtes pas Noir. Êtes-vous très pauvre ?

— On ne peut pas l'être beaucoup plus.

— Comment vivez-vous, alors ?

— Je me débrouille.

— Mais, pour un pauvre, vous parlez comme si... comme si ça n'avait pas d'importance. Je croyais les pauvres différents, je croyais que c'étaient surtout des Noirs... »

Il lui prit la main, comme charmé de ces paroles, et il tenta de l'élever jusqu'à ses lèvres ; mais elle la retira. Puis, confuse et embarrassée, elle la lui tendit de nouveau, lui permettant de la prendre. Jules mordilla doucement les articulations. La fille dit : « Assez. Allez-vous-en, dit-elle.

— Mais j'habite ici. Je ne peux pas m'en aller.

— Ici ? Vous habitez ici ? Il y a des gens qui habitent ici ? »

Elle regarda alentour avec de grands yeux : « Excusez-moi, dit-elle. Je ne sais pas ce que je dis. Je croyais qu'on démolissait les bâtiments par ici. Mais il y en a qui sont encore debout, on peut encore y habiter. Je me sens bizarre depuis samedi soir, je n'ai pas mangé grand-chose... »

Elle resta un moment immobile. Et soudain, elle bouscula Jules et courut traversant la rue dans la direction d'où ils venaient. Un nègre qui conduisait un camion de gravats l'insulta.

« Hé ! cria Jules, où allez-vous ? »

Il lui courut après et lui barra la route, la dirigeant vers une porte. Elle courait, les mains pressées contre son visage : « Vous ne voulez pas vous faire ramasser par la police, mon cœur ? Il faut faire attention », dit Jules.

Il savait qu'il fallait lui parler, prononcer un certain nombre de mots. Un rouage familier tournait, un rouage de logique physique qui semblait l'entraîner. La fille se pelotonnait dans l'encadrement de la porte, se cachant le visage. Jules lui saisit les épaules par-derrière.

« Vous feriez mieux de me laisser partir, dit-elle. Je veux appeler mon père.

— Je vais vous trouver un téléphone, dans ce cas. »

Elle se retourna. Elle essaya de passer à côté de Jules, mais il lui barra le chemin. « C'est la mauvaise direction, dit-il. Il n'y a pas de téléphone par là. »

Elle tenta de s'échapper, mais il l'accrocha par les cheveux et en serra une poignée qu'il enroula autour de son poing. La fille s'immobilisa. Elle ferma les yeux, le visage crispé dans une expression de douleur et de concentration. Elle agrippa le poing de Jules et tenta de l'ouvrir. Elle s'efforçait frénétiquement de lui faire desserrer les doigts : « Je vais appeler la police ! s'écria-t-elle.

— La police fera pire, mon chou. Ils vous amèneront au commissariat et, quand ils en auront fini, vous ne vaudrez plus rien pour quiconque, pas même pour votre père.

— Ce n'est pas vrai !

— C'est parfaitement vrai ; tout ce que je dis est vrai. »

Elle le regarda. Un rire s'éleva en elle, elle ne put le retenir. Jules sourit. Il sentit ce sourire s'étaler comme un ruban en travers de sa figure.

« Où y a-t-il un téléphone ? Y a-t-il un magasin par ici ou un endroit avec un téléphone ?

— Je vais vous en trouver un.

— Vous ne le trouverez pas ! Vous ne voulez pas m'aider ! » Elle parvint à desserrer les doigts de Jules et à repousser sa main. « Il me semble être restée ici, perdue, pendant longtemps. J'ai ce sentiment d'avoir été ici avec vous ou quelqu'un d'autre et avec eux. » Elle lança un regard de côté, haineux, aux gens dans la rue, principalement aux nègres, qui passaient près d'elle et de Jules sans leur prêter grande attention. « Je ne peux pas me rappeler mon propre numéro de téléphone. Toutes sortes de numéros me passent délibérément par la tête pour m'embrouiller.

— Si le nom de votre père est dans l'annuaire, vous pourriez l'y chercher, dit Jules.

— Je n'ai pas un cent. »

Soudain lasse, avec ce sourire abattu qui lui était particulier, elle se renfonça dans la porte. Une ombre oblique tomba en travers de son corps. Jules la suivit. Il recourba son bras autour du cou de la fille et l'embrassa. Il se pressa contre elle, percevant son agitation comme à distance, vague et sourde en dépit de son souffle chaud et effrayé et de sa bouche chaude. Il baisa ses paupières. Il caressa sa nuque, sous les cheveux, et tortilla le bouton du haut de sa robe ; le bouton se détacha aussitôt et tomba. Tous deux se redressèrent en sursaut, comme si quelqu'un eût crié après eux. Jules fit un pas en arrière

pour la laisser aller.

« Je pourrai trouver un téléphone toute seule », dit-elle.

Elle repartit, mais il lui saisit le bras pour la tourner dans l'autre direction.

Elle se soumit. Elle se hâta et Jules se baissa pour ramasser le bouton qui était tombé de la robe. Il la suivit, étonné de l'énergie hystérique de ses jambes et de ses cuisses. Ses cheveux volaient au vent. Il pouvait imaginer ses yeux pénétrants et terrifiés, son visage immobile. Au coin suivant, elle attendit, regardant de part et d'autre. Elle avait l'air d'un cheval effrayé, secrètement effrayé. Les alentours étaient en partie incendiés, en partie démolis. Jules s'avança derrière elle et lui caressa la tête, comme à un cheval effrayé. « J'ai quelque chose pour vous », dit-il. Il essaya de faire passer le bouton par la boutonnière. Elle le repoussa en riant. Le bouton passa, tomba de nouveau et roula sur le trottoir.

« Je ne peux supporter cela », dit la fille.

Elle paraissait être sur le point de courir aveuglément sur la chaussée, au milieu du trafic. Jules l'entoura de ses bras. Elle ne bougea pas. Au-dessus de sa tête, la lumière du soleil paraissait voilée, comme photographiée. D'un côté, l'avenue était obstruée par des barrières noir et jaune. La chaussée était défoncée. De grands fûts de détritiques gisaient, renversés ; des enfants jouaient parmi les ordures. Un garçon à longs cheveux passa les barrières à motocyclette et s'en alla en rebondissant sur le sol défoncé. Jules, étreignant la fille par-derrière, sentit battre son cœur, et il se demanda pourquoi cela ne signifiait pas davantage pour lui. Son cœur battait. Elle était vivante.

« Si vous venez par ici, je vous trouverai un téléphone, tout ce que vous voudrez », dit-il.

Il la mena le long de la rue vers l'immeuble où il habitait. Un vieil homme, un Blanc, était assis sur la dernière marche, mais il ne se soucia pas de lever la tête. Jules et la fille le contournèrent poliment. Il la mena jusqu'au premier palier, où elle s'arrêta. Elle chancela, comme défaillante. Jules lui caressa la tête et les épaules, les sourcils froncés ; il attendait que quelque chose commençât en lui. C'était imminent. La vision de cette rue défoncée se présenta à son esprit, voilée de soleil, des barrières et des épars à bandes jaunes et noires, et un grand panneau en forme de losange, indiquant : SANS ISSUE. Il saisit l'oreille de la fille entre ses dents. Il passa la langue le long des circonvolutions de cette oreille, se demandant si la forme et le goût en étaient familiers.

« Je ne peux pas le supporter, je vous en prie... », murmura la fille.

Elle était appuyée contre la rampe et elle se tourna gauchement vers lui. Jules l'étreignit légèrement. Ils se sourirent.

« De quel côté alliez-vous ? Quand je vous ai rencontrée ? dit Jules. Vous montiez ou vous descendiez ? »

Il l'aida à monter la marche suivante. La main sous son coude, il l'amena au troisième étage, puis la dirigea doucement vers la droite.

« Quel est cet endroit ? Où suis-je ? » demanda la fille.

Elle se tripota l'extrémité des cheveux, se détendant en même temps le bout des doigts. Il vit qu'elle n'avait pas de sac. Sa robe était très froissée dans le dos. Les muscles de ses jambes se dévoilaient blancs et dangereux, et à l'arrière des genoux de minuscules veines bleues s'accroissaient, puis devenaient indistinctes, comme elle marchait. Il aurait voulu se baisser pour embrasser le creux de ses genoux.

« Je pourrais partir maintenant, dit-elle. Je serais rentrée à temps pour le dîner. »

Jules ouvrit d'un geste la porte de sa chambre. Elle n'était pas fermée à clé. La chambre n'avait qu'une fenêtre sans rideau. Les yeux de Jules furent attirés par une forme noire sur le bord de son lit défait – un cafard, peut-être ? Instinctivement, il fit pivoter la fille pour qu'elle ne vît rien et, se penchant vivement comme en un salut ironique, il envoya la forme à terre. Un cafard mort.

La fille ferma les yeux. Jules la prit dans ses bras. Il s'agenouilla et frotta son visage contre elle. Petit à petit, il fut gagné par cette violence vague et insensible qui était devenue son meilleur instinct, son instinct de survie. Une vision de l'endroit excavé lui revenait sans cesse en éclair à l'esprit. Il voyait presque physiquement le motocycliste rebondissant sur le ciment défoncé, raffermissant sa prise sur la roue directrice, pour suivre le bord de l'autoroute ; il regrettait de n'avoir pas examiné plus attentivement le motocycliste... La fille commença à se presser contre lui mais pas fort, les doigts impétueux et manquant de coordination comme la passion croissante de Jules. Elle parlait, lui disant quelque chose d'important. Un avertissement ! Il fallait qu'il s'arrête ! Mais Jules savait qu'il n'avait pas à s'arrêter. Il n'avait rien à faire. Il l'attira sur le lit et laissa sa paume fortement appliquée contre la base de son crâne, la tenant transpirante et hypnotisée, et il se sentait une force impersonnelle la tenant par la nuque, pas particulièrement lui-même ni quiconque, à peine un homme, la forme d'un homme peut-être.

Il pensa à Mort, à Mort disant : *Tantôt je plane, tantôt je plonge...* et l'urgente fantaisie de ces mots s'accordait à sa passion, qui le surprenait par sa violence ; et un instant après qu'elle fut passée, il se retira de la fille et resta allongé près d'elle. Une pellicule de sueur s'était formée sur son corps, comme par miracle.

La fille geignait : « Je ne voulais pas venir ici... Je ne sais pas ce que c'est que cet endroit... Je ne sais pas qui vous êtes... Je ne vous aime pas... Je ne veux même pas penser à qui vous êtes... »

Elle se mit à pleurer. Jules avait mal aux yeux. Il restait immobile, attendant que son cœur ralentît.

La fille dit : « Si je pouvais vous aimer, ce serait différent.

— Tout va bien.

— Mais je ne sais même pas où est cet endroit... »

Au bout d'un moment, il se leva pour chercher ses cigarettes. Elles étaient tombées de sa poche et se trouvaient par terre, emmêlées dans un drap de lit.

Il dit : « Je pensais autrefois qu'il ne serait pas possible de vivre sans amour ; mais ça l'est, on continue à vivre. On continue toujours à vivre.

— On quoi ?... Quoi ?

— On continue toujours de vivre. »

« Alors, tu as attrapé cette minette ? Où la caches-tu ?

— Je ne cache personne.

— Elle est blanche, au moins ? Elle est blanche ?

— Je ne toucherais pas à une négresse, dit Jules.

— Je sais bien que non, mon petit salaud. Je le sais. »

Jules regarda par la fenêtre. Une auto passait lentement : il fixa son attention sur elle. Qui se trouvait dans la voiture ? Où allaient-ils ? Était-ce une destination honorable ? Quand la voiture sortit de son champ visuel, l'attention de Jules se trouva fixée sur un espace vide, neutre, anodin.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui, Jules ? Tout l'après-midi ? »

Jules était fasciné par cet espace vide.

« Tu es encore allé au cinéma, ou quoi ? Jules ?

— J'ai été au cinéma.

— Lequel ? Où ? »

Il haussa les épaules.

« Quelque chose ne va pas, Jules ? »

Il ne répondit rien. Le silence commença à l'envahir.

Il se détourna de la fenêtre. La chaleur, dans cet appartement, était étouffante ; dehors, l'atmosphère était humide, dans les 30 degrés. Juin était passé et l'on était à présent au mois de juillet, par un été interminable. Jules s'essuyait tout le temps la figure, mais en vain ; une nouvelle couche de transpiration se formait ; les yeux lui cuisaient. Il s'assit sur le bord du lit de Marcia. Dans la salle de bains, Tommy, le fils de la femme, âgé de quatre ans, jouait, penché sur la baignoire. Jules se sentit désarmé devant une vision de cet enfant tombant dans la baignoire et se fracturant le crâne. Il voyait le sang. Sa vision revint à celle d'une femme en train de s'installer dans une baignoire blanche étincelante, dans de l'eau très chaude. L'eau miroitait sur son corps. Ce corps était pâle et commençait à rosir à la chaleur de l'eau... Jules se sentit malade, et son imagination flancha.

Marcia lui caressait les cheveux.

« Voudrais-tu quelque chose à manger ?

— Pas particulièrement.

— Je vais faire des sandwiches pour Tommy et pour moi, simplement des sandwiches. En veux-tu un ?

— Non.

— Des chips ?

— Non. »

Marcia resta un moment silencieuse. Son silence n'était pas calme ; Jules

sentait sa nervosité. Puis elle dit avec irritation : « Que fais-tu toute la journée ? Je ne pense pas que tu t'épuises avec cette petite putain – elle est complètement droguée, tout le monde le dit. Où la caches-tu ? Tu as fait un arrangement avec la police ? Je m'en fiche comme d'une guigne, mais il faut que je sache quoi répondre aux gens. Mort s'accroche tout le temps à moi, et il me demande sans cesse où tu es. »

Jules ferma les yeux. Il sentait qu'elle lui caressait la tête, mais il n'en éprouvait aucun plaisir ; elle poursuivit avec irritation, comme effrayée de s'arrêter. Il descendait en courant, fuyant au-dehors. L'air était distordu. Les objets auraient pu y fondre. Son corps aurait pu se muer en graisse, fondre, tandis que le minuscule noyau d'énergie – Jules Wendall – deviendrait dur, âpre, inutile, comme un grain de sable ou du grès.

« Voilà cinq mois que nous nous connaissons, dit Marcia. Te rends-tu compte que nous sommes à la mi-juillet ? Déjà ? Cela ne signifie rien pour toi – ceci, moi ? »

Jules s'efforça de coordonner ses mots.

« Non ? dit-elle.

— Si.

— Et Tommy, tu l'aimes aussi ?

— Oui. »

Debout, elle se tint un moment penchée sur lui. Il l'entendit soupirer. Elle dit : « Eh bien, il faut que j'aille faire quelque chose à manger. Viens dans la cuisine ; parle-moi. »

Jules ne la suivit pas. Il resta assis sur le bord du lit. Devant la fenêtre, il y avait une petite plante dans un pot de céramique brune luisante ; les feuilles en étaient un peu molles. La terre du pot, séchée, s'était agglomérée en minuscules petites boules à l'aspect brillant et dur. Comme des cailloux. Jules alla dans la salle de bains, prit le gobelet en plastique de Marcia et le remplit à moitié d'eau ; puis il revint arroser la plante.

Marcia se pencha du coin de la cuisine pour l'observer : « Ah ! merci de faire ça, j'oublie toujours », dit-elle. Jules laissa le gobelet sur le rebord de la fenêtre et se rassit sur le lit.

« Tu te sens bien, Jules ? Tu prends des trucs ? Dis-le-moi, je t'en prie. »

Il ne dit rien.

« Tu prends des trucs ?

— Non.

— J'aurais peur pour Tommy si tu le faisais. Dis-moi, je t'en prie...

— Non.

— Mais c'est quoi l'histoire à propos d'une fille ? Y en a-t-il une ? Elle s'appelle Vera ?

— Peut-être.

— Et alors ?

— Rien.

— Tu l'aimes ? »

Jules eut soudain une hallucination, confuse, de bêtes – des bêtes transparentes dans l'espace qui le séparait de la porte de la cuisine.

« Mais qu'est-ce que cela signifie pour toi ? dit Marcia.

— Qu'est-ce que "quoi" signifie ?

— Tout.

— Je ne sais pas. »

Les animaux, dans leur forme transparente, se fondirent de nouveau dans l'air humide. Jules éprouva un léger soulagement.

« Je suis sûre qu'ils vont se mettre en grève, dit Marcia, ces satanés conducteurs ; ils vont encore se foutre en grève et, dans ce cas, il me virera, je le sais. Je serai la première à partir. Aller chercher du travail au milieu de l'été, bon Dieu ! Je voudrais bien pouvoir sortir d'ici. »

Jules ne dit rien.

« N'importe où vaudrait mieux que ça, n'importe quoi. Je me demande franchement comment j'ai échoué dans cette ville... »

Tommy glissa sur le sol mouillé, mais il ne se fractura pas le crâne. Jules vit que l'enfant avait mal et il eut l'impulsion d'aller à lui, mais il ne bougea pas. L'enfant se mit à pleurer.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria Marcia. Qu'est-ce qu'il a encore fait ? »

Elle courut à lui et se pencha pour l'embrasser. Jules la regarda alors. C'était une femme de forte ossature, proche de la trentaine, avec des cheveux blonds si légers qu'ils paraissaient irréels ; ils étaient coupés court de façon à montrer le bas de l'oreille. En marchant, dans la rue, elle avait un air dégagé, ouvert, sain ; à la maison, son aspect était celui d'une personne légèrement fatiguée, impatiente. Elle étreignit Tommy, faisant une grimace à Jules par-dessus l'épaule de l'enfant.

« Oh ! tu tombes tout le temps ! Gros bêta ! N'est-ce pas que tu es un gros bêta ? Bon. Tout va bien maintenant, tu ne t'es pas fait mal du tout. Pas de coupure, pas d'égratignure, rien ! Ça va ? »

Elle se releva. Tommy retourna jouer.

« Pourquoi a-t-il toujours si chaud ? Il doit avoir la fièvre. Je me demande ce qu'elle peut bien lui donner à manger là-bas. Je devrais l'en retirer, mais si je suis virée je n'aurai pas besoin d'elle. Je pourrai rester ici et me faire les ongles. Je pourrai aller au cinéma avec toi. »

Jules remarqua à quel point les os de son visage saillaient, même dans cette chaleur. Lui-même se sentait sans force. Il avait l'impression que toute sa force avait été aspirée, dissipée dans l'atmosphère de cette chambre et d'autres, se remémorant son passé. Marcia, plus acharnée que lui-même et plus maligne, n'avait rien perdu de sa force, bien que son mari l'eût quittée deux ans auparavant ; il était simplement parti en disant qu'il allait au Canada. Cela avait frappé Jules comme quelque chose de familier, mais il ne pouvait dire en quoi. Furlong avait-il parlé du Canada ? Jules était étonné de ce que tout paraissait familier, comme si, de même que le trajet pour aller vers cette chambre ou en venir, le monde entier se ramenait à quelques images et sons

dont il fallait se servir sans fin. Avec Marcia, couché avec elle, il sentait son âme flâner nonchalamment parmi les draps et les oreillers épars ; il était devenu aveugle, même ses doigts étaient aveugles au corps de cette femme qui aurait pu être n'importe laquelle. Son désir d'elle était un désir de n'importe quelle femme. Il était perdu dedans, mais pas sérieusement. Il pouvait revenir. Il se rappela avoir joué avec des gosses bien des années auparavant, lui-même enfant les menant avec des sabres de bois dans le sous-sol d'un entrepôt, et à cette époque le Jules qui était en lui, le Jules essentiel, avait été énergique et impatient, déjà formé. À présent, à trente ans, ce Jules était là, endormi ou mourant, vidé de lui-même. Il aurait pu rester à jamais assis sur le bord de ce lit qui appartenait à Marcia. Elle lui parlait, maintenant. Elle rentrait après avoir travaillé toute la journée à taper des formules de calcul de commissions pour une entreprise de transport, après avoir tapé toute la journée ; elle faisait le trajet aller-retour en autobus, et maintenant elle était chez elle avec son fils et son amant, Jules, son visage légèrement enfiévré par... par quoi ?... du souci pour son fils, ou de l'amour et de l'inquiétude pour Jules, pour sa « famille » ?

« Enfin, peut-être que le résultat sera positif, si ces types se mettent en grève. Peut-être qu'on pourra partir d'ici », dit-elle.

Jules ne répondit pas. Il ne la regarda pas.

« On pourrait peut-être aller habiter une autre ville. Jules ? Mon Dieu, quel genre de type es-tu – je veux dire dans quel genre d'état es-tu ? C'est désespérant d'être avec toi – tu restes assis là. Je dois être cinglée d'essayer de tirer quelque chose de toi, n'importe quoi. »

Elle porta les deux mains à son front en un geste d'impatience, masculin, se frottant les tempes avec la paume. Jules pensait à l'impossibilité de l'aimer, d'aimer n'importe quelle femme qui se froterait le front de cette manière pour en essuyer la transpiration.

« À quoi penses-tu, Jules ? Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

— Il va falloir que je sorte dans quelques minutes. »

Elle fut saisie.

Il regarda ailleurs.

« Où dois-tu aller ?

— Voir quelqu'un.

— Quelqu'un ? Qui ? Qui est-ce ?

— Je reviendrai tout de suite.

— Mais qui vas-tu voir ? Est-ce que je dois t'accompagner ?

— Non, je reviendrai tout de suite. »

Mais il ne se sentait aucune énergie pour se lever, descendre et affronter de nouveau la rue. L'air entre lui et la porte était opaque et dangereux, comme rempli de formes invisibles.

« Je ne sais pas pourquoi je suis tout le temps après toi, dit Marcia. Je t'aime. Je ne veux pas vraiment te harceler... »

Il entendait à présent sa voix sourde et désenchantée, la seconde et la

moins attirante de ses voix.

« Ça va bien, dit Jules.

— Je me dis tout le temps que si tu trouvais du travail ailleurs, je pourrais en trouver aussi et on pourrait peut-être partir d'ici. Tout le monde répète qu'il va y avoir du grabuge, qu'il va y en avoir tous les week-ends. Mort et ses idiots d'amis, ces grandes gueules, ils croient que ça va être un carnaval. Je suis tombée sur lui en rentrant, et j'ai eu de la peine à m'échapper. Je trouve qu'il devient cinglé avec tout ça. Lui et ces idiots joueront les généraux, manœuvrant tout – incendies et lancement de bombes – ils projettent de faire sauter le pont, le tunnel et le croisement de l'autoroute ; et il a dit quelque chose sur l'approvisionnement en eau. Seigneur ! et il a une sale mine. Il doit être sur le point de craquer. »

Jules acquiesça.

« Il dit que tu travailles pour lui. C'est vrai ? Ce projet de communauté ? Qu'est-ce que tu fais pour cela ?

— Rien.

— Qu'est-ce que tu es censé faire ?

— Je ne sais pas. Rien.

— Mais tu es sur la liste de paie ? Pour combien ?

— Pas grand-chose. Je n'ai encore rien touché.

— Mais combien, à peu près ? Quelques centaines de dollars par mois ?

— Je ne me rappelle pas. »

Marcia rit : « Cent dollars par mois ? Cinquante ? Ça ne durera pas longtemps, lui et son argent. Ou alors un de ses agents de liaison va le tuer. Ne savent-ils pas que les nègres se foutent complètement d'eux. Ils ne se fient pas à eux et ils ne peuvent pas comprendre leurs grands mots. Un nègre est un nègre. Je n'ai rien contre les nègres, mais ce n'est pas la même chose qu'un Blanc, et ils ne *veulent* pas être comme des Blancs. Mort est toujours si nerveux, il ricane tout le temps. Il n'a pas toujours été comme ça.

Jules se leva. « Je serai de retour dans cinq minutes. »

Tommy accourut de la salle de bains : « J'y vais aussi, dit-il.

— Non, mon chou, il sort seulement quelques minutes. Reste tranquille. Je vais faire à dîner.

— Je ne veux pas dîner. »

Tommy avait des cheveux blonds, bouclés ; ses yeux étaient bleus. Des nombreuses heures passées dans diverses garderies, il avait pris une attitude tassée, comme s'il s'attendait à recevoir des coups ou des cris. Jules ne savait jamais quoi lui dire, bien qu'il aimât le gamin. Mais peut-être ne savait-il pas aimer les enfants – il ne savait faire preuve d'aucune imagination devant eux.

Marcia le suivit dans le corridor : « Alors tu es fâché contre moi ?

— Non.

— Tu ne veux rien manger ?

— Non.

— Pourquoi ne peux-tu me regarder ? Pourquoi ne peut-on parler ? Je ne

te demande pas grand-chose. Je voudrais seulement parler de temps en temps avec toi, c'est tout. Tout ce que je veux, c'est quelqu'un à qui parler, quelqu'un d'intelligent et pas... pas cinglé, tu vois ce que je veux dire ? Pourquoi est-ce que ça ne marche pas ?

— Ça marche très bien.

— Tu ne penses jamais à l'année prochaine ?

— Qu'est-ce qu'il y a l'année prochaine ?

— Je veux dire l'avenir. Je veux dire partir d'ici, trouver des emplois ailleurs, nous marier ?

— Non, je n'y pense pas. »

En suivant le pâté de maisons, il rencontra un petit groupe de Noirs sur le trottoir. Plusieurs des hommes portaient des foulards sur la tête. Un agent de police noir arrêta un nègre en vêtements de travail, ivre. Il y avait un air de festivité, des murmures, un silence hilare. Le nègre ivre vacillait d'un côté puis de l'autre, et le policier essayait de le redresser.

Soudain, il y eut des hurlements, des gémissements, un bruit de pieds traînants. Jules contourna poliment le groupe. Le nègre ivre essayait de lutter avec le policier, qui lui ressemblait – une ressemblance surprenante : tous deux dans la trentaine, avec des visages très noirs et des yeux méchants. Le policier projeta l'homme contre le mur d'un immeuble, et la tête de l'autre eut un balancement ridicule. Il sortit son gourdin et se mit à le frapper. Un coup, encore un coup ! Jules poursuivit son chemin. Il voulait mettre une distance entre eux et lui.

Il y avait eu une bagarre en bas de chez lui quelque temps auparavant, et il était descendu regarder par curiosité, une fois le calme revenu. Quelques taches de sang par terre. On lui dit que le propriétaire avait rossé quelqu'un avec une batte de base-ball. Le propriétaire n'était pas véritablement un propriétaire, mais un gardien, un nègre costaud à la peau claire, qui portait toujours un chapeau ; on disait que le propriétaire était un autre nègre, qui habitait une grande demeure à Palmer Woods. On racontait bien des choses. On trouvait toujours un nègre derrière un autre, mieux nanti, et derrière celui-là un autre encore mieux nanti : tout le monde était fier de lui. Jules ne croyait ni ne rejetait ces histoires. Ses propres vols étaient si ridicules, si prosaïques, qu'il n'avait aucune envie, aucun intérêt, aucune capacité à se réjouir des exploits de voleurs fabuleux. Tout le monde luttait, montait, mais Jules restait assis à l'écart, comme un hébété, heureux, malheureux, n'attendant rien. Retiré. Il avait vu la photographie de Faye dans un journal, après tant d'années, et il n'en avait pas été troublé. Il avait été son amant un bref moment. Qu'est-ce que cela signifiait d'être l'amant d'une femme ? Quelle différence cela faisait-il ? Elle était maintenant la femme de quelqu'un et elle ne pensait sûrement jamais à Jules, elle ne pouvait se souvenir de lui. Il avait vu un jour sa propre sœur Betty dans la rue, en compagnie d'autres étrangers, robustes ; vêtue d'une tenue de daim très moulante, très chic, pantalon et veste avec un foulard de soie, elle avait un air en même temps conservateur et

bizarre ; son maquillage donnait à sa figure assez quelconque un air d'assurance brutale et dédaigneuse – cette bouche cruelle était ce qu'elle avait de mieux. Et Jules, la craignant soudain, s'était détourné. C'en était fini de son enfance.

À sa sœur Maureen, il ne pensait plus. La femme de quelqu'un, enfin : elle était sauvée. Il ne pensait pas non plus à Loretta, sauf quand quelque femme replete et bruyante la lui rappelait dans la rue – et il n'y avait aucun mystère dans son oubli, rien. Il était comme les mauvaises herbes qui poussent jusqu'à un mètre à travers les crevasses du trottoir, luttant pour s'élever mais sans cruauté ni calcul, insouciantes et satisfaites. Ou comme les herbes des terrains vagues qui poussent au milieu des gravats, se frayant un passage autour d'eux. Elles étaient permanentes, bien que sans conscience. Partout autour, il y avait des choses ou des parties de choses fabriquées par l'homme à un moment donné, qui portaient la marque de la conscience de quelqu'un ; mais les herbes étaient plus permanentes, car elles n'avaient aucun dessein.

Jules regarda dans quelques bars. Au *Lucky Horseshoe*(3) il eut de la chance : Vera vint vivement à lui. Elle dit : « Je t'ai attendu ici. Tu as eu des ennuis ?

— Non, et toi ?

— Eh bien, peut-être. Je ne sais pas, je ne peux pas le déterminer.

— Viens. »

Elle était si enjôleuse et si pathétique, avec ses longs cheveux qui agaçaient Jules, ses immenses yeux charbonneux, et ce visage si désespérément jeune, qu'il ne put que lui entourer les épaules de son bras.

Elle s'appuya contre lui avec gratitude : « C'est un pur enfer... »

Jules ne dit rien. Il l'emmena à sa chambre. Elle était ou feignait d'être mal assurée sur ses pieds et s'appuyait contre lui.

« Je me sens tellement abattue, tellement découragée, dit-elle. Je t'ai attendu des heures, et cet endroit est sordide. Je ne me sens pas bien.

— Où cela ?

— Dans la tête, dans le cou.

— Comment as-tu fait ?

— Tu ne seras pas furieux ?

— Non, mon chou, comment as-tu fait ?

— J'en ai obtenu un peu, mais je ne me sentais pas bien ; alors j'ai été chez Sheila, où il y avait des garçons. Je ne sais foutre pas de quoi ils parlaient, tout était si fantasque et extravagant, tu sais ! Ils sont vraiment cinglés dans cette bande. »

Jules émit un son pour montrer qu'il écoutait « Il y a ce Benny, il est vraiment dingue ! Il est allé à Wayne aujourd'hui ; il a fait un tour dans les bureaux des professeurs, où il a volé une machine à écrire électrique, une bien grosse et bien lourde, et il est tout simplement parti avec. Il a pris l'ascenseur du personnel pour descendre ! Et il a vendu la machine ; il en a tiré cinquante dollars. Il est toujours drogué, on ne peut même pas lui parler. Il a un air

effroyable. J'aimerais mieux mourir que d'avoir cet air-là, mon chéri. Je ne suis pas encore moche, dis ? Je suis jolie ?

— Oui.

— Tu ne vas pas être furieux contre moi, alors ? Parce que je ne me sentais vraiment pas bien, et Sheila avait de quoi manger, j'ai pensé que je pourrais aussi bien déjeuner là-bas. »

Dans la chambre de Jules, elle s'étendit sur le lit et se couvrit le visage de ses bras : « J'ai mal à la tête. J'ai la nuque toute raide. Crois-tu que je pourrais avoir la polio ? demanda-t-elle.

— Où est l'argent ? dit Jules.

— Ici, dit-elle. » Elle se mit sur son séant. Elle prit un porte-monnaie dans la poche de sa robe et le lui tendit. « Il doit y avoir quarante à cinquante dollars là-dedans. Ne sois pas furieux contre moi, je t'en prie... »

Jules compta soixante-cinq, soixante-six dollars. Il en prit cinquante pour lui-même et lui rendit le porte-monnaie.

« Tu n'es pas furieux, mon chéri ? dit-elle.

— Non, je ne suis pas furieux.

— Tu m'avais dit d'en trouver cent. »

Elle le regardait avec ses yeux cernés, désenchantés.

Jules s'assit sur le rebord de la fenêtre et s'efforça de lui sourire.

« Alors, tu n'es pas furieux ?

— Non, jamais. »

Il avait un vague souvenir d'avoir battu cette fille avec un cintre tordu. Il avait pris soin de ne battre que son dos. Cela s'était passé quelques semaines auparavant. Le dos avait légèrement saigné et montré des bleus. Mais Jules n'avait pas été en colère contre elle. C'était pour une autre raison, pour lui faire comprendre quelque chose ; mais était-ce vraiment Jules qui avait battu cette fille ?

— Je peux te raconter un truc ? Tu veux savoir ? dit-elle.

— Non, pas particulièrement.

— Quelque chose de vraiment fou. Ce type en particulier voulait...

— Non. »

Elle lui sourit, interdite. Il vit à quel point elle était jeune ; mais cela ne l'émut pas et ne fit que le repousser davantage, le refroidir. Son corps pesait deux cents, cinq cents kilos. Il ne pourrait jamais le remuer. Le corps délicat de la jeune fille, amaigri depuis juin, devait peser cinquante-trois kilos, et il était si inconsistant que Jules ne pouvait tout à fait y croire. Pouvait-elle ressentir la souffrance ? Ressentir quoi que ce fût ?

Elle demanda : « Tu restes ici, ce soir ?

— Je ne sais pas.

— Tu la vois toujours ? »

Il ne comprenait pas tout à fait le sens de sa question, bien que les mots fussent assez clairs. Il se sentait devenir très lourd, il avait très chaud. La bouche de la fille souriait, ses yeux invoquaient quelque chose de complexe et

d'ennuyeux. *Si tu deviens encore hystérique, il faudra que je te pousse par la fenêtre*, pensa Jules. Mais même là son imagination n'avait pas eu à faire d'effort : la semaine précédente, dans ce pâté de maisons, une prostituée noire avait été poussée par la fenêtre par son maquereau, et Jules avait pris là son idée. Il se sentait très las.

« Viens ici, Jules. Viens. »

Il s'allongea près d'elle, mais sans pouvoir fermer les yeux. Elle commença à l'embrasser. Elle se mit à pleurer. « Je t'aime, Jules, disait quelqu'un. Jules, je t'aime ! »

L'amour, il y en avait tant ! Il sentait les bras de la fille autour de lui ; il sentit ses propres bras se glisser autour d'elle. Des côtes sans consistance. Son cœur battant. Elle était démente de trop d'amour, de trop d'hystérie. Et si Marcia perdait son emploi, qu'arriverait-il ? Ils n'auraient pas d'argent, rien ; ils pourraient alors tous vivre aux frais de Vera, ou de Marcia elle-même, pourquoi pas ? Il pensa à Tommy se réfugiant tout petit dans ses jeux, seul. Tommy louchait perpétuellement, comme s'il évaluait les menaces. Des adultes invisibles devaient le pourchasser tout le temps. Sagace et agile pour son âge, avec ses cheveux blonds légers et son air patient, enfant d'un homme qui était parti, un enfant perdu. Jules ne pouvait rien pour lui, aussi cessa-t-il d'y penser.

Il essaya de se concentrer sur Vera. De sa voix ténue et enjôleuse, elle lui parlait, l'appelant d'un nom irrévocable, l'appelant Jules – pourquoi n'avait-il pas pensé à changer de nom en sortant de l'hôpital ? – et gémissant : « Je souffre de toi, Jules, je t'aime, j'ai besoin de toi en moi. Jules, toi seul, je t'en prie, Jules... »

Au bout de quelques minutes, Jules dit : « Je regrette, je ne peux pas. »

Ses veines brûlaient de désir, mais il ne savait pas quel était l'objet de son désir. Une femme ? Il n'en était pas sûr, il n'en était plus sûr. Vera sanglotait dans ses bras. Ses genoux étaient relevés comme pour se protéger, étant blessée. Le sang de Jules battait, dans son besoin de savoir, son besoin d'une intensification de soi. L'autre nuit, une femme lui avait fait une piqûre de quelque chose, penchée amoureusement sur lui et enfonçant l'aiguille avec un amour sournois et cruel dans la veine qui courait au centre du bras ; et Jules avait été près de l'aimer pour le plaisir que cette piqûre lui avait donné, le frappant jusqu'au haut de la colonne vertébrale et s'irradiant, irrésistiblement. C'était donc cela – voilà ce qu'on ressentait ! Mais le souvenir de cette piqûre semblait dériver à son côté, curieusement léger, comme s'il lui était extérieur.

Vera pleurait. Elle était de ces créatures transparentes, impuissantes. Très ardente. Glissante de sueur ; en dessous de la taille, désemparée ; il la plaignait. Et Marcia aussi avait pleuré dans ses bras. Il avait vidé son corps dans les leurs, et la violence même de son amour l'avait libéré d'eux. L'aiguille s'était enfoncée et l'avait fait sortir de lui-même, mais ce n'était pas cela, pas ce qu'il voulait. Il ne voulait que lui-même, sans tricherie. Il ne comprenait pas ce qu'il voulait. Il s'accrochait à Vera, l'oubliant, et elle, dans

sa misère, elle semblait l'oublier tandis qu'il plongeait en elle. Pourquoi ne pouvait-il penser cependant à cette autre femme qu'il avait si longtemps aimée ? Il ne pensait pas à elle. Autour de son être s'étendait un brouillard mortel, une brume qu'il n'osait pénétrer. Le plaisir ne laisse pas de souvenir, mais l'amour lui paraissait tout souvenir, une fatalité de l'esprit, pire maintenant que lorsqu'il était couché avec cette femme dans ses bras... et maintenant, il était couché avec une autre, tous deux transpirants et malheureux. Il se sentit soudain très léthargique. Les sanglots de Vera étaient étouffés ; elle s'assoupissait. Il l'aima aussitôt pour cela, parce qu'elle s'endormait et le quittait. *Alors, tu as attrapé cette petite souris ?* lui avait demandé Marcia, avec sagacité et sans ironie, sachant tout. Eh bien, oui, il l'avait attrapé. Il s'endormit.

Jules, qui avait perdu la notion des nuits et des jours, se réveilla soudain, le cœur battant. « Qui est là ? » cria-t-il. Pendant un moment, il ne put se rappeler où il se trouvait, quelle heure il était, s'il avait dix-huit ou trente ans.

Il y avait quelque chose de vide en lui et en dehors de lui... un lent mouvement. Il resta étendu, immobile, s'analysant. Il voyait des objets dans la chambre, encore que faiblement ; il n'était donc pas aveugle. Il pouvait voir. Il n'avait guère mal aux poumons. C'était sa peau qui lui faisait mal, comme sous l'effet d'une brûlure. Il se gratta, et des particules de peau se détachèrent sous ses ongles. Il scruta son corps : il avait des coups de soleil par plaques. Comment cela était-il arrivé ?

Dans un demi-sommeil, il se rappela un parc, un champ fauché d'herbes folles, avec leur odorant chaume brun, au milieu duquel il se promenait lui-même. Un mouvement lent... un mouvement. Il avait dû s'endormir dans le champ – un parc de ville – et être brûlé par le soleil. Ou cela s'était-il passé des années auparavant ? Il frotta les plaques douloureuses de sa peau et essaya de se représenter ce qu'elles étaient, puis il les oublia.

Il était important pour lui de se rappeler ce qui s'était passé la veille. Il avait quitté Marcia, mais cela pouvait avoir été plusieurs jours avant ; cela ne lui permettait pas de se rappeler ce maintenant. Sa vilaine figure barbouillée de larmes, ses yeux rougis... un cou musculeux, cette fille. Une bonne fille. Trop bonne pour lui, il devait l'admettre et le lui faire admettre ; il s'était réveillé assez longtemps pour que ce fût dit. *Je ne suis pas celui qu'il te faut ! Pas moi !* avait-il crié. Un tir de bouteilles de Coca-Cola... lentement, comme en un rêve, il se rappela un tir de bouteilles. Était-il tombé dans une bataille de gosses ? Ou Marcia lui avait-elle jeté quelque chose ? La fin du monde viendrait en un lent mouvement, glissant sur l'horizon comme une voile. Il se sentait paisible avec cette idée. Même la douleur dans son corps était paisible.

Les bouteilles jetées venaient du parc : des gosses en train de se battre. Puis, pour une raison ou une autre, ils s'étaient tous retournés contre Jules. Il n'avait pas eu l'énergie de s'enfuir. Il s'était couché dans la chaume. Et ils avaient poussé des cris, les uns sur les autres, mais pas contre lui, lançant des bouteilles, des bâtons, des pierres, ils étaient tous noirs et pas très grands, piétinant autour d'eux avec une violence ensorcelée. Une bouteille de Coca-Cola. Le coup l'avait fait tomber dans la chaume, dans la chaleur. « Voilà que tu l'as tué ! » avait hurlé quelqu'un. Jules dans l'herbe fauchée, odorante et sauvage, couché sous le soleil sans personne pour le voir... Oui, cela s'était passé quelques jours auparavant.

Il sortit du lit. Se levant, bougeant le dos. Sa colonne vertébrale était raide.

Le store était emmêlé en haut de la fenêtre, comme s'il s'était brusquement relevé de son propre chef. Était-ce le crépuscule ou l'aube ? Il alla à la fenêtre et regarda au-dehors. Ce fut alors seulement qu'il entendit ce qui l'avait réveillé... une sirène. La sirène parut tourbillonner dans l'air, en un tourbillon rouge, un tourbillon rouge métallique, et venir le frapper. Il se boucha les oreilles.

« Seigneur ! » Il pensa, sans trop savoir pourquoi, à son enfance. Il avait entendu trop de sirènes.

Dans la rue, un car de police passa à toute vitesse. Chargé de flics. Jules se pencha à la fenêtre, étourdi, vide, attendant d'être empli de nouvelles. Mais il n'avait aucune confiance dans les nouvelles. Ce devait être l'autre soir, vendredi soir seulement, qu'il était assis dans une véranda quand un homme s'était avancé vers lui pour lui dire : « Ta petite a été pincée. Ça t'intéresserait de la faire sortir ? » Jules n'avait pas vu Vera depuis deux jours. Il pensait qu'elle avait dû rentrer chez elle. Mais en vérité il n'avait pas du tout pensé à elle. Son portefeuille contenait cinq dollars, cinq dollars qui restaient... de quelque chose... d'une aumône de Mort ou d'argent de Vera ou de Marcia, il ne se rappelait pas. Il n'avait donc pas pensé à Vera. « J'ai dit que ta petite a été ramassée, mon gars, dit ce nègre désinvolte, se posant en ami de Jules. Personne ne te tient informé ? Comment opères-tu, mon gars ? On l'a bouclée pour racolage, t'as qu'à me demander. Je connais tout le monde dans la rue. »

Jules s'était levé et était parti en chancelant, confus. Il se sentait désolé pour Vera, en prison ; mais comme elle y était déjà depuis deux jours, il était vraiment trop tard pour penser à elle. Le nègre le rattrapa. Son ton était un peu plus pressant : « Dis donc, mon gars, tu vas faire ce qu'il faut pour elle ? Dis-le-moi, hein ? Combien as-tu d'argent ?

— Cinq dollars.

— Cinq dollars ? De la merde. Tu as cinq dollars, c'est tout ?

— Cinq dollars.

— Comment veux-tu faire ce qu'il faut avec cinq dollars ? Putain de merde ! »

Jules lui fit signe de s'en aller. La pensée même de Vera le fatiguait. Il l'imaginait campée devant une fenêtre, vacillante, défaillante, tombant... mieux valait mourir, pour en finir. Les rêves de Vera avaient été trop violents. Une fenêtre attendait Jules quelque part. Ou un pistolet. Mais il lui faudrait en emprunter un. Vera en prison, appuyant sa tête contre un mur humide, attendant...

« Elle est nettoyée à l'heure qu'il est, tu te demandes, dit le nègre avec mauvaise humeur. Elle avait de mauvaises habitudes, fiston ? Tu veux qu'elle soit complètement nettoyée ; c'est ça ?

— Je n'ai pas d'argent.

— Seigneur ! Si tu avais cent dollars pour commencer, et le reste par acomptes...

— Non. Rien. Laissez-moi. »

Il se rappela alors la lenteur de son départ. Il est difficile de s'éloigner d'un Noir qui vous examine dédaigneusement. Il s'en alla.

Son cou lui faisait mal, la peau de son cou. Coup de soleil. Il n'y avait pas de miroir dans sa chambre. Il se frotta le cou. Il était bizarre de pouvoir sentir de la douleur à la surface de son être, alors que plus profondément en lui il n'y avait rien. Une autre voiture de police passa en trombes. Jules attendant, pâle et non rasé, habillé comme un clochard... attendant à la fenêtre.

Dehors, dans la rue, il décida que c'était presque l'aube. L'air avait un curieux goût. Jules sentait de la fumée. Des gens s'assemblaient au coin, chemise déboutonnée. Une étrange odeur dans l'air. Jules, très faible, perplexe, marchant à l'aube. De jeunes nègres discutaient contre une voiture. L'un d'eux cria. L'un d'eux asséna un grand coup de poing au pare-brise... une giclée de sang. Il passa et sentit de nouveau cette étrange et sinistre lenteur, ce mouvement lent. Personne ne le voyait.

Puis, tournant au coin, il vit que la rue regorgeait de monde. Pourquoi ces gens ? Pourquoi réveillés si tôt ? N'était-ce pas l'aube ? Il y avait des nègres, hommes et femmes, et quelques Blancs. Ils allaient et venaient, parlant avec excitation. Ils se rassemblaient au centre de la rue. Quelqu'un grimpa sur le toit d'une voiture pour crier. Jules ne put distinguer ses paroles. Au-dessus, loin au-dessus, le ciel s'apprêtait à une autre journée chaude et brumeuse ; Jules le prévoyait. Il se demanda s'il pouvait se tromper et si c'était réellement le petit jour. Le coucher du soleil. Son cerveau tournoyait. Quelqu'un le prit par le bras et lui cria quelque chose dans la figure, puis se retira avec une politesse choquée, disant : « Vous n'êtes pas lui ! » Jules hocha la tête ; non, il ne l'était pas.

Il continua de descendre la rue. La rue elle-même bougeait. Des têtes s'agitaient. Au pâtié de maisons suivant, des arbres formaient une voûte au-dessus de la rue. Pas d'ombre ici. Quelqu'un heurta une poubelle, et elle roula méchamment à côté de Jules. Il s'écarta. Sa propre agilité le surprit.

Les papiers dans la poubelle s'enflammèrent brusquement. Un miracle. Quelque chose se fracassa, Jules ne savait où. Il se frotta le front. Pourquoi était-il si lent ? Il aurait aimé courir vers une vitrine pour se regarder, voir son reflet ; mais la foule était devenue trop dense. Peut-être une parade commençait-elle quelque part et les gens se rangeaient-ils sur les trottoirs. Une sirène vagit non loin. La foule commença à refluer. Jules se vit trébucher dans la poubelle enflammée, ce qui, de façon évidente, le brûla. Il cria de douleur. La jambe de son pantalon se consumait lentement.

Une voiture de patrouille apparut au carrefour suivant, mais elle n'avança pas. Sa lumière rouge tournoyait. Puis, lentement, aussi lentement que Jules lui-même, la voiture s'en fut et disparut.

La foule lança un cri joyeux !

D'une seule vague, elle l'emporta le long du trottoir, et là il vit une vitrine fracassée. Elle avait appartenu au Dr. PALMER RALSTON, OPTOMÉTRISTE. Les lames de verre tombaient lentement. Un garçon noir fit un écart pour les

éviter. Le verre heurta le trottoir et vola en éclats ; quelqu'un poussa un cri aigu ; une poubelle fut jetée dans la vitrine, dispersant de tous côtés les lunettes de soleil à monture de plastique. Ce fut une explosion de lunettes. Des hommes costauds et énergiques en T-shirt galopèrent jusqu'à la vitrine d'un marchand de liqueurs et empoignèrent la grille de fer, s'arc-boutant dessus, la secouant brutalement, la tordant. Quelqu'un les encourageait en cadence. *Vas-y ! Vas-y !* Du verre se brisa derrière la grille. Les hommes la descellèrent à un bout et la tordirent, les muscles gonflés. Puis, la rabattant, ils la placèrent avec soin sur le verre brisé, et tout le monde entra en se bousculant. *Allez-y ! Allez-y ! Ils ont peur !*

Jules s'agrippa à un réverbère. Il ne se rappelait plus où était sa chambre. Mieux valait se traîner jusque-là, y être malade ou y mourir ; au moins n'errerait-il plus si lentement, hébété. Déjà des hommes émergeaient de la vitrine brisée avec des bouteilles d'alcool ! Déjà ! Le temps que Jules parvînt à comprendre ce qui se passait, tout était arrivé, s'était parachevé et s'était rué plus loin. Un gamin d'une dizaine d'années se faufilait dans un dédale d'éclats de verre, étreignant une bouteille. Jules le rattrapa au moment où il glissait. L'enfant reprit son équilibre et fila.

Jules se trouvait près d'un écriteau indiquant : LAISSEZ LA RUE TRANSVERSALE LIBRE. C'était un point fixe. De là, il pouvait voir dans trois directions, mais pas trop bien. D'autres gens sortaient encore en masse dans la rue. Certains se tenaient au milieu, observant. D'autres se bousculaient sur le trottoir. Une autre poubelle roula dans la rue, en flammes. Quelqu'un cria. Jules s'accrocha au réverbère. *Chaussures fins de séries* avait été pris d'assaut. Les chaussures volaient joyeusement. Un petit nègre se faufila sous le bras d'une grosse femme, emportant une grappe de chaussures. « Tu vas porter tout ça, petit ? » cria quelqu'un ravi. Jules passa de l'autre côté du carrefour. D'autres émeutiers attaquaient des magasins, faisaient trépider la rue. Un jour de fête. La chaussée même vibrait de l'énergie de leur enchantement – tant de gens ! Jules ramassa une chaussure égarée et la lança dans une vitrine brisée... une pharmacie. Des gosses se glissèrent à l'intérieur, renversant les cartons publicitaires pour shampooings et dentifrices, aux couleurs passées. L'air était lourd de cris, comme de la musique. Il vibrait de leur musique. Jules aperçut un autre Blanc, à peu près de son âge, et il essaya de rester à quelques mètres de lui. Le Blanc poussait des cris aigus, sa chemise était ouverte et sa poitrine saignait, comme écorchée par les ongles d'une femme en fureur... Il tenait une bouteille de whisky. Jules sentait la lenteur de son propre être au milieu de toute cette agitation, Jules lui-même avançant pas à pas, homme blanc à demi endormi. Dormant. Il ne pouvait vraiment y croire. Il était sans doute endormi, il rêvait. Tout vibrait. Était-ce vrai ? Encore des sirènes, une odeur de fumée âcre, épaisse, les cris exubérants des pilleurs...

Dans une rue transversale coulait une grande foule, et devant elle quelque chose volait... beaucoup de choses... des pavés ? des bouteilles ? À l'autre

bout de la rue, son but, une voiture de police était garée de travers, comme à la suite d'un dérapage. Sa sirène mugissait désespérément. Le tir de pavés et de bouteilles s'abattait sur elle, cette voiture montée sur le trottoir avec l'impétuosité d'un jouet ; un coup de feu fut tiré, la voiture partit précipitamment... un déluge de bouteilles et de pavés la suivit. Tout le monde se jetait dans deux positions : on se baissait pour ramasser quelque chose et on tournait violemment le bras pour le lancer. Se baisser... lancer... La rue se désagrégeait en morceaux.

Jules se trouva porté dans une direction précise. Les alentours lui paraissaient familiers, mais de la familiarité d'une photographie – il ne lui semblait pas tout à fait être dedans, marcher dedans. Les visages tout autour de lui participaient de cette impression. Derrière ces visages, il y avait l'incrédulité, mais à leur surface il y avait une immense excitation. *Ne ratez pas celui-ci ! Juste là !* criait-on sans cesse, et le pourtour musculeux de la foule courait en avant, garçons et hommes aux chemises flottantes luisants de sueur, pressés de lancer quelque chose dans quelque chose d'autre. Jules pensa à un feu d'artifice. Il pensa à la sonnerie d'un téléphone, à une discordance incessante, jouant sur les nerfs. Des appels venant pour tout le monde. C'était la fête de tous. Le ciel était illuminé sur le proche horizon, à quelques pâtés de maisons. Jules était poussé de côté et d'autre, parfois empoigné, parfois relâché, et il sentait dans ces doigts pressés une alarme qui se révélait être la sienne.

À travers la vitrine brisée d'une épicerie, des femmes passaient d'un pas prudent, les bras déjà remplis. Quelqu'un laissa tomber un melon d'eau, qui éclata sur le trottoir. Un garçon chargé de trop de pots et de boîtes laissa tout choir au bord du trottoir et poussa des cris de déception. Une femme avec un bébé dans les bras entra gracieusement dans le magasin en regardant alentour. Elle était coiffée en bouclettes rousses. Elle avait un air mécontent et récriminateur : une acheteuse régulière. Jules attendit que la porte de devant fût brisée, de façon à pouvoir entrer par là, convenablement.

« Vous êtes le gérant ou quelque chose comme ça ? » dit une femme se moquant de lui.

Il alla chercher un carton de cigarettes et bourra ses poches de paquets. Il n'éprouvait aucune hâte, malgré la précipitation de tous ceux qui l'entouraient. Des sirènes retentissaient de tous côtés. Il y eut des éclairs de lumière rouge à l'intérieur du magasin ; quelques personnes se baissèrent vivement ; rien ne se produisit. « Ils ont peur ! Regardez ça, ils ont peur ! » hurla un homme. Jules prit un pot de cacahuètes et essaya de l'ouvrir, mais le couvercle était trop hermétique. Il le brisa contre le bord du comptoir, puis saisit avec soin quelques graines dans le verre cassé. Il ne devait pas avoir mangé depuis quelque temps, il était affaibli par la faim. Une femme blanche, la chemise de nuit pendant sous son imperméable, bouscula Jules pour attraper des boîtes de crevettes. Elle lui rappela sa mère, bien qu'elle fût plutôt laide, et peut-être toquée. Elle se tenait là, tout de go, attrapant les boîtes de

crevettes sur l'étagère et les enfournant dans un cabas. Même les petits nègres chahuteurs ne pouvaient l'écarter ; elle les repoussait brutalement sans les regarder, d'un grand mouvement du bras.

Dans un rêve étincelant – des étincelles volaient maintenant de tous côtés – Jules regagna la rue. La foule s'était éclaircie. Des gens se tenaient sur les toits, aux fenêtres pour observer. Des négresses pleuraient dans leurs mains. D'épaisses volutes de fumée s'élevaient de derrière la rue, quelque part derrière, et Jules entendit encore des sirènes. Une bouteille de lait le frôla et alla s'écraser sur le trottoir, mais il ne prit aucunement cela pour lui. Il était blanc, mais du genre de blanc qui ne comptait pas. « Pas un appareil de photo ? » cria quelqu'un. Jules leva les mains pour montrer qu'il n'avait rien. « C'est pas un flic, ça ! » cria quelqu'un. Jules s'assit sur une marche de véranda – il avait toute une marche pour lui tout seul – et observa. Quelques incendies avaient été allumés au bout du pâté de maisons. À une certaine distance s'était arrêtée une voiture de pompiers, et des pompiers, blancs, allaient et venaient. Un groupe de Noirs les observait. L'air même, embelli d'étincelles, était brillant et harmonieux ; Jules avait peine à s'adapter à pareille fête. Ainsi, cela se produisait réellement ? La fin en route ? C'était comme de l'essence enflammée répandue sur une surface plane, libre de courir en tous sens, urgente et irrémédiable. Jules regardait en fumant des cigarettes.

Les incendies gagnaient. Des gens couraient dans la rue, les bras remplis de vêtements, de couvertures et de gosses. Un couple passa en courant, bras-dessus bras-dessous. On courait, courait ! À l'autre bout, d'autres incendies attendaient. Des gamins renversèrent une voiture et y mirent le feu. Ils avaient les cheveux longs et emmêlés, leurs épaules étaient musclées sous leurs chemises sales, et leurs souliers étaient cruellement pointus. Ils s'interpellaient en un langage de cris, comme de grands et dangereux oiseaux. Le couple s'arrêta pour les observer, enlacé. Jules pouvait voir leur joie. Il s'en sentit touché, attiré vers elle. Que tout brûle ! Pourquoi pas ? La ville venait à la vie dans le feu, et lui, Jules, y était assis, s'y échauffant tandis que les flammes dansaient le long de ses artères et derrière ses yeux desséchés.

N'avait-il pas compris dès le début que cela arriverait ?

À quelques pâtés de maisons en direction de Woodward Avenue, la police était présente, en position devant des magasins. Mais les magasins étaient bombardés de toute façon. Un jeune flic, les bras croisés et la main à distance de son pistolet, lorgna Jules tandis qu'il approchait. Autour du flic, derrière lui, des gosses de six ou sept ans brisaient la glace d'un magasin à prix unique.

« Qu'est-ce que vous attendez, vous ? » cria le flic à Jules. Venez vous servir ou ça va pas durer !

— Pourquoi le ferais-je ? dit Jules.

— C'est tout à l'œil ! Venez donc ! Ça va pas durer, rien d'tout ça, vous aurez pas d'autre occasion !

— Je n'ai besoin de rien.

— Le maire a dit de tout donner ! Des cadeaux de Noël, c'est Noël ! Y s'prend pour le Père Noël ! Tout est à l'œil ! »

Du verre pulvérisé atteignit le flic et Jules. Celui-ci crut un instant qu'un morceau avait pénétré dans son œil, mais tout allait bien. Quelqu'un poussa des cris aigus. C'était un petit garçon, dont la figure saignait. Il chancelait sur le trottoir, les yeux fermés, ruisselant de sang. Il se cogna dans les jambes du flic, qui le repoussa.

Le flic suivant, un homme de forte carrure, se tenait les bras croisés et les jambes écartées, gardant un magasin auquel on venait de mettre le feu. Il avait les cheveux dans tous les sens. C'était un homme d'un certain âge, avec un estomac haut et lourd. Il fixa son regard sur Jules et dit quelque chose, remuant les lèvres. Jules mit poliment sa main en cornet : « Va te servir, espèce de nègre ! dit le flic, examinant Jules. Dès qu'on aura reçu le mot d'ordre, tout le monde sera fauché, alors sers-toi maintenant, prends-le pendant qu'il en est temps ! » Son ton était tout à la fois rude, réservé et furieux, bizarrement confidentiel. Jules le remercia, mais il ne s'attarda pas.

Durant quelques heures, il erra par les rues, fumant des cigarettes, humant la fumée. Les poumons de tout le monde allaient être tapissés de suie, se dit-il. C'était à présent une matinée pleine et chaude, le dimanche matin. Il sentait derrière ses yeux le besoin de sommeil, mais son corps n'aurait pu dormir. Il vibrait, sentant la rue trembler. Les genoux et les doigts lui fourmillaient. Dans certaines rues, rien ne se passait. Les gens attendaient avec des poussettes et des parapluies. Dans d'autres rues, les incendies flambaient avec bruit. Les pompes étaient à l'œuvre. Les pompiers paraissaient engourdis, sous le fardeau de leur équipement et de leur peau blanche. Même l'eau de leurs lances, s'élevant puissamment dans l'air, avait peu d'effet sur quatre étages de flammes. Jules sentit quelque chose frôler son pied, et il vit un rat. L'animal fila à côté de lui. Dans une autre rue, parmi les gravats d'une épicerie, plusieurs gros rats festoyaient malgré la lente combustion des détritres et toute l'agitation d'alentour. Ces rats ! Ces gens ! Ces sirènes ! Ces détonations ! Jules se sentit soudain ivre. Quelqu'un le toucha, et l'ivresse fut complète : il comprit que l'ancien Jules n'était pas vraiment mort, qu'il n'avait fait que dormir, d'un sommeil enchanté ; l'Esprit du Seigneur ne l'avait pas vraiment quitté.

Une fille le tirait par la manche. Il la reconnut. « Par ici ! Viens ! » criait-elle. Elle portait un blue-jean raccourci et une chemise d'homme. Ses cheveux étaient rassemblés en nattes. Ils traversèrent la rue au pas de course, esquivant la fumée, contournant soigneusement les débris de verre. À cet endroit, tout avait été pillé, et maintenant les bâtiments étaient en flammes. Jules tenait la main de la fille et lui caressait les doigts. Elle le mena en haut d'un immeuble non encore incendié.

« Où as-tu été, Jules ? Tu pillais ? Tu perdais ton temps à piller ? » cria quelqu'un.

C'était un ami de Mort, dont Jules ne pouvait se rappeler le nom.

Sur le toit en terrasse de l'immeuble, se tenait un groupe de Blancs en train de boire de la bière. Un garçon était ivre. Au moment où Jules débouchait de l'escalier, il laissa tomber de lourdes jumelles par-dessus le parapet.

« Quand est-ce qu'il part ? Vous êtes sûrs qu'il n'est pas repéré ? » cria quelqu'un.

C'était un petit homme roux en chemise et cravate, qui tirait le bras de quelqu'un. Il avait le visage convulsé ; des gouttelettes de sueur dégouлинаient sur ses joues.

Un transistor donnait des nouvelles.

« Y a-t-il un endroit où je pourrais dormir ? J'ai besoin de dormir, dit Jules.

— Dormir ? Tu es fou ? C'est une révolution. »

Il rejoignit la fille qui l'avait amené. Elle hurlait après un garçon à la figure maculée, qui avait commencé à pleurer. Jules la fit pivoter vers lui. « Emmène-moi en bas. Montre-moi le chemin », dit-il. La chemise qu'elle portait était trop grande pour elle, le col beaucoup trop large. Jules passa la main dedans et toucha sa clavicule, qui était proéminente et nerveuse : quelles articulations chez cette fille ! Une fille ravissante !

Elle le repoussa sans lui prêter intérêt, criant après son petit ami : « Ah, Seigneur ! Tu me rends malade ! » criait-elle.

C'était un terrain de jeux. Le ciel était orange, brûlant, infect et doux en même temps. Quelqu'un monta l'escalier en courant et en criant. Quelqu'un déferla contre lui. Il essaya de redescendre, désirant retrouver le sol, mais l'escalier était trop encombré de gens. Un homme nommé Fritz d'après ce que se rappela Jules l'agrippa en se frayant son chemin. « Ils arrivent ! Ils sont là ! » hurlait-il. Jules s'écarta. La terrasse trembla. Des agents suivirent Fritz sur le toit, le matraquant.

Cris. Ruées. La fille aux nattes se mit à hurler après un jeune agent qui lui donna des coups de matraque sur le visage. Elle tomba en avant, criant toujours. Le sang gicla de son nez. L'agent, jambes écartées, continua de la matraquer. Deux autres acculèrent Fritz au parapet et le passèrent à tabac, jouant de la matraque.

Jules vit le sang de l'homme jaillir en fine pulvérisation, comme d'une fontaine. Quand il tomba, ils le redressèrent pour continuer de le matraquer, sur la figure, les joues, le nez, la tête, la nuque ; quelqu'un essaya de les arrêter et ils se retournèrent contre lui – Jules vit casser le nez de l'homme. Un jet de sang, une bave de sang... Un autre agent se précipita sur le toit, cognant à droite et à gauche avec frénésie. Le garçon à la figure souillée courut à lui. Il le repoussa en hurlant. Les autres agents l'entendirent et s'arrêtèrent. Ils reculèrent et redescendirent vivement l'escalier.

Jules, pensant qu'ils pourraient ouvrir la voie, courut après eux. Ils ne lui prêtèrent aucune attention.

Il courut jusqu'au sous-sol. Son cœur battait. Il avait eu très peur. Une

caisse dégringola. L'air était piquant, là en bas. Des étincelles et des bouts de papier noircis flottaient partout. Jules aimait le goût de la cendre, et il ne se rappelait pas d'époque où il ne l'avait pas aimé, flottant partout dans l'air. Il s'accrocha à un clou, qui lui érafla la cuisse.

Après un moment, il remonta du sous-sol. Une masse solide de flamme de l'autre côté de la rue... des pompiers glissant dans les rues mouillées. Quelqu'un tira vers le ciel. Il y eut d'autres coups de feu. Un rat fila à côté de lui, en hâte et sans savoir où il voulait aller. Les rats ! Il ne se souciait pas plus d'eux qu'ils ne se souciaient de lui ; les rats pressés ne causaient jamais de soucis. Les étincelles dans l'air devaient les avoir éblouis comme elles l'éblouissaient lui-même. Le mouvement même de l'air, les taches tremblantes de la chaleur du soleil lui disaient que tout allait bien.

Il ne mourrait pas.

Dans un pâté de maisons incendié, il trouva de la nourriture, demeurée sur des étagères démolies. Il dut se précipiter à l'intérieur pour arracher la nourriture aux rats. Ils étaient partout, à présent. Un hélicoptère passa non loin. Jules le regarda en clignant des yeux. Il aurait voulu être dans cet hélicoptère, qui se mouvait avec tant de fierté et d'aisance au-dessus des incendies, s'élevant dans le ciel. Le soleil était presque couché. Jules ne pouvait se rappeler s'il avait passé une journée dans la rue ou s'il venait de se réveiller après avoir vécu des heures de rêves flamboyants. Il passa dans une ruelle... très solitaire, dans tout ce bruit... Jules toujours solitaire. Une voiture de patrouille de la police le repéra, mais ne s'arrêta pas. Il flottait dans la liberté, il était ivre de liberté. C'est cela qu'il avait respiré dans l'air... la liberté. Les immeubles sans toit, déjà consumés, contemplaient le ciel dans un paroxysme intrépide et désespéré de liberté.

Non loin de chez lui, il passa devant un Packer Food Store que l'on pillait encore. Des femmes remplissaient leurs caddies et prenaient tout leur temps. C'était encore dimanche. Dimanche soir. Et demain, une longue semaine de travail commencerait-elle à Detroit ? Jules s'arrêta pour regarder les femmes faire leurs achats, allant et venant par les grandes vitrines brisées. Un garçon portait sous le bras un distributeur de chewing-gum. Le socle de métal heurtait sans cesse les gens, qui se retournaient pour le repousser.

Jules se tenait là quand un garçon accourut vers lui. Il courait d'une façon particulière, vacillante et sautillante ; il avait une carabine dans les bras.

L'air retentissait de cris et de rires. Des sirènes dans le lointain, lointaines. L'horizon était livide de lumière. L'électricité sauta. Une voiture renversée flambait dans la rue ; l'odeur de caoutchouc brûlé était suffocante. Trop proche. Le garçon au fusil approchait de lui en tanguant. Jules allait-il être abattu ? Il avait senti l'impact incroyable des balles, et il avait connu cette dénégation révoltée et immédiate : *Non, ce n'est pas arrivé !* Il observa donc le garçon avec considération. Le visage du garçon n'était plus celui d'un garçon. Ses cheveux avaient été rasés. Il était pieds nus. Le fusil dans ses bras était luisant et neuf, et ses yeux prenaient un peu de l'éclat du canon.

Il courut droit dans les bras de Jules et parut lui tendre la carabine. Il s'accrocha à sa taille et à ses cuisses, tombant, et ce fut alors seulement que Jules vit qu'il saignait d'une blessure dans le dos. Il tomba. Jules souleva le fusil par précaution. Le garçon s'agrippait aux chevilles de Jules, qui cria : « Où t'ont-ils eu ? Qu'on appelle une ambulance ! » Le garçon gisait, immobile. Jules fit un pas de côté, le regard baissé sur lui. Des femmes accoururent. « Comment s'est-il fait tirer dans le dos, ce petit ? » cria l'une d'elles. Jules s'écarta petit à petit du groupe. Le garçon ne bougeait pas. Jules apprécia la sensation de ce fusil, de ce cadeau.

« Qu'on appelle une ambulance, une ambulance ! » crièrent les femmes, reprenant le cri de Jules.

Jules s'échappa. Il avait entendu des coups de fusil depuis quelque temps sans savoir exactement ce que c'était, et maintenant il en entendait de tous les côtés. Il commençait à faire sombre. Quelqu'un avait tiré dans les réverbères, les éteignant. Une voiture s'avança vers lui, phares allumés, et Jules s'esquiva sous un porche, serrant le fusil. Pas une voiture de police, une voiture ordinaire. La lumière des phares passa soudain sur lui, et quelqu'un cria : « C'est un Blanc ! Hé, vous voulez qu'on vous emmène ? »

— Ça me rendrait service, c'est magnifique ! dit Jules.

— Eh bien, montez ! Montez ! »

C'était une voiturée de garçons du Kentucky, ivres et très cordiaux. Ils avaient tous des carabines comme celle de Jules. Dans le fond, se trouvait une fille qui se plaignait de quelque chose : « Prenez par John Lodge, salopards ! Je veux aller au Sachs Fifth Avenue ! » criait-elle. Jules se faufila sur le siège arrière. On lui fit place. Il était assis à côté d'un garçon d'environ dix-neuf ans au visage creux, assez beau. Le garçon sentait le whisky.

« Comment est-ce qu'on y va ? demanda le conducteur.

— Prenez la première à droite », dit Jules, heureux d'être utile et de s'insérer ainsi dans le groupe.

Ils furent tous contents, et on lui passa une bouteille.

« On s'arrête chez Sachs, et puis on va jusque chez Hudson's ! cria la fille.

— Au diable ! On va au Metrop. On va pirater un avion !

— Tu veux pirater quoi ? T'as jamais piloté un avion !

— On les fait piloter par les pilotes, hé, con ! Pirater un avion, ça veut dire prendre tout le bordel, pilotes, passagers et tout.

— Qu'est-ce que tu veux faire de tout ça, bon Dieu ?

— J'ai mes plans. »

Ruée vers l'autoroute... Les rues étaient noires, on avait partout tiré dans les réverbères... Du verre brisé dans les rues. Les garçons tiraient au hasard dans les maisons. Les pâtés de maisons se suivaient, tous obscurcis. Les lumières d'une maison étaient encore allumées, et trois garçons fracassèrent les vitres : « Voilà qui fera voir à ce malin ! » crièrent-ils.

Il y avait un barrage de police près de l'hôpital ; ils prirent un virage en épingle sur les chapeaux de roue et partirent dans une nouvelle direction, tout

aussi vite. Jules entendit un tir de mitraillette. Il ne l'avait encore entendu qu'au cinéma, et cela ne lui parut pas très réel ni dangereux. La fille donna une tape dans le cou du conducteur, criant après lui. Elle était très jeune, avec une figure bariolée et bouffie, sans rouge à lèvres ; son rouge lui barbouillait le visage. Elle était ivre. Quelque chose heurta une des vitres de la voiture, et un éclat de verre vola dans la joue de Jules. Surpris, il le retira aussitôt, en l'extrayant. Il le jeta par la portière. Le garçon qui était à côté de lui rit. Jules se teta la joue comme pour sucer le sang qui affluait, pour l'arrêter.

La voiture roulait trop vite. Elle se mit à osciller. Un des phares était éteint, ayant reçu une balle ou un coup. Jules leva sa carabine et la pointa sur des fenêtres au long de la rue. Et si son fusil lui faisait défaut ? Où en trouverait-il un autre pour la nuit ? Sans son fusil, il retomberait dans sa léthargie de bien des mois, d'une vie entière. Les garçons de la voiture étaient bruyants et excités. Jules se sentait attiré vers eux ; les embardées et les cahots le jetaient en fait contre eux.

La fille eut un cri strident : « Regardez ! Regardez ! Des soldats !

— Ah, bon Dieu ! »

Un camion militaire traversait un carrefour devant eux, lumières éteintes. Jules vit des soldats, debouts baïonnette au canon dans le véhicule, qui regardaient en direction de la voiture.

« Vous feriez bien d'éteindre vos phares ! » dit Jules.

Le conducteur coupa sa lumière.

« Seigneur, ils ont sorti l'armée ! Je vais moi-même y entrer ! » cria un des garçons.

Le conducteur ne ralentit pas. Curieux et fougueux, il continua à se diriger vers le carrefour, et Jules, ahuri par leurs plaisanteries, ne pensa même pas à se baisser. Mais le camion continua de monter la rue.

Ils approchaient maintenant des incendies – des sirènes, des coups de feu et de petites explosions étouffées. « On dirait le 4 juillet ! » dit la fille. Un des garçons tira sur un bâtiment qui flambait. Un peu plus loin, la police et les soldats entouraient une voiture de pompiers.

« Tu ferais mieux de ne pas les prendre tous à partie, Noël ! » dit quelqu'un.

Le conducteur changea de route.

« J'essaie seulement de trouver cette sacrée autoroute dans le noir ; c'est tout ce que je cherche, avec toutes ces foutues lumières de ville fracassées », dit-il.

Une giclée de balles frappa la voiture, comme de la pluie.

Pas de grand dommage.

« C'est des nègres ou la police qui tire ? » demanda quelqu'un.

Les garçons firent feu dans la rue vers des bâtiments en flammes ou des bâtiments non incendiés, mais manifestement déserts. Un nègre s'esquiva dans une ruelle. Tous tirèrent. « On l'a eu, celui-là ! » crièrent-ils. Mais il était trop tard pour en être sûr, la voiture roulait trop vite. Elle passa sur quelque

chose, et le cahot fit tomber la plus grande partie de la vitre proche de Jules. Il resta une bande de verre déchiquetée. Jules était sans cesse projeté contre elle, son coude entrant dedans. Il sentait une douleur aiguë et cuisante qui disparaissait et revenait tout le temps. Le bondissement de la voiture renouvela sa bonne humeur. Les garçons parlaient maintenant d'un copain, emprisonné à Dehoco. Ils parlaient de le libérer, et leurs voix d'hommes ivres explosaient, retentissantes.

Jules sentit le sang couler sur sa figure. Du sang. Il pensa au sang. Il pensa à deux filles de son enfance, des jumelles, qui avaient été poignardées à mort devant un pâté de maisons de la ville, l'une d'elle abattue devant chez elle et l'autre poursuivie et poignardée, le sang coulait en ruisseaux le long du trottoir ; et le lendemain matin, tout le monde était sorti pour voir le sang... les jumelles Hecht... le sang. Le sang de Jules lui-même, battant dans ses oreilles. Dans le battement frénétique de son sang, il sentit monter quelque chose de lourd, une certitude solide, violente. Il se sentit disparaître derrière cette certitude. La voiture roulait à toute vitesse dans une obscurité chaude et enfumée vers d'autres ténèbres, et Jules sentit alors seulement une certitude de roc dans son balancement, dans les cris des garçons et dans sa propre maturité.

« Attention, mon Dieu ! »

Ils évitèrent d'une embardée quelque chose dans la rue – un homme couché sur le dos, un corps. Une contrebasse gisait à côté de lui.

Ils virèrent dans une autre rue : devant eux, un groupe de pompiers et de policiers... une barricade... : « Bon Dieu, j'arrête de tourner ! J'en ai ma claque pour la nuit ! » dit le conducteur.

Ils lui crièrent : « Noël, espèce de con ! Tourne ici ! »

Mais il ne tourna pas ; il hocha la tête avec colère et alla droit sur la barricade, tant bien que mal sur un pneu qui se dégonflait. Jules vit un policier lever son fusil. Il se baissa. Quelqu'un dans la voiture tira... Une suite de coups de feu... Jules fut aveuglé par un éclatement de verre.

« Noël, espèce d'idiot ! Regarde ce que tu as fait ! » cria quelqu'un.

La voiture fit un bond de côté. Les freins crissèrent. Ils étaient sur le trottoir à présent – ils étaient entrés dans quelque chose, maintenant. Un terrible bruit mat. Jules, les mains à plat sur la tête, n'était plus maître de son corps. Il fut projeté contre le siège de devant. Sa poitrine lui parut s'enfoncer. Puis, respirant de nouveau, il se cogna contre une portière, qui céda – Jules dehors maintenant, sain et sauf sur le trottoir ? – la carabine tomba avec lui. Une carabine. Encore titubant, il se reprit, il fit marcher ses jambes, il saisit la carabine et s'enfuit comme un dératé. Il entendit des coups de feu.

La folle randonnée lui avait donné des forces. Il courait presque plié en deux, les mains en l'air, le fusil levé devant lui. Il était dans une ruelle... quelque part au bout d'une rue, une rue inconnue... des lueurs d'incendie rougeoyaient sur les murs... Courir, il ne pouvait s'arrêter de courir ! Était-ce Jules, après tout, qui courait ainsi, projeté hors d'une voiture emboutie, seul,

avec son fusil comme un soldat ? Une balle siffla à ses oreilles. Il fit un bond de côté, puis fracassa ce qui restait d'une vitrine et entra en chancelant dans le magasin. « Mon Dieu ! » s'écria-t-il tout haut.

Une boutique de fleuriste. Glissant sur le verre brisé, Jules avec un fusil. Des fleurs écrasées, un appareil frigorifique défoncé, rejetant la puanteur des fleurs, tout brisé et broyé sous les pieds. La caisse enregistreuse avait été renversée. Jules se baissa brusquement et, derrière lui, par la devanture brisée, vint l'homme qui lui avait tiré dessus. C'était un agent, un étranger, qui hurlait après Jules. Pourquoi hurlait-il ? Pourquoi chez lui cette étrange et furieuse colère, sa grande face convulsée par une émotion que Jules ne pouvait comprendre ? – c'était un homme d'un certain âge, ordinaire, un étranger qui hurlait contre Jules en particulier, levant la crosse de sa carabine pour lui écraser la tête. Jules fit un saut de côté. Il brandit son propre fusil et en asséna un coup sur l'épaule de l'homme, un coup oblique, puis il parvint à le frapper de nouveau, en pleine face. Hurlant, l'agent tomba sur lui, s'agrippant à lui, et Jules recula en se débattant au milieu du verre brisé, haletant et criant : « Mon Dieu ! donnez-moi une chance ! Laissez-moi sortir par la porte de derrière, je vous en supplie ! » Ses pieds étaient empêtrés dans le fusil de l'agent. Il s'en débarrassa d'une ruade. Dans une brusque explosion de force, il empoigna l'homme par le cou et le fit tourner ; l'autre glissa sur le verre et tomba lourdement. Jules saisit de nouveau sa propre carabine. L'homme ne voulait pas s'arrêter de crier. Il cherchait à attraper maintenant les jambes de Jules, et celui-ci n'eut d'autre ressource que de lui écraser la figure... et cette fois il sentit se briser le cartilage du nez...

Cela fait, il avait tout fait. Ce fut terminé. Son sang devint furieux ; il n'avait rien à se reprocher, pourquoi s'arrêter ? Il pointa la carabine sur la tête de l'homme et pressa la détente.

Le second jour du pillage, après avoir regardé la télévision chez une amie – son propre appareil avait depuis longtemps flanché – Loretta eut toutes les audaces et sortit. Elle avait regardé la télévision jusqu'à n'en plus pouvoir. L'allocution du maire, l'allocution du gouverneur, l'allocution du président, les journaux parlés, la cadence continue et excitée des informations, des images, des mots – tout cela dépassait ses capacités d'absorption. Elle ne pouvait plus le supporter. Elle alla à quelques pâtés de maisons de là dans un magasin éventré et regarda alentour ; et dans les débris du fond, elle trouva un appareil de télévision portable. Quelques nègres tournaient par là. L'un d'eux lui demanda poliment si elle voulait un coup de main pour porter l'appareil jusqu'à sa voiture, mais elle lui dit qu'elle n'en avait pas, qu'elle habitait tout près.

Aussitôt qu'elle eût rapporté la télévision chez elle, elle commença à avoir des ennuis. L'appareil ne marchait pas. Elle lut un petit carton brillant en forme de soleil, qui portait le mot GARANTIE, mais qui n'expliquait pas comment faire disparaître les rayures violemment zigzagantes de l'écran. Elle s'assit donc les yeux fixés sur l'écran inutile, avec un sentiment d'écœurement. Cette même nuit, son propre immeuble prit feu. Quelqu'un lança une bombe incendiaire dans l'entrée. Dans la confusion, Loretta fut jetée à terre et eut la jambe meurtrie, mais elle parvint à sortir. La télévision fut consumée et aussi tout ce qu'elle possédait.

En même temps qu'une foule amorphe et sanglotante, elle fut emmenée au YMCA Fisher. On la nourrit et on lui donna une couverture. Elle resta assise en silence un moment, pensant à l'appareil de télévision et à la façon dont elle avait été punie de l'avoir volé ; puis le souvenir s'estompa à mesure que croissait son intérêt pour l'endroit où elle était. Elle entra en conversation avec une grosse négresse, toutes deux voulant faire montre d'amitié, pour établir quelque chose. La femme gémit à propos de ses sept enfants. Où étaient-ils, ces sept enfants, dans toute cette pagaille ? Ces gosses – toujours à courir à droite et à gauche, à s'attirer des ennuis ! « Et qu'est-ce qu'on a besoin d'une couverture par le temps qu'il fait ? Seigneur, il fait encore de 30 à 35 degrés ! » La femme pleura.

Loretta entra en conversation avec un homme chauve, aimable et ébahi, qui lui dit qu'il travaillait à la Poste, à trier le courrier. Il s'appelait Harold. Sa maison avait été incendiée le premier jour, la première de son pâté. Pourquoi l'avaient-ils choisi, lui ? Était-ce exprès ? « J'ai toujours été gentil avec les gens de couleur. Il y a des tas de garçons de couleur qui travaillent à la Poste ; j'ai toujours été vraiment gentil pour eux », dit-il à Loretta avec conviction. Il

n'y avait que trois ans qu'il avait fini de payer cette maison ; il avait versé des hypothèques dessus pendant quinze ans. Sa femme y était morte. Dans la chambre de derrière. Loretta lui demanda avec douceur s'il avait des enfants. « Oui, quatre, tous partis de la maison », dit-il tristement. Cela la toucha curieusement.

« Et vous, vous avez des enfants ? demanda-t-il.

— Ils sont tous partis également », dit-elle. Elle ne savait même pas où se trouvait Ran. Il pouvait se débrouiller tout seul.

Loretta se renversa dans sa chaise et observa. Elle remarqua que certaines personnes n'étaient pas abattues et qu'elles paraissaient, au lieu de cela, seulement attendre quelque part. Elles auraient pu se trouver dans une gare, assurées de leur destination. Des Blancs, des Noirs avaient cette dignité. Elle décida d'avoir aussi de la dignité : elle en avait assez de son existence. Elle parla au postier, Harold, avec une dignité réconfortante. « Ce qu'il y a d'important, c'est que vous n'ayez pas été tué ou blessé. C'est comme ça que je considère les choses », lui dit-elle. Il réfléchit à ces paroles, comme si elles étaient profondes. Le temps passant, Loretta commença de se sentir d'aplomb, curieuse. Elle regrettait de n'avoir pas porté une meilleure robe quand on avait jeté la bombe dans l'entrée.

Cet endroit avait l'air d'un carnaval brusquement arrêté. Trop longtemps en un même point. Que faisaient ainsi tant d'étrangers – à rester si patiemment ensemble ? Loretta aida une jeune Blanche à changer le linge dégoûtant de son bébé. Elle accompagna une des infirmières pour l'assister. Peut-être devrait-elle devenir infirmière elle-même – aller à quelque école, faire un stage et devenir infirmière ? Les infirmières étaient respectées, elles avaient de la dignité et de la valeur. Elle apporta son aide auprès des plus jeunes enfants, malgré l'ennui de leurs braillements. Les enfants étaient très agités, là ; certains étaient très nerveux ; on ne pouvait les calmer, et il leur fallait pleurer jusqu'à épuisement. Alors, épuisés, ils s'endormaient. Cela rappela à Loretta ses propres bébés. Elle pensa avec une bouffée de chaleur à Jules, à Maureen, à Betty, à Ran, bébés, faibles nourrissons. C'était à cette époque de leur vie qu'elle les avait le plus aimés. Il avait été possible de les aimer, alors. À présent, partis de la maison, cabochards et perdus, ils ne semblaient plus être vraiment ses enfants. C'était une chose particulière que d'avoir des enfants, presque une énigme. Peut-être son erreur avait-elle été de ne pas avoir les enfants qu'il fallait. Peut-être, entre Jules et Maureen, aurait-il dû y avoir un fils merveilleux, doué de l'intelligence de Jules et de la douceur de Maureen ; mais elle avait échoué, la chose ne s'était pas réalisée. Ou encore la longue attente entre Betty et Ran, peut-être avait-ce été une erreur, peut-être le bon enfant serait-il venu plus tôt, et elle ne l'avait pas eu, elle n'avait pas répondu à l'appel, le moment était passé, et elle n'aurait plus jamais d'autre enfant.

« Les enfants sont infernaux, mais on est triste de penser qu'on ne pourra plus en avoir », dit-elle à Harold.

Il acquiesça douloureusement.

« Cela augmente mon impression de solitude de penser que j'avais des enfants et qu'ils sont partis. » Elle parlait avec dignité, lentement, choisissant ses mots. Toutes les émissions de télévision lui avaient donné la conscience des mots ; elle aurait pu être en train de parler à la télévision. « Mais je pense que tous, on est seul. C'est le secret, tous, on est seul et on n'y peut rien, comme ici même en ce moment, ils se lèveraient tous et s'en iraient s'ils le pouvaient, sans jamais plus se revoir. On est tous comme ça.

— C'est vraiment vrai, ça ? » demanda l'homme avec angoisse.

Il releva la tête pour la regarder. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient larmoyants et perplexes, sans dignité. Il y avait des plis de crasse dans son cou.

Ils furent tous deux envoyés à la même maison, aux confins nord-ouest de la ville. Une famille avait ouvert son foyer à cinq « victimes de l'émeute ». Loretta se montra timide et gracieuse, se sentant choisie, une invitée. Elle aida à servir les repas et nettoyer ensuite. Elle parlait à tout le monde, en se souvenant de s'exprimer lentement. Personne ne voulait croire qu'elle fût presque grand-mère – mais c'était vrai, c'était bien vrai, elle était presque grand-mère. « Ce ne sera plus long pour ma fille, maintenant », dit-elle. Puis, devançant les questions, elle ajouta : « Non, elle est vraiment en sécurité à Dearborn. Heureusement pour elle. » Aussi n'avait-elle pas à se plaindre d'avoir perdu son appartement et ses affaires ; tout ce qu'elle voulait, c'était de rester en vie pour voir ce petit-enfant ; elle remerciait. Dieu d'avoir pu vivre pour *cela*.

La maison dans laquelle ils passèrent trois jours était une grande demeure de brique avec un vaste vestibule et deux cheminées. Loretta l'admirait en secret. Elle trouvait la maîtresse de maison – une femme anguleuse, mince et nerveuse, lancée dans les œuvres d'église – très élégante même en pantalon, toujours dame, jamais condescendante. Elle portait un gros diamant au doigt. En fait, cette dame semblait timide et pleine d'espoir en parlant à ses « invités », surtout ceux de couleur, comme si elle s'ouvrait à leur jugement. Elle parlait à maintes reprises de « l'esprit de ce temps ». Elle parlait de la tragédie du ghetto, du crime des propriétaires de taudis ; elle portait les cheveux courts, elle hochait souvent la tête pour approuver ou désapprouver, se faisant entendre. Son mari portait des lunettes et on le disait chirurgien-dentiste. Loretta n'avait jamais entendu cette appellation auparavant. Elle trouvait qu'ils formaient un couple merveilleux, vivant dans une si merveilleuse maison, empressés à battre à tout moment de la pâte pour une trentaine de crêpes, et très généreux en matière de serviettes.

À cette distance du centre, il n'était pas dangereux de sortir se promener. Ce qu'elle et Harold faisaient souvent, sans se presser, regardant ce qu'il y avait à voir. Il passait tout le temps des voitures de police sur la Seven Mile Road. Des cars de soldats étaient rangés le long du trottoir, et les miliciens, qui avaient l'air de jeunes garçons, regardaient Loretta et Harold passer

solennellement, tristement – pensaient-ils à leurs propres parents, dans d'autres régions de l'État ? Des miliciens avaient pour mission de garder les bâtiments. Ils devaient rester des heures, carabine en position, et Loretta les plaignait bien. Partout où elle portait les yeux, il y avait de la police, des voitures de police, des soldats, mais l'activité était ralentie, sans excitation. L'excitation était dans une autre partie de la ville.

Le jeudi soir, tout le monde regarda la télévision, un spectacle local sur WDET-TV, transmis par la Wayne State University. Ils se tinrent dans une pièce boisée, donnant sur le salon. Loretta n'avait encore jamais vu de murs semblables. Le programme roulait sur l'émeute. Loretta était assise à côté de son ami de la Poste, qui gravitait toujours autour d'elle, avec son air doux, étonné et bon, et la maîtresse de maison était assise par terre, ses poignets osseux croisés sur les genoux, en pantalon. Loretta était très heureuse simplement d'être là, dans cette pièce, cette belle pièce, avec tous ces gens ! Tout le monde s'efforçait tant d'être bon. Les deux négresses du groupe s'y évertuaient particulièrement ; elles parlaient à peine, et quand elles le faisaient, c'était sur un ton très doux d'excuse. Loretta était si contente de sa nouvelle vie que durant quelques minutes elle ne prêta guère attention au programme. Il ne présentait pas vraiment d'intérêt pour elle – des actualités sur l'émeute, les rues remplies de fumée, les magasins dévastés, les camions de soldats et les tirs monotones des tanks et des parachutistes avaient passé et repassé constamment, et elle en était lasse ; mais les programmes entièrement parlés la fatiguaient davantage.

Il y avait eu beaucoup de programmes de débats depuis le commencement de l'émeute, aussitôt qu'il eut été décidé que c'était une « émeute ». Et un prêtre, un bel homme à cheveux grisonnants, ami de la famille, les avait tous entraînés dans des discussions d'après-dîner, ici à la maison, sa tasse de café à la main, avec beaucoup d'éloquence et de sincérité. Le programme de la télévision était tout en paroles, saccadé et sans répétition préalable. Un homme demandait leur opinion à d'autres hommes. Et les opinions se succédaient interminablement ! *Un moment grave et tragique pour l'Amérique blanche... Les péchés de nos pères... l'oppression... le mal... la discrimination...*

« Et maintenant, tournons-nous vers le docteur Piercy, disait le directeur du débat. Docteur Piercy, nous sommes nombreux à connaître votre position au sujet des rapports raciaux ici à Detroit, mais voudriez-vous l'expliquer une fois encore à notre auditoire ? Le docteur Piercy est le nouveau chef du Programme d'unité d'action contre la pauvreté à Detroit, section très dynamique et puissamment financée du Programme fédéral contre la pauvreté ; il est aussi professeur assistant de sociologie à la Wayne State University... »

Le docteur Piercy avait l'air d'un homme à qui on vient d'arracher ses lunettes. Il avait les yeux pâles et enfoncés ; tout son visage semblait loucher « Il va falloir tout niveler », dit-il d'une façon impétueuse et pourtant polie, et

le directeur eut un sourire affable à son adresse et à celle des téléspectateurs. « Je regrette de le dire, mais la vérité doit être dite. » Même sans prêter grande attention à ses paroles, Loretta pouvait voir que c'était un homme de bonne famille. Il levait continuellement la main pour retenir ses lunettes, bien qu'il n'en portât pas. Loretta se demanda si elles avaient été brisées dans l'émeute. « J'ai été dans des bâtiments infestés de rats, dans des pièces sordides où vivaient et dormaient une quinzaine de personnes ou davantage, et je *sais*, dit-il, roulant des yeux, je *sais* que notre société doit être nivelée avant qu'une nouvelle société belle et pacifique puisse être érigée. Cela signifie la fin du monde que nous avons connu, nous autres bourgeois blancs ; mais il faut qu'on s'en rende compte et qu'on le reconnaisse, et nous devons nous-mêmes travailler dans ce sens – ou compter dans l'Histoire aux côtés des Hitler et des Staline, des oppresseurs de l'humanité, engagés en ce moment même dans une guerre sanglante pour vaincre une révolution au Vietnam...

— Excusez-moi, docteur Piercy, mais vos collaborateurs sont-ils du même sentiment ? Pouvons-nous entendre vos collaborateurs ? »

La caméra se déplaça pour montrer un jeune Noir en complet veston, mais ce devait être une erreur – le nègre agita la tête, effrayé, pour indiquer qu'il n'était pas un des collaborateurs. La caméra passa à un autre homme, un Blanc aux cheveux bruns et au teint pâle, plus maigre et plus anguleux que le docteur Piercy.

Loretta écarquilla les yeux. Cet homme était son propre fils, Jules ! « Mon Dieu ! » murmura-t-elle.

Jules portait une chemise foncée, sans cravate ; il n'avait pas de veste. Pourquoi n'avait-il pas pu en emprunter une ? Le visage de Loretta s'empourpra de honte. Elle s'enfonça les ongles dans la chair.

« Oui, je suis nouveau dans ce comité, dit Jules en réponse à une question, se raclant la gorge et parlant très fort. Le docteur Piercy vient de me nommer... »

Pourquoi parlait-il si fort ? Et il y avait quelque chose sur le côté de sa figure – une longue estafilade qui paraissait absurde. Loretta aurait voulu bondir pour éteindre la télévision.

« Vos vues sur l'avenir immédiat, Monsieur Wendall ? Que signifient ces événements pour l'Amérique ?

— Tout est en train de naître en Amérique. Cela éclate et prend vie », dit Jules avec ardeur.

Il avait un visage agréable, un beau visage malgré les meurtrissures, mais il y avait quelque chose de flou dans ce visage. Sa voix rauque fusait, avec la violence de quelqu'un qui parle dans un vent violent. Loretta ferma les yeux, au supplice. Son cœur martelait en elle.

« Je voudrais expliquer à tout le monde à quel point les incendies sont nécessaires, de même que les gens dans les rues, non pas, comme le dit Mort – le docteur Piercy – ici présent, pour que les choses puissent être reconstruites, Blancs et Noirs vivant ensemble, non, ou les Noirs vivant seuls – non, cela n'a

aucune importance, cela c'est pour les journaux ou les compagnies d'assurances. Il est seulement nécessaire de comprendre que le feu brûle et fait son devoir, perpétuellement, et que les incendies ne seront jamais éteints...

— Excusez-moi, Monsieur Wendall, voulez-vous dire – avez-vous bien dit – *le feu brûle et fait son devoir ?* »

Loretta rouvrit les yeux, elle ne pouvait s'en empêcher. Son fils était penché en avant vers la caméra. À côté de lui, le docteur Piercy était assis, mal à l'aise dans son fauteuil, s'essuyant nerveusement la figure et jetant des coups d'œil de côté sur Jules.

« La violence ne peut naître d'un jour ordinaire ! s'écria Jules. Tout le monde doit en passer par là encore et encore, il n'y a pas de fin, pas de terre où arriver, pas de clairière au milieu des villes – qui veut des parcs au milieu des villes ! – les parcs ne brûlent pas !

— Merci, Monsieur Wendall, dit le directeur, et maintenant... »

Bien que la caméra se fût déplacée, Jules continuait de parler : « Cela ne fera pas de mal, disait sa voix avec conviction. L'homme qui viole et sa victime se lèvent en fin de compte des décombres à l'aube, ils se dépoussièrent un peu et s'en vont au bout de la rue au restaurant. Croyez-moi, la passion ne peut durer ! Elle revient sans cesse, mais elle ne peut durer ! »

La caméra se déplaça par saccades. Le directeur choisit un autre homme, un homme plus âgé, avec un col retourné. Loretta était assise dans une chaude hébétude, incapable de bouger. Où était son fils ? Même sa voix avait été coupée, quelqu'un d'autre parlait à présent, quelqu'un d'autre lui avait succédé. Qu'était-il arrivé à Jules ? Pourquoi avait-il dit des choses aussi absurdes ? Elle avait honte de lui. Elle se le rappelait incendiant une grange quand il était enfant. Elle se le rappelait en train de se faufiler dans une foule pour regarder un avion en train de brûler. *Mais c'est un assassin !* Elle pensa nettement : *C'est un assassin*, et elle avait enfanté un assassin. L'homme au col retourné, un prêtre anglican, parlait d'une voix solennelle et claire. « ... Nous ne devons pas céder aux malheurs de l'histoire, pas plus que nous ne devons, que nous n'oserons céder au désespoir. Je ne puis être d'accord avec notre jeune ami ici présent quand il dit que c'est en route et que ça nous changera tous, ou quelque chose comme cela. Je dois avouer que je ne puis le comprendre. Je suis d'une autre génération. Tout mon engagement est en faveur de l'éducation, de subventions énormément accrues pour l'éducation et le nettoyage des taudis, afin de réaliser une nouvelle Amérique pour tous nos enfants... »

Loretta se mit à pleurer. Tout le monde se retourna vers elle, surpris. Elle porta les mains à son visage, incapable d'arrêter ses larmes. La maîtresse de maison se glissa jusqu'à elle et s'écria : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Ne pleurez pas, je vous en prie ; qu'y a-t-il ? Laissez-nous vous aider... »

Loretta se leva. Elle pleurait, mais avec dignité ; elle avait conscience d'être observée, examinée. Pourquoi pleurait-elle ? Quel bien cela faisait-il ?

Seigneur, c'est du gaspillage, se disait-elle. *Pourquoi pleurer sur lui ?* La dame l'emmena hors de la pièce et la conduisit dans un cabinet de toilette du vestibule. Mais Loretta ne pouvait s'arrêter de pleurer.

Maureen alla répondre à la sonnette de la porte un soir du début d'avril, et là se tenait Jules en personne. Elle avait à la main une revue qu'elle était en train de lire ; elle voulut la poser quelque part, mais ne trouva aucun endroit. Elle resta les yeux écarquillés devant Jules, sans rien trouver à dire.

« Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es étonnée que j'aie trouvé ton adresse ? dit-il.

— Jules, mon Dieu...

— Je ne peux pas entrer ? Juste une minute ? »

Elle le regardait toujours avec des yeux écarquillés. Maintenant qu'elle était mariée et qu'elle vivait en dehors de la ville, dans un immeuble locatif, elle pensait rarement à sa famille et elle ne s'attendait jamais à la voir. Même Jules. Son mari lui avait demandé, voyant le nom de Jules Wendall dans le journal, s'il s'agissait de son frère Jules, et elle avait dit non, que ce n'était pas son frère, pas lui. Et à présent, le voyant, elle ressentait un certain malaise.

« Ton mari est là ?

— Non, il fait son cours du soir.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— C'est une telle surprise de te voir !

— J'ai une sale mine ?

— Non, tu n'as pas mauvaise mine. »

Mais elle ressentait un véritable malaise, non de son visage ou de sa présence, mais de sa propre présence, si près de lui, de sa propre existence si intimement liée à la sienne. Elle passa dans le vestibule et ferma la porte derrière elle.

« On peut causer ici. Je t'en prie. Que... qu'est-ce que tu voulais ?

— Ne puis-je rester un peu et rencontrer ton mari ?

— Il ne va pas rentrer avant longtemps.

— Maureen, tu as l'air si pâle, tu as une mine terrible. Est-ce à cause de moi ? Tu ne veux pas me voir ? Pourquoi ?

— Je... je... je veux te voir... », balbutia-t-elle – puis elle se tut.

Jules tendit la main pour voir la couverture de la revue, comme s'il pût y trouver une explication du silence de sa sœur : c'était une brillante photographie d'une tarte recouverte de crème fouettée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

— Rien.

— Ton mariage est très secret, hein ? J'ai été dire au revoir à M'man – je m'en vais – et elle se plaignait de toi, de ce que tu n'allais pas la voir ; elle se soucie de toi, et tout ça. Pourquoi ne l'as-tu pas appelée, Maureen ? Elle a

passé des moments affreux, ayant tout perdu dans cet incendie. Même Betty est venue voir si elle pouvait l'aider. M'man est chez une amie à elle, nommée Ethel ; elle va bien – elle va peut-être se remarier, elle te l'a dit ?

— J'en ai vaguement entendu parler, dit Maureen avec aversion.

— Mais ça ne t'intéresse pas ? »

Elle regarda son frère du coin de l'œil. Il portait une chemise flottante, foncée, avec un pantalon foncé. Il avait l'air d'un voleur heureux. Son être même, si près d'elle, était un terrible fardeau.

« Ça ne t'intéresse pas ? demanda-t-il.

— J'aime M'man et je les aime tous, tu le sais, Jules ; mais j'ai ma propre vie à vivre maintenant, et il faut que... il faut que je la vive...

— Même Betty est passée, et elle lui a donné quelques dollars ! C'est le moins que tu pourrais faire, lui donner un peu d'argent ou lui téléphoner...

— J'ai ma propre vie à mener.

— Qu'y a-t-il de si difficile, à vivre ?

— Ne me parle pas ainsi ! Tu le sais bien ! Tu sais tout ce que je sais ! Jules, je t'en prie, ne veux-tu pas partir maintenant ? Je ne me sens pas bien. Je me sens un peu malade. Nous n'avons pas d'argent, il a à payer une pension alimentaire pour ses enfants, et... et tout ça. Nous n'avons pas assez pour nous-mêmes...

— Bon.

— Nous attendons un bébé, nous ne pouvons nous permettre de donner de l'argent...

— Bon, je m'en vais. »

Jules allongea le bras pour lui caresser la tête. Comme une chatte, maussade et lente, Maureen inclina la tête vers lui. Ils restèrent ainsi quelques secondes en silence. Puis Jules dit : « Mort a été transféré à Los Angeles, et il m'emmène avec lui. Nous avons un budget de cent mille dollars à administrer. J'ai une voiture là – dehors – j'ai déjà acheté une voiture pour le voyage, avec l'air conditionné. Et quand je serai sur mes pattes là-bas, je vais lancer une affaire. Je peux rencontrer de bons agents de liaison, grâce au gouvernement. Je pourrais m'occuper d'affaires immobilières, quelque chose de solide.

— Mais, d'après le journal, il semblait que tu étais communiste. Est-ce que quelqu'un n'a pas dit que tu étais communiste et qu'il fallait te fusiller ?

— Communiste ! Et alors ? Je ne sais pas ce que c'est qu'un communiste ! dit Jules, riant. Je ne suis rien. J'essaie seulement d'avancer. Mon patron, Mort, le docteur Piercy, est vraiment cinglé, il a perdu la boule. Des gosses noirs lui ont donné une raclée jeudi dernier – il était avec une patrouille de police et il posait des questions, et la police n'a rien voulu faire pour arrêter la chose. Le plus drôle, *drôle*... ses lunettes ont été brisées pour la seconde fois, et il n'avait eu le boulot que parce que le président du comité avait une dépression nerveuse. Il m'a fait entrer au comité parce qu'il m'aime bien. Il se fait une certaine idée de moi, de ma vie. Il dit qu'il aimerait écrire l'histoire de ma vie, comme document social. Mais j'ai dit *Pourquoi, bon Dieu ?* Tout ce

qui m'est arrivé avant ceci n'est rien – ça n'existe pas ! – ma vie commence seulement aujourd'hui. Alors je pars pour la Californie et je ne veux pas te bouleverser, j'étais seulement venu te dire au revoir. Je crois comprendre que tu ne tiens pas à ce que je rencontre ton mari, bien que, ma petite, je ne sois pas aussi mal que certains de la famille.

— Jules, je n'ai jamais voulu dire cela ! s'écria Maureen. Tu es un homme merveilleux, tu as été pour moi un frère merveilleux, et je t'aime. Je me souviendrai toujours de toi... prenant soin de moi, tes lettres quand j'étais malade et tout ça, ce que nous avons dû vivre ensemble, mais... mais je veux en finir, j'en ai assez ; tout ce que j'ai en souvenir, c'est, de temps en temps, quelques cauchemars. Je peux le supporter ; des mauvais rêves. Si c'est ça le pire, je peux le supporter.

— Je comprends.

— Et nous n'avons déjà pas assez d'argent pour nous-mêmes. Je... je lui donnerais de l'argent si nous en avions, mais... Jules, je ne veux rien me rappeler de tout ça ! Quelques mauvais rêves, c'est tout, rien de plus... je t'en prie. Je me réveille en sueur et à côté de *cet homme*, un homme que je ne connais pas, je veux dire que je ne me rappelle pas si c'est mon mari ou un autre homme, qui m'est passé dessus. Je ne peux plus endurer ça, Jules, je suis à bout. Je vais oublier tout et tout le monde. Je vais avoir un bébé. Je suis une personne différente.

— Tu aimes ton mari ?

— Je vais avoir un bébé. Je suis une personne différente.

— Et M'man et les autres ?

— Quels autres ?

— Oh ! tu sais bien, eux tous – M'man et son frère, si jamais il reparaît, et Betty, et Connie, et les autres fofolles de m'man...

— Je pense que je ne vais pas les revoir. »

Jules lui pinça amicalement la nuque. Il semblait vraiment tout à fait joyeux, un Jules qu'elle se rappelait de bien des années auparavant, un Jules au pied léger et plein de surprises.

« Mais, mon chou, n'es-tu pas l'un *d'eux* toi-même ? »

Elle ne répondit pas.

Elle l'avait conduit jusqu'à l'escalier, ramené à l'escalier. Pourquoi ne partait-il pas ? D'une main il atteignit la rampe de la cage d'escalier – elle était en plastique – et elle vit combien cette rampe était branlante, prête à tomber si quelqu'un se cognait dedans. Jules retira prudemment sa main. Il dit d'une voix basse, murmurante, presque ardente : « Je comprends, ma chérie. Je t'aime aussi. Je penserai toujours à toi et peut-être, lorsque j'aurai réussi, que je serai sur mes pieds, je reviendrai et je me marierai – je veux l'épouser de toute façon, cette femme, celle qui a essayé de me tuer, je l'aime toujours et je vais gagner de l'argent pour revenir l'épouser ; attends et tu verras – quand je reviendrai en meilleure situation, on pourra se voir. D'accord ? Je t'aime d'être une si gentille sœur, d'avoir tant souffert et d'en être sortie, à

force de volonté ; mais n'oublie pas que cet endroit peut brûler aussi. Des hommes peuvent revenir dans ta vie, Maureen ; ils peuvent te rosser encore et t'écarter de force les genoux, pourquoi pas ? Il y en a tant de ça dans le monde, tant de sperme, tant d'hommes ! Cela ne peut-il arriver ? Cela n'arrivera pas ? Tu ne voudrais vraiment pas que cela arrive ?

— Non !

— Vraiment, Maureen ? Dis-le moi.

— Non, jamais. Jamais. »

Il se tenait là, le regard baissé vers elle. Elle pressa ses mains contre ses oreilles. Elle allait avoir un bébé, elle était lourde de sa grossesse, mais assurée sur ses pieds, jolie, nette, mariée. Elle ne le regardait pas.

« Eh bien, je ne veux pas te rendre la vie plus dure qu'elle n'est », dit Jules.

Il prit la main de sa sœur, la baisa et dit adieu, sur un affectueux et ironique salut de la tête au-dessus d'elle : c'était le Jules qu'elle avait toujours aimé, et maintenant elle l'aimait parce qu'il partait, disant adieu, la quittant pour toujours.

*Ce volume a été composé par Asiatype Inc.
et achevé d'imprimer en juillet 2007
par AUBIN IMPRIMEUR
à Ligugé, Poitiers
pour le compte des Éditions Stock
31, rue de Fleurus, 75006 Paris*

Imprimé en France
Dépôt légal : juillet 2007
N° d'édition : 91945 – N° d'impression : L 71224
54-08-5996-02/1

-
- 1 En américain, *date*, terme familier pour parler de quelqu'un du sexe opposé avec qui on sort (*my date has not come*, mon cavalier n'est pas venu). (N.D.T.)
 - 2 Jeu populaire aux États-Unis de 1900 à 1970, qui consiste en une planche perforée en bois ou en carton, et donc les trous sont recouverts de papier d'aluminium. Chaque joueur perce avec un poinçon le nombre de trous équivalant à une certaine somme payée et en retire les lots auxquels ceux-ci donnent droit. (N.d.T.).
 - 3 Le fer à cheval porte-chance. (N. d. T.)